

# JUDITH ET ESTHER

MOIS DE MARIE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

par **MONSIEUR GAUME**

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 1870

*Salva nos, perimus*  
Sauvez-nous, nous périssons,  
Matth., VIII, 25

## AVANT-PROPOS

### A MON LIVRE.

1. Cher petit livre, enfant de ma vieillesse, quitte la maison de ton père et va par le monde accomplir la commission qui t'est donnée. Devant tes yeux je vais mettre ce qui t'arrivera ; et sur tes lèvres, ce que tu diras dans ta pérégrination.

Beaucoup te laisseront passer sans te regarder.

Beaucoup détourneront la tête pour ne pas te voir.

Beaucoup hausseront les épaules en te voyant.

Plusieurs diront du mal de toi.

Deux choses te consoleront : la pensée que tu accomplis un devoir et la rencontre plus ou moins fréquente d'âmes de bonne volonté, qui consentiront à t'écouter et même à lier conversation avec toi.

2. Si elles te demandent qui tu es, tu leur diras :

«Je suis un commis-voyageur de la Reine du ciel et de la terre ; je voyage sous sa protection et pour son compte. Afin de parler d'elle, je parcours les villes et les villages. Mon but est de rendre à tous ceux qui daigneront me croire, l'immense service de montrer le seul asile, où ils puissent désormais, où nous puissions tous, chères brebis du bon Dieu, échapper aux dents des loups affamés qui, à l'heure même, rôdent par milliers autour de nous pour nous dévorer».

3. Si elles ajoutent : Quel est cet asile ? Tu leur répondras : «C'est la Sainte Vierge».

Elles reprendront : «Bien d'autres avant toi nous l'ont dit. Tu n'as rien à nous apprendre : passe ton chemin».

Avant de continuer ta course, tu diras humblement : «Il est vrai, surtout depuis quelques années, beaucoup ont parlé de Marie. Mais, vous savez le mot : De Marie jamais assez, *De Maria numquam satis*. D'une mère chérie on ne parle jamais ni assez ni trop à des enfants bien nés. Il est vrai encore, ceux qui m'ont précédé ont exposé magnifiquement les grandeurs de Marie, ses gloires et ses mystères. Avec une éloquence qui ne m'est pas donnée, ils ont célébré sa puissance et ses bienfaits. A tous les âges et à toutes les conditions, ils l'ont présentée comme le modèle accompli de la vertu, la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, l'espérance même des désespérés. Ce qu'ils ont dit est bien dit : je n'ai rien à ajouter».

4. Cette réponse amènera sur leurs lèvres la question suivante : Qu'as-tu donc à dire ?

«Ce que j'ai à dire, le voici : Les temps sont périlleux, très périlleux. Du côté des quatre vents, de sinistres nuages montent à l'horizon. Nuit et jour, on entend le bruissement de la tempête. Des armées de barbares, sans foi ni loi, s'agitent autour de nous et s'excitent au combat. Ils ont juré, ils ne s'en cachent pas, de renverser de fond en comble les sociétés actuelles, déjà minées dans leurs fondements. Aussi la peur est partout. Aujourd'hui même elle s'empare des plus intrépides, dans l'attente de ce qui, d'un jour à l'autre, peut arriver au monde entier.

«Me comprenez-vous ?» - Nous te comprenons.

«Me croyez-vous ?» - Nous te croyons ; et après, que veux-tu ?

5. Tu ajouteras :

«Ce que je veux, le voici. Dans la prévision, malheureusement trop certaine, du cataclysme inconnu qui menace le monde, je voudrais élever la dévotion à la hauteur des besoins publics. Je voudrais montrer la puissante Reine du ciel et la faire invoquer, non plus seulement comme une bienfaitrice particulière ; mais comme l'unique secours, l'unique refuge, l'unique salut des nations du dix-neuvième siècle, envahies par l'esprit du mal, et, par lui, entraînées à travers des crimes sans nom et des révolutions de plus en plus profondes, à leur ruine totale, le socialisme et la sauvagerie.

6. A ce langage, ceux qui daigneront t'écouter, s'écrieront : la tâche est difficile. Tu t'empresseras de répondre : «Je le sais». Puis, en toute humilité, c'est-à-dire en toute vérité, tu ajouteras : «Cette tâche est mille fois au-dessus de mes forces, mais, pour l'accomplir, j'ai un puissant auxiliaire.

- Quel est-il ?

«C'est le dix-neuvième siècle lui-même».

- Voici qui est nouveau.
- «Nouveau, si vous voulez, mais vrai».

7. Tu les prieras de te prêter un instant d'attention et tu expliqueras ainsi ta pensée :

«Comme dans tout homme il y a deux hommes le bon et le mauvais ; il y a deux dix-neuvièmes siècles, le bon et le mauvais. Le mauvais est un coupable endurci, qui boit le crime, comme nous buvons un verre d'eau ; un fou furieux qui n'entend plus raison : avec lui il n'y a rien à faire. Autre est le bon. Il craint le mal et les conséquences du mal, parce qu'il a la conscience du bien et des lois de la justice éternelle. Il voit la vérité, parce qu'il a le cœur pur. A ses yeux la vérité est que le mauvais dix-neuvième siècle marche rapidement vers l'abîme ; qu'il y marche, parce qu'il tourne le dos à Marie, à Jésus-Christ et à Dieu ; et que le seul moyen de n'y être pas entraîné avec lui, c'est de s'attacher, plus fortement qu'on ne le fit jamais, à Marie, à Jésus-Christ, à Dieu.

8. - Pourquoi nommes-tu Marie en première ligne ?

«Je nomme Marie en première ligne, parce qu'elle est le premier degré de l'échelle qui conduit à Dieu ; parce que Dieu a voulu que tous les biens, particuliers et publics, nous vinssent par Marie ; parce qu'elle a pour mission spéciale et éternelle d'écraser la tête du serpent ; par conséquent la dernière victoire, la plus éclatante de toutes lui est réservée comme la première».

- Comment sais-tu que le bon dix-neuvième siècle comprend cela ?

«Vous-mêmes comment ne le savez-vous pas ? Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir : Regardez».

9. «Depuis quarante ans, un instinct mystérieux, irrésistible, pousse le bon dix-neuvième siècle vers Marie. Le fait est visible comme le jour. Pour honorer la puissante Reine de l'univers, pour obtenir sa protection, et, s'il m'est permis de le dire, pour la populariser, le bon dix-neuvième siècle a fait plus, pendant la première moitié de sa vie, que plusieurs siècles antérieurs pendant toute la durée de leur existence : quelques faits seulement, inconnus jusqu'à lui.

«Le *Mois de Marie*, célébré aujourd'hui dans les cinq parties du monde ; non seulement dans les villes, mais dans les plus humbles villages.

«La *Médaille miraculeuse*, suspendue sur des millions et des millions de poitrines, dans tous les lieux qu'éclaire le soleil.

«Le *Rosaire vivant*, immense concert d'invocations, nuit et jour, retentissant au cœur de Marie, partout où il y a des catholiques, et il y en a partout.

«Les *grands Pèlerinages* aux sanctuaires les plus vénérés de Marie : Boulogne, Chartres, Einsiedeln, Verdolais, l'Hosier, Rocamadour, repris avec un éclat jusqu'ici sans exemple.

«Des *Statues sans nombre*, érigées au pied des montagnes, sur le bord des chemins, à l'entrée des villages, et devant lesquelles Marie est invoquée des milliers de fois dans un jour.

«L'*Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires* pour la conversion des pécheurs : véritable arbre de vie dont le fruit a ressuscité des milliers de morts, dans l'ancien et le nouveau monde.

«L'*Association de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, qui honore Marie comme la maîtresse absolue du cœur de son divin Fils et comme l'avocate des causes désespérées : manifestation nouvelle de confiance illimitée, hier encore inconnue, et aujourd'hui célèbre dans toute l'Europe.

«Une foule d'ouvrages d'histoire, d'érudition et d'éloquence, auxquels il faut ajouter plus de cinquante mois de Marie, consacrés à exploiter la mine inépuisable de beauté, de bonté, de puissance, qu'on appelle Marie.

«Les apparitions célèbres de Rimini, de Lourdes et de la Salette, par lesquelles le ciel encourage si vivement le bon dix-neuvième siècle, dans sa dévotion envers l'auguste Vierge.

«Enfin, comme couronnement de toutes ces manifestations étonnantes, la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception».

10. Ces faits sont vrais : nous les voyons de nos yeux : mais que prouvent-ils ?

«Ce qu'ils prouvent, je vais vous le dire. Vous le savez comme moi : la Providence ne tâtonne jamais. Dans les conseils de Son infaillible sagesse, tout arrive à Son heure. Pourquoi les faits que je viens de rappeler, et d'autres encore, ont-ils lieu aujourd'hui, et non pas hier ou demain ? Pourquoi? Évidemment parce qu'ils ont aujourd'hui leur raison d'être c'est-à-dire qu'ils répondent à un besoin d'aujourd'hui.

«Si, d'une part, il est vrai, comme on n'en saurait douter, que tous les grands événements de l'histoire ont été pressentis et prédits ; s'il est vrai, d'autre part, que Dieu a donné aux nations, comme aux individus, l'instinct de leur conservation, que faut-il conclure du mouvement providentiel qui pousse aujourd'hui le bon dix-neuvième siècle, c'est-à-dire la partie intelligente de l'humanité, à se réfugier sous la protection de la sainte Vierge ? Sans crainte d'erreur, il faut conclure que nous marchons vers des événements tels que la toute puissante Reine du ciel et de la terre, honorée, aimée, invoquée, suppliée avec une ardeur sans exemple est le dernier espoir des nations au dix-neuvième siècle».

11. Le raisonnement paraît juste, et nous comprenons le but de ton voyage ; nous en sentons la nécessité. Mais une chose que nous ne comprenons pas, c'est ton nom de *Judith* et d'*Esther*.

«En effet, ce nous est un mystère. Vous dire pourquoi il m'a été donné, est une tâche que je remplirai volontiers. Seulement, je dois vous en prévenir : il faut que vous m'accordiez chaque jour, pendant un mois, un quart d'heure d'entretien. L'à-propos de mon nom ne peut s'expliquer en moins de temps».

Accordé.

«Rassurez-vous cependant : l'ennui, j'ose l'espérer, ne vous gagnera pas. Le quart d'heure, dont je vous demande l'aumône, sera constamment employé à raconter d'intéressantes histoires, dans lesquelles nous trouverons, avec l'indication de nos devoirs et le motif de nos espérances, le portrait du présent et la prophétie de l'avenir.

«Ainsi, à demain».

O Marie ! douce mère et puissante Reine, votre divin fils récompense richement un verre d'eau froide donné en Son nom. Votre cœur est semblable au Sien, et votre puissance ne connaît pas de limites. Vous daignerez donc bénir, j'en ai la confiance, ce modeste travail. Il vous est offert, au soir de ma vie, comme un témoignage de la tendresse filiale qu'une mère pieuse m'inspira pour vous dès l'enfance, et comme un tribut de la reconnaissance qui vous est due, pour les bienfaits sans nombre dont vous m'avez comblé pendant ma longue et difficile carrière.

Dans ce mois de Marie, qui sort du cadre ordinaire, on a voulu :

1° Combattre le goût épidémique des lectures frivoles et malsaines, en faisant relire, pendant un mois, quelques pages substantielles des saintes Écritures. Disons mieux, en racontant les deux épisodes les plus dramatiques qu'on ait écrits dans aucune langue. Merveilleuses histoires dont plusieurs, sans doute, connaissent le fond; mais dont le plus grand nombre a oublié ou n'a jamais su les saisissants détails.

2° Élever la dévotion envers la sainte Vierge à la hauteur des besoins du monde actuel, en avertissant les chrétiens d'intéresser la puissante Reine du ciel, non plus seulement à leur sanctification personnelle, mais au salut des Nations et au triomphe de l'Église, par la conversion des peuples nombreux qui lui ont été donnés en héritage, et qui ne font point encore partie du divin bercail ou qui tendent à s'en éloigner.

3° Soutenir et développer le zèle pour les œuvres si évidemment providentielles de la *Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*.

4° Remplir de confiance les fidèles du dix-neuvième siècle, si justement alarmés, en leur montrant, dans Judith et dans Esther, la figure certaine de la sainte Vierge ; et, dans leurs victoires sur les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, l'annonce non moins certaine des victoires et surtout de la dernière victoire de la Reine du ciel, sur les ennemis du nouveau peuple de Dieu, la sainte Église catholique.

Résumées dans la *Réflexion* qui termine la lecture de chaque jour, ces pensées, jointes aux *Invocations* et à la *Résolution Pratique*, nous ont paru suffire, sans de longues prières, pour atteindre le but proposé.

Comme ce mois de Marie est consacré aux intérêts publics, chaque nation aura son jour de prières. Le prêtre qui présidera le mois de Marie fera connaître les besoins de chaque peuple, ou les fidèles eux-mêmes les trouveront dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance*.

## 1<sup>er</sup> JOUR.

### LES FIGURES ET LA RÉALITÉ.

1. Quand un peintre a conçu un tableau, il commence par en tracer l'esquisse. Telle a été la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde. Voulant réaliser un jour les chefs-d'œuvre de Sa puissance, de Sa sagesse et de Sa bonté, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et l'Église, Il les a ébauchés dans le peuple juif. Le peuple juif est donc la figure du peuple chrétien, et le peuple chrétien, c'est l'Église, c'est nous. Rien n'est plus certain.

2. L'Écriture et la tradition concourent à prouver cette grande vérité. Descendu sur la terre pour instruire les hommes, le Fils de Dieu déclare que tous les livres de l'Ancien Testament rendent témoignage de Lui, annoncent Sa venue, Ses travaux, Ses miracles, l'établissement de Son règne, tous les mystères de Sa vie et de Sa mort<sup>1</sup>. Les apôtres parlent comme leur divin Maître. Saint Paul en particulier, enseigne expressément que ce qui arrivait aux Juifs était la figure de ce qui devait nous arriver à nous-mêmes (I Corin, x, 1, 6, etc.).

3. Même langage dans la bouche des Pères de l'Église. Pour eux, l'Ancien Testament, c'est la rose en bouton, et le nouveau, la rose épanouie. «L'Ancien Testament, dit saint Augustin, cache le nouveau : le nouveau manifeste l'ancien. Tout ce que nous lisons dans les Écritures, antérieures à l'avènement du Seigneur, n'a été écrit que pour annoncer cet avènement et figurer l'Église, c'est-à-dire le peuple de Dieu répandu dans toutes les nations. Non seulement les paroles des saints, patriarches et prophètes, qui ont précédé la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais encore leur vie, leurs alliances, leurs enfants, leurs actions furent la prophétie du temps actuel».

Ce qu'il dit des particuliers, le grand docteur l'affirme du peuple lui-même. «La délivrance d'Égypte figure la délivrance du peuple chrétien, par le baptême. Pharaon et les Égyptiens, engloutis dans la mer Rouge, sont les persécuteurs de l'Église, anéantis par Notre-Seigneur, le vrai Moïse. Le voyage d'Israël dans le désert, c'est le voyage de l'Église dans le désert de ce monde. La terre promise, c'est le ciel. Ainsi de l'Agneau pascal, de la Manne, de l'Arche d'alliance, des sacrifices et de tout l'ensemble des fêtes, des institutions et des rites de la loi ancienne».

<sup>1</sup> I Jean, III, 14 ; Luc, IV, 16 ; Jean, v, 39 ; Luc, XXIV, 25, 44, etc.

4. Prise dans son ensemble et dans ses principaux détails, l'histoire du peuple juif est donc notre histoire anticipée. Sa vocation à la Foi est la figure de la nôtre. La perpétuité miraculeuse de ce peuple, toujours attaqué et toujours subsistant, la figure de l'Église toujours persécutée et toujours pleine de vie. Si leurs patriarches, chefs vénérables de la nation choisie, sont la figure de Notre-Seigneur, chef auguste de la grande nation catholique, leurs femmes célèbres sont la figure de la sainte Vierge. Les victoires remportées par elles sur les ennemis de leur peuple, sont la figure des victoires remportées par Marie sur les ennemis de l'Église,

5. Entre tous les ennemis de l'ancien peuple de Dieu, Holoferne et Aman apparaissent comme des figures saisissantes et terribles des ennemis actuels du peuple chrétien. Les replacer sous nos yeux, c'est montrer au naturel les ennemis que nous avons aujourd'hui à combattre. De même, les deux femmes de l'Ancien Testament, appelées à vaincre ces deux redoutables ennemis, sont la figure incontestable de la sainte Vierge<sup>1</sup>.

Elles la réfléchissent si parfaitement, non seulement dans la beauté de leur corps, mais encore dans les qualités de leur âme, et surtout dans leur mission providentielle, qu'on n'en saurait douter. Celui qui les forma pour sauver Israël, avait les yeux fixés sur le divin original, appelé Marie, la plus belle des créatures, la plus sainte et de toute éternité prédestinée à vaincre les plus redoutables ennemis de l'Église, le véritable Israël de Dieu. Ces deux femmes, à jamais illustres, sont Judith et Esther.

Les faire connaître en elles-mêmes et dans leur ressemblance avec la sainte Vierge, c'est faire connaître et invoquer Marie, comme elle doit être connue et invoquée au dix-neuvième siècle : je veux dire comme le salut des nations actuelles. C'est montrer aux chrétiens le chemin de la victoire et prophétiser leur délivrance.

*Réflexion.* - En écrivant, dans l'histoire du peuple juif, l'histoire de l'Église, Dieu nous montre l'unité de Ses conseils. Afin que personne ne pût méconnaître Notre-Seigneur, ni Marie, ni l'Église, Il a voulu que l'histoire de tous les siècles leur rendît témoignage. Qu'Il en soit à jamais béni ! Cette conduite, digne de Son infinie sagesse, éclaire notre esprit, soutient notre espérance, et donne un fondement inébranlable à notre Foi.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.  
O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Église.

*Pratique.* - Assister exactement et pieusement au mois de Marie.

## II<sup>e</sup> JOUR.

### NABUCHODONOSOR.

1. Vers le centre de l'ancienne Asie, dans un riche pays appelé la Médie, était une ville célèbre entre toutes les villes : c'était Ecbatane, capitale de l'empire des Mèdes. Représentez-vous une immense cité, toute bâtie en belles pierres de taille, resplendissante de palais magnifiques, dont le principal était couvert en tuiles d'argent ; peuplée d'innombrables habitants et entourée de sept rangs de murailles, comme on n'en voit plus.

2. Les murailles ou remparts d'Ecbatane avaient cent pieds de large, sur quarante de haut. De distance en distance, ils étaient flanqués de tours carrées de cent quarante pieds de hauteur, et de quatre-vingts pieds de circonférence. Les portes de la ville s'élevaient à la hauteur des tours. Tous les remparts étaient crénelés, et les créneaux peints de diverses couleurs. Ceux du premier rempart, du côté de la campagne, étaient blancs ; ceux du second, noirs ; ceux du troisième, pourpre ; ceux du quatrième, azur ; ceux du cinquième, orange ; ceux du sixième, argent ; ceux du septième, or. Il serait difficile de se faire une idée du spectacle que devaient présenter ces gigantesques murailles, lorsqu'elles réfléchissaient les rayons du brillant soleil d'Asie (Hérod., liv. I, § 98).

3. Dans cette ville opulente régnait, vers l'an six cent cinquante avant Notre-Seigneur, le roi Arphaxad. Plein de confiance dans ses fortifications, dans son armée et dans ses chariots de guerre, il se regardait comme invincible. Cependant, Nabuchodonosor, roi des Assyriens, lui déclara la guerre. A la tête de leurs puissantes armées, les deux monarques se rencontrèrent dans une grande plaine, voisine du Tigre et de l'Euphrate. Arphaxad fut vaincu.

4. Enflé de sa victoire, Nabuchodonosor crut que rien ne devait lui résister. Ses prétentions n'allaient à rien moins qu'à se faire reconnaître pour le souverain et le dieu de tout l'Orient. Il envoya donc des officiers de sa cour dans tous les pays circonvoisins, dans la Cilicie, à Damas, dans le Liban, dans la Galilée, dans la Samarie, au-delà du Jourdain et jusqu'à Jérusalem, avec ordre de dire à tous ces peuples qu'ils eussent à se soumettre à son empire. Mais tous, d'un commun accord, refusèrent ce qu'il demandait et renvoyèrent honteusement ses députés. Alors Nabuchodonosor, irrité contre toute cette terre, jura, par son trône et par son royaume, qu'il se vengerait de ces contrées.

5. Sans perdre un instant, il rassembla tous les anciens de la nation, tous ses généraux et ses guerriers, et leur communiqua le secret de son dessein. «Ma volonté, leur dit-il, est de m'assujettir toute la terre». Ce qui ayant été approuvé de tous, Nabuchodonosor fit venir Holoferne, général en chef de ses troupes, et lui dit : «Allez attaquer tous les pays d'Occident, et principalement ceux qui ont méprisé mes ordres. N'épargnez aucun royaume et emparez-vous de toutes les villes fortifiées».

<sup>1</sup> Corn. a Lap. *Argument. In Judith et Esther* c. II, 8.

6. Holoferne appela tous les chefs de corps et il compta, pour se mettre en campagne, cent vingt mille hommes de pied et douze mille archers à cheval, auxquels se joignirent bientôt dix mille cavaliers, venus des différentes parties d'Assyrie. Il se fit précéder d'une multitude de chameaux, chargés de provisions pour l'armée, et d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons. Il commanda de plus que, dans toute l'Assyrie, on tint prêt du blé sur son passage. Après avoir pris dans les trésors du roi des sommes immenses d'or et d'argent, il partit lui et toutes ses troupes, avec ses chariots de guerre, sa cavalerie et ses archers, qui couvrirent la face de la terre, comme des sauterelles.

*Réflexion.* - L'application de ce que je viens de lire se fait d'elle-même à notre situation présente et en montre la gravité. Nabuchodonosor, enflé de ses victoires, veut se faire adorer comme le seul dieu par tous ses sujets. C'est le démon, prince de l'orgueil, qui a toujours voulu et qui, grâce à ses nombreux triomphes, veut, aujourd'hui plus que jamais, se faire adorer par toute la terre, à la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de redevenir ce qu'il était dans l'ancien paganisme, le roi et le dieu du monde. Holoferne, exécuter impitoyable des ordres de son maître, voit son armée se grossir de jour en jour. C'est la personnification des suppôts de Satan dont la multitude, toujours croissante, cherche par tous les moyens à détruire la religion et l'Église, pour établir sur leurs ruines le règne de toutes les passions déchaînées.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.  
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la France.

*Pratique.* - Éviter soigneusement les fautes de propos délibéré.

### III<sup>e</sup> JOUR.

#### HOLOFERNE.

1. Holoferne était un soudard, voluptueux et cruel, qui ne connaissait d'autre droit que la force, d'autre loi que les penchants de son cœur dépravé. Lorsqu'il eut franchi les frontières d'Assyrie, il s'empara de toutes les places fortes de la Cilicie, prit d'assaut la grande ville de Mélite, capitale de la Mélitine dans la Cappadoce, et livra tout le pays au pillage. Ensuite, il passa l'Euphrate, força toutes les villes de la terre de Madian, emmena avec lui tous les habitants, prit toutes leurs richesses, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui voulurent lui résister.

2. De là, il descendit dans les plaines de Damas au temps de la moisson, brûla tous les blés et fit couper tous les arbres et toutes les vignes. La terreur de ses armes se répandit sur tous les habitants de la terre. Alors, les rois et les princes de toutes les contrées circonvoisines lui envoyèrent des ambassades.

«Que votre colère, lui dirent ces humbles députés, s'apaise à notre égard. Nous aimons mieux vivre en servant le grand roi Nabuchodonosor, que de nous voir exposés à périr misérablement par le glaive ou par l'esclavage. Toutes nos villes, toutes nos terres, nos collines, nos champs, nos troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, tous nos chevaux, tous nos chameaux, toutes nos richesses et nos familles sont à votre disposition. Nous serons vos esclaves, nous et nos enfants. Venez à nous comme un maître pacifique, et demandez-nous tous les services qu'il vous plaira».

3. Holoferne ne répondit rien ; mais il partit à la tête de sa cavalerie, s'empara de tout le pays et prit dans toutes les villes, pour troupes auxiliaires, les hommes les plus braves et les plus propres à la guerre. Telle était la frayeur qu'il inspirait, que les princes et les personnes les plus honorables de toutes les villes, sortaient au-devant de lui, avec tous les habitants. On lui jetait des couronnes, on le recevait avec des flambeaux, en dansant au son des tambours et des flûtes.

4. Néanmoins, ils ne purent adoucir la férocité de son cœur. Il détruisit leurs villes et coupa leurs bois sacrés, parce que Nabuchodonosor lui avait commandé d'exterminer tous les dieux de la terre, afin qu'il fût seul appelé dieu par les nations soumises à son empire. Traversant ensuite la Mésopotamie, Holoferne vint dans l'Idumée dont il prit toutes les villes. Là, il séjourna trente jours et réunit toutes ses troupes pour se porter sur la Palestine.

5. Informés de la conduite d'Holoferne et de ses projets, les Juifs furent saisis de crainte. Ils appréhendaient avec raison qu'il ne fît à Jérusalem et au temple du vrai Dieu, ce qu'il avait fait aux autres villes et à leurs temples. En conséquence, ils occupèrent tous les défilés et tous les sommets des montagnes, par où l'ennemi pouvait passer. Ils environnèrent leurs bourgs de murailles et amassèrent des blés pour se préparer à la guerre. A ces moyens de défense commandés par la prudence humaine ils s'empressèrent d'en ajouter d'autres beaucoup plus sûrs.

Tout le peuple cria vers le Seigneur avec grande instance ; et ils humilièrent leurs âmes dans les jeûnes et les prières, eux et leurs femmes. Les prêtres se revêtirent de cilices, et les enfants se prosternèrent devant le temple, et on couvrit d'un cilice l'autel du Seigneur.

6. Alors Éliachim, le grand prêtre, parcourut tout le pays, disant aux enfants d'Israël : «Sachez que le Seigneur exaucera vos vœux, si vous persévérez dans le jeûne et la prière. Souvenez-vous de Moïse qui, non par le fer, mais par de saintes prières, défit Amalec, confiant en sa force, en son armée, en ses boucliers, en ses chariots et en ses

cavaliers. C'est ainsi qu'il en sera de tous les ennemis d'Israël, si vous persévérez dans l'œuvre que vous avez commencée».

*Réflexion.* - Les ravages et les cruautés d'Holoferne sont une faible image des calamités de tout genre qui attendent les nations devenues, par leur faute, la proie du grand homicide. Quant à ces princes et à ces peuples, que la crainte fait tomber aux genoux du barbare vainqueur et qui se donnent à lui en qualité d'esclaves, ne représentent-ils pas au naturel ces foules d'hommes et de femmes de tout rang, de toute condition et de tout pays, qui sacrifient et qui sacrifieront leur conscience, leur liberté, leur dignité à la crainte de perdre ce qu'ils ont, ou au désir d'avoir ce qu'ils n'ont pas ? Frère, sœur, ami, parent, compatriote de ces malheureux déserteurs de la Foi, je suis exposé aux mêmes tentations. Mon devoir est d'imiter Israël et de demander miséricorde. En priant pour les nations actuelles, menacées de si grands maux, c'est pour moi-même que je prie et pour ce que j'ai de plus cher.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des nations, priez pour l'Angleterre.

*Pratique.* - Faire une bonne confession.

#### IV<sup>e</sup> JOUR.

##### ACHIOR.

1. Cependant Holoferne s'était remis en marche. Déjà il avait passé les frontières de la Palestine et se trouvait à peu de distance d'une ville forte de la Galilée, appelée Béthulie. Apprenant que les enfants d'Israël se disposaient à lui résister, il en fut transporté de colère. Sur-le-champ, il appelle les princes de Moab et les chefs des Ammonites qui s'étaient rendus à lui. «Apprenez-moi, leur dit-il, quel est ce peuple qui occupe les montagnes ; quelles sont leurs villes et quelle en est la force et le nombre ; quelle est la puissance de ce peuple, leur multitude et le général de leur armée. Dites-moi aussi pourquoi ils sont les seuls entre tous les peuples de l'Occident, qui nous méprisent et qui ne sont point venus au-devant de nous, pour nous recevoir pacifiquement».

2. Alors Achior, roi des Ammonites, lui répondit : «Seigneur, si vous daignez m'écouter, je vous dirai la vérité touchant ce peuple qui habite les montagnes, et nulle parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est de la race des Chaldéens. Il habita d'abord la Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient pas adorer les dieux de leurs pères, qui demeuraient en Chaldée. Ayant renoncé à la pluralité des dieux, ils adorèrent le seul Dieu du ciel, qui leur ordonna d'aller habiter à Charan<sup>1</sup>. Mais une famine ayant désolé tout le pays, ils descendirent en Égypte, où ils se multiplièrent de telle sorte, que leur multitude devint innombrable.

3. «Comme le roi d'Égypte les traitait avec dureté et les accablait de travaux pour bâtir ses villes, ils crièrent vers leur Dieu, qui frappa de différentes plaies toute la terre d'Égypte. Lorsque les Égyptiens leur eurent permis de se retirer, le Dieu du ciel leur ouvrit la mer Rouge, qu'ils traversèrent à pied sec. Les Égyptiens, s'étant mis à leur poursuite, furent tellement ensevelis dans les eaux, qu'il n'en resta pas un seul pour apprendre cet événement à leurs descendants. Après être sortis de la mer, les enfants d'Israël traversèrent les déserts de Sina, vainquirent tous les rois chananéens, et s'emparèrent de leurs villes et de leurs terres, qu'ils habitent aujourd'hui. Personne n'a pu vaincre ce peuple, si ce n'est lorsqu'il a abandonné son Dieu.

«Maintenant donc, seigneur, informez-vous si ce peuple a fait quelque chose contre son Dieu. Si cela est, allons les attaquer, parce que leur Dieu vous les livrera. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrions leur résister. Leur Dieu prendra leur défense, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre».

4. Le discours d'Achior blessa au vif l'orgueil d'Holoferne qui, s'adressant à Achior, lui dit :

«Parce que tu as fait le prophète, en nous disant que le Dieu d'Israël sera le défenseur de Son peuple, je te ferai voir, moi, qu'il n'y a point d'autre dieu que Nabuchodonosor. Tu le sauras, lorsque le fer de mes soldats te déchirera les flancs et que tu tomberas percé de coups, parmi les blessés et les morts d'Israël. Et pour que tu connaisses le sort qui t'attend, tu vas être, dès ce moment, joint à ce peuple, afin que, lorsque nous les aurons tués comme un seul homme, tu périsses toi-même avec eux».

5. Là-dessus, Holoferne commande à ses gens de prendre Achior, de le mener à Béthulie et de le livrer aux Israélites. Un peloton de soldats se saisissent d'Achior et prennent leur chemin à travers la plaine. Mais comme ils approchaient des montagnes, sur lesquelles la ville était bâtie, les frondeurs israélites sortirent contre eux. A leur aspect, les gens d'Holoferne se détournèrent du côté de la montagne et lièrent Achior à un arbre, par les pieds et par les mains. Ainsi attaché avec des cordes, ils le laissèrent là, et retournèrent vers leur maître. Les frondeurs israélites vinrent au lieu où il était. Ils le délièrent et le conduisirent dans la ville.

*Réflexion.* - Comme Holoferne et ses officiers se moquèrent des prédictions d'Achior et qu'ils voulurent le faire mourir pour avoir dit la vérité ; nos ennemis, les ennemis de l'Eglise et des peuples, ne manqueront pas de se moquer de nos prévisions. Ils prendront même nos conseils en mauvaise part. Nous leur serons à charge. Notre vue même les

<sup>1</sup> Aujourd'hui Haran, ville de Mésopotamie, célèbre par le séjour d'Abraham.

fatiguera; et, dans leur pensée, ils se promettent de nous faire disparaître avec le christianisme, au jour de leur victoire. Laissons les méditer leurs sinistres projets. Seulement ayons soin de nous tenir bien avec Dieu. Le Tout-Puissant, toujours fidèle à Ses promesses, montrera qu'aujourd'hui comme autrefois, Il sauve ceux qui espèrent en Lui et confond les orgueilleux qui se confient en eux-mêmes.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Espagne.

*Pratique.* Attaquer avec courage la passion dominante.

## V<sup>e</sup> JOUR.

### BÉTHULIE.

1. Achior fut conduit sur la grande place de Béthulie. Là, environné de tout le peuple, on lui demanda pourquoi les Assyriens l'avaient abandonné, lié de la sorte. Il dit ce qu'il avait répondu aux questions d'Holoferne, et comment celui-ci, transporté de colère, avait commandé qu'on le mît entre les mains des Israélites, afin qu'après sa victoire, il le fît périr dans les supplices avec tous les Israélites, parce qu'il avait dit que le Dieu du ciel serait leur défenseur.

2. Quand Achior eut parlé, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et tous ensemble mêlant leurs cris et leurs larmes, adressèrent au Seigneur cette prière : «Dieu du ciel et de la terre, regardez leur orgueil ; voyez notre abaissement et considérez l'état où sont réduits vos saints. Montrez que Vous n'abandonnez pas ceux qui mettent leur confiance en Votre bonté, et que Vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes et se glorifient dans leurs propres forces».

3. Ayant ainsi prié durant tout le jour, ils dirent à Achior : «Le Dieu de nos pères, dont vous avez annoncé la puissance, vous en récompensera, et vous rendra vous-même témoin de la ruine de nos ennemis». Le soir étant venu et le jeûne fini, Ozias, chef du peuple, reçut Achior dans sa maison et lui donna un grand souper auquel il invita tous les anciens. Puis, on passa la nuit en prières.

4. Dès le lendemain, Holoferne donna ordre à ses troupes de marcher contre Béthulie. Grâce aux recrues forcées qu'il avait faites sur la route, il se trouvait à la tête de cent soixante-dix mille hommes d'infanterie et de vingt-deux mille hommes de cavalerie. En suivant, non sans peine, le flanc des montagnes, toute cette armée finit par arriver au sommet le plus élevé, vis-à-vis de grande plaine de Dothaïn et d'Esdrélon. La plaine d'Esdrélon est célèbre par les batailles dont elle fut plusieurs fois le théâtre. Dothaïn n'est pas moins célèbre. C'est là que Joseph fut vendu par ses frères aux marchands Ismaélites. Quant à Béthulie, c'était une ville de moyenne grandeur, située dans la Galilée et appartenant à la tribu de Zabulon. Assise au sommet escarpé d'une montagne et environnée de précipices, elle était regardée comme imprenable.

5. A la vue de cette multitude qui couvrait toutes les hauteurs, les Israélites eurent recours à leurs armes ordinaires. Ils se prosternèrent devant Dieu, la tête couverte de cendres, et Le conjurèrent de faire éclater Sa miséricorde sur Son peuple. Puis, ils firent garder nuit et jour l'étroit défilé qui conduisait à la ville. De son côté, Holoferne en personne vint reconnaître la place, dont il fit le tour. Ayant remarqué que la source dont les eaux abreuvaient Béthulie, arrivait dans la ville par un aqueduc, prolongé, hors des murs, il le fit couper.

Il y avait néanmoins des fontaines peu éloignées des remparts, où les assiégés allaient furtivement chercher de l'eau, plutôt pour soulager leur soif que pour l'apaiser. Les Ammonites et les Moabites, qui faisaient partie de l'armée d'Holoferne, s'en étant aperçus, lui dirent : «Voulez-vous vaincre les Israélites sans combat ? mettez des gardes près des fontaines, pour les empêcher d'y puiser de l'eau, et vous les ferez mourir de soif, ou les forcerez à se rendre».

6. Ce conseil plut à Holoferne. Une compagnie de soldats fut placée près de chaque fontaine. Cette garde ayant duré vingt jours toutes les citernes et les réservoirs qui étaient dans la ville furent mis à sec, il ne restait pas à Béthulie de quoi donner à boire un seul jour aux habitants. Déjà on distribuait l'eau par mesure. Dans cette extrémité, tous les habitants vinrent trouver Ozias, chef du peuple, et lui dirent : «Nous vous en conjurons devant le ciel et la terre, livrez incessamment la ville à Holoferne, et faites-nous trouver une mort prompte par l'épée, au lieu de cette mort lente que la soif, qui nous brûle, nous fait souffrir».

7. A ce discours succédèrent les gémissements et les cris de toute la multitude. Prolongés pendant plusieurs heures, ils finirent par cette ardente prière au Dieu d'Israël : «Seigneur, nous avons péché ; mais ayez pitié de nous, parce que Vous êtes bon. Châtiez-nous Vous-même, et n'abandonnez pas ceux qui Vous connaissent à un peuple qui ne Vous connaît pas, de peur qu'on ne dise parmi les nations : Où est leur Dieu ?». Alors Ozias, prosterné lui-même devant Dieu, se leva, le visage baigné de larmes, et leur dit : «Ayez courage, mes frères, attendons encore pendant cinq jours la miséricorde du Seigneur. Si, jusque-là, il ne nous vient pas de secours, nous ferons ce que vous avez proposé».

*Réflexion.* - Comme Béthulie, l'Église et les nations chrétiennes sont aujourd'hui environnées d'ennemis, qui joignent la ruse à la violence. A l'exemple d'Holoferne qui fit couper les eaux de Béthulie, ils s'efforcent par leurs mauvaises doctrines d'ôter la Foi au dix-neuvième siècle, afin de lui couper toute communication avec Dieu. Gardons-nous de

donner dans le piège. Fermons les yeux pour ne lire ni leurs journaux ni leurs livres. Bouchons-nous les oreilles pour ne pas entendre leurs blasphèmes. Prions, au contraire, avec plus d'instances ; et, plus patients que les habitants de Béthulie, ne fixons pas à la Miséricorde divine un terme au-delà duquel nous cesserons de l'invoquer. La grâce a ses moments : attendons-les avec confiance.

*Invocations.* – Épargnez, Seigneur, Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Italie.

*Pratique.* - Faire chaque semaine une fervente communion pour l'Église et pour le monde.

## VI<sup>e</sup> JOUR.

### JUDITH.

1. La résolution de se rendre ne tarda pas à être connue de celle qui devait être l'héroïne de Béthulie et la libératrice de son peuple : cette femme était Judith. Issue d'une des principales familles de la ville, Judith était une jeune veuve qui avait perdu son mari depuis environ trois ans. Pénétrée du néant des choses de ce monde, elle s'était préparé au haut de sa maison un appartement secret, où elle vivait retirée avec ses servantes. Elle portait le cilice et jeûnait tous les jours de sa vie, excepté les jours de sabbat et les fêtes de la maison d'Israël. Elle était parfaitement belle et jouissait d'une très grande fortune. Tout le monde l'estimait, parce qu'elle servait fidèlement le Seigneur, et il n'y avait personne qui dit d'elle le moindre mal.

2. Ayant donc appris qu'Ozias avait promis de livrer la ville dans cinq jours, elle envoya quérir quelques anciens du peuple. Ils vinrent, et elle leur dit :

«Qu'est-ce que cette résolution qu'a prise Ozias de livrer la ville aux Assyriens, s'il ne vous venait pas de secours dans cinq jours ? qui êtes-vous pour tenter le Seigneur ? Ce n'est pas là le moyen d'attirer Sa miséricorde, mais plutôt d'exciter Sa colère. Vous avez prescrit à Dieu le terme de Sa miséricorde, et vous Lui avez marqué un jour, selon qu'il vous a plu. Mais le Seigneur est bon : faisons pénitence de cette faute même, et implorons Sa miséricorde avec beaucoup de larmes. Souvenons-nous que Dieu ne menace pas comme un homme. Si le repentir ne les arrête, Ses menaces s'exécutent.

«Prions le Seigneur avec confiance de nous faire sentir, en la manière qu'il Lui plaira, les effets de Sa miséricorde. Il le fera d'autant mieux que nous n'avons pas commis les péchés de nos pères. Ils abandonnèrent le Seigneur pour adorer des dieux étrangers. Pour nous, nous ne connaissons d'autre Dieu que Lui. Maintenant donc, mes frères, comme vous êtes les anciens du peuple, et que leur vie dépend de vous, parlez-leur de manière à relever leur courage, leur rappelant que nos pères ont été tentés pour éprouver s'ils servaient Dieu véritablement».

3. Les anciens répondirent à Judith :

«Tout ce que vous avez dit est véritable, et il n'y a rien à reprendre dans vos paroles. Nous vous supplions donc de prier vous-même pour nous, parce que vous êtes une femme sainte et craignant Dieu». Judith ajouta :

«Comme vous reconnaissez que ce que j'ai pu vous dire est de Dieu, éprouvez aussi si ce que j'ai résolu de faire vient de Lui. Priez-Le de m'affermir dans le dessein que j'ai formé. Je ne vous en dis pas davantage. Tenez-vous seulement cette nuit à la porte de la ville».

4. Lorsque les anciens se furent retirés, Judith entra dans son oratoire. C'était à la chute du jour, au moment où s'offrait à Jérusalem le sacrifice du soir. Dans les calamités qui menacent tout un peuple, il convient que les prières particulières se joignent aux prières publiques. A cette union est attachée une efficacité puissante, selon la promesse de Notre-Seigneur : *Là où deux ou trois sont réunis en Mon Nom, Je suis au milieu d'eux*. La sainte veuve se revêtit d'un cilice, se couvrit la tête de cendres, et, se prosternant devant le Seigneur, elle Lui adressa la prière suivante. Nous la lirons non seulement de bouche, mais de cœur ; non seulement aujourd'hui, mais chaque jour de ce mois consacré à la divine Judith : nulle autre n'est mieux appropriée à nos besoins.

5. «Seigneur, Dieu de mes pères, assistez-moi dans ce moment, moi faible veuve, je Vous en conjure. Souvenez-Vous des anciennes merveilles que Vous avez accomplies en faveur de Votre peuple. Regardez le camp des Assyriens, comme Vous daignâtes un jour regarder le camp des Égyptiens lorsqu'ils poursuivaient Vos serviteurs. Vous ne fîtes que jeter un regard sur leur armée et ils se perdirent dans les ténèbres. L'abîme retint leurs pas, et les eaux les engloutirent. Seigneur, que ceux-ci périssent de même, eux qui s'appuient sur leur multitude, et qui ne savent pas que Vous êtes notre Dieu, le Dieu des victoires et que Votre Nom est Jéhova.

«Faites, Seigneur, que l'orgueil d'Holoferne soit abattu par sa propre épée. Qu'il soit pris par ses propres yeux, comme par un piège, en me regardant, et blessez-le par la grâce des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez-moi assez de constance pour le mépriser et assez de force pour le perdre. Ce sera un monument de gloire pour Votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Dieu des cieux, maître de l'univers, exaucez-moi, pauvre suppliante qui mets toute ma confiance en Votre miséricorde. Fortifiez la résolution de mon cœur, afin que toutes les nations connaissent que Vous êtes Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que Vous».

*Réflexion.* - Aux grands maux les grands remèdes. La conduite des Israélites menacés d'être pillés, incendiés, égorgés, de voir leurs autels renversés et leur temple profané, nous dit ce que nous devons faire, nous chrétiens du dix-neuvième siècle. Tous ensemble les habitants de Béthulie crient vers Dieu avec une grande instance. Ils s'humilient dans le jeûne et dans la prière, le jour et la nuit. C'est ainsi qu'ils font violence au ciel, et que le cri de leur détresse parvient jusqu'à Judith.

Former des associations de prières, comme celle qui nous réunit pendant le mois de Marie ; nous humilier devant Dieu ; nous réconcilier avec Lui, jeûner, prier et prier encore : tels sont nos devoirs en présence des maux qui nous menacent. Si nous les remplissons, nos supplications toucheront le cœur de la véritable Judith. Elle priera son Fils Tout-Puissant, prendra notre cause en main et deviendra notre libératrice.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous. O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Allemagne.

*Pratique.* - Réciter de cœur les actes de Foi, d'Espérance et de Charité.

## VII<sup>e</sup> JOUR.

### JUDITH SORT DE BÉTHULIE.

1. Judith avait prié toute la nuit, le visage prosterné contre terre. Il était environ deux heures du matin, lorsqu'elle se releva, appela une de ses suivantes, descendit de son oratoire et quitta ses habits de veuve. Elle se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, sépara ses cheveux en différentes tresses, se mit sur la tête une coiffure magnifique, ornée de pierreries, se revêtit des habits de sa joie, prit une chaussure très riche, des bracelets, des pendants d'oreille, des bagues, se para enfin de tous ses ornements. A cette brillante parure le Seigneur ajouta un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu. Ainsi ornée, Judith était d'une beauté incomparable.

2. Afin de ne point se souiller par les viandes des gentils, elle fit porter à sa suivante une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues sèches, du pain et du fromage, et partit ainsi. Arrivées à la porte de la ville, elles trouvèrent Ozias et les anciens du peuple, qui attendaient. En voyant Judith, ils furent tellement fascinés par l'éclat de sa beauté, qu'ils la laissèrent passer sans lui adresser aucune question. Ils se contentèrent de lui dire : «Que le Dieu de nos pères vous donne Sa grâce, et qu'Il affermisse toutes les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem soit glorifiée en vous et que votre nom soit au nombre des saints».

3. Cependant Judith, se recommandant à Dieu, passa la porte, elle et sa suivante. C'était au point du jour. Comme elle descendait de la montagne, les vedettes des Assyriens l'aperçurent et l'arrêtèrent, en lui disant : «D'où venez-vous, et où allez-vous ?»<sup>1</sup>

Elle répondit : «Je suis une fille des Hébreux ; je me suis enfuie d'avec eux, parce que j'ai reconnu qu'ils vous seront livrés, pour n'avoir pas voulu se rendre à vous volontairement. C'est pourquoi je me suis dit : J'irai trouver le prince Holoferne, pour lui découvrir leurs secrets et lui donner le moyen de les prendre sans qu'il perde un seul homme».

En l'écoutant, leurs yeux demeuraient fixés sur son visage, tant ils étaient ravis de sa beauté.

4. «Vous avez sauvé votre vie, lui dirent-ils, en prenant la résolution de descendre vers notre prince. Lorsque vous paraîtrez devant lui, soyez sûre qu'il vous traitera bien et que vous lui gagnerez le cœur». Ils la conduisirent donc à la tente d'Holoferne et l'annoncèrent. Holoferne l'eut à peine vue, qu'il fut pris par ses yeux. Il était assis sous son pavillon, dont les draperies étaient de pourpre, brodées d'or relevé d'émeraudes et de pierres précieuses. Judith, ayant jeté les yeux sur son visage, se prosterna devant lui. Les gens d'Holoferne s'empressèrent de la relever par l'ordre de leur maître.

5. Alors Holoferne lui dit : «Ayez bon courage ; bannissez de votre cœur toute crainte. Mais dites-moi d'où vient que vous avez quitté votre peuple et que vous vous êtes résolue de venir vers nous ?» Judith lui répondit : «Accueillez les paroles de votre servante, parce que, si vous suivez les avis de votre servante, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'Il a résolu. La puissance de Nabuchodonosor, roi de la terre, est en vous, pour châtier tous ceux qui lui résistent. La sagesse de votre esprit est célèbre parmi toutes les nations, et on ne parle dans tout le pays que de votre habileté dans la guerre.

«On n'ignore pas non plus ce que vous a dit Achior et de quelle manière vous avez commandé qu'il fût traité. Les Israélites savent qu'ils ont offensé leur Dieu, et la terreur de vos armes les a saisis. Ils sont de plus désolés par la famine, et on peut déjà les tenir pour morts par la soif qui les brûle. Ils ont même résolu de tuer leurs bestiaux pour

---

<sup>1</sup> Dans une guerre juste, comme celle des Juifs contre les Assyriens, non seulement l'emploi de la force ouverte est légitime, mais encore celui de la force cachée ou de la ruse. Il est permis d'induire en erreur ceux qu'il est permis de tuer. Ruse et stratagème sont indifférente de leur nature : tout dépend du but auquel on les fait servir. Le but de Judith, inspirée de Dieu, étant bon, ses paroles comme sa parure n'ont rien que de louable. C'est une ruse de guerre, voilà tout. Voir Corn. à Lap., *in Judith*, c. xii.

boire leur sang, et de manger les choses consacrées à Dieu, auxquelles il ne leur est pas permis de toucher. Puisqu'ils se conduisent de telle sorte, il est certain qu'ils vous seront livrés. Ce que moi, votre servante, connaissant, je me suis enfuie d'avec eux pour vous annoncer toutes ces choses».

Tout ce discours plut à Holoferne et à ses officiers. Ils admiraient la sagesse de Judith et se disaient l'un à l'autre : «Il n'y a point dans toute la terre de femme semblable à celle-ci pour la beauté du visage ou pour la sagesse des paroles».

*Réflexion.* - Béthulie est aux abois. Les habitants ont adressé directement leurs prières au Seigneur. Aucun secours ne leur est arrivé. Abattus, découragés, ils ont résolu de se rendre à leurs ennemis. Ils avaient oublié de recourir à celle, par qui Dieu voulait les sauver. Mais Judith avait vu leurs angoisses. Sans être priée et n'écoutant que son amour pour son peuple, elle se dévoue afin de le sauver.

Les nations d'aujourd'hui, les provinces, les villes, les villages, les familles même, sont comme autant de villes assiégées par d'implacables ennemis. Le mal gagne de plus en plus. Le découragement s'empare des âmes, et, dans une espèce d'indifférence et de stupeur, on se résigne à ce qui doit arriver. Que reste-t-il ? Prier, prier beaucoup et nous souvenir que nous avons aussi une Judith, choisie de Dieu pour sauver le monde. Tous les siècles ont admiré le dévouement de la jeune veuve de Béthulie : c'est ici surtout qu'elle est la figure de la sainte Vierge.

Plus admirable est le dévouement de Marie. Pour sauver le genre humain, elle a exposé plus que sa vie, elle a donné celle de son Fils. Mais aussi sa médiation auprès de Dieu est devenue toute-puissante. Cette médiation est notre dernier espoir. Puisque, par la grâce de Dieu, le bon dix-neuvième siècle l'a compris, il tient en ses mains le gage de son salut.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Prusse.

*Pratique.* Assister à la messe pendant la semaine.

## VIII<sup>e</sup> JOUR.

### JUDITH DANS LA TENTE D'HOLOFERNE.

1. Alors Holoferne commanda qu'on fit entrer Judith dans la tente, où étaient ses trésors et qu'elle y demeurât. «Vous serez nourrie, ajouta-t-il, des mets de ma table». Judith lui répondit : «Je ne pourrai pas manger des choses que vous ordonnez qu'on me donne, parce que j'offenserais mon Dieu. Je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi». Grande leçon ! qui condamne hautement les esclaves du respect humain.

2. Holoferne repartit : «Si ce que vous avez apporté avec vous vient à manquer : que ferons-nous ?» Judith lui répliqua : «J'en jure par votre vie, mon seigneur, avant que votre servante ait consommé tout ce qu'elle a apporté, Dieu fera par ma main ce qu'Il m'a inspiré». Holoferne n'insista pas davantage, et ses serviteurs conduisirent Judith dans la tente qui lui était assignée. Elle demanda, en y entrant, la liberté de sortir la nuit et avant le jour, pour aller faire sa prière, et invoquer le Seigneur. C'était la coutume des Juifs de réciter certaines prières, deux fois par jour, le matin à la pointe du jour, et le soir à l'apparition des étoiles. On voit que les prières du soir et du matin sont une loi de l'humanité.

3. En demandant cette permission, Judith avait un double but. Elle voulait, d'abord, dans les graves circonstances où elle se trouvait, observer exactement ses devoirs envers Dieu, afin de s'assurer Sa protection. Elle voulait de plus se ménager la liberté de sortir du camp, sans exciter de soupçons, lorsqu'elle le jugerait convenable. Holoferne accueillit sa demande et commanda aux huissiers de sa chambre de la laisser entrer et sortir, selon qu'elle le voudrait, pendant trois jours, pour adorer son Dieu. Elle sortit donc toutes les nuits, dans la vallée de Béthulie, et s'y lavait. C'était, sans doute, afin de se purifier des souillures légales qu'elle pouvait contracter au milieu des Gentils. La fontaine existe encore, et les pèlerins de terre sainte ne manquent pas de la visiter.

4. Après s'être lavée, Judith pria le Seigneur Dieu d'Israël, de la conduire dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple. Commun aux Juifs et aux premiers chrétiens, l'usage de se laver avant de prier est encore observé par le prêtre qui se prépare à monter à l'autel. La netteté du corps rappelle la pureté d'âme qu'il faut apporter dans les communications avec Dieu. Rentrée dans sa tente, Judith y restait jusqu'à ce qu'elle prit sa nourriture, vers le soir. Ainsi, elle jeûnait tous les jours. La prière et le jeûne étaient les deux armes dont elle se munissait pour conserver sa vertu et pour délivrer son peuple.

5. Le quatrième jour après l'arrivée de Judith, Holoferne donna un grand festin à ses principaux officiers : Judith y fut invitée. «Bonne jeune fille, lui dit l'envoyé chargé de l'invitation, ne craignez pas d'entrer chez mon seigneur. Il veut vous honorer en vous faisant manger avec lui et boire du vin dans la joie». Judith répondit : «Qui suis-je, moi, pour m'opposer à la volonté de mon seigneur ? Je ferai ce qu'il trouvera bon et qui lui paraîtra le meilleur».

6. Elle se leva ensuite, se para de ses ornements et, étant entrée dans la tente d'Holoferne, elle parut devant lui. Holoferne, en la voyant, fut frappé au cœur. Le festin commença et se prolongea fort avant dans la nuit. «Buvez, disait

Holoferne à Judith, mangez avec joie parce que vous avez trouvé grâce devant moi». Judith répondait : «Je boirai, mon seigneur, parce que je reçois aujourd'hui le plus grand honneur que j'aie reçu de ma vie». Cependant elle ne toucha ni aux mets ni au vin qui lui étaient offerts mais elle prit ce que sa suivante lui avait préparé, et elle mangea et but devant lui. Holoferne, transporté de joie, but ce soir-là plus de vin qu'il n'en avait bu en aucun jour de sa vie.

*Réflexion.* - Judith, dans la tente d'Holoferne, c'était la brebis dans l'ancre du lion. L'histoire n'offre pas de position plus délicate et plus périlleuse. Dans ses paroles et dans ses démarches, quelle prudence il fallait à Judith pour ne rien laisser soupçonner de son dessein ! Afin de se défendre des attaques livrées à sa vertu, quel besoin elle avait d'une force toute divine. C'est dans son union intime avec Dieu, qu'elle puisa l'une et l'autre. Ici, comme ailleurs, elle était la figure de la sainte Vierge.

Retirée tour à tour dans le temple de Jérusalem ou dans sa maison de Nazareth, Marie prépara, par ses longues austérités et par ses prières incessantes, la victoire qu'elle devait remporter sur le démon. Non moins difficile que celle de Judith, est la position de l'Église au milieu du monde, devenu pour elle une nouvelle tente d'Holoferne. Comme ceux de Béthulie, les deux plus redoutables ennemis de l'Église et des nations du dix-neuvième siècle, sont les démons de l'orgueil et de la volupté. Voulons-nous les vaincre ? recourons aux armes de Judith et de Marie. Ce genre de démons, dit Notre-Seigneur, ne peut être chassé que par la prière et le jeûne.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Pologne.

*Pratique.* - Jeûner le samedi, ou, au moins, faire chaque jour une mortification.

## IX<sup>e</sup> JOUR.

### JUDITH COUPE LA TÊTE D'HOLOFERNE.

1. Vers le milieu de la nuit, les officiers d'Holoferne, dans un état complet d'ivresse, se retirèrent, comme ils purent, chacun dans sa tente. Les gens de service, qui de leur côté s'étaient permis de larges libations, se trouvaient accablés de sommeil, en sorte qu'il ne resta personne pour veiller auprès du général. Un des huissiers, Vagao, ferma la porte de la tente dans laquelle Judith se trouvait seule avec Holoferne, et s'empressa, pour les mêmes raisons que les autres, de gagner sa demeure. Quant à Holoferne, plus ivre que personne, on l'avait transporté sur son lit, où, dans un sommeil de plomb, il digérait le vin qu'il avait bu avec excès.

2. Judith, se voyant seule, entrouvrit la porte de la tente et dit à sa suivante de se tenir dehors devant la tente et d'y faire le guet. Pour elle, debout devant le lit, elle pria avec larmes, et, remuant les lèvres en silence, elle disait : «Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et favorisez en ce moment l'ouvrage de mes mains, afin que, selon Votre promesse, Vous releviez Jérusalem, Votre ville, et que j'achève ce que j'ai cru pouvoir se faire par Votre assistance». On voit qu'en tout cela Judith agissait par l'inspiration divine.

3. Sa prière finie, elle s'approcha doucement de la colonne qui était au chevet du lit d'Holoferne et délia le cimeterre qui y était attaché. L'ayant tiré du fourreau, elle prit Holoferne par la chevelure, et dit : «Seigneur Dieu, fortifiez-moi à cette heure». En même temps, elle le frappa deux fois sur le cou et lui abattit la tête. Ensuite, elle détacha des colonnes du lit une draperie, dans laquelle elle enveloppa la tête d'Holoferne, dont elle fit rouler le corps sur le pavé. Après avoir pris le temps de respirer, elle sortit, et donna à sa suivante la tête d'Holoferne, en lui disant de la mettre dans son sac.

4. Toutes deux s'éloignèrent aussitôt, selon leur coutume, comme pour aller prier. Elles traversèrent le camp, et, tournant le long de la vallée, elles arrivèrent, avant le jour, à la porte de la ville. Alors Judith dit aux sentinelles : «Ouvrez les portes, le Seigneur est avec nous ; Il a signalé Sa puissance en faveur d'Israël». Les sentinelles, ayant reconnu sa voix, appelèrent les anciens du peuple. La porte fut ouverte : toute la ville fut bientôt sur pied. Non seulement les anciens, mais tous les habitants, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, accoururent auprès de Judith. Ils n'espéraient plus la revoir. Son retour inopiné, à pareille heure, la curiosité, la crainte, l'espérance les remplissaient d'inquiétude.

5. Ils allumèrent des flambeaux et se pressèrent autour de Judith. La jeune et modeste héroïne monta sur un lieu élevé, commanda le silence, et, tous s'étant tus, elle dit : «Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a point abandonné ceux qui espéraient en Lui. Il a, par moi, Sa servante, accompli Sa miséricorde, comme Il l'avait promise à la maison d'Israël : par ma main, il a tué cette nuit l'ennemi de Son peuple». Et, tirant de son sac la tête d'Holoferne, elle la leur montra, disant : «Voici la tête d'Holoferne, général de l'armée des Assyriens ; et voici le pavillon sous lequel il était couché dans son ivresse, et où le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme.

«Vive le Seigneur parce que Son ange m'a gardée, lorsque je suis sortie d'ici, tant que je suis demeurée là et lorsque je suis revenue. Le Seigneur n'a point permis que Sa servante fut souillée ; mais Il m'a ramenée auprès de vous sans aucune tache de péché, joyeuse de sa victoire, joyeuse de mon évasion et joyeuse de votre délivrance. Rendez-Lui tous des actions de grâces, parce qu'Il est bon et que Sa miséricorde s'étend à tous les siècles».

*Réflexion.* - Plus nous avançons, plus la ressemblance entre Judith et la sainte Vierge devient frappante. Holoferne est la figure du démon. Judith lui coupe la tête. Marie, la véritable Judith, écrase la tête, non plus du représentant du démon, mais du démon lui-même. Holoferne est la terreur de l'Orient. Au milieu de ses victoires, une sorte de duel s'établit entre lui et une simple femme et, comme en se jouant, cette femme lui coupe la tête avec son propre glaive. A cette première victoire, Judith en ajoute une autre. Au milieu de ce camp d'impudiques, elle conserve toute sa vertu, et revient triomphante, chargée des dépouilles de ses ennemis.

Un combat singulier entre Marie et le démon dure depuis le commencement du monde ; et Marie, toute seule, a terrassé, elle terrasse encore, elle terrassera toujours, le démon et ses légions innombrables. Dans cette lutte à outrance, Marie non seulement a conservé intacte sa virginité, mais encore elle la conserve dans ces multitudes de vierges de tous les pays et de tous les siècles, glorieux trophée de sa victoire et ornement incomparable de l'Église. Si donc aujourd'hui nous sommes environnés d'Holoferne, à la tête de nombreuses armées, ne craignons pas. La vraie Judith est avec nous. Supplions-la, comme il convient, de faire en faveur des nations ce que l'ancienne Judith fit en faveur de son peuple, et nous verrons des miracles.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Russie.

*Pratique* - Réciter chaque jour le *Souvenez-vous*.

## X<sup>e</sup> JOUR.

### JUDITH DE RETOUR À BÉTHULIE.

1. Aux paroles de Judith, tous se prosternèrent le visage contre terre, adorèrent le Seigneur et dirent à Judith : «Le Seigneur vous a bénie dans Sa force ; par vous Il a anéanti nos ennemis».

Puis, Ozias, le chef du peuple, se levant, ajouta : «Vous êtes bénie du Seigneur, le Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a conduit votre main, pour frapper le chef de nos ennemis. Il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que vos louanges ne cesseront jamais sur les lèvres des hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur. Ils vous loueront éternellement, parce que vous n'avez pas craint d'exposer votre vie, en voyant l'extrême affliction de votre peuple et qu'avec l'aide de notre Dieu vous l'avez sauvé de la ruine». Tout le peuple, ivre de joie, répondit : «Amen, amen».

2. Holoferne était mort ; personne n'en doutait. Néanmoins, comme aucun Israélite n'avait vu de près le général des Assyriens, Judith voulut qu'on appelât Achior, afin qu'il reconnût la tête d'Holoferne. Quand il fut en sa présence, Judith lui dit :

«Le Dieu d'Israël à qui vous avez rendu témoignage, en déclarant qu'Il a le pouvoir de Se venger de Ses ennemis, a coupé lui-même, cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles, et pour que vous soyez convaincu que cela est vrai, voici la tête d'Holoferne ! Reconnaissez celui qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël, et menaçait de vous faire mourir, disant : Lorsque le peuple d'Israël sera vaincu, je te ferai passer au fil de l'épée».

3. Achior voyant la tête d'Holoferne, fut saisi d'effroi : il tomba la face contre terre et demeura quelque temps en proie à la plus vive agitation. L'incroyable victoire, dont il avait la preuve sous les yeux, lui causait une sorte de stupeur. A la crainte de la mort dont il était personnellement menacé, succédait la confiance ; à la tristesse, la joie ; à l'inquiétude, l'admiration, et, avec toutes ces impressions entraînées dans son âme la Foi au Dieu d'Israël, dont il allait devenir le fervent adorateur. Revenu à lui, il se prosterna aux pieds de Judith : « Vous êtes, lui dit-il, la bénie de votre Dieu, dans tout l'héritage de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera glorifié en vous, parmi tous les peuples auxquels parviendra votre nom».

4. Sans plus tarder, Judith dit à tout le peuple : «Écoutez-moi, mes frères, suspendez cette tête au haut de nos murailles. Et, aussitôt que le soleil sera levé, que chacun prenne ses armes, et sortez tous avec grand bruit, non pour descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Il faudra nécessairement que les postes avancés prennent la fuite, et s'en aillent éveiller leur général pour le combat. Lorsque leurs généraux auront couru à la tente d'Holoferne, et qu'ils n'y auront trouvé qu'un corps sans tête, nageant dans son sang, la frayeur les saisira. Le trouble se mettra dans l'armée et vous choisirez ce moment pour marcher hardiment contre eux, parce que le Seigneur les foulera sous vos pieds».

5. Rien de plus sage que le conseil de Judith. Descendre dans la plaine et vouloir se mesurer avec la puissante armée des Assyriens, avant que la mort d'Holoferne eût été connue, c'était pour les habitants de Béthulie, relativement peu nombreux et affaiblis par la faim et par la soif, courir à une défaite certaine. D'un autre côté, laisser passer le premier moment de stupeur et d'effroi causé dans le camp ennemi, par la mort d'Holoferne, c'était donner aux Assyriens le temps de se reconnaître, de nommer immédiatement un nouveau général et de pousser le siège de Béthulie, avec une ardeur surexcitée par le désir de la vengeance.

6. Achior admira la sagesse de Judith et, voyant le prodige que le Dieu d'Israël avait fait en faveur de Son peuple, il abandonna le culte des idoles, crut en Dieu et fut incorporé au peuple d'Israël, ainsi que toute sa race jusqu'à ce jour.

*Réflexion.* - La reconnaissance est le premier sentiment des habitants de Béthulie pour leur libératrice. C'est avec juste raison. Tous, hommes, femmes, enfants, riches et pauvres qui, hier encore, s'attendaient à mourir, se voient aujourd'hui assurés de conserver leurs biens, leur liberté et leur vie. Telle doit être notre conduite à l'égard de la sainte Vierge. Qui de nous, dans le cours de sa vie, n'a pas dû à la céleste Judith d'être délivré de quelque Holoferne ? disons-lui donc dans l'effusion de notre cœur : Vous êtes bénie entre toutes les femmes : puisse notre reconnaissance égaler vos bienfaits !

A un courage héroïque Judith joint une prudence consommée. Elle empêche son peuple de compromettre sa victoire, en se jetant imprudemment au milieu des infidèles. Précieuse leçon que nous donne Marie d'éviter les occasions du péché : notre témérité nous ferait perdre le fruit de sa protection. Imitons plutôt Achior. Pénétré de reconnaissance pour Judith et ravi d'admiration pour son courage et pour sa sagesse, il abandonne le culte des idoles et adore le Dieu d'Israël. Renonçons comme lui aux idoles, grandes ou petites, que nous adorons peut-être encore, et gardons désormais notre culte, nos pensées, nos affections et nos œuvres pour le seul Dieu vivant et véritable.

*Invocations.* - Épargnez Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Suède.

*Pratique.* - Faire une aumône.

## XI<sup>e</sup> JOUR.

### LE CAMP D'HOLOFERNE.

1. Aussitôt que le jour parut, les habitants de Béthulie, dociles aux conseils de Judith, suspendirent à leurs remparts la tête d'Holoferne. Chacun prit ses armes, et tous sortirent de la ville en faisant le plus de bruit possible et en poussant de grands cris. Les avant-postes des Assyriens se replièrent sur le camp, où ils donnèrent l'alarme. Les officiers coururent à la tente d'Holoferne pour prendre ses ordres ; mais ils la trouvèrent fermée.

2. Il était de règle que personne ne devait ni frapper à la porte, ni entrer dans la tente du général. Ils prirent donc le parti de faire du bruit, afin de le tirer de son sommeil ; mais aucun mouvement ne se remarquait dans l'intérieur de la tente. Comme le temps pressait et que tous les officiers supérieurs arrivaient successivement, on prit le parti de forcer la consigne. Quelques généraux dirent aux chambellans : «Entrez et éveillez-le, parce que les rats sont sortis de leurs trous et osent nous défier au combat». C'est par ce terme de mépris qu'ils désignaient les habitants de Béthulie.

3. Alors le premier chambellan, Vagao, ouvrit la porte, mais n'osa pénétrer dans l'intérieur de la tente. Debout entre la porte et la draperie qui la séparait de la chambre proprement dite, il frappa dans ses mains, croyant qu'Holoferne appesanti par le vin, continuait de dormir d'un profond sommeil : silence absolu. Il frappe de nouveau, prête l'oreille ; mais, n'entendant ni mouvement ni respiration, il s'avance, détourne la draperie et voit le corps d'Holoferne, étendu par terre, sans tête et baigné dans son sang.

4. A cette vue, il pousse un cri lamentable et déchire ses vêtements. Puis, il entre dans la tente de Judith, et, ne l'ayant pas trouvée, il sort et dit à tous les officiers : «Une seule femme juive a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor : Holoferne est étendu par terre et sa tête n'est plus avec son corps». Les chefs de l'armée ayant entendu ces paroles déchirèrent leurs vêtements. Une frayeur intolérable les saisit ; leur tête se troubla et tout le camp retentit de cris effroyables.

5. La nouvelle de la mort d'Holoferne parvint bientôt jusqu'aux derniers rangs de l'armée. Officiers et soldats étaient dans la consternation et ne savaient quel parti prendre. Dans cette indécision il faut reconnaître un effet de la justice de Dieu. Autrement, qui aurait empêché les Assyriens de se choisir immédiatement un autre chef pour continuer le siège ? Comment expliquer qu'une armée de cent soixante-dix mille hommes se trouve tout à coup saisie d'une panique universelle et irrémédiable, en présence d'ennemis peu nombreux et jusque-là objet de leurs risées ? Mais le Dieu qui résiste aux superbes voulut humilier l'orgueil des Assyriens, comme il avait humilié celui des Madianites, en mettant en fuite leur immense multitude, aux cris de trois cents soldats de Gédéon, armés de trompettes et de flambeaux cachés dans des vases de terre.

6. Hors d'eux-mêmes, les Assyriens poussés par la frayeur dont ils étaient saisis, ne pensaient qu'à fuir, il en résulta bientôt un tumulte effroyable. Nul ne parlait à son camarade : tous, baissant la tête, abandonnaient leurs armes et leurs bagages, et se hâtaient de courir pour échapper aux Hébreux, dont ils entendaient les cris et dont ils voyaient les guerriers descendre de la montagne, les armes à la main, pour fondre sur eux. La déroute fut complète. Du haut de leurs murs les habitants de Béthulie virent leurs ennemis cherchant leur salut dans la fuite, prendre à l'aventure les chemins de la plaine et les sentiers des collines, sans savoir où ils allaient.

*Réflexion.* - A la nouvelle de la mort d'Holoferne, à la vue de sa tête suspendue aux murs de Béthulie, les Assyriens sont frappés de stupeur. Reconnaisant que leur défaite est l'œuvre d'une femme, d'une femme seule, ils poussent des cris déchirants. La honte sur le front et la rage dans le cœur, mais rage impuissante, ils prennent la fuite, chacun de son côté. Le même spectacle est donné au monde toutes les fois que la sainte Vierge remporte une victoire sur le démon. En voyant leur chef vaincu par la divine Judith, les impies poussent des cris de fureur et vomissent des blasphèmes.

Lorsqu'il y a quelques années, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception fit tomber sur la tête de Satan, l'éclat de la foudre qui devait l'écraser, du sein de son armée s'élevèrent non plus des cris, mais des hurlements. Que la haine des méchants contre la sainte Vierge soit la mesure de notre amour pour elle ; leur frayeur, la mesure de notre confiance et de notre fidélité. Enfants de Marie, cachons-nous dans le sein de notre divine Mère, et, quels que soient le nombre et la malice de nos ennemis, il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans sa permission.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour les nations hérétiques.

*Pratique.* - Faire le chemin de la croix.

## XII<sup>e</sup> JOUR.

### DÉROUTE DES ASSYRIENS.

1. Les Israélites, voyant les Assyriens prendre la fuite, descendirent de leur montagne et les poursuivirent l'épée à la main, sonnant des trompettes et poussant de grands cris après eux. Leur apparition mit le comble à la confusion dans le camp d'Holoferne. Plus de rangs gardés, plus d'ordres entendus, plus de discipline. Chacun se hâtait de fuir où il pouvait. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

2. Comme les Assyriens ne marchaient point en corps, tandis que les soldats de Béthulie s'avançaient par masses et en bon ordre, ils taillaient facilement en pièces tout ce qu'ils rencontraient. Afin que la victoire fût complète, Ozias s'empressa de faire porter la nouvelle de ce qui se passait à Béthulie, dans toutes les villes et dans toutes les provinces d'Israël. Chaque ville, chaque province choisit les plus braves de ses jeunes gens, leur fit prendre les armes et les envoya à la poursuite des Assyriens. En peu de temps, il se forma une armée considérable et pleine d'ardeur, qui poursuivit les Assyriens jusqu'aux derniers confins de la Palestine, passant au fil de l'épée tout ce qu'elle trouvait.

3. Pendant que les troupes d'Israël donnaient la chasse aux Assyriens, les habitants de Béthulie vinrent dans leur camp abandonné. Ils y trouvèrent un immense, butin : des étoffes précieuses, de l'or et de l'argent, de quoi enrichir des provinces entières. Sans cesse on les voyait descendre la montagne et la remonter, chargés de ces riches dépouilles.

4. De leur côté les soldats vainqueurs revinrent à Béthulie, amenant avec eux tout ce qui avait été aux Assyriens, d'immenses troupeaux, leurs bagages, leurs équipages, leurs trésors en sorte que tous s'enrichirent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Trente jours suffirent à peine au peuple d'Israël, pour recueillir les dépouilles de l'armée d'Holoferne. Tout ce qu'on put reconnaître qui avait appartenu à Holoferne en or, en argent, en étoffes, en pierreries et en toute sorte de meubles, fut donné à Judith par le peuple.

5. Le grand prêtre Éliachim vint de Jérusalem avec tous les anciens pour voir Judith. Ces vieillards, au nombre de soixante-dix, composaient le Sanhédrin, ou sénat des Juifs. C'est tout ce qu'il y avait de plus vénérable dans la nation. Par respect pour le Dieu d'Israël dont il était le représentant, Judith alla au-devant du grand prêtre et se prosterna à ses pieds. Éliachim et les vieillards la bénirent tout d'une voix, disant : «Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Vous avez agi avec un courage incomparable, et votre cœur s'est affermi parce que vous avez aimé la chasteté. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée, et vous serez bénie éternellement». Tout le peuple répondit : «Il en sera ainsi, il en sera ainsi».

6. Rien de plus vrai et par conséquent de plus beau que les paroles du grand prêtre à Judith. Vous êtes la gloire de Jérusalem. La victoire que vous avez remportée fait briller, aux yeux de toutes les nations, la protection miraculeuse dont le Seigneur environne la ville sainte et lui procure une gloire qui éclipsé toutes les autres. Vous êtes la joie d'Israël. Abîmé dans la tristesse et à demi mort de frayeur, vous lui avez rendu la vie. Vous êtes l'honneur de votre peuple. Nul autre n'a jamais eu une pareille libératrice. Quand elles apprendront ce que vous avez fait, les nations les plus reculées de la terre seront dans la stupéfaction et s'écrieront : Quelles femmes il y a parmi les Juifs !

7. La présence du grand prêtre et des anciens de la nation mit le comble à l'allégresse publique. Tous ensemble, hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens étaient dans des transports de joie, qu'ils faisaient éclater au son des harpes et des instruments de musique.

*Réflexion.* - Judith devient la figure de plus en plus transparente de la sainte Vierge. A Judith fut réservée la gloire de sauver la nation sainte, en coupant la tête d'Holoferne. A Marie, et à Marie seule, a été donné le pouvoir de sauver

l'Eglise en écrasant la tête du serpent. A cause de sa victoire, Judith fut proclamée par le grand prêtre la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple. A cause de ses victoires, Marie est proclamée par tous les siècles, la gloire, la joie, l'honneur de l'Eglise et du monde.

Judith dut sa victoire à sa chasteté. Marie doit les siennes à sa pureté sans tache. Parce qu'elle a été la plus pure des vierges, Marie est devenue la mère toute puissante du Dieu tout puissant. Nous mêmes voulons-nous être puissants contre nos ennemis, soyons purs. L'empire que nous avons sur nous est la mesure de celui que nous avons sur les autres.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Turquie.

*Pratique.* - Mortification de la vue.

### XIII<sup>e</sup> JOUR.

#### CANTIQUE DE JUDITH.

1. Au milieu de l'enthousiasme universel, Judith gardait un modeste silence. Tout à coup l'Esprit du Seigneur tombe sur elle et lui inspire un des plus beaux chants que l'oreille humaine ait jamais entendus. Le Dieu qui avait armé son bras voulut Lui-même célébrer sa victoire.

2. Judith commence : «Chantez au Seigneur, au son des tambours et au bruit des cymbales. Modulez de nouveaux accords : exaltez et invoquez Son nom». A peine tombée des lèvres de la jeune prophétesse, chaque parole de cet inimitable cantique est répétée dans tout le peuple, au bruit de mille instruments de musique. L'enthousiasme va croissant et arrive, on le conçoit, jusqu'à une sorte de délire.

3. Judith continue : «Le Seigneur met les armées en poudre . Jéhova est Son nom.

«Il a placé Son camp au milieu de Son peuple, afin de nous arracher aux mains de nos ennemis.

«Assur est venu des montagnes de l'Aquilon, dans la puissance de sa force. Leur multitude desséchait les torrents : leurs chevaux couvraient les vallées.

«Il disait qu'il brûlerait mes campagnes et égorgerait mes jeunes gens ; que mes enfants deviendraient sa proie, et mes vierges ses captives.

«Mais le Tout-Puissant l'a frappé : Il l'a livré entre les mains d'une femme et Il l'a tué.

4. «Ce ne sont ni de jeunes guerriers, ni des hommes forts, ni des géants qui ont terrassé leur colosse : c'est Judith, fille de Mérari, qui l'a vaincu par la beauté de son visage.

«Elle a quitté ses habits de veuve ; elle s'est parée des ornements de sa joie, afin de procurer le triomphe des enfants d'Israël.

«Elle a rehaussé avec un parfum les couleurs de son visage ; elle s'est fait de ses cheveux une élégante coiffure, surmontée d'un diadème ; elle a mis une robe brillante, afin de le séduire.

«L'éclat de sa chaussure l'a ébloui ; sa beauté a captivé son âme : elle lui a coupé la tête avec sa propre dague.

5. «Les Perses ont été épouvantés de ma constance ; et les Mèdes de mon audace. L'armée des Assyriens a poussé des hurlements, quand ont paru les miens. Affaiblis et mourants de soif.

«Les fils des jeunes femmes les ont percés de coups, et les ont tués comme des enfants qui s'enfuient. Ils ont péri dans le combat, devant la face de Jéhova, mon Dieu.

«Chantons un hymne au Seigneur ; un hymne nouveau à la gloire de notre Dieu.

6. «Jéhova, mon Dieu, Vous êtes grand : la puissance est Votre gloire : nul ne peut Vous résister.

«Que toute créature Vous obéisse : Vous avez dit, et tout a été fait. Au souffle de Votre bouche, toutes choses sont sorties du néant : nul ne résiste à Votre voix.

«Vous les regardez, et les montagnes sont ébranlées dans leurs fondements, et les océans jusque dans leurs profondeurs, et les pierres se fondent comme la cire.

«Mais ceux qui Vous craignent, Seigneur, seront toujours grands devant Vous.

«Malheur à la nation qui s'élèvera contre mon peuple. Jéhova le Tout-Puissant se vengera d'elle, et la visitera lorsque l'heure sera venue.

«Il enverra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et qu'ils souffrent éternellement».

*Réflexion.* - Judith a remporté la plus brillante victoire. Son courage est sans exemple. Son nom béni est dans toutes les bouches. Il vivra de génération en génération jusqu'à la fin du monde. Néanmoins, toujours humble, Judith ne s'attribue rien à elle-même. Au Seigneur elle renvoie toute la gloire de son entreprise. A sa louange elle entonne un cantique d'action de grâces et veut que tout le peuple le répète avec elle.

Ici, comme partout, Judith n'est-elle pas la figure de Marie ? Sa cousine Élisabeth la proclame Mère de Dieu et bénie entre toutes les femmes. Que fait la sainte Vierge ? Comme Judith, elle est sourde à toutes les louanges qui lui sont données, et fait remonter au Seigneur toute la gloire des grandes choses qu'il a faites en elle et par elle. En

réponse à la mère de Jean-Baptiste, la mère du Verbe incarné entonne son sublime cantique : *Magnificat anima mea Dominum*. L'humilité et la reconnaissance sont les vertus des grandes âmes.

*Invocations.* - Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.  
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Sibérie.  
*Pratique.* - Mortification de l'ouïe.

#### XIV<sup>e</sup> JOUR.

##### MORT DE JUDITH.

1. Comme la victoire de Judith était la victoire de toute la nation, les Israélites ne se contentèrent pas d'en remercier le Seigneur à Béthulie. De toutes les tribus, ils se rendirent en foule à Jérusalem, afin de lui offrir dans Son temple, l'hommage de leur reconnaissance. Fidèles aux prescriptions du Dieu trois fois saint, ils commencèrent par se purifier des impuretés légales qu'ils avaient contractées, en massacrant les Assyriens et en touchant leurs cadavres.

2. Les purifications achevées, tous offrirent des holocaustes : victimes immolées et brûlées pour reconnaître le souverain domaine du Seigneur, sur la vie et sur la mort de tout ce qui existe. Aux sacrifices succédèrent les acclamations du peuple et les supplications les plus ardentes. Elles furent suivies des promesses solennelles d'une inviolable fidélité.

3. Judith elle-même était venue à Jérusalem. Tout le peuple la dévora des yeux lorsqu'on la vit, rayonnante de beauté et de modestie, s'avancer vers le parvis du temple, appelé le Parvis d'Israël. Sur de magnifiques brancards étaient portés, à sa suite, toutes les armes et toutes les dépouilles d'Holoferne, dont les habitants de Béthulie lui avaient fait hommage, ainsi que le pavillon de son lit, qu'elle-même avait emporté. Par la main des prêtres, Judith offrit tous ces objets au Seigneur, en anathème de l'oubli, *in anathema oblivionis*. Cette expression signifie que ces trophées devaient rester dans le temple, comme un monument éternel de la victoire de Judith, et comme une malédiction ou un anathème contre Israël, si jamais il venait à oublier la protection miraculeuse dont le Seigneur l'avait favorisé.

4. Tout le peuple était ivre de joie, non seulement à cause du spectacle dont il était témoin, mais encore parce que ce spectacle avait lieu à Jérusalem. Voir Jérusalem, la ville sainte, voir le temple du Seigneur, unique au monde et la merveille de l'univers, voir les majestueux appareils des cérémonies sacrées, voir les représentants des douze tribus d'Israël, tous enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, réunis par l'unité de la Foi et la fraternité des sentiments, était, on le sait, l'ardent désir de tous les membres de la nation choisie. Tel fut, dans cette circonstance, l'enivrement de leur joie, que, pour célébrer la victoire de Judith, cause de leur bonheur, les réjouissances durèrent trois mois.

5. Ces jours écoulés, chacun retourna dans sa maison. Judith devint célèbre dans Béthulie et la personne la plus considérée de tout Israël. Sa chasteté égalait son courage. Depuis la mort de Manassé, son mari, elle vécut dans une parfaite continence. Aussi, lorsque dans les jours de fête elle paraissait en public, c'était toujours au milieu des respects et des acclamations de tout le peuple. Avant de mourir, elle donna la liberté à la courageuse suivante qui l'avait accompagnée dans le camp d'Holoferne. N'ayant pas d'enfants, elle partagea sa grande fortune entre ses parents et les parents de son mari.

6. Comblée de gloire et de mérites, elle parvint jusqu'à l'âge de cent cinq ans, et alla recevoir la récompense d'une vie tout entière consacrée à l'édification et à la délivrance de la nation sainte. Elle fut enterrée à Béthulie, dans le tombeau de son mari. Et le peuple la pleura pendant sept jours, terme ordinaire du grand deuil chez les Hébreux. Tant qu'elle vécut et longtemps après sa mort il ne se trouva personne qui osât troubler Israël. Le jour de sa victoire sur Holoferne fut mis par les Juifs au rang des saints jours ; et depuis ce temps-là jusqu'aujourd'hui, il est honoré comme un jour de fête.

7. Les Pères de l'Église tiennent Judith pour une sainte. Seulement son nom ne se trouve pas dans le Martyrologe, parce qu'on ignore le jour de sa mort. Toutefois, l'Église d'Éthiopie célèbre la fête de Judith, le quatrième jour du sixième mois : dans l'Église latine son souvenir est immortel. Une multitude de vierges chrétiennes, d'épouses, de mères, de reines et d'impératrices ont été et sont heureuses de porter un nom qui est celui de la grâce, du courage et des plus hautes vertus.

*Réflexion.* - Judith consacre à Dieu tout le fruit de sa victoire sur Holoferne. Arrivée à la fin de sa vie, elle se dépouille de ses biens, en faveur de ceux qui lui sont unis par les liens du sang. Elle donne la liberté à sa suivante, et, pleine de jours, elle s'endort doucement dans le Seigneur. Pas une de ces circonstances qui ne soit un trait de l'histoire anticipée de la sainte Vierge.

Comme Judith, Marie consacre à Dieu le fruit de sa victoire, c'est-à-dire toute l'humanité arrachée par ses mains à la tyrannie du démon. C'est pour Dieu, et non pour elle, qu'elle a vaincu. Devenue la dispensatrice de tous les trésors du ciel, elle les distribue à ceux qui lui sont unis par la grâce. A elle nous devons la vraie liberté, la liberté des enfants

de Dieu. Consacrer nous-mêmes au Seigneur ce que nous avons reçu de Lui, ce que nous sommes et tout ce que nous avons, pratiquer le détachement et l'aumône, secouer le joug de nos passions, afin de conquérir la royauté de notre âme: tels sont les devoirs que nous prêchent éloquemment Judith et Marie, nos sœurs et nos modèles.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Thibet.

*Pratique.* - Mortification de la bouche.

## XV<sup>e</sup> JOUR.

### ASSUÉRUS.

1. La connaissance de la religion n'est pas moins nécessaire à l'humanité, que le soleil à la nature, que la boussole au navigateur perdu sur des mers inconnues. Sans cette connaissance, l'homme est un aveugle qui ne sait ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où il va, ni pourquoi il est sur terre. Aussi, le soin principal de Dieu, père de l'homme, a toujours été de lui conserver la connaissance de la religion. Avant la venue du Messie, le dépôt en était confié au peuple juif. Voilà pourquoi Dieu veilla sur lui avec une sollicitude, qui ne permit jamais aux nations ennemies, si puissantes qu'elles fussent, de l'exterminer. Nous venons de le voir dans l'histoire de Judith, et nous allons le voir de nouveau dans l'histoire d'Esther.

2. Environ quatre cent cinquante ans avant la naissance de Notre-Seigneur, le grand empire des Perses et des Mèdes était arrivé au faite de sa puissance. Il s'étendait depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie et se divisait en cent vingt-sept provinces. Sur le trône de cette monarchie, plus étendue que l'Europe, était monté, depuis trois ans, un roi, nommé Assuérus. Afin de donner à ses peuples une idée de sa magnificence, il voulut se faire couronner, dans la ville de Suse, capitale de l'empire.

3. Suse, dont le nom est aujourd'hui Chouster, signifie la ville des lis. Cette fleur à la blanche couleur et au suave parfum abondait dans la vaste plaine au milieu de laquelle était assise, sur les rives d'un beau fleuve, l'opulente cité. Telle était la douceur du climat, que les rois de Babylone faisaient de Suse leur résidence d'hiver, en sorte, disent les historiens, que ces monarques voluptueux avaient trouvé le moyen de jouir d'un printemps perpétuel.

4. A l'occasion de son couronnement, Assuérus donna un grand festin à tous les princes de sa cour, à tous ses officiers, aux plus braves d'entre les Perses, aux premiers d'entre les Mèdes, aux gouverneurs des provinces : et lui-même y prit part. Ce festin se renouvela pendant cent quatre-vingts jours<sup>1</sup>. Comme il avait pour but de montrer la gloire, les richesses, la grandeur et la puissance de son empire, le monarque y déploya un luxe vraiment babylonien. Nous allons en juger par le banquet qu'il donna à tout le peuple.

5. Quand le festin des grands fut terminé, Assuérus en donna un à tout le peuple de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Les tables furent dressées dans le parc du palais, à l'ombre d'arbres magnifiques, plantés par la main des rois. Toutes les allées étaient transformées en tentes splendides. De tous les côtés pendaient des tentures de couleur bleu céleste, blanc et hyacinthe. Elles étaient soutenues par des torsades de fin lin teintées en écarlate, passées dans des anneaux d'ivoire et retenues à des colonnes de marbre. Les lits de table étaient d'or et d'argent, rangés sur un pavé vert d'émeraude et de marbre blanc, embelli de figures d'une admirable variété.

6. Pour tous les convives, les coupes à boire étaient d'or, et les viandes étaient servies dans des bassins, tous différents les uns des autres. Les vins les plus exquis étaient offerts, avec une abondance digne de la magnificence royale. Suivant la coutume des Perses, les convives devaient boire autant que le roi du festin l'ordonnait. Pour prévenir les suites fâcheuses d'un pareil usage, Assuérus défendait de forcer à boire ceux qui ne le voulaient pas. En même temps, il ordonna que l'un des grands de la cour fût assis à chaque table, afin que chacun prît ce qu'il lui plaisait. Le festin du peuple se continua pendant sept jours.

7. Tandis que les hommes prenaient part au banquet dans le parc royal, la reine Vasthi en donnait un aux femmes dans les appartements du palais. Encore aujourd'hui en Perse, ainsi que dans tout l'Orient, les femmes célèbrent des festins, en même temps que les hommes, mais entièrement séparées de ces derniers. Comme celui des hommes, le banquet des femmes dura sept jours.

*Réflexion.* - Le festin d'Assuérus nous donne une nouvelle preuve de la sollicitude avec laquelle Dieu veillait sur le peuple juif, dépositaire de la vraie religion. Au nombre des grands seigneurs qui présidaient aux tables, se trouvait Zorobabel, petit-fils de Jéchonias, roi de Juda. Avec d'autres jeunes Hébreux, captifs comme lui, il faisait partie des gardes du corps du roi et était admis dans son intimité. Par manière de récréation, après le repas, Assuérus proposa cette question : «Qu'est-ce qu'il y a de plus fort dans le monde ?»

---

<sup>1</sup> Il est remarquable que, dans les temps modernes, il est encore d'usage en Perse de faire des festins annuels qui durent cent quatre-vingts jours. Le docteur Fyer, qui a vécu dans ce pays de 1672 à 1681, en a été témoin.

Un des princes dit : «C'est le vin». Un autre dit : «C'est le roi». Zorobabel dit : «C'est la femme, et par-dessus c'est la vérité».

Assuérus trouva la réponse juste et dit à Zorobabel : «Demandez ce que vous voudrez et je vous le donnerai».

Zorobabel répondit : «Souvenez-vous, Seigneur, de la promesse que vous avez faite de rebâtir Jérusalem et d'y renvoyer les richesses que les Assyriens en ont enlevées».

Assuérus l'embrassa et fit ce qu'il avait promis. Israël rentrera dans la terre de ses pères et conservera le dépôt de la vérité, jusqu'à la venue du Messie. Admirons et bénissons la Providence, également douce et forte, qui fait servir les plus petites choses à l'accomplissement de ses desseins.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Perse.

*Pratique.* - Mortification de la volonté.

## XVI<sup>e</sup> JOUR.

### VASTHI.

1. Le septième jour du dernier banquet, Assuérus, échauffé par le vin, commanda aux sept grands chambellans qui servaient en sa présence, de faire venir devant lui la reine Vasthi, le diadème en tête, pour montrer sa beauté à tout le peuple et à toute la cour, parce qu'elle était extrêmement belle. Pour un motif, que l'histoire ne dit pas, Vasthi refusa d'obéir et dédaigna de venir selon le commandement du roi.

2. Assuérus fut très irrité de ce refus. Sur-le-champ, il réunit les sages qui étaient toujours près de sa personne, selon la coutume des rois de Perse, et par le conseil de qui il faisait toutes choses, parce qu'ils connaissaient les lois et les coutumes. Or, entre ces sages étaient les sept principaux seigneurs des Mèdes et des Perses, qui tenaient la première place après le roi. Il leur demanda quelle conduite il devait tenir à l'égard de la reine Vasthi, qui avait refusé de lui obéir.

3. Le chef des sages Mamuchan, répondit en présence du roi et de tout le conseil : «La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais encore tous les peuples et tous les grands qui sont dans toute l'étendue du royaume d'Assuérus. Cette conduite de la reine parviendra à la connaissance de toutes les femmes et leur apprendra à mépriser leurs maris, en disant : Le roi Assuérus a commandé à la reine Vasthi de venir se présenter devant lui, et elle l'a refusé. A son exemple toutes les femmes des Perses et des Mèdes mépriseront les commandements de leurs maris. Ainsi, la colère du roi est juste».

4. Puis, se tournant vers Assuérus, il ajouta : «S'il plaît à Votre Majesté, que par ses ordres il soit fait et écrit, suivant la loi des Perses et des Mèdes, qu'il n'est pas permis de violer un édit, portant que la reine Vasthi ne se présentera plus devant le roi, mais que sa royauté sera donnée à une plus digne ; que cet édit soit publié dans toutes les provinces de votre vaste empire, afin que toutes les femmes, tant des grands que des petits, apprennent à respecter leurs maris». Le conseil de Mamuchan plut au roi et aux princes, et le roi le suivit sans délai.

5. Des lettres furent envoyées en son nom à toutes les provinces du royaume. Elles étaient en diverses langues et en différents caractères, afin que chaque nation pût les lire et les entendre. Par ces lettres il était statué que les maris eussent tout pouvoir et toute autorité chacun dans sa maison, et que cet édit fût publié parmi tous les peuples. Toutes ces choses eurent lieu comme il était ordonné. Cependant, la colère d'Assuérus s'étant calmée, il se souvint de Vasthi, de ce qu'elle avait fait et de la peine qu'elle avait subie, et il en fut contristé. Puisqu'il se repentait d'avoir été trop sévère à l'égard de Vasthi, pourquoi ne la rappelait-il pas ? La tradition de la Synagogue enseigne que la reine avait été condamnée à mort et exécutée.

6. Quoi qu'il en soit, les grands officiers d'Assuérus lui dirent : «Qu'on cherche dans tout le royaume les jeunes vierges les plus accomplies, qu'on les amène à Suse ; qu'on les mette dans le palais des femmes et qu'on leur donne tout ce qui est nécessaire tant pour leur parure que pour leurs autres besoins, et celle qui plaira davantage aux yeux du roi, sera reine à la place de Vasthi. Cet avis plut au roi, et il commanda de faire ce qui lui était conseillé.

*Réflexion.* - Les interprètes de nos saints livres ont vu, dans le festin d'Assuérus, la figure du plus auguste de nos mystères, le banquet eucharistique. Soit pour l'excellence des mets, soit pour la richesse et la variété des décorations, le festin d'Assuérus surpasse en magnificence, tout ce qu'on peut imaginer. Si, pour nous enseigner le détachement des choses de ce monde, Notre-Seigneur voulut naître dans une étable, Il voulut aussi que le festin eucharistique fût célébré dans une salle spacieuse et richement ornée, *coenaculum grande, stratum*. Sa conduite est la condamnation de ceux qui se permettent de désapprouver la richesse de nos églises.

Quelque recherchés qu'ils fussent, les mets du festin d'Assuérus ne sont pas même une ombre de la nourriture servie à la table du Seigneur. Assuérus invite à son festin non seulement les princes et les grands de son royaume, mais tous les habitants de sa capitale, sans distinction ; et le nom de sa capitale signifie la ville des Lis. Du fond de son tabernacle, le véritable Assuérus ne dit-il pas : Venez à moi, vous tous, riches et pauvres, hommes, femmes, enfants, qui souffrez, qui fléchissez sous le fardeau de la vie ; venez vous asseoir à ma table, et Je vous rendrai la force et le

courage. C'est dans la ville des lis que Notre-Seigneur donne son festin, c'est-à-dire dans l'Église catholique, seule terre où germe la virginité.

Comme Assuérus, notre divin roi préside lui-même à Son festin et y prend part ; car Il dit de chacun de ses heureux invités : Je souperai avec lui et lui avec Moi. La reine Vasthi qui refuse d'obéir au roi son époux, c'est la Synagogue qui refuse de reconnaître le Messie, et qui voit sa couronne d'épouse et de reine passer sur la tête de l'Église catholique. Âmes chrétiennes, ne l'imitiez pas, en vous montrant, pendant ce mois béni, sourdes à l'appel de la grâce, de peur que votre couronne ne passe sur la tête d'une autre.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Chine.

*Pratique.* - Réciter le *Veni Creator*.

## XVII<sup>e</sup> JOUR.

### ESTHER.

1 Il y avait alors, dans la ville de Suse, un Juif nommé Mardochée, de la race royale de Saül, qui avait été amené de Jérusalem, au temps où Nabuchodonosor, roi de Babylone, y avait transporté Jéchonias, roi de Juda. Bien qu'il fût captif comme ses compatriotes, Mardochée était un personnage fort considéré d'Assuérus. La noblesse de son origine et plus encore ses vertus, l'avaient fait élever à la dignité de grand chambellan. C'est ainsi que Daniel avait mérité les bonnes grâces de Nabuchodonosor, et Tobie celles de Salmanasar.

2. Or, Mardochée avait une nièce, nommée Edisse ou Esther. Orpheline de père et de mère, il l'avait adoptée pour sa fille. Elle était d'une beauté incomparable. Les officiers chargés d'exécuter l'ordonnance du roi ne l'ignoraient pas. Comme on amenait à Suse, en grand nombre, de toutes les parties de l'empire, les vierges choisies, qu'on remettait entre les mains d'Égée le chambellan, on lui amena aussi Esther, afin qu'elle fût, comme les autres, gardée dans le palais des femmes. Autant par sa modestie que par ses attraits, Esther plut extrêmement à Égée.

3. Sur-le-champ il ordonna de lui préparer tous ses ornements, riches vêtements, pierreries, parfums ; de lui donner, pour la servir, sept jeunes filles, parmi les plus belles de la maison du roi, et d'avoir grand soin de tout ce qui pouvait contribuer à la parer et à l'embellir, elle et ses suivantes. Ce premier ordre d'Égée fut exécuté avec une exactitude religieuse et une magnificence vraiment royale. Le second ne le fut pas avec moins de fidélité. Il consistait à servir, sur la table d'Esther, des mets de la table royale, ainsi que Nabuchodonosor en avait usé à l'égard de Daniel et de ses compagnons. Non moins courageuse que Daniel et Judith, Esther refusa les mets défendus par la loi de Moïse ou qui avaient été offerts aux idoles.

4. Ce refus piqua la curiosité du chambellan, qui demanda à Esther quelle était sa patrie et à quelle nation elle appartenait. Elle ne voulut pas le dire ; car Mardochée lui avait ordonné de garder sur cela un silence absolu. Cette recommandation entraînait dans les vues de la Providence, et la fidélité d'Esther à s'y conformer devait être récompensée par le salut de son peuple. Cependant Mardochée, plein de sollicitude pour sa fille adoptive, voulait savoir à chaque instant ce qui lui arriverait. Il venait donc tous les jours se promener devant le vestibule du palais, où étaient gardées les vierges choisies. Sa dignité de grand chambellan, qui l'appelait aux demeures royales, expliquait sa présence et écartait tout soupçon.

5. Suivant l'usage, Esther et ses compagnes restèrent une année entière avant d'être présentées à Assuérus. Tout ce temps était employé à augmenter leurs attraits et à les former aux habitudes de la cour. On faisait surtout usage des parfums les plus exquis de l'Orient et entre autres d'huile de myrrhe, rendue nécessaire par la chaleur du climat. Lorsque le jour était venu où elles devaient être présentées au roi, on leur donnait tout ce qu'elles demandaient pour se parer, ainsi que les personnes dont elles désiraient être accompagnées. Conformément à l'étiquette de la cour, tout cela se faisait avec ordre et avec une grande solennité.

6. Cependant le jour approchait, où, selon son rang, Esther devait être présentée à Assuérus. Toujours modeste et timide, elle ne demanda rien pour sa parure. Elle se contenta de ce qu'Égée, le chambellan, voulut lui donner. Il est vrai qu'elle n'avait pas besoin d'ornements étrangers ; car elle était si belle que ses attraits incroyables ravissaient ceux qui la voyaient. Elle fut donc introduite dans l'appartement d'Assuérus, au dixième mois, appelé Tébeth, la septième année de son règne. C'est ainsi que la Providence conduisait comme par la main la vierge d'Israël, jusqu'aux pieds du trône où elle devait bientôt monter, pour devenir l'instrument du salut de son peuple.

*Réflexion.* - Par cela même qu'ils semblent minutieux, les détails que je viens de lire donnent clairement à entendre qu'ils ont un sens caché. Autrement serait-il de la majesté des divines écritures de nous introduire dans le palais d'un monarque païen, de nous décrire les usages de sa cour, de nous parler de cette multitude de vierges amenées de toutes les parties de l'empire, des soins et des moyens employés pour les embellir avant de se présenter devant le roi, qui doit se choisir une épouse parmi elles ? Quel intérêt toutes ces choses auraient-elles pour nous, si elles ne renfermaient quelque mystère ?

Ce mystère, nous le connaissons. Assuérus réunit les jeunes vierges les plus parfaites de son empire, afin de se choisir une épouse. C'est le Saint-Esprit qui, au moment de l'Incarnation du Verbe éternel, promène ses regards sur toute la face du monde et cherche, pour en faire Son épouse, la plus parfaite de toutes les vierges. Le choix d'Assuérus s'arrête, non sur une fille de la Perse, de la Médie ou de telle autre nation de la gentilité, mais sur une humble fille d'Israël. C'est le Saint-Esprit choisissant Marie de préférence à toute autre, suivant cette parole : *Une multitude de filles ont réuni les richesses de leurs attraits, vous les avez toutes surpassées.*

Avant d'être présentées à Assuérus, ces vierges passent longtemps à s'embellir et à se parer le mieux qu'elles peuvent, afin de captiver le cœur du grand roi. Telle a été la conduite de la sainte Vierge au temple de Jérusalem, où elle passa ses jeunes années. Renfermée dans le palais de son Dieu, elle travailla sans cesse à embellir son âme de nouvelles vertus, jusqu'au jour où le Saint-Esprit envoya l'archange Gabriel lui demander sa main. Ainsi devons-nous faire, âmes chrétiennes, afin d'être dignes du divin Assuérus, dont nous devenons les épouses dans la sainte Communion. Que cette leçon est importante !

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Thibet.

*Pratique.* - Réciter les *Litanies de la sainte Vierge*.

## XVIII<sup>e</sup> JOUR

### MARIAGE D'ESTHER.

1. Assuérus, ayant vu Esther, l'aima plus que toutes les vierges qu'on lui avait présentées. Sa beauté, sa modestie, sa candeur, gagnèrent tellement le cœur du roi, qu'il lui mit sur la tête le diadème royal et la fit reine à la place de Vasthi. Pour célébrer son mariage et les noces d'Esther, il donna un festin d'une incroyable magnificence, aux princes de sa cour et à tous ses officiers. Le grand roi ne s'en tint pas là. Afin d'associer à sa joie toutes les provinces de son vaste empire, il diminua les impôts et fit des présents dignes de la munificence royale.

2. Le mariage d'Esther, née dans la bonne religion et fidèle adoratrice du Vrai Dieu, avec un prince idolâtre, ne doit pas nous étonner, et moins encore nous scandaliser. Une pareille alliance n'avait rien d'illicite. En donnant Sa loi à Son peuple, Dieu n'avait défendu que les mariages entre les Chananéens et les enfants d'Israël. «Vous ne contracterez point de mariage avec eux, dit-il au *Deutéronome*. Vous ne donnerez pas vos filles à leurs fils, et vous n'accepterez pas leurs filles pour vos fils (VII, 3)» D'ailleurs, Esther et Mardochée étaient persuadés que la Providence conduisait toute cette affaire, pour rendre Assuérus favorable aux Juifs et les sauver ainsi de l'extermination méditée par Aman.

3. Devenue reine toute-puissante, Esther continuait d'obéir à Mardochée, comme elle lui obéissait quand elle était petite fille et qu'il prenait soin de son enfance. En toutes choses elle se conduisait d'après ses avis. C'est ainsi que, par ses ordres, elle ne découvrit à personne, pas même au roi, ni son pays ni son peuple. Par son obéissance filiale, Esther s'attirait les bénédictions de Dieu ; et par la fidélité à garder son secret, elle assurait, d'avance, comme nous l'avons fait pressentir, le succès de la grande mission qui lui était réservée.

4. Nous avons vu que Mardochée était un des grands officiers du palais. La Providence, qui atteint son but avec autant de douceur que de force, lui avait, à dessein, ménagé cette dignité. D'une part, elle le mettait en position de donner facilement à Esther les conseils dont elle avait besoin ; d'autre part, elle était pour lui un moyen de savoir tout ce qui se passait à la cour. Un jour donc qu'il était de garde à la porte du roi, il entendit deux chambellans, préposés à la première porte du palais, qui chuchotaient entre eux. Ces deux chambellans s'appelaient Tharès et Bagathan. Mardochée prêle l'oreille et découvre que ces deux officiers complotent d'assassiner Assuérus.

5. Qui avait pu leur inspirer ce coupable projet ? Suivant la tradition, ces deux officiers voulaient se débarrasser d'Assuérus afin de transporter le trône à Aman, que l'histoire d'Esther nous fera bientôt connaître. La preuve qu'il était l'ami et le fauteur des deux conjurés, c'est qu'il ne pardonna jamais à Mardochée de les avoir dénoncés. «Aman, dit le texte sacré, voulut perdre Mardochée et son peuple, à cause des deux chambellans qui avaient été mis à mort».

6. Quoi qu'il en soit, Mardochée, ayant eu connaissance de leur projet, s'empressa d'en prévenir la reine Esther. La reine en avertit le roi au nom de Mardochée, de qui elle avait reçu l'avis. On fit des recherches : le complot fut découvert. Les coupables avouèrent eux-mêmes leur crime et tous deux furent pendus. Assuérus ordonna d'écrire tout cela dans les histoires de Perse et dans les annales de son règne, afin que le souvenir en passât, sans altération, à la postérité.

7. Il semble que, sous un monarque généreux comme Assuérus, de grandes faveurs devaient récompenser immédiatement le courageux et fidèle Mardochée. La Providence ne permit pas qu'il en fût ainsi. Mais, en inspirant à Assuérus la pensée de faire écrire l'important service de Mardochée, comme en lui laissant différer la récompense si bien due à ce loyal serviteur, elle avait des vues dignes d'une sagesse infinie. Nous le verrons par la suite des événements.

*Réflexion.* - La modeste Esther, fille de Juda, élevée par Assuérus à la dignité de reine et assise sur le premier trône de l'Orient, est, suivant les saints Pères, la figure transparente de l'humble Marie, cette autre fille de Juda, élevée par le Roi des rois à la dignité de Reine des anges et des hommes, et assise dans le ciel sur un trône mille fois plus brillant et plus solide que tous les trônes de la terre (saint Bonaventure, *In speculo*, I, VIII).

Esther dut son élévation à l'affection d'Assuérus, captivé par ses chastes attraits. C'est dans sa beauté virginale, dans son humilité et ses autres vertus qu'il faut chercher la cause de la prédilection de Dieu pour Marie et de son élévation. Par l'archange Gabriel il lui fait dire : Je vous salue, pleine de grâce. Lui-même lui dit : Ma sœur, Mon épouse, vous avez blessé Mon cœur par un seul cheveu de votre cou : vous êtes toute belle, Ma bien-aimée. Venez donc et soyez reine : *Veni, coronaberis*. Ne l'oublions pas : nos vertus seront la mesure de notre gloire.

Devenue reine, Esther continue d'écouter les conseils de Mardochée et d'obéir filialement à ses ordres. Voilà bien la sainte Vierge. Reine du ciel, Marie n'a pas oublié qu'elle est notre sœur. Son oreille et son cœur sont toujours ouverts pour écouter ceux qui l'invoquent. Comme son divin Fils Lui-même, elle fait la volonté de ceux qui l'aiment : *Voluntatem timentium se faciet*. Pour récompenser leur zèle à l'honorer, elle leur promet la vie éternelle : *Qui elucidant me vitam æternam habebunt*. Comme la récompense de Mardochée, les faveurs que nous demanderons, pourront quelquefois se faire attendre : ne perdons pas confiance, certains qu'elles ne sont différées que pour nous être accordées plus brillantes et plus douces.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Corée.

*Pratique.* - Orner avec soin un autel de la sainte Vierge.

## XIX<sup>e</sup> JOUR.

### AMAN.

1. A la cour d'Assuérus était un personnage ambitieux, intrigant, vindicatif, avide d'honneurs et de richesses, comme il s'en trouve toujours dans les palais des rois. Ce personnage s'appelait Aman. Il était Amalécite de nation et de la race d'Agag. Les Amalécites étaient un peuple voisin de la Judée, descendant d'Ésaü par Amalec, son petit-fils, et toujours acharné contre les Israélites. Dieu ordonna à Saül de les exterminer. Ce roi leur déclara la guerre et les défit ; mais, contre la défense de Dieu, il épargna Agag leur roi. Cette désobéissance lui fit perdre sa couronne, que Dieu donna à David. Toutefois, Agag n'échappa point à la peine de mort prononcée contre lui. Par ordre du Seigneur, il la subit des mains de Samuel, dans la plaine de Galgala.

2. Les deux chambellans conservateurs n'avaient fait, avant de mourir, aucune révélation de nature à compromettre Aman, leur complice. Exposé comme le sont tous les rois à être trompés, Assuérus donna sa confiance à un homme, qui en était si peu digne. Il fit d'Aman son premier ministre et l'éleva au-dessus de tous les princes de sa cour. A l'exemple du terrible Nabuchodonosor, les monarques babyloniens se regardaient comme des dieux et exigeaient qu'on leur rendit des honneurs divins. Ils allaient plus loin. Dans leur orgueil, ils s'arrogeaient le droit de faire de leurs ministres des dieux de second ordre, et commandaient qu'on les adorât en fléchissant le genou devant eux. Le décret qui élevait Aman à la première dignité de l'empire, enjoignait à tout le monde de l'adorer.

3. Les trois enfants jetés dans la fournaise, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor ; Daniel, précipité dans la fosse aux lions, pour avoir adoré un autre dieu que Darius, nous montrent que la peine de mort était portée contre ceux qui refusaient de rendre à de méprisables créatures les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. Aussi tous les grands de la cour d'Assuérus, princes, officiers, chambellans, courtisans de tout grade, s'empressaient d'adorer Aman, le nouveau dieu, en fléchissant le genou devant lui, soit en lui parlant, soit lorsqu'il venait à passer. Mardochée seul demeurait debout, immobile.

4. Sa conduite ne tarda pas à être remarquée. Les officiers de garde à la porte du palais, lui dirent :

«Pourquoi n'obéissez-vous pas comme les autres au commandement du roi ?» Mardochée ne répondit pas.

Les jours suivants ils revinrent à la charge et ne cessèrent de lui adresser la même question. Alors Mardochée, aussi fidèle à son Dieu qu'à son roi, leur dit franchement et sans respect humain :

«Je suis juif, et ma religion me défend de rendre des honneurs divins à un autre qu'à Dieu».

Ils s'empressèrent d'en avertir Aman, curieux de savoir si Mardochée persévérerait dans sa résolution.

5. Aman, ayant reçu cet avis, et reconnu que Mardochée ne fléchissait pas les genoux devant lui et ne l'adorait pas, entra dans une grande colère. Il compta pour rien de se venger seulement de Mardochée. Comme il venait d'apprendre qu'il était juif, il résolut d'exterminer toute la nation juive, alors répandue dans toutes les provinces du royaume d'Assuérus. Sans perdre un instant, il fait jeter, devant lui, dans l'urne destinée à cet usage, le sort appelé *phur*, pour savoir en quel mois et en quel jour devaient périr les Juifs. Cela se passait au premier mois de l'année, nommé Nisan, et le sort désigna le douzième mois, appelé Adar. On était à la douzième année du règne d'Assuérus et à la cinquième de l'élévation d'Esther.

6. Douze mois entre l'édit de proscription et l'exécution, c'était trop. Aveuglé par sa haine, Aman ne réfléchit pas qu'un pareil intervalle laisserait à Mardochée, dont il ne pouvait nier l'influence, le moyen de conjurer la ruine de sa nation. Fort de la réponse de l'oracle, il alla trouver Assuérus et lui dit : « Il y a un peuple dispersé dans les provinces de votre empire, dont les membres, vivant séparés les uns des autres, ne sauraient offrir une résistance sérieuse à vos ordres. Ils ont des lois et des cérémonies différentes de celles de tous les autres peuples. De plus, ils méprisent les commandements du roi. Or, vous savez, mieux que personne, combien il importe de ne pas souffrir que l'impunité les rende encore plus insolents. Qu'il vous plaise donc d'ordonner que ce peuple périsse. Pour vous dédommager des tributs qu'on tire de cette nation, je m'engage à verser dans vos trésors la somme de dix mille talents.

*Réflexion.* - Comment ne pas admirer et vénérer dans Mardochée l'honneur juste et courageux, qui brave hautement le respect humain et ne craint qu'une chose, l'offense de Dieu ? Comment aussi ne pas voir dans Aman l'orgueilleux, l'ambitieux, le conspirateur sanguinaire, le démon appelé le grand homicide ? Aman s'irrite contre Mardochée parce qu'il lui refuse un honneur qui n'est dû qu'à Dieu : c'est le démon furieux contre l'âme innocente et fidèle. Aman forme le projet de faire périr Mardochée et tout son peuple : c'est le démon qui conspire sa ruine et la ruine de tout le peuple chrétien.

Aman prend tous les moyens de réussir et il se croit sûr du succès. Aujourd'hui plus que jamais, le démon met en œuvre tous les moyens de perdre les âmes et de détruire l'Église. Aman avait compté sans Esther. Dans ses projets d'extermination, Satan oublie la divine Esther, Marie, que le bon dix-neuvième siècle invoque avec tant de ferveur. Au moment voulu par la Providence, Esther est informée des projets d'Aman et les déjoue. Quand l'heure sera venue, la toute-puissante Reine du ciel et de la terre se lèvera et, avec plus d'éclat que jamais, écrasera de son pied virginal la tête du serpent. Telle est la Foi du monde chrétien ; qu'elle soit la nôtre. Ne cessons de prier et attendons avec confiance.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Japon.

*Pratique.* - Réciter le *Salve Regina*.

## XX<sup>e</sup> JOUR

### ÉDIT DE PROSCRIPTION.

1. Dans sa requête, Aman faisait valoir, avec autant d'habileté que d'hypocrisie, deux puissants moyens d'en obtenir le succès. C'était, d'une part, la nécessité de venger l'autorité du roi, méconnue par les Juifs ; c'était, d'autre part, la promesse de remplir le trésor public. On se demande où le perfide ministre pouvait trouver les sommes énormes qu'il annonçait. La réponse est facile. Tous les biens des Juifs devaient être confisqués. Aman se disait : si le roi accepte cet argent, il ne perdra rien de ses revenus ; s'il ne l'accepte pas, j'en ferai mon profit, et cette immense fortune augmentera ma puissance. Tel était son calcul. Bien différent était celui de la Providence.

2. Lorsqu'Aman eut cessé de parler, Assuérus tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour sceller ses ordonnances, et le donna à Aman, fils d'Amadathi, de la race d'Agag, ennemi des Juifs. L'édit de proscription, scellé du sceau du roi, devenait une loi inexorable, que nul ne pouvait ni révoquer, ni contester, ni éluder :

« Quant à l'argent que vous m'offrez, dit Assuérus, gardez-le pour vous ; et faites de ce peuple ce que vous voudrez ».

Joyeux de la joie du tigre qui tient sa proie, Aman fait appeler les secrétaires du roi. C'était le treizième jour du mois de Nisan. Sous la dictée d'Aman, les secrétaires écrivirent à tous les satrapes du roi, aux gouverneurs des provinces et aux principaux des diverses nations qui composaient l'empire des Perses, en autant de langues différentes qu'il était nécessaire pour que l'édit pût être lu et entendu de chaque peuple : et les lettres furent scellées de l'anneau du roi...

3. Voici la teneur de l'édit dans toute la pompe du style oriental : « Le plus grand des rois, Assuérus, qui règne depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, aux princes et aux seigneurs des cent vingt-sept provinces soumises à son sceptre, salut :

« Quoique commandant à une foule de nations et ayant rendu tout l'univers tributaire de mon empire, je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance, mais j'ai gouverné mes sujets avec clémence et avec douceur, afin que, passant leur vie tranquillement et sans crainte, ils jouissent de la paix, désirée de tous les mortels.

4. « Ayant demandé aux membres de mon conseil de quelle manière je pourrais assurer de plus en plus ces avantages aux peuples de mon royaume, l'un d'eux, nommé Aman, élevé par sa sagesse et par sa fidélité au-dessus de tous les autres, et le second après le roi, m'a donné avis qu'il y a un peuple répandu dans toutes mes provinces, qui se conduit par de nouvelles lois, et qui, s'opposant aux coutumes de toutes les nations, méprise les commandements des rois, et trouble, par la contrariété de ses maximes, la paix et l'union de tous les peuples du monde.

5. « Informé de cela et voyant qu'une seule nation se met en état de révolte contre toutes les autres, suit des lois injustes, combat nos ordonnances et trouble la paix des provinces qui nous sont soumises, nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui a l'intendance sur toutes nos provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura désignés, soient mis à mort, avec leurs femmes et leurs enfants le quatorzième jour d'Adar,

douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion, afin que ces scélérats, descendant tous en un même jour dans le tombeau, rendent à notre empire la paix qu'ils ont troublée».

6. Aussitôt des courriers, porteurs de l'édit, furent expédiés dans toutes les provinces. Celles-ci étaient prévenues d'avance de se tenir prêtes à exterminer tous les Juifs, sans aucune exception de vieillards, de femmes, d'enfants ou de petits enfants. Le massacre devait commencer le treizième jour d'Adar, se continuer le lendemain et être suivi du pillage de tous leurs biens. Avant l'arrivée des courriers à leur destination, l'édit fut affiché dans Suse. Pendant qu'on le placardait sur tous les murs de la capitale, Aman dînait au palais avec Assuérus. Heureux de son succès, il buvait avec délices les larmes que versaient avec abondance les Juifs présents dans la ville, en attendant la volupté plus grande encore de s'abreuver de leur sang et de se gorger de leurs richesses.

*Réflexion.* - Aman fait croire à Assuérus que les Juifs méprisent ses ordres et qu'ils sont dans un état permanent de rébellion. Rien n'était plus faux. Tout se bornait à un refus de genuflection, devant l'orgueilleux ministre, de la part de Mardochée : et ce refus était très légitime. Sur une pareille calomnie tout un peuple est condamné à périr.

Les ennemis du peuple de Dieu, ancien et nouveau, sont toujours les mêmes, parce que leur chef, le démon, ne change ni ne vieillit. Le mensonge est leur moyen, la cruauté leur but. Pour faire exterminer les premiers chrétiens, nos pères dans la Foi, il n'est sorte de calomnies que leurs ennemis n'inventèrent contre eux. Si l'année est chère, si la peste sévit, si la terre tremble, si le Tibre déborde, si les armées de l'empire éprouvent un échec, si une province se révolte, aussitôt l'on crie de toutes parts : les Chrétiens au lion ! *christianos ad leonem* ! Leur nom était celui de tous les crimes.

Rien n'a changé. Au dire des impies de nos jours, l'Église, le Saint-Père, les prêtres, les catholiques sont les ennemis des lumières, du progrès, de la liberté : sans eux le monde vivrait heureux et prospère. De pareilles calomnies chaque jour répétées égarent les peuples et les arment contre la religion d'une haine fanatique, d'autant plus à craindre qu'elle est plus aveugle.

Aman affichait son édit de proscription sur les murs de Suse et l'envoyait dans toutes les provinces. A son exemple, ils affichaient leurs projets sanguinaires sur les murailles de nos villes, et par leurs journaux les envoient aux quatre coins du monde. Mais comme Esther veillait sur l'ancien peuple de Dieu, Marie veille sur le nouveau. A cette mère toute-puissante et toute bonne, confions nos intérêts, ceux de la société et ceux de l'Église. Soyons vraiment ses enfants et dormons tranquilles à l'ombre de ses ailes.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Cochinchine.

*Pratique.* - Réciter le *Sub tuum*.

## XXI<sup>e</sup> JOUR.

### MARDOCHÉE.

1. Un des premiers informés de la nouvelle fut Mardochée. Il était sur la place publique, où l'édit venait d'être affiché. A la vue de cet arrêt de mort contre sa nation et contre lui, il déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres, et se mit à pousser des cris lamentables. Telles étaient les marques de grand deuil chez les Juifs et chez les Perses. Toujours sanglotant, il vint jusqu'à la porte du palais du roi. Là, il dut s'arrêter; car il n'était pas permis de passer la porte royale, vêtu d'un habit de deuil.

2. A mesure que l'édit arrivait dans les provinces, la consternation devenait générale parmi les Juifs. Tous, hommes femmes, enfants, vieillards, faisaient, avec raison, paraître une affliction extrême ; car tous étaient condamnés à mort. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des larmes. A ces marques de douleur, ils joignaient les jeûnes. Plusieurs, revêtus de sac, couchaient sur la cendre au lieu de lit.

Cependant, la nouvelle de ce qui se passait, franchit les murs du palais. Les filles d'Esther et ses chambellans vinrent la lui annoncer : la reine en fut consternée. Sur-le-champ elle envoya un habit pour en revêtir Mardochée, au lieu du sac dont il était couvert; mais il refusa de le recevoir. La douce reine voulait à tout prix faciliter à son oncle l'entrée du palais, et apprendre de lui directement de quoi il s'agissait et quels seraient les moyens de prévenir la catastrophe.

3. Le refus de Mardochée la jeta dans une grande inquiétude. Elle appela donc Atach, le chambellan que le roi avait attaché spécialement à son service et lui commanda d'aller vers Mardochée et de savoir de lui pourquoi il agissait ainsi. Atach sortit et trouva Mardochée sur la place devant la porte du palais.

«Nous sommes tous condamnés à périr, lui dit Mardochée. Pour obtenir le massacre des Juifs, Aman a promis de remplir d'argent les trésors du roi. Voici une copie de l'édit qui est affiché dans Suse, et qui s'affiche dans toutes les provinces. Faites-le voir à la reine, et dites-lui de ma part d'aller trouver le roi, afin d'intercéder pour son peuple».

4. Atach, étant retourné au palais, rapporta fidèlement à Esther les paroles et les ordres de Mardochée. Pour réponse, Esther renvoya Atach à Mardochée avec ordre de lui dire :

«Tous les serviteurs du roi et toutes les provinces de son empire savent que quiconque, homme ou femme, qui entre, sans être appelé, dans l'appartement intérieur du roi, est mis à mort à l'instant même, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or en signe de clémence, et ne lui sauve ainsi la vie. Comment donc puis-je entrer chez le roi, puisqu'il y a déjà trente jours qu'il ne m'a fait appeler ?»

5. Ces détails nous donnent quelque idée de la demeure des rois de Perse et d'une coutume encore conservée dans les cours de l'Orient. Le monarque, renfermé dans l'intérieur de son immense palais, se tenait sur un trône d'or, resplendissant de pierres précieuses, comme un dieu sur terre. La pièce qui précédait la chambre du roi était la salle des gardes, et la loi qui frappait de mort quiconque aurait voulu voir la face du monarque, sans y être appelé, avait pour but d'imprimer à tous un respect religieux pour sa majesté. Les princes païens règnent par la terreur. C'est pour cela qu'ils se rendaient et qu'ils se rendent encore invisibles. Autre est la conduite des princes chrétiens..

6. Mardochée, ayant entendu la réponse d'Esther, lui fit dire par Atach :

«Ne croyez pas, parce que vous êtes dans la maison du roi, que vous pourrez sauver votre vie, si tous les Juifs périssent. Si vous demeurez dans l'inaction, les Juifs seront sauvés sans vous ; mais vous périrez, vous et la maison de votre père, parce que vous aurez failli à votre devoir. Qui sait si ce n'est point pour cela même que vous avez été élevée à la dignité royale, afin d'être en état d'agir dans une occasion comme celle-ci ?»

7. Toujours obéissante, Esther envoya dire de nouveau à Mardochée :

«Allez, assemblez tous les Juifs qui sont dans Suse, et priez tous pour moi. Ne mangez ni ne buvez, ni jour ni nuit, pendant trois jours, je jeûnerai de la même manière avec mes filles. Après cela, j'entrerai chez le roi, malgré la loi qui le défend sans y être appelée, et, s'il faut que je périsse, je périrai».

Mardochée pressa d'exécuter ce qu'Esther lui avait ordonné.

*Réflexion.* - En apprenant la condamnation de son peuple, Mardochée déchire ses vêtements, se couvre de cendres et pousse des cris de douleur : n'est-ce pas l'Eglise actuelle ? A la pensée des maux qui menacent le monde, cette mère des nations n'est-elle pas dans le deuil ? ne fait-elle pas entendre des gémissements et des cris d'alarme ? Dans leurs projets hautement avoués, est-ce que les impies n'ont pas décidé la ruine de toute religion, de tout ordre social, le meurtre et le pillage universel ? Qui nous sauvera ?

Mardochée n'a qu'une ressource, c'est Esther. Il lui fait connaître le péril de son peuple et ne lui dissimule pas que c'est pour le sauver que Dieu l'a élevée à la dignité de reine. Quelle est notre ressource aujourd'hui, sinon la divine Esther ? Catholiques du dix-neuvième siècle, condamnés à mort par les ennemis de Dieu et des hommes, exposons nos dangers à Marie et disons-lui sans hésiter : Ce n'est pas pour vous seule, c'est pour nous que vous êtes devenue reine du ciel et de la terre.

Esther demande à Mardochée de prier et de faire prier et jeûner. La sainte Vierge nous demande la même chose : priez et faites pénitence, autrement vous périrez. La tendre Esther dit à Mardochée : je ne vous laisserai pas seul, je prierai moi-même, je jeûnerai et ferai jeûner avec vous. Soyons-en sûrs, Marie, qu'on n'invoqua jamais en vain, joindra ses prières aux nôtres, et ses prières sont toutes puissantes. Sans crainte, elle ira trouver le divin Assuérus, et nous serons sauvés.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour le Tonkin.

*Pratique.* - Réciter le *Miserere*.

## XXII<sup>e</sup> JOUR.

### PRIÈRE DE MARDOCHÉE ET D'ESTHER.

1. A la recommandation de Mardochée tous les Juifs se livrèrent pendant trois jours au jeûne et à la prière. Ils comprirent que, dans la conjoncture où ils se trouvaient, le Dieu de leurs pères pouvait seul les sauver. Ainsi doivent raisonner les nations coupables, si elles veulent conjurer les fléaux qui les menacent. Esther et Mardochée ne se contentèrent pas d'inviter les Juifs à la prière et à la pénitence : ils leur en donnèrent l'exemple. Voici la prière que ces deux grandes et saintes âmes adressèrent au Dieu d'Israël. Nous la lisons avec respect et nous la répéterons en particulier. Nulle n'est mieux appropriée aux besoins du dix-neuvième siècle.

2. Se souvenant de toutes les œuvres du Seigneur, Mardochée le pria en ces termes :

«Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, tout est soumis à Votre pouvoir, et nul ne peut résister à Votre volonté, si Vous avez résolu de sauver Israël. Vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est sous le ciel. Vous êtes le Seigneur de toutes choses, et nul ne peut résister à Votre Majesté. Tout Vous est connu ; et Vous savez que si je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'est ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire ; car j'aurais volontiers baisé la trace même de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai craint de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que le Dieu de mes pères.

3. «Maintenant donc, ô Seigneur roi, ô Dieu d'Abraham, ayez pitié de Votre peuple, parce que nos ennemis veulent nous perdre et exterminer Votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple que Vous Vous êtes donné en partage, que Vous avez racheté de l'Égypte pour être à Vous. Exaucez ma prière, soyez favorable à une nation qui est spécialement Vôtre. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que, préservés de la mort, nous célébrions Votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui Vous louent».

4. Tout Israël s'unit à Mardochée et cria vers le Seigneur, et, d'une même bouche comme d'un même cœur, lui adressa ses prières, parce qu'une mort certaine les menaçait. Dans l'intérieur du palais, Esther faisait écho aux supplications qui s'élevaient vers le ciel de toutes les parties de la ville. La pieuse princesse se réfugia vers le Seigneur son Dieu, épouvantée du péril qui était si proche. Ayant quitté ses habits de reine, elle en prit de conformes à son affliction et à ses larmes. Au lieu de parfums, elle se couvrit la tête de cendres, jeûna rigoureusement et coupa les tresses de ses cheveux, qu'on trouva répandus dans les lieux naguère témoins de ses joies.

5. Prosternée devant le Dieu d'Israël, elle le suppliait en ces termes :

«Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque Vous êtes le seul qui puissiez me secourir. Mon péril est imminent. J'ai su de mon père que Vous, Seigneur, aviez pris Israël d'entre toutes les nations pour en faire Votre peuple, et que Vous avez tenu Votre parole. Nous avons péché devant Vous ; c'est pour cela que Vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis. Nous avons adoré leurs dieux : et Vous êtes juste, Seigneur.

«Maintenant ce n'est pas assez pour eux de nous opprimer de la manière la plus dure. Attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent faire mentir Vos promesses, exterminer Votre héritage, fermer la bouche à ceux qui Vous louent et éteindre la gloire de Votre temple et de Votre autel, afin de faire louer par les nations la puissance de leurs idoles et mettre à Votre place un roi de chair.

6. «Seigneur, n'abandonnez pas Votre peuple à ceux qui ne sont que néant, de peur qu'ils ne tressaillent à notre ruine ; mais faites retomber leur dessein sur eux, et perdez celui qui a commencé d'exercer sa cruauté contre nous. Souvenez-Vous de nous, Seigneur ; montrez-Vous à nous aux jours de notre affliction, et donnez-moi de l'assurance, Seigneur, roi de tous les rois. Mettez dans ma bouche des paroles convenables en la présence du lion. Tournez son cœur à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui et tous ceux qui conspirent avec lui. Délivrez-nous par Votre main, et assistez-moi, Seigneur, Vous qui êtes mon unique secours.

7. «Vous connaissez toutes choses et Vous savez que je hais la gloire des injustes. Mes chagrins ne Vous sont point cachés. Vous savez qu'aux jours où je suis condamnée à paraître dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en horreur le signe superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, Vous savez que je le regarde comme un linge souillé et que je ne le porte jamais dans les jours de ma solitude.

«Vous savez que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris aucun plaisir au festin du roi, ni bu de vin offert aux idoles. Vous savez que, depuis le temps où j'ai été amenée dans ce palais jusqu'aujourd'hui, jamais Votre servante ne s'est réjouie qu'en Vous seul, Seigneur, Dieu d'Abraham. O Dieu puissant, dominateur de tous, écoutez la voix de ceux dont Vous êtes le seul espoir ; sauvez-nous de la main des méchants et délivrez moi de ma propre crainte.

*Réflexion.* - Que l'exemple d'Esther et de Mardochée ne soit pas perdu pour nous, ne nous contentons pas de le lire : imitons-le. Notre avenir même temporel comme l'avenir du monde est à ce prix. Les circonstances sont telles que Dieu seul, agissant dans toute l'étendue de Sa puissance et de Sa miséricorde, peut rétablir l'ordre sur la terre et empêcher une nouvelle chute de l'humanité. Qui fera violence à Son cœur ? qui lui fera retirer le décret de condamnation déjà peut-être porté contre le monde coupable, contre le mauvais dix-neuvième siècle, si rebelle aux avertissements de la Providence et si obstiné dans le mal ? Les prières des bonnes âmes, jointes à l'intercession de la divine Esther.

«La prière du juste, dit le Seigneur, pénétrera les nuées, se présentera devant le trône de Dieu, et n'en quittera pas que le Très-Haut ne l'ait regardée d'un œil favorable». Soyons-en bien convaincus ; c'est ainsi et seulement ainsi que nous obtiendrons miséricorde.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour les Indes.

*Pratique.* - Réciter les *Litanies des Saints*.

## XXIII<sup>e</sup> JOUR.

### ESTHER ENTRE CHEZ LE ROI.

1. Par le jeûne et par la prière, accomplis avec la ferveur que leur inspirait la vue de la mort, les Juifs s'étaient assuré la protection du Dieu de leurs pères. Esther n'hésita plus. Le troisième jour, elle se revêtit de ses habits royaux et s'entourna de toute la pompe qui convenait à sa dignité. Ainsi parée y elle invoqua le Dieu qui dirige et qui sauve, et prit avec elle, deux de ses suivantes. Sur l'une, elle s'appuyait avec grâce ; l'autre suivait sa maîtresse, portant la queue de sa robe.

2. Esther marchait lentement comme une personne délicate et affaiblie. Elle l'était en effet, tant par sa constitution naturelle que par le jeûne et par la crainte. Néanmoins, les roses de son visage n'avaient rien perdu de leur fraîcheur, et ses yeux conservaient leur vif éclat et leur incomparable douceur. Sous ces beaux dehors, se cachaient une profonde tristesse et une frayeur extrême.

3. Traversant les nombreux appartements du palais, Esther s'arrêta sur le seuil de la chambre du roi, dont la riche portière, relevée en double feston, permettait au monarque de voir dans la salle d'attente. Assuérus était majestueusement assis sur son trône, revêtu de ses ornements royaux, tout resplendissant d'or et de pierres précieuses, et son sceptre d'or à la main : sa vue inspirait la terreur. Aux pas des visiteuses, il leva la tête, et ses regards, brillants comme l'éclair, trahirent la colère de son âme. La reine s'évanouit ; la pâleur de la mort se répandit sur son visage et sa tête sans force tomba sur l'épaule de sa suivante.

4. Dieu changea subitement le cœur du roi, et le remplit de douceur. Craignant pour Esther, il quitte son trône, prend la reine dans ses bras, et, la soutenant jusqu'à ce qu'elle revienne à elle, il lui disait ces caressantes paroles :

«Qu'avez-vous, Esther ? je suis votre frère, ne craignez pas. Vous ne mourrez pas ; ce n'est pas pour vous qu'est faite la loi, c'est pour tous les autres. Venez et touchez mon sceptre».

Assuérus voulait lui dire par là que toute sa puissance était à ses ordres.

5. Esther demeurait silencieuse et timidement immobile. Alors Assuérus lui place l'extrémité de son sceptre sur le cou et l'embrasse, en lui disant : «Pourquoi ne me parlez-vous pas ?» Esther répondit . «Je vous ai vu, seigneur, comme l'ange de Dieu, et l'éclat de votre gloire m'a fait manquer le cœur». A ces mots, elle s'évanouit de nouveau.

Le roi était dans un trouble inexprimable, et ses officiers s'empressaient autour de la reine pour la ranimer et la consoler. Quand elle fut revenue à elle, Assuérus lui dit : «Que voulez-vous, reine Esther, que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

Esther répondit : «Aujourd'hui est pour moi un jour de fête et s'il plaît au roi, je le prie de venir avec Aman au festin que j'ai préparé à mon seigneur».

Aussitôt le roi dit : «Qu'on se hâte d'avertir Aman, afin qu'il obéisse à la volonté de la reine».

Remise de ses émotions et inondée de joie, Esther fut reconduite dans ses appartements. Là, elle put librement exprimer, par de ferventes prières, toute sa reconnaissance pour le Dieu de ses pères. A l'heure indiquée, le roi et Aman vinrent au festin que la reine leur avait préparé.

6. Vers la fin du repas, lorsqu'Assuérus eut bu beaucoup de vin, il dit à Esther :

«Que désirez-vous que je vous donne, et que me demandez-vous ? je le répète, quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

Esther répondit modestement :

«Voici ma demande et ma prière. Si j'ai trouvé grâce devant le roi, et qu'il lui plaise de m'accorder ce que je demande, je le prie de venir encore avec Aman prendre part à un nouveau festin, et demain je dirai au roi ce que je désire».

7. La prudence divine qui conduisait Esther paraît ici à découvert. Avant de présenter à Assuérus sa demande en faveur des Juifs, elle l'invite à un second festin. C'était d'abord un moyen de gagner de plus en plus les bonnes grâces du roi, de manière à ce qu'il ne pût rien lui refuser. La précaution n'était pas superflue ; obtenir contrairement à la loi des Perses le retrait d'un édit royal porté et promulgué, était ce qu'il y avait au monde de plus difficile. Ensuite, elle ne voulait pas faire sa demande en présence des grands de la cour, qui n'auraient pas manqué de la combattre. Elle prépara donc une réunion intime, où seule avec le roi elle pût librement lui ouvrir son cœur et se faire connaître pour une fille d'Israël. Aman devait assister à la communication, pour des raisons qui nous seront bientôt connues.

*Réflexion.* - Avec tous les siècles j'admire le courage d'Esther, qui s'expose à la mort pour sauver son peuple. Plus grande est mon admiration pour la sainte Vierge, qui donne la vie de son Fils pour obtenir le salut du monde. La loi de mort qui défend d'approcher d'Assuérus n'est pas faite pour Esther. Marie a toujours accès auprès de Dieu. Esther va trouver Assuérus, accompagnée de deux suivantes : c'est Marie qui se présente devant le Très-Haut accompagnée de la nature humaine et de la nature angélique, toutes deux sanctifiées et glorifiées par le Fils qu'elle a donné au monde.

Les douleurs et les charmes d'Esther lui livrent le cœur d'Assuérus. Par les mêmes moyens, Marie est devenue toute-puissante sur le cœur de Dieu. Assuérus, voyant Esther évanouie, s'empresse de la rassurer et lui promet tout ce qu'elle voudra, fut-ce la moitié de son royaume. Comme les plaies de son Fils, les douleurs de Marie sont toujours présentes aux yeux de Dieu. Plein de tendresse pour elle, le divin Assuérus se montre plus généreux que le premier : il lui donne Son royaume tout entier, c'est-à-dire la plénitude de Sa puissance, en l'établissant reine des anges et des hommes.

Esther ménage si bien les choses qu'elle obtient tout ce qu'elle veut. Marie a de tels secrets pour arriver au cœur de Dieu, qu'elle l'enchaîne à sa volonté. C'est au point qu'en la voyant venir, son divin Fils prévient ses prières et lui dit comme Salomon à Bethsabée : «Demandez, ma mère, je n'ai rien à vous refuser».

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.  
O Marie, secours des chrétiens, priez pour la Malaisie.

XXIV<sup>e</sup> JOUR.

COLÈRE D'AMAN.

1. Le festin terminé, Aman se retira ivre de joie ; mais, en sortant du palais, il vit Mardochée qui était assis à la porte. Non seulement il ne se leva pas devant l'orgueilleux ministre, il ne se remua pas même de la place où il était. Aman en conçut une grande indignation. Et nous, nous devons avoir une grande admiration pour Mardochée.

Ce digne enfant d'Abraham est condamné à mort, et tout son peuple avec lui : il le sait. Devant lui passe l'auteur de l'édit d'extermination. Cet édit est motivé par le refus de Mardochée d'adorer le meurtrier de sa nation. Peut-être qu'à cette heure même, Mardochée pourrait, en fléchissant le genou, faire révoquer l'arrêt de proscription. Il ne le fait pas : Dieu le défend. Il aime mieux s'exposer, lui et toute sa race, à une mort certaine, que de désobéir à Dieu en commettant un acte de lâche respect humain.

2. Aman dissimula sa colère, et, rentré chez lui, il rassembla ses amis avec sa femme Zarès. Plein de lui-même, il leur représenta quelle était la grandeur de ses richesses, le grand nombre de ses enfants, ce qui était en Orient, et ce qui sera toujours partout un motif de gloire ; et l'immense honneur dont il jouissait d'être élevé au-dessus de tous les princes de l'empire.

Comme comble de gloire, il ajouta : «La reine Esther n'a invité que moi seul au festin qu'elle a donné au roi ; et demain je dois encore dîner chez elle avec le roi. Malgré toutes ces faveurs et tous ces avantages, je crois n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée assis devant la porte du palais et refusant de fléchir le genou quand je passe».

3. Zarès et ses amis lui répondirent : «Faites dresser une potence fort élevée, qui ait vingt-cinq coudées de haut, afin qu'elle soit vue de toute la ville. Dites au roi, demain matin, qu'il y fasse pendre Mardochée, et vous irez ainsi plein de joie au festin avec le roi». Ce conseil lui plut et il ordonna de préparer la potence.

Tandis que, dans la maison d'Aman, on décidait pour le lendemain le supplice de Mardochée, que se passait-il au palais d'Assuérus ?

4. Ce prince passa la nuit sans dormir. Pour se distraire, il se fit apporter les annales de son règne. Comme on les lisait devant lui, on vint à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait dévoilé la conspiration de Bagathan et de Tharès, qui voulaient assassiner le roi Assuérus. A ce récit, le roi arrête le lecteur et demande : «Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour cet acte de fidélité ?» Ses serviteurs et ses officiers lui répondirent : «Il n'a reçu aucune récompense». Le roi se tut.

5. Cependant, avant l'heure ordinaire des réceptions, on entendit du bruit dans la salle d'attente. Assuérus étonné demanda : «Qui est dans l'antichambre ?» Ses serviteurs lui répondirent : «C'est Aman». Pressé par le désir de la vengeance, Aman avait prévenu l'heure des audiences, afin de se trouver seul avec le roi, et d'obtenir immédiatement la sentence de mort contre Mardochée.

6. Ici, il faut s'arrêter un instant pour admirer les ressorts de la Providence. Pour arriver à ses fins, tout lui est bon. Une chose purement naturelle et de soi assez indifférente, l'insomnie d'Assuérus va devenir l'occasion du dénouement imprévu, qui sera tout à la fois la punition éclatante des méchants, et la délivrance non moins éclatante des justes. Il n'est pas jusqu'à l'oubli inexplicable dans lequel on a laissé le service de Mardochée, qui ne doive contribuer à son triomphe.

Sans l'insomnie, la lecture des annales n'aurait pas eu lieu, et si Mardochée eût été récompensé, le récit de sa fidélité n'aurait pas eu d'objet. Enfin, l'empressement homicide du vindicatif Aman était ménagé pour rendre plus saisissante l'action de la justice divine. Que cette grande leçon ne soit pas perdue pour nous ! Si les créatures manquent de reconnaissance à notre égard ; si Dieu Lui-même nous fait attendre Ses faveurs, ne perdons ni confiance ni courage. Avec un père infini dans Sa puissance et infaillible dans Ses promesses, rien n'est perdu. Dieu, dit un proverbe, ne paye pas tous les samedis, mais Il ne fait jamais banqueroute.

7. Nous avons laissé Aman dans l'antichambre du roi. Bien que favori d'Assuérus et son premier ministre, il eût été sur le champ mis à mort s'il avait osé franchir, sans être appelé, le seuil de la chambre du roi. Grâce à la protection toute particulière de la Providence, Esther seule avait pu le faire impunément. Les serviteurs d'Assuérus lui ayant répondu qu'Aman était dans l'antichambre, le roi dit : «Qu'il entre». Aman ne se le fit pas répéter, tant il était pressé par le désir de la vengeance. Laissons-le en présence d'Assuérus, où nous le trouverons demain.

*Réflexion.* - Aman se vante lui-même de posséder tous les éléments du bonheur. Cependant il n'est pas heureux. Que lui manque-t-il ? Dans l'immense empire des Perses, dont il tient les rênes, un seul homme refuse de fléchir le genou devant lui, et, tant qu'il n'aura pas obtenu cette génuflexion, il ne comptera pour rien ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance. Ainsi, Achab, roi d'Israël, n'est pas satisfait de régner sur de riches provinces. Point de bonheur pour lui, s'il ne possède la petite vigne du pauvre Naboth.

C'est là sans doute une folie. Mais dans la passion arrivée à un certain point, cette folie devient cruauté. Pour n'avoir pas obtenu une gémissement, Aman se vengera par l'extermination de tout un peuple. Naboth payera de sa vie le refus de livrer à Achab la vigne de ses pères. Tant que la révolution, fût-elle maîtresse du monde, n'aura pas la vigne du pauvre Naboth, qu'on appelle le patrimoine de saint Pierre, elle ne sera pas satisfaite. L'aura-t-elle ? Jamais, si nous méritons que la divine Esther en demeure la gardienne.

Quoi qu'il en soit, malheur, et toujours malheur aux esclaves des passions. Quand ils auront obtenu l'objet de leurs plus ardents désirs, seront-ils heureux ? Nullement. Au désir satisfait succédera un autre désir ; à celui-ci un autre encore, et ainsi jusqu'à la fin. C'est pourquoi, un grand docteur saint Anselme compare justement les ambitieux qui cherchent le bonheur dans les créatures, aux enfants qui courent après les papillons. Ils se fatiguent à les poursuivre, parviennent difficilement à les prendre, et, quand ils les ont pris, ils se réjouissent comme s'ils avaient un trésor, et ils n'ont qu'un insecte.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique orientale.

*Pratique.* - S'associer à l'œuvre de la *Propagation de la Foi*.

## XXV<sup>e</sup> JOUR.

### CONFUSION D'AMAN.

1. Aman, se voyant seul avec Assuérus, était au comble de ses vœux. Il allait enfin pouvoir satisfaire sa vengeance. Ses lèvres n'attendaient que le moment de s'ouvrir, pour demander le supplice de Mardochée. Quant à l'obtenir, son crédit ne lui permettait pas d'en douter. Sa confiance était d'autant plus grande qu'il s'agissait d'une simple anticipation, Mardochée se trouvant compris dans l'extermination générale des Juifs, qui devait avoir lieu quelques mois plus tard.

2. Autre était, en ce moment, la pensée d'Assuérus. Tout occupé du service que Mardochée lui avait rendu, et de l'oubli dans lequel on avait laissé ce fidèle serviteur, le roi dit à Aman : «Que doit-on faire à un homme que le roi désire honorer ?»

Aman réfléchit un instant pour trouver tout ce qu'il y avait de plus glorieux, et, pensant que le roi ne voulait honorer que lui, s'empressa de répondre :

«Il faut que l'homme que le roi veut honorer, soit revêtu des habits du roi, et placé, le diadème en tête, sur le cheval que le roi a coutume de monter. Il faut ensuite que le premier des seigneurs de la cour tienne le cheval par la bride et qu'il parcoure toutes les places de la ville, en criant : C'est ainsi que sera honoré, celui qu'il plaira au roi d'honorer».

3. Paraître ainsi en public était tout ce qu'il y avait de plus honorable chez les Perses. On peut ajouter tout ce qu'il y aurait de plus honorable chez les différents peuples du monde. Le costume des rois de Perse était un magnifique manteau de pourpre, orné de riches broderies. Leur diadème formait une sorte de turban en écarlate, rehaussé par une torsade blanche et étincelant de pierres précieuses. Un collier d'or, un cimenterre à poignée d'or, des bracelets d'or complétaient leur costume. Tous ces ornements devaient être remis à celui que le roi voulait honorer.

4. Assuérus, ayant entendu la réponse d'Aman, lui dit : «Ne perdez pas un instant, et faites tout ce que vous venez de dire au Juif Mardochée, qui est assis à la porte du palais. Prenez garde de ne rien omettre de ce que vous avez dit».

La foudre serait tombée sur sa tête, qu'Aman n'aurait pas été plus atterré. Avoir lui-même, sans le soupçonner, tracé avec un soin jaloux le programme détaillé du triomphe de celui dont il était venu, avec confiance, demander la mort pour le jour même, la mort sur un gibet déjà préparé et dont la hauteur devait élever l'ignominie de Mardochée aux yeux de toute la ville ! Être condamné, lui Aman, lui le premier ministre du roi, lui le plus haut personnage de l'empire, à devenir le valet de pied et le héraut de ce Mardochée, ce Juif méprisé, et son mortel ennemi : l'histoire offre-t-elle l'exemple d'une humiliation pareille ?

5. Cependant, il fallut obéir. Aman prit donc le manteau royal et le cheval qu'il avait désigné. Lui-même, descendu devant le palais, de ses propres mains revêtit Mardochée des habits royaux, lui mit le cimenterre au côté et le diadème sur la tête, au milieu de la grande place qui précédait le palais. Puis, toujours en présence de la cour et du peuple, il tint l'étrier pendant que Mardochée montait à cheval. Le triomphateur, dans tout l'éclat de sa gloire, donna le signal du départ. Aman marchait humblement devant lui, criant à haute voix dans tous les quartiers de la ville : «C'est ainsi que mérite d'être honoré, tout homme qu'il plaira au roi d'honorer».

6. Mardochée, ayant fait le tour de la ville, fut reconduit au palais. Aman se hâta de regagner sa maison, gémissant et ayant la tête couverte, afin de n'être vu de personne. Il avait honte, en effet, de marcher le visage découvert, lui qui, voulant se faire adorer comme un dieu, venait d'être vu de toute la ville, réduit au rôle de palefroi. D'ailleurs se couvrir la tête était chez les Perses comme chez un grand nombre de nations, un signe de grand deuil, de grande douleur et de grande confusion.

7. Arrivé chez lui, Aman raconta à Zarès sa femme et à ses amis tout ce qui lui était arrivé. Les sages dont il prenait conseil et sa femme lui dirent : «Si Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister, mais vous tomberez entièrement».

Parlaient-ils de la sorte par une inspiration divine ou leurs conjectures reposaient-elles sur l'histoire des Juifs, qu'on avait vus constamment, soit en Égypte, soit dans la terre de Chanaan, triompher de leurs ennemis ? Il n'importe : leur prédiction ne tarda pas à se vérifier. Ils parlaient encore, lorsque les chambellans du roi survinrent, et obligèrent Aman à venir sans délai au festin que la reine avait préparé.

*Réflexion.* - L'homme, dit le Saint-Esprit, sera puni par où il aura péché. Aman en est une preuve éclatante. Aman, c'est la Révolution ; Mardochée, c'est le pape. Grâce à la complicité publique ou secrète des rois et des peuples, la Révolution est arrivée à une puissance aujourd'hui sans rivale. Seul le vicaire de Jésus-Christ refuse de fléchir le genou devant elle. Seul il la combat hautement et avec une constance inébranlable. De là, les fureurs et les cris de mort de la Révolution contre la papauté. C'est au moment où il ne doute plus de son triomphe qu'Aman est confondu ; et qu'il voit la puissance lui échapper et ses projets s'évanouir.

Tel sera, si nous méritons que la divine Esther prenne en main notre cause, le sort inévitable de la Révolution. Quant à l'Église, elle n'a rien à craindre. La barque de Pierre peut être agitée, elle ne fera jamais naufrage. Voulons-nous être en sûreté ? Demeurons fidèlement dans cette barque où, veillant ou dormant, se trouve toujours Celui qui commande en maître aux flots irrités.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique occidentale.

*Pratique.* - Faire souvent et bien le signe de la croix.

## XXVI<sup>e</sup> JOUR.

### PUNITION D'AMAN.

1 Aller dîner avec Assuérus qui venait de lui infliger la plus sanglante humiliation, devait être pour Aman un bien triste honneur, pour ne pas dire un pénible devoir. Mais, dans l'intérêt de leur fortune, les ambitieux savent dévorer en secret les plus cruels affronts. Aman se rendit donc au palais et avec Assuérus entra chez la reine où les attendait le nouveau festin. Il pouvait être environ deux heures après midi ; car la promenade triomphale de Mardochée n'avait pris qu'une partie de la journée : et Aman, rentré chez lui en toute hâte, racontait encore ses chagrins, lorsque les chambellans vinrent le chercher pour prendre part au banquet de la reine.

2. Le repas commença et continua même pendant quelque temps, sans que rien fît pressentir la catastrophe par laquelle il devait se terminer. Esther attendait le moment favorable de parler au roi. Lui-même la fit naître ; car il n'avait pas oublié qu'Esther lui avait dit la veille : «Demain je ferai connaître mes désirs». Quand donc Assuérus fut un peu échauffé par le vin, il fit à Esther la même question et la même promesse que le jour précédent.

«Que demandez-vous de moi, Esther, et que désirez-vous que je fasse ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais».

3. Pour la seconde fois, l'Écriture remarque qu'Assuérus se laissait échauffer par le vin. Elle ne veut pas dire qu'il buvait avec excès et au point de troubler sa raison. Nous apprenons seulement que les monarques persans étaient puissants à boire, comme dit ailleurs le Saint-Esprit : *Potentés ad bibendum*. L'histoire rapporte de l'un d'entre eux, le trait suivant. Comme il buvait largement, un de ses plus chers courtisans se permit de l'engager à se modérer, ajoutant que l'ivrognerie était honteuse surtout dans un roi sur qui tous les regards sont fixés.

«Afin que tu saches que je ne bois jamais avec excès, répondit le monarque, je vais te prouver qu'après de copieuses libations, j'ai l'œil et la main aussi sûrs qu'avant». Et il se mit à boire plus que de coutume et dans des coupes plus larges. Quand on le crut dans un état d'ivresse, il commanda au jeune fils du courtisan d'aller se placer hors de la salle du festin et de se tenir debout, la main gauche placée sur la tête. Le roi tend son arc en disant : Je vise au cœur ; et il envoie sa flèche droit au cœur du jeune homme. Puis, retirant la flèche, et la montrant au père, il lui dit : «Crois-tu que j'ai la main assez sûre ?» Le père répondit : «un Dieu ne tirerait pas plus juste».

L'acte de ce roi et la flatterie de ce père montrent ce qu'était la nature humaine dans le paganisme.

4. Esther, voyant Assuérus bien disposé, lui répondit :

«O roi, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie, et celle de mon peuple. Car nous sommes livrés, moi et mon peuple, pour être foulés aux pieds, égorgés et exterminés. Plût à Dieu qu'on nous vendît, hommes et femmes, comme esclaves ! Ce mal serait supportable et je le souffrirais en silence. Mais l'extermination de tout un peuple par notre ennemi, est un acte de barbarie qui retombe sur le roi».

5. Il est facile, non, il est impossible de comprendre l'impression que produisirent sur Assuérus les paroles d'Esther. Néanmoins, on se figure sans peine qu'il dut se dire à lui-même :

« Est-ce un rêve ? Quoi ! Esther que voilà sous mes yeux ! la reine Esther, si tendrement aimée, est condamnée à mort ! Et je n'en sais rien ! Par dévouement pour moi, elle consent à être renvoyée de mon palais et vendue comme esclave : elle me demande seulement grâce de la vie ! Quel est cet étrange mystère ? »

Aman le comprit aussitôt, et on peut juger de sa frayeur. Il apprenait qu'Esther était juive et que, enveloppée comme telle dans l'édit d'extermination qu'il avait surpris à Assuérus, elle demandait grâce de sa vie. Il voyait que non seulement cette grâce lui serait accordée ; mais que le décret de proscription serait rapporté et que toutes ses machinations allaient tourner contre lui. C'était le commencement des douleurs.

6. La scène ne tarda pas à devenir bien autrement saisissante. Reprenant la parole, Assuérus dit :

« Qui est celui-là ? et qui est assez puissant pour oser faire ce que vous dites ? »

Esther répondit : « Le cruel ennemi qui a juré notre perte, c'est cet Aman ».

A ces mots, Aman demeura interdit, ne pouvant supporter les regards du roi et de la reine. Assuérus se leva en colère et, étant sorti de la salle du festin, il entra dans le jardin du palais. Aman se leva aussi de table et se jeta à genoux, pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie. Assuérus, étant rentré dans la salle du festin, trouva Aman penché sur le lit de table, où était Esther, et il dit : « Quoi ! il veut même faire violence à la reine, en ma présence et dans ma maison ! »

7. A peine cette parole fut sortie de la bouche du roi, que les chambellans s'emparèrent d'Aman et lui couvrirent le visage comme cela se pratiquait à l'égard des criminels condamnés à mort. Alors Harbona, un des officiers de service, qui avait été avertir Aman de venir au festin de la reine, dit au roi : « Il y a, dans la maison d'Aman, une potence de cinquante coudées de haut, qu'il avait fait préparer pour Mardochée, le sauveur du roi ».

Assuérus dit : « Qu'Aman soit pendu ».

Aman fut donc pendu à la potence qu'il avait fait préparer pour Mardochée, et la colère du roi s'apaisa. La potence fut plantée à une des portes de la ville, afin que le supplice fût plus ignominieux et que tous ceux qui entraient et qui sortaient vissent suspendu à un gibet, celui qui hier encore voulait se faire adorer comme un dieu.

*Réflexion.* - Pour éprouver la confiance de Ses enfants et faire éclater Sa gloire, Dieu laisse quelquefois monter la puissance de Ses ennemis, au point que leur triomphe paraît assuré. Mais quand l'heure est venue, Dieu se lève et tout change. C'est ainsi que, dans un seul jour, Aman voit tous ses projets renversés et lui-même, tombé du faite des grandeurs, porte la peine de son orgueil et de sa cruauté. Tout cela se fait par l'entremise d'Esther.

Croyons-le plus que jamais, c'est par l'intercession de la sainte Vierge, que les ennemis de l'Église, dont l'orgueil s'élève aujourd'hui jusqu'au ciel, seront humiliés et réduits à l'impuissance. Notre devoir, surtout pendant ce mois béni, est de lui dire avec une ferveur inaccoutumée : Divine Esther, parlez au Roi pour nous : *Loquere Regi pro nobis*. En intercédant pour nous, elle intercède pour elle. Nos ennemis ne sont-ils pas les siens ? S'ils venaient à triompher, n'aboliraient-ils pas son culte ? Ne sommes-nous pas son peuple, sa famille, ses frères et ses sœurs ? Ayons donc confiance. Souvent c'est quand on croit tout perdu que tout est sauvé.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique orientale.

*Pratique.* - S'associer à l'œuvre de la Sainte-Enfance.

## XXVII<sup>e</sup> JOUR.

### ÉLEVATION DE MARDOCHÉE.

1. Esther ne fit pas les choses à demi. Avoir vaincu l'orgueilleux et cruel Aman, n'était que la première partie de sa victoire : élever Mardochée au faite du pouvoir, et tirer une vengeance aussi éclatante que méritée des ennemis de son peuple, était la seconde. Le jour même de l'exécution d'Aman, le roi Assuérus donna à la reine Esther la maison d'Aman, ennemi des Juifs. Aman s'étant rendu coupable de lèse-Majesté, son opulente maison ou plutôt son splendide palais rempli d'or, d'argent et de meubles précieux, revenait au trésor de l'empire, et le roi en fit présent à Esther.

2. Quelques instants après la reine fit appeler Mardochée et le présenta au roi ; car elle lui avait avoué qu'il était son oncle. Aussitôt il devint le favori d'Assuérus, son premier ministre, son confident le plus intime et son conseiller le plus sûr. Comme insigne de cette haute dignité, le roi prit l'anneau qu'il avait fait ôter à Aman et le donna à Mardochée. C'était ce même anneau royal, dont le perfide ministre avait scellé l'édit d'extermination contre les Juifs.

De son côté, Esther établit Mardochée intendant de sa maison. Toujours reconnaissante et soumise, la bonne princesse voulut avoir, dans l'éclat de sa gloire, pour l'homme de sa confiance, celui qui avait nourri son enfance, dirigé sa jeunesse et contribué si puissamment à son élévation.

3. Il semble qu'Esther n'avait plus rien à désirer. Mais à l'âme où règne la charité, les intérêts d'autrui sont aussi chers que les siens. La grande reine n'était donc pas encore satisfaite. C'est pourquoi elle se jeta aux pieds du roi et le conjura avec larmes de rendre vaine la méchanceté d'Aman, fils d'Agag, en déjouant les machinations qu'il avait formées pour perdre les Juifs. Assuérus lui tendit son sceptre d'or, pour lui donner, selon la coutume, des marques de sa bonté.

Alors la reine, se levant et se tenant en sa présence, lui dit :

« Si j'ai trouvé grâce devant le roi et que ma demande ne lui paraisse pas importune, je le conjure de vouloir ordonner que les lettres d'Aman, par lesquelles cet ennemi des Juifs avait commandé qu'on les exterminât dans toutes les provinces du royaume, soient révoquées par de nouvelles lettres : car comment pourrais-je supporter la mort et la ruine de tout mon peuple ? »

4. Après les marques de tendresse qu'Assuérus avait données à Esther et les faveurs insignes dont il venait de la combler, il peut paraître étonnant de voir cette reine bien-aimée, se prosterner devant le roi et fondra en larmes pour lui demander le salut de son peuple. C'est qu'ici, était le nœud de la difficulté. Suivant les lois inviolables des Perses et des Mèdes, un décret scellé du sceau du roi était irrévocable. L'annuler par un autre décret, c'était faire une révolution.

5. Or l'édit d'extermination porté contre les Juifs était scellé du sceau du roi. De là vient qu'Esther emploie tous les moyens en son pouvoir, pour toucher Assuérus et lui faire révoquer cet édit. Ce grand prince, qui avait compris la fourberie d'Aman, n'hésita pas à braver les dangers qu'il pouvait courir, afin de sauver les innocents.

6. Il dit donc à la reine et à Mardochée : « J'ai donné à Esther la maison d'Aman, et j'ai commandé qu'il fût attaché à une potence, parce qu'il avait osé lever la main contre les Juifs. Écrivez donc aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos et scellez les lettres de mon anneau ».

Les secrétaires et les écrivains du roi furent donc appelés. Les premiers présidaient à la rédaction des lettres et décrets ; les seconds en faisaient des copies, soit pour être envoyées dans les provinces, soit pour être gardées dans les archives de l'empire. Le roi eut soin de recommander de cacheter les lettres de son anneau, afin qu'elles fussent la révocation authentique de l'édit de proscription.

7. Les lettres furent donc conçues en la manière que Mardochée voulut, et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et juges des cent vingt-sept provinces du royaume, depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie. Comme les premières, elles furent écrites en diverses langues et en différents caractères, selon la diversité des provinces et des peuples, afin qu'elles pussent être lues et entendues de tout le monde. Ces lettres écrites au nom du roi et cachetées de son anneau furent portées par des courriers montés sur des chevaux fort vite, afin que, parcourant rapidement toutes les provinces, ils prévinsent l'exécution des anciennes lettres par ces nouvelles.

*Réflexion.* - La réalité est toujours plus parfaite que la figure. Si donc Esther ne se contente pas de faire les choses à demi, à plus forte raison Marie les fait-elle complètement. Il ne suffit pas à Esther d'avoir sauvé sa vie, elle ne fut heureuse qu'après avoir obtenu celle de son peuple. Ainsi, il en est de la sainte Vierge. Assurée de son bonheur elle est pleine de sollicitude pour nous et pour l'Église. Nos ennemis, les ennemis de l'Église sont toujours ses ennemis. Nous protéger contre leurs attaques, les humilier et les vaincre, est son occupation constante. De là vient qu'un saint docteur appelle Marie, *la grande affairée du paradis*. Nos besoins même temporels ne la trouvent jamais insensible. Qui pourrait compter les affligés qu'elle a consolés, les pauvres qu'elle a secourus, les malades qu'elle a guéris ? Comme Notre-Seigneur sur la croix disait dans Son amour : J'ai soif des âmes, *sitio* : Marie a soif de faire du bien. C'est lui faire injure, dit saint Bonaventure, de ne pas s'adresser à elle dans le besoin : *In te, Domina, peccant non solum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant*.

Catholiques du dix-neuvième siècle, à qui la Révolution ne voudrait plus laisser de place au soleil, implorons avec confiance la divine Esther. A la vue des dangers qui nous menacent nous et le monde entier, cachons-nous dans son sein maternel, comme à l'apparition de l'oiseau de proie les poussins se cachent sous les ailes de leur mère : et nous n'avons rien à craindre : *O Maria, o nomen sub quo nemini desperandum*.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Afrique centrale.

*Pratique.* - Faire une visite au saint Sacrement.

## XXVIII<sup>e</sup> JOUR.

### ÉDIT EN FAVEUR DES JUIFS.

1 Le texte de ce fameux édit est intéressant à connaître. En avouant que sa bonne foi été surprise, lorsqu'il a décrété l'extermination des Juifs, Assuérus donne d'abord une utile leçon, non seulement aux rois, mais encore à tous les supérieurs et même à quiconque se laisse approcher par des flatteurs.

Une fois de plus, il justifie cette sentence de l'Écriture : « Celui qui croit vite est léger de cœur et sera dupe : *Qui cito credit levis est corde, et minorabitur* ». (Eccli, xix, 4)

Nous disons une fois de plus, car, dans tous les siècles, d'éclatants exemples prouvent la sagesse de l'oracle divin. Pour s'être montrés trop crédule, Josué est trompé par les Gabaonites ; Holoferne, par Judith ; Samson, par Dalila ; Putiphar, par sa femme ; Roboam, par ses jeunes conseillers : combien de faits analogues on lit dans l'histoire des peuples anciens et modernes !

La loyauté avec laquelle Assuérus répare une injustice, malgré la crainte d'une révolution, est une nouvelle leçon donnée aux supérieurs, plus précieuse encore que la première. Enfin, l'extermination des ennemis des Juifs nous

révèle la nature des lois qui régissaient les anciennes monarchies, sans laisser à personne le droit d'accuser d'injustice et de cruauté ni Assuérus, ni Esther, ni Mardochée.

2. Voici l'édit rendu le vingt-troisième jour du mois de Siban, troisième mois de l'année persane, par conséquent trois mois dix jours après l'édit d'Aman.

«Le grand roi Assuérus, qui règne depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, aux chefs et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces qui sont soumises à notre empire, salut :

«Plusieurs, abusant de la bonté des princes et des honneurs qu'ils en ont reçus, deviennent insolents : et non-seulement ils tâchent d'opprimer les sujets des rois, mais, ne pouvant porter avec modération la gloire dont ils ont été comblés, font des entreprises contre ceux mêmes de qui ils l'ont reçue. Non contents de méconnaître les grâces qu'on leur a faites et de violer dans eux-mêmes les droits de l'humanité, ils s'imaginent qu'ils pourront se soustraire à la justice de Dieu, qui voit tout.

3. «Et ils sont venus à un tel degré de folie que, s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leur charge avec une grande fidélité, et qui se conduisent de telle sorte qu'ils méritent d'être loués de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges et leurs artifices, en surprenant par leurs déguisements et par leur adresse la bonté des princes qui jugent des autres d'après eux-mêmes. Ce qui se voit clairement par les anciennes histoires. Et ce qui se passe encore tous les jours, apprend combien les bonnes inclinations des princes sont souvent altérées par de faux rapports. En conséquence, nous devons aujourd'hui pourvoir par nous-même à la paix de toutes les provinces.

4. «Si nous ordonnons des choses différentes, ne pensez pas que cela vienne de la légèreté de notre esprit; croyez plutôt que c'est la vue du bien public qui nous oblige à régler nos décrets selon la diversité des temps et la nécessité de nos affaires. Et afin que vous compreniez plus clairement ce que nous disons :

«Nous avons reçu avec bonté auprès de nous, Aman, fils d'Amadathi, qui n'avait rien de commun avec le sang des Perses et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. Et, après que nous lui avons donné tant de marques de notre bienveillance, jusqu'à le faire appeler notre père, et à le faire adorer de tous comme le second après le roi, il avait comploté, avec une méchanceté inouïe et toute nouvelle, de perdre Mardochée, par la fidélité et les bons services duquel nous vivons, et Esther, notre épouse, la compagne de notre royauté, avec tout son peuple, afin qu'après les avoir massacrés et nous avoir ôté ce secours, il pût nous surprendre nous-même et faire passer à des étrangers l'empire des Perses.

5. «Mais nous avons reconnu que les Juifs, destinés à la mort par cet homme détestable, n'étaient coupables d'aucune faute ; qu'au contraire, ils se conduisent suivant des lois justes, et qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, par la grâce de qui le royaume a été donné à nos pères et à nous-même et se conserve encore aujourd'hui entre nos mains. C'est pourquoi nous déclarons que les lettres qu'il vous avait envoyées contre eux, en notre nom, sont de nulle valeur; et qu'à cause de ce crime il a été pendu avec tous ses proches devant la porte de la ville de Suse : Dieu lui-même, et non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine qu'il a méritée.

6. «Que cet édit donc que nous envoyons présentement soit affiché dans toutes les villes, afin qu'il soit permis aux Juifs de garder leurs lois. Vous leur prêterez secours, afin qu'ils puissent mettre à mort ceux qui se préparaient à les perdre, le treizième jour du douzième mois, appelé Adar ; car le Dieu tout-puissant leur a fait de ce jour qui devait être un jour de deuil et de larmes, un jour de joie.

«Vous aussi, mettez ce jour au rang des jours de fêtes et célébrez-le avec toute sorte de réjouissances, afin qu'on sache à l'avenir que tous ceux qui obéissent fidèlement aux Perses, sont récompensés comme leur dévouement le mérite, et que ceux qui conspirent contre l'empire sont punis d'une mort digne de leur crime. S'il se trouve une ville qui refuse de prendre part à cette fête solennelle, qu'elle périsse par le fer et par le feu et qu'elle soit tellement détruite, qu'elle ne puisse jamais servir de retraite ni aux hommes ni aux bêtes, mais qu'elle soit un monument éternel du châtement dû à la désobéissance et au mépris».

*Réflexion* - Dans tout ce qui regarde la défiance dont il faut user à l'égard des flatteurs et des conseillers intéressés, le décret d'Assuérus est de tous les temps, mais en particulier des temps actuels. Les rois et surtout les peuples d'aujourd'hui sont environnés d'Amans, qui leur conseillent de perdre le peuple chrétien. Plus de christianisme, plus d'Église, plus de pape, plus de prêtres, plus de catholiques : ils sont en conspiration permanente contre la liberté, le progrès, la civilisation, la paix des familles et le bonheur des nations. Ainsi raisonnait, contre les Juifs, l'hypocrite Aman, à la cour d'Assuérus.

Ainsi raisonnaient, contre nos pères dans la Foi, les sophistes païens, à la cour des Césars. Ainsi raisonnaient, en France, les philosophes incrédules, à la veille de la Révolution : et leurs conseils devinrent la persécution, la spoliation, la mort sous toutes les formes. Ainsi raisonnent aujourd'hui, dans toute l'Europe, leurs innombrables successeurs. Avis aux rois, aux peuples, à nous tous de crier vers Marie, comme les apôtres à Notre-Seigneur au milieu de la tempête : Sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus*.

*Invocations*. - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez plus toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Amérique septentrionale.

*Pratique*. - Réciter trois fois *Monstra te esse matrem*, etc.

**TRIOMPHE DES JUIFS.**

1. Pendant que les courriers portaient en toute hâte les lettres du roi dans toutes les provinces, l'édit de révocation fut affiché dans Suse. Toute la population le lut avidement, mais avec des sentiments bien opposés. Aux uns il inspirait une juste terreur, tandis qu'il remplissait les autres d'allégresse. Les Juifs non seulement de la capitale, mais de toutes les villes de province, étaient prévenus d'avoir à s'assembler d'abord pour défendre leur vie, ensuite pour exterminer leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants et s'emparer de leurs dépouilles.

Tel était le sort que les ennemis des Juifs leur avaient réservé. Ainsi que nous l'avons vu, l'édit d'Aman portait en propres termes : «Qu'on tue et qu'on extermine tous les Juifs, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, les petits enfants et les femmes, et qu'on pille tous leurs biens».

2. La terreur et l'allégresse furent portées au comble, lorsqu'on vit Mardochée sortir du palais, où il venait de s'entretenir intimement avec le roi. Le tout-puissant ministre parut dans un grand éclat. Monté sur un superbe cheval et entouré d'un brillant cortège, il portait une robe royale, couleur d'hyacinthe, et de bleu céleste ; sur la tête une couronne d'or et sur les épaules un manteau de soie et de pourpre. A son aspect toute la ville, c'est-à-dire tous les Juifs et tous les amis des Juifs, tressaillirent de bonheur. Une nouvelle lumière semblait se lever sur les Juifs, et annoncer des jours de victoires, de réjouissances et de félicités.

3. Il en fut de même dans toutes les provinces et dans toutes les villes, où l'édit du roi était porté. Partout les Juifs étaient ivres de joie, se donnaient des festins et célébraient des jours de fête. C'est au point qu'un grand nombre de gentils embrassèrent leur religion. Comme Nabuchodonosor, à la vue des enfants miraculeusement préservés dans la fournaise confessa le vrai Dieu ; de même ces idolâtres, en voyant le sort des Juifs si promptement changé, ne purent s'empêcher de reconnaître l'action du Dieu qui veillait sur ce peuple, dont le nom seul remplissait de crainte tous les esprits.

4. C'est, en effet, une chose digne de sérieuse remarque que la domination du Juif chez tous les peuples avec lesquels il s'est trouvé en rapport. Entré esclave en Égypte dans la personne de Joseph, il finit dans la personne de ce même Joseph, par dominer tout le pays. Héritier de la terre promise, il anéantit les sept peuples chananéens qui en étaient possesseurs. Esclave de nouveau à Babylone, il règne sur l'empire, dans la personne de Daniel ; et plus tard dans celle de Mardochée.

Libre depuis hier, chez les nations chrétiennes, où il fut si longtemps opprimé, il marche visiblement à la souveraineté, si déjà il ne la possède en partie. Aujourd'hui, c'est l'or qui possède le monde, et c'est le Juif qui possède l'or. Ce fait évidemment providentiel nous montre que Dieu a toujours des tendresses particulières pour ce peuple, et qu'à raison de la loi de solidarité, il récompense dans les enfants les vertus de leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob

5. Daté du vingt-troisième jour du troisième mois de l'année, le second édit d'Assuérus ne devait être exécuté que le treizième et le quatorzième jour du douzième mois. Pourquoi ce délai de neuf mois ? plusieurs raisons le rendaient nécessaire. Il fallait d'abord laisser le temps de publier l'édit, dans les lieux les plus éloignés de l'immense empire. Il fallait ensuite laisser aux ennemis des Juifs le temps de se repentir et aux Juifs le temps de bien connaître leurs ennemis obstinés. Cette sage lenteur prouve la clémence de Mardochée, qui ne voulait pas que le châtiment passât les bornes de légitimes représailles.

6. Ces représailles étaient d'ailleurs commandées par la justice, par la sécurité des Juifs et par la tranquillité du royaume. Comment laisser impunis ces nombreux égorgés, qui depuis si longtemps préparaient leurs potences, aiguisaient leurs coutelas pour exterminer des innocents, et n'attendaient que le moment de se repaître de leur sang et de s'enrichir de leurs dépouilles ? Comment laisser vivre les bourreaux côte à côte avec les victimes ? N'eût-ce pas été donner lieu à de sanglantes surprises et à des collisions plus sanglantes encore ?

7. Ainsi, le jour même où le premier édit du roi devait être exécuté dans toute l'étendue de l'empire et par le massacre si désiré de tous les Juifs, ce jour-là même tout fut changé. Ce furent les Juifs eux-mêmes qui, devenus les plus forts, commencèrent à se venger de ceux qui les haïssaient. Ils s'assemblèrent dans toutes les villes, dans les bourgs et les autres lieux pour étendre la main contre leurs persécuteurs ; et nul n'osait leur résister, parce que la crainte de leur puissance s'était emparée de tout l'empire.

8. Les gouverneurs et les intendants des provinces, tous ceux qui avaient quelque dignité ou quelque emploi étaient les premiers à relever la gloire des Juifs, et à favoriser le massacre, par la crainte de Mardochée qu'ils savaient être grand dans la maison du roi, jouissant d'un pouvoir sans bornes et dont la réputation, croissant de jour en jour, volait de bouche en bouche, jusqu'aux extrémités du royaume. Les Juifs firent donc un grand carnage de leurs ennemis, et, en les massacrant, ils leur rendirent le mal qu'ils s'étaient préparé à leur faire.

*Réflexion.* - Parce qu'il est Père et Père infiniment bon, Dieu est lent à punir. Mais Il cesserait d'être bon, s'Il laissait toujours impunies les fautes du coupable obstiné, qui ne tient compte ni de Sa longanimité, ni de Ses promesses, ni de Ses menaces. L'impunité serait un encouragement pour les méchants, un scandale pour les bons, la ruine de la vertu et le renversement de tout ordre parmi les hommes. Malgré sa douceur, Esther ne s'opposa point au décret d'Assuérus qui condamnait à mort les ennemis de son peuple.

La sainte Vierge elle-même, dont elle est la figure, finit par ne pas s'opposer à des châtiments devenus nécessaires. Voilà pourquoi, dans son apparition aux enfants de la Salette, cette Mère de Miséricorde disait qu'elle ne pouvait plus retenir le bras de son fils et qu'il était urgent que le dix-neuvième siècle se convertît promptement sans quoi des fléaux inconnus tomberaient sur lui. Puisse-t-il profiter de l'avertissement !

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Amérique méridionale.

*Pratique.* - Faire une aumône en l'honneur de la sainte Vierge.

## XXX<sup>e</sup> JOUR.

### EXÉCUTION DE L'ÉDIT.

1. Dès la pointe du treizième jour, le massacre commença dans la ville de Suse, où les Juifs mirent à mort cinq cents hommes, et le lendemain trois cents. Les premières victimes furent les dix fils d'Aman. Arrêtés depuis neuf mois, le jour même de l'exécution de leur père, ils avaient été tenus en prison et réservés au supplice. Le lendemain de leur mort, c'est-à-dire le quatorzième jour du mois d'Adar, ils furent suspendus à des potences, pour augmenter l'ignominie d'Aman et jeter la terreur parmi les ennemis des Juifs. Afin de montrer que ce n'était pas la cupidité qui les faisait agir, mais le droit de légitime défense, les Juifs ne touchèrent à rien de ce qui leur avait appartenu, ni à eux, ni à aucun de ceux qui furent enveloppés dans le carnage, soit à Suse, soit dans les provinces.

2. Le massacre, qui dura deux jours dans la capitale, s'accomplit en un seul jour dans les provinces, où les Juifs mirent à mort soixante-quinze mille hommes. Ce nombre prodigieux nous montre que toute une armée était prête à se jeter sur les Juifs et à les exterminer. Mais ce peuple est né immortel. A tous ceux qui ont voulu l'anéantir, il a survécu, et il survit. Pleinement victorieux de leurs ennemis et libres désormais de toute crainte, les Juifs des provinces firent du quatorzième jour d'Adar un jour de fête solennelle, qu'ils ordonnèrent de célébrer à perpétuité par des réjouissances et par des festins.

3. Ceux de la capitale, ayant fait le carnage pendant le treizième et le quatorzième jour, fixèrent le quinzième pour leur jour de fête. Afin de mettre de la régularité dans ces réjouissances nationales, Mardochée envoya une lettre aux Juifs des provinces les plus proches comme les plus éloignées, dans laquelle il leur disait : «Le quatorzième et le quinzième jour du mois d'Adar seront des jours de fête. Ils se célébreront tous les ans à perpétuité, avec la plus grande solennité, parce que ce fut en ces jours que les Juifs se vengèrent de leurs ennemis et que leur deuil fut changé en joie. Ces jours seront des jours de festins et de réjouissances, où les enfants d'Israël s'enverront mutuellement une partie de leurs mets et feront de petits présents aux pauvres».

4. Comme on le pense bien, l'établissement de la fête ne rencontra aucune opposition. La fête elle-même fut célébrée avec une allégresse toujours ancienne et toujours nouvelle ; et, ce qui est plus remarquable, avec une fidélité constante. Elle fut appelée la fête des *sorts*, et non la fête de la délivrance, en souvenir des sorts qu'Aman avait consultés et qui fixaient au treizième jour d'Adar l'extermination des Juifs. Rappeler ainsi à perpétuité l'anniversaire de ce jour terrible, le danger qu'ils avaient couru et la consternation dans laquelle les avait jetés la nouvelle du massacre, était le vrai moyen de rendre la reconnaissance plus profonde et la joie plus vive.

5. Les Juifs donc, en mémoire de ce qui avait été arrêté contre eux, et du grand changement survenu en leur faveur, s'obligèrent eux et leurs enfants, et tous ceux qui voudraient embrasser leur religion, à faire en ces deux jours une fête solennelle, sans que personne pût s'en dispenser. «La mémoire de ces jours, dit le texte sacré, sera conservée, et ils seront célébrés d'âge en âge, dans toutes les familles, dans toutes les provinces, dans toutes les villes. Ces jours de Phurim ne passeront point du milieu des Juifs ; et la mémoire ne s'effacera point de leur race».

6. En effet, les Juifs célèbrent encore aujourd'hui cette fête des Sorts, le quatorzième jour du Mois d'Adar. Ce mois commence vers l'équinoxe du printemps. A la prière du soir, après le coucher du soleil du treizième jour, on donne dans la synagogue lecture du livre d'Esther en hébreu. Il doit être écrit à la plume sur du parchemin en forme de rouleau, comme les lettres chez les anciens. Chacun doit lire tout d'une haleine les noms des dix fils d'Aman. Ceci est une superstition talmudique. Néanmoins les Juifs s'y montrent fidèles ; mais ils se félicitent de ce qu'Aman n'ait pas eu une famille plus nombreuse ; car il y aurait eu de quoi suffoquer avant d'arriver au bout.

7. Toutes les fois qu'on prononce le nom d'Aman, il se fait un vacarme terrible. Tous les assistants, grands et petits, frappent des pieds, ou avec des marteaux et autres instruments contondants, sur des images d'Aman, pendu à la

potence ; ou, faute d'images, sur son nom et même sur tout ce qui se présente, mais à son intention, pour effacer le souvenir de l'Amalécite.

Après cette expédition, on s'envoie mutuellement des présents de comestibles. Ensuite on fait des festins auxquels on invite les parents, les connaissances et des pauvres. La veille est un jour de jeûne, appelé jeûne d'Esther. L'abstinence de toute nourriture s'observe depuis le point du jour jusqu'au soleil couché<sup>1</sup>. Les Juifs donnent ici un exemple de reconnaissance, qui condamne bien des chrétiens.

*Réflexion.* - La loi qui enveloppe tous les fils d'Aman dans la punition du père, paraît au premier coup d'œil trop sévère, et même injuste. Nous raisonnons d'après nos faibles idées, qui sont loin d'être toujours la mesure du vrai. D'abord, que savons-nous si tous les fils d'Aman ne partageaient pas la haine homicide de leur père ? Ensuite la loi, qui leur fut appliquée était la loi des Perses. Nous le voyons dans la vie de Daniel. Non seulement ses délateurs, mais leurs femmes et leurs enfants furent précipités, par ordre de Darius, dans la fosse aux lions, et périrent sous la dent de ces terribles animaux.

Enfin, cette loi est une application de la grande loi de la solidarité, promulguée et exécutée par Dieu Lui-même, lorsqu'Il dit : Je visiterai l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération, comme Je récompenserai leurs vertus jusqu'à mille générations. Quelle haute moralité dans une pareille loi ! Quel frein pour le père, tenté de pécher, que la crainte de vouer ses enfants au malheur ! Quel encouragement pour le père vertueux, que ces longues bénédictions dont seront favorisés, à cause de lui, ses enfants et arrière-petits-enfants.

*Invocations.* – Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour l'Océanie.

*Pratique.* - Prendre le *scapulaire de l'Immaculée Conception*.

### XXXI<sup>e</sup> JOUR.

#### GRANDEUR DE MARDOCHÉE.

1. Assuérus fut magnifiquement récompensé d'avoir fait régner la justice dans son royaume. Il n'en pouvait être autrement et il en sera toujours ainsi. Car c'est une loi divine que la justice élève les nations et que le péché rend les peuples malheureux : *Justitia elevat gentem, miseros autem faciet populos peccatum* (Prov, xiv, 34). Jouissant d'une paix profonde, l'empire des Perses put étendre ses conquêtes, en sorte qu'Assuérus rendit tributaires de vastes régions et toutes les îles de la mer. Les annales des Perses et des Mèdes racontent sa puissance et le haut point de grandeur auquel il avait élevé Mardochée.

2. Elles rapportent aussi de quelle manière Mardochée, Juif de nation, devint la seconde personne dans l'empire du roi Assuérus ; comme il fut grand parmi les Juifs et aimé de tous ses frères, ne cherchant qu'à faire du bien à sa nation et ne parlant que pour le bonheur du peuple. Humble comme tous les saints, Mardochée ne s'attribuait rien à lui-même. A Dieu seul il rapportait la gloire de tout ce qui s'était accompli. Au faite de la grandeur, il aimait à rappeler le songe qu'il avait eu et dans lequel, sans aucun mérite de sa part, le Dieu de ses pères lui avait montré sa glorieuse destinée.

3. Aux admirations dont il était l'objet, aux félicitations qu'il recevait de toutes parts, le grand homme répondait : «C'est Dieu qui a fait toutes ces choses : *A Deo facta sunt ista*». En voici la preuve : la seconde année du règne du très grand roi Assuérus, une année avant son couronnement et le renvoi de la reine Vasthi, le premier jour du mois de Nisan, moi Mardochée, fils des captifs que Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait transférés de Jérusalem, avec Jéchonias, roi de Juda, j'eus la vision suivante, qui marquait tout ce qui est arrivé et dont rien n'a manqué de s'accomplir.

4. «J'entendis des voix, de grands bruits et des tonnerres, et la terre tremblait, et l'épouvante s'étendait au loin». C'était le signe des troubles, des bouleversements et des douleurs que devait causer dans l'empire l'édit d'Assuérus, qui condamnait à l'extermination plusieurs centaines de mille Juifs avec leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs.

«Et voici deux grands dragons prêts à combattre l'un contre l'autre : c'étaient Aman et moi. A leurs cris, les peuples des différentes provinces de l'empire s'émurent pour combattre contre la nation des Justes. Et ce fut un jour de ténèbres, de périls, d'afflictions, d'angoisses et d'une grande épouvante sur toute la terre. La nation des Justes, craignant les maux qui lui étaient préparés, ne s'attendait plus qu'à mourir.

5. «Cependant ils crièrent vers Dieu ; et voilà qu'au bruit de leurs prières une petite fontaine sortit d'un coin de terre obscur ; et cette petite fontaine devint un grand fleuve : et ce fleuve répandit une grande abondance d'eau ; et ce fleuve devint lumineux comme le soleil : et ce fleuve et ce soleil, c'est Esther que le roi épousa et fit asseoir sur son trône».

Une petite fontaine pure comme le cristal qui sort silencieusement d'un coin de terre ombragé : quelle plus gracieuse image pour représenter l'humble, la jeune, la candide Esther ! Cette petite fontaine devient un grand fleuve qui inonde la terre de ses eaux bienfaisantes. Voilà bien Esther devenue la grande impératrice des Perses, la reine bien-aimée d'Assuérus, qui, du trône où elle est assise, fait sentir sa salutaire influence, non seulement aux Juifs

<sup>1</sup> Cor. a Lap. in Esther, c. ix, v. 1 ; Drach, id. v, 26.

répandus dans les différentes provinces de l'empire, mais à l'empire même tout entier, par la paix et la prospérité qu'elle lui procura.

Ce fleuve devient lumineux comme l'astre du jour : c'est encore Esther qui, par l'éclat de son incomparable beauté et particulièrement de ses vertus, illumine tout le royaume d'Assuérus, le réjouit, le vivifie, l'embellit, comme le soleil, lorsqu'il se lève sur la nature.

6. «Et je vis que, pour délivrer son peuple, le Seigneur fit des miracles et de grands prodiges. Il ordonna qu'il y eût deux sorts : l'un contre les Juifs, et l'autre contre leurs ennemis. Et ces deux sorts parurent devant Dieu et indiquèrent le même jour. Et ce jour fut heureux pour les Juifs, et mortel pour leurs ennemis, parce que le Seigneur se ressouvint de Son peuple et eut compassion de Son héritage. Et ce jour sera un jour de fête pour toutes les générations futures du peuple d'Israël». Ainsi parlait l'humble et reconnaissant Mardochée.

Comblés des bénédictions des peuples, pleins de jours et riches de mérites, Esther et Mardochée furent ensevelis avec honneur dans la capitale de la Médie, appelée plus tard *Hamda la Grande*, où le voyageur Benjamin de Tudèle, au douzième siècle, dit avoir trouvé une population de cinquante mille Juifs.

*Réflexion.* - Aux catholiques du dix-neuvième siècle, si éprouvés, si menacés et si justement inquiets, montrer, par-delà les noirs nuages qui obscurcissent l'horizon, les rayons de l'arc-en-ciel, signe et moyen de leur délivrance ; et, au milieu des tempêtes qui agitent le monde, indiquer l'ancre du salut pour eux, pour l'Église, pour les nations : tel a été le but de ce mois de Marie. Les belles figures de l'ancien peuple de Dieu devant avoir leurs réalités dans le nouveau, l'histoire du passé est devenue pour nous la prophétie de l'avenir. Comme on admire les traits d'un beau visage à travers un voile diaphane, nous avons vu Marie resplendir si vivement dans Judith et dans Esther que l'enfant lui-même a pu dire : C'est Elle.

Oui, c'est Elle : Beauté, bonté, vie cachée, vie publique, dévouement sublime, influence irrésistible, triomphes inattendus, délivrance miraculeuse, paix et prospérité procurées à la nation sainte : rien ne manque pour faire concorder la figure avec la réalité. Ainsi, ce que furent pour leur peuple bien-aimé, Judith et Esther, Marie le sera pour nous, son peuple, sa famille, ses frères et ses sœurs. Aujourd'hui, demain et toujours, Holoferne et Aman périront par la main d'une femme. Leur sentence est portée : elle est immuable. Entre eux et la femme par excellence, la guerre est éternelle. Toujours ils l'attaqueront, tantôt en elle-même et tantôt dans sa race ; mais toujours elle leur écrasera la tête : *Et ipsa conteret caput tuum.*

Que nous reste-t-il pour profiter de sa victoire ? Demeurer ou devenir les enfants de Marie : enfants de Marie par notre amour filial pour Marie, par la sainteté de nos mœurs, par l'imitation des vertus de Marie. L'infaillible moyen d'y réussir est de nous demander sérieusement chaque matin : Si la sainte Vierge était aujourd'hui à ma place, comment agirait-elle ? comment prierait-elle ? comment travaillerait-elle ? comment commanderait-elle ? comment obéirait-elle ? comment parlerait-elle ? comment souffrirait-elle ?

Tel est le bouquet de roses et de lis offert à chacun de nous, à la fin de ce mois béni. Souvent respiré, le suave parfum de ces fleurs de Marie embaumera notre âme, en sanctifiera toutes les puissances et les fera vivre de la vie de la grâce, commencement de la vie de la gloire. Amen, amen, amen.

*Invocations.* - Épargnez, Seigneur, épargnez Votre peuple : ne soyez pas toujours irrité contre nous.

O Marie, secours des chrétiens, priez pour toutes les nations idolâtres.

*Pratique.* - Répéter chaque jour les saints noms de Jésus et de Marie, soixante-douze fois en l'honneur des soixante douze années de la sainte Vierge.

## TABLE DES MATIÈRES.

	Avant-propos	1
I <sup>er</sup> Jour.	Les figures et la réalité	3
II <sup>e</sup> Jour.	Nabuchodonosor	4
III <sup>e</sup> Jour.	Holoferne	5
IV <sup>e</sup> Jour.	Achior	6
V <sup>e</sup> Jour.	Béthulie	7
VI <sup>e</sup> Jour.	Judith	8
VII <sup>e</sup> Jour.	Judith sort de Béthulie	9
VIII <sup>e</sup> Jour.	Judith dans la tente d'Holoferne	10
XIX <sup>e</sup> Jour.	Judith coupe la tête d'Holoferne	11
X <sup>e</sup> Jour.	Judith de retour à Béthulie	12
XI <sup>e</sup> Jour.	Le camp d'Holoferne	13
XII <sup>e</sup> Jour.	Déroute des Assyriens	14
XIII <sup>e</sup> Jour.	Cantique de Judith	15
XIV <sup>e</sup> Jour.	Mort de Judith	16
XV <sup>e</sup> Jour.	Assuérus	17
XVI <sup>e</sup> Jour.	Vasthi	18
XVII <sup>e</sup> Jour.	Esther	19
XVIII <sup>e</sup> Jour.	Mariage d'Esther	20

XIX <sup>e</sup> Jour.	Aman	21
XX <sup>e</sup> Jour.	Édit de proscription	22
XXI <sup>e</sup> Jour.	Mardochée	23
XXII <sup>e</sup> Jour.	Prière de Mardochée et d'Esther	24
XXIII <sup>e</sup> Jour.	Esther entre chez le roi	25
XXIV <sup>e</sup> Jour.	Colère d'Aman	26
XXV <sup>e</sup> Jour.	Confusion d'Aman	28
XXVI <sup>e</sup> Jour.	Punition d'Aman	29
XXVII <sup>e</sup> Jour.	Élévation de Mardochée	30
XXVII <sup>e</sup> Jour.	Édit en faveur des Juifs	31
XXIX <sup>e</sup> Jour.	Triomphe des Juifs	32
XXX <sup>e</sup> Jour.	Exécution de l'édit	34
XXI <sup>e</sup> Jour.	Grandeur de Mardochée	35

LA  
**PROFANATION**  
DU  
**DIMANCHE**

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE DE LA RELIGION  
DE LA SOCIÉTÉ, DE LA FAMILLE  
DE LA LIBERTÉ, DU BIEN-ÊTRE, DE LA DIGNITÉ HUMAINE  
ET DE LA SANTÉ

PAR

**M<sup>gr</sup> GAUME**

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Rien n'est propre à matérialiser  
un peuple comme la profanation  
du dimanche

Un peuple matérialisé est un  
peuple fini.

TROISIÈME ÉDITION

---

PARIS  
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS  
3, RUE DE L'ABBAYE, 3

—  
1870

Droits réservés



## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2005.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA

# PROFANATION

## DU DIMANCHE

### 1<sup>re</sup> LETTRE

**Raison et plan de cette correspondance.**

I

MONSIEUR ET CHER AMI (1),

Pour répondre à vos désirs, je vous envoie quelques considérations sur la grande question, dont vous faites depuis longtemps l'objet d'une étude approfondie. Rien n'est plus digne, en effet, des méditations d'un homme vraiment politique : la loi sacrée du repos hebdomadaire, étant le fondement de la Religion, est la sauvegarde des États. Aussi, vous avez mille

(1) Ces lettres sont adressées à M. N..., membre de l'Assemblée législative.

fois raison de dire que si, en nos jours d'aberration, quelque chose avait le droit d'étonner, c'est assurément l'oubli général dans lequel on laisse un point de cette importance. Sans autre préambule, j'arrive à ma préface. Je la crois nécessaire ; mais, rassurez-vous, elle ne sera pas longue.

## II

Vous le savez, cinq témoignages immortels appuient tous les dogmes catholiques : la parole de Dieu, qui les révèle ; le sang des martyrs, qui les confirme ; la haine des méchants, qui les attaque ; l'amour des bons, qui les défend ; le bonheur, qu'ils laissent à leur suite. Telle est, dans les temps ordinaires, la démonstration victorieuse de la foi. Cependant il arrive des époques de vertige où l'homme, emporté par l'orgueil, dominé par les sens, non-seulement ferme les yeux pour ne point voir, et les oreilles pour ne point entendre : mais encore essaye de tous les moyens, afin d'obscurcir la vérité qui l'importune. Pour ces jours néfastes, Dieu, réserve, en faveur de son œuvre, un dernier témoignage.

Semblable à la foudre, qui déchire l'épais nuage dont les vastes flancs interceptent les

rayons du soleil, ce dernier argument dissipe toutes les ténèbres amoncelées sur les intelligences. La vérité est montrée à l'homme comme elle lui fut montrée au sommet du Sinaï, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre ; ou, comme au Calvaire, dans l'épouvante de l'humanité et dans l'ébranlement de toute la nature. Ce dernier argument de la Providence, ce sont les RÉVOLUTIONS.

A la suite de ces formidables ouragans, le sol, bouleversé et profondément entr'ouvert, laisse voir à nu les bases cachées des sociétés humaines. On aperçoit alors celles des grandes assises dont l'ébranlement a déterminé la catastrophe ; on découvre la mine qui est venue l'atteindre ; on comprend ce qu'il aurait fallu faire pour l'éventer, ce qu'il faut faire pour prévenir le retour de ces coupables attaques.

### III

Depuis plus trois siècles, la Providence donne aux nations de l'Europe cette démonstration suprême. Pas un de nos dogmes dont la nécessité sociale ne soit aujourd'hui prouvée par une catastrophe. « La société est un fait divin ; le Symbole avec tous ses articles, le Décalogue

avec tous ses préceptes, sans en excepter aucun, sont les conditions vitales des nations civilisées. » Voilà ce que disent les montagnes de ruines amoncelées sur le sol européen du nord au midi. Voilà aussi, et je me trouve heureux de le constater, ce qu'un vague instinct commence à faire pressentir aux hommes naguère les plus indifférents, pour ne pas dire les plus hostiles à la révélation. Y revenir ou mourir, et cela sans délai, tel est le point actuel de la question dans l'Europe entière.

Les faciles développements de cette vérité m'entraîneraient trop loin. Le but de notre correspondance est d'appeler l'attention sur une de ces lois chrétiennes qui, elle aussi, est démontrée par des catastrophes. J'oserai même dire qu'ici la démonstration est plus complète et plus éclatante. En effet, si, en parlant de la nécessité des lois et des vérités catholiques, on pouvait admettre du plus et du moins, il serait manifeste que cette loi, plus que les autres, est indispensable à la société : j'ai nommé la loi de la sanctification du dimanche.

#### IV

Je suis, comme vous, tellement convaincu de

la désastreuse influence de la violation du repos hebdomadaire, que je ne puis m'empêcher d'exprimer de nouveau mon douloureux étonnement de l'oubli profond dans lequel est restée cette cause essentielle de la maladie qui nous dévore. Pendant ces dernières années, une longue et noble lutte a été soutenue, par les catholiques de l'Europe entière, en faveur des libertés de l'Église, et par les catholiques de France en faveur de la liberté particulière de l'enseignement. La question est vitale, en effet. L'éducation, c'est l'empire ; car l'éducation, c'est l'homme. Qui d'entre nous ne l'a pas compris ?

Mais si l'éducation religieuse est nécessaire pour former des enfants chrétiens, n'oublions pas que la sanctification du dimanche peut seule assurer la persévérance de l'homme. Qu'au sortir des écoles catholiques les jeunes générations entrent dans un monde indifférent et antichrétien, elles ne tarderont pas, soyez-en sûr, à devenir elles-mêmes indifférentes et antichrétiennes. Or, toute nation qui ne respecte pas le jour sacré du repos et de la prière est une nation indifférente et antichrétienne, dont le contact est meurtrier pour les générations naissantes. Dès lors, tout espoir de salut dispa-

raît : la société se condamne elle-même à une ruine inévitable.

## V

D'ailleurs, toute illusion est désormais impossible. Nous touchons de la main à la plus grande catastrophe de l'histoire. Qu'on ne compte, pour la prévenir, ni sur le verbe humain, ni sur les gros bataillons. Si nous voulons être nous-mêmes nos sauveurs, nous ne sauverons rien, pas même un débris de ces biens matériels auxquels nous avons sacrifié tous les autres. Dieu seul, agissant dans la plénitude de sa miséricorde, peut nous retirer de l'abîme dans lequel nous sommes déjà à moitié plongés. Mais qui peut toucher en notre faveur son cœur paternel ? Une seule chose : le retour à lui.

Placés dans une situation moins grave que la nôtre, les peuples malades ne connurent jamais d'autre voie de salut : Ninive est un type immortel, un type obligé. Qui sait si ce n'est pas pour nous rappeler vivement l'exemple de la cité pénitente, que la Providence vient de nous envoyer ses gigantesques monuments ? Mais par où commencera le retour à Dieu, sinon par le repentir ? Quel sera le premier acte social de ce

repentir, sinon l'accomplissement d'un devoir qui conduit à la pratique de tous les autres ? c'est-à-dire la sanctification du dimanche, sans laquelle, nous le verrons bientôt, tout retour social au christianisme est impossible ou illusoire.

## VI

Il est plus vrai qu'on ne le pense, et surtout qu'on ne le dit : la France périt par la profanation du dimanche. Malgré les avertissements de tous genres qui lui sont prodigués, consommera-t-elle sa ruine ?... Dieu seul connaît ce redoutable mystère. A nous, qui l'ignorons, notre devoir est de combattre de toutes nos forces, et jusqu'au dernier soupir, en faveur de cette société mourante. En dégageant notre responsabilité, les efforts que nous tentons, si Dieu daigne les bénir, auront pour résultat d'arracher le malade au trépas, ou d'amortir, à l'égard de plusieurs, le terrible choc des événements que tout le monde redoute.

Afin de montrer la vérité dans tout son éclat et de ne laisser ni excuse à l'ignorance, ni prétexte à l'indifférence, ni subterfuge au mauvais vouloir, je vais examiner la question capitale de la sanctification du dimanche sous

toutes ses faces ; en d'autres termes, je vais la présenter dans tous ses points de contact avec les intérêts de l'homme et de la société. Ainsi, j'ose dire à tous, riches et pauvres, maîtres et ouvriers, acheteurs et vendeurs, habitants des villes et habitants des campagnes : si vous voulez conjurer les fléaux suspendus sur vos têtes et échapper à la barbarie qui vous envahit, le plus pressant de vos devoirs est de faire cesser parmi vous la scandaleuse, la désastreuse profanation du dimanche. Oui, vous le devez ; et, du jour où vous le voudrez, vous le pourrez.

1° Vous le devez, si vous tenez encore tant soit peu à la religion de vos pères qui, après tout, est l'unique source des avantages temporels que vous estimez exclusivement. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la religion.

2° Si vous ne tenez plus à votre religion, vous le devez encore, si vous tenez à la société humaine qui protège votre fortune, votre liberté, votre vie. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la société.

3° Si vous ne tenez plus à la société, vous le devez encore, si vous tenez à la famille, le seul bien commun qui nous reste aujourd'hui. En

effet, la profanation du dimanche est la ruine de la famille.

4° Si vous ne tenez plus à la famille, vous le devez encore, si vous tenez à la liberté, pour laquelle vous professez un culte si ardent. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la liberté.

5° Si vous ne tenez plus à la liberté, vous le devez encore, si vous tenez à votre bien-être, objet de tous vos labeurs. En effet, la profanation du dimanche est la ruine du bien-être.

6° Si vous ne tenez plus à votre bien-être, vous le devez encore, si vous tenez à votre dignité d'homme, à cette dignité dont vous vous montrez si jaloux. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la dignité humaine.

7° Si vous ne tenez plus à votre dignité d'homme, vous le devez encore, si vous tenez à votre santé et à la santé de ce qui vous est cher. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la santé.

Profanation du dimanche veut donc dire :

Ruine de la religion ;

Ruine de la société ;

Ruine de la famille ;

Ruine de la liberté ;

Ruine du bien-être ;

Ruine de la dignité humaine ;  
Ruine de la santé.

Chacune de ces ruines sera l'objet d'une ou de plusieurs lettres, selon l'importance des développements. Comme vous le désirez, monsieur et cher ami, notre correspondance finira par l'indication des moyens de remédier immédiatement au mal. Je dis *immédiatement* ; car ces moyens sont à la disposition de tout le monde et d'une application aussi sûre que facile.

La longueur de cette lettre ne me permet pas d'entrer en matière aujourd'hui : je le ferai dans peu de jours.

Agréez, etc.

---

## II<sup>e</sup> LETTRE

**La profanation du Dimanche, ruine de  
la Religion.**

6 avril.

I

**MONSIEUR ET CHER AMI,**

On m'apporte à l'instant votre lettre. Je réponds à ce qu'elle contient, dans l'ordre où

vous l'exprimez. « J'ai peur, tu as peur, il a peur, nous avons peur, vous avez peur, ils ont peur : tel est, me dites-vous, le refrain de tous les discours que vous entendez. » Vous me demandez ce que je pense de ce sentiment, et si vous faites bien de le partager. Oui, mon ami, le monde a raison de craindre ; je dirai même qu'il ne craint pas encore assez : ou plutôt il craint mal, en ce sens qu'il ne craint pas ce qu'il devrait craindre. Comme son père, son grand-père et son bisaïeul, le dix-neuvième siècle s'est obstiné à semer du vent ; il doit donc s'attendre à moissonner des tempêtes. Et quelles tempêtes, grand Dieu !

Oui, je le répète, le monde a raison de craindre. Mais il s'égare en portant sa crainte sur les causes secondes, au lieu de la porter sur la cause première. Comme les typhons qui bouleversent l'Océan, ou comme les sauterelles qui humilièrent la puissante Égypte, les barbares qui menacent l'Europe ne sont que les agents subalternes de l'Arbitre suprême. Lui seul a le pouvoir de leur dire : Vous irez jusque-là, et vous n'irez pas plus loin. Voilà celui qu'il faut craindre et craindre avant tout. Malheureusement, voilà celui que le monde ne craint pas. Je ne dit point assez : voilà ce-

lui que le monde continue de braver par le mépris obstiné de ses avertissements paternels, par la négation même de son existence. Tel est tout ensemble le châtiment et le malheur des peuples matérialistes, qu'ils perdent la conscience des lois vitales de la société. Cet aveuglement fut toujours le précurseur de la ruine (1).

## II

Vous ajoutez que les engagements, contenus dans ma dernière lettre, vous paraissent difficiles, et que la démonstration de ma thèse sera un vrai tour de force. Sans partager votre avis sur ce dernier chef, je vais entreprendre de dégager ma parole. Avant tout, je dois vous exprimer le regret de n'avoir, dans cette correspondance, à fixer votre attention que sur des ruines; mais vous conviendrez que ce n'est pas ma faute. De nos jours, où porter ses regards sans rencontrer des ruines? La face de la terre en est couverte : ruines morales, ruines intellectuelles, ruines matérielles, ruines sociales, ruines domestiques.

(1) *Terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ. (Ps. LXXV.)*

Une chose nous consolera, vous et moi, en étudiant ce lugubre spectacle : c'est la pensée que nous ne parcourons tous ces monuments de la justice divine que pour reconnaître les causes de la catastrophe, et les signaler hautement à ceux qui doivent les combattre.

### III

Enfin, vous désirez savoir quel est, dans la langue religieuse, le sens précis de ces mots : *Profanation du dimanche*. Vraiment, c'est bien ainsi qu'il faut commencer. En bonne et loyale philosophie, la première règle de toute discussion, c'est de définir les mots qu'on emploie.

A ce propos, voudriez-vous, monsieur le représentant, prier quelques-uns de vos plus célèbres collègues de pratiquer ce principe élémentaire, au moins une fois pendant toute la durée de leur mandat ? Si par hasard la rhétorique y perd quelque chose, à coup sûr la vérité y gagnera, et l'intelligence des lecteurs s'en trouvera notablement soulagée.

Nous appelons *sainte* une chose qui est exclusivement consacrée au culte de Dieu. La faire servir à des usages ordinaires, c'est la *profaner*, ou, suivant la rigueur de l'étymologie,

la *jeter hors du temple*. Pour exprimer la violation du dimanche par le mot de profanation, il faut donc que le dimanche soit une chose sainte : il en est ainsi.

L'auteur de nos jours en prélève un sur sept ; c'est une dîme, une redevance qu'il exige, en témoignage de son domaine souverain et inaliénable : ce jour, il le fait *sien*. Ordre formel de le consacrer tout entier au repos de l'âme, au travail moral, à la prière, à la reconnaissance, à l'adoration ; défense non moins rigoureuse de le donner au travail corporel, à l'oisiveté, aux plaisirs mondains. Ainsi, travailler, vendre, acheter, etc., c'est profaner le dimanche : l'employer aux exercices religieux, c'est le sanctifier.

Avec une sagesse égale à sa divine autorité, l'Église détermine un acte spécial qui, sous peine de faute grave, doit être religieusement accompli : j'ai nommé l'assistance à l'auguste sacrifice de la messe. Même au point de vue social, quel utile précepte que celui-là ! Quelle leçon d'égalité et de fraternité dans cette réunion des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, sous les yeux du père commun, pour s'entendre rappeler leurs devoirs et reprendre de leurs fautes ! Quel principe de liberté véritable, c'est-à-dire d'émancipation des

mauvais penchants, dans l'assistance religieuse, et périodiquement obligatoire, à l'immolation d'un Dieu pour ses créatures ! Mais je coupe court à ces considérations, et j'aborde le sujet de ma lettre : profanation du dimanche veut dire ruine de la Religion.

#### IV

Suivant la belle définition de saint Augustin, fondée sur la nature même de la chose et sur les termes formels de l'Écriture, *Religion* signifie alliance ou société de l'homme avec Dieu, lien qui unit l'homme à Dieu. Toute alliance suppose des engagements réciproques entre les parties contractantes, je veux dire certaines conditions fondamentales dont la violation entraîne la rupture du contrat. Il en est ainsi de la Religion. Reste à savoir si la sanctification du septième jour est une condition fondamentale de cette divine société, en sorte que la violation de ce précepte entraîne la dissolution de l'alliance.

Je dirai d'abord, non pour vous l'apprendre, que dans la Religion, dogme et précepte, tout est fondamental. Tout venant de Dieu lui-même est également respectable, et doit être

également respecté. Néanmoins, si, comme vous le savez, une distinction quelconque pouvait être faite, je dirais volontiers que le repos du septième jour est la base même de l'alliance auguste de l'homme avec Dieu. D'où il suit manifestement que la profanation du dimanche, publique, générale, habituelle, comme nous le voyons aujourd'hui dans la plupart de nos villes et de nos campagnes est la ruine de la Religion. J'aurais une foule de raisons pour le prouver; je me contente de trois :

1° Dans tout le code divin, vous ne trouvez pas de précepte plus ancien, plus universel, plus souvent réitéré, plus fortement sanctionné, par conséquent plus essentiel ;

2° Vous n'en trouvez pas dont la violation entraîne aussi infailliblement la ruine de tous les autres ;

3° Vous n'en trouvez pas dont la violation porte au même degré le caractère de l'injustice et de la révolte, et devienne au même titre une profession publique d'athéisme.

En faut-il davantage pour établir que le repos sacré du septième jour est une condition fondamentale de l'alliance de l'homme avec Dieu ?

V

D'abord, nul précepte plus ancien. Il est une loi qui date de l'origine des temps ; une loi qui a survécu à toutes les catastrophes qui ont bouleversé l'univers, à toutes les migrations qui ont fractionné en mille pièces la famille primitive ; une loi qui n'a pas d'instituteur humain ; une loi qui est le fondement de la religion universelle et le pivot du monde. Cette loi, c'est la division du temps en sept jours, avec le repos obligé du septième.

Aussi, lorsque, du haut du Sinaï, le Créateur intime ses volontés au peuple d'Israël, il ne lui dit pas : *Sanctifie le jour du sabbat*, mais : *Souviens toi de sanctifier le jour du sabbat*. Ce précepte n'est pas nouveau : tes aïeux l'ont connu, il remonte à l'origine des temps (1). *Tu travailleras six jours et tu feras tous tes ouvrages ; mais le septième, c'est le sabbat du Seigneur, ton Dieu.*

(1) *Deus a mundi exordio hoc primo sabbati die, illum sanctificavit, id est actu festum instituit, colique voluit ab Adamo ejusque posteris sacro otio et cultu Dei, maxime recolendo beneficium creationis suæ totiusque mundi, illo die completæ. Unde patet sabbatum fuisse festum institutum et sancitum primitus... ab origine mundi. Ita Ribera, Philo, Catharinus, etc. (Corn a Lapid. in Gen , II. 3.*

*En ce jour tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête de somme, ni l'étranger qui sera sur ton territoire. Car le Seigneur a fait le ciel et la terre et la mer en six jours, avec tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié (1).*

## VI

Nul précepte plus universel. L'obligation de consacrer exclusivement au service de Dieu un jour sur sept a, comme je l'ai dit, survécu à toutes les vicissitudes des temps, et passé de la loi ancienne dans la loi nouvelle. Par la détermination souveraine de l'Église, l'accomplissement en est fixé au dimanche. Le fait n'est contestable pour personne, attendu qu'il n'est contesté par personne.

La loi de la prière et du repos septénaire domine le monde entier. Il serait aisé de faire de l'érudition et de justifier ma phrase par vingt pages de textes grecs, latins, arabes, etc. Ici les philosophes, les historiens, les poètes, les orateurs de l'antiquité, les savants protestants

(1) *Exod.*, xv, 8-11.

et catholiques, les voyageurs modernes, les missionnaires les plus instruits, sont tous les échos d'un illustre Père de l'Église, saint Théophile. Vers le milieu du second siècle, ce docte évêque d'Antioche écrivait à son ami Autolyeus : « Tous les peuples de la terre connaissent le septième jour (1) »

Développant naguère cette pensée, l'estimable auteur du *Dimanche* ajoute : « La vérité d'un jour réservé à Dieu est *impérissable*, comme la connaissance même de l'Être suprême. On peut encore en déchiffrer les caractères primitifs, malgré les surcharges de l'erreur ; et l'on retrouve partout, jusqu'à un certain point, la division septénaire, l'observation d'un jour sur sept, et la sanctification de ce jour par le repos et par le culte (2). »

(1) *Ac de die etiam septimo locuti sunt (poetæ, scriptores, philosophi), cujus nomen omnes homines usurpant, sed plerique quam vim habeat ignorant. Quod enim apud Hebræos sabbatum dicitur, græce redditur hebdomas, quæ quidem apud omne humanum genus appellatur. (Ad Autolyeum, lib. II, n° 12.). Voir sur le Septième jour les excellents articles des Annales de phil. chrét.*

(2) M. LE COURTIER, p. 31. — Si vos loisirs vous le permettent, vous pouvez lire les passages des auteurs de toute nation dans dom Calmet, *Commentaire sur la Genèse*, liv. II ; dans Godescard, *le Dimanche*, ch. I et II ; dans M. Perrenès, *Instit. du dimanche*, p. 51-67, etc.

## VII

Nul précepte plus souvent réitéré. *Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat* : Si vous prêtez l'oreille aux oracles divins, tel est l'ordre que vous entendrez répéter continuellement du Paradis terrestre au Sinaï, du Sinaï au Calvaire, du Calvaire aux quatre coins du monde. Les échos des siècles futurs ne cesseront de le redire jusqu'au seuil de l'éternité, où commencera le repos absolu dont le sabbat est l'image.

Inspiré de Dieu, Moïse l'intime jusqu'à douze fois au peuple d'Israël. Les auteurs sacrés qui, se succèdent avant et après la captivité de Babylone, insistent tous avec une force particulière sur l'accomplissement de ce précepte. Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Osée, Amos, les grands et les petits prophètes, semblent avoir pour but essentiel de leur mission d'annoncer les biens ou les maux, qui sont la suite de l'observation ou de la profanation du jour de Dieu. Voulez-vous, mon cher ami, vous procurer l'avantage de retenir sans peine leurs éloquentes paroles ? Procurez-vous un livre qui n'est plus guère connu que des ecclésiastiques : il s'appelle la

**Concordance.** Un exemplaire devrait orner la bibliothèque de chaque représentant du peuple.

Maintenant, si on voulait entendre toutes les voix qui, depuis dix-huit siècles, se sont élevées en Orient et en Occident pour réclamer, pour recommander, pour ordonner la sanctification du dimanche, il faudrait s'enfermer pendant des semaines entières dans une de nos bibliothèques nationales, et compulser tous les ouvrages des Pères, depuis saint Justin et Tertullien jusqu'à saint Bernard ; les codes et constitutions des empereurs romains , depuis Constantin jusqu'à Justinien et en deçà ; les capitulaires et les chartes de tous les rois de l'Europe, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XVIII.

Il faudrait parcourir encore les règlements à la fois si sages, si formels et si variés des communes, des corporations d'artisans et d'ouvriers. Enfin, il faudrait lire les immenses collections des conciles, des encycliques et des bulles pontificales ; les recueils non moins immenses de sermons et de mandements épiscopaux, avec l'obligation de s'arrêter presque à chaque page, pour écouter les graves enseignements qui sont donnés aux particuliers

et aux nations sur ce point fondamental (1).

## VIII

Il est une autre voix qui réunit le double avantage de n'être pas moins éloquente et d'être très-facile à entendre : c'est la voix du firmament. Vous le savez, les cieux sont des prédicateurs (2); et, si vous me permettez de le dire, les prédicateurs spéciaux de la brièveté du temps et du repos septénaire. A ce titre, ils sont faits pour notre siècle, où les hommes vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir; où ils travaillent comme s'ils n'étaient jamais obligés de se reposer. Avec cette sublime philosophie qui rend raison de tout et sans laquelle on ne peut rendre raison de rien, l'écrivain sacré nous dit que le Créateur *a fait le soleil, la lune et les étoiles pour marquer les temps, les saisons, les jours et les années* (3).

Le ciel est donc une magnifique horloge. Sur

(1) On trouvera une partie de ces monuments, avec l'indication de plusieurs autres, dans le *Code de la Religion et des mœurs*, 2 vol. in-12.

(2) *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Ps.* XVIII.)

(3) *Fiant luminaria in firmamento cœli, et dividant diem ac noctem, et sint in signa et tempora, et dies et annos.* (*Gen.*, I, 14; *Ps.* CXXXV.)

son cadran d'azur je vois deux aiguilles lumineuses qui, se promenant sur des heures marquées par des rubis, indiquent les jours, les semaines, les mois et les années. En paraissant et en disparaissant tour à tour de l'horizon, le soleil marque la division des jours, composés de ténèbres et de lumière. Croire que cette succession si rapide et si régulière n'a d'autre but que de déterminer matériellement la mesure des instants dont se compose notre vie, serait une erreur : la pensée du Créateur est plus haute.

Si les créatures sont faites pour l'homme, l'homme est fait pour Dieu : chacune d'elles est chargée de le lui redire à sa manière. « En me voyant chaque jour commencer et finir pour recommencer encore, je vous enseigne trois mystères : le mystère de la vie, elle est courte ; le mystère de la mort, elle n'est pas éternelle ; le mystère de la résurrection, elle est aussi certaine que la vie et la mort. » Voilà ce que nous dit, par son mouvement diurne, l'astre éloquent qui nous éclaire. Il nous dit encore que le commencement et la fin de la vie sont deux heures solennelles : qu'ainsi le commencement et la fin de chaque jour doivent être marqués par l'adoration. Que ce lan-

gage soit vrai et qu'il ait été compris, la preuve en est dans l'usage constant chez tous les peuples, et surtout dans l'Église catholique, de prier le matin et le soir.

**Par ses phases diverses**, la lune marque les semaines. Au bout de sept jours, on la voit arriver à une moitié régulière; au bout d'un nouveau septénaire son disque est plein; au bout de sept autres jours, il a décru d'une moitié parfaite; enfin, après vingt-huit jours à peu près d'apparition, il disparaît pour se renouveler bien!ôt. Cette lune qui se montre *en travail* de croissance et de décroissance pendant six jours consécutifs, puis, qui se *repose* dans une forme fixe chaque septième jour, peut-elle remplir mieux l'intention du Créateur et indiquer plus clairement à l'homme les six jours de travail et le septième de repos (1)?

Que tel soit dans la réalité l'enseignement qu'elle est chargée de nous donner, il suffit, pour en être parfaitement certain, de se rappeler le mot déjà cité du savant évêque d'Antioche, que tous les peuples de la terre *connaissent* le septième jour; et d'entendre Celui qui forma la reine des nuits : *La lune chez tous les*

(1) Voyez le *Dimanche*, p. 18:

*peuples et par toutes ses phases, dit le Créateur lui-même, marque le temps et forme le mois; mais elle sert aussi à indiquer les jours de fêtes : elle en est le signal. Ce magnifique héraut de l'armée des cieux entonne au milieu des astres les louanges du Très-Haut dans les jours où l'homme doit le bénir (1). On le voit, d'après cette peinture grandiose, la lune est le coryphée de Dieu, chargé de donner le signal, la mesure et le ton aux exercices religieux de l'homme; en sorte que les hommes, aux jours saints, ne font que reprendre en chœur le cantique que le ciel a entonné (2).*

## IX

Permettez-moi, monsieur et cher ami, de vous dire en passant que le texte sacré me met sur la voie d'un mystère dont je ne m'étais pas rendu compte. L'histoire profane nous apprend que, chez les différents peuples de l'antiquité, il y avait des jours *fastes* et des jours *néfastes*.

(1) Et luna in omnibus in tempore suo, ostensio temporis, et signum ævi. A luna signum diei festi,.... vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriose. (*Eccli.*, XLIII, 6-9; voyez le *Commentaire* de Cor. a Lapid.)

(2) *Le Dimanche*, page 24.

Les nations païennes croyaient donc à la différence *naturelle* des jours. Cette opinion était à mes yeux un préjugé ou une superstition de plus ; et j'en gratifiais libéralement les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Une réparation leur est due : cette croyance est fondée.

Le Père des jours, qui vient de nous indiquer ce mystère, va nous le révéler clairement : *Quelle est la raison, dit-il, pour laquelle un jour l'emporte sur l'autre, puisque tous les jours de l'année, mesurés et éclairés par le même soleil, semblent de même nature et de même condition ? Cette distinction n'est point vaine et arbitraire. C'est la science du Seigneur qui a séparé, réservé certains jours et établi cette mystérieuse différence. Dieu a disposé les temps dans sa sagesse ; il a pris certains jours, et les a élevés à l'honneur de jours solennels et sacrés, et il a laissé les autres dans le rang ordinaire qui ne sert qu'à remplir les semaines et les mois (1).*

Quelle nouvelle et sublime image nous pré-

(1) *Quare dies diem superat, et iterum lux lucem, et annus annum a sole ? A Domini scientia separati sunt... et immutavit tempora et dies festos ipsorum, et in illis dies festos celebraverunt ad horam, et ex ipsis exaltavit et magnificavit Deus, et ex ipsis posuit in numerum dierum. (Eccli., xxxiii, 7-10 ; voir Cor. a Lapid.)*

sente ici le texte sacré ! Voyez-vous le souverain Maître prendre d'une main une portion de notre vie, la bénir, la sanctifier, et la réserver comme dîme et comme hommage ; et, de l'autre main, rejeter le plus grand nombre de nos jours dans le cercle monotone des mois et des années, ne leur assignant d'autre mérite que celui de compléter la sanctification de notre existence, par la pratique journalière des vertus et des devoirs (1) ?

L'adoration quotidienne du matin et du soir, le repos sacré du septième jour, sont éloquemment prêchés par le soleil et la lune, ces deux infatigables hérauts de l'Éternel : mais ce n'est pas assez. Des constellations, appelées vulgairement les signes du zodiaque, c'est-à-dire des groupes d'étoiles, ou, pour dire le vrai mot, des *signes célestes*, apparaissent chaque soir du côté du ciel opposé au couchant du soleil. Chacune à son tour se montre sur l'horizon pendant une lunaison entière. Quand la douzième a disparu, la première revient ; et vous

(1) Ces belles paroles de l'auteur du *Dimanche* sont la traduction de la pensée des interprètes et le commentaire de ce vers éloquent : *Dies vulgares, qui nihil habent præ aliis singulare, sed tantum numerum cæterorum adaugent instar ciphrae, juxta illud : nos numerus sumus, et fruges consumere nati.* (Cor. a Lapid., in *Eccli.*, xxxiii, 9.)

avez vu passer sur la voûte du firmament, comme sur un cadran mobile, chacun des douze mois de l'année et l'année elle-même, dont ils sont les parties intégrantes.

Ce renouvellement des mois et des années est encore un moment sacré, et le prédicateur d'un renouvellement moral. Aussi, chez tous les peuples, le commencement de l'année et les nouvelles lunes ont été des jours de fête.

Il est donc vrai : grâce au cours parfaitement régulier du soleil, de la lune et des étoiles, la grande horloge des cieux sonne, chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année, l'heure du recueillement, de la prière et du repos sacré. Au son de cette heure solennelle, toutes les nations du globe sont jusqu'ici tombées à genoux pour adorer et bénir. Comment qualifier la conduite des hommes, la conduite de tout un peuple qui, ne respectant plus les jours saints, ne tiennent aucun compte de cette magnifique harmonie, et bouleversent tout le plan divin ? Est-ce stupidité ? est-ce malice ? est-ce l'une et l'autre ? Je vous laisse à décider.

Agréez, etc.

### III<sup>e</sup> LETTRE

#### **La profanation du Dimanche, ruine de la Religion. (SUITE.)**

9 avril,

I

MONSIEUR ET CHER AMI,

Vous me pardonnez, je l'espère, d'avoir un peu trop laissé courir ma plume dans ma dernière lettre. Au besoin je vous apporte deux excuses : d'une part, il m'a semblé que les dernières considérations que je vous ai soumises, beaucoup trop oubliées aujourd'hui, étaient de nature à pénétrer l'âme d'un grand respect pour le repos sacré du septième jour ; d'autre part, la conversation écrite ou parlée jouit, à mes yeux, de l'heureux privilège d'être un peu vagabonde : je n'ai pas voulu l'en dépouiller. Si c'est une erreur, je vais me tenir sur mes gardes et ne rien négliger pour être bref. Je continue :

## II

Nul précepte plus fortement sanctionné que le précepte du repos hebdomadaire.

L'importance d'une loi se reconnaît à la sévérité des peines et à la grandeur des récompenses, par lesquelles le législateur en assure l'exécution. Envisagée à ce nouveau point de vue, il est incontestable que la loi du repos hebdomadaire tient le premier rang parmi les lois divines et même dans les codes des nations chrétiennes. Si ce fait avait besoin de preuves, vos connaissances en législation, monsieur le représentant, vous mettraient en état de les déduire beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Ainsi, à d'autres qu'à vous s'adressent les détails qui vont suivre.

Le repos sacré du septième jour n'est ni un simple conseil qu'il soit permis de pratiquer ou de ne pas pratiquer ; ni un commandement sans importance qu'il soit loisible de violer sous les moindres prétextes, ou dont chacun puisse se dispenser de son autorité privée. C'est un précepte capital : peine de mort pour qui osera l'enfreindre.

Israël était campé au milieu du désert. Un

jour de sabbat, on trouve dans les environs un homme ramassant quelques morceaux de bois : il est conduit à Moïse. Le saint législateur, que l'Écriture appelle le plus doux des hommes, n'ose prendre sur lui de faire exécuter la loi dans toute sa sévérité ; il s'en va consulter le Seigneur. Pas de grâce, répond le Dieu d'Israël ; qu'il soit lapidé. Et il fut lapidé (1).

A l'imitation de cet exemple venu de si haut, tous les peuples sérieusement chrétiens ont eu des lois terribles contre les profanateurs du dimanche. L'amende, la flagellation, la dégradation, la mutilation de la main droite, la servitude à perpétuité, sont les peines portées, soit par les empereurs romains de l'Orient et de l'Occident, soit par les plus grands monarques de l'Europe (2). Voilà pour les particuliers.

### III

Si le crime devient national, des menaces terribles suivies d'affreuses calamités rappelleront aux sociétés coupables la sainteté de cette loi fondamentale. *Va, prophète*, dit le

(1) Num., xv, 32.

(2) Voy. *z Instit. du dimanche*, par M. PERNANÈS, pages 84 et suiv.

Seigneur à Jérémie, *tiens-toi debout à la porte de la ville par laquelle passent les enfants et les rois d'Israël, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur : Voulez-vous sauver vos biens et votre vie ? ne portez point de fardeaux, et n'en apportez point le jour du sabbat ; ne sortez point de marchandises de vos maisons le jour du sabbat, et abstenez-vous de toute œuvre servile ; sanctifiez le jour du sabbat comme je l'ai prescrit à vos pères. Si vous ne le faites pas, je mettrai le feu aux portes de votre ville ; il dévorera les maisons de Jérusalem, et vous aurez beau faire, vous ne l'éteindrez pas (1).* Juda fut sourd à la voix du prophète. Nabuchodonosor se chargea d'accomplir la menace du Tout-Puissant et de venger la loi sacrée du repos hebdomadaire : on sait de quelle manière il s'en acquitta.

Saccagée, ruinée, emmenée en esclavage, foulée aux pieds des infidèles pour avoir violé le sabbat du Seigneur, la nation juive ne se corrige pas. Revenue de sa captivité, elle commit de nouveau le crime qui a causé tous ses malheurs. *Et je vis alors, dit un de ses conducteurs, des Israélites qui foulaient des pressoirs le jour du sabbat ; d'autres qui portaient des far-*

(1) *Jer.*, XVII, 19-27.

*deaux, d'autres qui transportaient sur des bêtes de somme du vin et des raisins, des figues et toutes sortes de marchandises, et qui les introduisaient dans Jérusalem. Et les Tyriens y venaient également, et vendaient, le jour du sabbat, toutes sortes d'objets aux fils de Juda et de Jérusalem.*

*J'en fis les plus sévères reproches aux chefs de la cité, et je leur dis : Quel est donc le crime que vous commettez ? Quoi ! vous profanez le jour du sabbat ! Est-ce que nos pères ne se sont pas rendus coupables du même forfait ? et avez-vous oublié que c'est pour cela que notre Dieu a déversé sur nous et sur la ville tous les maux que nous avons soufferts ? Et vous voulez rallumer la colère du Seigneur en violant le jour sacré du repos (1) !*

Les menaces et les châtimens ne suffisent pas au souverain législateur. L'observation du septième jour est, de tous les actes de soumission de la part de l'homme, celui dont il se montre le plus jaloux. Aussi, pour assurer l'accomplissement de cette loi, il lui présente un nouveau motif dans les récompenses magnifiques dont il couronnera sa fidélité. Si vous écoutez ma voix, dit-il, et que vous ne profaniez le jour du sabbat ni par le négoce ni par le travail,

(1) II Esdr., 15-20.

*les princes et les rois passeront par les portes de Jérusalem ; on y viendra de toutes parts les mains pleines d'offrandes, et cette prospérité sera éternelle (1).*

A la prospérité matérielle il ajoute l'allégresse, la gloire et la puissance de la nation. *Si vous vous abstenez, dit-il, de voyager le jour du sabbat, et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré ; si vous le regardez comme un repos délicieux, comme le jour saint et glorieux du Seigneur, dans lequel vous lui rendrez l'hommage qui lui est dû, alors vous trouverez votre joie dans le Seigneur ; je vous élèverai au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé sur la terre (2).* Rien ne serait plus facile que de multiplier les passages où sont contenues, sous des formes différentes, les mêmes, promesses et les mêmes menaces.

#### IV

Dieu a-t-il changé ? Pour avoir été transféré au dimanche, le repos du septième jour en est-il moins sacré ? Parce qu'il a comblé les chrétiens de faveurs plus grandes que les Juifs, le souverain Maître exige-t-il moins de recon-

(1) *Jer.*, xvii, 24-26.

(2) *Is.*, lviii, 13-14.

naissance, et la dîme qu'il s'est réservée sur les jours de l'homme doit-elle être payée avec moins de fidélité? Le fils du Calvaire est-il moins obligé à la perfection que l'esclave du Sinaï, et le repos septénaire a-t-il cessé d'être la condition indispensable de la culture de l'âme?

S'il n'est qu'une seule manière de résoudre ces questions, il s'ensuit que l'importance extrême du sabbat sous la loi de Moïse, le dimanche la conserve sous l'Évangile. Or, nous l'avons vu, cette importance est telle, qu'il n'y a pas dans le code divin de précepte plus ancien, plus universel, plus souvent réitéré, plus fortement sanctionné, par conséquent plus fondamental, que le précepte de la sanctification du septième jour.

Si donc Religion veut dire alliance ou société de l'homme avec Dieu, lien qui unit l'homme à Dieu, il est évident que la profanation *française* du dimanche, c'est-à-dire la violation publique, générale, permanente de la condition essentielle de cette alliance, est la ruine même du divin contrat. Parmi les hommes, est-ce qu'une convention n'est pas rompue, lorsqu'une des parties en viole, même une fois, les conditions fondamentales? Que serait-ce si, comme

dans le cas présent, la violation était habituelle ?

A ce premier titre, la profanation du dimanche est donc la ruine de la Religion.

## V

Ce n'est pas assez. Elle jouit de ce lamentable privilège à un second titre beaucoup plus marqué. En effet, monsieur et cher ami, vous ne trouverez pas dans le code divin de précepte dont la violation entraîne aussi infailliblement la ruine de tous les autres. Savez-vous quel fut chez tous les peuples, et si haut qu'on puisse remonter dans les annales du monde, le cri de guerre de tous les hommes dont l'orgueil entreprit de détrôner Dieu ? L'athéisme ? Non. Le déisme ? Non. La volupté ? Non ; mais la destruction du jour de la prière. Sur tous les étendards, je vois écrit ce que David y lisait déjà, il y a trois mille ans : *Effaçons les jours de fête de Dieu des calendriers de toute la terre* (1).

Ici, mieux qu'ailleurs, se vérifie le mot du comte de Maistre : « Le mal a un instinct in-

(1) Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra.  
(Ps. lxxiii.) Le calendrier républicain en est la preuve.

faillible : il ne frappe pas toujours fort, mais il frappe toujours juste. » Supprimez le dimanche, ou, ce qui revient au même, faites qu'il soit généralement profané chez un peuple, et bientôt vous n'avez plus ni connaissance ni pratique de la Religion, ni fréquentation des sacrements, ni culte extérieur. L'expérience en est faite ; elle est palpable à toutes les mains, visible à tous les yeux.

S'il fallait en donner la raison, je dirais qu'on ne peut appeler connaître la Religion, avoir sur cette science tout à la fois si profonde et si variée les notions imparfaites reçues dans l'enfance. J'ajouterais que ces notions, nécessairement fort incomplètes, souvent écoutées légèrement, plus souvent mal comprises, sont bien vite oubliées dans le bruit de l'atelier, dans la dissipation du collège, au contact d'une société comme la nôtre, dont les habitudes, les préoccupations, les maximes sont éminemment propres à obscurcir les idées chrétiennes, et à éteindre jusqu'au sens de la foi.

Si donc, sorti de l'enfance, l'homme, quel qu'il soit, ne vient plus entendre les maîtres de la Religion, il perd, beaucoup plus vite qu'on ne peut le penser, le mince bagage de

connaissances religieuses qu'il avait acquises. Combien de fois n'ai-je pas entendu des vieillards, embarrassés de répondre aux questions les plus élémentaires du catéchisme, dire publiquement : « J'ai bien su cela autrefois, mais il y a longtemps que je l'ai oublié ! »

Combien d'autres fois n'ai-je pas vu des jeunes gens, des jeunes personnes de seize à dix-sept ans, ou muets sur les choses qu'ils avaient apprises à l'époque de leur première communion, ou malheureux jusqu'au ridicule dans leurs réponses hasardées ? Or, avec la profanation du dimanche, plus d'instruction religieuse. Le temps, les moyens ou la volonté manqueront : c'est un fait évident comme la lumière du jour.

Mais supposons qu'on n'oublie point les enseignements élémentaires qu'on a reçus, supposons même que ces enseignements soient complets. Dans ce cas, la profanation du dimanche n'en est pas moins la ruine de la Religion, qui ne peut plus exercer aucune influence sérieuse. En effet, on conviendra sans peine qu'il ne suffit pas de connaître en spéculation les conditions du divin contrat, il faut les méditer, les méditer encore ; ou, comme dit le législateur lui-même, *les lier à*

*son bras, les placer sur son cœur*, afin qu'elles deviennent la règle constante de la conduite. Ce défaut de méditation des vérités de la Religion est la cause de tous les maux du monde (1).

Ici encore, avec la profanation du dimanche, nulle méditation sérieuse de ces vérités salutaires. Qui donc les méditera pendant la semaine? L'ouvrier, le laboureur obligé de gagner son pain à la sueur de son front? mais il n'en a pas le temps. L'homme d'une classe plus élevée? mais le temps lui manque aussi. N'a-t-il pas pour l'occuper ses affaires, ses plaisirs, son journal? Et puis, donnez-lui le temps : en a-t-il la volonté? En thèse générale, non, il ne l'a pas. Pour lui, non moins que pour l'homme de peine, la profanation du dimanche est donc la ruine de la Religion.

Ces considérations décisives acquièrent une nouvelle force, si on réfléchit que l'observation du repos septenaire est plus qu'une condition fondamentale de la société de l'homme avec Dieu : elle est, en quelque sorte, cette société même. J'ai pour l'avancer la parole formelle

(1) *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. (Jer., XII, 11.)*

de Dieu : *Le sabbat, dit-il, est mon pacte avec les enfants d'Israël, et le signe éternel de ce pacte*(1).

Ce qu'était, sous ce rapport, le sabbat dans l'ancienne alliance, le dimanche ne l'est-il pas sous la loi nouvelle ? De là, cette locution si profondément vraie des premiers persécuteurs de l'Église à nos pères dans la foi : *Je ne te demande pas si tu es chrétien, je te demande si tu as observé le dimanche*. La fidélité en ce point dispensait de toute autre question. Tant il est vrai, au jugement même du simple bon sens, que la sanctification du dimanche est la base de la Religion, et que la profanation du dimanche en est la ruine, c'est-à-dire que la Religion est ou n'est pas, suivant que le dimanche est ou n'est pas sanctifié.

## VI

Allons plus loin. La profanation du dimanche est encore la ruine de la Religion, parce qu'elle est une révolte ouverte contre Dieu, et une profession publique d'athéisme.

Ceci, je l'avoue, m'effraye beaucoup plus

(1) *Pactum est sempiternum inter me et filios Israel, signumque perpetuum.* (*Exod.*, xxi, 16, 17, etc.)

que le socialisme, dont nous sommes menacés. Quel spectacle, monsieur et cher ami, présente chaque semaine notre malheureuse patrie ! Tous les huit jours, la France se met en insurrection publique contre Dieu ! Tous les huit jours, elle jette au Tout-Puissant un insolent défi ! Quand du haut de nos vieilles cathédrales les cloches appellent à la prière, la foule reste immobile et le temple désert. Le bruit de la rue, le roulement des voitures, l'agitation du commerce, le retentissement du marteau, l'étalage des marchandises continuent comme la veille !

L'insulte n'est pas assez sanglante. Dans les pays chrétiens, on se prépare au dimanche, dès la veille, par des dispositions d'ordre et de propreté dans les maisons et dans les rues ; et, si la fête est solennelle, par des jeûnes, des purifications ou des prières publiques. Voyez, dans la plupart de nos cités françaises, la sacrilège parodie de ces choses si saintes ! Le lundi est le dimanche de la débauche et de l'impiété : il a ses premières vêpres. Lors donc que l'heure solennelle du grand sacrifice est passée, et qu'ainsi la profanation du dimanche est consommée, le mouvement extérieur se ralentit, les magasins se ferment peu à peu. A la tenue négligée du tra-

vail, succèdent les habits de fête : la foule envahit la rue.

Où vont ces hommes, et ces femmes de tout âge, libres désormais de leur temps ? Ils tiennent sans doute le chemin du temple ; là, ils vont réparer dans un repos deux fois salutaire les forces de leur corps et la santé de leur âme. Non ; enfants prodigues, ils ne connaissent plus la maison de leur père. Où vont-ils donc ? Demandez-le aux *Barrières*, aux théâtres, aux cabarets, aux lieux de débauche. Pour eux, les tables de l'orgie ont remplacé la table sainte ; les chants de la licence sont leurs hymnes sacrées. Le théâtre est leur temple ; les danses et les spectacles leur tiennent lieu d'instructions et de prières.

La nuit elle-même n'apporte pas un terme à l'immense scandale. A cette heure mauvaise, l'innocence rencontre plus souvent la séduction ; des mystères d'iniquité s'accomplissent dans l'ombre. Le lendemain on va reprendre ses travaux, le corps usé par les intempérances de la veille, l'esprit fatigué de dissipations et d'intrigues, le cœur corrompu, l'âme poursuivie de remords, et la semaine recommence avec la malédiction de Dieu. Ainsi, par un désordre qui crie vengeance au ciel, le jour

saint est le jour le plus profané de la semaine. L'outrage peut-il monter plus haut ?

Oui, il le peut. Tous les profanateurs du dimanche sont loin de retourner au travail le lundi. La plupart consacrent ce jour à l'oisiveté et à la débauche : c'est le dimanche de l'orgie, et ils le font. Mais pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? Comment ne pas voir dans ce choix je ne sais quelle inspiration satanique, qui veut, par ce rapprochement, rendre plus insultant le mépris de Dieu et de sa loi ? Je vous le répète, ce désordre m'effraye plus que le socialisme.

## VII

A la crainte il ajoute la honte : il me fait rougir. Quel exemple nous donnons au monde entier ! Que doivent penser de nous les étrangers qui viennent en France, et qui voient notre scandaleuse profanation du jour sacré ? Je ne parle pas seulement des catholiques, dont nous blessons profondément le sentiment religieux, et que nous humilions cruellement par le mépris d'une religion qui est aussi la leur ; je parle des protestants.

Passez dans l'hérétique Angleterre, la métropole de l'activité et du commerce. Y verrez-

vous un seul mètre d'étoffe étalé devant un seul magasin ? Non, pas un. Du moins les magasins sont-ils ouverts ? Non ; si ce n'est les magasins de comestibles, et cela jusqu'à midi seulement ; et cela sans aucun étalage ; et cela même est une simple tolérance. Les voitures circulent-elles comme dans nos villes, faisant trembler les vitraux de nos églises, troublant sans cesse le calme de la prière, et rendant tout recueillement impossible ? Non ; les voitures de transport ne circulent pas ; les voitures particulières se montrent, et en très-petit nombre, aux heures du service religieux.

Les usines, ces immenses usines qui ont à fournir des produits à l'univers entier, fonctionnent-elles ? Non. En Écosse même, les chemins de fer oublient leur dévorante activité ; l'intérêt, le plaisir, tout s'arrête respectueusement devant la loi sacrée. Les postes, elles-mêmes, qui apportent des quatre coins du monde et qui doivent y reporter des lettres et si nombreuses et si pressées, et si importantes à tous les points de vue, les postes font-elles leur service ? Non. Ni à Londres, ni en Écosse, pas une lettre n'est distribuée, et ne part le dimanche. Il y a une distribution unique dans les autres villes du royaume.

Mais ce temps qu'elle ôte au travail. l'Angleterre le donne peut-être, comme nous, aux théâtres et aux cabarets? Non. Jamais un théâtre n'est ouvert le dimanche; jamais une taverne, pendant les heures de l'office (1).

Même sévérité aux États-Unis d'Amérique.

Que résulte-t-il de cet humiliant contraste? C'est que notre scandaleuse violation de la loi sacrée du repos hebdomadaire, si religieusement observée dans tous les lieux qu'éclaire le soleil, met tous les peuples en défiance vis-à-vis de nous, et nous place au dernier rang de leur estime. En Europe, elle nous relègue au ban des nations civilisées; et en Afrique, au rang des chiens.

Dire que ce mépris est l'effet d'un préjugé, serait nous défendre par une injure. Aux yeux de tous les peuples, la violation publique, habituelle, générale du repos sacré, est une insurrection périodique contre Dieu même. Or, l'horreur qu'inspire au genre humain la révolte d'un peuple contre Dieu ne fut jamais l'effet

(1) Que dans les Banlieues des grandes villes anglaises, où la foule se porte le dimanche, il y ait des désordres, nous sommes loin de le contester. Seulement le respect extérieur est gardé, la liberté respectée et le scandale public évité: c'est immense.

d'un préjugé. Nous obstiner à le prétendre, ce serait ajouter la sottise à l'injure, et recueillir, par surcroît, la dérision du monde entier, légitime salaire de la suffisance et de l'entêtement.

## VIII

Ce mépris est d'autant mieux justifié, que *notre* profanation du dimanche n'est pas seulement une insurrection contre Dieu, mais une profession publique d'athéisme.,

Tel est son plus vrai et son plus odieux caractère. La Religion, vous le savez, est le lien qui unit à Dieu non-seulement l'homme individuel, mais encore l'homme collectif qu'on appelle peuple. Ce lien n'existe pas pour un peuple, à moins qu'il ne se manifeste par certains actes publics, accomplis en commun, au moyen desquels ce peuple témoigne sa foi comme peuple, et sa dépendance à l'égard de la Divinité.

Donc, toute nation qui n'a pas de culte public, obligatoire pour la nation, fait profession publique d'athéisme. Les membres de cette nation peuvent avoir individuellement une religion ; mais la nation elle-même n'en a pas : elle est athée comme nation. Voilà ce qu'ont cru, ce qu'ont compris, ce que croient, ce que com-

prennent encore tous les peuples du globe. Chrétiens, juifs, mahométans, païens, tous, un seul excepté : le peuple de France.

Or, ces actes du culte public, accomplis en commun et obligatoires pour la nation, exigent, de toute rigueur, un temps, un jour fixe, où, libre de tout travail, le peuple entier puisse s'assembler dans ses temples, et montrer, par des prières et des sacrifices solennels, le lien sacré qui le rattache à Dieu. Voilà encore ce que comprennent toutes les nations de la terre.

Aussi, on n'en trouve pas une qui n'ait son jour de repos et de culte public. Pour les chrétiens, c'est le dimanche; pour les juifs, le samedi; pour les musulmans, le vendredi; pour les idolâtres d'Ormuz et de Goa, le lundi; pour les nègres de la Guinée, le mardi; pour les Mongols, le jeudi. Chez certaines nations, dépositaires moins fidèles de la loi primitive du repos septenaire, comme les Chinois, les Cochinchinois, les Japonais, on trouve le commencement de l'année, plusieurs nouvelles lunes, et même le 15 et le 28 de chaque mois, consacrés au culte solennel de la Divinité (1).

Donc, tout peuple qui n'a pas de jours lé-

(1) Voyez LANOTHE LE VAYER, t. XII, épît. II, ps. 32.

galement réservés au culte national est un peuple qui n'a pas de nom religieux parmi les peuples : il n'est ni chrétien, ni juif, ni mahométan, ni païen ; il est quelque chose de monstrueux : il est athée.

## IX

Profanation du dimanche veut dire ruine de la Religion : telle est, monsieur et cher ami, la proposition que j'avais à établir dans mes premières lettres : la tâche me semble remplie. Avant de finir, je veux appeler un instant votre attention sur ces deux mots : *ruine de la Religion !*

Envisagée sous ce premier rapport, comprend-on bien toute la gravité de la question qui nous occupe, ou, si vous aimez mieux, l'inexprimable gravité du désordre que nous combattons ? En présence de ce qui se passe en Europe, et plus encore dans l'appréhension de ce qui nous menace, est-il besoin de redire la nécessité absolue de la Religion et la coupable démente de ceux qui la détruisent ?

Qui dit ruine de la Religion, dit : rupture du lien qui unit l'homme à Dieu, négation de Dieu, négation de la Providence, négation de l'auto-

rité, négation de la société, négation de la famille, négation de la propriété, négation de la moralité des actes humains.

Qui dit ruine de la Religion, dit : anarchie dans les intelligences, anarchie dans les cœurs, anarchie dans les faits ; doutes, ténèbres, angoisses, sensualisme, égoïsme, orgueil, révolte ; fièvre de l'or, fièvre du plaisir, déchaînement complet de toutes ces bêtes furieuses qu'on appelle passions, et dont le repaire immonde est le cœur de chaque homme.

Qui dit ruine de la religion, dit : pouvoirs sans droit, institutions sans fondements, autorité sans respect, société sans défense ; privations sans dédommagements, sacrifices sans récompense, douleurs sans consolations ; démence, désespoir, suicides, révolutions, pillages, despotisme, bouleversements, barbarie, chaos.

Qui dit ruine de la Religion, dit, en un mot : dégradation de l'homme jusqu'au niveau de la bête, et au-dessous.

Agréez, etc.

## IV<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine de la Société.**

14 avril.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

Avec vous, comme avec tout homme habitué à réfléchir, je pourrais m'en tenir à ce qui précède, et ma thèse entière n'en serait pas moins établie. Quand il est prouvé que la base d'un édifice est détruite, n'est-il pas évident que toutes les parties de l'édifice sont condamnées à une ruine inévitable ? Toutefois, il est bon d'aller plus loin, afin de montrer aux plus aveugles l'influence directe, spéciale et fatalement irrésistible de la profanation du dimanche sur toutes les *ruines*, énumérées en tête de notre correspondance. Ainsi, comme je l'ai annoncé, profanation du dimanche veut dire ruine de la société.

## II

Par cela même que la profanation du dimanche est la ruine de la religion, elle est aussi la ruine de la société ; car il n'y a pas de société sans religion. Cela pour deux raisons entre mille : la première, parce qu'il n'y a pas de société possible sans sacrifice de l'intérêt privé à l'intérêt public. La seconde, parce qu'il n'y a pas de société sans autorité.

D'abord, il n'y a pas de société possible sans sacrifice de l'intérêt privé à l'intérêt public. Prenez n'importe quelle agrégation d'hommes qui veulent vivre ensemble, un atelier, par exemple. Vous vous adressez au premier ouvrier qui se présente, et vous lui dites. « Ton intérêt privé, ta volonté personnelle, tes désirs, tes caprices, tes goûts sont la règle unique de tes actions ; tu n'es jamais obligé d'en faire le sacrifice au bien des autres. » Vous tenez le même langage au second, au troisième, à tous ; et vous ajoutez : « Voilà votre charte, vivez en société »

Que vois-je ? l'heure du travail a sonné. Nul n'arrive « Pourquoi es-tu en retard ? demandez-vous au plus diligent. » « Parce que cela me

plaît ; mon intérêt privé est la règle suprême de ma conduite ; je suis libre d'en faire ou de n'en pas faire le sacrifice. » Tous font la même réponse ; les uns travaillent, les autres jouent, et, le lendemain, l'atelier est fermé.

Je prends l'armée. On assiège une forteresse ; le général désigne un régiment pour monter à l'assaut. Le régiment demeure immobile. — « Pourquoi ne marchez-vous pas ? — Notre intérêt personnel avant tout ; et notre intérêt personnel est de vivre. Pas si fous que d'aller joncher de nos cadavres les fossés de la place ! » Les autres régiments sont successivement commandés, tous font la même réponse. Le général brise son épée, et s'éloigne au plus vite : l'armée n'existe plus.

Je prends enfin la société elle-même. Je vois un nombre infini de professions pénibles, peu lucratives, peu honorées. Or, il arrive qu'un jour toutes ces professions se disent entre elles : « Assez longtemps nous avons porté le poids du travail ; à d'autres la fatigue, à nous le repos. » Et toutes se mettent en grève. La charue, dirigée par les mains intelligentes du laboureur, ne déchire plus le sein de la terre ; l'enclume ne retentit plus sous le marteau du forgeron ; le bois ne se façonne plus en meubles

de toute espèce sous les doigts de l'ébéniste ; le maçon renonce à son équerre, et le plâtrier à sa truelle.

« Mes amis, pourquoi ne travaillez vous plus ? — A chacun son tour. — Mais, que prétendez-vous faire ? — Rien, si bon nous semble. Notre intérêt personnel avant tout : nous ne connaissons d'autre loi que celle-là. Tout au plus nous accepterons d'être représentants du peuple, préfets, magistrats, généraux, ambassadeurs, et surtout rentiers. — C'est votre dernier mot ? — Vous l'avez dit.

« Mais sans travail, comment vivrez-vous ? — Nous *partagerons*. » Le lendemain j'entends le canon qui mitraille les insoumis et les *partageux*, apprenant aux uns et aux autres par des arguments irrésistibles, qu'il n'y a pas de société possible sans sacrifice de l'intérêt privé à l'intérêt public.

### III

On le voit, monsieur et cher ami, la loi du dévouement est la grande loi de l'humanité. Mais le moyen d'obtenir ainsi de l'ouvrier, du soldat, du citoyen, quelle que soit d'ailleurs sa profession, le sacrifice constant de son intérêt

privé à l'intérêt public, sacrifice qui va quelquefois jusqu'à la ruine de la santé et à l'effusion du sang ? Il n'en est qu'un seul : la Religion. Pourquoi ? Parce que la Religion seule offre dans ses récompenses éternelles une compensation suffisante pour payer tous les sacrifices : comme les supplices éternels dont elle menace le méchant suffisent seuls pour enchaîner les passions terribles qui rugissent au fond du cœur de l'homme. Inutile de vouloir prouver par des raisonnements une vérité, que l'expérience des nations modernes élève au-dessus de toute contestation.

#### IV

Eh bien ! que fait la profanation du dimanche ? Plus que toute autre doctrine, plus que tout autre scandale, elle empêche fatalement la Religion d'exercer sur le monde cette influence victorieuse et indispensable à la société. D'une part, il est évident que la Religion ne saurait exercer cette influence à moins d'être connue et méditée. Mais j'ai prouvé qu'avec la profanation du dimanche, la Religion ne sera jamais ni connue ni méditée. D'autre part, il n'est pas moins évident que la Religion ne saurait avoir

l'influence dont nous parlons, si chaque dimanche on vient donner un démenti public à ses enseignements sur la nécessité du sacrifice et du dévouement, en vue des récompenses et des châtimens futurs.

Or, que dit aux populations la profanation publique du dimanche ? « Le ciel, c'est le plaisir ; l'instrument du plaisir, c'est l'argent : gagner de l'argent à tout prix, c'est toute la Religion. Ainsi nous le croyons, nous les favoris de la fortune, propriétaires, négociants, industriels, nous les vrais saints de l'unique paradis. Peuple, vois-nous à l'œuvre. Pour nous pas de jours de repos. Nous travaillons et nous faisons travailler ; nous vendons et nous faisons vendre ; nous achetons et nous faisons acheter le dimanche comme les autres jours. Fais comme nous ; le temps est compté, hâte-toi. Un jour perdu par semaine te donne cinquante-deux chances de malheur par an.

— Mais la Religion défend le travail du dimanche, sous peine de perdre le ciel et de mériter l'enfer ? — Le ciel ! l'enfer ! sont des contes de nourrice, bons pour égayer ou effrayer les enfants. »

Voilà, monsieur, ce que prêche littéralement tous les huit jours, sur tous les points de la

France, la profanation du dimanche. Et dans quel langage ? Dans le langage le plus populaire et le plus éloquent, le langage de l'exemple. Et par qui ? Par des hommes qui s'intitulent *conservateurs*, qui se disent *le grand parti de l'ordre*, comme si l'ordre n'était pas le respect des lois, et comme si la première loi à respecter n'était pas celle qui est la base de toutes les autres, la loi divine ! Si l'esprit d'aveuglement et de vertige est le précurseur de la chute des nations, que penser de notre avenir ?

Quoi ! le culte de l'or poussé jusqu'au mépris public et national des préceptes et des dogmes du christianisme, toutes les espérances de l'homme concentrées sur la terre, le plaisir présenté comme but suprême de la vie ; connaissez-vous rien de plus incompatible avec l'esprit de sacrifice indispensable à la société ? Rien qui l'attaque plus directement ? Rien qui le tue plus infailliblement ? Telle est pourtant la profanation du dimanche. Avais-je tort de vous la signaler comme la ruine de la société ? Ai-je tort d'ajouter qu'il n'est pas de moyen plus sûr et plus prompt de matérialiser une nation et de la conduire au socialisme ?

Voyez, en effet, la conséquence que les classes ouvrières ont tirée de ce scandaleux sermon.

Avides de jouissances, et incapables de parvenir par le travail au paradis du plaisir, elles ont dit : « Puisque le ciel et l'enfer de la Religion ne sont que des mots, notre destinée s'accomplit donc ici-bas. Le travail est pénible, il est ingrat ; le temps est court. Pendant que nous travaillons, il en est qui se reposent ; ils jouissent, pendant que nous souffrons. Quoi de plus injuste que les uns aient tout et les autres rien ? La justice est de partager, partageons ! »

Ainsi procède la logique des peuples. Qui osera dire qu'elle n'est pas rigoureuse, et niera cette proposition : Si la profanation du dimanche n'est pas la mère du socialisme, elle en est la nourrice ?

## V

J'ai indiqué, en commençant ma lettre, une seconde raison pour laquelle la profanation du dimanche est la ruine de la société, savoir qu'il n'y a pas de société sans autorité. Il va de soi que si, dans un atelier, dans une famille, dans une nation, tout le monde veut être maître, il n'y a plus de société possible. Il faut une autorité, il la faut partout

Mais qu'est-ce que l'autorité ? C'est le droit de commander, le droit d'être obéi. D'où vient

à l'homme le droit de commander? De lui même? Non; car tous les hommes sont égaux par nature. De la société? Non; car la société, n'étant qu'une réunion d'hommes, n'a pas plus *par elle-même* le droit de commander qu'un seul homme.

Si la racine du droit était en elle, la règle du bien et du mal y serait aussi. Il faudrait admettre comme vrai le monstrueux sophisme de Rousseau, et dire que *le peuple est la seule autorité qui n'a pas besoin d'avoir raison pour légitimer ses actes*. Sans doute, la société peut parler au nom de la force, mais la force seule n'est pas l'autorité, c'est le despotisme.

De qui vient donc l'autorité et toute espèce d'autorité? Elle vient de Dieu, et de Dieu seul : *Non est potestas nisi a Deo*(1). Dans ce mot, un des plus importants de nos divines Écritures, est la raison du droit.

Oui, toute espèce d'autorité vient de Dieu : autorité sacerdotale, autorité royale, autorité législative, autorité judiciaire, autorité paternelle : *Non est potestas nisi a Deo*. Toutes les fois qu'un homme, quel que soit son nom, prêtre ou roi, chambre, sénat, tribunal, père

(1) Rom., XIII.

ou garde champêtre, vient me commander, si je n'entends pas dans sa voix la voix de Dieu, je me révolte. Je crie au despotisme, et, s'il m'impose des fers, je n'aspire qu'au moment de m'en débarrasser et de les lui briser sur la tête.

Il est donc d'une évidence palpable que tous les hommes dépositaires d'une autorité quelconque, que tous les citoyens à qui l'autorité est aussi nécessaire que le pain, n'ont pas de devoir plus sacré que de faire respecter et de respecter eux-mêmes l'autorité de Dieu ; autrement toutes les autres autorités perdent leur puissance, parce qu'elles perdent leur droit : et sans autorité la société est impossible.

## VI

N'admirez-vous pas ici la naïveté de nos *honnêtes gens*, de nos bons représentants, de nos bons propriétaires, de nos bons bourgeois, de tous ceux qui, parmi nous, ont quelque chose à conserver ? Vous n'en rencontrez pas un qui ne se lamente sur l'esprit général d'insubordination, de révolte, de cupidité, de jalousie et de mépris pour toute autorité, et qui ne tremble pour l'avenir. Or, tout en exprimant ses doléances et ses alarmes, vous voyez

ce même honnête homme saper par sa conduite le peu qui lui reste d'autorité, en sapant, aux yeux de ses domestiques, de ses enfants, de ses voisins et de ses amis, l'autorité de Dieu et de son Église. Conservateur de nom, comment ne s'aperçoit-il pas qu'il est révolutionnaire d'ê fait, et révolutionnaire de la pire espèce? Peut-on perdre le sens au point de ne plus comprendre que L'UNIQUE MOYEN D'OBTENIR LE RESPECT DE SES INFÉRIEURS, C'EST DE RESPECTER SOI-MÊME SES SUPÉRIEURS?

## VII

Maintenant, monsieur et cher ami, je vous le demande, qu'est-ce que la profanation du dimanche publique, générale, habituelle, comme la France en offre le spectacle, tous les huit jours, depuis quatre-vingts ans? N'est-ce pas le mépris public, général, habituel, national de l'autorité de Dieu, de l'autorité de Dieu dans un point fondamental, respecté religieusement par toutes les nations civilisées? Et vous voulez que le peuple, auquel on donne chaque semaine cette leçon publique de mépris insolent pour l'autorité de Dieu, base de toutes les autres, vous voulez que ce peuple en respecte aucune?

Que diriez-vous d'une armée dont les officiers de tout grade donneraient, chaque dimanche, l'exemple du mépris pour l'autorité du général en chef, refusant publiquement d'obéir à ses ordres, faisant eux-mêmes et laissant faire à leurs soldats positivement le contraire? Vous diriez, et avec raison, que cette armée va tomber dans l'anarchie; vous diriez que les officiers, en ébranlant l'autorité de leur chef, ébranlent la leur; vous diriez que si, au jour de la révolte, ils sont insultés et chassés honteusement, ils ne font que recueillir ce qu'ils ont semé.

## VIII

Ce raisonnement s'applique de tout point à la profanation du dimanche, et il implique cette conséquence nécessaire, savoir: qu'en livrant chaque semaine au mépris des populations l'autorité de Dieu, la profanation du dimanche y livre toutes les autres, les ébranle toutes dans leur base, et conduit inévitablement à la ruine de la société, dont l'autorité est la condition indispensable. Telle est l'extrémité fatale à laquelle nous touchons.

Aujourd'hui plus d'autorité debout dans le respect des peuples: ni autorité pontificale, ni

autorité royale, ni autorité législative, ni autorité paternelle. Une fois enhardi à porter le marteau sur la base de l'édifice, ce monde a tout abattu, et il continue de frapper ; et, à la place d'une hiérarchie régulière, on voit s'agiter vers un brutal niveau une multitude d'atomes humains, poussés par un désir effréné de jouissances, qu'aucune puissance humaine ne peut ni modérer ni satisfaire.

D'où vient cette anarchie formidable qui conduit le monde à la barbarie ? De l'adoration de la matière et du mépris de l'autorité ? Quel est tout ensemble l'excitateur le plus populaire et le signe le plus expressif de cette adoration et de ce mépris ? Je n'hésite pas un instant à répondre : c'est la profanation du dimanche ; car, jouir et mépriser, telle est sa signification.

Telle est aussi, je le sais, la signification de tout discours, de toute parole, de tout acte privé ou public contre la loi divine ; mais tout discours n'est pas lu, toute parole n'est pas entendue, tout acte privé n'est pas vu, tout acte public n'est pas permanent. Il en est autrement de la profanation française du dimanche. Tous la voient, tous la comprennent, et cela constamment ; car toutes les semaines elle

élève la voix, et d'un bout de la France à l'autre, elle crie à tout le peuple : « Jouis et méprise ! »

Ce n'est pas tout : non-seulement la profanation du dimanche ébranle directement la société, parce qu'elle est une révolte ouverte contre l'autorité, et une prime donnée à l'adoration de la matière ; mais encore parce qu'elle est la cause d'attaques innombrables contre toute espèce d'autorité. Le cabaret est la conséquence inévitable de la profanation du dimanche.

Qu'est-ce que le cabaret, au point de vue du respect de l'autorité et de la tranquillité publiques ? Le cabaret, c'est le club en permanence ; pas une autorité divine ou humaine qui n'y soit attaquée, moquée, chansonnée, jetée dans la fange de l'orgie (1). Or, on compte en France 332,000 cabarets. La profanation du dimanche remplit donc chaque lundi 332,000 clubs sur tous les points de l'Empire. Avec cela, dites-moi si un peuple est gouvernable ? Sans attendre votre réponse, j'affirme qu'avec une pareille machine de guerre, il n'y a pas de société qui résiste.

(1) En ajoutant les cafés et les autres établissements où l'on vend des liquides, on arrive, d'après les dernières statistiques, au chiffre monstrueux de 550,000.

## IX

Je me demande maintenant si les hommes chargés de nous défendre savent bien ce que, pour une nation chrétienne, signifient ces deux mots : *ruine de la société*. A voir l'indifférence des uns et l'inintelligence des autres (1), il est permis d'en douter, et ce doute n'est pas ce qu'il y a de moins effrayant dans notre situation. Qu'attendre d'un malade que le médecin se contente de plaindre, ignorant ou la nature du mal ou la nature du remède nécessaire à la guérison ?

Eh bien, il faut le dire, le mal qui nous dévore est dans les âmes. La Religion seule peut le guérir. La profanation du dimanche étant la ruine de la Religion entraîne la ruine de la société qui devient impérissable. Or, pour nous, la ruine de la société, ce n'est pas seulement le paganisme, c'est la barbarie.

Comme celle des individus, la chute des na-

(1) Après la Révolution de 1848, le gouvernement effrayé des dangers qu'avait couru l'ordre social, fit fermer des milliers de cabarets; depuis quelques années on en laisse ouvrir tant qu'on veut. O sagesse !

tions se mesure à la grandeur des vérités et des grâces dont elles abusent : *corruptio optimi pessima*. Si, pour avoir abusé des lumières de la révélation primitive, le monde ancien dut tomber dans l'abjection du paganisme, le monde actuel, contempteur superbe des lumières de l'Évangile et du sang du Calvaire, doit tomber plus bas que le paganisme : il doit rouler jusqu'à la barbarie. Déjà cette barbarie, sans exemple dans l'histoire, envahit les idées. Il faut que les plus grandes intelligences de l'époque prennent sérieusement la défense des vérités et des droits les plus élémentaires de toute société ; droits et vérités qui furent toujours sacrés chez les peuples païens, qui le sont encore chez les nations barbares et même chez les hordes sauvages : Dieu, la distinction du bien et du mal, la famille, la propriété, l'homme.

Or, quand la barbarie est dans les idées, son passage dans les mœurs et dans les faits n'est plus qu'une question de temps. Quand, du sommet des hauteurs où il s'est formé, le torrent impétueux est déjà descendu à mi-côte de la montagne, soyez-en sûrs, à moins d'un miracle, il sera bientôt dans la plaine. Voilà ce qui nous menace, ce qui nous arrivera aussi

infailliblement que la nuit au déclin du soleil, si on ne se hâte d'élever la seule digue capable de prévenir la dernière catastrophe. Cette digue, c'est la foi; et ce qui doit être l'application immédiate, l'application sociale de la foi, c'est la sanctification du dimanche. L'Europe le comprend-elle ?

Agréez, etc.

---

## V<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine de la famille.**

I

13 avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Ce que vous me dites dans votre réponse de l'*inintelligence* du pays légal, n'a rien qui doive étonner. Notre pays légal n'est pas chrétien ; ce qui veut dire, je lui en demande pardon, qu'en fait de lois sociales, de salut social, de progrès social, il est aveugle et impuissant. Le mot est aussi vrai qu'il est vieux, et il a trois mille ans ; s'il le trouve dur, il peut s'en prendre à celui qui l'a prononcé. « Vains sont tous les hommes *politiques et autres*, ou qui n'est pas la science de Dieu (1). »

En attendant, je le répète, c'est le malheur et le châtiment des peuples matérialistes de perdre la connaissance des lois fondamentales

(1) Vani enim sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. (*Sap.* XIII, 1.) — Nisi Dominus ædificaverit domum, etc., ps. 126.

des sociétés. L'homme sans foi religieuse ne sait pas que la société est un fait divin ; un fait qui subsiste en vertu des lois que l'homme n'a pas établies, et auxquelles il ne peut toucher sans produire un ébranlement ou une ruine. Il croit, au contraire, qu'il lui est donné de faire une société, comme à l'architecte de bâtir une maison ; de soutenir la société chancelante avec des lois de sa façon, comme on soutient une mesure avec des étais.

Certes, si les lois humaines pouvaient seules assurer l'existence d'une nation, jamais nation n'aurait eu de gage plus positif de longévité que la France moderne. Plus de soixante-dix mille lois et décrets : quelle source de vie ! quelle garantie de prospérité ! Il n'en va pas ainsi ; malgré toutes les lois humaines si nombreuses et si savamment élaborées qu'elles soient, la violation d'une seule loi divine suffit pour amener une série de ruines partielles, qui finissent tôt ou tard par une ruine complète.

A l'exemple que je vous en ai donné dans ma dernière lettre, je vais en ajouter un second, et montrer non pas à vous, monsieur le représentant, qui le savez, mais à plusieurs de vos collègues qui ont l'air de l'ignorer, que la profanation du dimanche est la ruine de la famille.

## II

Rien de plus nécessaire, rien de plus délicieux, rien de plus honorable que la famille : voilà qui est vrai toujours. Mais, dans les temps actuels, où la société est divisée en mille partis qui se détestent, en attendant qu'ils se déchirent, la famille est le seul bien commun qui reste à l'homme. Si donc j'établissais avec la dernière évidence que la profanation du dimanche détruit cette chose si indispensable, si sainte et si douce, sera-t-il besoin d'autre motif pour ramener immédiatement le repos sacré du septième jour? Eh bien! oui; la profanation du dimanche est la ruine de la famille. En effet, il n'y a pas de famille, sans la pratique des devoirs qui la constituent, et sans le lien qui unit les membres qui la composent.

## III

Élément primitif de l'Église et de l'État, la famille a pour but d'alimenter l'une et l'autre, en entretenant le fleuve des générations humaines. A l'église, elle donne des fidèles : à l'État, des citoyens. De là, des devoirs religieux et des devoirs civils. Ces devoirs sont les

lois qui unissent entre eux les membres qui la composent : devoirs de nourrir, d'instruire, de surveiller, de reprendre et d'édifier, de la part du père et de la mère ; et, de la part des enfants, devoirs de respecter, d'aimer, d'obéir, d'assister les auteurs de leurs jours. La connaissance de ces devoirs sacrés, c'est la religion qui la donne, comme elle donne le dévouement nécessaire pour les accomplir. Faites maintenant que le dimanche soit profané par tous les membres ou seulement par le chef de la famille, aussitôt c'en est fait des devoirs qui la constituent.

#### IV

En effet, plus d'assistance commune aux instructions qui apprennent à tous les membres de la famille leurs obligations réciproques.

Instructions nécessaires au père, à qui elles redisent, et cela en présence de tous les fidèles, en présence de sa femme et de ses enfants, qu'une grande dignité lui est conférée, mais qu'une grande responsabilité pèse sur lui ; qu'il est revêtu de la double autorité du sacerdoce et de l'empire, non pour être un despote, mais le ministre de Dieu pour le bien ; qu'il doit, image

vivante de Dieu, commander, reprendre, gouverner sa maison avec sagesse et équité, comme Dieu lui-même gouverne le monde.

Instructions nécessaires à la mère, à qui elles redisent, et cela en présence de tous les fidèles, en présence de son mari et de ses enfants, que sa vie doit être un dévouement de tous les jours et de toutes les heures ; qu'elle-même doit être l'ange de la soumission, de la pudeur, de la clémence, de la charité, du travail et de la paix, afin de diriger l'intérieur de sa famille, comme la Providence elle-même dirige toutes choses par la double puissance de la douceur et de la force.

Instructions nécessaires au père et à la mère, à qui elles redisent, et cela en présence de tous les fidèles, en présence de l'un et de l'autre et de leurs enfants, que la religion et la société ont les regards fixés sur eux ; que leurs enfants sont un dépôt sacré, et qu'il leur en sera demandé compte sang pour sang.

Instructions nécessaires aux enfants, à qui elles redisent, et cela en présence de tous les fidèles, en présence de leurs pères et mères, de leurs frères et sœurs, qu'ils ont, sous peine de crime devant Dieu et devant les hommes, et de malheur en ce monde et en l'autre, quatre devoirs sacrés à remplir envers leurs parents : le res-

pect, l'amour, l'obéissance, l'assistance spirituelle et corporelle avant et après leur mort.

## V

Que ces instructions viennent à cesser, et sur-le-champ la connaissance des devoirs de la famille s'affaiblit, pour n'être bientôt qu'un vague souvenir sans influence sur la conduite. La sainte dignité de leur mission est oubliée par les parents. A leurs yeux l'enfant n'est plus un candidat du ciel, mais un citoyen de la terre, mais un petit de l'espèce humaine. Ils croiront avoir accompli toute justice, lorsqu'ils auront soufflé au cœur de leurs fils et de leurs filles l'amour des biens de ce monde, en leur procurant les moyens de le satisfaire : c'est-à-dire lorsqu'ils auront formé des recrues au socialisme et au communisme, terme final auquel aboutissent, nécessairement, par une route ou par une autre, les tendances de l'homme sans espérance au delà du tombeau.

Alors du foyer domestique s'échappent des essaims d'êtres malfaisants, et d'autant plus dangereux que rien dans leur âme ne répond aux grandes notions de devoir de sacrifice et de vertu. Comment la société, dans laquelle ils

entrent ainsi préparés, ne ressentirait-elle pas profondément le contre-coup des principes de désordre qu'ils lui apportent ? Et puis, la connaissance des devoirs ne suffit pas : il faut le courage de les accomplir. Or, nuls devoirs n'exigent autant de dévouement, de sollicitude, de sacrifices, de persévérance, c'est-à-dire de véritable courage, que les devoirs de la famille. Dieu seul peut le donner et le soutenir. Le donnera-t-il si l'on ne daigne pas même le lui demander ? et le demande-t-on sérieusement, quand on profane le jour consacré à la prière ?

Hélas ! les parents profanateurs du dimanche ne prient ni ce jour-là ni les autres, et bientôt les enfants eux-mêmes ne prient plus. Mais sans prières, et surtout sans prières en commun au pied des saints autels, sans participation commune au banquet divin, sans édification mutuelle, par conséquent sans la grâce divine, que devient le courage chrétien, que devient la famille ?

Les mauvais instincts, inhérents à la nature humaine, reprennent l'empire, et vous avez des pères durs, emportés, capricieux, insoucians, débauchés ; vous avez des mères molles, impatientes ; mondaines, paresseuses et trop souvent infidèles ; vous avez des enfants irrespectueux ;

insoumis, libertins, sans affection, dévorés du désir de l'indépendance; et, au lieu d'abriter un paradis, le toit domestique ne couvre qu'un enfer : la famille n'existe plus.

Ce n'est point ici une supposition gratuite, c'est un fait connu ; un fait dont le plus obscur village de la plus obscure province présente la triste preuve ; un fait que toutes nos villes vous offrent vingt fois dans la longueur d'une rue ; un fait qui se révèle chaque jour par des querelles, des divisions, des procès scandaleux, des blasphèmes, des larmes, des traits d'ingratitude et de dureté qui font trembler et rougir.

## VI

Combien de fois, monsieur et cher ami, n'avez-vous pas été frappé de ce symptôme de décadence qu'offre, parmi nous, la société domestique ! L'insubordination y semble à l'ordre du jour, et j'avoue que c'est pour moi un des présages les plus certains de la ruine prochaine dont sont menacées les nations vieilles de l'Europe méridionale. L'état de la famille détermine l'état des sociétés. Jusqu'à un certain point, les États peuvent exister sans mœurs publiques, mais non sans mœurs domestiques :

témoins deux grands faits qui n'ont point échappé à vos méditations. Le premier appartient au monde antique, le second subsiste encore : je veux parler de l'empire romain et de l'empire chinois.

Je me suis souvent demandé quel était le lien social qui avait maintenu si longtemps ces deux colosses à l'état de nation ? Si je considère la religion, la législation, la justice, les mœurs publiques de ces deux peuples, loin de trouver des principes de vie, je vois partout les germes les plus actifs de dissolution. Le matérialisme le plus grossier y pénètre tout, y domine tout, y tient lieu de tout ; si bien que le Chinois d'aujourd'hui vous dira qu'il est sur la terre pour manger du riz, comme le Romain d'autrefois disait qu'il y était pour manger du pain et assister aux jeux du cirque : *panem et circenses*.

Néanmoins, toute chose a sa raison d'être. Où trouver celle de ces deux gigantesques empires ? Uniquement dans le respect de l'autorité paternelle, c'est-à-dire dans le lien domestique. Nulle part, vous le savez mieux que moi, ce lien ne fut plus étendu, plus fort, plus sacré. Quand il se rompit, l'empire romain tomba en poussière ; quand il se rompra dans le Céleste-Empire, nous verrons la même catastrophe.

## VII

Mais la profanation du dimanche n'est pas la ruine de la famille seulement parce qu'elle conduit à l'ignorance et à l'oubli des devoirs qui la constituent, elle l'est encore parce qu'elle brise le lien qui unit les membres qui la composent. Connaît-on bien la vie des artisans, des ouvriers, et de la plupart des habitants des campagnes, c'est-à-dire des trois quarts des hommes? Avant le jour, le chef de la famille est debout. L'heure du travail l'appelle; il sort de sa maison sans avoir vu sa famille, qui repose encore dans les bras du sommeil. Deux fois le jour, il vient prendre, en courant, la nourriture nécessaire au soutien de ses forces. Alors ses enfants sont absents, retenus à l'école ou au travail, et il ne les voit, ni ne leur parle; s'ils sont présents, il ne les voit, il ne leur parle qu'à la hâte.

Le soir arrive, et le père, succombant à la fatigue, s'empresse d'aller chercher dans un sommeil réparateur la vigueur indispensable au travail du lendemain. D'autres fois, une course nécessaire; ou l'entraînement des camarades, lui enlève les quelques instants dont il

pourrait disposer en faveur de sa famille. Il en est à peu près de même de cette classe, aujourd'hui fort nombreuse, d'hommes employés dans les comptoirs du commerce, dans les compagnies de chemins de fer, ou dans les bureaux des administrations de l'État.

Or, cette absence, cette séparation de la famille a lieu tous les jours de la semaine, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin : avec la profanation du dimanche, elle devient perpétuelle. Dans ce cas, le père et la mère ressemblent aux animaux sauvages, dont l'un est en course dès le matin pour chercher la pâture aux petits, tandis que l'autre nettoie la caverne et protège la jeune progéniture, jusqu'à ce que celle-ci, devenue plus forte, quitte elle-même la demeure où elle est née, et oublie sans retour les auteurs de son existence. Tel est le rôle dégradant auquel la profanation du dimanche condamne la chose la plus sainte, la plus noble du monde, la famille.

## VIII

Le saint repos du dimanche est seul capable de l'y soustraire. Ce jour-là, tous les membres

de la famille, libres de travail, peuvent passer ensemble de précieux instants. Le père peut à loisir interroger ses enfants, les faire causer, étudier leur caractère, leurs défauts, leurs bonnes qualités ; encourager les uns, reprendre les autres, donner à tous d'utiles conseils, puisés soit dans les confidences de la mère, soit dans les aveux qu'il a reçus des enfants eux-mêmes, soit dans les instructions de l'Église, soit dans une lecture utile et agréable faite en commun. Il peut s'enquérir sérieusement, et non à la légère, auprès de leurs maîtres et de leurs maîtresses, de leur aptitude, de leur conduite, de leurs fréquentations, de leur exactitude à l'école ou à l'atelier ; en un mot, il peut accomplir le plus doux comme le plus sacré de ses devoirs, l'éducation de ses enfants.

De leur côté, les enfants, voyant, d'une part, leur père respectueusement soumis au Père qui est dans les cieux ; d'autre part, sa sollicitude et sa bonté, apprennent à le mieux connaître, à le respecter plus religieusement, à le craindre, de cette crainte si bien nommée la crainte filiale.

En devenant plus chrétien, le lien de famille devient et plus doux et plus fort. Pour tous, l'intérieur du foyer domestique prend un nou-

vel attrait, gage précieux de la concorde et sau-  
vegarde des mœurs.

Ce résultat est infaillible surtout lorsque la  
journée, sanctifiée par l'assistance commune  
aux offices de la paroisse, se termine par de  
visites, faites ou reçues, aux différents membres  
de la famille, par des promenades agréables, par  
des jeux innocents, et par ces *soupers* à jamais  
regrettables, qui réunissaient autour d'une table,  
simplement servis, plusieurs générations de pa-  
rents et d'amis. Toutes ces joies si morales et  
si vives, les seules, hélas ! auxquelles on puisse  
prétendre aujourd'hui, deviennent le fruit de  
la sanctification du dimanche. Avec la pro-  
fanation du dimanche, au contraire, rien de  
tout cela n'est possible. J'ai donc eu raison,  
pour ce nouveau motif, de dire qu'elle est la  
ruine de la famille, puisqu'elle en brise le lien,  
comme elle en fait oublier les devoirs.

Agréez, etc.

## VI<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine de la liberté.**

25 avril.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

Auriez-vous la charitable et très-intéressante fantaisie d'égayer un nombre de vos collègues et de jouir de leurs gros rires d'incrédulité ; ou, mieux encore, seriez-vous dominé du désir de vous entendre appeler *réactionnaire*, et moi *jésuite* ? En ce cas, je vais vous indiquer l'infaillible moyen de réussir à l'un et à l'autre. Communiquez à messieurs tels et tels, qui siègent sur la montagne rouge, et même sur la montagne blanche, cette lettre, où j'ai la prétention d'établir que la profanation du dimanche est la ruine de la liberté.

Comme je dois m'attendre à opérer sous un feu croisé d'objections, vous ne trouverez pas mauvais que je commence par me mettre à couvert. Dans les guerres de discussion, le vrai

bouclier c'est la logique. Pour être de bon aloi, la logique doit procéder de définitions inattaquables et se développer en inductions rigoureusement enchaînées les unes aux autres : c'est ainsi que la rose sort du bouton, et le bouton de la graine. Mes préliminaires établis, j'arrive aux définitions et je demande : Qu'est-ce que la liberté ? quelles en sont les limites ? quelle en est la base et la condition ?

## II

Nous pouvons bien dire de la liberté, monsieur et cher ami, ce qu'on a dit d'une institution célèbre : « Beaucoup en ont parlé, mais bien peu l'ont connue. » D'abord, il existe par le monde, à l'heure qu'il est, des millions d'hommes qui regardent la liberté comme le droit de faire tout ce qu'on veut. S'il en était ainsi, je me hâterais de prendre mon bâton et mon bréviaire, et j'irais habiter l'empire de la lune ; et cela pour une excellente raison : c'est que la terre serait inhabitable.

Admettons, en effet, que la liberté soit le droit pour chacun de dire et de faire tout ce qui lui passe par l'esprit, sans autre règle que ses caprices ; supposons ensuite un pays jouis-

sant de cette heureuse liberté. Voici un homme qui déchire votre réputation, comme l'animal affamé déchire sa proie. Vous lui en demandez la raison. — La raison ? c'est que cela me plaît et que je suis libre de le faire. — Ah ! tu es libre de déchirer ma réputation, et cela te plaît ! Je suis donc libre, moi aussi, de déchirer la tienne, et j'y trouve mon plaisir. Et voilà deux citoyens qui, en vertu de la liberté, se disent toutes les injures imaginables.

En voici un autre qui, s'approchant d'un air caressant, vous donne un vigoureux soufflet et vous vole votre bourse. — Coquin ! lui dites-vous, non content de me frapper, tu me voles ? — Eh ! oui, je suis libre de le faire, et cela me plaît. — Ah ! tu es libre de me souffleter et de me voler ! Je suis donc libre, moi aussi, de te rendre la pareille. Et voilà deux citoyens qui en vertu de la liberté, se battent comme des boxeurs et se dévalisent comme des brigands. Ou la liberté donne de pareils droits, ou elle ne les donne pas. Si elle les donne, j'ai eu raison de dire que le pays soumis à son empire est un coupe-gorge ; si elle ne les donne pas, il faut nécessairement reconnaître que la liberté se renferme dans certaines limites.

### III

Quelles sont ces limites? Avant de le dire, concluons que la liberté n'est pas, ne peut pas être le droit de tout faire. Bien plus, quoique l'homme libre puisse faire le bien et le mal, le pouvoir de faire le mal n'est nullement essentiel à la liberté; autrement Dieu ne serait pas libre, ou sa liberté serait moins parfaite que celle de l'homme. Autrement encore, toutes les lois des nations seraient de monstrueux attentats; car toutes ont pour but d'enchaîner la puissance de faire le mal, et M. Proudhon aurait raison de soutenir que *l'anarchie est l'état normal de l'homme*. La liberté ne consistant ni dans le pouvoir de faire tout ce qu'on veut, ni dans la faculté de faire le mal, elle doit donc se définir : *le pouvoir de faire le bien*; ou, ce que j'aime moins, *le droit de faire ce qui ne nuit à personne*.

Me demanderez-vous maintenant quelles sont les limites de la liberté? Je viens de le dire : les limites de la liberté sont les droits d'autrui. Par *autrui*, j'entends Dieu, le prochain, et nous-mêmes, si vous le permettez. Celui-là seul est donc libre, et mérite d'être appelé tel, qui, dans

ses paroles et dans ses actions, respecte tous les droits, ou, en d'autres termes, qui accomplit tous ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. Ces devoirs ont leur raison et leur règle dans la volonté infailible de Dieu.

De là, cette conséquence inévitable, que l'homme ou le peuple le plus libre est celui qui rencontre le moins d'obstacles pour accomplir et qui accomplit le plus fidèlement la volonté de Dieu en toutes choses. Telle est la belle définition que l'Église nous donne de la liberté humaine : *Servir Dieu*, dit-elle, *c'est régner* (1).

#### IV

Or, deux obstacles permanents s'opposent à cette puissance du bien, et tendent, par conséquent, à violer la liberté de l'homme : j'ai nommé nos propres passions et les passions d'autrui. C'est un fait que tout homme se trouve gêné dans le cercle de ses devoirs, qu'il éprouve je ne sais quelle secrète démangeaison d'en sortir, et ainsi d'usurper sur les droits de Dieu, de ses semblables et de son âme elle-même au bénéfice de

(1) *Servire Deo regnare est*. Paroles du *Pontifical*.

son corps. Pour n'être pas vaincu, il est obligé de rester constamment sous les armes. Telle est même la violence de la lutte, que les plus braves s'écrient en gémissant : *Infortuné que je suis ! je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas* (1).

Tant que l'homme n'est point parvenu à maîtriser ses puissances fougueuses, il est esclave. En cette qualité, vous le voyez traîné, la corde au cou, vers tout ce qu'il y a d'opposé au devoir, et sa liberté ne semble plus être que le funeste pouvoir de faire le mal. Il arrive même qu'il ne la sent plus, qu'il ne la comprend plus que par là. Dans cet étrange renversement, il appelle entrave, tyrannie, despotisme, tout ce qui tend à délivrer en lui la puissance du bien, en enchaînant la puissance du mal.

Alors, quel que soit son nom, toute autorité lui pèse ; il l'insulte en lui-même, il la hait, il la maudit. Afin de lui ôter son prestige, il la livre à la dérision ; et son plus ardent désir est de voir le jour, où il pourra en briser le sceptre et le fouler aux pieds. Qu'un homme, qu'un peuple qu'un monde réussisse dans cette lutte aveugle

(1) Non enim quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum, illud facio. (*Rom.*, VII, 13.)

contre sa propre liberté : aussitôt les passions érigées en lois deviennent de nouveaux et redoutables obstacles à la liberté de tous. Le bien ne peut plus s'accomplir qu'au péril de la fortune ou de la vie, et le martyr seul demeure indépendant.

V

Il est donc bien évident que l'affranchissement des passions ou la liberté intérieure est la source de la liberté extérieure. Un homme, un peuple corrompu qui parle de liberté, est un aveugle qui parle des couleurs ; un homme, un peuple corrompu, qui se croit libre, est un fou qui, dans le cabanon où il est chargé de chaînes, se croit le modérateur du monde ; un homme, un peuple corrompu, qui se flatte de parvenir à la liberté en renversant Dieu de ses autels, et les rois de leur trône, est un forcené qui abat les digues d'un fleuve pour empêcher l'inondation.

Non, monsieur, et mille fois non, la liberté n'eut jamais la corruption pour mère ni pour sœur ; jamais pour piédestal un pavé souillé de sang ; jamais pour garantie un chiffon de papier sur lequel est écrit, fût-ce en lettres d'or :

liberté, égalité, fraternité. La liberté est fille du courage et compagne de la vertu : elle a sa base dans les profondeurs du cœur. Tout cœur affranchi de la tyrannie des passions est libre ; s'il n'en est pas affranchi, il peut usurper le nom de la liberté, mais la réalité lui manque : il n'a que la licence, et la licence c'est l'esclavage.

En un mot, et dans nos temps d'illusions et de mensonge, permettez que j'insiste sur ce point essentiel : la corruption est la tyrannie des vices ; la tyrannie des vices est la servitude des âmes ; la servitude des âmes est le présage infaillible de la servitude des corps. Tout peuple corrompu est esclave de droit. C'est un bétail exposé sur un champ de foire, qui n'attend que l'acheteur. Vous savez que l'Abd-el-Kader de son époque, Jugurtha, jeta cette foudroyante prédiction à la face de la Reine du monde, et Jugurtha disait vrai (1). Sa parole n'a pas vieilli, en sorte que nous devons tenir pour certain que le peuple le plus près de l'esclavage est le peuple le plus corrompu, à moins qu'il ne soit condamné à périr.

(1) *Urbem venalem et mature perituram si emptorem invenerit.* (SALLUST., *in Jugurth.*)

## VI

Mais qui peut affranchir l'homme de la tyrannie des passions ? Dans les lettres précédentes, nous avons dit, nous avons mieux fait, nous avons démontré qu'une seule chose en est capable : la foi. Or, il n'y a pas de foi sans religion, et il n'y a pas de religion avec la profanation du dimanche : nous en avons aussi donné la preuve. Avis maintenant à notre siècle, qui ne rêve que la liberté, qui ne parle que de la liberté, qui ne travaille que pour la liberté, qui ne peut vivre sans la liberté.

Eh bien ! dans son langage et dans son culte, il est sincère, ou il ne l'est pas. S'il est sincère, qu'il prenne donc les moyens d'arriver à la fin : il les connaît maintenant. Ni les lois, ni les formes gouvernementales, ni les révolutions, ni les utopies, ni les discours, ni les agitations fébriles, ni les émeutes, ni les barricades ne changeront la nature des choses : la liberté est incompatible avec la corruption ; la corruption règne partout où ne domine pas la foi ; la foi cesse de dominer partout où la loi sacrée du dimanche est méconnue : c'est à prendre ou à laisser.

S'il n'est pas sincère, je n'ai rien à lui dire : le seul sentiment qu'il puisse inspirer est une profonde pitié.

## VII

A ce point de vue général et comme ruine de la religion, la profanation du dimanche est donc bien réellement la ruine de la liberté. Elle l'est encore pour une raison plus directe et plus sensible. En effet, la Constitution française proclame la liberté des cultes. Si ce n'est pas un vain mot, nul n'a le droit d'insulter au culte catholique, qui, après tout, est le culte de la majorité. A plus forte raison, nul n'a-t-il le droit d'empêcher les catholiques d'accomplir les préceptes de leur religion.

Eh bien ! je vous le demande, monsieur le représentant, qu'est-ce que la profanation du dimanche, sinon une insulte sanglante, jetée périodiquement à la face du catholicisme, un outrage odieux fait à tout ce qu'il y a de chrétiens fidèles ? Est-ce en les froissant ou en les laissant froisser dans tout ce qu'elle sont de plus sensible, que le gouvernement espère conquérir les sympathies des populations religieuses de nos provinces ? Son intérêt ne lui commande-

t-il pas de les ménager ? N'est-ce pas encore là que se trouvent les principes d'ordre, de fidélité, de dévouement, dernière digue au flot qui menace de nous envahir ?

Ce n'est pas tout : la profanation du dimanche est un attentat direct à la liberté d'une foule de négociants, d'entrepreneurs et d'ouvriers. Elle *force* le négociant catholique à transgresser la loi sacrée du dimanche en ouvrant ses magasins, en restant à son comptoir, en vendant à qui se présente, sous peine de perdre ses pratiques, de manquer la vente et de n'être pas, au jour de l'échéance, en mesure de faire face à ses engagements. Elle y force l'entrepreneur, l'industriel, sous peine de succomber à la concurrence écrasante que lui feront des confrères moins fidèles que lui.

Surtout elle y force l'ouvrier. « C'est demain dimanche, je ne viendrai pas travailler, dit-il le samedi soir à son maître, en recevant sa rente. — C'est ton affaire ; mais, si tu ne viens pas demain, tu peux chercher de l'ouvrage ailleurs. »

Et le malheureux père de famille, qui n'a que ses bras pour vivre et pour faire vivre ses enfants, se voit contraint de profaner le jour du repos.

S'il était chrétien, dit-on, ainsi que tous les

autres profanateurs du dimanche, ils sauraient bien conserver leur liberté, et prendre pour règle la devise de leurs maîtres dans la foi : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* ; puis, refusant de vendre ou de travailler, ils s'abandonneraient aux soins de la Providence. Vous comprenez sans peine que je suis loin d'applaudir à la conduite des uns ou des autres ; mais il faut convenir aussi que la contrainte morale qu'on leur impose, n'en est pas moins une violation de la liberté.

Ignore-t-on que le travail refusé par les ouvriers bons chrétiens, sera offert aux ouvriers moins fidèles et accepté par eux ? N'est-il pas clair que les pratiques vont de préférence chez celui qui satisfait le plus promptement à leurs demandes ? Or, est-il moral de frapper dans ses intérêts le chrétien fidèle à sa religion, et d'assurer un gain à celui qui se moque des lois religieuses ?

Est-il équitable, et cela au mépris de la loi civile elle-même, de placer chaque dimanche les catholiques entre leur intérêt et leur devoir ? Est-il permis de les exposer à une tentation permanente à laquelle, malgré leur volonté, un très-grand nombre se laissent entraîner ? Le gouvernement qui tolère un pareil abus, qui

l'autorise même par son exemple, est-il le protecteur sincère de la liberté ? est-il le gardien loyal de la Constitution ? Je vous en fais juge.

En attendant, il demeure bien établi que la profanation du dimanche est la ruine de la vraie liberté, qu'elle tue dans son principe, et la violation flagrante de la liberté religieuse consacrée par les lois ; en sorte qu'elle tend à faire de nous un peuple d'esclaves. Grâce à elle, riches et pauvres sont esclaves ; elle rive à leur cou les chaînes des passions, comme le *grillet* au pied du forçat. Le négociant est esclave ; elle l'attache à son comptoir, comme le *janitor* des Romains à la garde de la maison. L'entrepreneur est esclave ; elle le fixe à son bureau, et fait de lui une mécanique à calculer. L'ouvrier est esclave ; elle le cloue à son métier, à son établi, à son enclume, comme les rouages secondaires sont cloués au volant d'une machine à vapeur.

Agréez, etc.

## VII<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine du bien-être.**

4 mai.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

Plus j'avance dans la tâche que votre amitié m'impose, plus l'abîme que je sonde devient large et profond. Chaque pas me conduit à la conviction raisonnée qu'on ne peut toucher à une seule des bases données par le christianisme à la société, sans opérer un ébranlement général. En particulier, il me devient évident comme le jour qu'on ne peut violer publiquement la grande loi du repos hebdomadaire sans transformer bientôt le sol d'une nation en un vaste champ de ruines (1). La ruine du bien-être, dont je viens vous parler aujourd'hui, en est une nouvelle preuve.

(1) Qui offendit in uno, factus est omnium reus.  
(*Jacob*, II, 40.)

« Pourquoi travaillez-vous le dimanche? » Adressée à tous les profanateurs du saint jour, cette question amène invariablement sur leurs lèvres la réponse suivante : « Je ne puis pas faire autrement. — Et pourquoi? — Parce que je suis obligé de contenter mes pratiques ; parce que je suis obligé de soutenir la concurrence ; parce qu'il est nécessaire que je sois en mesure à l'échéance de mes billets ; parce qu'il faut bien que je fasse mes affaires et que je réalise quelque bénéfice. » En d'autres termes, cette réponse signifie : Je travaille le dimanche parce que j'ai peur de perdre ou de ne pas gagner assez ; j'ai peur de ne pas arriver au bien-être que j'ambitionne, ou de ne pas conserver celui que je possède, ou de tomber dans le besoin.

Il est donc bien évident que l'intérêt, dans le plus grand nombre, est le vrai mobile de la profanation du dimanche. Or, jamais il ne fut plus clairement démontré que l'iniquité se ment à elle-même. Vous allez reconnaître que votre calcul est faux de tout point, absolument faux ; c'est-à-dire : 1° que le travail du dimanche ne procure aucun *bien-être* ; 2° qu'il est la cause la plus féconde du *mal-être* et de la misère.

De là, ce mot du saint curé d'Ars à ses pa-

roissiens : « Je connais un bon moyen de se ruiner, c'est de prendre le bien d'autrui et de travailler le dimanche. »

## II

D'abord, le travail du dimanche ne procure aucun bien-être. Pour faire croître un arbre, une plante, il ne suffit pas de les cultiver et de les arroser, il faut que Dieu leur donne l'accroissement, en leur ménageant avec sagesse l'air, la rosée, le froid et la chaleur. Qu'une seule de ces choses vienne à manquer, et tous les soins du jardinier sont perdus. De même, pour acquérir du bien-être et gagner de l'argent, il ne suffit pas de se livrer au travail, il faut que Dieu le bénisse et le fasse prospérer : vouloir se passer de lui, c'est bâtir sur le sable. L'homme a beau faire, c'est ici une loi qu'il ne parviendra point à éluder. Or, Dieu ne peut pas bénir, il n'a jamais béni, il ne bénira jamais le travail du dimanche. La raison en est que le travail du dimanche est un outrage à sa bonté et une révolte contre son autorité.

C'est un outrage à sa bonté. Ce divin Père, qui habille les lis des champs et qui nourrit les oiseaux du ciel, nous a dit : « Je sais mieux

que vous-mêmes que vous avez besoin d'habillements et de nourriture : accomplissez avant tout ma volonté : travaillez, priez, reposez-vous quand je l'ordonne ; et soyez en paix, ma bonte vous donnera ce qui vous manque. En d'autres termes, travaillez comme je le veux, six jours de la semaine, et je vous nourrirai le septième. »

Il a dit ; et depuis six mille ans il tient parole. Je défie de citer dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire contemporaine un homme, une famille, une nation qui ait manqué du nécessaire, pour avoir respecté le repos du dimanche. S'il en était autrement, Dieu serait-il un père ? ne serait-il pas le plus injuste de tous les tyrans ? Quoi ! il me défend de travailler, et parce que je lui obéis, il me laisse manquer du nécessaire ! il me prive d'un légitime bien-être ! il me punit de ma docilité ! Lui-même encourage donc la violation de sa loi ! Dans le délire de son orgueil, Proudhon prononça-t-il jamais un plus horrible blasphème ?

C'est une révolte contre son autorité : nouvelle raison pour laquelle Dieu ne peut pas le bénir, ne l'a jamais béni, ne le bénira jamais. Quoi ! Dieu condamne, Dieu frappe de châtimens terribles la révolte contre l'autorité

humaine, la révolte des sujets contre leurs princes, la révolte des enfants contre leur père, et il sanctifierait par des bénédictions, la révolte contre lui-même et contre sa loi ! Évidemment il n'en peut être ainsi : la raison le dit, et les faits le démontrent. Afin de rendre la preuve plus péremptoire, j'établis la question sur sa plus grande échelle, et, comparant les nations aux nations, je dis : Si le travail du dimanche est une source de bien-être, la nation qui travaille le dimanche doit, toutes choses égales d'ailleurs, jouir de plus de bien-être que la nation qui ne travaille pas ; et la même nation qui ne travaillait pas hier et qui travaille aujourd'hui, doit être plus riche aujourd'hui qu'hier. Voyons.

### III

Autrefois la France était le modèle des peuples pour le respect du jour sacré : sa fidélité l'avait-elle appauvrie ? l'avait-elle empêchée de parvenir à ce degré de bien-être et de prospérité qui faisait sa gloire et le légitime sujet de l'ambition de ses voisins ? Depuis qu'elle foule aux pieds la loi divine, est-elle devenue plus riche, plus heureuse ? Ses impôts sont-ils

moins lourds ? ses finances plus prospères ? sa dette moins considérable ? Le bien-être général a-t-il augmenté ? Les utopistes ont beau chanter, sur vingt gammes composées de chiffres groupés à leur manière, le bien-être toujours croissant du peuple émancipé ; le peuple émancipé n'en croit rien, et jamais il ne se trouva plus mécontent.

« Dans le fait, dit un homme aussi judicieux observateur que spirituel écrivain, il n'est nullement prouvé que les objets de première nécessité soient aujourd'hui plus abondants et à meilleur compte qu'autrefois. Ce qui se fait à la mécanique, ce qui est d'industrie pure, présente sous ce rapport un magnifique perfectionnement : on a pour rien des bonnets de coton, des blouses, des journaux, des pelichinelles et des épingles. Mais paye-t-on moins cher qu'il y a cent ans le pain, la viande, le vin passable, les légumes, les œufs, les fruits et le lait ? Le pauvre peuple a-t-il plus abondamment et à meilleur marché du bois pour son hiver ? Dépense-t-il moins en huile et en chandelle ? Est-il mieux logé pour le même prix ? A-t-il des vêtements plus chauds dans la mauvaise saison ?

« Sur tout cela, il y a des allégations affirmatives, mais des preuves, je n'en connais

pas, et je crois que le contraire serait plus facile à établir. Et puis, quand on aura fait le compte des prix absolus, il faudra faire la comparaison des salaires, et après celle-ci, celle de la quantité du travail demandé avec le nombre de bras travailleurs ; et si nous voulons bien regarder avec nos deux yeux le fléau de la concurrence ouvrière et commerciale, nous enquérir de ce que gagnent aujourd'hui la plupart des femmes par douze heures de travail à l'aiguille ; enfin, compter les jours de chômage de la plupart des industries, nous serons fondés à douter que la condition des classes pauvres soit aujourd'hui comparativement prospère, et nous comprendrons comment les meilleurs et les plus raisonnables se plaignent de leur sort, beaucoup plus amèrement que ne faisaient les générations précédentes. »

L'augmentation de bien-être dont on parle tant est donc au moins fort contestable ; ce qui ne l'est pas, c'est l'augmentation du nombre des pauvres. Tandis qu'en 1789, la France, fidèle à l'observation du dimanche, ne comptait que *quatre millions* de pauvres sur vingt-six millions d'habitants, elle en compte aujourd'hui *sept millions* sur trente-cinq millions d'âmes.

Ce qui n'est pas contestable non plus, c'est

que la consommation de la viande était, à la même époque, beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pour n'en citer qu'un exemple, la consommation particulière de la ville de Paris était, en 1789, de 25 pour 100 plus forte qu'en 1845. Si donc, comme on le dit, on mangeait moins de pain, c'est qu'on mangeait plus de viande. Aujourd'hui nous suivons la marche inverse, et le terme du progrès sera une population mise au complet régime des pommes de terre ou du pain sec.

#### IV

Après avoir comparé la France avec elle-même, comparons les nations avec les nations. Il y a quatre-vingts ans, toutes les nations civilisées du globe observaient religieusement le dimanche ; une seule exceptée, toutes l'observent encore.

L'exception, c'est la France. Or, sa position géographique, la fertilité de son sol, l'industrie de ses habitants, leur activité, leur génie même, ne la rendent inférieure à aucun peuple. Nul soin religieux n'a distrait sa pensée du travail et de la spéculation, et chaque année elle a eu cinquante-deux jours de travail de plus

que les autres. Si le travail du dimanche est une source de richesses, à coup sûr le peuple profanateur doit être aujourd'hui le premier pour le bien-être et la prospérité. C'est justement le contraire qui est la vérité.

Tandis que tous les peuples ont grandi en force, en territoire, en richesse, en tranquillité et en bien-être, la France a déchu sous tous ces rapports. A ceux qui en doutent je conseille de lire l'ouvrage que vient de publier un de vos plus savants collègues, M. Raudot. La *décadence* morale et matérielle de la France, depuis soixante ans, y est écrite en faits et en chiffres qui défient tous les optimistes et tous les incrédules.

Mais, sans aller si loin, il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder. Pour restreindre l'horizon, je vous dirai, voyez seulement l'Angleterre et les États-Unis. Parce qu'ils continuent de témoigner le respect le plus édifiant pour le jour sacré du repos, ces deux peuples, auxquels nous ne le cédon sous aucun autre rapport, en sont-ils moins les deux rois de la fortune et de l'opulence ? Leur commerce est-il moins florissant que le nôtre ? leur marine moins puissante et moins belle ? leur industrie moins avancée ? leur agriculture moins intelligente ? leur bien-

être moins général et moins solide ? Si le cadre vous paraît trop restreint, parcourez l'Europe entière, et j'ose de nouveau défier tous les chercheurs de citer un seul homme, une seule famille, une seule province, une seule nation que la sanctification du dimanche ait appauvrie ou empêchée de s'enrichir.

## V

Ma tâche n'est pas finie ; car j'ai ajouté que la profanation du dimanche est la cause la plus féconde du mal-être et de la misère. Qu'il s'appelle homme ou peuple, le profanateur du repos sacré foule aux pieds la défense divine, par l'amour d'un gain temporel. La crainte de perdre ou le désir d'avoir, tel est, sous un nom ou sous un autre, le motif de son coupable travail. Ici encore il est d'aveu ; il oublie que vouloir édifier quand Dieu le défend, c'est faire des ruines, et parce qu'il n'est pas toujours frappé immédiatement dans son bien-être, il dit fièrement : J'ai travaillé le dimanche, et quel mal m'en est-il arrivé ? Attendons un peu. Les peuples d'Italie ont un proverbe qui dit : *Dieu ne paye pas tous les samedis, mais il ne fait jamais banqueroute.*

Depuis 1789, la France ne cesse de répéter : J'ai travaillé le dimanche, et quel mal m'en est-il arrivé ? en quoi mon bien-être en a-t-il souffert ? Voici la réponse : Depuis 1789, il n'est sorte d'épreuves, d'humiliations, de douleurs, de misères et de calamités que la France n'ait subies. La terre a continuellement tremblé sous ses pas, elle tremble encore ; des révolutions sans égales dans l'histoire l'ont couverte de ruines, de sang et d'ossements. Sur sa tête le ciel est devenu d'airain, et des fléaux de tout genre sont tombés sur elle.

Nulle autre nation n'a été aussi souvent déchirée par la guerre civile ; deux fois elle a été visitée par la peste ; deux fois la disette a livré aux angoisses de la misère ceux de ses enfants qu'elle ne livrait pas aux horreurs de la faim ; pendant cinq années, les débordements de ses grands fleuves ont ravagé ses villes et ses campagnes ; enfin, une inondation, telle qu'on n'en vit jamais de mémoire d'homme, a porté la désolation dans ses plus riches provinces, et complété la conspiration générale des éléments contre le peuple profanateur du dimanche.

Malgré tout cela, la France aveugle continuait de tout sacrifier au culte de l'or et de

répéter fièrement : J'ai travaillé le dimanche, et quel mal m'en est-il arrivé ? Pendant dix-huit ans, son roi ne prononça pas un discours officiel sans la féliciter de sa prospérité *toujours croissante*, sans glorifier le culte de la matière et sans l'encourager dans la voie où elle était entrée. Dieu laisse dire tous ces flatteurs ; il laisse faire tous les artisans d'iniquité : il se tait sur la profanation de sa loi. Cependant son heure arrive ; et dans un clin d'œil, sans qu'on puisse dire comment, la royauté de la matière, avec toute cette prospérité, s'évanouit comme une bulle de savon au souffle du vent.

La panique est générale, le capital s'effraye, la confiance se retire, le commerce est ébranlé, le travail est en chômage, toutes les fortunes chancellent, les faillites tombent comme la grêle dans un jour d'orage, la banqueroute publique menace d'engloutir, je ne dis pas ce qui reste de prospérité, mais d'aisance : jamais crise aussi violente, aussi générale, aussi durable, n'avait torturé la France, dont le bilan accuse *dix milliards de perte en trois jours !* Tel est le bénéfice net de la profanation du dimanche pendant soixante ans.

## VI

Qu'en savez-vous? et sur quel motif attribuez-vous les calamités de la France à la profanation du dimanche? Voilà ce que des milliers d'hommes grands et petits me crient avec froncement de sourcil, haussement d'épaules et rires de toute nature. Ce que j'en sais? Je vais vous le dire :

Je sais qu'il n'y a pas d'effet sans cause;

Je sais que Dieu gouverne les nations d'après des lois également justes et invariables;

Je sais que, parmi ces lois, il en est une qui dit : *Le coupable sera puni par où il aura péché* (1);

Je sais que l'amour du gain est la vraie cause de la profanation du dimanche;

Je sais que les pertes temporelles sont la punition adéquate de la cupidité;

Je sais donc que nos calamités financières sont le salaire légitime de la profanation du dimanche;

Je le sais et par les lois de la logique et par la notion même de la sagesse de Dieu. Ne vous

(1) Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.  
(Sap. xi, 17.)

semble-t-il pas à vous-même très-logique et très-conforme à la sagesse infinie de guérir le mal par un remède qui l'atteint dans sa cause ? Voilà ce que je sais ; voici maintenant ce que je ne sais pas.

Je ne sais pas qu'il y ait des effets sans cause ;

Je ne sais pas que Dieu ait abdiqué ;

Je ne sais pas que la loi qui condamne l'homme à être puni par où il pèche, ait cessé d'être en vigueur ;

Je ne sais pas pourquoi Dieu n'ôterait pas les biens temporels à un peuple qui veut s'en richir malgré lui ;

Je ne sais pas pourquoi Dieu serait moins habile qu'un médecin ordinaire, dont le premier soin est de proportionner le remède au mal ;

Je ne sais pas pourquoi, humainement parlant, le peuple profanateur du dimanche est depuis soixante ans le plus bouleversé, le plus agité, le moins tranquille, et, comparative-ment, le moins prospère de tous les peuples ;

Je ne sais pas pourquoi, toujours humaine-ment parlant, l'Angleterre et les États-Unis, qui, sous aucun rapport, ne valent mieux que la France, mais dont le respect pour le jour du Seigneur nous fait rougir, marchent à la tête

de la prospérité matérielle et de la fortune. Voilà ce que je ne sais pas, et ce que je serais charmé d'apprendre de nos grands hommes.

Vous comprenez, du reste, monsieur et cher ami, que je suis loin de vouloir attribuer *exclusivement* à la profanation du dimanche, toutes les calamités de la France : j'ai voulu seulement rendre à cette cause de ruine la trop large part qui lui revient dans nos malheurs. Déterminer l'étendue de son influence, je ne le puis ; mes lettres précédentes vous ont montré qu'elle est incalculable. Si donc les peuples ou les hommes profanateurs du dimanche veulent entendre un conseil, je leur dirai : Prenez garde ; vous vous attaquez à plus fort que vous : on ne se moque pas de Dieu impunément ; vouloir vous enrichir sans Dieu et malgré Dieu, c'est tenter l'impossible, c'est provoquer la foudre.

Agréez, etc.

## VIII<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine du bien-être.**

12 mai.

J

**MONSIEUR ET CHER AMI,**

« Les mesures prises pour la défense de Paris ne laissent rien à désirer; la confiance renaît; les fonds ont monté de soixante centimes; la loi électorale va purifier le suffrage universel et donner la victoire au parti de l'ordre: ce n'est pas de sitôt que l'émeute ose descendre dans la rue. » Voilà ce que vous m'apprenez dans votre dernière lettre, en me disant que telle est l'opinion de tous les honnêtes gens. J'en demande pardon à vos honnêtes gens; mais ils me permettront de ne pas partager toute leur confiance.

Le mal est dans les âmes, et tant que je ne verrai pas porter le remède là où est le mal, je serai fort peu rassuré. Or, jusqu'ici je ne vois pas qu'on s'en occupe bien sérieusement. Quand

une société est minée comme la nôtre, on ne la sauve ni à coups de lois, ni à coups de canon, ni à coups de bulletins. Je plains sincèrement le peuple qui ne connaît d'autres ressources que celles-là, et qui mesure sa sécurité à la hausse ou la baisse de l'agiotage.

Il est vrai, l'émeute ne descend pas dans la rue, le mousquet sur l'épaule et le pavé dans la main; mais elle y descend tous les jours sous le masque du bourgeois voltairien, sous le masque du journal impie, sous le masque du livre obscène, sous le masque du profanateur du dimanche; et toujours elle corrode, elle ébranle, elle mine ce qui seul soutient les royaumes et les républiques, les principes du christianisme. Si, pour l'arrêter dans son œuvre de destruction, on s'en tient aux moyens de législation et d'intimidation, soyez sûr qu'on ne l'empêchera pas d'arriver à ses fins, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Je ne veux pas dire qu'on ne doive pas armer le pouvoir; loin de là. Je pense comme vous que le seul moyen humain qui nous reste, est d'étendre sur la France une main puissante capable d'enchaîner les factions anarchiques; et, à l'ombre de cette protection tutélaire, de supplier l'Église catholique de

travailler activement à la guérison des âmes.

Afin de rendre sa tâche possible, il faut non-seulement lui donner libre carrière, il faut de plus que chacun mette la main à l'œuvre pour son propre compte, et commence par donner l'exemple de la réforme, qu'il désire voir opérer dans les autres. En un mot, *ce n'est pas la réforme électorale qui sauvera la France, c'est la réforme morale*. A ce but tend ma lettre d'aujourd'hui, comme les précédentes : je reprends la suite de notre étude.

## II

Si des nations nous passons aux particuliers, nous verrons encore que la profanation du dimanche, loin d'être une source de prospérité, est une cause incessante de misère. J'ai à vous présenter la question dans ses rapports avec le maître et avec l'ouvrier, et j'affirme que le travail profanateur est aussi nuisible à l'un qu'à l'autre.

Permettez-moi d'abord de vous faire remarquer que, même en ce monde, les individus n'échappent pas plus que la société à l'action des lois divines ; que ces lois, intelligentes comme le feu de l'enfer, suivant l'expression

de Tertullien, frappent chaque crime d'un châ-timent particulier, le frappent dans la mesure de sa gravité ; et, à la différence des supplices éternels, frappent toujours le coupable pour le convertir.

Dans les trésors de sa justice, Dieu a de la monnaie pour tous ceux qui l'offensent. Au né-gociant, à l'industriel, au cultivateur, au pro-priétaire profanateur du dimanche, il envoie tour à tour la banqueroute, la grêle, la sèche-resse, l'incendie, l'épidémie, la stagnation des affaires : et, en quelques heures, il lui fait escompter, avec intérêt toutes les obligations contractées envers sa justice par un travail défendu.

Pour payer l'ouvrier de sa révolte, il lui envoie, à lui, à sa femme, à ses enfants, ou la maladie, ou le terrible chômage, ou la disette qui lui emporte le gain illicite dont il s'enor-gueillit, et souvent bien au delà. Rien de plus commun, surtout aujourd'hui, que ces liquida-tions providentielles. A -moins d'admettre des effets sans cause, manque-t-on de logique en y reconnaissant le châ-timent de la cupidité et de la profanation du dimanche, qui en est la sacrilège et la permanente manifestation ?

Je passe au côté purement humain de la ques-

tion, et je ne sépare point encore le maître de l'ouvrier. Écoutons un homme parfaitement compétent. Dans un rapport récemment adressé au gouvernement, le premier magistrat d'une de nos grandes villes manufacturières s'exprime en ces termes : « De l'activité incessante du travail qui ne respecte pas le jour saint, sont nés :

« La concurrence illimitée qui produit les fraudes dans la production ;

« La rivalité ardente et de mauvaise foi ;

« La ruine des artisans ;

« Le monopole des grands établissements ;

« L'augmentation du nombre des faillites ;

« Le désordre et l'abrutissement des travailleurs ;

« La destruction de la vie de famille ,

« L'absence de tout lien moral entre le maître et l'ouvrier. »

Ce riche bénéfice est *indivis* entre celui qui profane et celui qui fait profaner le dimanche. Passons à celui qui appartient exclusivement au maître ; nous verrons ensuite le dividende qui revient à l'ouvrier.

### III

Je m'entretenais, il y a quelques jours avec

un chef d'usine, de la question qui nous occupe. Cet homme me disait avec un bon sens remarquable : « *Le travail du dimanche ne vaut pas mieux pour le maître que pour l'ouvrier.* »

En effet, si on travaille tous les dimanches et tous les autres jours sans se reposer, on fabrique trop, surtout depuis l'invention des machines. Puisqu'il y a dans l'année cinquante-deux dimanches et quelques fêtes, il en résulte une augmentation considérable de produits. Or, il ne suffit pas de produire, il faut vendre. Si toutes les industries de France font la même chose, vous aurez bientôt une fabrication supérieure à la consommation.

Est-ce que la profanation du dimanche augmentera le nombre des consommateurs ? Chacun ne continuera-t-il pas de dépenser à peu près la même somme, pour son habillement, pour sa nourriture ? Dès lors, les produits, en tout ou en partie, resteront en magasin, et vous subirez infailliblement une triple perte : les avaries inévitables des marchandises, les frais prolongés d'emmagasiner et le sommeil des capitaux. Voilà pour les temps ordinaires.

Que sera-ce s'il survient une crise commerciale ? si la confiance se perd, si la vente ne donne plus ? Vous voilà ruinés avec vos magasins rem-

plis de marchandises, ou du moins vous voilà obligés de restreindre la production, de vendre au rabais, de recourir aux attermoiemens, et de mettre vos ouvriers sur le pavé : toutes choses déplorables qu'on aurait évitées beaucoup plus sûrement par une fabrication modérée. Combien ne pourrait-on pas citer de maisons de commerce, qui subissent aujourd'hui la peine de leur fabrication, exagérée au point de vue de l'intérêt temporel, et coupable au point de vue religieux ?

Dira-t-on que cet inconvénient n'est pas à craindre, puisque, au lieu de chômer le dimanche, l'ouvrier chôme le lundi ; ce qui ramène au même chiffre le nombre des jours de travail ? Non, certes, ce n'est pas la même chose pour le maître, et cela pour trois raisons : la première, parce que l'ouvrier qui chôme le lundi, chôme souvent le mardi en tout ou en partie. D'où il résulte pour le maître un autre inconvénient, c'est de ne pouvoir compter certainement sur l'ouvrier, et de rester ainsi avec des travaux pressés sur les bras, dans l'impossibilité de les livrer à jour fixe, et de remplir ses engagements.

De là quelquefois, des dédits considérables, à la charge du maître ; de là, des mécontentemens

de la part des clients, des murmures et enfin le retrait de la confiance.

La seconde, parce que l'ouvrier qui passe habituellement le lundi au cabaret se perd la main. L'ouvrage qu'il fait le mardi, sous les dernières émotions de l'ivresse, ne vaut pas la moitié de son prix. Souvent, me disait un contre-maître de manufacture, je me suis vu obligé de le faire recommencer.

La troisième, parce que l'ouvrier qui chôme le lundi s'habitue à faire la loi au patron. Si l'ouvrage donne partout, chaque jour il vous met le marché à la main ; et, comme il dit, *il fait aller le bourgeois*. ce qui ne rend pas le bourgeois plus riche ni plus heureux. S'il y a peu d'ouvrage et qu'on le renvoie, comme il est de principe que personne ne meure de faim, c'est encore le maître, qui, de concert avec d'autres personnes charitables, supporte la charge de le nourrir lui et sa famille ; car l'ouvrier qui chôme le lundi ne fait pas d'économie. Sa caisse d'épargne, c'est le comptoir du marchand de vin, et ce comptoir-là reçoit tout et ne rend rien.

Je me trompe, il rend beaucoup. Il rend l'ouvrier débauché, infidèle, envieux, menaçant. Débauché, le travail lui pèse, et il travaille mal : premier bénéfice du maître. Infidèle, il ne se

fait aucun scrupule de voler le temps. N'est-ce pas un cri général contre la lenteur et la paresse des ouvriers, quand ils ne sont pas sous l'œil du maître ? Il faut néanmoins que celui-ci paye leur journée comme s'ils l'avaient consciencieusement employée : second bénéfice du maître.

Envieux, l'habitude de jouissances et d'oïveté qu'il contracte au cabaret, lui fait ambitionner le sort de ceux qui peuvent vivre sans rien faire ; et il voue aux *aristos* une haine égale à sa jalousie : troisième bénéfice du maître. Menaçant, il a prêté l'oreille aux chants et aux propos anarchiques, langage habituel des lieux qu'il fréquente. Et son désir du bien-être s'est enflammé, et l'expérience prouve que dans l'occasion il ne reculera pas, pour le satisfaire, devant les moyens les plus violents : quatrième bénéfice du maître.

En résumé, la concurrence illimitée et déloyale, l'encombrement des produits, le sommeil des capitaux, des faillites nombreuses, une menace perpétuelle à votre tranquillité et à votre fortune, une épée de Damoclès suspendue sur vos têtes : voilà, industriels, négociants, cultivateurs, propriétaires, riches qui que vous soyez dont l'aveugle cupidité commande, ou dont la stupide indifférence autorise la viola-

tion du jour sacré, voilà les bénéfices particuliers qui vous en reviennent. Dieu veuille qu'il ne vous en revienne pas d'autres ! Dieu veuille que vous n'ayez rien de plus grave à craindre de ces masses populaires dont votre insolent mépris de la loi de Dieu a déchaîné les robustes passions ! Mais si jamais ce flot qui vous menace, et qui monte sans cesse vient à rompre sa dernière digue, vous saurez à qui vous en prendre : les avertissements ne vous ont pas manqué.

#### IV

Si la profanation du dimanche est funeste aux intérêts du maître, elle l'est plus encore aux intérêts de l'ouvrier. C'est ici, monsieur le représentant, que nous touchons au vif de la plaie.

D'abord, l'ouvrier ne gagne absolument rien au travail du septième jour. On lui a dit : Cinquante à soixante jours de travail de plus par an te produisent un bénéfice considérable. Mais à côté de ce calcul qui l'a séduit, on a fait une opération dont il ne s'est pas aperçu : on a baissé le salaire. Il est aujourd'hui prouvé que l'ouvrier ne gagne pas plus en sept jours de travail, qu'il ne gagnait autrefois en six jours.

Ensuite, ce septième jour, l'ouvrier ne l'a pas consacré au travail, mais à la débauche ; si bien qu'il se trouve aujourd'hui, grâce à la profanation du dimanche, réduit, comme autrefois, à six jours de travail par semaine, avec la différence d'un abaissement de salaire en plus, et de la bonne conduite en moins (1).

## V

Hélas ! oui ! la profanation du dimanche coûte à l'ouvrier son unique trésor, la bonne conduite. Depuis longtemps, monsieur et cher ami, vous recherchez les causes de la misère et du malaise des classes laborieuses ; vous avez tourné et retourné la question sous toutes les faces, et, comme tous les observateurs dignes de ce nom, vous ne connaissez que deux causes réelles de misère pour l'ouvrier : le chômage, et l'inconduite.

Le chômage provient de circonstances extérieures, que les moyens ordinaires peuvent atténuer ou détruire ; l'inconduite naît d'un mal interne qui échappe à l'action ordinaire de

(1) Quoique *matériellement* plus fort qu'autrefois, le *salaire est aujourd'hui relativement* moins élevé.

l'homme. Le chômage n'est heureusement que partiel et temporaire; l'inconduite est malheureusement générale et permanente.

Par inconduite de l'ouvrier, j'entends les habitudes de paresse, d'imprévoyance, de luxe dans le vêtement, dans l'ameublement, dans la nourriture; de débauche, c'est-à-dire la fréquentation des cabarets, des cafés, des théâtres et autres lieux. Or, on ne peut se le dissimuler, l'inconduite ainsi entendue, et, sauf erreur, c'est ainsi qu'elle doit l'être, existe sur une vaste échelle au sein des classes laborieuses de nos cités.

Que cette inconduite soit une cause profonde et permanente de misère, il serait superflu de le prouver. Dans toute famille ouvrière où il n'y a pas équilibre entre la dépense et la recette, il y a misère. Eh bien ! l'inconduite est incompatible avec cet équilibre nécessaire; elle le détruit, en dévorant bien au delà du salaire quotidien, unique recette de la famille.

D'où vient l'inconduite de l'ouvrier ? Elle vient de ce qu'il a brisé le seul frein capable d'enchaîner ses penchants, ses caprices, ses appétits déréglés, devenus tellement impérieux qu'ils sont la règle habituelle de sa vie.

Ce frein, quel est-il ? Le monde entier se lève

pour répondre : C'est la religion. La religion, qui d'une main trace infailliblement à l'homme les limites du bien et du mal ; et, de l'autre, lui donne la force pour lutter victorieusement contre ses penchants ; la religion, qui le place continuellement sous l'œil d'un Dieu qui voit tout, en face d'un juge souverain qu'on ne peut ni tromper ni corrompre ; la religion, enfin, qui lui montre, au delà du tombeau, le ciel et l'enfer, inévitable salaire de ses vertus ou de ses crimes.

Qu'est-ce qui brise ce frein salutaire ? Qu'est-ce qui tue la religion au cœur de l'ouvrier, et le livre, par conséquent, comme une proie sans défense, à ses passions dévorantes ? Avant tout, par-dessus tout, la profanation du dimanche.

## VI

Pour le prouver, je ne dirai pas qu'avec la profanation du dimanche, la Religion n'est plus ni connue, ni méditée, ni pratiquée ; il faudrait refaire la lettre où j'ai développé ces considérations. J'établis ma thèse en considérant la question sous un nouveau point de vue, et je dis que l'homme ne peut pas toujours travailler ; il faut qu'il se repose. C'est là une loi aussi immuable, aussi inflexible que celle qui préside à la marche du soleil. Or, si l'ouvrier ne se

repose pas le dimanche à l'église, il se repose le lundi au cabaret. C'est encore là une loi invariable, dont l'accomplissement est aussi universel et aussi constant que la profanation du dimanche.

Mais le repos du cabaret, savez-vous ce que c'est? C'est l'inconduite en permanence ; c'est l'inconduite dans tout ce qu'elle a de plus dégradant et de plus ruineux. Voyez cet ouvrier, ce père de famille accoudé sur une table, souillée des débris d'une longue orgie, échangeant avec ses compagnons de débauche des chants anarchiques ou des propos obscènes. Savez-vous ce qu'il boit *dans le verre qui vacille en sa main tremblante d'ivresse? il boit les larmes, le sang, la vie de sa femme et de ses enfants.*

En moyenne, le cabaret lui coûte cent écus par an : trois francs de journée perdue, trois francs de dépense, et c'est le moins ; double perte qui, renouvelée cinquante fois par an, donne bien la triste somme indiquée plus haut. Or, cent écus de plus par an dans une famille d'ouvriers, c'est l'aisance : cent écus de moins, c'est la misère. Que ce désordre soit général, c'est la misère permanente, la misère incurable pour la classe ouvrière de toute une ville, de tout un royaume.

Eh bien ! il faut le dire en rougissant, ce désordre a grandi en proportion directe de la profanation du dimanche, dont il est la conséquence ; elle est devenue générale, il l'est devenu ; et, en le devenant, il nous a dotés de la misère et tué la vie de famille. Un coup d'œil seulement sur cet effrayant progrès, plus ou moins rapide suivant les provinces, mais incontestable partout.

Je connais une de nos villes qui, en 1789, comptait une population de 14,000 habitants. On y trouvait trois hôtels, deux cafés, où le peuple n'entrait jamais, et dix-huit ou vingt cabarets. En revanche, on y donnait presque tous les dimanches et dans presque toutes les maisons de petits soupers de famille dont tout le monde profitait : père, mère, amis, enfants mangeaient, causaient, se délassaient ensemble.

Aujourd'hui cette même ville, pour une population de 16,000 âmes, possède huit hôtels, vingt-six cafés, très-connus du peuple, et *deux cent quatre-vingt-trois cabarets* ; en tout *trois cent vingt et un* débitants de boissons. Nul besoin d'ajouter qu'à partir du dimanche après midi, jusqu'au lundi soir, et même au delà, la plupart de ces cabarets sont toujours pleins.

En calculant d'après les *chiffres officiels* (1), outre la perte de la journée, les dépenses de liquides, vous arrivez, en mettant tout au *minimum*, à un impôt annuel de plus de 10,000 fr., prélevé sur l'inconduite. C'est plus du double de ce que la ville dépense en aumônes. Mais aussi, plus de dîners de famille, plus d'union, plus d'éducation domestique, plus de société. A la place de tout cela, la misère sous tous les noms et sous toutes les formes. Voilà ce que rapporte de bénéfice *direct*, la profanation du dimanche et la fréquentation du cabaret, qui en est la conséquence inévitable.

Passons au bénéfice *indirect*. L'inconduite des classes ouvrières, conséquence de la profanation du dimanche, ne consiste pas seulement dans les débauches du cabaret, elle mène à d'autres que je ne veux pas nommer. et qui sont une nouvelle source de dépenses. Je dirai seulement, parce que tout le monde le voit, qu'elle conduit au luxe exagéré dans la toilette, dans l'ameublement, dans la nourriture ; elle conduit aux plaisirs du spectacle et de la danse. Or, toutes ces choses seraient

(1) Pris par moi chez le receveur des contributions indirectes.

évitées, du moins en partie, avec un peu plus de crainte de Dieu et de fidélité à la religion, par conséquent avec la sanctification du dimanche, sans laquelle, je l'ai démontré, la religion est impossible.

Pour rester même en deçà de la réalité, ces diverses dépenses, occasionnées par l'inconduite, s'élèvent, chaque année, au moins à *trente francs* par famille. Or, la ville dont je parle compte environ 1,500 familles ouvrières. Voilà donc un nouvel impôt de 45,000 francs qui, ajoutés à 50,000, nous donne une contribution annuelle de 95,000 francs. Que cette somme effrayante reçoive un emploi normal, c'est-à-dire que l'ouvrier ait de la religion, par conséquent de la conduite, et au lieu de la misère profonde, incurable, vous aurez l'aisance et le bien-être général. Tel est le bilan de la malheureuse ville dont je parle, laquelle, je n'ai pas besoin de le dire, se distingue tristement entre toutes par la profanation du dimanche.

## VII

Voici celui de la France entière. D'après le recensement général, opéré il y a quelques mois à peine, on compte en France 332,000 cabi-

rets, où il se dépense annuellement 105 millions(1). En y ajoutant les autres dépenses de luxe et de plaisir, que nous avons signalées comme la conséquence ordinaire de la profanation du dimanche, et calculées à 30 francs par famille, vous avez, pour quatre millions de familles ouvrières, une nouvelle somme de 120 millions, ce qui donne, pour la France entière, le chiffre effrayant de 225 millions(2).

Je ne prétends pas attribuer à la débauche seule toutes les dépenses faites au cabaret; mais, en réduisant à la moitié celles qui lui sont imputables, voyez encore quel énorme budget payé par l'inconduite. Et puis, qu'est devenue, dans la France entière, la vie de famille, l'éducation des enfants, l'esprit de société, la réunion dominicale des parents et

(1) Cette statistique remonte à la fin de 1848. Une autre, beaucoup plus récente, accuse une augmentation de 200,000. Soit, 532,000 établissements où l'on débite des liquides : calculez la dépense.

(2) Je crains que le nombre des familles ouvrières, soit de la ville et de la campagne qui profanent le dimanche et dont les pères et les fils fréquentent le cabaret, ne soit bien plus considérable. En 1844, le nombre des ouvriers dans les usines, fabriques, manufactures, ateliers de diverses professions, était de 6,000,000; celui des agriculteurs et journaliers de la campagne de 12,978, 278.

des amis autour de la table modestement servie? Tout a disparu avec la sanctification du dimanche.

Vous expliquez-vous, maintenant, pourquoi les nombreuses aumônes qu'on verse chaque année dans le sein des populations n'améliorent pas leur sort; pourquoi ces fleuves d'or coulent comme des gouttes d'eau dans le tonneau des Danaïdes; pourquoi, malgré tant d'œuvres diverses de charité spirituelle et corporelle, l'immoralité devient de jour en jour plus générale et plus profonde; pourquoi le paupérisme, ce chancre rongeur des sociétés modernes, au lieu d'être arrêté dans sa marche envahissante, menace, sous le nom de communisme, de dévorer bientôt les peuples profanateurs du dimanche; pourquoi, enfin, à Paris, où ce désordre est au comble, les deux cinquièmes de la population meurent à l'hôpital?

Eh! mon Dieu! l'explication n'est pas difficile à trouver: les sueurs de l'ouvrier et une partie des aumônes du riche vont au cabaret, et c'est la profanation du dimanche qui multiplie, qui enrichit le cabaret; et le cabaret est le chemin de l'hôpital, quand il n'est pas celui du bain.

Comment pourrait-il en être autrement? L'ouvrier qui travaille le dimanche se trouve

seul le lundi. Sa femme est occupée soit au dehors, soit dans l'intérieur du ménage; ses enfants sont en apprentissage ou à l'école: que voulez-vous qu'il devienne? Il s'ennuie de sa solitude, et il va naturellement chercher au cabaret la société et les joies qu'il ne trouve pas au foyer domestique.

Au contraire, s'il se reposait le dimanche, le danger de la solitude n'existerait pas pour lui. Libres d'occupations extérieures, sa femme et ses enfants seraient là pour le fixer. Leurs exemples, leurs sollicitations, la crainte seule de rester isolé, suffiraient, à la longue, pour lui faire prendre avec eux le chemin de l'église, et le rendre, ce qu'il ne sera jamais en profanant le dimanche, un bon père, un bon époux, un ouvrier honnête, laborieux, économe.

Il reste donc bien établi que le mensonge le plus monstrueux qui ait jamais été commis, après celui de Satan au Paradis terrestre, consiste à dire que le travail du dimanche est une source de bien être pour les particuliers ou pour les peuples. Il en est, il en a été, et il en sera toujours la ruine.

Agréez, etc.

## IX<sup>e</sup> LETTRE

### **Le travail du Dimanche, ruine de la dignité humaine.**

25 mai.

#### I

**MONSIEUR ET CHER AMI,**

Vous m'apprenez que vous n'avez pas été nommé membre de la commission du budget : je vous en félicite. Il me semble que rien ne doit être plus désagréable qu'un pareil titre. Voici sauf erreur, la situation de vos honorables collègues qui en sont revêtus. Se heurter la tête contre les murs d'un cachot, attaquer les pyramides à coups d'épingle ; c'est ainsi que l'imagination me peint leur labeur. Parlons sans figure : être mandataire d'un peuple écrasé d'impôts ; n'être accrédité par lui que pour alléger son fardeau ; lui avoir promis de le faire ; en avoir la volonté, et se voir frappé d'impuissance ; ce n'est pas tout : avoir devant les yeux un gouffre béant, où quelques degrés de moins au thermomètre de la confiance suf-

fisent pour engloutir l'honneur et la fortune de la nation ; être condamné pendant des mois entier à rogner, à grappiller par-ci, par-là, sur tous les services publics quelques centaines de mille francs ; puis, en fin de compte, être réduit à venir présenter au peuple ces économies insignifiantes, comme les seules réductions possibles sur la masse énorme des dépenses, et à lui dire pour toute consolation : *Souffre et paye* : est-il une tâche plus pénible ?

Je ressens cette peine, et jusqu'à un certain point je comprends cette impossibilité. D'une part, l'organisation révolutionnaire de la France conduit fatalement à l'augmentation de la dépense publique ; d'autre part, je crois, comme on le dit, que des réductions sérieuses ne peuvent être faites que sur deux budgets : le budget de la guerre et celui de la marine, dont le chiffre annuel s'élève à six ou sept cents millions. Mais je crois aussi que, dans les circonstances où se trouve l'Europe, ces réductions ne sont pas faciles (1). Réduire, c'est désarmer ; désarmer, c'est livrer le monde au socialisme. D'un autre côté, ne pas désarmer,

(1) Elles le sont bien moins aujourd'hui qu'on a transformé la France en un camp armé.

c'est aller à la banqueroute : banqueroute ou barbarie, telle est l'alternative, où se sont placées les nations modernes. Elle a été éloquemment démontrée par Donoso Cortès.

Reste cependant un moyen d'en sortir : c'est d'attaquer un troisième budget qui grossit chaque année, et auquel on n'a jamais touché ; un budget qui nous dévore directement, et au minimum, plus de cent millions par an ; un budget qui nous force à tenir les autres au maximum : c'est le budget de l'inconduite, dépensé principalement au cabaret et alimenté surtout par la profanation du dimanche.

Je le sais, tout ne sera pas obtenu dans un jour ; mais, pour me servir d'une expression usitée à la chambre, *il y a certainement quelque chose à faire*. Puisque vous avez qualité, faites donc, faites promptement, faites sérieusement. Croyez-le bien, une loi vraiment morale sera la meilleure loi d'économie, la meilleure loi sur les caisses de retraite, la meilleure loi sur l'assistance publique, la meilleure de toutes les lois sur l'amélioration du sort des classes laborieuses. Sans celle-là, les autres ne produiront rien, rien, rien : *Quid proficiunt vanae leges sine moribus?* J'espère vous montrer plus tard qu'ici, vouloir c'est pou-

voir. En ce moment, je dois aborder le sujet de ma lettre, et établir que la profanation du dimanche est la ruine de la dignité humaine.

## II

La question est d'une extrême importance, non-seulement au point de vue religieux, mais encore au point de vue purement humain. En effet, pour peu que vous veuillez y réfléchir, monsieur et cher ami, vous verrez que les sociétés chrétiennes sont toutes fondées sur le dogme de la dignité humaine, par conséquent sur le respect de l'homme pour l'homme et de l'homme pour lui-même. En recevant le baptême, elles ont reçu le sentiment et la connaissance de cette grande loi.

Dieu en personne était descendu du ciel pour leur dire : L'homme est mon fils ; il est quelque chose de si grand, que je ne le traite moi-même qu'avec un profond respect ; sa liberté est pour moi une chose sacrée à laquelle je ne touche jamais (1). Aux yeux de ma justice souveraine, l'enfer, avec ses éternels supplices,

(1) Cum magna reverentia disponis nos. (*Sap.*, XII, 18.)  
— Reliquit illum in manu consilii sui. (*Eccle.*, IV, IX.)

n'est pas trop pour punir le coupable, qui par ses paroles ou par ses actes, ose attenter à sa dignité personnelle ou à celle de son frère, ce frère fût-il un petit enfant, le plus pauvre et le dernier des hommes (1).

Cette charte divine une fois donnée, deux voix s'élevèrent aussitôt pour la promulguer de générations en générations, et ces deux voix n'ont jamais cessé de se faire entendre : la voix de la mère au foyer, la voix de l'Église au temple. Et voilà que la première notion qui est donnée à l'homme, c'est la notion de la dignité humaine. Sur tous les points du globe, sur les genoux de toutes les mères, le petit enfant bégaye depuis dix-huit siècles ces mots sublimes : *Notre Père qui êtes au ciel ; je suis l'enfant de Dieu.*

Mais ce n'est pas assez que l'homme connaisse sa dignité, il faut qu'il s'en souviennne et

(1) Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. (1 Cor., III, 17.) — Qui autem dixerit fratri suo : Raca, reus erit concilio. Qui autem dixerit : Fatue, reus erit gehennæ ignis. (Matth., v, 22.) — Et quisquis scandalizaverit unum ex his pusillis credentibus in me, bonum est ei magis si circumdaretur mola asinaria collo ejus, et in mare mitteretur. (Marc., ix, 41.)

qu'il conforme sa conduite au sentiment qu'il en a : noblesse oblige. Dans cette vue, Dieu, qui connaît et la faiblesse de l'homme et les passions dégradantes dont il est assiégé, veut qu'il consacre un jour sur sept à réfléchir sur sa dignité, à réparer les brèches qu'elle a pu recevoir, à recueillir les forces dont il a besoin pour la soutenir. Quel haut enseignement que ce précepte lui-même !

En le donnant à l'homme, Dieu lui dit par ce seul fait : « Tu es le plus noble des êtres ; car tu es mon image au milieu de l'univers, que je t'ai donné pour empire. Artisan du monde, j'ai travaillé pendant six jours, et le septième, glorieux de la perfection de mon ouvrage, je suis rentré dans mon repos éternel. Toi aussi, ouvrier comme moi, pendant six jours tu créeras un monde de merveilles, dans ce monde que tu habites. Tu te bâtiras des maisons et des palais ; tu embelliras ton séjour de toutes les œuvres du génie : tu te procureras, par ton industrie, tout ce qui peut entretenir ton existence et même contribuer à tes plaisirs. Quand viendra le septième, enfant de Dieu, tu te souviendras de ton père. Comme moi, tu jetteras un regard sur les œuvres : tu entreras dans un saint repos ; puis lorsque l'ou-

vrage de ta création sera achevé, tu viendras te réunir à moi, dans le repos de l'éternité, dont le repos septénaire est tout ensemble la condition et l'image (1). »

A ce point de vue que l'homme est grand ! quelle haute moralité préside à son travail !

Dociles à cette lumineuse parole, les nations baptisées vinrent religieusement, pendant de longs siècles, entendre l'Église catholique la leur expliquer dans ses temples, et le sentiment chrétien de la dignité humaine entra profondément dans les âmes. De là sont nés, avec la pureté des mœurs et la sainteté du mariage, les soins pour l'être faible, les égards pour le malheureux, le salut pour l'enfant, la liberté pour la femme, la charité pour tous. De là, encore, l'abolition de l'esclavage et l'impossibilité pour le despotisme de prendre racine chez les nations demeurées catholiques.

### III

Cependant des jours mauvais sont venus, où les peuples ont oublié et le repos septénaire et

(1) ...Et requievit Deus die septima ab omnibus operibus suis... Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei. Qui enim ingressus est in requiem ejus, etiam requievit ab operibus suis, sicut a suis Deus. (*Hebr.*, iv, 4, 9, 19.)

le chemin du temple. Qu'est-il arrivé ? En cessant d'entendre la voix de l'Église, l'homme a cessé d'être chrétien, et, en cessant d'être chrétien, il a perdu la connaissance et le sentiment de sa dignité. Malgré les grands mots de progrès, de civilisation, d'égalité, d'émancipation, de perfectibilité et d'autres encore, je ne crains pas de le dire, c'est là ce qui nous manque le plus surtout en France.

Évidemment nous retournons au paganisme, alors que le mépris de soi et des autres était au comble. Qu'étaient, pour les fiers bourgeois de Rome, les troupeaux d'esclaves qui rampaient à leurs pieds ? Qu'étaient, pour les Césars, ces bourgeois eux-mêmes ? Et les Césars, qu'étaient-ils à leurs propres yeux ? Quelle idée avaient-ils de la dignité humaine, et comment la respectaient-ils en leur personne ? Orgueil, d'un côté ; bassesse, de l'autre ; turpitude et mépris partout ; dégradation universelle, et, pour me servir d'une expression fameuse, exploitation générale de l'homme par l'homme : voilà le portrait historique de cette inqualifiable époque. Peu s'en faut que déjà il ne soit le nôtre.

A part les exceptions dues à l'influence des idées chrétiennes, l'homme aujourd'hui respecte-t-il beaucoup plus son semblable, se res-

pecte-il beaucoup plus lui-même, qu'avant la régénération du Calvaire ? La supériorité, l'autorité, l'honneur, l'innocence, la liberté, la réputation, la bonne foi, la fortune, la fille, l'épouse, l'âme d'autrui, sont-ils l'objet constant d'un respect sincère ? Obstacle ou moyen, n'est-ce pas tout ce que l'homme voit dans son semblable ? Et dans lui-même, que voit-il, sinon un être créé pour jouir ? Et se procurer des jouissances, des jouissances trompeuses et dégradantes, au prix de toutes les bassesses, n'est-ce pas sa vie ?

Qu'est-ce donc que cette scandaleuse, cette humiliante mobililé d'opinions et de caractère, qui fait de l'homme actuel un véritable caméléon, qu'on voit changer du matin au soir de conduite et de langage ; passer tour à tour dans les camps les plus opposés ; soutenir avec la même chaleur le pour et le contre ; brûler aujourd'hui ce qu'il adorait hier ; arborer toutes les cocardes : prêter vingt serments de fidélité à tous les partis, et n'en garder qu'un seul, celui de les violer tous, si son intérêt le demande.

Pourquoi tant de Brutus devenus valets ? Pourquoi tant de fiers écrivains, naguère libéraux et impies, sont-ils aujourd'hui conser-

valeurs et religieux, et pourquoi demain seront-ils le contraire ? Pourquoi la même bouche parle-t-elle pour édifier et pour détruire ? Est-ce que le bien et le mal, le vrai et le faux, le blanc et le rouge ne sont pas également tarifés ? Est-ce qu'à les soutenir, suivant les circonstances, il n'y a pas de l'argent à gagner et des jouissances à obtenir ? La vie est-elle autre chose qu'une spéculation, et la société n'est-elle pas un vaste bazar, où tout se vend parce que tout s'achète, même la conscience ?

Ce portrait est-il chargé ? J'en appelle aux yeux de tous. Dès lors ne peut-on pas dire, en modifiant un mot célèbre, que *l'Europe actuelle est la plus grande école de mépris qui ait jamais existé* ? Or, mépris et respect s'excluent ; et là où il n'y a pas de respect, il n'y a plus ni connaissance ni sentiment de la dignité humaine. Telle est, sans contredit, une des plaies les plus profondes de notre époque, et une des plus grandes difficultés de la régénération.

#### IV

Je viens de montrer l'effet de la profanation du dimanche sur la dignité humaine dans la société en général. Cela ne suffit pas : il est

deux classes d'hommes sur qui l'influence déplorable du désordre que nous combattons, s'est fait sentir d'une manière plus marquée. Ces deux classes sont justement celles qui s'étaient promis un résultat plus avantageux de la violation du repos hebdomadaire ; celles qui en ont donné et qui continuent d'en donner le plus scandaleux exemple : vous avez nommé les maîtres et les ouvriers. Puisque, même aujourd'hui, à tout seigneur tout honneur, commençons par les maîtres.

Sauf les exceptions, d'autant plus honorables qu'elles sont plus rares, qu'est-ce que notre bourgeoisie industrielle et marchande ; cette bourgeoisie qui trône au comptoir, au magasin, à l'usine, à la manufacture, à l'atelier, à la filature ; cette bourgeoisie qui, devenue l'aristocratie de l'argent et la souveraine du pays, s'est emparée de tous les emplois depuis la mairie de village jusqu'à la représentation nationale ; qui écrit, qui légifère, qui administre, qui plaide, qui juge, qui enseigne ; qui, jusqu'à la Révolution de février et après, a coudoyé tout le monde pour se faire place, et dit sur tous les tons à tout ce qui n'est pas elle : *Ote-toi de là que je m'y mette*, qu'est-elle cette bourgeoisie ? Un lingot.

Après les affranchis de l'ancienne Rome, con-

naissez-vous dans l'histoire une race d'hommes plus cupides, plus étroits, plus secs, plus vaniteux, plus jaloux, plus impies, plus étrangers, à tous les sentiments élevés, à toutes les pensées généreuses? Véritables Chinois de l'Occident, ils ont dépassé leurs confrères d'Orient. Ceux-ci, disait naguère l'un d'entre eux, admettent quatre vérités : boiro, manger, digérer et dormir (1); les nôtres n'en admettent qu'une : gagner de l'argent. S'ils refusent de se reconnaître à ces traits, qu'ils contemplent la France, la France, tour à tour la dérision, la pitié et l'effroi des nations : elle n'est pas seulement leur ouvrage, elle est leur image. Quelle dignité! *O matre pulchra filia pulchrior!* Au reste, que la bourgeoisie française ne prenne pas pour elle seule mes paroles, elles s'adressent à toute la bourgeoisie européenne.

Il m'en coûte, monsieur et cher ami, de tracer ce portrait, hélas ! trop ressemblant. Ce n'est pas un reproche que je fais, c'est un malheur que je déplore; ce n'est pas la haine que je provoque, c'est la compassion que j'appelle. Si je signale des défauts qu'on nierait en vain, c'est pour en indiquer la cause et le remède. Quand

(1) *Annales de la prop. de la foi*, n. 126, p. 316 et 125.

le pilote, le sachant ou sans le savoir, pousse le navire contre les écueils, les passagers n'ont-ils pas le droit de lui dire : Vous nous perdez?

Voilà donc l'état d'abaissement, pour ne pas employer une expression plus forte, où est descendue une classe si nombreuse et d'ailleurs si intéressante de la société. Comment s'est-elle matérialisée à ce point? En s'occupant exclusivement de la matière, en ne faisant rien pour se spiritualiser, c'est-à-dire en consacrant obstinément, persévéramment au travail matériel même les jours-divinement destinés au travail moral; en un mot, en profanant le dimanche depuis quatre-vingts ans. Si telle n'est pas la cause exclusive de la dégradation qui nous afflige, pas un observateur qui ne convienne qu'elle en est au moins la plus efficace.

## V

Que dirai-je de l'ouvrier? Ah! c'est lui surtout qui s'est dégradé en violant la loi sacrée du repos hebdomadaire. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, monsieur et cher ami, que, dans tous les commandements de Dieu, la place du père est toujours beaucoup plus large que celle du législateur : on dirait que Dieu n'est législa-

teur que parce qu'il est père. Entre mille, le précepte de la prière et du repos septénaire en est une preuve attendrissante.

Sondant tous les mystères de l'avenir, Dieu a vu, dès le commencement, l'homme, si heureux au sortir du berceau, tomber dans l'abîme du malheur, et y tomber par sa faute. Il l'a vu fléchissant sous le joug d'un travail pénible, courbé vers la terre, traînant derrière lui la longue et lourde chaîne du besoin. Il voit ce noble enfant baisser chaque jour d'un degré dans l'ordre moral. Sa pensée s'affaisse sous le poids des nécessités terrestres; ses sentiments descendent au niveau du sol qu'il foule aux pieds; son front même semble avoir perdu le caractère sublime dont il l'avait orné. A cette condition déjà si dure, il voit l'égoïsme ajoutant ses cruelles exigences et obligeant le pauvre à se consumer dans un labeur, qui ne connaît de repos que le repos forcé de la maladie et l'épuisement prématuré de la nature.

Qu'a fait ce Dieu législateur et père? Sur sept jours de fatigue, il en a donné un au repos de son enfant. Lui-même a publié cet ordre, qui sera immuable, qui sera sacré aussi bien pour le riche que pour le pauvre, et il l'a signé de son nom : Moi, le Seigneur, *ego Dominus*.

Puis, appelant l'Église son épouse, il lui a dit : Allez, et dites à ce pauvre ouvrier : « Au nom du roi des cieux, dont vous êtes le fils, prenez un jour du moins l'attitude et la démarche qui conviennent à votre origine. Vous aviez été créé pour régner sur la nature : souvenez-vous-en aujourd'hui. Vous êtes né pour vous reposer glorieusement au sein de l'immortalité, venez l'apprendre dans ma maison. Venez, et je vous ferai asseoir au milieu de vos maîtres ; je vous recevrai à la même table, je vous donnerai le même pain et la même coupe ; je vous offrirai les mêmes conseils et les mêmes joies. Votre âme, à mes yeux, vaut celle d'un prince ; tous deux et au même titre vous êtes mes enfants ; mais si je dois une préférence de tendresse, c'est à celui qui est pauvre et petit (1). »

Dociles à cette voix si douce, les classes laborieuses se montrèrent, pendant une longue suite de siècles, les plus empressées à se réunir dans les temples, à goûter le repos salutaire qui leur était préparé, à recueillir les leçons consolantes qui leur étaient données, et à par-

(1) Voyez le mandement de monseigneur l'évêque de Beauvais, 1844.

liciper aux joies si pures qui leur étaient offertes. Moralisées, ennoblies, consolées par la religion, ces classes, divisées en mille corporations, furent le véritable nerf de la France et le piédestal de sa gloire. La révolution de 89 les trouva généralement fidèles aux croyances et aux habitudes catholiques. Pour défendre ce noble héritage, elles eurent de nombreux martyrs.

Victorieuse par la terreur, l'impiété ne se fit point illusion, elle comprit que l'unique moyen d'assurer son triomphe était de *décatholiciser* la France. Ni les parodies sacrilèges de nos augustes mystères, ni les fêtes de la déesse Raison ne lui parurent suffisantes pour atteindre ce but. Avec cette intelligence qui ne lui fit jamais défaut, elle institua le *décadi*, portant peine de mort contre qui ne travaillerait pas le ci-devant dimanche ; c'est-à-dire qu'elle décréta la profanation permanente du jour sacré (1).

(1) La preuve évidente que la haine de la Religion fit substituer le calendrier républicain au calendrier catholique, est écrite en toutes lettres dans les deux pièces suivantes : Un arrêté du 13 germinal an VI (3 avril 1798) dit expressément que « l'observation du calendrier *français* est une des institutions les plus propres à faire oublie-

Cette mesure fut désastreuse : les classes laborieuses, privées d'ailleurs de leurs églises et de leurs prêtres, perdirent peu à peu l'habitude du repos hebdomadaire, et avec elle la sauvegarde de leur foi, la source de leurs consolations, les titres de leur noblesse et le sentiment de leur dignité.

## VI

Il faudrait, monsieur et cher ami, des larmes le sang pour pleurer la dégradation de ce malheureux peuple, devenu profanateur du dimanche. Qu'est-il aux yeux de ses maîtres, aux yeux de ceux-là mêmes qui l'ont poussé dans le précipice et qui l'y retiennent ? Suivant l'énergique expression d'un prophète, qui ne trouva jamais une application plus vraie, il est un instrument, un outil, une machine, une bête de somme (1).

Parcourez les usines, les manufactures, les fabriques, les ateliers, les domaines, les villes

le régime sacerdotal. Un message du 18 germinal an VII (8 avril 1799) ajoute : « Que ce calendrier a pour objet de déraciner du cœur du peuple la superstition, en généralisant dans toutes les communes les fêtes *décadaires*. »

(1) *Comparatus est jumentis insipientibus.* (Ps. XVIII.)

et les campagnes, où le jour du Seigneur n'est plus connu. Je le dis, et vous le direz comme moi avec un profond sentiment de pitié, là, sauf les rares exceptions dues à l'action secrète du christianisme, l'artisan, le cultivateur, l'homme du peuple, n'est plus considéré que comme une machine et une bête de somme. Machine à labourer la terre, machine à fabriquer des tissus, machine à forger le fer, machine à façonner l'argile, machine à raboter le bois ou à tailler la pierre ; mais toujours machine.

Et la preuve : c'est que l'estime qu'on lui accorde se mesure au nombre, à la facilité et à la précision des mouvements qu'il exécute.

Et la preuve : c'est qu'on croit avoir rempli toute justice à son égard lorsqu'on lui a donné de quoi réparer ses forces musculaires, comme on verse de temps en temps, dans les rouages d'une machine, l'huile nécessaire pour la faire fonctionner.

Et la preuve : c'est que, une fois épuisé par un travail forcé, on le congédie sans miséricorde, comme on met au rebut la machine hors de service. Mais cet être a-t-il une âme, ou n'en a-t-il point ? La délicatesse de sa complexion ou de ses sentiments mérite-t-elle des ména-

gements, ou peut-elle s'en passer? Est-ce un blasphémateur, un libertin ou quelque autre chose? Peu importe. Il n'y a qu'une question qu'on examine attentivement : quel produit positif peut-on retirer de ses bras? voilà tout.

Oui, voilà tout, pour cette créature faite à l'image de Dieu; voilà tout pour cette âme immortelle rachetée au prix d'un sang divin; voilà tout pour cet enfant du ciel, pour cet héritier présomptif d'un royaume éternel! Ai-je eu tort de dire que le respect de la dignité humaine s'est perdu et que nous retournons au paganisme?

## VII

Tel est l'ouvrier aux yeux de tous les maîtres de l'école *anglaise*, et cette école a des disciples partout. Qu'est-il à ses propres yeux? Il est ce qu'on l'a fait. Oui, ce qu'il y a de plus déplorable, l'ouvrier profanateur du dimanche ne comprend pas la dégradation à laquelle il est descendu. Sans difficulté, il accepte le rôle humiliant qui lui est assigné. Il accepte, lui noble enfant de Dieu, il accepte d'être machine et bête de somme : c'est encore une expression prophétique (1).

(1) Et similis factus est illis. (Ps. XLVIII.)

Du pain à manger, du vin à boire, une couchée pour s'étendre, un toit pour s'abriter, quelques pièces de monnaie pour participer à l'orgie : il ne demande rien de plus. S'il soupçonne des besoins d'un autre ordre, on peut en douter ; car, lorsqu'il a pu, comme la bête de somme, satisfaire ses appétits, il est content. L'entendez-vous chaque semaine, transformant le jour de la prière en jour de débauche, faire retentir, jusqu'au milieu des ténèbres de la nuit, et ses cabarets et ses tripots, et nos places et nos rues, des chants avinés de son ignoble bonheur ? *Mangeons, buvons, amusons-nous ; car nous mourrons demain.*

Gardez-vous, mon cher ami, de vouloir lui adresser quelques observations et de le rappeler au sentiment de sa dignité. Il pourrait bien vous répondre ce qui m'a été répondu à moi-même : « Vous dites que l'ouvrier ne doit pas boire ; et moi je dis que l'ouvrier n'est pas un esclave, et, quand il a de l'argent, il doit boire et s'amuser. » O dignité humaine !

Que sa femme surtout ne lui fasse jamais de reproches ; que jamais elle ne lui parle de ses enfants, qui manquent de vêtements et de pain. Elle provoquerait des accès de fureur, et tout ce qu'elle obtiendrait de cet homme, qui n'en est

plus un, serait des blasphèmes et de mauvais traitements. Les faits de ce genre sont innombrables : personne qui ne puisse en raconter. Au risque de tomber dans une redite, je vais vous en rapporter un qui m'est particulièrement connu.

Un ouvrier métallurgiste, père de cinq enfants, gagnait cinq francs par jour. Sa paye reçue, il s'en allait au cabaret, où il restait jusqu'à ce qu'il eût tout dépensé. Après plusieurs jours et plusieurs nuits d'absence, il rentrait enfin dans son domicile : et il demandait à boire !

Une nuit d'hiver, sa femme et ses enfants, qui souffraient également les angoisses de la faim et les rigueurs du froid, osèrent lui demander de quoi acheter un peu de pain et de charbon. Pour toute réponse, cet époux, ce père tel que les forment la profanation du dimanche et son inévitable compagne, la fréquentation des cabarets, se précipite sur sa femme et sur ses enfants, les maltraite indignement, puis les jette dans la rue ; après quoi, fermant la porte à double tour, il fait un ballot de tout ce qu'il peut emporter, sort et disparaît pour ne plus revenir.

Si c'était un exemple isolé, je sais qu'on n'en

pourrait rien conclure à l'égard des classes ouvrières; malheureusement ces faits, à quelques variantes près, sont tellement nombreux qu'ils ne seront bientôt plus l'exception, mais la règle. Dès lors, quel indicateur plus certain de l'influence exercée par le matérialisme profaneur du dimanche, sur les sentiments de dignité et d'humanité, si développés autrefois dans nos populations françaises !

Agréez, etc.

---

## X<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche, ruine de la santé.**

5 juin.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

*Les impies ont des entrailles de bronze* (1). Vérifié par tous les faits de l'histoire et par les détails contenus dans ma dernière lettre, ce mot de nos divines Écritures va l'être surabondam-

(1) *Viscera autem impiorum crudelia.* (*Proverb.*, xii, 10.)

ment, par les considérations que j'ai à vous soumettre aujourd'hui. Les impies qui ont introduit parmi nous la profanation du dimanche, aussi bien que leurs continuateurs dans cette œuvre d'iniquité, ont arraché au peuple les seuls biens qu'il possédait. Sa religion, ce n'est pas assez ; ses joies de famille, ce n'est pas assez ; son bien-être, ce n'est pas assez ; le sentiment de sa dignité, ce n'est pas assez. Il lui reste une dernière ressource : la santé, et il faut qu'ils l'en dépouillent.

La fortune de l'ouvrier, c'est sa santé. Or, la profanation du dimanche en est la ruine. D'une part, l'homme ne peut pas toujours travailler, il faut qu'il se repose ; d'autre part, il ne peut se reposer que le dimanche à l'église ou le lundi au cabaret. Je dois avant tout établir ma proposition : je rechercherai ensuite quelles sont les conséquences hygiéniques de ce double repos.

## II

D'abord, l'homme ne peut pas toujours travailler. L'arc toujours tendu finit bientôt par perdre son ressort. De même l'homme qui voudrait toujours travailler, ne travaillerait pas longtemps. Les infirmités précoces, l'affaiblis-

sement des organes, des maladies de plus d'une espèce, ne tarderont pas à venger la nature outragée dans ses lois et à condamner à un chômage forcé le téméraire, qui aura dédaigné de s'accorder le repos commandé par le Créateur. Le repos est donc une loi pour l'homme : comme il ne peut vivre sans manger, il ne peut vivre sans se reposer. Bon gré, mal gré, qu'il en ait, il faut que chaque soir il obéisse à ce besoin impérieux dont aucune découverte, aucun système, aucun progrès n'a pu jusqu'ici le rendre maître.

Mais ce repos de chaque jour suffit-il pour réparer dans une juste mesure les forces de l'homme et l'entretenir longtemps dans un état de vigueur et de santé ? Demandons la réponse non aux théologiens et aux Pères de l'Église, mais aux philosophes les moins suspects, aux médecins les plus expérimentés, aux physiologistes les plus habiles tant en France qu'à l'étranger. Voici d'abord un philosophe contre lequel n'ont rien à dire ceux que nous combattons.

« Que doit-on penser, demande Rousseau, de ceux qui veulent ôter au peuple ses fêtes, comme autant de distractions qui le détournent du travail ? Cette maxime est barbare et

fausse. Tant pis si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain; il lui en faut encore pour le manger avec joie; sans quoi il ne le gagnera pas longtemps. Le Dieu juste et bienfaisant qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse. La nature lui impose également l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous rendre un peuple actif et laborieux? Donnez-lui des fêtes... Des jours ainsi perdus feront mieux valoir les autres (1). »

Suivant Rousseau, le repos ordinaire de chaque jour ne suffit donc pas; il faut, à des intervalles réglés, un repos plus complet. « Il le faut, dit Cabanis, dans les ateliers clos; surtout dans ceux où l'air se renouvelle avec difficulté. Là, les forces musculaires diminuent rapidement : la reproduction de la chaleur animale languit, et les hommes de la constitution la plus robuste contractent le tempérament mobile et capricieux des femmes. Loin de l'influence de cet air actif et de cette vive lumière dont on jouit sous la voûte du ciel, le corps s'étiole en quelque sorte, comme une plante privée d'air et de

(1) Lettre à d'Alembert.

jour; le système nerveux peut tomber dans la stupeur. et, trop souvent, il n'en sort que par des excitations irrégulières (1). »

« Il ne le faut pas moins, ajoute un observateur judicieux, dans les ateliers plus ouverts, où se rassemblent un grand nombre d'ouvriers. L'exercice même de leur profession et leur agglomération ne tardent pas à vicier l'air... l'atmosphère se trouve bientôt chargée d'acide carbonique, de miasmes délétères, de poussière et de molécules métalliques, toutes choses qui introduisent dans les organes pulmonaires des agents de destruction plus ou moins rapides. Aussi, presque partout où il existe des manufactures, des usines, des fabriques, une industrie de quelque genre que ce soit, qui exige le concours d'une grande quantité de bras, on est frappé de l'espèce de dégénération qui se manifeste promptement chez les individus.

« Des visages pâles qui conservent une expression dure et repoussante, l'étiollement de la taille dans les hommes, une physionomie languissante et douloureuse dans les femmes, des enfants qui portent, dès leur entrée dans la vie, les marques indélébiles de la malédiction qui semble peser

(1) *Rapports de physique*, etc., t. II, p. 215.

sur les auteurs de leurs jours : tel est l'affligeant spectacle que présentent communément ces réunions d'ouvriers. Si, pour nourrir leurs familles, ils ont dû se courber toute la semaine sur leurs métiers ou leurs établis, qu'au moins le dimanche chacun d'eux puisse se remettre des fatigues passées, et recueillir les forces qui lui feront ensuite reprendre le travail avec une énergie nouvelle (1). »

« Il le faut aux hommes, qui, travaillant au dehors, portent le poids du jour : les uns, exposés au soleil, à la pluie, au vent, à toutes les intempéries des saisons, labourent la terre, et déposent dans son sein, avec la semence qui fructifiera, une portion de leur force et de leur vie ; les autres exploitent, avec de longs efforts, les forêts et les carrières ; ceux-là descendent dans les entrailles de la terre, et aventurent leur existence au sein des vapeurs mortelles que recèlent les profondeurs du globe, en butte aux éboulements, à mille accidents de toute espèce. Qui ne conçoit combien tous ces hommes, de professions si pénibles, ont besoin d'un repos réparateur ?

« Il le faut aux hommes de cabinet, dont le

(1) Perennès, *Institution du dimanche*, p. 108.

travail agit plus que tout autre d'une manière désastreuse sur la santé. Il le faut particulièrement encore au commerçant assis dans son comptoir et à ceux qu'il associe à sa sollicitude. Pour peu qu'on réfléchisse sur le déploiement prodigieux d'activité, nécessité par le développement de l'industrie, par l'accroissement rapide des relations commerciales, par l'extension des opérations journalières des divers établissements de négoce, on demeure persuadé qu'une journée périodique de repos est devenue plus nécessaire que jamais.

« Du temps de nos pères, les maisons les plus modestes où se faisait la vente des objets nécessaires de consommation, avaient tous les jours certaines heures de repos, pendant lesquelles le marchand s'enfermait, pour prendre en liberté des repas que suivaient quelques instants d'un loisir absolu. Un client qui se serait présenté pour faire ses achats eût été poliment invité à revenir dans un autre moment.

« Aujourd'hui plus de répit. Le marchand et son commis prennent à la hâte leur repas sans discontinuer leurs opérations et leurs calculs, et, dans certaines villes, les fatigues du commerçant sont encore augmentées par des veilles prolongées, d'où cette foule de ma-

ladies dont la liste remplit des pages dans les physiologies médicales. Loin donc que le jour du chômage religieux soit devenu moins utile pour cette classe d'hommes, on doit reconnaître, au contraire, que, pour eux, il faudrait l'inventer, s'il n'existait pas : car c'est peut-être pour eux que ces bienfaits ont le plus d'à-propos (1). »

### III

Il est donc bien évident que le repos ordinaire de chaque jour ne suffit pas à l'homme ; sa santé exige de temps en temps un repos plus complet. Telle est la conclusion de la science, et nous verrons bientôt que telle est aussi celle de l'expérience. Je dis mal ; car déjà notre expérience personnelle ne nous laisse aucun doute sur ce point. Mais à quels intervalles doit revenir ce repos pour être vraiment réparateur ? Si les jours que vous chômez sont trop fréquents, le malaise, la fatigue du désœuvrement et les conséquences funestes qu'elle engendre dénaturent votre institution. Si des intervalles trop grands les séparent, l'inconvénient de la fatigue trop prolongée sub-

(1) Perennès, *Institution du dimanche*, p. 112.

siste, et le repos incomplet ne réparera qu'à demi la perte des forces.

Il n'y a, pour résoudre ce problème important, que deux moyens : la révélation et l'observation (1). Or, le Dieu qui a créé l'homme et qui a mesuré ses forces, lui a dit : *Tu te reposeras le septième jour*. Et toute science, toute philosophie s'est inclinée muette devant la loi du Seigneur. Des essais ont été faits avec grand fracas pour lui substituer des lois humaines, et ces lois éphémères sont devenues un objet de dérision et de mépris.

Tu te reposeras le septième jour, quelle que soit la nature de tes occupations, et cela sous peine des plus graves périls pour ta santé et même pour ta vie : telle est aussi la conclusion à laquelle conduit l'observation approfondie des lois physiologiques de l'homme.

Écoutons là-dessus un célèbre médecin protestant, le docteur Farr. Dans un rapport adressé au Parlement anglais, il s'exprime en ces termes : « L'observation du dimanche doit être comptée non-seulement parmi les devoirs religieux, mais parmi les devoirs naturels, si la conservation de sa vie est un devoir,

(1) Perennès, *Institution du dimanche*, p. 416, 118.

et si l'on est coupable de suicide en la détruisant prématurément. Je ne parle ici que comme médecin, et sans m'occuper d'aucune manière de la question théologique (1). »

Ainsi, à moins d'accuser Dieu même d'imprévoyance, la révélation de mensonge, l'observation la plus consciencieuse de rêverie, notre expérience personnelle d'illusion, il faut reconnaître deux choses : la première, que le repos est nécessaire à l'homme ; la seconde, que le repos ordinaire de chaque jour ne suffit pas, et qu'il faut donner à un repos plus complet un jour sur sept. C'est un point désormais acquis à la discussion (2).

Agréez, etc.

(1) *Archives du Christ*, 1823, p. 183 et suiv.

(2) On pourrait citer comme objection l'exemple des Chinois, des Indiens, etc., qui ne respectent pas le repos du septième jour. Je réponds : 1<sup>o</sup> que ces peuples ont cependant, à différentes saisons, des jours de repos, comme au nouvel an, qu'ils célèbrent par huit et douze jours de fête ; au petit nouvel an, c'est-à-dire au milieu de l'année, et même au renouvellement de la lune ; 2<sup>o</sup> que, par suite de leurs préoccupations exclusivement matérialistes, ils sont énervés : la mollesse, la lâcheté forment leur caractère ; l'immoralité est chez eux à son comble ; la misère en permanence : les maladies épidémiques y sont plus terribles et plus fréquentes ; 3<sup>o</sup> qu'à raison de la différence de cli-

## XI<sup>e</sup> LETTRE

### **La profanation du Dimanche ruine de la santé (suite).**

10 juin.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

Ce que vous me dites dans votre réponse de l'incrédulité de certains hommes à l'égard du *fait de Rimini*, n'a rien qui doive étonner, et pourtant elle tient du prodige. Voilà, en effet, des hommes qui se disent esprits forts, esprits supérieurs, esprits avancés, et qui le croient encore plus qu'ils ne le disent ; des hommes qui, chaque jour, admettent, sur la foi de deux ou trois de leurs semblables, des anecdotes, des faits, des doctrines dont mille autres pré-

mats et de l'habitude qui les oblige à prolonger beaucoup plus que nous le repos quotidien, il est possible que le repos régulier du septième jour leur soit moins nécessaire. Mais en Europe, avec notre activité dévorante, avec notre vocation intellectuelle, on conçoit également l'indispensable nécessité d'un repos régulier.

tendent avoir de très-bonnes raisons de douter, et qui les admettent comme parole d'Évangile, comme base de gouvernement, comme règle infaillible de conduite. Et ces mêmes hommes, sans motif avouable, nient un fait éclatant, répété cent fois pendant quinze jours en présence de milliers de témoins, sains de corps et d'esprit, et qui l'attestent comme ils pourraient attester leur existence.

Voilà une obstination qui certes tient du prodige ; mais leur prétention en tient bien davantage. Ils ne veulent pas admettre le *miracle de Rimini*, et ils prétendent en faire admettre une autre devant lequel pâlissent tous ceux qui ont jamais été faits, y compris la création du monde : c'est le miracle de la Berlué dans soixante mille personnes, pendant quinze jours !!! En fait de miracles, vous voyez que l'incrédulité n'y va pas de main morte. Pour moi, tout catholique que je suis, j'avoue que ma foi n'est pas assez robuste pour dévorer une pareille couleuvre ; et, si on ne peut être incrédule qu'à ce prix, j'y renonce.

Vous me demandez la cause de cette négation si parfaitement ridicule ; fouillez, non pas l'esprit, mais le cœur de ces messieurs.

et vous la trouverez. Dans un des recoins les plus cachés de ce pauvre cœur, gît une raison de ne pas croire, et cette raison est un intérêt : alors tout vous sera expliqué. Laissez-vous prendre le doigt dans les engrenages de certaines machines, et il faudra que tout votre corps passe entre les cylindres. Admettre un miracle, un seul, c'est se laisser prendre dans les engrenages du catholicisme. Or, soyez sûr qu'ils n'admettront pas ce miracle, fût-ce la résurrection d'un mort ; car, pour rien au monde, ils ne veulent se laisser cylindrer par le catholicisme : un intérêt s'y oppose.

Si vous en doutez, je fais une gageure avec vous. Supposons que demain l'Assemblée législative décrète que quiconque, sur le territoire de l'empire français, croira que deux et deux font quatre, sera obligé, sous peine de mort, de se confesser : j'ose parier qu'après demain il y aura cinquante journaux et cinquante mille hommes qui auront prouvé, par cinquante raisons meilleures les unes que les autres, que deux et deux ne font pas quatre ; que cela n'est pas démontré ; qu'ils ne peuvent le croire ; qu'ils ne l'ont jamais cru. Voilà l'homme ! c'est toujours le cœur qui lui fait mal à la tête !

## II

Prenez-vous-en, s'il vous plaît, monsieur le représentant, à vous tout seul de ma digression : c'est votre lettre qui m'y a entraîné. Du reste, je ne crois pas m'être beaucoup écarté de mon sujet, puisque j'ai encore aujourd'hui des incrédules à convaincre. Or, après avoir établi l'absolue nécessité du repos septénaire pour la santé, j'arrive à la seconde partie de ma proposition, et je dis que l'homme ne peut se reposer que le dimanche à l'église ou le lundi au cabaret.

En soutenant que l'homme *ne peut* se reposer que le dimanche ou le lundi, vous comprenez que je ne parle pas d'un pouvoir absolu. Je sais parfaitement qu'il est loisible à l'homme de choisir, pour son repos, le jour qu'il lui plaît ; mais je raisonne d'après un fait constant et passé en habitude. Or, ce fait, que chacun voit de ses yeux, est qu'en réalité le travail n'est suspendu que le dimanche ou le lundi. Telle est la puissance de cette habitude, que l'industriel, le négociant, l'ouvrier, *ne pourraient*, sans exciter la surprise générale et provoquer les railleries de toute nature, *prendre* le mercredi ou le jeudi, par exemple, pour se livrer au

repos. Reste donc à choisir entre le dimanche et le lundi, entre le repos de l'église et le repos du cabaret. Voyons lequel des deux est vraiment réparateur, vraiment hygiénique.

### III

« Si on fait attention, continue le docteur anglais déjà cité, que la religion produit la paix de l'âme, la confiance en Dieu, les sentiments intérieurs de bien-être, on ne tardera pas à se convaincre qu'elle est une source de vigueur pour l'esprit, et par l'intermédiaire de l'esprit un principe de forces pour le corps. Le saint repos du dimanche met dans le corps un nouveau germe de vie. L'exercice laborieux du corps et de l'esprit, de même que la dissipation des plaisirs sensuels, sont les ennemis de l'homme aussi bien qu'une profanation du sabbat ; tandis que la jouissance du repos dans la famille, jouissance unie aux études et aux devoirs qu'impose le jour du Seigneur, tend à prolonger la vie humaine. C'est la seule et parfaite science qui rend le présent plus certain et assure le bonheur de l'avenir.

« Il est vrai que l'ecclésiastique et le médecin doivent travailler le dimanche pour le bien de

la communauté ; mais j'ai regardé comme essentiel à ma conservation de restreindre mon travail du dimanche au strict nécessaire. J'ai souvent observé la mort des médecins qui travaillent continuellement : cela est surtout visible dans les pays chauds. Quant aux ecclésiastiques, je leur ai conseillé de se reposer un autre jour de la semaine. J'en ai connu plusieurs qui sont morts à cause de leurs travaux pendant ce jour, parce qu'ils n'avaient pas ensuite pris un repos équivalent. J'ai aussi connu des hommes parlementaires qui se sont détruits pour avoir négligé cette économie de la vie. En résumé, l'homme a besoin que son corps ait du repos un jour sur sept, et que son esprit se livre au changement d'idées qu'amène le jour institué par une ineffable sagesse (1).

Ainsi, une heureuse diversion aux pensées qui, durant toute la semaine, ont occupé l'esprit et fatigué les organes, le calme de l'âme, l'apaisement du cœur, la prière, la conversation avec soi-même et avec Dieu, la pompe des cérémonies, la gravité et l'onction de la parole sainte, le silence qui règne partout, les joies de la famille, le souvenir des aïeux dont on a visité

(1) *Archives du Christ*, 1833, 168.

la tombe, l'aspiration de l'être tout entier vers le ciel : toutes ces choses placent l'homme comme dans un monde nouveau, le font respirer dans une atmosphère plus pure, et sont merveilleusement propres à reposer à la fois et le corps et l'âme. Sans être physiologiste ni médecin, on conçoit sans peine combien un pareil repos est hygiénique et réparateur.

#### IV

Tel est le repos du dimanche. En est-il de même du repos du lundi ? Évidemment non ; car le repos du lundi n'est pas le repos de l'âme ni du corps. Le repos du lundi, c'est le repos dans la débauche, car c'est le repos au cabaret : loin d'être bienfaisant, ce repos est plus meurtrier que le travail. Croirait-on, par hasard, que l'excès dans la nourriture et dans la boisson ; que l'usage exagéré des liqueurs fortes ; que les veilles prolongées dans l'orgie ; que les passions surexcitées par le vin, par des chants ou par des discours obscènes ; que les emportements, les querelles, les rixes ; que le renversement de toutes les habitudes d'ordre et de sobriété sont de bons moyens hygiéniques, capables de remplacer équivalement le repos salubre du dimanche, et parfai-

tement propres à réparer les forces épuisées, à affermir le tempérament et à entretenir la santé ? Poser la question, c'est la résoudre.

Je veux bien que la profanation du dimanche et le repos funeste du cabaret qui en est la suite ordinaire, ne conduisent pas subitement à la maladie ou à la mort. Toutefois, tenez pour certain qu'ils les appellent l'une et l'autre. On ne se moque pas de Dieu impunément : pas plus de Dieu auteur des lois morales qui règlent les conditions de la vie de l'âme, que de Dieu auteur des lois physiques qui président à la conservation de la vie et de la santé du corps. L'intempérance du travail, aussi bien que l'intempérance de la table, est la violation de la première loi hygiénique que Dieu ait donnée à l'homme, et l'intempérance en fait plus mourir que le glaive.

Interrogez l'expérience. Sur qui tombent principalement les maladies contagieuses ? Pour qui sont les fièvres endémiques ? Dans quelles classes, parmi quels hommes la suette et le choléra ont-ils fait récemment le plus de victimes ? Partout on vous dira que c'est dans les classes laborieuses et parmi les hommes que la profanation habituelle du dimanche avait préparés à ces horribles fléaux, en minant leur

constitution par un travail excessif et en les conduisant à l'intempérance et à l'irrégularité dans les habitudes de vivre : telle est la règle.

Il y a trois mille ans que le Créateur et le médecin de l'homme lui a prédit que le choléra serait le châtiment de l'intempérance, c'est-à-dire du mépris des lois hygiéniques établies par la Providence, et parmi ces lois hygiéniques, nous l'avons prouvé, celle qui tient le premier rang, c'est la loi du repos hebdomadaire (1).

Quelles révélations effrayantes la science n'aurait-elle pas à nous faire en preuve de ce que j'avance, si elle voulait rechercher, le flambeau de la foi à la main, les causes premières du suicide et de la folie, ces épidémies morales qui s'étendent comme une lèpre hideuse sur les peuples modernes ! Ni vous ni moi, Monsieur, n'en doutons, et nul n'en peut douter ; une large, une très-large place est ici occupée par la violation de la loi hygiénique du repos sacré.

Ce que je peux dire, c'est qu'au témoignage des médecins spéciaux, sur cent cas de folie, quatre-vingt-douze doivent être attribués à

(1) *Vigilia, cholera, et tortura viro infrunito... in multis escis erit infirmitas, et aviditas appropinquat usque ad choleram. (Eccli., xxxi, 23 ; xxxvi, 33.)*

l'excès des passions, principalement de l'orgueil et de la volupté. Mais où s'exaltent surtout les passions des classes laborieuses, qui forment les deux tiers de la France ? où s'échauffent les têtes aux propos anarchiques, excitateurs de l'orgueil ? où se consume avec excès le vin, père de la luxure ? N'est-ce pas aux cabarets ? Et qui peuple les cabarets ? N'est-ce pas, avant tout, la profanation du dimanche ?

Ce que je peux dire encore, c'est que les *conseils de révision* constatent la dégénération rapide de l'espèce dans les pays où le dimanche est habituellement profané, au point que sur *cent* jeunes gens, on en trouve à peine *vingt* qui soient aptes au service ; tous les autres sont étiolés.

Ce que je puis dire, enfin, bien que vous le sachiez mieux que moi, c'est que les municipalités des grands centres d'industrie ont réclamé énergiquement et à plusieurs reprises les mesures les plus urgentes pour obtenir le repos du dimanche et régler les conditions du travail qui épuise la population. En effet, la situation est des plus graves.

Deux ou trois preuves seulement. En 1837, la Seine-Inférieure avait à fournir un contingent de 1,609 hommes ; il fallut en réformer

2,044. La ville de Rouen, inscrite pour un contingent de 184, a présenté 317 réformés ; ainsi, pour avoir 100 hommes valides, il a fallu en repousser 166. A Mulhouse, on est allé jusqu'au chiffre 100 ; à Elbeuf, à 168 ; à Nîmes, à 7.

« Au rapport des officiers expérimentés, la constitution de nos soldats est, en général, des plus débiles. Il en résulte une grande perte d'effectif lorsqu'on entre en campagne ; et cette conséquence a été tellement remarquée, que bien des écrivains militaires ont attribué à l'état physique de notre armée les désastres qui, en 1813 et 1814, ont frappé la France.

« Sur 300,000 conscrits, un tiers entraît à l'hôpital dans les deux ou trois premiers mois de campagne ; car ces pauvres enfants, si braves sur les champs de bataille, n'ayant plus la force de porter leurs armes dans les marches forcées, ou de braver les intempéries des bivouacs, succombaient à la nostalgie, au typhus et à toutes ces maladies épidémiques qui avaient fait de Dresde, de Mayence, en 1813, et de Paris, en 1814, de vastes et glorieux tombeaux (1). »

(1) *Influence des fabriques, etc.*

Je pourrais multiplier ces détails affligeants ; mais ils sont donnés ailleurs, et je m'arrête (1). Il est donc bien établi que la loi de la sanctification du dimanche est une loi hygiénique au premier chef ; que, par elle, Dieu protège la santé de l'homme contre un double danger : l'égoïsme du maître qui voudrait exiger un travail meurtrier, et l'ardeur inconsidérée de l'ouvrier pour le travail, ainsi que les excès d'un repos funeste.

L'homme n'a pas voulu en tenir compte, et toute l'économie de son existence a été troublée. Religion, société, famille, liberté, bien-être, dignité, santé, riche patrimoine qui faisait le bonheur de ses aïeux et qui devait faire le sien, il voit tout cela tomber en ruines, et ces ruines, qu'il ne l'oublie pas, sont humainement irréparables.

Encore un peu, et, s'il n'a hâte de se replacer sous la loi qui seule garantit tous ces biens, il périra corps et âme dans les convulsions de la plus affreuse anarchie qui ait jamais épouvanté le monde, et nul ne le plaindra. Au

(1) *Histoire de la société domestique*, t. II, ch. VIII et IX

contraire, tous ceux qui entendront ses cris de douleur secoueront la tête, et diront : Il n'a que ce qu'il mérite : les avertissements ne lui ont pas manqué ; il a voulu aller au glaive, qu'il aille au glaive ; à la mort, qu'il aille à la mort ; à la misère et à l'esclavage, qu'il aille à la misère et à l'esclavage (1) !

Peuple infortuné ! prends donc enfin pitié de toi-même : reconnais l'erreur fatale dont tu es la victime. Égaré par un sentiment funeste d'indépendance, tu as secoué le joug de ton père ; et, comme le prodigue de l'Évangile, tu es tombé dans un vasselage ignominieux. Tu as cherché la gloire, et tu as trouvé la honte. Être intelligent, tu es devenu machine. Riche, tu es moteur, pauvre tu es le rouage. Ces nobles enfants du peuple, surtout, cette âme, cette vie, ce sang de la France, que sont-ils devenus en devenant profanateurs ? Ils ne prennent plus place dans nos saints temples, et la cupidité les a jetés dans des réduits malsains et corrupteurs (1). Ils ne vous servent plus, ô bon

(1) Qui ad mortem ad mortem ; et qui ad gladium ad gladium ; et qui ad famem ad famem ; et qui ad captivitatem ad captivitatem. (*Jerem.*, xv, 2.)

(1) En France, l'école économiste anglais marche sur les traces de l'Angleterre. Or, il résulte des tables de morta-

et divin Maître : et, grâce à l'irréligion, les conditions du travail et de la domesticité deviennent pour eux, de jour en jour, plus dures et plus accablantes.

« Pauvre peuple ! quand ouvriras-tu les yeux ? Hommes de peine, serviteurs, ouvriers, artisans, immense famille de travailleurs si chère à l'Église, quand reconnaîtrez-vous que l'on vous trompe et que l'on vous perd ? On vous a prêché, au nom de la liberté, le mépris du dimanche : eh ! ne sentez-vous pas que le joug s'est aggravé sur vos épaules, et que l'égoïsme vous traite maintenant avec une hauteur insultante ?

« On a fait devant vous grand étalage des pertes que vous occasionne le repos religieux : eh ! ne voyez-vous pas qu'il existe pour vous un repos

lité en Angleterre, dressées en 1848, une donnée *curieuse*, savoir : que le soldat combattant sur la tranchée d'une ville assiégée, ou sur un champ de bataille, en présence des plus braves de ses ennemis, est exposé à moins de chances de mort que l'habitant de certaines villes manufacturières d'Angleterre, telles que Manchester, Liverpool, etc. La chance de mort au siège d'Anvers était comme 1 est à 68 ; au siège de Badajoz, 1 à 54 ; à la bataille de Waterloo, 1 à 30. Pour l'ouvrier de Liverpool, la chance de mort est comme 1 est à 19 ; pour le tisserand de Manchester, comme 1 est à 18 ; pour le coutelier de Sheffield comme 1 est à 14.

à la fois plus ruineux et plus humiliant, celui du cabaret et celui de l'infirmité qui vient à la suite de la débauche ou d'un labeur excessif? Chrétiens, reconnaissez votre dignité ; et, pour la comprendre, venez chaque dimanche vous ranger autour de cette tribune sacrée, où le prêtre de Jésus-Christ vous redira votre origine toute céleste, le prix de votre rédemption, qui est le sang d'un Dieu, votre sublime destinée, qui est la possession d'un bonheur sans fin et sans mesure (1). »

A ces paternels avertissements donnés aux peuples, ma prochaine lettre ajoutera quelques conseils à ses mandataires.

Agréez, etc.

(1) Mandement de monseigneur l'évêque de Beauvais, 1844.

## XI<sup>e</sup> LETTRE

### **Remède au mal.**

6 juin.

#### I

MONSIEUR ET CHER AMI,

En commençant notre correspondance, je vous disais que l'Europe est malade, gravement malade; je vous le repète, en finissant, avec une conviction plus vive encore et que vous partagez avec moi. J'ajoutais que, si nous voulons nous sauver tout seuls, nous ne sauverons rien. Il faut, je le redis à dessein, il faut que Dieu vienne au secours de la société mourante par un de ces prodiges extraordinaires qu'il peut toujours opérer. Mais, pour qu'il l'opère, il faut que nous le voulions, ou plutôt il faut que nous voulions en profiter.

Vous connaissez le mot profond d'un Père de l'Église : « Dieu, qui vous a créés tout seul, ne vous sauvera pas tout seul. » Cela est vrai dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de

la grâce ; l'homme ne vit pas malgré lui ; il faut qu'il consente à observer les lois de sa vie. Cela est vrai des nations comme des particuliers. Or, l'unique moyen pour la société de prolonger son existence et de se guérir, c'est de revenir à Dieu, en se soumettant de nouveau aux conditions nécessaires de son existence et de sa santé. Le premier acte social de ce retour doit être la sanctification du jour que le souverain Maître s'est réservé, parce que l'accomplissement de ce devoir conduit à la pratique de tous les autres, comme la violation entraîne la ruine de la religion tout entière. Grâce aux considérations que je vous ai soumises, cette double vérité, je l'espère du moins, est arrivée, pour tout homme de bonne foi, à l'évidence d'un axiome.

## II

Comment la rendre pratique ? Telle est maintenant la question. Elle peut être résolue de deux manières : spontanément ou légalement. La première serait de beaucoup la plus honorable et la meilleure ; la seconde est plus immédiatement applicable et d'un effet plus général : disons un mot de l'une et de l'autre.

Le premier moyen de faire cesser la profanation du dimanche, c'est l'accord général de tous les citoyens. Dans l'application, cet accord se formule par des compromis, avec ou sans amende, passés entre les parties intéressées. En conséquence, les négociants, les entrepreneurs, les chefs d'ateliers, les industriels s'obligent, les uns à ne point vendre, les autres à ne point faire travailler les dimanches ni les fêtes chômées.

Pour rendre ce compromis d'une exécution tout à la fois plus facile et plus sûre, chaque corps d'état s'oblige en particulier, et par une convention spéciale, à respecter la loi sacrée du repos. Dès lors, toutes les raisons d'intérêt qu'on oppose à la sanctification du dimanche perdent leur valeur, pour le corps d'état signataire du compromis, quelle que soit d'ailleurs la conduite des autres professions.

Par exemple, que, dans une ville ou localité quelconque, les selliers, les bijoutiers, les menuisiers, les charrons, continuent de profaner le dimanche : quel préjudice peut-il en résulter pour le maçon, le serrurier, le marchand de nouveautés, le cordonnier, le tailleur, dont tous les confrères refusent le travail ou la vente ? Il faudra bien que la pratique revienne un autre jour. Qu'on réussisse dans une ville à faire

passer des compromis semblables entre tous les corps d'état, et vous arriverez de plain-pied au repos hebdomadaire.

Comme moyen d'aider à ces transactions en les sanctionnant, les catholiques devraient en faire une autre. Elle consiste à prendre l'engagement de favoriser les marchands et les ouvriers, religieux observateurs du dimanche. Pour cela, il suffit d'adresser aux profanateurs un raisonnement bien simple, dont la justesse ne peut manquer de les frapper. La suspension de la vente ou du travail les jours de dimanche et de fête vous occasionnerait, dites-vous, une perte considérable à laquelle il vous est impossible de vous résoudre. Nous voulons bien le croire ; mais, dans ce cas, vous ne trouverez pas mauvais que nous cherchions à indemniser ceux de vos confrères qui consentent à s'y exposer. Ainsi, ne vous étonnez pas si désormais nous leur donnons notre pratique et que nous leur procurions celle de nos amis. On peut en être certain, ce moyen ne sera pas sans influence ; et qui peut nier qu'il ne soit de bonne guerre ?

A ce conseil je me permettrai d'ajouter une question, et de demander à nos bons catholiques si plusieurs n'auraient pas quelques repro-

ches à se faire sur la sanctification du dimanche. On dit avec vérité que, s'il n'y avait pas d'acheteurs, il n'y aurait pas de vendeurs. Or, il y a malheureusement beaucoup d'acheteurs le dimanche : tous sont-ils sans religion ? Votre pays et le mien, monsieur le représentant, me sont particulièrement connus.

Eh bien ! nous avons vu dans votre pays certains maîtres, bons catholiques, envoyer leurs domestiques faire des emplettes le dimanche ; oublier de stipuler dans leurs marchés avec les entrepreneurs qu'on ne travaillera ni le dimanche ni les fêtes ; certaines dames, également bonnes catholiques, courir *entre les offices*, et cela sans scrupule, les magasins de modes, de bijouterie, de nouveautés, etc. ; les mettre sens dessus dessous pour commander ou choisir des objets qui, dit-on, sont loin d'être de première nécessité ; rendre des visites, à l'heure même des offices du soir, sans crainte de les manquer ou de les faire manquer aux autres.

Dans mon pays, on est passablement exigeant, et, tout catholique qu'on est, on ne veut rien changer aux heures de ses repas, bien qu'on expose souvent les domestiques à sacrifier le service de Dieu au service des maîtres ; on tourmente très-souvent les maîtres d'ate-

lier, les ouvriers et les ouvrières, pour avoir l'ouvrage le dimanche : on souffre qu'ils l'apportent ce jour-là ; on va même jusqu'à se plaindre s'ils ne le font pas, et à les menacer, en cas de récidive, de s'adresser à d'autres. Qui sait si, dans les autres pays, ces détails ne pourraient pas s'ajouter utilement à l'examen de conscience de bons catholiques ?

### III

Quoi qu'il en soit, arriver par un accord spontané à la suppression du travail serait, je le répète, le moyen le plus honorable devant les hommes et le plus utile devant Dieu. Mais il suppose déjà un peuple, sinon chrétien, du moins en voie de le devenir. Par malheur, nous n'en sommes pas encore là : aussi, grand est le chapitre des obstacles. Difficiles à former, ces compromis sont encore plus difficiles à maintenir. Ce n'est pas sans beaucoup de peines et de démarches qu'on parvient à les faire consentir par la totalité des marchands, des industriels, des membres d'une même profession. Quelques récalcitrants n'ont qu'à refuser et la convention devient impossible : or, il n'est pas rare d'en rencontrer.

Il faut le dire, la rougeur au front, l'intérêt spirituel, égal pour tous, n'est pas ordinairement le vrai motif de la transaction ; c'est l'intérêt matériel, variable pour chacun. Il ne manque ni de négociants ni d'industriels qui, avant de s'engager, font secrètement leurs calculs, afin de savoir s'il y a pour eux plus à perdre qu'à gagner, dans la cessation de la vente et du travail. S'ils y voient du bénéfice, ils signeront ; s'ils n'en voient pas, ils signeront peut-être encore ; mais s'il y a perte, tenez pour certain qu'ils ne signeront pas. Ne leur parlez ni de conscience ni de péché ; ils ne comprennent pas ce langage : dans leur balance, l'intérêt de leur âme pèse moins qu'une pièce de monnaie. Persuadez-vous bien qu'en signant le compromis, ce n'est pas un acte religieux qu'ils font, c'est un calcul.

Les conventions une fois établies, bien des causes tendent à les rompre. Des occasions imprévues se présentent ; le négociant, le chef d'atelier sont vivement sollicités. Le bénéfice est beau ; on se laisse gagner ; on viole le contrat le plus secrètement possible. Bientôt cependant la fraude est connue ; viennent les réclamations ou les amendes. L'aigreur s'en mêle, le mauvais exemple gagne, et, au terme

de la convention, personne ne veut la renouveler.

Ajoutons que ces compromis sont très-souvent insignifiants pour conduire au but, qui est la sanctification du dimanche. Les uns obligent à fermer les magasins et les ateliers depuis midi, les autres seulement depuis les deux heures; en tout cas, la profanation du dimanche est consommée. Enfin, ils ne sont point applicables partout. Dans toutes les localités, on ne trouve pas des corps d'états; et quand il y en aurait, les habitants de la campagne, les agriculteurs dont les intérêts ne sont pas *indivis* comme ceux des ouvriers, restent forcément en dehors de ces salutaires associations.

#### IV

Malgré toutes les difficultés qu'il présente, ce premier moyen d'arriver à l'observation du dimanche me paraîtrait possible, si nous avions la volonté sérieuse de redevenir chrétiens. Puisque telles ne sont pas encore nos dispositions, le moyen légal me semble le plus sûr et le seul immédiatement applicable. De quoi s'agit-il, en effet? Il s'agit de faire une loi qui défende de profaner le dimanche, c'est-à-dire

d'outrager la religion de la majorité et de violer la liberté des catholiques ; ou plutôt il s'agit tout simplement de faire exécuter une loi déjà existante, et qui conserve toute sa vigueur, car elle n'a jamais été rapportée.

Je n'ai pas besoin de vous la nommer, c'est la loi du 18 novembre 1814, confirmée plusieurs fois, depuis 1830, par les arrêts de la Cour de cassation. Tel est l'acte vraiment politique, parce qu'il est vraiment chrétien, que je vous charge, monsieur et cher ami, d'obtenir de l'Assemblée législative. En le faisant, elle aura bien mérité de la France, de l'Europe, de la société tout entière. Or, elle le peut, et elle le doit.

## V

Elle le peut. L'Assemblée est souveraine. L'acte que nous sollicitons n'est pas seulement possible, il est facile. A moins d'admettre pour la société une condamnation à mort sans appel et sans sursis, tout ce qui est nécessaire à son existence est possible. Or, je crois avoir établi l'indispensable nécessité de la sanctification du dimanche, quel que soit le point de vue social sous lequel on envisage la question.

De plus, cet acte est facile, plus facile aujour-

d'hui que jamais. D'une part, l'activité commerciale n'est pas la même qu'avant la Révolution de février; il y a un ralentissement général dans les affaires, et six jours par semaine suffisent à les expédier. Le chômage même se fait encore sentir sur un grand nombre de points; autant de raisons pour faciliter l'acceptation de la loi (1). D'autre part, les grands événements qui ébranlent l'Europe n'ont pas été tout à fait perdus pour l'instruction des peuples. Un vague besoin de se rattacher à la Religion s'est fait sentir, et la sanctification du dimanche est une des bases de la Religion; nouvelle raison qui facilitera l'acceptation de la loi.

Ce besoin de la Religion n'est pas resté à l'état de sentiment vague et indéfini, il s'est traduit par le désir formel et manifesté, aux quatre coins de la France, de voir la loi sacrée du repos hebdomadaire remise promptement et partout en vigueur.

Je ne rapporterai pas les pétitions si fortement motivées, qu'ont adressées, au gouvernement nos places de commerce les plus importantes, telles que Rouen, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Lyon, etc., etc.; vous pouvez les lire

(1) Ceci était écrit en 1849.

aux archives de la Chambre. Une voix plus forte encore vient de se faire entendre ; c'est la voix de l'agriculture, des manufactures et du commerce de la France entière. Leurs délégués, réunis en conseil général à Paris, au mois dernier, se sont exprimés par l'organe de M. Charles Dupin, en termes si formels, que vous me permettrez de les rapporter :

« Considérées sous le point de vue le plus étroit et le plus vulgaire, la régularité, l'uniformité des jours consacrés au repos sont un bienfait pour le travail même.

« Voilà pourquoi l'on a soumis au domaine de la loi purement humaine, la cessation du travail en certains jours périodiques, non-seulement lorsque le législateur obéissait aux principes communs à toutes les croyances religieuses, mais quand il niait ces principes comme au temps *des décadis*.

« C'est qu'en effet un repos périodique, ni trop éloigné, ni trop rapproché, est nécessaire à l'homme pour donner à sa force la plus grande énergie. Ce repos sert à compléter la réparation trop souvent imparfaite des pertes accumulées par la continuité des jours de labeur.

« Pour nous, messieurs, des raisons d'un

ordre plus élevé nous font un devoir, non-seulement industriel et manufacturier, mais encore politique, moral et religieux, des jours de repos établis à des intervalles réguliers. A ces jours est réservé l'accomplissement *des travaux de l'âme* : l'hommage en commun rendu par le peuple au Créateur de l'univers ; la fête intérieure de la famille, où l'absence du travail laisse la place et le loisir à la revue, passez-moi le mot, à la revue que le père et la mère font de l'enfance et du foyer domestiques. Enfin, quand tous les devoirs sont accomplis, le plus beau spectacle que puisse offrir un peuple civilisé, n'est-il pas celui de toutes ces familles laborieuses, parées du fruit de leur travail, et parcourant avec une joie décente les lieux publics embellis par nos arts ? (Appro-  
bation.)

« Voilà la célébration de nos fêtes, de nos dimanches, telle que les peuples chrétiens la conçoivent et la pratiquent, telle que la désirent toutes les familles honnêtes et patriotiques. (Très-bien ! Très-bien ! — Vif assentiment.)

« Ce n'est pas ainsi que l'entendent le vice et la démoralisation. Travailler le dimanche, quand le repos en est la règle, c'est afficher son indépendance ; fouler aux pieds la loi commune,

c'est faire de la liberté ; traîner après soi sa femme et ses enfants, fût-ce pour se promener, c'est appesantir sa chaîne et se soumettre à la décence. Arrière ces passes-temps ! l'oisiveté n'y perdra rien.

« Quand, le lundi, les enfants et la femme seront retournés au travail, à l'école, à l'apprentissage, l'indépendant prendra l'essor. Plus il fuira le centre de la ville et le foyer du remords, plus il goûtera les grossiers plaisirs que chérit son égoïsme. Voilà la peinture trop fidèle de ces désordres hors barrière, qui concourent à la ruine, à la démoralisation d'un si grand nombre de familles. (Très-bien !)

« Applaudissons à la loi qui donnera les moyens de mettre un terme à ces désordres ; elle sera pour le peuple un bienfait immense.

« Nous demandons que le travail ostensible soit formellement défendu les dimanches et les fêtes reconnues par la loi.

« Nous demandons, et nous rougissons d'avoir à le demander, qu'il soit interdit au gouvernement d'insérer aucune clause dans ses contrats pour permettre, pendant les jours fériés, l'exécution des travaux publics, quels qu'ils soient.

« Nous demandons que les chefs patents d'a-

teliers, d'usine et de manufacture ne puissent pas faire travailler le dimanche ; nous demandons qu'ils soient condamnés à l'amende pour chaque contravention, proportionnellement au nombre de leurs ouvriers. »

En attendant la réalisation de ces vœux, plusieurs villes déjà ont donné l'exemple d'une glorieuse initiative. A Besançon, à Marseille, à Gex, etc., etc., les conseils municipaux et divers corps d'état se sont engagés spontanément à respecter le dimanche. Elbœuf s'est distingué dans cette intelligente croisade contre le mal qui nous envahit. Au mois de janvier de cette année, on y conçut le projet de faire cesser le travail et la vente du dimanche. Sur deux cent vingt-cinq négociants domiciliés dans la ville, deux cent vingt ont signé avec empressement.

Le premier dimanche de février, le compromis a été mis à exécution. Cette mesure a causé une satisfaction universelle. Maîtres et ouvriers, patrons et employés se sont donné deux mois de congé, par an, sans perdre une obole. De plus, ils ont fait une bonne action, que Dieu ne laissera pas sans récompense, même temporelle. Telle est leur consciencieuse fidélité, qu'ils ont écrit à leurs correspondants pour les informer de leur règlement, afin qu'ils eussent à s'en sou-

venir dans leurs relations commerciales. Honneur à la ville d'Elbeuf ! Ce qu'elle a fait, pourquoi d'autres ne le feraient-elles pas ?...

## VI

Non-seulement les villes et les particuliers désirent le repos sacré du dimanche, mais encore le gouvernement lui même. Il va plus loin : il l'ordonne. Vous connaissez les circulaires des ministres de la marine, de la guerre et des travaux publics. Chacun, dans son département, interdit, au jour des dimanches et des fêtes, les travaux dépendants de l'État, ainsi que les exercices militaires ou revues qui ôteraient aux soldats la facilité d'assister à l'office divin. Vous me permettrez de citer celle du ministre des travaux publics : elle est adressée à MM. les préfets, ingénieurs et architectes, chargés de diriger les travaux publics :

Paris le 20 mars 1849.

« Monsieur,

« L'amélioration du sort des ouvriers est l'objet de la constante préoccupation du gou-

vernement de la République. Vous êtes en position d'apprécier les efforts de l'administration pour accroître, dans la limite des ressources financières, le développement des travaux publics et particuliers.

« Mais, à côté du travail qui fait vivre, je placerais toujours l'amélioration de la condition morale, la satisfaction des besoins de l'intelligence qui élèvent et fortifient chez tous le sentiment de la dignité personnelle, et la facilité laissée à l'ouvrier d'exercer librement les devoirs de la religion et de la famille.

« Le repos du dimanche est donc nécessaire à l'ouvrier ; il faut qu'il soit respecté au double point de vue de la moralité et de l'hygiène. L'exemple, à cet égard, doit être donné par les administrations publiques, dans les limites que leur imposent les exigences légitimes et la liberté, à laquelle le gouvernement entend ne porter aucune atteinte.

« En conséquence, j'ai décidé, monsieur, qu'à l'avenir aucun travail n'aura lieu, dans les ateliers dépendants des travaux publics, le dimanche et les jours fériés, pour les ouvriers employés à la journée au compte du gouvernement. Dans le cas où des circonstances exceptionnelles justifieraient une dérogation à cette règle, vous

devez réclamer les autorisations nécessaires, assez à temps pour que l'autorité compétente en puisse apprécier l'opportunité.

« Je vous invite, en faisant connaître ma décision à cet égard aux agents placés sous vos ordres, à prendre les mesures nécessaires pour en assurer l'exécution.

« Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

*« Le ministre des travaux publics,*

« T. LACROSSE. »

## VII

Enfin, je viens de lire, et bien d'autres comme moi, avec une indicible satisfaction, le rapport de votre honorable collègue, M. Desferris, sur le nouveau projet qui, je l'espère, sera bientôt soumis, je ne dis pas aux délibérations, mais à l'approbation de l'Assemblée. Qui donc oserait le combattre? Evidemment ceux-là seuls qui ont juré le renversement total de la religion et de la société, c'est-à-dire les ennemis du peuple et, j'aime à le croire, la Chambre n'en compte aucun dans son sein. S'il en était autrement, elle est assez forte et assez

sage pour faire bonne justice de leurs déclamations.

D'ailleurs, quels moyens peuvent-ils plaider? La neutralité obligée de l'État dans les choses de religion? Mais ce n'est pas une loi religieuse qu'on demande, c'est une loi de police, une loi de nécessité sociale. Au législateur de faire cesser le travail; à la religion de sanctifier le repos. C'est la réponse péremptoire qui a été faite d'avance par votre honorable rapporteur.

« Dans l'état de société, dit-il, les relations créées par nos besoins ne peuvent être interrompues, selon le caprice de chacun, sans préjudice pour tous; aussi les jours de repos doivent-ils être régulièrement fixés. Or, une nation a bien le droit de choisir, pour ses jours de repos, les fêtes établies par la religion du plus grand nombre, et d'obliger tous les citoyens à les observer, dès qu'aucun d'eux n'est forcé de faire un acte contraire à ses opinions religieuses, ni gêné dans le libre exercice de son culte.

« D'ailleurs, lorsque la loi prescrit le repos pendant les fêtes instituées par la religion catholique, le citoyen qui ne la professe pas est tenu d'observer ces jours de repos, non pour obéir à un précepte religieux, mais pour obéir à une loi de police obligatoire pour tous

les citoyens, quelle que soit leur religion. »

L'opposition de l'opinion publique? Oui, l'opinion de quelques hommes qui ont des yeux pour ne pas voir, ou qui ont tout intérêt à l'immoralité, parce qu'ils savent très-bien qu'un peuple immoral est toujours un peuple facile à exploiter au profit de l'anarchie. Quant à l'opinion des hommes honnêtes et sérieusement préoccupés du danger de la situation, les faits et les pièces cités, il n'y a qu'un instant, prouvent qu'elle accueillera avec reconnaissance cette mesure de salut public.

Vous le voyez, la question est mûre, l'attention est éveillée, l'opinion vous est favorable : l'Assemblée peut donc faire une loi; mais, au nom de Dieu, qu'elle ne nous fasse pas une demi-loi! Qu'elle se dégage des souvenirs rétrogrades d'un temps qui n'est plus : 1814 et 1830 sont passés. Entre les oppositions d'alors et les idées d'aujourd'hui, il y a plus d'un siècle d'intervalle. Qu'elle se gare des hommes *politiques*, des habiles, des conciliateurs, des éclectiques : leurs conseils, toujours marqués au coin de la faiblesse, ont fait avorter tous les projets de loi sur le travail dans les manufactures.

Qu'elle se souvienne qu'ici plus qu'ail-

leurs, la franchise c'est la force, et la force c'est la loi. Qu'elle s'inspire donc du précepte divin et qu'elle traduise, en articles précis, l'interdiction de toute œuvre servile, négoce ou travail, publiquement accomplie. Une demi-loi, croyez-le bien, ne contentera personne : pour les uns elle sera trop, pour les autres elle sera trop peu. Elle ne remédiera point au mal, puisqu'elle ne fera pas cesser la profanation. Elle ne réhabilitera pas la France aux yeux du monde, puisque la France continuera de commercer les jours de prière et de repos.

Qu'on ne dise pas qu'une demi-loi est tout ce qu'on peut faire ; que c'est un premier pas ; que plus tard on en fera un second. Voilà l'oreiller sur lequel on voudra peut-être endormir l'Assemblée ; mais cet oreiller est placé sur la pente d'un abîme ; cet oreiller est un piège. D'abord, il est connu que, chez nous, le provisoire en fait de lois devient presque toujours le définitif : nous déchirons sans peine, le lendemain, nos constitutions de la veille. Quant aux lois, c'est autre chose : elles prennent, grâce à nos mœurs, à notre paresse, à notre égoïsme, à notre régime administratif, un caractère de stabilité qui les rend à peu près indestructibles.

Combien n'en trouve-t-on pas dans l'immense

arsenal commencé en 1790 et enrichi continuellement jusqu'à nos jours, qui ont bravé toutes les révolutions, toutes les constitutions, toutes les transformations, et qui *régissent encore la matière*, bien que, dans la pensée de leurs auteurs, elles ne fussent qu'un provisoire, un premier pas? A plus forte raison en sera-t-il de même de la loi du dimanche, à laquelle sa nature particulière fera craindre de toucher.

Ensuite, est-il permis d'oublier la gravité de la situation? Avons-nous du temps à perdre en essais? Les barbares ne sont-ils pas à nos portes, à nos côtés? Est-il trop tôt de fortifier nos villes, de murer nos demeures, d'élever des digues aussi hautes que le flot qui monte toujours? Est-il permis, est-il sensé de faire du provisoire, dans un moment où tout ce qui peut raffermir la société doit être fort, efficace, définitif? Est-il raisonnable de donner des palliatifs, lorsque le mal ne peut être combattu que par les moyens les plus énergiques? Hommes d'État! regardez autour de vous : le vrai comme le faux, le bien comme le mal, tout tend à devenir absolu, définitif, et vous feriez du provisoire!

Qu'avez-vous à craindre en faisant une bonne loi, une loi complète, une loi sérieusement effi-

cace? Rien que vous n'ayez à craindre en ne la faisant pas : l'anarchie. Or, ne vous faites pas illusion : à défaut de ce prétexte, elle en aura mille autres pour continuer sa lutte éternelle ; du moins vous vous serez assuré une chance de victoire ; car cette loi, qui comblera les vœux de toutes les populations catholiques, vous donnera autant de défenseurs qu'elle aura de soutiens. L'Assemblée peut donc faire une bonne loi, une loi efficace, une loi définitive, et elle le fera : elle le doit.

## VIII

Elle le doit : à la Religion, dernière ancre de salut qui nous reste au milieu de la grande tourmente, qui menace d'engloutir l'Europe entière.

Elle le doit : à la société, qui périt sous nos yeux, rongée toute vive par deux vers aux dents d'acier : l'égoïsme et le mépris de toute autorité.

Elle le doit : à la famille, unique élément d'une reconstitution nouvelle, et qui a perdu tous ses caractères de sainteté, de concorde et de moralité.

Elle le doit : à la liberté, minée dans son prin-

cipe et violée dans son application la plus haute, sous l'empire d'une constitution qui, pourtant, la déclare solennellement inviolable.

Elle le doit : au bien-être du peuple qui, chaque semaine, fait couler avec les aumônes des riches, ses sueurs et son sang dans les gouffres sans fond que la débauche et l'anarchie ouvrent à ses penchants déréglés.

Elle le doit : à la dignité humaine, dont l'habitude constante de calculs et de travaux matériels tend à effacer jusqu'aux derniers vestiges.

Elle le doit : à la santé du peuple, qu'ébranlent également ou le labeur sans repos ou le repos dans l'orgie.

Elle le doit : à l'honneur national. Le temps n'est-il pas venu pour la France de mettre un terme à cette débauche d'impiété et de matérialisme, à laquelle, chaque semaine, depuis quatre-vingts ans, elle se livre sans honte sous les yeux des nations ? N'est-il pas temps de montrer que le plus logique des peuples a cessé d'être inconséquent avec lui-même, et qu'il veut être catholique à Paris comme à Rome ; que, sous aucun rapport, la fille aînée de l'Église, la libératrice du magnanime Pie IX, n'est au-dessous ni des États-Unis d'Amérique ni de la protestante Angleterre ?

Enfin, l'Assemblée le doit à elle-même et à la Providence.

A elle-même : sur soixante à quatre-vingt mille lois plus ou moins dignes de ce nom, pour ne pas dire plus ou moins révolutionnaires, qu'on a fabriquées à la France depuis plus d'un demi-siècle, n'est-il pas de la gloire de l'Assemblée, issue du suffrage universel, de lui en donner au moins une qui soit vraiment sociale, c'est-à-dire franchement chrétienne?

A la Providence : que n'a-t-elle pas fait pour nous depuis deux ans? Combien de fois sa main maternelle ne nous a-t-elle pas miraculeusement retenus au bord de l'abîme, où nous étions sur le point de tomber? Évidemment elle ne demande qu'à nous sauver; mais il faut que nous le voulions.

Eh bien ! monsieur et cher ami, une bonne loi sur la sanctification du dimanche, une loi qui sera un acte de bonne volonté sociale et de retour à l'ordre éternel, cette loi secondera merveilleusement les desseins miséricordieux de la Providence, puisqu'elle aura deux avantages capitaux : elle remédiera vraiment au mal ; car elle fera respecter la loi du suprême Législateur, dont elle nous attirera les bénédictions : et nous en avons grand besoin. Ensuite, elle contri-

buera plus immédiatement que toute autre à guérir ce peuple, dont l'esprit de Dieu s'est retiré, car il est devenu chair.

Or, c'est mon premier et mon dernier mot :  
*Rien n'est propre à matérialiser un peuple, comme la profanation du dimanche. Un peuple matérialisé est un peuple fini.*

Puisse ce peuple n'être pas nous !

Agréez, etc.

FIN.

# LE MESSIE PROMIS, FIGURÉ ET PRÉDIT.

*L'ancienne Eglise vit de foi et de désirs dans l'attente du Rédempteur.*

## LE MESSIE PROMIS, FIGURÉ ET PRÉDIT DANS L'ANCIEN TESTAMENT

### OUVRAGE EXTRAIT DU « CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE »

PAR MGR J. GAUME, VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE NEVERS

*Jésus-Christ, aujourd'hui et le même dans tous les siècles (Heb. XIII, 8)*

#### PRÉFACE.

Le *Catéchisme de Persévérance* ou exposé historique de la Religion, par Mgr. Gaume, vicaire-général du Diocèse de Nevers, est sans doute l'un des ouvrages les plus remarquables et les plus utiles que la presse religieuse ait publié dans ces derniers temps. Les nombreux lecteurs de cet ouvrage qui compte déjà trois éditions, connaissent le plan admirable adopté et développé par l'auteur et que résume le texte de saint Paul, servant d'épigraphe : Jésus-Christ hier, aujourd'hui et le même dans tous les siècles.

Commençant à l'origine des temps, il suit à travers les âges la manifestation progressive du grand mystère de notre Rédemption. Comme ce mystère repose tout entier sur Jésus-Christ à venir ou sur Jésus-Christ venu, c'est Jésus-Christ que l'auteur cherche, qu'il suit, qu'il montre partout depuis le premier chapitre de son ouvrage jusqu'au dernier. Il prouve que les faits historiques des livres saints ne sont qu'une liaison entre les promesses, les figures et les prophéties. De cette manière il réalise le vœu de saint Augustin qui veut que dans tout l'ancien Testament on ne voie qu'une seule chose, Jésus-Christ.

«Souvenez-vous, dit ce Père, lumière brillante de l'Eglise, que l'ancien Testament est la figure du Nouveau ; que toute la religion Mosaïque, les patriarches, leur vie, leurs alliances, leurs sacrifices sont autant de figures de ce que nous voyons ; que le peuple Juif tout entier et son gouvernement n'est qu'un grand prophète de Jésus-Christ et de Son Eglise».

L'ouvrage que nous publions est la démonstration de cette vérité. La manière dont il la présente, sera pour ainsi dire neuve pour la plupart des lecteurs, et comme en outre le style de Mgr. Gaume est pur et coulant, cet ouvrage, si nous en jugeons par l'expérience des personnes que nous avons consultées, offrira une lecture très intéressante et très instructive. Le fruit que nous en attendons c'est qu'elle inspire une idée de plus en plus grande de notre divin Sauveur et qu'elle le fasse de plus en plus connaître, aimer et servir.

Or, comme *la vie éternelle consiste à connaître Dieu et J.-C. qu'Il a envoyé* (Jean, XVII, 3), un ouvrage qui peut contribuer à produire ce résultat, doit être sans doute considéré comme digne d'être mis en mains de tous les lecteurs. Aussi quoiqu'il fasse partie de notre Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, il n'est pas uniquement destiné aux jeunes gens : il n'est point de classe de la société qui ne puisse trouver à s'instruire dans sa lecture.

Le défaut qu'on reproche à l'ouvrage de Mgr. Gaume, c'est d'être trop volumineux (8 gros volumes) ; ce n'est pas à la vérité un défaut en soi, s'il n'y a rien de trop, mais c'est toutefois un obstacle à ce qu'il devienne un ouvrage populaire, c'est-à-dire qui se trouve en mains d'un grand nombre de lecteurs ; nous avons pensé remédier à ce défaut en publiant séparément une partie qui forme un tout, un sujet complet, et qui peut, par conséquent, en être détaché sans inconvénient. Cet extrait pourra aussi inspirer à ceux qui en auront les moyens le désir de connaître en entier cet excellent ouvrage.

#### INTRODUCTION.

#### ANTIQUITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

DÉFINITION DE LA RELIGION. — RELIGION CHRÉTIENNE AUSSI ANCIENNE QUE L'HOMME. — PAROLES DE BOSSUET ET DE SAINT AUGUSTIN. — SAGESSE ET AMOUR DE DIEU DANS LE DÉVELOPPEMENT SUCCESSIF DE LA RELIGION.

La Religion tout entière n'est qu'une grande grâce ; ses dogmes, ses préceptes, ses sacrements, toutes les cérémonies de son culte si variées et si belles, sont comme autant de ruisseaux qui apportent les eaux de cette source toujours abondante à notre esprit, à notre cœur et à nos sens. Ce n'est pas sans dessein que nous présentons dès le commencement la Religion sous ce point de vue tout à la fois si juste et si propre à toucher le cœur. L'ignorance de l'homme et surtout ses vicieux penchants lui persuadent trop souvent que la Religion est un joug pénible et comme un funeste présent que Dieu nous a fait. Et un grand nombre, victimes de cette déplorable erreur, ne se soumettent aux prescriptions salutaires de la foi que par force et par crainte ; d'autres l'abandonnent ouvertement ou se tiennent à son égard dans une indifférence criminelle. Est-ce ainsi qu'on doit répondre au plus grand bienfait du Ciel ? Apprenons à connaître l'acte par excellence de la charité de Dieu, et nous verrons alors si nous pouvons nous défendre de payer l'immense amour de Son cœur par tout l'amour du nôtre ?

Et d'abord, qu'est-ce que la Religion dans la signification rigoureuse du mot ?

Entre Dieu créateur de l'homme et l'homme créature de Dieu, il existe un lien naturel et nécessaire, comme il en

existe un entre le père et l'enfant. A ce lien déjà si noble et si avantageux, Dieu en a **gratuitement** ajouté un autre plus parfait, dont le but est de conduire l'homme à la possession et à la vue immédiate de Dieu dans le ciel ; bonheur surnaturel, c'est-à-dire auquel l'homme n'avait aucun droit et qui ne découlait pas de sa simple nature. Ce lien surajouté et l'union sublime qui en fut la suite, exista dès le premier instant de la création de l'homme ; car l'homme fut créé dans un état de grâce et de justice surnaturelle : tel est le langage de l'Eglise. Or, cette union surnaturelle et gratuite est parfaitement appelée Religion, c'est-à-dire **lien nouveau, lien de plus ou lien par excellence**.

Si le mot **Religion** exprime admirablement le lien qui existait entre l'homme et Dieu dans l'état d'innocence, il convient à plus forte raison pour rendre l'union qui existe entre Dieu et l'homme, depuis le péché originel.

En effet, la faute de nos premiers parents ayant brisé le lien surnaturel qui existait avant leur révolte, le Fils de Dieu, vous le savez, voulut bien s'offrir pour rétablir cette union sublime, soustraire l'homme aux châtiments dûs à son péché, lui rendre ses biens perdus et reformer ainsi l'alliance entre l'homme et Dieu.

De là, cette nouvelle alliance ou ce rétablissement de l'ancienne s'appelle **Religion**, c'est-à-dire second lien, lien nouveau, d'un mot latin qui veut dire **relier, lier une seconde fois**.

Telle est la signification du mot Religion. A quiconque sait combien de personnes, aujourd'hui surtout, parlent de la Religion sans la connaître, sans se douter même de ce qu'elle est dans son essence, rien ne paraîtra moins étonnant que les explications détaillées que nous venons de donner.

Qu'est ce donc que la Religion ? La Religion, répondons-nous avec saint Augustin, est **le lien qui unit l'homme à Dieu**. A cette définition reviennent les suivantes : la Religion, **c'est la société de l'homme avec Dieu** ; ou bien, **c'est l'ensemble des rapports qui existent entre l'homme et Dieu**. Toutes ces définitions expriment également ce lien nouveau qui, en vertu des mérites du Rédempteur, unit l'homme à Dieu, depuis que le péché originel a rompu le premier lien, la première société qui existait entre l'un et l'autre.

Il résulte de là : 1° que la Religion est unique et immuable. Fondée, de la part de Dieu, sur ses qualités de Créateur, de Père et de fin dernière de l'homme ; et de la part de l'homme, sur ses qualités de créature, d'enfant et d'être indigent mais avide de l'infini, qui ne saurait trouver son contentement que dans l'Être par excellence, source de toute vérité, de tout amour et de tout désir ; la religion a toujours été une et la même malgré ses développements successifs. L'homme ne peut pas plus la changer qu'il ne peut changer sa nature ou celle de Dieu : il ne peut pas plus se soustraire à la Religion qu'il ne peut faire que Dieu ne soit pas son Supérieur, son Créateur, son Père, sa fin dernière, et lui Son inférieur, Sa créature et Son enfant. Ces rapports, nous le répétons, sont nécessaires et immuables.

Il résulte de là 2° que la Religion ne vient pas de l'homme, mais de Dieu ; que Dieu l'a révélée à l'homme, sans quoi l'homme n'aurait jamais pu la connaître, ni l'observer. En effet, sans la révélation comment l'homme pourrait-il répondre certainement à ces questions ; Je sens que je dois rendre au souverain Etre qui m'a créé un culte de respect et de soumission, mais comment et de quelle manière pourrai-je m'acquitter de ce devoir ? Qui m'assurera que mon hommage Lui est agréable ? Quel sacrifice acceptera-t-Il de préférence ? Si je deviens coupable, puis-je obtenir mon pardon ? Quel moyen faut-il que j'emploie pour apaiser Sa justice ? Si une fois pardonné, je L'outrage de nouveau, y a-t-il encore de la miséricorde pour moi ou dois-je m'abandonner au désespoir ? Que dois-je à mes semblables, que me dois-je à moi-même ? Si je suis juste, qu'ai-je à espérer ? Si je meurs criminel, qu'ai-je à craindre ? Par ces simples questions vous voyez que Dieu devait à Sa bonté de faire connaître à l'homme la manière dont Il voulait en être servi. Aussi l'histoire est là pour nous apprendre que, dans Son infinie bonté, Dieu donna à l'homme cette précieuse connaissance. L'auteur de *'Ecclésiastique* confirme ce que nous apprend le récit de la création, savoir, que nos premiers parents reçurent de Dieu non seulement l'intelligence et le sentiment du bien et du mal, mais encore des instructions, des leçons, une règle de vie ; qu'il leur enseigna Sa loi ; qu'ils ont vu la majesté de Son visage et qu'ils ont entendu Sa voix ; et nous voyons cette Religion révélée se perpétuer dans la race des Patriarches, traverser les siècles, et faire encore aujourd'hui le bonheur du monde en donnant aux esprits la connaissance certaine de la vérité et le repos de la vertu (Bergier, art. *Révélation*).

Et maintenant, la manifestation des rapports nécessaires, qui existent entre Dieu et l'homme, par conséquent de la Religion elle-même, consiste de la part de Dieu, dans les vérités qu'Il révèle, dans les devoirs qu'Il impose à l'homme et qui sont les lois et les conditions de la société avec Lui ; de la part de l'homme, cette manifestation consiste dans l'accomplissement des devoirs qu'il doit remplir envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Telle est la **nature** de cette noble société. Ses **moyens** sont les secours ou les grâces que Dieu donne à l'homme, et la coopération que l'homme, aidé de Dieu, donne à la grâce ; son **but**, c'est, pour Dieu, la gloire ; pour l'homme, le bonheur, c'est-à-dire l'entière satisfaction de toute ses facultés ; sa **sanction**, les peines et les récompenses du temps et de l'éternité.

Une femme du monde qui, comme bien d'autres, ne savait trop ce que c'est que la religion, qui même n'en tenait pas grand compte la regardant comme une chose variable et de convention, se plaignait vivement de sa fille devant un missionnaire. - Mais, Madame, lui dit le missionnaire, est-ce qu'il y a des rapports entre une mère et sa fille : en sorte qu'une fille soit obligée de respecter sa mère et de lui obéir ? - Comment, Monsieur, ne suis-je pas sa mère ? Quel que soit son âge, n'est-elle pas ma fille ? N'est-ce pas de moi qu'elle tient tout ? N'est-elle pas toujours obligée de me respecter et de m'aimer ? - Mais, Madame, ces rapports de supériorité de votre part et de dépendance de la part de votre fille, ne sont peut-être que des choses de convention qui peuvent changer ? - Changer ! Monsieur, mais faites donc que je ne sois pas sa mère et qu'elle ne soit pas ma fille : les droits d'une mère sont immuables, parce qu'ils sont fondés sur sa qualité de mère. - Vous croyez donc bien, Madame, qu'entre vous et votre fille il y a des rapports nécessaires ; que vous avez le droit de lui commander ; qu'elle est obligée de vous obéir, de vous respecter, de vous aimer ; que si elle y manque, elle est coupable ; que ce n'est pas ici une affaire de convention, mais une chose immuable, sacrée, fondée sur votre titre de mère et sur sa qualité de fille : vous le croyez bien ? - Si je le crois ! - Eh bien ! Madame, changez les noms : à votre place mettez Dieu, à la place de votre fille mettez-vous vous-même, et vous avez la Religion.

C'est le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en Se faisant notre médiateur et notre caution, a rétabli le lien surnaturel brisé par la révolte de nos premiers parents. De là, il résulte évidemment qu'il n'y a qu'une seule Religion, la Religion de Jésus-Christ ; par conséquent, que la Religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, et que le Christianisme est une chaîne magnifique dont le dernier anneau est entre nos mains, et dont le premier se rattache au trône de l'Eternel.

Il est vrai, les lois de cette admirable société n'ont pas toujours été aussi clairement connues, c'est-à-dire la religion n'a pas toujours été aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui ; mais pour cela elle n'a pas cessé d'être toujours la même. Elle a eu pour ainsi dire ses différents âges : son enfance, depuis Adam jusqu'à Moïse ; son adolescence, depuis Moïse jusqu'à la venue du Messie ; son âge parfait, depuis la venue du Messie jusqu'à la fin des siècles : mais pour cela, elle n'a pas cessé d'être la même Religion.

Semblable à l'homme qui est d'abord enfant, ensuite adolescent, puis homme fait, et qui, en passant par ces différents âges, ne cesse pas d'être le même homme ; semblable encore au soleil qui, d'abord à son aurore, puis à son lever, enfin à son midi, répand des lumières de plus en plus éclatantes, et qui n'en est pas moins toujours le même soleil. «La Religion, dit Bossuet, a toujours été la même.»

Placé entre les deux Testaments, Jésus-Christ a été le centre de l'un et de l'autre ; *Jésus-Christ était hier, Il est aujourd'hui, Il sera aux siècles des siècles* (Heb., XIII, 8) . La Religion dont il est le grand objet a été sous la Loi, ensuite sous l'Evangile, et elle subsistera dans toute l'éternité, où Jésus-Christ, réuni à Ses élus, assujettira toutes choses à Son Père, et sera avec Lui, loué, adoré et glorifié à jamais. Ainsi, c'est par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que tous les siècles ont été faits ; ceux de la loi ancienne pour disposer à ceux de la Loi de grâce, jusqu'à ce que ces derniers aillent se perdre dans l'éternité de la gloire.

Il suit de là que l'Ancien et le Nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la perfection que l'autre montre à découvert : l'un pose le fondement et l'autre achève l'édifice ; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. Dès lors tous les temps sont unis ; la tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de Religion, et les Ecritures des deux Testaments ne font ensemble qu'un même corps et un même livre. Notre foi est donc la foi des Patriarches et des Prophètes. Les dogmes qui en sont l'objet non seulement ont été figurés dans les anciennes Ecritures, mais encore ces Ecritures en contiennent des promesses très expresses. C'est donc ne pas connaître le Christianisme que de le regarder comme une religion nouvelle dans ce sens qu'il n'a aucune racine dans les siècles antérieurs au Messie.

La Religion que nous professons a toujours subsisté, puisque dès la naissance du monde, l'attente de Jésus-Christ en a toujours été l'âme.

«Une même lumière, dit encore le grand Bossuet, paraît partout dès l'origine du monde ; elle se lève sous les Patriarches, elle s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. Jésus-Christ, plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse et plus éclairé que les Prophètes, la fait briller à nos yeux dans sa plénitude. Jésus-Christ rapproche tous les temps, Il est le centre auquel viennent aboutir toutes choses, la Loi, les Prophètes, l'Evangile et les Apôtres. La foi en Jésus-Christ a été la foi de tous les siècles. Dès la naissance du monde, le fidèle a dû croire en Jésus-Christ promis, comme le chrétien doit croire en Jésus-Christ venu».

En un mot, les anciens Patriarches n'avaient point une autre religion que la nôtre, puisqu'ils s'appuyaient sur les mêmes promesses, puisqu'ils soupiraient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu. C'étaient des hommes évangéliques avant l'Evangile, des Chrétiens en esprit avant qu'ils en portassent le nom.

Ainsi ceux d'entre les Juifs qui reconnurent Jésus-Christ pour le Messie, ne changèrent point de religion en devenant Chrétiens<sup>1</sup>, ils ne firent que croire à la venue de Celui qu'ils attendaient et dont la promesse avait été jusque là l'objet de leur foi. Ce furent au contraire ceux qui Le méconnurent qui changèrent alors véritablement de religion, puisqu'ils renoncèrent à la Loi de Moïse qui ordonnait de Le recevoir et de L'écouter, aux oracles des Prophètes qui L'avaient clairement désigné ; en un mot, à l'ancienne espérance d'Israël.

«Quoique les temps aient changé, dit à son tour saint Augustin, quoiqu'on ait annoncé autrefois comme futur le mystère de la Rédemption qui est maintenant prêché comme accompli, la foi n'a pas changé pour cela. Quoique, avant la venue du Messie, la vraie Religion ait été pratiquée sous d'autres noms et par d'autres signes que depuis sa venue, quoiqu'elle ait été alors proposée d'une manière plus voilée et qu'elle soit maintenant exposée avec plus de clarté, il n'y a cependant jamais eu qu'une seule religion qui a toujours été la même. Celle qu'on appelle aujourd'hui la Religion chrétienne était chez les anciens et n'a jamais cessé de subsister dans le monde, depuis le commencement du genre humain jusqu'à l'Incarnation de Jésus-Christ, qui est le temps où la vraie Religion a commencé de porter le nom de chrétienne (*Retract. Lib. 1, c.13*)».

Combien une si hante antiquité ne rend-elle pas la Religion vénérable ! Quel témoignage n'est-ce pas de la divinité de son origine, de la voir commencer avec le monde !

Mais si, à cet égard, elle mérite tout notre respect, la perpétuité de cette Religion, c'est-à-dire sa suite continuée sans interruption durant tant de siècles, malgré tant d'obstacles survenus, ne fait-elle pas voir manifestement que Dieu la soutient ? Si, à la première suite de la Religion avant Jésus-Christ, on joint une autre suite qui n'est en effet qu'une continuation de celle-là, je veux dire la suite de l'Eglise chrétienne, quelle autorité ne donne pas à la Religion une durée qui embrasse toute l'étendue des siècles ! Peut-on ne pas y voir un dessein toujours soutenu et progressivement développé, un même ordre des conseils de Dieu qui prépare, dès le commencement du monde, ce qu'il achève à la fin des temps et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de l'univers la

<sup>1</sup> Comme les protestants qui se font catholiques ne changent point de religion, mais complètent la leur en admettant franchement les conséquences des vérités qu'ils reconnaissent.

sainte société où Il veut être servi (Hist. abrégée de la Religion.) ?

Certainement une Religion qui remonte jusqu'au premier homme et qui a traversé sans altération l'immense espace des siècles, qui rend compte de tout et sans laquelle on ne saurait rendre compte de rien, ne peut avoir pour auteur que la Sagesse infinie, et pour appui que la puissance même de Celui qui, tenant tout en Sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les temps sont compris.

Quelle preuve plus éclatante de cette consolante vérité, savoir que le salut de l'homme a été, depuis l'origine des temps, l'unique pensée de Dieu, le but de tous Ses conseils, la fin de ce monde et de tous les événements !

Oui, et c'est la vérité capitale sur laquelle nous ne saurions trop insister ; oui, l'unique pensée de Dieu, depuis la chute originelle, fut de la réparer. Donner au monde un Rédempteur fut le but unique de tous Ses desseins jusqu'à la venue du Messie ; comme, depuis la venue du Messie, le but unique de tous Ses desseins est de maintenir sur la terre l'œuvre de la Rédemption et d'en étendre les bienfaits à tous les peuples et à tous les individus.

En une seule parole : **sauver** tous les hommes par Jésus-Christ, voilà le dernier mot de toutes choses, l'explication de tout ce que Dieu a fait depuis le commencement du monde, et de tout ce qu'il fera jusqu'à la consommation des siècles.

Glorifier dans le Ciel, avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, tous les hommes qui auront profité de la Rédemption, tel sera le but de l'éternité.

Il est donc vrai, mille fois plus vrai que nous ne saurions le dire ou le comprendre : *Dieu est charité* (I Jean, IV, 8). Il est donc vrai que la grande, la seule instruction qui doit résulter de tout l'exposé de la Religion, est celle-ci : **Dieu aimant les hommes ; Dieu faisant toutes choses pour témoigner Son amour aux hommes en réparant le mal qu'ils se sont fait à eux-mêmes par le péché, et leur rendant avec usure tous les biens qu'ils ont perdus.**

Puisque l'unique pensée de Dieu a été de sauver l'homme, vous me demanderez sans doute pourquoi il n'a pas envoyé le Sauveur aussitôt après sa chute ? Soit qu'on l'envisage du côté de Dieu ou du côté de l'homme, ce délai est une preuve admirable de la sagesse de Dieu et de Son amour pour nous.

1° Quant aux raisons prises du côté de Dieu, pour expliquer le délai du Rédempteur, voici la principale : Dieu voulait pendant ce long intervalle de quatre mille ans, faire prédire le grand événement de la venue du Messie, avec toutes ses circonstances ; lui imprimer avec tant d'éclat le sceau de la divinité, qu'il fût impossible de ne pas reconnaître en Jésus-Christ le Libérateur du genre humain.

Dans cette vue, tous les mystères du Rédempteur, toute l'économie de notre salut qui en est le fruit, ont été promis, figurés, prédits, préparés par une multitude d'événements et de signes, un grand nombre de siècles avant l'accomplissement, avec le degré de lumière qui convenait à chaque âge. En cela Dieu agit comme un Père rempli de sollicitude et de tendresse.

De peur que l'homme accablé sous le poids de ses maux ne tombe dans le désespoir, il ne cesse de faire retentir aux oreilles de cet enfant chéri, et de présenter à ses yeux mouillés de larmes la consolante promesse d'un Libérateur. Par là, ô mon Dieu, vous satisfaisiez encore au besoin de Votre cœur paternel. Dieu ne punit qu'à regret : or, Il voyait nos parents et leur triste postérité ; Il voyait ces belles créatures qu'Il avait tant aimées, privées de leur innocence et de leur bonheur ; ces rois de l'univers, déchus et condamnés à de rudes travaux comme les plus vils esclaves, traînant vers le tombeau une longue chaîne d'infirmités et de douleurs, et Son cœur paternel ne put tenir au spectacle de tant d'infortunes, quelque méritées qu'elles fussent d'ailleurs.

Et voilà qu'Il multiplie les figures, les promesses, les prédictions du grand Libérateur. Courage, disait-Il en quelque sorte, par chaque promesse, par chaque figure, aux générations qui venaient accomplir sur la terre leur douloureuse épreuve, vos maux finiront ; Je suis votre Père, vous êtes toujours Mes enfants, un jour le bonheur redeviendra votre partage. Et ces figures et ces promesses, et ces prophéties du Libérateur, Il les sema, pour ainsi dire, sur les pas de l'homme exilé ; comme depuis l'Eglise a planté la Croix, souvenir touchant du Libérateur, sur les chemins, sur les places publiques, dans les déserts, au sommet des montagnes et sur le faite des édifices, afin que l'homme, de quelque côté qu'il portât ses regards, aperçût le signe d'espérance. C'est ainsi que Dieu n'a cessé et ne cesse encore de rappeler à l'homme tombé le Rédempteur qui le replacera sur le trône primitif.

2° Quant aux raisons prises du côté de l'homme, il fallait que l'homme fît une longue expérience de sa misère afin qu'il sentît mieux la nécessité et le prix du remède. Il fallait que l'homme fût longtemps et profondément humilié pour être guéri de l'orgueil, principe de sa chute ; il fallait que l'homme désirât plus ardemment le Messie, afin d'être mieux disposé à profiter de Ses exemples et de Ses leçons : il fallait enfin que l'homme connût bien que Dieu seul pouvait le sauver, puisque tous les efforts des philosophes et des sages de la terre ne pouvaient le tirer du double abîme de l'ignorance et de la corruption où il s'était précipité. Du reste, depuis l'instant de sa chute, l'homme ressentit les bienfaits de l'Incarnation future et il put en profiter.

Un autre trait non moins admirable de la bonté de Dieu pour l'homme, c'est qu'Il ne lui a fait connaître que peu à peu et trait par trait le Sauveur qu'Il lui réservait : la sagesse divine se proportionnait ainsi à la faiblesse humaine. Dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, tout se fait doucement et par degrés. Jésus-Christ est le soleil du monde spirituel. Or, le soleil ne paraît pas tout d'un coup sur l'horizon avec tout l'éclat de ses feux étincelants. Il est précédé par les douces et tendres clartés de l'aube. Viennent ensuite les rayons dorés et plus vifs de l'aurore. Cette succession graduée de lumière prépare nos yeux à soutenir l'éblouissant éclat du soleil.

Il en a été de même dans le monde spirituel. Au commencement, les hommes étaient comme des personnes à leur réveil, un trop grand jour les eût offusqués<sup>1</sup>. Dieu ménage leurs faibles yeux ; Il ne laisse paraître d'abord que les tendres

<sup>1</sup> Notre-Seigneur Lui-même, venu pour dissiper toutes les ombres, Se conforme à cette loi ; Il ne révèle que par degrés, à Ses Apôtres, les vérités dont Il veut les instruire ; et s'Il en agit de la sorte, c'est qu'Il veut Se proportionner à leur faiblesse, ne les trouvant pas capables de lumières plus vives : *J'ai encore, leur dit-il, bien des choses à vous apprendre, mais vous n'êtes par capables maintenant*

blancheurs de l'aube, c'est-à-dire qu'il ne donne du grand mystère de la Rédemption que les connaissances dont les hommes sont capables. Il en est ainsi depuis Adam jusqu'à Moïse, c'est la Religion sous les Patriarches, ou la loi de nature : loi simple dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte : c'est l'esquisse du tableau.

Vient ensuite l'éclat plus vif de l'aurore ; c'est la Religion depuis Moïse jusqu'au Messie, ou la religion sous la Loi. Plus développée dans ses dogmes et dans ses préceptes, environnée d'un culte plus majestueux et plus compliqué, elle donne aux hommes une connaissance plus claire du Libérateur : c'est le croquis du tableau.

Enfin, dans la plénitude des temps, lorsque les hommes sont assez préparés pour soutenir la manifestation éclatante du grand mystère de la rédemption, Dieu fait paraître le soleil lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, environné de toute la splendeur du plus beau jour : c'est la perfection du tableau.

Que dirai-je encore, ô mon Dieu ! de Votre admirable sagesse ? Vous instruisez les hommes dans les premiers âges du monde, en leur montrant la vérité non point à découvert, mais cachée sous des ombres et des figures ; car les figures, les emblèmes, les images sont le livre des enfants : telle est la raison trop peu méditée de l'enseignement figuratif de Votre ancienne alliance. Par toutes ces préparations si bien suivies et si analogues à la faiblesse de l'homme, Vous montrez semblable à une tendre mère qui ne donne pas d'abord à son enfant nouveau-né les aliments solides des hommes faits, mais proportionne la nourriture à l'âge et aux forces de son fils. C'est ainsi que tout nous révèle les attentions délicates de Votre Providence à l'égard de l'homme Votre créature et Votre enfant.

## PREMIÈRE PARTIE. LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

### CHAPITRE I

PREMIÈRE PROMESSE. - PREMIÈRE ET DEUXIÈME FIGURES DU MESSIE. - VÉRITÉ DES FIGURES. - AUTORITÉ DES ÉCRIVAINS SACRÉS DU NOUVEAU TESTAMENT. - DE LA TRADITION. - TÉMOIGNAGE DE SAINT AUGUSTIN, D'EUSÈBE DE CÉSARÉE. - CONFORMITÉ DES FIGURES AVEC NOTRE-SEIGNEUR. - ELLES CONVIENNENT À LUI ET À LUI SEUL. - PREMIÈRE PROMESSE FAITE À ADAM DANS LE PARADIS TERRESTRE. - ADAM, PREMIÈRE FIGURE DU MESSIE. - PATRIARCHES. - LEUR NOMBRE. - LEUR VIE. - ABEL, DEUXIÈME FIGURE DU MESSIE.

Il était décidé dans les conseils de la sagesse éternelle que le Messie ne viendrait pas immédiatement après le péché originel. Cherchons dès lors ce que Dieu devait à Sa bonté pour l'homme, afin de le consoler d'une attente de quatre mille ans.

Or, on conçoit sans peine que Dieu devait 1° promettre à l'homme ce Rédempteur ; 2° lui en donner le signal afin qu'il pût Le reconnaître quand Il viendrait et s'attacher à Lui ; 3° préparer le monde à sa réception et à l'établissement de Son règne.

C'est aussi ce que Dieu a fait d'une manière digne de Son infinie bonté et de Sa profonde sagesse. Donnons une idée de ce plan divin dont cet ouvrage n'est que le développement.

1° **Le Messie promis.** Pour fermer le cœur de l'homme au désespoir et lui faire prendre patience durant quarante siècles, Dieu s'empresse de lui promettre un Rédempteur.

Le roi de la création n'est pas plus tôt tombé du trône, qu'une première promesse fait briller à ses yeux mouillés de larmes un rayon d'espérance : **De la femme naîtra un fils qui écrasera la tête du serpent.** Adam comprit cette mystérieuse parole, et la transmet fidèlement à sa postérité. Pendant deux mille ans, cette première promesse fut l'unique espoir du genre humain ; quoique bien générale, elle suffit pour soutenir le courage des justes d'alors et rendre leurs œuvres méritoires.

La seconde promesse détermine la première. Faite à Abraham, elle nous fixe exclusivement sur la postérité du saint Patriarche. A mesure que les siècles se déroulent et que l'homme devient capable de connaissances plus claires, les promesses se succèdent de plus en plus précises. Il est admirable de suivre cette longue chaîne de promesses divines qui, se développant mutuellement, nous conduisent de degré en degré, de la généralité des nations à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille. Arrivé là, Dieu s'arrête ; là finissent les promesses, mais là ne finissent pas nos incertitudes.

Il est vrai, l'homme est assuré d'avoir un Rédempteur, et que ce Rédempteur sortira de la famille de David. Mais dans cette famille de David qui doit exister sans se confondre avec aucune autre jusqu'à la ruine de Jérusalem et de la nation, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de mille ans, il y aura bien des enfants. Si donc de nouvelles lumières ne viennent nous éclairer, il nous sera impossible de reconnaître parmi tant d'autres ce rejeton de David qui doit sauver le monde. Et voilà le genre humain exposé ou à repousser son Rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le relever de sa chute, ou à s'attacher au premier imposteur de la race de David qui se dira le Messie. La difficulté est sérieuse. Cependant rassurons-nous, Dieu l'a prévue. Il nous donnera le signal de ce fils de David auquel le monde devra son salut.

2° **Le Messie signalé.** Il commence par ébaucher dans les figures le signal de la libération. Pendant trois mille ans, c'est-à-dire depuis Adam jusqu'à Jonas, paraissent une longue suite de grands personnages qui, tous, représentent le Messie dans quelques circonstances de Sa naissance, de Sa mort, de Sa résurrection et de Son triomphe. Dieu ménage mille événements, il établit une grande variété de cérémonies et de sacrifices, qui sont comme autant de traits épars, dont la réunion compose le signal ébauché du Désiré des nations. Parmi toutes ces figures, la plus significative, c'étaient les sacrifices. Chaque jour, le sang des victimes, l'immolation perpétuelle de l'agneau, dans le temple de Jérusalem, rappelaient sans cesse au peuple juif la Victime future dont le sacrifice devait remplacer tous les autres, et auquel il donnait d'avance tout leur mérite : figure permanente dont le peuple entier avait l'intelligence plus ou

*de les porter. (Jean. xvi, 12).*

moins claire.

Toutefois, il faut en convenir, ces différents traits ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Epars ça et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour, et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Aussi n'est-ce là, disons-nous, que l'ébauche de Son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonscrit, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela que fait-il ?

Dans son infinie sagesse, Il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à Son intelligence infinie, Il leur communique les secrets de l'avenir. Il place le Désiré des nations devant leurs yeux, et leur ordonne de Le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties ? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps et figuré sous mille traits divers.

Ce signalement à la main, nous cherchons parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine du second temple, dans lequel, suivant les Prophètes eux-mêmes, le Messie doit entrer, celui auquel il convient exclusivement et de tout point. Notre recherche n'est ni longue ni difficile. Semblable au navigateur qui, apercevant le rivage désiré, répète avec enthousiasme : Terre ! Terre ! Bientôt nous tombons à genoux, et dans les plus vifs sentiments de l'admiration, du respect et de l'amour, notre bouche proclame l'adorable nom de l'enfant de Bethléem.

3° **Le Messie préparé.** Dieu vient d'employer plus de cinq cents ans à donner, par l'organe des Prophètes, le signalement complet du Messie. Le lieu de Sa naissance, le temps de Sa venue, tout le détail de Ses actions est prédit. Que reste-t-il ? Vous le devinez ; lorsqu'un grand roi, tendrement aimé de Son peuple, et impatientement attendu, doit faire Son entrée dans la capitale de Son royaume, on s'empresse de Lui aplanir les voies, on Lui ouvre toutes les portes, on prépare tous les esprits à Le recevoir.

Ainsi, le Verbe éternel, le Roi immortel des siècles, le Désiré des Nations, devant bientôt faire Son entrée dans le monde, Dieu Son Père Lui aplanit toutes les voies, Lui ouvre toutes les portes, prépare les esprits à Le recevoir et fait concourir tous les événements à l'établissement de Son règne éternel. Préparation étonnante de grandeur et de majesté qui remonte à l'origine des temps, qui commence à être sensible à la vocation d'Abraham, mais qui devient évidente cinq cents ans avant l'arrivée du grand Roi !

C'est ainsi que l'histoire sacrée et l'histoire profane se réunissent pour vérifier d'une manière palpable cette sublime parole que Jésus-Christ est l'héritier de toutes choses ; que *tous les siècles se rapportent à Lui* (Héb. 1, 2.) et que non seulement la nation juive, mais encore toutes les nations du globe attendaient Son avènement.

Admirable philosophie ! qui résume en trois mots l'histoire universelle de quarante siècles : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu. Tel est le plan magnifique que nous allons expliquer.

Entrons avec un profond respect dans le sanctuaire des conseils de Dieu, et développons cette suite non interrompue de promesses, de figures, de prophéties qui vont nous conduire pas à pas durant le long espace de quatre mille ans, c'est-à-dire depuis le commencement du monde jusqu'au grand événement de l'Incarnation du Verbe.

Mais d'abord, comment savons-nous que les Patriarches et les hommes extraordinaires que Dieu suscitait de loin en loin chez le peuple juif, que les sacrifices, les divers événements et mille autres circonstances de la vie de ce peuple, étaient autant de figures du Messie ?

Nous le savons 1° par l'autorité des écrivains sacrés du Nouveau Testament. Outre un grand nombre de témoignages formels de Notre-Seigneur lui-même et des Évangélistes qui montrent que tout l'Ancien Testament était la figure de Jésus-Christ et de l'Église, saint Paul dit en propres termes que *tout ce qui est arrivé chez les Juifs est la figure de ce qui s'accomplit chez les Chrétiens* (I Cor. x, 6. Ibid. 11).

2° Par l'autorité de la tradition. Les saints Pères sont unanimes à regarder Jésus-Christ et l'Église comme le grand objet voilé sous les ombres de l'Ancien Testament. Pour eux, l'Ancien Testament est la rose en bouton, le Nouveau c'est la rose épanouie. Saint Augustin s'exprime ainsi :

«Tout l'Ancien Testament est caché dans le Nouveau : les Patriarches, leurs alliances, leurs paroles, leurs actions, leurs enfants, leur vie tout entière, étaient une prophétie continuelle de Jésus-Christ et de l'Eglise ; toute la nation juive, son gouvernement tout entier était un grand prophète de Jésus-Christ et du royaume chrétien»<sup>1</sup>.

Écoutons encore un des organes les plus éloquents de la tradition. Eusèbe, historien de l'Église, nous parle en ces termes :

«Toutes les prophéties, tout le corps des anciennes Écritures, toutes les révolutions de l'état politique, toutes les lois, toutes les cérémonies de la première alliance, ne menaient qu'à Jésus-Christ, n'annonçaient que Lui, ne figuraient que Lui. Il était en Adam, le père de la postérité des Saints ; innocent, vierge et martyr dans Abel ; réparateur de l'univers en Noé ; béni en Abraham ; souverain prêtre en Melchisedech ; volontairement offert dans Isaac ; chef des élus en Jacob ; vendu par ses frères dans Joseph ; voyageur et fugitif, puissant en œuvres et législateur dans Moïse ; souffrant et abandonné dans Job ; haï et persécuté dans la plupart des Prophètes ; vainqueur en David et roi des peuples ; pacifique en Salomon et consécuteur d'un nouveau temple ; enseveli et ressuscitant dans Jonas. Les tables de la loi, la manne du désert, la colonne lumineuse, le serpent d'airain, étaient les symboles de Ses dons et de Sa gloire»<sup>2</sup>.

3° Par la conformité parfaite entre ces figures et Notre-Seigneur. Si quelqu'un prétendait que la ressemblance qui se

<sup>1</sup> De Catech. rudib. Le saint docteur revient cent fois sur cette idée dans ses différents ouvrages.

<sup>2</sup> Eusèb. Démonst. évang. lib. iv 174 et suiv.

trouve entre les figures de Jésus-Christ et Jésus-Christ Lui-même, n'est que l'effet du hasard ou d'un rapprochement arbitraire, il serait aussi peu sensé que celui qui voyant plusieurs portraits d'un roi faits par différents peintres, et tous très ressemblants, soutiendrait qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le monarque et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Mais il n'y a pas de hasard là où l'on voit un dessein, une suite, une combinaison aussi savante que bien soutenue. Or, telles sont les figures du Rédempteur.

Cette suite de figures mystérieuses qui commencent avec le monde et qui continuent sans interruption jusqu'à Jésus-Christ est la preuve irrécusable d'un dessein suivi de la Providence. Comme les prophéties, elles se prêtent une mutuelle lumière ; l'une achève ce que l'autre a commencé ; et toutes réunies, elles annoncent évidemment Notre-Seigneur, Ses travaux pour le salut du monde, Sa mort, Sa résurrection, Sa gloire et Son Église.

Le Dieu de bonté consolait, encourageait ainsi les hommes dans leur malheur, en leur rappelant fréquemment, et par des images sensibles, le Rédempteur qui les délivrerait de leurs maux, qui donnait déjà le mérite à leurs œuvres, et qui leur rendrait un jour tous les biens qu'ils avaient perdu, car tous connaissaient jusqu'à un certain point la signification de ces touchantes figures, comme tous comprenaient au degré nécessaire les oracles des Prophètes concernant le Messie. Les plus instruits en avaient une intelligence plus claire ; les autres les comprenaient autant qu'il le fallait pour avoir la foi implicite au mystère de la Rédemption, indispensable au salut.

C'était aussi pour nous que Dieu faisait paraître cette longue suite de figures. Il affermissait par là notre croyance en nous montrant que la religion chrétienne étend ses racines jusqu'aux temps les plus reculés, et qu'elle est l'accomplissement d'un dessein commencé à l'origine du monde, et développé successivement pendant quarante siècles : les promesses ont le même but.

La première promesse du Rédempteur fut faite dans le Paradis terrestre. Les coupables pères du genre humain n'avaient pas encore entendu leur juste sentence, que déjà ils étaient assurés d'avoir un expiateur de leur crime et un réparateur de leurs maux. L'arrêt prononcé contre le démon et contre le serpent, son organe, contenait cette consolante espérance. La femme t'écrasera la tête, dit le Seigneur au serpent, c'est-à-dire il naîtra de la femme un fils qui détruira l'empire du mal et du Démon. Nos parents comprirent la signification de cette parole allégorique ; elle suffit pour soutenir leur courage et rendre leurs œuvres méritoires par la foi aux mérites de ce Réparateur futur.

Cependant, toute consolante qu'elle est, cette première promesse est bien générale. Il est vrai, elle annonce un Sauveur ; mais quand viendra-t-il ? Dans quel lieu, dans quel pays naîtra-t-il ? Quels seront Ses caractères ? Par quel moyen sauvera-t-il le genre humain ? Sur tout cela, incertitude absolue. Il viendra, Il sera fils d'Eve et d'Adam, héritier de leur sang, mais exempt de leur péché ; voilà tout. C'était un faible rayon du Soleil de justice qui devait un jour se lever sur le monde ; les yeux affaiblis de l'homme pécheur n'auraient pu soutenir l'éclat d'un plus grand jour. Dans cette obscurité même sa foi trouvait un mérite de plus et sa faute une première expiation.

Pour empêcher que l'homme ne perdît, même un instant, le consolant souvenir de son Libérateur, Dieu S'empressa de confirmer cette première promesse, ou plutôt Il la traduisit en un autre langage non moins éloquent, le langage figuratif. Adam lui-même devint la première figure de son Rédempteur : en se comprenant il put Le comprendre aussi. Voyons les rapports frappants qui existent entre ces deux tiges de l'humanité.

- Adam est le père de tous les hommes selon la chair. Notre-Seigneur est le père de tous les hommes suivant l'esprit : c'est le Fils de Dieu qui nous a créés et régénérés.
- Adam est le roi de l'univers ; c'est pour lui que toutes les créatures ont été faites. Notre-Seigneur est le roi de l'univers, c'est par Lui et pour Lui que toutes les créatures ont été faites.
- Adam est le Pontife de l'univers ; c'est lui qui doit offrir à Dieu l'hommage de toutes les créatures. Notre-Seigneur est le pontife universel de l'univers, le Prêtre catholique du Père éternel ; c'est Lui qui offre à Dieu nos hommages et ceux de toutes les créatures.
- Adam, est d'abord seul, environné d'animaux qui ne peuvent être sa société. Notre-Seigneur est d'abord seul sur la terre, environné d'hommes plongés dans les affections sensuelles, et semblables par leurs penchants aux plus vils animaux.
- Adam s'endort ; le Seigneur lui tire une côte dont Il lui forme une compagne. Notre-Seigneur s'endort du sommeil de la mort sur l'arbre de la Croix. Pendant Son sommeil, Son côté est ouvert ; de la plaie qui Lui est faite sort l'Eglise, Son épouse, figurée par le sang et l'eau.
- Eve, épouse d'Adam, est son image vivante, elle sera sa société et lui donnera de nombreux enfants. L'Eglise, épouse de Notre-Seigneur, est Son image vivante, elle sera Sa société et Lui donnera de nombreux enfants.
- Entre Adam et Eve existe une société indissoluble. Entre Notre-Seigneur et l'Eglise existe une société qui ne finira jamais : Jésus-Christ sera avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles et pendant toute l'éternité.
- Adam pèche : il est chassé du Paradis. Notre-Seigneur Se charge des péchés du monde, il devient péché (II Cor., v, 21), et Il sort du Ciel.
- Adam est condamné au travail, aux souffrances et à la mort. Notre-Seigneur Se condamne aux mêmes peines.
- Adam enveloppe toute sa postérité dans son malheur. Notre-Seigneur sauve tous les hommes par Sa Rédemption ; car, dit saint Paul, de même que la mort est entrée dans le monde par un seul homme en qui tous ont péché, de même la vie y est rentrée par un seul homme en qui tous sont sauvés (Rom., v, 12).

Tels sont les principaux caractères de ressemblance que la raison et la foi nous découvrent entre les deux Adam.

C'est donc le Père du genre humain qui commence cette longue suite de prophéties vivantes, qui toutes ensemble nous donnent dans les actions des Patriarches, une parfaite peinture du Messie ; et il est vrai que ces grands hommes n'ont pas été choisis seulement pour annoncer par leurs paroles, les merveilles que Dieu devait opérer un jour dans la

rédemption du monde, toute leur vie est encore une prophétie de ce grand événement.

Avant de dérouler aux yeux de notre foi cette magnifique galerie de tableaux vivants, apprenons à bien connaître les Patriarches. A leur nom que de nobles et tendres souvenirs se rattachent ! Qui de nous peut relire leur histoire sans se reporter aux jours heureux de sa première enfance, alors qu'une pieuse mère ouvrant sur ses genoux la Bible en figures, nous écoutions ses récits avec tant d'avidité et que nos yeux se mouillaient de larmes, au nom d'Isaac immolé par son père ou du petit Joseph vendu par ses frères ?

**Patriarche** signifie père ou chef de famille : on donne ce nom aux premiers ancêtres du Sauveur ; on en compte trente-quatre. Il faut distinguer trois classes de Patriarches.

1° Ceux qui ont existé avant le déluge, savoir : Adam, Seth, Enos, Caïn, Malaléel, Jaret, Hénoch, Mathusalem, Lamech, Noé ;

2° Ceux qui ont vécu après le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, savoir : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleg, Réhu, Sarug, Nachor, Tharé, Abraham ;

3° Enfin, ceux qui ont paru depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la servitude d'Egypte, savoir : Isaac, Jacob et ses douze fils, qui furent les tiges des douze tribus du peuple d'Israël. Disons un mot de leur vie.

Les Patriarches étaient parfaitement libres, et leur famille composait un petit état, dont le père était comme le roi. Leurs richesses consistaient principalement en bestiaux. C'était ce grand nombre de troupeaux qui leur faisait tant estimer les puits et les citernes, dans un pays qui n'a point d'autres rivières que le Jourdain, et où il ne pleut que rarement. Avec toutes ces richesses ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages, par conséquent souvent occupés à camper et à décamper ; car ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail.

Cette manière de vivre a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre. Aussi elle marquait mieux l'état des Patriarches qui n'habitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les plus anciennes villes dont il soit parlé furent bâties par des méchants, par Caïn et par Nemrod. Les premiers, ils se sont renfermés et fortifiés, pour éviter la peine de leur crime et en commettre impunément de nouveaux : les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre.

La principale occupation des Patriarches était le soin de leurs troupeaux. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est la plus parfaite ; elle a quelque chose de plus simple et de plus noble ; elle est moins pénible, elle attache moins à la terre, et toutefois elle est d'un plus grand profit. On peut juger du travail des hommes par celui des filles. Rebecca venait d'assez loin pour puiser de l'eau et s'en chargeait les épaules, et Rachel menait elle-même le troupeau de son père : leur noblesse ni leur beauté ne les rendaient point plus délicates. C'est sans doute cette vie simple, laborieuse et frugale des Patriarches, qui les faisait arriver à une si grande vieillesse et mourir si doucement. Abraham et Isaac ont vécu chacun près de deux cents ans ; les autres Patriarches dont nous savons l'âge, ont au moins passé cent ans, et il n'est point fait mention qu'ils aient été malades pendant une si longue vie.

Telle fut en général l'existence des Patriarches : une grande liberté, sans autre gouvernement que celui du père qui exerçait un empire absolu dans sa famille ; une vie fort naturelle et fort commode dans une grande abondance des choses nécessaires, et un grand mépris du superflu, dans un travail honnête, accompagné de soin et d'industrie, sans inquiétude et sans ambition (Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites*, p. 3 et 14).

Pères du Messie selon la chair, les Patriarches étaient aussi dans leurs actions Ses figures et Ses Prophètes. Ils nous le représentent dans Ses rapports avec l'Eglise ; c'est-à-dire la formant, l'établissant à force de peines et de fatigues ; enfin, s'immolant pour elle, et **par elle sauvant les nations**. Ce caractère distinctif se retrouve dans tous les autres personnages, aussi bien que dans tous les événements figuratifs du Désiré des nations.

A peine sortis du Paradis terrestre, nos premiers parents connurent par une triste expérience le mal qu'ils s'étaient fait, et le changement funeste que leur faute avait opéré dans toute la nature. Condamnés aux plus rudes travaux, mangeant leur pain à la sueur de leur front, quels besoins n'avaient-ils pas d'être consolés et encouragés par de nouvelles marques de la miséricorde divine ? Le Seigneur, toujours bon, toujours attentif, leur vint en aide.

Deux enfants leur furent donnés. L'aîné reçut le nom de Caïn, et le plus jeune celui d'Abel. Caïn s'appliqua à cultiver la terre ; Abel se livra à la vie pastorale. Instruits par leur père, l'un et l'autre étaient dans l'habitude de rendre à Dieu leurs hommages par l'offrande d'une partie des biens qu'ils recevaient de Sa bonté. Un jour, Caïn lui présenta les prémices de sa récolte, et Abel lui immola les premiers nés de ses troupeaux, et la graisse de ses victimes. Mais la piété de Caïn était aussi avare que celle d'Abel était sincère et généreuse. Le Seigneur témoigna d'une manière sensible la différence qu'il faisait des deux sacrifices. Il agréa celui d'Abel et dédaigna celui de Caïn.

La jalousie ne sait point se faire justice. Au lieu de s'en prendre à lui-même de sa disgrâce, Caïn aima mieux s'en venger sur son frère innocent. Au moment où le crime fut conçu dans son cœur, il se montra sur son visage. Le Seigneur qui voulait sauver Caïn en le rappelant à lui-même, lui fit entendre sa voix. D'où vient que vous êtes irrité ? Pourquoi votre visage a-t-il perdu sa sérénité ? Si vous faites le bien, n'en recevrez-vous pas la récompense ? Si vous faites le mal, votre péché ne provoquera-t-il pas à l'instant Ma vengeance ? Mais il est encore temps de vous y soustraire : quelque violente que soit votre passion, vous pouvez y résister.

Les divines remontrances d'un maître qui cherche à prévenir les fautes de Ses serviteurs, ne firent aucune impression sur l'esprit envenimé de Caïn. N'écoutant que sa jalousie sanguinaire : Allons à la campagne, dit-il à son frère. Abel y consentit volontiers. Peut-être même travaillait-il à adoucir les chagrins dont Caïn paraissait rongé. Sans lui répondre, Caïn se jette sur lui et le tue.

Aussitôt le Seigneur Se fait entendre au meurtrier, avec une douceur que le fratricide ne méritait pas, et dont il profita mal ; il ne lui dit d'abord que ces deux mots : Caïn, où est Abel, votre frère ? Je n'en sais rien, répondit le scélérat. Suis-je

donc le gardien de mon frère ? Une réponse si insolente méritait un coup de foudre mais le Seigneur, qui, par ses remontrances, avait essayé d'arrêter le crime, voulait encore en ménager le repentir. Qu'avez-vous fait, Caïn, reprit-il ? La voix du sang de votre frère s'élève de la terre et crie vengeance contre vous. Vous serez maudit sur la terre que vous avez forcé d'ouvrir son sein pour recevoir le sang de votre frère. Vous la cultiverez avec de grandes fatigues, et elle ne répondra ni à vos espérances ni à vos soins. Vous errerez sur sa surface comme un vagabond et un malheureux fugitif.

Le coupable consterné de cet arrêt, s'écria avec plus de désespoir que de repentir : mon crime est trop grand pour en espérer le pardon. Vous me condamnez à errer dans différents pays, sans pouvoir me fixer dans aucun. Quiconque me rencontrera se croira en droit de me tuer. Non, répondit le Seigneur, Je veux vous laisser du temps pour expier votre crime et pour le réparer. Celui qui osera attenter à vos jours sera puni sept fois plus rigoureusement que vous.

Dieu tint parole au fratricide ; et, pour le préserver de l'assassinat qu'il craignait, Il imprima dans son air et dans toute sa personne je ne sais quoi de farouche et de terrible qui faisait craindre de l'attaquer. Caïn avait abusé des grâces prévenantes qui le détournaient du crime ; il ne profita pas mieux des ressources de salut que lui offrait la patience du Seigneur. En ce point, comme en tout le reste, modèle souvent copié par une multitude d'impénitents, qui, toujours inexcusables, ne tombent dans l'abîme qu'en éloignant la main charitable qui se présente pour les soutenir, et qui n'y demeurent enfoncés que faute d'user du secours qu'on leur offre pour en sortir.

On voit dans Caïn et dans Abel ce qui doit arriver dans toute la suite des siècles, l'église de Satan s'élevant contre l'Eglise de Jésus-Christ. Dès lors commence cette longue persécution que les méchants feront aux justes jusqu'à la fin des siècles. Mais le châtement de Caïn annonce aux justes que la Providence veille sur eux pour les récompenser et les venger. La conscience du premier fratricide, livrée à de continuelles frayeurs, l'engagea à bâtir la première de toutes les villes, pour y trouver un asile contre la haine et l'horreur du genre humain.

Cette histoire du premier Caïn et du premier Abel est l'histoire anticipée d'un autre Caïn et d'un autre Abel. Quatre mille ans plus tard la seconde devait, comme la première, être écrite en lettres de sang à peu près dans les mêmes lieux, car Abel est la seconde figure du Messie.

- Abel est berger de brebis. Notre-Seigneur s'appelle Lui-même berger de brebis : Il appelle Eglise Son bercail, les Chrétiens Ses ouailles.
- Abel offre un sacrifice que Dieu reçoit favorablement tandis que celui de Caïn est rejeté. Notre-Seigneur S'offre Lui-même en sacrifice : ce sacrifice est reçu favorablement, et tous ceux de l'ancienne Loi sont rejetés.
- Abel devient en butte à la jalousie de Caïn, son frère. Notre-Seigneur est en butte à la jalousie des Juifs, Ses frères.
- Abel est attiré dans les champs, et succombe sous les coups de son frère. Notre-Seigneur est conduit hors de Jérusalem, et mis à mort par les Juifs, ses frères.
- Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn. Le sang de Notre-Seigneur crie miséricorde pour Ses bourreaux.
- En punition de son fratricide, Caïn est condamné à être errant et vagabond sur la terre. En punition de leur déicide, les Juifs sont condamnés à être errants et vagabonds sur toute la terre. Depuis dix-huit cents ans le monde les voit passer sans prêtres, sans roi, sans sacrifice ; n'étant nulle part, et se trouvant partout.
- Caïn était un objet d'horreur et de crainte pour tous ceux qui le rencontraient. Le peuple juif est un objet d'horreur et de mépris pour tous les peuples.
- Dieu mit un signe sur le front de Caïn pour empêcher qu'on ne le tuât. Un signe de réprobation a été mis sur le front du peuple juif, pour empêcher qu'on ne l'extermine ; et de tous les peuples anciens il est le seul qui survive, le seul qui existe au milieu de tous les autres, sans se confondre avec aucun.
- Adam est consolé de la mort d'Abel par la naissance de Seth, enfant de bénédiction, qui perpétue la race des justes. Dieu est, pour ainsi dire, consolé de la mort de Notre-Seigneur par la naissance d'une multitude innombrable de Chrétiens, enfants de Dieu par adoption.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je Vous remercie d'avoir multiplié les promesses et les ligures du Messie ; faites qu'elles excitent de plus en plus dans mon cœur le désir de Vous connaître et de Vous aimer ; donnez-moi l'innocence d'Abel, son zèle pour Votre gloire et sa charité pour mes frères.

## CHAPITRE II.

NAISSANCE DE SETH. - HÉNOCH ENLEVÉ AU CIEL. - CORRUPTION DU GENRE HUMAIN. - NOÉ. - DÉLUGE. - ARC-EN-CIEL.- NOÉ, TROISIÈME FIGURE DU MESSIE.

Pour remplacer le juste Abel, Dieu, donna à Adam un fils qui fut nommé Seth. C'est lui qui devait perpétuer sur la terre la race des enfants de Dieu. On appela **Enfants de Dieu** les hommes qui vivaient selon l'esprit de la religion, et **Enfants des hommes** ceux qui n'obéissaient qu'aux penchants dépravés de la chair et de la concupiscence. Caïn fut le père de ces derniers. Hénoch, un des descendants de Seth, se distingua surtout par sa fidélité à observer la Loi du Seigneur. Pendant qu'il fut parmi les hommes, il ne cessa de les exhorter à la pénitence, leur annonçant le jugement de Dieu sur les méchants. Lorsqu'il eut passé sur la terre 365 ans, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort, et il ne parut plus, ayant été transporté dans le ciel d'où il doit revenir sur la terre, vers la fin du monde, pour convertir les Juifs et faire entrer les pécheurs dans la voie de la pénitence. Ainsi Dieu se conserva toujours, dans la postérité de Seth, de fidèles serviteurs ; et l'effet anticipé de la Rédemption s'est fait sentir dès le commencement du monde.

Tant que la famille de Seth resta séparée de celle de Caïn, elle se conserva dans l'innocence ; mais enfin elles se rapprochèrent et s'unirent par des alliances.

De là naquirent les Géants, c'est-à-dire des hommes d'une grandeur extraordinaire et d'une extrême arrogance. Ces

hommes dont le nom est depuis longtemps célèbre, répandaient partout le désordre et l'impiété, On voit par là que la cause du mal fût dès lors ce qu'elle a toujours été depuis, le mélange des bons avec les méchants. Insensiblement la corruption devint générale et la terre fut couverte de crimes : l'iniquité alla à un tel excès, qu'elle força pour ainsi dire Dieu, qui est la bonté même, à Se repentir d'avoir créé les hommes. L'expression dont se sert l'Ecriture est étonnante : *Dieu, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, dit : Je perdrai l'homme que J'ai créé* (Gen., vi, 6).

Mais au milieu de la dépravation générale, il se rencontra un juste qui s'était conservé dans l'innocence, ce juste était Noé, alors âgé de 480 ans. Le Seigneur l'appela et lui dit : L'homme a corrompu toutes ses voies, Je me repens de l'avoir créé et Je suis résolu de le détruire, et avec lui les animaux, les reptiles, les oiseaux, et toutes les créatures infectées par les crimes de la race humaine. Je détruirai le monde par le déluge. Pour vous, vous avez trouvé grâce devant Moi ; faites donc une arche de bois solide et poli, partagez-la en différents logements et enduisez-la de bitume en dedans et en dehors : vous lui donnerez trois cents coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut ; vous y ménagerez une ouverture pour servir de fenêtre, vous placerez une porte dans l'un des côtés et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages. Lorsque l'arche sera finie, vous y entrerez, vous et vos enfants ; vous y ferez entrer avec vous des animaux de toute espèce, afin d'en repeupler la terre ; vous rassemblez dans l'arche toutes les provisions nécessaires à votre vie et à celle des animaux.

Les mesures du Seigneur étaient justes, et quand, par les plus exactes supputations, on n'en aurait pas découvert, ainsi qu'on l'a fait, la proportion et la justesse, on pourrait bien s'en rapporter à l'habileté du grand maître qui voulut être Lui-même le conducteur et l'architecte de ce merveilleux édifice.

Noé obéit au Seigneur, et il employa cent vingt ans à la construction de l'arche. Admirons ici la patience de Dieu. Il fait construire, tout exprès, l'arche sous les yeux des hommes coupables, afin que la vue de ce bâtiment soit un avertissement continu du châtement dont ils sont menacés. Noé ne cesse de les rappeler à la pénitence ; mais ils ferment les oreilles à ses salutaires avis, ils se rient des terreurs qu'il veut leur inspirer. Lorsque l'arche fut finie, le Seigneur différa encore de sept jours à exercer Sa justice, et Il donna aux pécheurs ce dernier délai pour se reconnaître : il ne pouvait pour ainsi dire se résoudre à frapper. Nous avons vu d'autre part que la prophétie d'Hénoch avait précédé celle de Noé., Ainsi, Dieu fit durer près de mille ans les avertissements et les menaces ; tout fut inutile. Elle arriva enfin cette punition si longtemps annoncée, toujours méprisée et en effet aussi formidable qu'elle avait paru peu à craindre.

L'an du monde 1656, le Seigneur fit entrer dans l'arche Noé, sa femme, ses trois fils et leurs épouses, avec des animaux de chaque espèce pour en conserver la race. Après quoi, voyant dans l'arche les huit personnes dont devait sortir un monde nouveau, et le nombre des animaux destinés à réparer les ruines de l'ancien, il ferma en dehors la porte de l'arche, en sorte que l'eau ne pouvait y pénétrer. Libre désormais de punir les coupables sans perdre le juste, il abandonna le monde aux effets de Son indignation.

Tout à coup la mer se déborde : tous les abîmes de la terre, tous les réservoirs du Ciel sont ouverts, une pluie plus effrayante par son abondance que par sa durée, tombe continuellement pendant quarante jours et quarante nuits. La surface du globe est inondée, et les eaux surpassent de quinze coudées les plus hautes montagnes. Rien n'échappe : hommes, bêtes, oiseaux, tout périt. L'arche seule flotte tranquillement sur les eaux qui l'élèvent vers le Ciel à mesure qu'elles croissent, conservant dans son sein les prémices d'un monde nouveau.

La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent quarante jours. Alors Dieu fit souffler un vent qui les dessécha peu à peu. Pour prendre quelque connaissance de ce qui se passait, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et donna la liberté à un corbeau. L'animal carnassier ayant trouvé à vivre parmi tant de corps morts, ne revint pas ; cette circonstance fit juger à Noé que les eaux étaient déjà considérablement diminuées. Sept jours après il laissa échapper une colombe, dans le même dessein qu'il avait eu en envoyant un corbeau ; mais cet oiseau n'ayant point trouvé de terrain sec où reposer le pied, revint à l'arche : il se présenta à Noé, qui lui tendit la main et le reprit. Le Patriarche attendit sept autres jours, et envoya la colombe une seconde fois. La colombe revint sur le soir, apportant à son bec une branche d'olivier, dont les feuilles étaient vertes. A ce signal, Noé jugea que les eaux s'étaient tout à fait retirées. Mais il prit le parti d'avoir patience encore sept jours, et il envoya la colombe pour la troisième fois. L'oiseau ne revint plus. Il attendit néanmoins, pour sortir, les ordres du Seigneur. Ces ordres lui furent donnés le 393<sup>e</sup> jour après son entrée dans l'arche.

A peine Noé fut-il en liberté, que son premier mouvement le porta à un acte de reconnaissance. Il offrit un sacrifice au Seigneur, et le Seigneur lui promit de ne plus faire périr le monde par le déluge. «Voici le signe de l'alliance que j'établis pour jamais entre vous et Moi, lui dit-Il : Lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et Je me souviendrai, en le voyant, de la promesse que J'ai faite de ne jamais submerger le monde par une inondation générale». Ainsi, toutes les fois que nous voyons l'arc-en-ciel, nous devons, mes chers enfants, nous rassurer et croire que Dieu ne fera plus périr le genre humain par les eaux. De cette promesse divine, perpétuée par la tradition, était sans doute venue la vénération que les Péruviens paraissent avoir longtemps conservée pour l'arc-en-ciel, signe manifeste pour eux de la cessation à jamais de ces terribles inondations qui avaient produit le déluge (Cosmogonie de Moïse, par M. Marcel de Serres, p. 185).

Si le souvenir de cette circonstance particulière se trouve chez les peuples païens, à plus forte raison doit-on y retrouver la mémoire de cette terrible inondation qui fit périr le genre humain. En effet, la réalité du déluge est écrite en caractères ineffaçables dans deux grands livres ouverts à tous : la mémoire des peuples et la surface du globe. Pour nous en convaincre, interrogeons rapidement les nations qui ont paru aux différentes époques et sous les divers climats. Commençant par l'Asie, berceau du genre humain, nous entendrons, après les Juifs dont la croyance est connue, les anciens Perses nous dire que le déluge, dans lequel périt la race humaine, fut occasionné par une pluie qui dura dix jours et dix nuits. Voici de quelle manière les Indiens nous racontent l'histoire de ce terrible événement.

Wichnou s'adressa un jour à un roi de Dravadam, nommé Satievaraden, prince fort religieux. Le dieu lui dit : Votre piété envers moi et votre charité envers les hommes me sont agréables ; ainsi écoutez ma parole : Je vous annonce que dans sept jours la mer submergera le monde. J'ai dessein de vous sauver de ce déluge, vous et les sept patriarches. C'est pourquoi préparez-vous à cet événement. Je vous enverrai un bâtiment où vous rassembleriez une provision de toutes sortes de semences, de fruits et de racines. Vous y monterez ensuite et serez porté sur les eaux. Le prince fit la provision de semences et de racines, tant pour sa nourriture que pour la reproduction dans le renouvellement du monde. A la fin du septième jour les cataractes du Ciel furent ouvertes ; les nuées déchargèrent une pluie si abondante que la mer couvrit toute la terre. Mais le bâtiment sous la sauvegarde de Wichnou était portée au-dessus des eaux, et tout ce qui avait été prédit arriva. Le déluge étant fini, les huit personnes conservées descendirent du bâtiment et adorèrent Wichnou (*Bagavadari*, liv. VIII, p. 213 et suiv.). Ces mêmes peuples attribuaient le déluge à la corruption de la race humaine.

Les Chinois, si différents de nous par leurs institutions et leurs procédés, autant peut-être que par leur figure et leur tempérament, admettent aussi un déluge ; ils en font à peu près remonter la date à la même époque que nous. Leur Chonking, ou leur plus ancien livre, commence l'histoire de la Chine par un empereur nommé Yao, qu'il nous représente occupé à faire écouler les eaux qui couvraient la plus grande partie de la surface de la terre. Les Chinois avaient même institué une fête en commémoration de la mort des hommes qui avaient succombé lors du déluge. Cette fête, célébrée également par les Japonais vers la fin du mois d'août, avait le même but comme la même origine. (*Cosmogonie de Moïse*, p. 183.)

De pareilles croyances régnaient également chez les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Babyloniens. Béroze qui écrivait à Babylone, sous Alexandre, parle du déluge avec des circonstances tellement semblables à celles de Moïse, que son récit paraît avoir été tiré de la même source ; et l'époque à laquelle il la place, c'est-à-dire immédiatement avant Bélus, père de Ninus, s'accorde avec celle que donne la Genèse (*Cosmogonie de Moïse*, p. 180).

Si de l'Asie nous passons en Afrique, les Égyptiens nous diront, qu'à l'époque où Osiris était occupé à instruire les hommes en Éthiopie, le Nil déborda et inonda en entier la vaste plaine qu'il parcourt. Tous les hommes auraient péri par l'effet de ce déluge, sans la main puissante d'Hercule, qui seul put arrêter les eaux en élevant des digues, et sauver ainsi une partie du genre humain. (id. p. 177).

En avançant au cœur de l'Afrique, vous retrouvez les mêmes traditions chez les Abyssins.

Venons maintenant en Europe. Voici les Scandinaves qui nous diront que le géant Ymus ayant été tué, il coula de ses larges et profondes blessures une si grande abondance de sang que le genre humain fut submergé. Un homme qu'ils désignent sous le nom de Belgemer, fut, avec sa famille, le seul sauvé ; et cela, parce que, d'après l'ordre de la divinité, il s'était retiré sur un gros bateau.

Les traditions des Celtes semblent encore plus explicites sur ce grand événement historique. D'après eux, comme d'après les peuples les plus anciens, le déluge aurait détruit l'universalité du genre humain, à l'exception pourtant de Dwivan et de Dwivach. Ceux-ci échappèrent seuls à ce danger, ayant construit à l'avance un vaisseau sans voiles, dans lequel ils avaient placé un individu mâle et femelle de tous les animaux qui existaient.

Il n'est pas jusqu'aux pauvres Lapons qui n'aient aussi leurs traditions sur le déluge (id. p. 184-191).

Pour achever notre voyage autour du monde, passons maintenant en Amérique. Les anciens Incas, lors de leur conquête du Pérou, cherchaient à persuader aux peuples dont ils devinrent les maîtres absolus, que, depuis le déluge universel dont le souvenir s'était conservé parmi les Indiens, le monde avait été repeuplé par leurs ancêtres. A les entendre, leurs aïeux, sortis au nombre de sept de la caverne de Pacari-tarnbo, avaient seuls perpétué la race humaine : dès lors tous les hommes leur devaient hommage et obéissance ; et ces idées ne les ont pas peu favorisé dans la conquête du Pérou.

Ce souvenir du déluge était tellement empreint dans l'esprit des diverses peuplades du Nouveau-Monde, qu'un des Indiens de Cuba apostropha Gabriel de Cabrera, en lui disant : Pourquoi me grondes-tu ? Ne sommes-nous pas tous frères ? Ne descends-tu pas comme moi de celui qui construisit le grand vaisseau qui sauva notre race ?

Mêmes idées chez les sauvages de l'Amérique Septentrionale (id. p. 186-188). Ainsi le souvenir du déluge et des crimes qui l'ont attiré, s'est conservé dans la mémoire de tous les peuples. Tel est le premier livre dans lequel nous lisons ce grand événement rapporté par Moïse.

Le second, c'est la surface de notre globe. En effet, on trouve partout sur les montagnes ainsi que dans les entrailles de la terre, même à une grande distance de la mer, une quantité prodigieuse de coquilles, de dents de poissons, de débris d'animaux marins, dont les espèces sont étrangères à nos contrées. Il est évident que ces corps viennent de la mer, et qu'ils ont été transportés dans ces pays éloignés par une inondation subite et par un mouvement violent des eaux sur toute la surface de la terre. Il n'est pas jusqu'à l'époque du déluge indiquée par Moïse, à laquelle les faits géologiques ne rendent hommage. Si nous examinons dans les Alpes les résultats des actions qui ont dû commencer lorsque ces montagnes ont pris leurs formes actuelles, telle que la formation des éboulis ou talus des montagnes, et celle des moraines, des glaciers ; si nous étudions les attérissements formés par nos rivières actuelles, et si nous prenons en considération que les talus et les attérissements devaient se faire bien plus rapidement lorsque les escarpements étaient plus abruptes qu'ils ne sont aujourd'hui, nous serons portés à conclure, avec les Deluc, les Cuvier, les Buckland, que les révolutions qui ont donné à nos montagnes leurs formes actuelles, et à nos fleuves le cours qu'ils ont maintenant, ne remontent pas à des époques excessivement reculées, de sorte que la distance de 4000 ans du moment actuel, que la Genèse donne au déluge, peut fort bien s'accorder avec les conséquences tirées des chronomètres naturels.

Noé est la troisième figure du Messie.

- Noé signifie Consolateur. Jésus veut dire Sauveur.

- Entre tous les hommes, Noé trouve seul grâce devant Dieu. Notre-Seigneur seul a trouvé grâce devant Dieu Son père.
- Noé est choisi pour repeupler la terre. Notre-Seigneur est choisi pour peupler la terre de justes et le Ciel de saints.
- Noé reçoit l'ordre de construire une arche. Notre-Seigneur reçoit ordre d'établir l'Eglise.
- Pendant cent vingt années Noé travaille à la construction de l'arche, et ne cesse de prêcher la pénitence aux hommes, mais ils ne l'écoutent pas. Notre-Seigneur travaille pendant toute Sa vie à construire l'Eglise, Il prêche la pénitence par Lui-même, par Ses Apôtres et par Ses successeurs, mais les hommes ne L'écoutent pas.
- Noé, en construisant son arche, se prépare un moyen d'échapper au naufrage universel. Notre-Seigneur, en établissant Son Eglise, a eu pour but de préparer aux hommes un moyen de salut contre le déluge de feu qui doit consumer éternellement les pécheurs.
- Noé et ceux qui entrèrent dans l'arche furent sauvés. Hors de l'Eglise de Jésus-Christ, point de salut pour ceux qui, la connaissant, refusent d'y entrer ou qui en sortent pour embrasser une secte étrangère.
- L'arche était remplie de créatures de toute espèce. L'Eglise renferme dans son sein des habitants de toutes les nations.
- Plus les eaux du déluge montaient, plus l'arche s'élevait vers le Ciel. Plus l'Eglise éprouve de tribulations, plus elle devient parfaite, plus elle s'élève à Dieu.
- L'arche qui portait Noé et ses enfants était l'unique espérance du genre humain. L'Eglise, qui possède Jésus-Christ et Ses enfants, est l'unique espérance du genre humain.
- Au sortir de l'arche, Noé offrit un sacrifice que le Seigneur reçut favorablement. Sur la Crois, Notre-Seigneur offrit un sacrifice mille fois plus agréable à Dieu que celui de Noé.
- Dieu fit alliance avec Noé. Dieu a fait avec Notre-Seigneur, et par Lui avec tous les hommes, une alliance qui sera éternelle.
- Noé reçoit une pleine puissance sur la terre et sur tous les animaux. Notre-Seigneur a reçu de Dieu Son Père une pleine puissance au Ciel et sur la terre.
- Par Noé, Dieu rétablit le monde qu'il avait détruit. Dieu rétablit de même, par Notre-Seigneur, le monde dans les biens que le péché lui avait ravés.

### CHAPITRE III

DIMINUTION DE LA VIE HUMAINE. - MALÉDICTION DE CHANAAN. - TOUR DE BABEL. - COMMENCEMENT DE L'IDOLÂTRIE. - VOCATION D'ABRAHAM. - SECONDE PROMESSE DU MESSIE. - MELCHISÉDECH, QUATRIÈME FIGURE DU MESSIE.

A partir du déluge, commence pour ainsi dire un nouveau monde, une nouvelle terre ; mais cette terre, déjà frappée de malédiction après le péché du premier homme, perdit encore, par l'effet naturel d'une si longue inondation, une partie de sa force et de sa fécondité. Jusqu'au déluge, la nature était plus forte et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux qui la couvrirent, et par le long séjour qu'elles y firent, les plantes, privées de lumière et couvertes de vapeurs, perdirent de leur vertu ; l'air chargé d'une humidité excessive, la chair des animaux et le vin, dont l'homme fit abus, fortifièrent les principes de la corruption ; et la vie humaine, qui jusque là durait près de mille ans, se raccourcit peu à peu, jusqu'au terme de cent ans et au-dessous. Ainsi s'accomplit la malédiction du Seigneur sur l'homme tant de fois coupable (Gen., vi, 3).

Noé transmet à ses trois fils Sem, Cham et Japhet les saintes vérités de la religion, et particulièrement la tradition de la promesse divine du Rédempteur futur. Le saint Patriarche planta aussi la vigne, qui était sans doute connue avant ce temps-là ; mais au lieu qu'auparavant on se contentait d'en manger le fruit, il découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin, en exprimant la liqueur et en la conservant. Le vin fut un bienfait destiné à donner un peu de joie au cœur de l'homme, qu'attristaient la diminution de ses jours et l'affaiblissement de toute la nature. Pourquoi faut-il qu'un si grand nombre abusent de ce nouveau présent du Père céleste ? Un jour, Noé ayant bu de cette liqueur dont il ne connaissait pas encore la force, il tomba dans une ivresse involontaire, et s'endormit dans sa tente. Pendant son sommeil, il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente. Cham s'en aperçut. Sans respect comme sans pudeur, il alla aussitôt le dire à ses frères. Sem et Japhet furent plus respectueux. Ayant pris un manteau qu'ils portaient tous deux en marchant à rebours, ils le jetèrent sur le respectable vieillard. Noé, à son réveil, apprit de quelle manière Cham l'avait traité. Subitement inspiré, il lança sa malédiction, non point contre Cham, par respect pour la bénédiction que Dieu lui avait donnée au sortir de l'arche, mais contre Chanaan, fils de Cham. Que Chanaan soit maudit sur la terre, qu'il devienne l'esclave des esclaves, dit le saint Patriarche. Malédiction terrible qui se vérifia plus tard, lorsque les Chananéens furent exterminés et réduits en servitude par les Israélites, descendants de Sem. Malédiction toujours subsistante dans la race de Cham qui apprend aux enfants le respect qu'ils doivent avoir pour leurs pères.

Par un conseil admirable de la Providence, Noé vécut encore 350 ans après le déluge. Dieu prolongea ses jours, et il voulut que ses descendants demeuraissent, durant ce long intervalle, sous les yeux de leur père commun, afin d'apprendre en détail et de conserver parmi les hommes, les vérités capitales de la religion et les faits anciens, dont Noé seul était instruit par lui-même.

Cependant les enfants du Patriarche étaient déjà si nombreux, qu'ils songèrent à se séparer. Mais avant cette dispersion, ils voulurent exécuter un projet qui montrait bien leur folie et leur vanité. Venez, se dirent-ils les uns aux autres, faisons une ville et une tour dont la hauteur aille jusqu'au Ciel. Ce dessein extravagant avait deux causes également vaines : l'une, d'éterniser leur nom par un édifice superbe ; l'autre, de se défendre contre Dieu même, s'Il voulait encore punir le monde par un déluge. En cela ils se rendaient coupables, non seulement de folie, mais

d'incrédulité, car le Seigneur avait promis de ne jamais submerger le monde par une inondation générale. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais au moment où ils pressaient l'ouvrage avec le plus d'ardeur, Dieu mit entre les ouvriers une telle diversité de langage, qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. Ne pouvant alors ni commander ni obéir, ils furent forcés d'abandonner l'entreprise. La ville et la tour, restées imparfaites, furent appelées Babel, c'est-à-dire confusion, parce que Dieu y confondit le langage des hommes, qui, jusque là, parlaient tous la même langue, et les dispersa dans tous les pays du monde.

En s'éloignant les uns des autres, les enfants de Noé emportèrent avec eux le souvenir des principales vérités de la religion qu'ils avaient apprises de leur Père commun. C'est pourquoi la connaissance de tous les grands événements, tels que la création de l'homme, son innocence, sa chute, la promesse d'un Rédempteur, le déluge, s'est conservée plus ou moins parfaite chez tous les peuples du monde. Mais tout ce qui est arrivé depuis la dispersion des hommes, quelque extraordinaire, quelque éclatant qu'il ait été, n'a pas été universellement connu : preuve manifeste que le lien de communication qui jusque là avait subsisté entre tous les hommes fut alors brisé.

Bientôt les traditions primitives furent altérées par des fables, et les hommes se livrèrent à des excès encore plus affreux que ceux qui avaient armé le bras vengeur du Tout-Puissant. En vain le monde encore humide des eaux du déluge; en vain la diminution frappante de la vie, réduite à un petit nombre d'années ; en vain le bouleversement de l'univers, offraient à tous les regards les tristes monuments de la justice du Créateur, la connaissance du vrai Dieu s'effaçait de la mémoire des hommes. La corruption devint générale, et l'idolâtrie, qui est si favorable aux passions, commença à s'établir.

Aveuglement déplorable ! On refusa au Tout-Puissant le tribut d'adoration que Lui doit tout ce qui respire, et on prostitua aux créatures un encens sacrilège : l'or, l'argent, la pierre, le bois, les plus vils animaux, des statues inanimées, virent l'homme, le roi de l'univers, se prosterner devant eux, et leur adresser de timides prières. Ainsi nous voyons, cet autre enfant prodigue, le genre humain, descendant des hauteurs de la vérité où venait de le replacer la main du Créateur, s'en aller perdant un à un les biens qui composaient son riche patrimoine ; il marche avec une incroyable folie dans la voie de honte et de désordre, qu'il fraie devant lui. Le Seigneur lui avait tressé une merveilleuse couronne de science et de pureté ; et il prend plaisir à arracher ces fleurs divines, à les ternir, à les souiller. Laissez-le faire, et bientôt vous le verrez déshonoré, accablé de dégoût, de lassitude et de débauche, n'avoir plus de foi qu'à la fatalité, au néant, au désespoir. Grande et terrible leçon, dont les peuples chrétiens n'ont pas toujours su profiter. A peine trouvait-on une famille qui fût encore fidèle au Dieu d'Abraham et de Noé, et il fallut que le Très-Haut, las de menacer, d'attendre et de punir, réprouvât de nouveau la race humaine, et l'abandonnât à sa perversité. Au milieu de ce déluge de crimes ; que va devenir la Religion véritable ? Dieu a-t-il résolu d'en priver les hommes ? Non, la parole de l'Éternel est irrévocable ; s'il n'eût consulté que les forfaits de nos pères, Il eût sans doute anéanti cette race criminelle ; mais à l'instant même où Il frappe, Sa miséricorde tempère les coups de Sa justice ; Il n'oublie jamais qu'Il est Père. La vue des mérites futurs de la Victime expiatrice, qu'Il avait annoncée au genre humain, rappelle Sa clémence. Ainsi, sans abandonner les autres peuples qui ne devaient imputer qu'à eux-mêmes leur aveuglement, Dieu résolut de Se réserver un petit nombre d'adorateurs, de Se choisir un peuple chargé de conserver intact le dépôt de la révélation primitive, et surtout la grande promesse du Rédempteur.

Abraham, qui descendait de Sem, fut choisi pour être la tige et le père de ce nouveau peuple, duquel devait sortir le Messie. Or, de toute éternité, Dieu avait décidé que le Messie naîtrait dans la Judée, appelée en ce temps-là le pays de Chanaan. C'est pourquoi Il fit venir dans cette contrée le saint homme, dont le Messie devait naître selon la chair. Admirez comment tout, dans les conseils de Dieu, tend à réaliser, dans toutes les circonstances de temps et de lieu, la grande promesse du Libérateur. Abraham, destiné à être le chef du peuple choisi, et le père du Messie, habitait bien loin de la terre de Chanaan, dans un pays appelé la Chaldée. C'est de là que le Seigneur le fit venir. Quittez le pays que vous habitez, lui dit-Il, venez en la terre que Je vous montrerai. Je donnerai cette contrée à vos descendants, que Je multiplierai comme les étoiles du firmament et les sables de la mer. A cette promesse magnifique, Dieu en joignit une autre bien plus magnifique encore : ce fut la promesse du Messie. Je vous bénirai, lui dit le Seigneur, et toutes les nations de l'univers seront bénies en vous, c'est-à-dire en celui qui naîtra de vous, comme Dieu Lui-même l'explique dans la suite.

Cette seconde promesse du Rédempteur faite à Abraham dit bien plus que la première. La première ne disait pas chez quel peuple naîtrait le Messie ; la seconde nous l'indique en terme précis : Il naîtra dans la famille d'Abraham. Voilà toutes les autres nations mises de côté ; ce n'est plus chez elles que nous devons chercher le Messie. La première nous disait qu'il écraserait la tête du serpent ; la seconde nous explique le sens de ces paroles : elle nous dit que le Messie renversera l'empire du démon, en rappelant toutes les nations à la connaissance du vrai Dieu, dans laquelle se trouve la véritable bénédiction. Ainsi,

1° ce germe béni promis à Ève sera aussi le germe et le rejeton d'Abraham ;

2° cette victoire qu'il doit remporter sur le démon, consistera à rappeler les hommes à la connaissance et au culte du Créateur ;

3° ce fils d'Ève et d'Abraham renversera par tout l'univers l'empire du démon, en détruisant l'idolâtrie qui n'est autre chose que le règne du démon, et en rétablissant le culte du vrai Dieu.

La conversion des Gentils, c'est-à-dire des Païens, est toujours marquée dans les divines Écritures comme l'œuvre distinctive du Messie.

Plein de foi à la parole de Dieu, Abraham quitta son pays, accompagné de Sara, son épouse, et de Loth, son neveu. Il arriva dans la terre de Chanaan. Ses troupeaux et ceux de Loth étaient si nombreux, que la contrée où ils se trouvaient alors ne pouvait les contenir. Le saint homme propose à son neveu de se séparer. Loth se retire à Sodome. Cette

séparation ne refroidit point la charité d'Abraham : il en donna bientôt une preuve éclatante. Le roi de Sodome, et quatre rois, ses alliés, sont battus par un prince dont ils avaient été tributaires. Loth est fait prisonnier. Abraham l'apprend ; à la tête de trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, et plein de confiance dans le Dieu qui le protège, le Patriarche fond, avec cette poignée de guerriers, sur les troupes victorieuses ; les met en fuite, recouvre le butin, délivre son neveu et tous les compagnons de sa captivité. Transporté de reconnaissance, le roi de Sodome vient au-devant de son libérateur, et le conjure d'agréer toutes les richesses enlevées aux ennemis pour prix de son bienfait. Abraham n'en voulut rien prendre. Seulement il donna la dîme des dépouilles à Melchisédech, roi de Salem, Prêtre du Seigneur, qui bénit Abraham, après avoir offert du pain et du vin.

Dans la personne de ce Roi-Pontife, Abraham honorait le Messie futur, que ce Grand-Prêtre représentait ; car c'est de ce Messie qu'il est écrit : Vous êtes Prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.

Aussi Melchisédech est-il la quatrième figure du Messie.

- Melchisédech signifie Roi de justice. Notre-Seigneur est la justice même.
- Melchisédech est roi et Pontife tout ensemble. Notre-Seigneur est roi et Pontife tout ensemble.
- Melchisédech est prêtre du très-Haut. Notre-Seigneur est le Prêtre par excellence.
- Melchisédech apparaît seul. On ne trouve ni son père, ni sa mère, ni sa généalogie, ni son prédécesseur, ni son successeur dans le sacerdoce. Notre-Seigneur n'a point de père sur la terre, ni de mère dans le Ciel, ni prédécesseur, ni successeur dans le sacerdoce : les Prêtres ne sont que Ses ministres.

- Melchisédech bénit Abraham. Notre-Seigneur bénit l'Église, représentée par Abraham.

- Melchisédech offre en sacrifice du pain et du vin. Notre-Seigneur s'offre tous les jours en sacrifice sous les apparences du pain et du vin.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au portrait de Notre-Seigneur. Les premières nous représentent le Messie

1° comme le Père d'un monde nouveau ;

2° comme un juste souffrant et persécuté ;

3° comme sauvant le monde du déluge.

Ici il nous est représenté comme Prêtre éternel, offrant le pain et le vin en sacrifice. Les figures suivantes viendront successivement ajouter de nouveaux traits au tableau du Messie ; car il en est de ces prophéties vivantes, comme des promesses et des prédictions, elles vont continuellement se développant.

## CHAPITRE IV

VISITE DES ANGES. - NAISSANCE D'ISAAC PROMISE. - ENTRETEN D'ABRAHAM AVEC LE SEIGNEUR. - RUINE DE SODOME. - SACRIFICE D'ABRAHAM. - ISAAC, CINQUIÈME FIGURE DU MESSIE.

Il ne manquait à Abraham que des enfants qui pussent être les héritiers de ses grands biens et plus encore de ses vertus. Dieu lui apparut donc de nouveau, et après avoir contracté avec lui une alliance plus étroite, en lui prescrivant pour lui et pour toute sa postérité la loi de la circoncision, il lui déclara clairement que bientôt Sara, son épouse, lui donnerait un fils qu'il comblerait de ses faveurs, et qui serait l'héritier de toutes ses promesses. Voici, mes chers amis, comment la chose arriva.

Un jour qu'Abraham était assis à la porte de sa tente, vers l'heure de midi, il vit venir trois jeunes hommes qu'il jugea être des voyageurs. C'était le Seigneur qui lui apparaissait sous la ligure de trois Anges, symbole de la Sainte-Trinité La charité est inquiète, et l'apparence du besoin suffit pour exciter sa tendresse. Abraham se lève à l'instant ; il quitte sa tente et s'avance à la rencontre des trois voyageurs. Il se courbe jusqu'à terre. Qui que vous soyez, leur dit-il, ne me donnez pas le chagrin de passer si près de chez moi sans daigner vous arrêter un moment et recevoir les bons offices de votre serviteur. Je vais vous faire apporter de l'eau pour vous laver les pieds. Reposez-vous à l'ombre de ces arbres ; vous mangerez un morceau avec moi, et vous continuerez ensuite votre route. Les voyageurs acceptent. Après avoir reçu cette généreuse hospitalité, un d'entre eux dit à Abraham : Dans un an, à dater d'aujourd'hui, je reviendrai vous voir, et alors Sara, votre épouse, aura mis au monde un fils. A parler humainement, la promesse du voyageur était hors de toute vraisemblance. Sara était fort âgée, et Abraham avait alors 99 ans. Cependant le saint Patriarche n'hésita point et n'eut point le moindre défiance.

C'est ainsi que Dieu préparait les hommes à croire un jour l'enfantement d'une vierge, en rendant féconde une femme nonagénaire et stérile ; c'est ainsi qu'il disposait de loin l'esprit humain à croire le mystère de la Sainte-Trinité, en montrant dans cette apparition à Abraham une image de ce mystère. Trois Anges se présentent au saint Patriarche, et l'Écriture leur donne, au nombre singulier, le grand nom de Dieu, le nom incommunicable de Jehovah. Abraham, qui en voit trois, n'en adore qu'un seul, ne parle que comme à un seul, Ce grand mystère, qui depuis a été découvert dans l'Évangile, n'était montré dans l'Ancien Testament que sous des voiles, et ne pouvait être vu que par ceux qui avaient dès lors l'esprit du Christianisme.

Cependant les trois voyageurs prirent congé de leur hôte, Abraham voulut les accompagner et les conduire, par honneur, durant une partie du chemin.

Ce nouveau trait de charité lui valut une nouvelle faveur, dans laquelle le Seigneur, son Dieu, s'ouvrant à lui avec une familiarité incroyable, lui fit confidence de Ses desseins les plus cachés. On marchait de compagnie sur la route de Sodome, lorsque le Seigneur, sous la figure d'un des trois Anges, dit à Abraham : La clameur des péchés de Sodome et de Gomorre s'est fait entendre jusqu'à Moi, et Me demande vengeance. Je vais voir si la mesure est comblée et s'il est temps de frapper.

Abraham s'approcha respectueusement de lui, tant la charité et le zèle donnent quelquefois de courage, et il Lui dit :

Mais, quoi ! Seigneur, voudriez-Vous confondre dans la même punition l'innocent et le coupable ? Si une de ces villes criminelles renferme cinquante justes mêlés dans la foule des pécheurs, les ferez-Vous périr tous ensemble, ou plutôt ne pardonneriez-Vous pas à la multitude des pécheurs en faveur des cinquante justes ? La candeur et la simplicité d'une prière si touchante gagnèrent le cœur de Dieu. Si Sodome offre à Mes yeux cinquante justes, lui dit le Seigneur, Je ne détruirai point la ville, et les cinquante justes obtiendront la grâce de tous les criminels. - Puisque j'ai commencé à vous parler, reprit Abraham, moi qui ne suis que cendre et poussière, j'ajouterai encore un mot : S'il y avait quarante-cinq justes, voudriez-Vous perdre une ville dont quarante cinq de Vos serviteurs solliciteraient le pardon ? - Je ne veux pas vous affliger, répondit le Seigneur ; Je pardonnerai à tous en faveur de quarante-cinq.- Mais, mon Dieu, continua Abraham, si par malheur il ne s'en trouvait que quarante, que feriez-Vous ? - Je pardonnerais encore, dit le Seigneur.

Abraham en avait déjà beaucoup fait, mais, l'innocence qui fait les amis de Dieu leur donne des droits que les autres hommes ne connaissent pas. Ainsi Abraham, qui d'abord ne faisait ses conditions avec Dieu que de cinq en cinq, passa ensuite jusqu'à dix, et retranchant tout à coup ce nombre de celui de quarante : Je vous en prie, Seigneur, Lui dit-il, ne Vous fâchez pas si je parle encore : s'il n'y en avait que trente ? - Je ne frapperais pas, répondit le Seigneur. - Puisque j'en ai tant fait, reprit le saint Patriarche, j'irai encore un peu en avant : s'il y en avait vingt ? - Ces vingt me désarmeraient, répondit le Seigneur. - Je vous en conjure, Seigneur, ajouta Abraham, ne Vous fâchez pas si je parle encore une fois : s'il y en avait dix, que feriez Vous ? - A la considération de ces dix justes, je pardonnerais.

Là finit cet admirable entretien qui nous révèle tout à la fois et l'infinie bonté de Dieu, qui ne punit qu'à regret, et la puissance de la prière et de l'intercession des Saints. Les dix justes ne se trouvèrent point, et cinq villes entières furent consumées par le feu du Ciel. A la place on voit aujourd'hui un lac immonde appelé la Mer Morte. Loth et sa famille furent seuls sauvés de ce désastre, encore la femme de Loth s'étant retournée pour regarder l'embrasement, fut-elle changée en une statue de sel, qu'on voyait encore du temps des Apôtres.

Cependant Abraham retourna dans sa tente ; et à l'époque marquée par le Seigneur, Isaac naquit. Abraham n'avait plus rien à désirer. Mais Dieu voulut mettre la foi de Son serviteur à une dernière et terrible épreuve. Non content d'avoir promis à Abraham que le Rédempteur du monde sortirait de sa race, Il voulut encore lui mettre sous les yeux une image de la manière dont se ferait cette Rédemption. Au milieu de la nuit, Il se fit entendre au saint Patriarche : Abraham ! Abraham ! Me voici, Lui répondit le vénérable vieillard. Prenez, lui dit le Seigneur, prenez votre fils unique qui vous est si cher, Isaac, et allez Me l'offrir en holocauste sur une montagne que Je vous montrerai.

A cet ordre si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Durant trois jours, il dispose tout pour ce grand sacrifice et part avec ce cher fils pour accomplir l'ordre du Seigneur. Après trois jours de marche, il arrive au pied de la montagne du sacrifice : cette montagne c'était le Calvaire. Demeurez-là, mes enfants, dit-il à ses domestiques, mon fils et moi, nous allons monter sur la hauteur pour offrir un sacrifice au Seigneur. Il ne parut pas dans l'air du saint Patriarche un instant d'altération. Avec la même tranquillité, il charge son fils du bois préparé pour l'holocauste ; il s'arme de l'épée qui devait percer le cœur d'Isaac, et il prend le feu destiné à consumer cette chère victime.

Le père et le fils allaient ainsi de compagnie occupés de pensées bien différentes, mais tous deux, d'un air content et d'un pas assuré, lorsque Dieu, qui ménageait à son serviteur tous les degrés du mérite, permit un de ces petits incidents qui, n'étant comptés presque pour rien dans les grandes épreuves, mettent souvent à bout la tendresse la mieux préparée, si elle n'est soutenue de tout l'héroïsme du courage. Mon père, dit Isaac, avec une aimable simplicité ? Que voulez-vous, mon fils ? reprit Abraham. Je vois entre vos mains, continua Isaac, le feu de l'holocauste, et je porte moi-même le bois ? Mais où est la victime ? Mon fils, répondit Abraham, sans qu'un seul mot échappé le trahît, le Seigneur y pourvoira. Isaac n'en demanda pas davantage.

Arrivé au-dessus de la montagne, Abraham dresse l'autel, arrange le bois, prépare le glaive ; il fallait enfin s'expliquer. Un coup d'œil, un signe, un soupir, suffirent pour montrer à Isaac la victime : il la reconnaît sans s'étonner. Il adore la volonté de Dieu, monte sur le bûcher, et s'y laisse attacher de la main de son père Abraham, qui toujours plein de foi et d'obéissance, saisit le glaive, lève le bras sur la tête de la victime, et est prêt à porter le coup. Le temps des épreuves était fini ; celui des récompenses allait commencer. Arrêtez, Abraham ! dit l'Ange du Seigneur, c'est assez ; je connais maintenant votre foi. Parce que vous avez obéi à ma voix, je vous bénirai ; je multiplierai votre race ; elle triomphera de ses ennemis, et tous les peuples de la terre seront bénis en celui qui sortira de vous. En même temps Abraham se retourne et voit un bélier arrêté par les cornes dans un buisson voisin, il le prend et l'immole à la place de son fils. O Jésus couronné d'épines ! je vous reconnais bien là.

En effet, ce sacrifice d'Isaac est une vive image du sacrifice futur de Jésus-Christ. La figure et la vérité se ressemblent si fort, qu'on ne peut voir l'une sans se souvenir de l'autre. Aussi, Isaac est-il la cinquième figure du Messie. Isaac est le fils. -

- Isaac est le fils bien-aimé de son père. Notre-Seigneur est le fils bien-aimé de Dieu le Père. C'est en Jésus-Christ que le Père a mis toutes Ses complaisances.
- Isaac, innocent, est condamné à mourir. Notre-Seigneur, l'innocence même, est condamné à mourir.
- C'est Abraham, père d'Isaac, qui doit exécuter la sentence. C'est Dieu le Père qui exécute Lui-même, par la main des Juifs, la sentence de mort contre Son fils.
- Isaac, chargé du bois qui doit le consumer, monte sur la montagne du Calvaire. Notre-Seigneur, chargé du bois de la Croix, gravit cette même montagne du Calvaire.
- Isaac se laisse attacher sur le bûcher, et présente doucement sa gorge au glaive qui doit l'immoler. Notre-Seigneur Se laisse attacher à la Croix, et, comme un tendre agneau, Se laisse immoler.
- Isaac n'est pas mis à mort, parce qu'il n'était qu'une figure. Notre-Seigneur, qui était la réalité, est vraiment mis à

mort.

- Isaac descend de la montagne plein de vie et comblé de bénédictions : une nombreuse postérité lui est assurée. Notre-Seigneur sort du tombeau plein de vie, comblé de gloire ; et en récompense de Son obéissance, Il reçoit en héritage toutes les nations.

Cette figure ajoute deux choses aux précédentes : elle nous dit

1° en quel lieu le Sauveur sera immolé,

2° qu'il mourra par l'ordre de son père.

Ainsi, le grand portrait du Rédempteur se forme peu à peu. Ces deux scènes si touchantes et si semblables, le sacrifice d'Isaac et le sacrifice de Notre-Seigneur, n'ont-elles pas un rapport manifeste entre elles ? Peut-on douter, en les lisant que la première n'ait été ordonnée pour préparer à la seconde ? Peut-on se refuser à cette vérité frappante que l'Ancien Testament n'est que la prédiction du Nouveau ? La prédiction est sans doute voilée d'abord ; mais le voile se lève peu à peu, et laisse voir ensuite l'objet à découvert, quand le temps de la manifestation est arrivé.

## CHAPITRE V

Mariage d'Isaac. - Mort d'Abraham. - Sa sépulture. - Troisième promesse du Messie faite à Isaac. - Naissance de Jacob et d'Esau. - Esau vend son droit d'aînesse. - Isaac bénit Jacob. - Jacob va en Mésopotamie. - Quatrième promesse du Messie faite à Jacob. - Jacob épouse Rachel et revient auprès d'Isaac. - Jacob, sixième figure du Messie.

Cependant Isaac avait atteint sa quarantième année, Abraham son père songea à lui donner une épouse ; mais il voulut la tenir de la main de Dieu, et il se comporta dans cette affaire avec ce fond de foi, de religion et de dépendance qui lui mérita jusqu'à la fin le plus heureux succès dans toutes ses entreprises : précieux exemple que les parents devraient toujours imiter dès qu'il s'agit de pourvoir leurs enfants.

Le saint Patriarche appela son ancien serviteur, le fidèle Eliezer, et lui dit : Partez pour la Mésopotamie où j'ai laissé mon frère Nachor ; c'est dans ce pays et dans le sein de ma parenté, que vous irez chercher une épouse à mon fils Isaac. Eliezer choisit dix chameaux dans les troupeaux de son maître ; il les chargea de présents magnifiques et de toutes les espèces de richesses qui étaient en abondance dans son opulente maison. Il se fit accompagner par un nombre d'esclaves proportionné à l'importance de son ambassade ; il partit enfin dans un équipage propre à faire honneur au saint Patriarche et à donner du crédit à son envoyé. Le voyageur fut heureux ; il arriva dans la Mésopotamie à la vue de la ville où Nachor s'était établi.

Ayant fait décharger ses chameaux, il les fit coucher aux environs d'un puits où l'on avait coutume de faire boire les troupeaux et les bêtes de charge : c'était sur le soir, au moment où les femmes de la ville, sans distinction de naissance, venaient tirer de l'eau au puits. Eliezer, adressa au Dieu de son maître cette humble et fervente prière : Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, venez, je Vous en conjure, à mon secours aujourd'hui, et faites éclater Votre miséricorde sur mon seigneur Abraham. Me voilà auprès du puits où les filles de la ville viennent puiser de l'eau ; je ne puis discerner dans la multitude celle que Vous destinez à Isaac. Je regarderai comme l'objet de Votre choix celle à qui je dirai : Prenez votre cruche et donnez-moi à boire, et qui me répondra : Buvez, et je vais aussi donner à boire à vos chameaux.

Dans un homme moins rempli de cette foi simple qui opère les miracles et moins accoutumé aux prodiges, une pareille conduite pourrait passer pour téméraire ; mais, mes chers enfants, que ne peut point sur le cœur de Dieu la confiance de ses Saints !

Eliezer n'avait pas achevé sa prière qu'il voit venir une jeune fille en qui la modestie relevait les grâces naturelles, chargée d'une cruche qu'elle portait sur ses épaules : c'était Rebecca, fille de Bathuel, petite-nièce d'Abraham. Elle tira de l'eau, remplit sa cruche et elle s'en retournait. Le vieux serviteur la considérait avec attention ; charmé de ses manières et de son air d'innocence, il lui dit avec respect : Voudriez-vous me donner un peu d'eau de votre cruche pour étancher ma soif ? Buvez, mon seigneur, lui dit-elle ; et aussitôt, ayant placé sa cruche entre ses bras, elle la tint dans une situation commode, et le laissa boire tant qu'il voulut ; ensuite elle ajouta : Je vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. Sans attendre de réponse, elle verse dans les canaux ce qui restait d'eau dans sa cruche elle retourne au puits et tire de l'eau de quoi abreuver tous les chameaux.

Le serviteur d'Abraham la regardait en silence, et dès que les chameaux eurent cessé de boire, il s'adressa à la jeune inconnue, lui offrit des bracelets et des pendants d'oreilles, en lui disant : De qui êtes-vous fille ? Y a-t-il du logement dans la maison de votre père ? Elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Nachor ; il y a beaucoup de foin et de paille chez nous et bien de la place pour loger. Eliezer s'inclina profondément et adora le Seigneur. Rebecca, de son côté, courut annoncer à sa mère tout ce qui venait de lui arriver. Laban, frère de Rebecca, vint prier l'étranger d'accepter un logement dans la maison de son père. L'envoyé d'Abraham ne se fit point prier. Mais avant d'accepter le repas qu'on lui offrait, il demanda Rebecca en mariage pour Isaac. Elle fut accordée. Alors Eliezer fit de magnifiques présents à toute la famille, et dès le lendemain matin il sollicita la permission de partir.

S'étant mis en marche avec une suite nombreuse, il revint heureusement auprès d'Abraham. Épouse accomplie, Rebecca put seule adoucir la douleur que causait à Isaac la perte de Sara, sa mère, qu'il pleurait depuis trois ans.

Plein de jours et de mérites, Abraham était parvenu à la plus belle comme à la plus honorable vieillesse. Il avait alors 175 ans. Le temps était venu de couronner cette longue vie signalée par l'exercice constant de toutes les vertus dont devait être orné un homme choisi du Ciel, pour être le chef d'un peuple nouveau, destiné à conserver sur la terre la consolante promesse du Rédempteur, le fondateur de la nation sainte, et le père du Messie ; digne par sa foi qu'on le nommât le père des croyants de tous les siècles, et que le souverain de tous les hommes se fît une gloire d'être connu parmi eux sous le nom de Dieu d'Abraham.

Ses deux fils aînés, Isaac et Ismaël, lui rendirent les derniers devoirs. Suivant sa volonté, il fut enterré à côté de Sara, son épouse, dans la double caverne du champ d'Ephron, fils de Séor, hétéen. Abraham l'avait acheté trente-huit ans auparavant : il l'avait choisie pour son tombeau, parce qu'elle était dans la vallée, au pied de la montagne où il avait élevé un autel au Seigneur son Dieu, de qui il attendait sa résurrection glorieuse et la consommation de sa félicité. Le Seigneur, comme nous l'avons vu, avait promis à Abraham que de sa postérité naîtrait le Messie, et que les descendants du saint Patriarche posséderaient un jour la terre de Chanaan ; par conséquent, que le Messie naîtrait dans cette contrée. Cette promesse nous dispense de chercher le Messie 1° dans un autre pays ; 2° dans un autre peuple que le peuple issu d'Abraham. Mais voici que cette lumière semble s'obscurcir ; ou plutôt cette promesse demande une nouvelle explication.

Abraham a sept enfants dont les aînés sont Isaac et Ismaël. Lequel d'entre eux sera le père du Messie ? Un nouvel éclaircissement devient nécessaire : nous ne l'attendrons pas longtemps. Une famine générale se fit sentir dans le pays de Chanaan, habité par Isaac. Il songea donc à s'en éloigner. C'est à ce moment que le Seigneur lui apparut pour lui annoncer qu'il était l'héritier de la grande promesse, et que de lui naîtrait le Messie. N'allez pas plus loin, Isaac, lui dit le Dieu d'Abraham, et demeurez dans le pays que Je vais vous montrer. Vous voyagerez dans cette terre, et Je serai avec vous. Toutes ces belles et vastes régions, Je vous les donne, et J'en mettrai vos descendants en possession. Je rendrai votre postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Toutes les nations et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui naîtra de vous. La promesse précédente nous avertissait que le Messie naîtrait dans la famille d'Abraham. Parmi tous les enfants de ce saint Patriarche, cette troisième promesse nous désigne maintenant Isaac comme le père du futur Libérateur.

Ainsi, mes chers enfants, tous les peuples descendant d'Ismaël et des autres enfants d'Abraham sont écartés : voilà une lumière de plus. Bientôt cependant de nouveaux nuages nécessiteront une nouvelle explication. En effet Isaac a deux fils, Esaü et Jacob.

Lequel des deux sera le père du Messie ? La suite va nous l'apprendre.

Après vingt années de stérilité, Rebecca, épouse d'Isaac, devint mère de deux fils, dont le Seigneur lui avait dit auparavant : chacun d'eux sera le chef d'un grand peuple. Ils seront ennemis l'un de l'autre ; l'aîné sera assujéti au cadet, et la postérité du dernier aura l'avantage sur celle du premier. Par là, Dieu fit connaître à Rebecca que la bénédiction d'Abraham à laquelle était attachée la promesse du Messie, passerait au cadet par préférence à l'aîné.

Quand les deux jumeaux furent grands, Esaü devint un habile chasseur ; il était toujours dans les champs. Jacob, au contraire, d'un caractère doux et paisible, demeurait à la maison. Esaü était l'aîné ; or, c'est au droit d'aînesse qu'on croyait attachée l'alliance spirituelle avec Dieu, et le privilège de faire passer à ses descendants la bénédiction promise à Abraham et à Isaac : cette bénédiction regardait principalement la naissance du Messie. Dieu avait promis à Abraham que le Rédempteur naîtrait de lui. Mais le Seigneur, qui est maître de Ses dons, avait résolu de réserver cet honneur au cadet, c'est-à-dire à Jacob. Jacob en avait été informé par sa mère. Il ne négligea aucune occasion de seconder la volonté du premier de tous les pères, et de s'assurer la possession d'un titre qui déjà lui appartenait.

Un jour donc qu'Esaü était allé à la chasse, Jacob se mit sur le soir à préparer un plat de lentilles. Dans ce moment Esaü arrive extrêmement fatigué. Je n'en puis plus, dit-il à son frère, il faut que vous me donniez de suite ce plat que vous avez préparé. Je ne vous le donnerai point, dit Jacob ; mais si vous voulez je vous le vendrai au prix de votre droit d'aînesse.

Il ne paraît guère de proportion entre un plat de lentilles et un droit de cette nature : mais Jacob prétendait retirer son bien, et il ne crut pas que ce fût abuser des besoins de son frère que d'en prendre occasion d'exécuter les desseins de Dieu. Le marché se fit contre toute apparence. Je me meurs, reprit Esaü, si je n'obtiens à l'instant ce que je veux, et que me servira mon droit d'aînesse ? Et il le vendit, mangea son plat de lentilles, et s'en alla, se souciant peu de ce qu'il venait de faire. Et moi qui lis ces choses, n'ai-je pas quelquefois, nouvel Esaü, vendu mon droit au Ciel, pour une valeur moindre qu'un plat de lentilles, et après ce honteux marché, n'ai-je pas dormi tranquille, me souciant fort peu de ce que j'avais fait ?

Dieu avait promis à Abraham que le Rédempteur naîtrait de lui par les descendants d'Isaac, et l'on était persuadé, comme nous l'avons dit, que cet honneur était réservé à l'aîné de la famille. Ainsi, en vendant son droit d'aînesse, Esaü renonçait au bonheur inestimable de donner naissance au Messie. C'est pour cela que saint Paul l'appelle profane, d'avoir mis à prix, et à un si vil prix, une chose aussi sainte que le privilège attaché à la qualité d'aîné.

Cependant Isaac avait atteint l'âge de 137 ans. Son grand âge, la perte presque totale de la vue, lui firent croire que le temps de sa mort n'était pas éloigné. Il voulut, suivant l'usage des familles où le vrai Dieu était connu, donner, avant de mourir, sa dernière bénédiction à ses enfants. Cet acte d'autorité paternelle avait un si grand poids, qu'il était regardé comme un testament sans retour.

Rebecca n'ignorait pas l'importance de cette action ; elle n'avait garde de laisser échapper le moment de le rendre favorable à Jacob. Elle connaissait d'ailleurs la volonté de Dieu, qui voulait faire tomber sur le cadet les privilèges de l'aîné. La chose était commencée par la cession d'Esaü ; mais il fallait qu'elle fut confirmée par la bénédiction du père.

Isaac songeait à bénir son fils aîné avant de mourir. Il lui commanda donc d'aller à la chasse et d'en rapporter quelque chose qu'il pût manger afin qu'après avoir pris son repas, il le bénît : Esaü partit. Par malheur pour lui, il s'était trouvé une personne de trop à cet entretien ; Rebecca avait tout entendu, et elle en profita sans perdre de temps. Elle appela Jacob : Mon fils, lui dit-elle, courez au troupeau, apportez-moi deux des meilleurs chevreaux ; j'en apprêterai à manger à votre père, comme je sais qu'il l'aime, et vous lui en présenterez, afin qu'après en avoir mangé, il vous bénisse. La chose paraissait sans difficulté à Rebecca ; elle ne parut pas telle à Jacob. Oubliez-vous, dit-il à sa mère, que mon frère est tout couvert de poil, et que je n'en ai pas, moi. Si mon père, pour s'assurer qui je suis, vient à me toucher, il ne manquera pas de me reconnaître ; il croira que j'ai voulu me jouer de lui, et à la place de sa bénédiction, j'attirerai sur moi sa

malédiction. Non, mon fils, répondit Rebecca, vous n'avez rien à craindre ; je prends sur moi tous les risques : Jacob obéit.

Lorsque tout fut prêt, elle le revêtit des habits d'Esau, elle lui couvrit les mains et le cou de peau de bête, de sorte qu'à la voix près, Jacob était tout à fait semblable à Esau. En cet état, Jacob porta à son père ce qui avait été préparé. D'abord, en se déguisant le mieux qu'il put, il ne lui dit que ces deux mots : Mon père. J'entends dit Isaac, c'est un de mes fils, mais lequel des deux ? C'est votre fils aîné, Esau, répondit Jacob ; mangez du gibier de ma chasse. Isaac parut n'en être pas entièrement persuadé. Approchez-vous, dit-il, afin que je vous touche, et que j'éprouve si vous êtes en effet mon fils Esau. C'était là le moment critique ; et si le Seigneur n'eût abrégé le temps de l'épreuve, Jacob ne pouvait échapper. Il s'approcha cependant ; Isaac le toucha. Pour la voix, dit le saint vieillard, c'est bien la voix de Jacob ; mais les mains sont les mains d'Esau. Êtes-vous véritablement mon fils Esau ? Oui, je le suis, repartit Jacob. Alors le saint vieillard l'embrassa et le bénit. Jacob se retira aussitôt<sup>1</sup>.

A peine était-il sorti de la présence de son père, qu'Esau arriva. Apprenant ce qui s'était passé, il entra en fureur, et jura de tuer son frère. Isaac adora le dessein de Dieu, et ne rétracta point sa bénédiction. Rebecca fit partir Jacob pour la Mésopotamie, afin de le soustraire à la vengeance d'Esau. Isaac lui donna le même conseil et renouvela sa bénédiction, en lui recommandant de choisir une épouse dans ce pays.

Jacob partit aussitôt. Il marchait seul, et un jour qu'il s'avancait avec grande diligence vers son terme, les ténèbres le surprirent. La saison était belle : il se détermina à passer la nuit dans la campagne. Le fils d'Isaac n'était pas délicat. La terre nue lui servit de lit ; pour oreiller, il mit une pierre sous sa tête et s'endormit d'un sommeil tranquille. C'est ce moment que le Seigneur choisit pour lui donner en quelque sorte l'investiture de sa dignité de Patriarche, à la manière dont en avaient été investis son père Isaac et son grand-père Abraham. Tout à coup il fut occupé d'un songe mystérieux et de la plus consolante révélation. Il voyait une échelle dont le pied posait sur la terre, et dont le sommet atteignait jusqu'au Ciel. Des Anges montaient et descendaient ; le Dieu des Anges et des hommes paraissait appuyé sur le haut de l'échelle. Jacob, lui dit le Seigneur, Je suis le Dieu de Vos pères, le Dieu d'Abraham et d'Isaac. La terre où vous reposez, Je vous la donnerai ainsi qu'à vos descendants.

Il est à remarquer que c'est toujours au moment où les Patriarches s'éloignent de la terre de Chanaan, que le Seigneur leur promet de les y fixer, eux et leurs descendants. En effet, c'est là, dans cette terre, que devaient habiter les pères du Messie, car c'est dans cette terre que le Messie devait prendre naissance. La multitude de vos descendants sera aussi innombrable que les grains de poussière qui couvrent la terre, ajouta le Seigneur. Toutes les nations de l'univers seront bénies en vous et dans le fils qui naîtra de vous. Vous êtes en marche vers un pays étranger ; mais Je vous reconduirai dans cette terre que J'ai promise à vos pères, et que Je réserve à vos enfants.

Telle fut la quatrième promesse du Messie. Elle nous apprend que c'est dans la famille de Jacob qu'il faut chercher le Messie. Esau et les peuples qui descendront de lui sont mis de côté : la recherche devient de plus en plus facile. Le voile qui cache le grand mystère se lève peu à peu, et nous marchons par degré jusqu'au terme où Dieu veut nous conduire.

Jacob s'éveilla, et, plein de reconnaissance et de frayeur, il se prosterna contre terre, en disant : Que ce lieu est terrible ! Ce n'est rien moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel. Et, reprenant ensuite son bâton de voyageur, il continua sa marche.

Arrivé dans la Mésopotamie, il s'approcha de la ville de Haran, séjour de son oncle Laban et de sa famille. Les mœurs des habitants de Haran n'avaient point changé depuis cent ans que Rebecca en était sortie pour devenir l'épouse d'Isaac. Les jeunes filles des familles les plus considérables de la ville y conduisaient encore les troupeaux ; et, comme la condition de bergère n'avait rien que d'innocent parmi ces peuples, elle y était regardée comme une occupation honorable. Jacob, arrivé fort près de Haran, aperçut un puits dans la campagne, auprès duquel trois troupeaux de moutons se reposaient durant la grande chaleur du jour. Ce puits était une espèce de grand réservoir, où l'on conduisait l'eau par des canaux, et qu'on avait soin de couvrir d'une grosse pierre. Jacob s'approcha des bergers, et leur dit : Mes frères, d'où êtes-vous ? Nous sommes de Haran, lui dirent-ils. Connaissez-vous Laban, fils de Nachor ? - Nous le connaissons parfaitement. - Se porte-t-il bien ? - Oui, il se porte bien ; et voici Rachel, sa fille, qui vient avec son troupeau.

La conversation continuait, lorsque Rachel arriva avec les troupeaux de son père Jacob, qui savait que c'était sa cousine, s'empressa de lever la pierre du puits. Dès que les moutons eurent bu, Jacob salua Rachel, et des larmes lui coulèrent des yeux. Je suis, lui dit-il, fils de Rebecca, sœur de votre père. Rachel n'en voulut pas davantage. Elle courut à la maison de son père, à qui elle annonça, presque hors d'haleine, la rencontre qu'elle venait de faire. Laban, au nom de Jacob, fils de sa sœur, courut au-devant du voyageur. Il l'embrassa tendrement, le tint longtemps serré entre ses bras, et le conduisit à sa maison. Suivant l'ordre d'Isaac, son père, Jacob demanda sa cousine en mariage. La proposition fut acceptée : Rachel fut promise. Mais ce ne fut qu'après quatorze ans de travaux pénibles, passés au service de Laban, que Jacob l'obtint. Il revint ensuite auprès d'Isaac, conduisant avec lui sa nombreuse et riche famille. C'est dans ce voyage, à l'occasion d'un combat mystérieux qu'il soutint contre un ange, que Jacob reçut de Dieu le nom d'Israël, qui veut dire fort contre Dieu. C'est de là qu'est venu à ses descendants le nom d'Israélites, ou enfants d'Israël. Isaac mourut bientôt après, et ses deux fils, Jacob et Esau, l'enterrèrent dans la double caverne de la vallée de Mambré, auprès de

<sup>1</sup> Saint Augustin montre très bien que la conduite de Jacob est toute mystérieuse et exempte de mensonge. Il dit aussi que Isaac savait ce qu'il faisait parce qu'il agissait sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui lui révélait la mystérieuse figure dont il était l'instrument. «S'il avait été trompé, dit le grand docteur, comment n'aurait-il pas, revenu de son erreur, maudit le fils irrespectueux qui se serait joué de lui ? Et cependant il confirme la bénédiction qu'il lui a donnée». Il ajoute : «Afin qu'on n'accuse pas Jacob de mensonge, l'Ecriture prend soin de nous dire qu'il était simple et sans artifice ; d'ailleurs, il pouvait dire en toute vérité qu'il était Esau, ou le fils aîné, puisqu'il en avait les droits et par l'élection de Dieu et par le contrat passé entre lui et son frère.

Rebecca, son épouse, de sa mère Sara, et de son père Abraham.

Dieu fit passer Jacob par un grand nombre de positions, afin de représenter en détail la vie du Messie, dont ce Patriarche est une des plus belles figures. Par l'ordre de son père, Jacob va dans un pays fort éloigné pour chercher une épouse. Par l'ordre de son père, Notre-Seigneur traverse l'immense espace qui sépare le Ciel de la terre, pour venir former l'Eglise, son épouse.

- Jacob, fils d'un père très riche, et très riche lui-même, se met en route seul, et à pied. Notre-Seigneur, fils de Dieu, Dieu lui-même et Seigneur de toutes choses, descend du Ciel, n'ayant d'autre compagnon que le dénuement le plus complet.

- Jacob, surpris par la nuit, est obligé de dormir au milieu d'un désert, et de mettre une pierre sous sa tête pour lui servir de chevet. Notre-Seigneur est si pauvre, qu'il n'a pas même une pierre pour reposer sa tête.

- Cette terre, cependant, appartenait à Jacob. Le monde entier appartenait aussi à Notre-Seigneur.

- Jacob arrivé chez ses parents est obligé, pour obtenir son épouse, de subir de longs et rudes travaux. Notre-Seigneur arrive chez les Siens, ils ne Le connaissent pas ; Il passe Sa vie dans les plus rudes travaux, pour former l'Eglise, Son épouse.

- Jacob voit son union bénie du Seigneur ; Rachel lui donne des enfants, pères futurs d'un grand peuple. Notre-Seigneur voit Son union avec l'Eglise, bénie de Dieu le Père ; l'Eglise lui donne d'innombrables enfants.

- Jacob, vainqueur de toutes les difficultés, retourne dans sa patrie auprès de son père, emmenant avec lui ses richesses et ses enfants. Notre-Seigneur, vainqueur de tous Ses ennemis et chargé de leurs dépouilles, retourne dans le Ciel auprès de Son Père, conduisant avec Lui tous les Saints de l'ancienne Loi, et ouvrant Son royaume à tous les Chrétiens, Ses enfants.

- Jacob arrivé auprès d'Isaac, reçoit de nouveau sa bénédiction. Notre-Seigneur de retour au Ciel, est comblé par Son Père de toute sorte de gloire et de bénédictions.

## CHAPITRE VI

ENCORE UN MOT SUR LA VIE DES PATRIARCHES. - LES DOUZE ENFANTS DE JACOB. - JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES. - CONDUIT EN EGYPTÉ. - ELEVÉ EN GLOIRE. - RECONNU PAR SES FRÈRES. - ARRIVÉE DE JACOB EN EGYPTÉ. - JOSEPH, SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE.

Jacob eut douze fils qui furent les pères des douze tribus du peuple hébreu. Voici leurs noms : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Gad, Azer, Dan, Nephtali, Joseph et Benjamin. Comme celle de ses pères, la vie de Jacob fut une vie pastorale. Afin de compléter les notions exposées à la leçon vingt unième, disons encore un mot, mes chers enfants, de cette vie si belle et dont le récit eut tant de charmes pour notre enfance. Les Patriarches étaient parfaitement libres, et l'on peut regarder leur famille comme un petit état, dont le père était le souverain, comme une petite église, dont le père était le pontife. Nous voyons en effet les Patriarches offrir des sacrifices au Seigneur. Leurs richesses consistaient principalement en troupeaux : c'étaient des chèvres, des brebis, des chameaux, des bœufs et des ânes ; ils n'avaient ni chevaux, ni porcs : leurs richesses étaient grandes. Au milieu de cette opulence, ils étaient cependant très laborieux. Comme ils étaient encore étrangers dans le pays de Chanaan, que Dieu réservait à leurs descendants, ils ne bâtissaient point de maisons. Ils habitaient sous des tentes ; ils les plantaient au lieu où ils devaient s'arrêter pour faire paître les troupeaux ; au moment du départ, ils les enlevaient pour les replanter ailleurs. Ils pouvaient sans doute construire des villes comme les autres peuples, mais ils préféraient la vie pastorale, comme la plus simple, comme la plus propre à détacher les hommes de la terre, et à leur faire envisager une patrie plus parfaite. C'est ainsi que Dieu voulait nous apprendre que la vie du Chrétien ici-bas n'est qu'un pèlerinage.

Leur nourriture était frugale. Témoin ce plat de lentilles que Jacob avait préparé et qui tenta si fort Esaü. Témoin encore ce repas qu'Abraham servit aux Anges, et qui se composait d'un veau rôti, de pain frais, mais cuit sous la cendre, de beurre et de lait. Une de leurs grandes vertus c'était leur hospitalité envers les étrangers. Quelquefois leurs instances allaient jusqu'à l'importunité ; il fallait se rendre à leur invitation. Alors toute la famille s'empressait de témoigner son zèle pour recevoir honorablement ses hôtes que l'on regardait comme envoyés du Ciel. Le maître leur lavait les pieds, donnait ses ordres, choisissait les mets et venait servir lui-même les étrangers qu'il traitait. Les femmes ne paraissaient point dans ces occasions, ou ne se montraient qu'avec un voile, tant la modestie était grande dans ces temps heureux ! Quels étaient les fruits de cette vie si peu conforme aux mœurs des siècles voluptueux et efféminés où nous végétons ? Le détachement de la terre, l'union fraternelle et une longue carrière exempte d'infirmités, qu'une simple défaillance terminait, parce qu'enfin rien n'est durable ici-bas. Telle était la vie de Jacob et de sa famille : nous le voyons en particulier dans l'histoire de Joseph.

Ce fils chéri et si digne de l'être était, à l'exception de Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob. La modestie, la candeur, l'ingénuité, l'innocence, semblaient nées avec cet enfant. Il fut impossible à Jacob de ne pas donner la préférence dans son cœur à un enfant si aimable. Mais quelque attention qu'ait un père à dissimuler sa prédilection, les yeux de plusieurs frères sont trop éclairés pour ne pas démêler bientôt celui que le cœur préfère. Sans le vouloir, Jacob alluma contre Joseph la jalousie de tous les aînés. Grande et terrible leçon que les parents ne doivent jamais oublier ! Une robe de diverses couleurs qu'il lui fit faire, suffit pour les mettre de mauvaise humeur. La nécessité où se vit Joseph de rapporter à Jacob un grand crime qu'ils avaient commis, aigrit encore le mal. Enfin, ce qui mit le comble à l'envie qu'ils lui portaient, ce fut le récit de deux songes qui marquaient sa grandeur future. Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ, que ma gerbe se tenait debout, tandis que les vôtres se prosternaient devant la mienne. Quoi ! lui dirent ses frères, prétendez-vous être un jour notre roi et nous voir assujettis à votre empire ? Joseph ne répliqua rien.

Un peu après il leur dit encore avec la même simplicité : J'ai vu en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. Jacob était un sage vieillard ; prévoyant les conséquences de ce discours, il fit une réprimande à Joseph, et lui dit : Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorons sur la terre ? Les frères de Joseph étaient transportés d'envie ; mais Jacob, qui ne pouvait s'empêcher de découvrir quelque chose de mystérieux dans ces songes, considérait toutes choses en silence.

Peu de temps après, les fils du saint Patriarche allèrent conduire leurs troupeaux dans les pâturages qui environnaient la ville de Sichem. Joseph ne fut pas du voyage. Mais, à quelques jours de là, Jacob l'appela et lui dit : Allez et voyez si vos frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et puis vous reviendrez me dire ce qui se passe. A l'instant, Joseph se prépare au voyage, il embrasse son père, pour bien plus longtemps qu'ils ne pensaient tous deux, et il arrive heureusement à son terme. Ses frères l'aperçurent de loin : sa vue ralluma leur haine. Voici notre songeur qui vient, se dirent-ils entre eux ; tuons-le et jetons-le dans une vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré ; après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes.

Il serait bien étrange que parmi tant de fils d'un saint, ce criminel projet eût passé sans contestation. Ruben, l'aîné de tous, entreprit de sauver l'innocente victime. Non, ne le tuez pas, leur dit-il ; jetez-le, si vous le voulez, dans cette citerne, mais ne trempez pas vos mains dans son sang. Il leur disait cela dans l'intention de le tirer de leurs mains et de le rendre à son père. L'avis de Ruben passa. Tandis qu'on disposait ainsi de la vie de l'innocent Joseph, l'aimable enfant, plein de joie de revoir ses frères, approchait avec empressement et courait, sans le savoir, se jeter entre les mains de ses bourreaux. Il ne fut pas plus tôt arrivé, qu'ils le prirent et le dépouillèrent impitoyablement de sa belle et longue robe, ancien objet de leur jalousie, et le descendirent au fond de la citerne sèche qu'ils avaient choisi pour l'y laisser mourir.

Ensuite s'étant froidement assis pour manger, ils virent arriver une caravane de marchands ismaélites qui venaient de Galaad, où ils avaient chargé leurs chameaux de différents aromates pour vendre en Égypte. Juda dit à ses frères : Que gagnerons-nous à faire périr cet enfant ? Après tout c'est notre frère et notre sang. Vendons-le plutôt à ces marchands. Les autres goûtèrent cette proposition. On tira Joseph de la citerne ; et pour vingt pièces d'argent. Joseph fut livré par ses propres frères aux marchands qui l'emmenèrent avec eux en Égypte. Après cela, ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. A cette vue, Jacob s'écria en pleurant : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une bête féroce a mangé Joseph. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et il pleura longtemps son cher Joseph. Ses enfants n'ignoraient pas qu'ils avaient frappé leur père dans l'endroit le plus sensible de son cœur. Ils revinrent auprès de lui pour calmer sa douleur, mais il ne voulut recevoir aucune consolation : Je pleurerai toujours, leur dit-il, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon fils dans le tombeau.

Cependant les Ismaélites, étant arrivés en Égypte, vendirent Joseph à un seigneur du pays nommé Putiphar, général des armées de Pharaon. La bonne mine et la modestie du jeune esclave le rendirent agréable à son maître. Le Seigneur était avec lui ; tout réussissait entre les mains de Joseph. Putiphar ne tarda pas à s'en apercevoir. Il lui donna toute sa confiance, et lui confia l'intendance de toute sa maison.

Ce n'était là toutefois que l'essai des faveurs que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob préparait à Joseph ; mais Joseph lui-même n'y était pas encore préparé par toutes les épreuves où sa vertu devait triompher. L'épouse de Putiphar voulut lui faire offenser Dieu ; mais il en eut horreur. Un jour elle le prit par son manteau. Joseph pour se soustraire à ses sollicitations, s'échappa, lui laissant son manteau entre les mains. Outrée de dépit, cette femme coupable accusa l'innocent auprès de son époux. Putiphar, trop crédule, fit jeter Joseph dans une prison destinée aux criminels d'état. Le Seigneur descendit avec lui dans ces sombres demeures, et lui fit trouver grâce devant le gouverneur, qui lui confia l'autorité sur tous les prisonniers.

Dans ce nombre étaient le grand échanson et le grand panetier de la couronne. Tous deux eurent pendant la même nuit un songe dont ils furent vivement troublés. Joseph le leur expliqua : il annonça au premier que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge, et il le pria de se souvenir de lui ; il dit au second que dans trois jours il serait mis à mort. Tout cela arriva comme Joseph l'avait prédit.

Si la reconnaissance était la vertu des heureux et des grands, Joseph aurait pu se flatter d'une prompte délivrance ; mais le premier échanson, tout occupé du retour de son bonheur, oublia celui qui le lui avait annoncé. Le vertueux prisonnier attendit pendant deux années le terme de ses disgrâces. Enfin, le moment de sa liberté arriva.

Le roi d'Égypte vit en songe sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, et sept épis secs et arides en dévorer sept beaux et bien remplis. Cette vision inquiéta le monarque. De grand matin il donna ordre à tous les devins de l'Égypte de se rendre au palais. Il leur fit part de ses songes, mais ils ne purent les expliquer. Alors le grand échanson se ressouvint de Joseph ; il en parla à Pharaon, qui le fit venir aussitôt. Le roi exposa ses songes au jeune interprète. Les songes du roi, lui répondit Joseph, signifient la même chose. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins marquent sept années de fertilité ; les sept vaches maigres, au contraire, et les sept épis desséchés, désignent sept années de stérilité et de famine qui suivront les premières. Que le roi choisisse donc un homme sage et habile, qu'il lui confie son autorité pour pourvoir à tout dans les conjonctures présentes. Ce ministre principal aura sous lui des officiers subalternes qui établiront des greniers dans toutes les villes du royaume. Ils achèteront et feront voiturier dans ces greniers, au profit et par l'autorité du roi, la cinquième partie de tous les grains qu'on recueillera en abondance. Ce sera une ressource assurée pour les sept années de famine qui désoleront ensuite le pays. Faute de cette précaution, les grains se trouveront dissipés ou vendus à vos voisins, et vos sujets périront de misère.

Où pourrions-nous trouver un homme plus habile et plus sage que vous ? s'écria Pharaon. C'est donc vous que j'établis sur tous mes états : tous mes sujets vous seront soumis : il n'y aura que moi au-dessus de vous. En disant ces paroles, le prince tira son anneau de son doigt, et le mit à celui de Joseph, il lui fit donner une robe de fin lin, lui mit au

cou un collier d'or, et le fit monter sur le char qui suivait immédiatement celui du roi. Un héraut marchait devant le char et criait à haute voix : Qu'on fléchisse le genou devant Joseph, et que tout le monde sache que Pharaon le fait, après lui, le maître de toute la terre d'Égypte. Pharaon changea aussi le nom de Joseph, et lui en fit porter un qui signifiait Sauveur du monde. Joseph n'avait que trente ans lorsqu'il fut présenté à Pharaon, et que d'infortuné captif il devint le favori du roi et le maître du royaume. A peine en possession de sa dignité, il prit des équipages et un nombre de domestiques convenable, parcourut toutes les provinces, et établit des greniers dans chaque ville. Grâce à cette merveilleuse économie, l'Égypte devint en quelque sorte la nourrice d'une infinité de malheureux qui, sans elle, auraient péri de faim et de misère.

De cette multitude de familles qui souffraient de la stérilité, fut en particulier celle de Jacob. Elle habitait toujours dans la terre de Chanaan, où la famine se fit sentir dès la première année avec une extrême rigueur. Jacob appela ses enfants, et leur dit d'aller en Égypte acheter du blé. Ils partirent tous, à l'exception de Benjamin, le plus jeune d'entre eux, que Jacob retint auprès de lui.

Arrivés dans la capitale, il fallut d'abord se présenter devant le vice-roi, qui voulait être instruit de tout ; ils eurent audience à leur tour. Les dix étrangers s'étant prosternés humblement à ses pieds, Joseph les reconnut. Il avait alors trente-huit ans. Et depuis vingt-deux ans qu'il était éloigné de sa famille, il était extrêmement changé. Ses frères ne le reconnurent pas. Il prit un air sévère, et leur dit en deux mots, comme à des hommes suspects et inconnus : D'où venez-vous, et que voulez-vous ? Nous venons, lui dirent-ils, de la terre de Chanaan, pour acheter ici des blés. En les voyant à ses pieds dans la posture la plus soumise, Joseph se ressouvint des songes qu'il avait eus dans son enfance, et il adora intérieurement les ressorts de la Providence. Vous n'êtes rien moins que ce que vous affectez de paraître, leur dit-il ; vous êtes des espions envoyés pour reconnaître les endroits faibles du royaume. Non, Seigneur, lui répondirent-ils tout tremblants, il n'en est pas ainsi. Vos serviteurs ne sont venus ici que pour y acheter du blé ; nous sommes tous les enfants d'un même père : nous n'avons aucune mauvaise intention.

Joseph, qui voulait savoir si son père Jacob, et Benjamin, son jeune frère, vivaient encore, continua à leur manifester les mêmes soupçons : Vous me trompez, leur dit-il, vous êtes des espions. Le soupçon du ministre mettait ses frères dans un étrange embarras : Ils ne savaient comment s'y prendre pour le déclarer. Un d'entre eux prit la parole, et lui dit avec un grand air de franchise : Nous, vos serviteurs, nous étions douze frères, tous enfants d'un seul homme établi dans la terre de Chanaan ; le plus jeune de tous est demeuré auprès de notre père, un autre ne vit plus, et vous voyez les dix autres à vos pieds.

Joseph était content, mais il n'avait pas résolu de le paraître. Voilà répliqua-t-il, ce que je disais : vous êtes des espions. Je veux m'éclaircir ; j'en jure par le salut de Pharaon, vous ne sortirez point d'ici, que je ne voie ce jeune frère dont vous m'avez parlé, et qui, sans doute plus sincère, m'eût révélé toute l'intrigue de votre voyage. Choisissez un d'entre vous qui aille chercher cet enfant. Pour les autres, ils resteront dans les fers jusqu'à ce que je sois entièrement éclairci de la vérité ou de la fausseté de vos discours. Joseph, cependant, se contenta d'en retenir un des dix en otage, ce fut Siméon, et il laissa repartir les neuf autres.

Pour la première fois peut-être depuis plus de vingt ans, ils firent de sérieuses réflexions sur la cause de leur malheur. Nous méritons bien, dirent-ils, les maux que nous souffrons ; ils sont le juste châtiment de la cruauté que nous avons exercée sur notre frère ; il pleurerait à nos pieds, il implorerait notre clémence : nous ne voulûmes pas l'écouter ; maintenant le Ciel se venge. Je vous l'avais bien dit, ajouta Ruben, ne vous disais-je pas : Ne faites point de mal à cet enfant ? Vous ne voulûtes pas me croire, et voilà que le Ciel nous redemande son sang.

Tous ces discours se tenaient en présence de Joseph. Comme il leur avait toujours parlé par interprète, ils ne croyaient pas en être entendus. Ils partirent enfin, et arrivèrent auprès de Jacob, à qui ils racontèrent tout ce qui s'était passé. Le grand ministre, ajoutèrent-ils, nous a commandé de lui amener Benjamin ; autrement, il nous prendra pour des traîtres, fera mourir Siméon, et ne nous délivrera plus de blé. Je suis bien malheureux, répondit le saint vieillard ; bientôt, si je vous crois, je me verrai sans enfants. J'ai déjà perdu Joseph, Siméon est prisonnier en Égypte, et vous voulez encore que je vous abandonne Benjamin !

Cependant la famine continuait ; il fallut bien, sous peine de périr, laisser partir Benjamin ; mais Juda en répondit sur sa vie. Ils se remirent donc en marche avec l'enfant et arrivèrent en Égypte. Leur premier soin fut de se présenter au ministre et de demander audience. Joseph la leur accorda de suite, et fit tirer Siméon de sa prison, afin que tous fussent témoins de la scène qui allait se passer. A l'heure marquée, Joseph entra dans la salle, et les étrangers furent admis. Il les salua et leur dit : Votre père, dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien ? Vit-il encore ? Notre père vit encore, lui répondirent-ils, et il se porte bien. En proférant ces paroles, ils s'inclinèrent profondément par respect, et attendirent une nouvelle question. Joseph cherchait des yeux Benjamin, car c'était ce cher enfant, fils de Rachel comme lui, qui avait la première place dans son cœur. L'ayant démêlé parmi les autres : N'est-ce pas là leur dit-il en le montrant, ce jeune frère dont vous m'avez parlé ? Sans attendre la réponse, il ajoute : Que Dieu vous bénisse, mon fils. Il ne put y tenir plus longtemps : ses entrailles s'émurent, des larmes lui échappèrent, et peu s'en fallut que son secret ne lui échappât avec elles. Il se retira brusquement dans son cabinet, où il les laissa couler en abondance.

Son cœur soulagé, il se lava le visage, et il reparut d'un air si aisé, que personne ne le pénétra. Il ordonna qu'on servit à dîner. Mais ses frères n'étaient pas au bout des épreuves auxquelles il avait résolu de les mettre. Il ordonna à son intendant de remplir les sacs de blé ; de placer dans le haut du sac la somme que chacun avait apportée. Vous ferez plus, lui dit-il ; dans le sac du plus jeune, vous cacherez, avec le prix du blé, la coupe d'argent dont j'ai coutume de me servir. L'ordre de Joseph fut exécuté.

De grand matin les voyageurs partirent gaiement pour retourner auprès de Jacob. Déjà ils étaient hors de la ville, lorsque Joseph appela son intendant, et lui dit : Allez vite, poursuivez ces étrangers, arrêtez-les, et demandez-leur :

Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? La coupe que vous avez volée est celle dont mon maître a coutume de se servir. Le messager atteignit bientôt les voyageurs : on ne peut ex-primer leur surprise lorsqu'ils s'entendirent accuser du vol d'une coupe d'argent. Si quelqu'un de nous, s'écrièrent-ils, se trouve coupable d'un pareil crime, nous consentons qu'on le mette à mort, et que les autres demeurent vos esclaves le reste de leurs jours. A ces mots chacun ouvrit son sac. L'entendant les visita tous, en commençant par celui de l'aîné, et la coupe se trouva dans le sac de Benjamin.

A cette vue ils déchirent leurs vêtements, ils rechargent leurs bêtes pour aller se jeter aux pieds du vice-roi. Il les attendait dans le même appartement où ils l'avaient salué en partant. Ils se prosternèrent tous le visage contre terre, pour écouter, dans cette posture humiliante, ce que leur juge allait décider de leur sort. Joseph, se montra avec un air d'autorité, propre à effrayer des coupables, et même à déconcerter des innocents. Il leur fit de sévères reproches, et il conclut à retenir Benjamin dans les fers. Juda, lui parlant au nom de ses frères, le supplia de laisser partir l'enfant, autrement son père mourrait de douleur.

C'en était trop pour le cœur de Joseph. Il ordonna à tous les Egyptiens de se retirer. Dès qu'il fut seul avec ses frères, il laissa couler ses larmes ; puis, élevant la voix, il leur dit : Je suis Joseph ; mon père vit-il encore ?

A ces mots, les frères de Joseph, frappés de terreur, demeuraient comme interdits. Avec une douceur capable de calmer toutes les alarmes, Joseph ajouta : Venez à moi. Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu et fait conduire en Egypte ; ne craignez rien. C'est pour votre bien que le Seigneur m'a envoyé devant vous en Egypte. Retournez en toute hâte auprès de mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Le Seigneur m'a fait le maître de toute l'Egypte. Venez me joindre, ne tardez pas. En finissant ces paroles, Joseph se jeta au cou de Benjamin. Ils se tinrent longtemps embrassés, versant l'un sur l'autre des larmes bien douces. Il embrassa ensuite tous ses frères. Il leur fit donner des chariots et des vivres pour leur voyage, ajoutant de riches présents pour eux et pour Jacob.

Ils arrivèrent heureusement auprès du saint vieillard. Votre fils Joseph n'est pas mort, lui dirent-ils, c'est lui qui gouverne toute l'Egypte. Jacob, à ces mots, parut comme un homme hors de lui-même, et subitement revenu d'un profond sommeil : il ne croyait pas à ce qu'on lui disait. Cependant, lorsqu'il eut vu les chariots qu'on lui avait amenés, et les magnifiques présents que son fils lui envoyait, il s'écria : C'est assez ! Puisque Joseph mon fils vit encore, j'irai et je le verrai avant de mourir.

Joseph a toujours été regardé, et avec raison, comme une des plus belles figures du Messie. En effet,

- Joseph est le fils bien-aimé de son père. Notre-Seigneur est le Fils bien-aimé de Dieu, Son Père.
- Joseph est revêtu d'une robe de différentes couleurs : il a des songes qui présagent sa grandeur future ; pour cela il est en butte à la jalousie de ses frères. Notre-Seigneur est orné de toutes sortes de vertus ; Il annonce aux Juifs, Ses frères, Sa grandeur future ; pour cela il est en butte à la haine, à la jalousie, à la persécution.
- Joseph est envoyé vers ses frères. Notre-Seigneur est envoyé vers les hommes, Ses frères.
- Joseph, arrivé auprès de ses frères, en est maltraité ; ils prennent la résolution de le mettre à mort ; ils le vendent à des marchands étrangers. Notre-Seigneur, arrivé au milieu des Juifs, Ses frères, en est maltraité ; Judas le vend ; les Juifs le livrent aux Romains, qui le mettent à mort.
- Joseph, vendu, est emmené en Egypte, et devient le maître de ce royaume. Notre-Seigneur, vendu et humilié, obtient, en récompense, une puissance sans bornes au Ciel et sur la terre.
- Joseph, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, est jeté en prison. Notre-Seigneur, condamné pour des crimes qu'il n'a pas commis, est jeté dans les fers et mis à mort.
- Joseph se trouve en prison avec deux criminels d'état ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre-Seigneur se trouve sur la Croix entre deux malfaiteurs ; Il promet le Ciel à l'un, et laisse l'autre dans sa damnation.
- Joseph passe de la prison au faite de la gloire, et jusque sur les marches du trône de Pharaon. Jésus-Christ passe de la Croix jusqu'au plus haut des Cieux.
- Joseph sauve l'Egypte d'une grande famine. Notre-Seigneur sauve le monde, qui mourait faute de vérité.
- Joseph est proclamé le sauveur de l'Egypte et comblé d'honneurs d'un bout du royaume à l'autre. Notre-Seigneur est proclamé le Sauveur du monde, et est adoré, béni et glorifié d'un bout du monde à l'autre.
- Joseph est appelé le sauveur du monde par des étrangers avant de l'être par ses frères. Notre-Seigneur a été reconnu pour le Sauveur du monde par les Gentils, avant de l'être par les Juifs, Ses frères.
- Tant que les frères de Joseph ne viennent pas lui demander du blé, ils sont exposés à mourir de faim. Tant que les Juifs ne se convertiront pas à Jésus-Christ, ils souffriront la faim de la vérité, ils seront esclaves de l'erreur.
- Enfin, les frères de Joseph se décidèrent à venir en Egypte. Enfin les Juifs se décideront à venir à Jésus-Christ, en embrassant le Christianisme.
- Joseph, reconnu par ses frères, leur pardonne, les embrasse et les rend heureux. Notre-Seigneur, reconnu à la fin par les Juifs, leur pardonnera et les comblera de bénédictions.

Cette figure nous confirme ce que nous avait déjà dit une des précédentes, c'est que le Sauveur sera persécuté par Ses frères. Elle nous dit de plus

- 1° qu'il sera condamné pour un crime qu'il n'aura pas commis ;
- 2° elle nous trace l'ordre dans lequel les peuples se convertiront, d'abord les Gentils, et ensuite les Juifs ;
- 3° elle nous montre la bonté avec laquelle le Sauveur pardonnera à Ses ennemis.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je Vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir révélé au monde son Rédempteur sous une figure aussi touchante. J'adore cette sagesse infinie qui, suivant les temps et les besoins, ajoutait quelques traits au divin tableau dont le Sauveur est le modèle. Donnez-moi, ô mon Dieu ! l'innocence de Joseph, sa douceur, son humilité et sa charité pour ceux qui me feront du mal.

## CHAPITRE VII

JACOB VA EN EGYPTÉ. - CINQUIÈME PROMESSE DU MESSIE FAITE À JUDA. - SÉPULTURE DE JACOB DANS LE TOMBEAU D'ABRAHAM. - MORT DE JOSEPH. - NAISSANCE DE MOÏSE. - IL EST SAUVÉ ET ÉLEVÉ PAR LA FILLE DE PHARAON. - IL SE RETIRE DANS LE DÉSERT DE MADIAN. - DIEU LUI APPARAÎT ET LUI COMMANDE DE DÉLIVRER SON PEUPLE. - VOCATION D'AARON. - PLAIES DE L'EGYPTE. - AGNEAU PASCAL, HUITIÈME FIGURE DU MESSIE.

La famille de Jacob, composée de plus de soixante personnes, se rassembla aux ordres du saint Patriarche ; elle partit de la vallée de Mambré pour se rendre d'abord à Barsabée ou au puits du Serment, situé assez près du fleuve qui sépare l'Égypte de la terre de Chanaan. Jacob s'arrêta en ce lieu pour consulter le Seigneur. Touchant exemple, qui nous apprend, à ne jamais rien entreprendre sans demander à Dieu Ses lumières.

Ne craignez rien, lui dit le Dieu de ses pères, descendez en Égypte ; je veux y multiplier votre postérité : j'en rappellerai vos descendants pour les établir avec gloire dans la terre que Je vous ai promise. Confirmé par cette révélation, le Patriarche s'avança vers la capitale de l'Égypte. Quand il en fut à quelques lieues, il ordonna à son fils Juda de prendre les devants, et d'avertir Joseph de son arrivée. Joseph ne fut pas plus tôt prévenu de l'arrivée de son père, qu'il fit atteler son char et se rendit auprès de lui. Il se jeta au cou du saint vieillard et l'arrosa de ses larmes. Il le conduisit ensuite avec tous ses frères auprès de Pharaon.

Jacob honorait les rois de la terre comme des hommes revêtus de l'autorité de Dieu ; mais sa qualité de Patriarche et de chef de la famille sainte le mettait beaucoup au-dessus d'eux. Le saint homme ayant donc salué le prince, lui dit avec un air de dignité convenable à son grand âge et à sa glorieuse destination : Que le Seigneur mon Dieu vous comble de Sa bénédiction et qu'Il vous donne d'heureuses années. Le prince, à son tour, lui demanda quel âge il avait. Les jours de mon pèlerinage sur la terre sont de cent trente ans, lui dit Jacob ; jours courts et mauvais, qui sont peu de chose en comparaison de la longue vie de mes pères. Après cette courte audience, Joseph prit congé du roi, qui donna à Jacob et à sa famille la province de Gessen, une des plus fertiles de l'Égypte. C'est là qu'habitèrent et se multiplièrent rapidement les enfants d'Israël.

Jacob vécut encore dix-sept ans. N'ayant plus rien à désirer sur la terre depuis qu'il avait retrouvé Joseph, il vit tranquillement approcher sa dernière heure. Il fit avertir Joseph de le venir trouver, car, dès lors, il ne sortait plus de son lit ; il lui fit promettre de ne pas l'enterrer en Égypte, mais de le faire porter dans la terre de Chanaan, dans le tombeau de ses pères, Abraham et Isaac ; car la terre de Chanaan était réservée aux descendants du saint Patriarche. Joseph lui promit de le contenter, et le supplia de se reposer sur son obéissance.

Jacob, se voyant près de sa fin, ne différa pas de consacrer ses derniers moments par une des plus mémorables prophéties que le Seigneur ait jamais inspirées. Ayant fait assembler ses douze fils autour de son lit, il leur annonça ce qui devait arriver à leurs descendants ; les différents états où ils se trouveraient après leur établissement dans la Terre promise, et les caractères singuliers qui distingueraient chacune des douze tribus dont ils seraient la tige.

Bientôt il en vint à Juda. Tout à coup le saint vieillard parut un autre homme. Envisageant Juda avec une sainte complaisance sur la grandeur future de sa tribu, il lui parla de la sorte : Juda, tes frères te loueront, ta main sera sur le cou de tes ennemis ; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.

1° Cette promesse prophétique confirme ce que les promesses précédentes nous ont annoncé du Rédempteur prédit dès l'origine du monde. Elle nous dit qu'il sera l'attente et le salut de tous les peuples. Oui, la conversion des Gentils, tel est le grand caractère auquel on devra principalement le reconnaître.

2° Cet oracle célèbre de Jacob ne se borne pas comme les promesses précédentes à prédire un Sauveur, l'attente des nations : il détermine encore le temps où il doit paraître. Ce sera lorsque l'autorité souveraine, figurée par le sceptre, aura cessé dans la maison de Juda. Paroles précieuses ! qui nous font aujourd'hui voir de nos yeux que Jésus, fils de Marie, est ce divin Messie promis par Jacob mourant.

3° Cette promesse nous tire encore d'un grand embarras. Nous savons, d'après les promesses précédentes, que le Messie naîtra de Jacob ; mais voilà que Jacob a douze fils : lequel d'entre eux sera le père du Rédempteur ? La prophétie du saint vieillard lève tous nos doutes, elle écarte onze tribus, et nous avertit de chercher le Messie dans la tribu de Juda.

Le saint vieillard ne s'en tint pas là. Pour prouver à ses enfants la vérité de cette grande prophétie, il ajoute une seconde prédiction qui devait s'accomplir longtemps avant la première. O Juda ! ajouta-t-il, ô mon fils ! que ta portion dans la Terre promise sera fertile et bien choisie ! Les vignes en feront la richesse, et le vin, aussi commun que l'eau, y pourra servir à laver les vêtements. Tout s'est vérifié à la lettre. La tribu de Juda fut toujours dans la suite, avant même qu'elle donnât des rois à son peuple, la plus puissante, la plus nombreuse, la plus riche des tribus.

Après avoir instruit ses enfants, Jacob mourut paisiblement au milieu d'eux, tout occupé de la pensée et du désir de ce Rédempteur que Dieu lui avait promis, dont il était la figure, et dont il venait d'être lui-même le Prophète ; aussi il s'écria en mourant : J'attendrai, Seigneur, le Messie que vous devez envoyer. Joseph le fit embaumer et le transporta avec une grande pompe dans le pays de Chanaan, où il fut inhumé à côté d'Abraham et d'Isaac.

Joseph suivit bientôt son père au tombeau. Les éminents services qu'il avait rendus à l'Égypte furent promptement oubliés, tant il faut peu compter sur la reconnaissance des hommes. Un nouveau roi monta sur le trône. Effrayé de voir les enfants de Jacob se multiplier et former comme un nouveau peuple dans ses états, il résolut d'abord de les affaiblir en les accablant des plus rudes travaux. Ce moyen ne réussissant pas au gré de ses désirs, il prit une résolution bien digne d'un tyran. Il ordonna de faire mourir tous les fils des Hébreux aussitôt après leur naissance. Mais que peut la malice des

hommes contre le Seigneur et contre ceux qu'Il protège ? Vous allez voir, mes chers enfants, que cette cruauté tourna à la ruine de Pharaon.

Un jour, la fille de ce prince descendait sur les bords du fleuve pour s'y baigner ; elle aperçut au milieu des roseaux une corbeille fermée ; elle donna ordre à une des personnes de sa suite de la lui apporter. L'ayant ouverte, elle y trouva un petit enfant qui pleurait ; elle en eut compassion. C'est, dit-elle, le fils de quelqu'un des Hébreux. Marie, sœur de l'enfant, était restée à quelque distance de son petit frère. Elle entendit les paroles de la princesse. Si vous voulez, dit-elle, j'irai chercher une femme des Hébreux qui prendra soin de cet enfant. Allez, lui répondit la princesse. La petite fille courut et appela sa mère. La fille de Pharaon lui dit de lui nourrir cet enfant, et lui promit une récompense ; en attendant, elle l'adopta et le nomma Moïse, qui veut dire tiré des eaux. Devenu grand, il fut remis à la princesse et élevé au sein même de la cour de Pharaon.

Cependant Moïse, qui n'ignorait pas le secret de sa naissance, gémissait de voir ses frères dans l'esclavage. Il résolut de les délivrer. Le Seigneur Lui-même l'avait choisi pour accomplir cette mémorable délivrance. Il quitta la cour de Pharaon et se retira dans le pays de Madian. Il y passa quarante années occupé, comme les Patriarches, du soin des nombreux troupeaux de Jéthro, son beau-père. Un jour qu'il s'était avancé bien loin dans le désert, il se trouva au pied d'une haute et fertile montagne nommée Oreb. Là le Seigneur lui apparut tout à coup du milieu d'un buisson ardent, sous la figure d'une belle et vive flamme qui brillait d'un éclat fort doux, et qui lui paraissait ne consumer ni les branches, ni les feuilles même du buisson. Moïse, étonné, se dit à lui-même : J'irai, je verrai cette merveille ; j'examinerai pourquoi ce buisson enflammé comme il est ne se consume point.

Il approchait, lorsque le Seigneur, qui voulait lui faire regarder cette apparition avec le profond respect qu'exigeait sa redoutable majesté, fit entendre sa voix du milieu du buisson. Moïse ! Moïse ! lui dit-Il, gardez-vous d'approcher de plus près de ce buisson. Otez votre chaussure, car la terre où vous marchez est une terre sainte. Je suis le Dieu d'Abraham et de Jacob. Moïse, tremblant, se couvrit le visage. J'ai vu l'affliction de mon peuple, continua le Seigneur ; le temps est venu de le tirer de l'esclavage et de l'introduire dans la terre de bénédiction que J'ai promise à leurs pères. Préparez-vous, car c'est vous que J'ai choisi pour délivrer Mon peuple de la servitude d'Égypte.

Moïse s'excusa longtemps, tant il est vrai que la modestie et l'humilité furent toujours les vertus distinctives des plus grands hommes comme des plus grands saints. Les Hébreux ne me croiront pas, ajouta-il ; mais ils diront : Il n'est pas vrai, le Seigneur ne vous a point apparus. Eh bien ! dit le Seigneur, Je vais vous donner de quoi convaincre les incrédules. Que tenez-vous actuellement à la main ? C'est une baguette, répondit Moïse. Jetez-la à terre, dit le Seigneur. Moïse obéit, et la baguette à l'instant se changea en un horrible serpent, dont il eut peur, et qui l'obligea de s'enfuir. Ne craignez rien, dit Dieu à Son serviteur, prenez ce serpent par l'extrémité de la queue. Il le fit, et il trouva qu'il tenait à la main sa baguette dans son état naturel. Ce qui vient de s'opérer devant vous, ajouta le Seigneur, vous le ferez en présence des Hébreux, et ils connaîtront à cette marque que le Dieu qui s'est montré à vous est le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Si ce prodige ne suffisait pas, en voici un autre qui les persuadera. Vous prendrez en leur présence de l'eau du fleuve, et ils la verront subitement changée en sang. Votre frère Aaron vous aidera dans le ministère que Je vous confie.

Le Seigneur fit donc entendre sa voix à Aaron qui était en Égypte, et lui dit : Partez sans différer ; allez dans le désert à la rencontre de votre frère Moïse ; il vous apprendra quels sont mes desseins sur vous et sur lui. Aaron partit aussitôt et se réunit à son frère. L'union de ces deux grands hommes fut le salut d'Israël. Ils vinrent dans la terre de Gessen où étaient les Israélites. Moïse fit en leur présence les miracles qui devaient autoriser sa mission. Le peuple en reconnut la vérité, et bénit le Seigneur de ce qu'Il s'était souvenu de Son peuple. De là, les deux frères allèrent ensemble trouver Pharaon, et lui dirent avec une autorité convenable à leur caractère : Voici ce que vous dit le Seigneur, Dieu d'Israel : Donnez à Mon peuple la liberté d'aller M'offrir un sacrifice dans le désert. Le tyran, choqué d'un langage auquel il n'était point accoutumé, refusa avec hauteur ; mais il fut la victime de sa résistance.

Le Seigneur frappa l'Égypte de dix grandes plaies<sup>1</sup>. A chaque calamité, Pharaon promettait de donner la liberté aux

<sup>1</sup> Voici quelques-unes des plaies ou des fléaux dont le Seigneur frappa l'Égypte par le ministère de Moïse : 1° l'eau du Nil changée en sang ; 2° une multitude innombrable de grenouilles sorties des marais et qui se répandirent partout dans les maisons et jusque sur les viandes ; 3° une nuée de mouches dont les piqûres incommodaient au dernier point les hommes et les animaux ; 4° des tumeurs et des ulcères dont les hommes et les animaux furent également tourmentés.

L'Écriture dit que les magiciens de Pharaon firent de semblables choses, *fecerunt similiter*. Sur quoi il est bon de faire les remarques suivantes :

1° Dieu permit sans doute ces prestiges des magiciens, pour punir Pharaon et son peuple en l'endurcissant dans son opiniâtreté à ne vouloir point laisser partir les Hébreux, malgré l'ordre exprès du Seigneur. Ces enchantements, qui semblaient égaler les miracles de Moïse et faire marcher de pair la puissance des dieux de l'Égypte avec celle du Dieu d'Israël, entraient bien dans les terribles conseils de la justice de Dieu et servaient à l'accomplissement de cette parole : *J'endurcirai le cœur de Pharaon, Indurabo cor Pharaonis*.

2° Cependant Dieu, qui laisse toujours assez de lumière aux pécheurs pour se reconnaître, sut imprimer aux miracles de Moïse un tel cachet, qu'il fut impossible de ne pas les reconnaître pour l'œuvre du Tout-Puissant. En effet, les magiciens ne purent faire tout ce que fit Moïse, ils ne purent même pas garantir leurs personnes des plaies dont Moïse frappait les Égyptiens ; tandis que Moïse étendait le fléau à tous les Égyptiens et à tout ce qui leur appartenait, les magiciens furent impuissants à faire aucun mal aux Hébreux et à leurs animaux ; enfin, il y avait entre les prestiges des enchanteurs et les miracles de Moïse une telle différence, que Pharaon lui-même fut obligé de s'écrier en parlant des derniers : Le doigt de Dieu est réellement ici. Il en a été de même dans tous les temps et il en est encore de même aujourd'hui. Malgré toutes les subtilités de l'incrédule, le vrai miracle a des caractères tellement exclusifs et tellement évidents, que tout homme de bonne foi sait et saura toujours le reconnaître.

Du reste, si on se reporte aux temps reculés où Moïse existait, si l'on considère l'état des nations et de l'Égypte en particulier, ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans le matérialisme qui en est la conséquence, on conçoit sans peine la raison des nombreux prodiges rapportés dans l'Ancien Testament. Dieu, méconnu, devait se faire reconnaître pour le seul maître de la nature. Il

enfants d'Israël. Mais Moïse n'avait pas plus tôt fait cesser le châtement, que le prince, obstiné, rétractait sa parole. Enfin, la dixième plaie fut si cruelle, que Pharaon s'empessa de conjurer les Hébreux de s'en aller au plus vite. Voici quelle fut cette dixième plaie : Au milieu de la nuit, lorsque tout était dans le calme et le silence, Dieu envoya l'Ange exterminateur, qui fit mourir tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le prince fils aîné de Pharaon, jusqu'au fils aîné de l'esclave condamné à de pénibles travaux pendant le jour et aux rigueurs de la prison pendant la nuit. Les premiers-nés des animaux périrent de même. Le matin, ce ne fut qu'un cri de désolation dans toute l'Égypte, pas une maison où il n'y eût un mort. Pharaon envoya sur-le-champ chercher Moïse et Aaron : Partez, leur dit-il, retirez-vous de mes états, vous et tous les enfants d'Israel.

Quelques jours avant cette sanglante exécution, Moïse en avait prévenu les Hébreux. Pour vous mettre à couvert des coups de l'Ange exterminateur, voici, leur dit-il, ce que vous ordonne le Seigneur, Dieu de nos pères : Le dixième jour de ce mois, chaque père de famille mettra à part un agneau sans tache, mâle et de l'année. Si la famille ne se trouvait pas assez nombreuse pour manger cet agneau dans un seul repas, on s'associera quelqu'un de ses voisins. L'agneau ainsi mis à part dès le dixième jour, sera gardé jusqu'au quatorzième. Le soir de ce jour, tous les enfants d'Israël immoleront cet agneau. On réservera du sang de la victime ; on marquera de ce sang les deux jambages et le linteau de la porte de chaque maison où se fera le repas. L'agneau doit être rôti tout entier ; vous le mangerez avec des pains azymes et des laitues sauvages et amères. Voici maintenant en quel état vous serez pour prendre ce repas : Vous aurez les reins ceints, des chaussures aux pieds et un bâton à la main ; vous mangerez debout et à la hâte comme des voyageurs ; car c'est la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Le sang de la victime qu'on aura mis sur les portes, sera la sauvegarde des enfants d'Israël. Je verrai ce sang, dit le Seigneur, et Je n'entrerai point armé de Mon glaive vengeur dans les maisons qui en seront marquées. Plus loin Dieu défend, non sans une raison mystérieuse, de rompre aucun des os de l'agneau ; car cet agneau pascal est la huitième figure du Messie.

- L'Agneau pascal devait être sans tache. Notre-Seigneur est l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, la pureté même.
- L'Agneau pascal devait être mangé dans une maison. Notre-Seigneur ne peut être mangé que dans le sein de la même maison, l'Église catholique.
- On ne devait briser aucun des os de l'Agneau pascal. Sur la Croix, on ne brisa aucun des os de Notre-Seigneur, quoiqu'on rompit ceux des deux voleurs.
- L'Agneau pascal devait être mangé avec des pains azymes ou sans levain. Notre-Seigneur doit être mangé avec la plus grande pureté de cœur, sans aucun levain de péché.
- L'agneau pascal devait être mangé avec des laitues amères. Notre-Seigneur doit être mangé avec les laitues amères de la mortification et de la pénitence.
- Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main et des chaussures aux pieds, comme des voyageurs prêts à partir. Ceux qui mangent Notre-Seigneur, doivent avoir les reins ceints, image de la chasteté ; un bâton à la main, image de la force, pour résister au démon, et des chaussures aux pieds, comme des voyageurs qui ne touchent plus à la terre et qui marchent vers le Ciel.
- C'était au moment de quitter l'Égypte et de se mettre en route vers la Terre promise, que les Hébreux mangèrent l'Agneau pascal. C'est lorsque nous sommes décidés à quitter le péché et à marcher vers le Ciel, véritable Terre promise, qu'il nous est permis de manger Notre-Seigneur.
- Le sang de l'Agneau pascal fut répandu sur les portes des maisons, et toutes les maisons marquées de ce sang furent épargnées par l'Ange exterminateur. Le sang de Notre-Seigneur est répandu dans nos âmes, et toutes les âmes marquées de ce sang divin qu'elles auront bien reçu, seront épargnées par le Seigneur lorsqu'il viendra exterminer les méchants.

De plus que les précédentes, cette figure nous fait connaître

1° un des plus éclatants caractères du Messie, son admirable douceur, Il sera doux comme un agneau.

2° Elle nous révèle que le Messie s'unira aux hommes comme la nourriture s'unit à notre corps.

3° Qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui s'uniront à ce nouvel Adam des différentes manières qu'il l'exigera.

## CHAPITRE VIII

Départ des Israélites. - Colonne de nuée. - Passage de la Mer Rouge. - Manne, neuvième figure du Messie. - Rocher d'Oreb. - Victoire remportée sur les Amalécites. - Arrivée au pied du Sinaï. - Publication de la Loi. - Sixième promesse du Messie faite par l'organe de Moïse.

Nous touchons au moment à jamais solennel où le peuple de Dieu va sortir de sa longue et dure servitude. En commençant le récit de son miraculeux voyage, rappelons-nous que cette longue suite de prodiges dont nous allons être témoins entraient dans les desseins généreux de la Providence, soit pour affermir les Hébreux dans leur foi, soit pour éclairer les nations idolâtres, en leur montrant par des preuves éclatantes et nombreuses que le Dieu d'Israël était le seul Dieu véritable, arbitre suprême de la nature et des éléments aussi bien que des rois et des nations.

Pendant que les Égyptiens étaient occupés à ensevelir leurs morts, Moïse donna aux Hébreux le signal du départ. Au nombre d'environ six cent mille hommes, non compris les femmes et les enfants, les descendants de Jacob se mettent en marche et se dirigent vers la mer Rouge. Dès le commencement, le Seigneur donna à Son peuple une nouvelle marque de Sa protection. Pour lui faire connaître le chemin qu'il devait suivre, le temps de marcher et de s'arrêter, les

---

fallait des prodiges étonnants pour frapper ces peuples encore dans l'enfance et toujours disposés à adorer les créatures au lieu du Créateur. C'est ainsi que la Providence proportionne toujours le remède au mal, oppose la lumière de la vérité aux ténèbres du mensonge, et se justifie aux yeux de l'homme éclairé aussi bien que devant le simple fidèle.

lieux de campements et la durée du séjour, il forma une grande colonne dont la base répondit dans la suite à la largeur du tabernacle et dont la pointe s'élevait fort haut. Durant le jour, elle avait la couleur d'une belle nuée ; mais durant la nuit, elle paraissait toute de feu et lumineuse comme le soleil. Un ange était chargé de la conduite de la colonne destinée à servir de guide aux Hébreux. Quand il fallait se mettre en route, la colonne se levait et allait se placer au-dessus du pavillon de la tribu qui devait partir la première. On marchait tant que la colonne était en mouvement et on suivait exactement ses déterminations. Lorsqu'il était temps de s'arrêter, la colonne s'arrêtait jusqu'à ce que l'ordre du Seigneur lui fît faire un nouveau mouvement pour avertir le peuple de la suivre. Sa pointe en s'élevant s'inclinait du côté du soleil, et, étendue comme un grand voile sur tout le peuple, elle protégeait les voyageurs contre les ardeurs du soleil, qui, sans ce secours, eussent été insupportables dans les sables brûlants du désert.

Après quelques campements, on arriva au bord de la mer Rouge. Les Israélites se trouvaient enfermés de tous côtés : au-devant par la mer, et derrière par les ennemis ; car Pharaon s'étant repenti d'avoir laissé partir les Hébreux, avait rassemblé son armée et s'était mis à leur poursuite. Mais Moïse, plein de confiance au Seigneur, rassura les Hébreux : Ne craignez rien, leur dit-il, attendez seulement le miracle que le Seigneur va faire en votre faveur. Aussitôt, la colonne qui était à la tête des Israélites changea de place. Elle se porta entre leur camp et celui des Égyptiens. Cette nuée était lumineuse du côté des Israélites ; mais du côté des ennemis, elle formait une nuit obscure qui les empêchait d'avancer. Moïse en ce moment étendit la main vers la mer qui s'entrouvrit, et les Israélites y marchèrent à pied sec, ayant les eaux à droite et à gauche, comme si c'eût été de hautes murailles. Ils effectuèrent ce miraculeux passage pendant la nuit.

Aux premiers rayons du jour, les Égyptiens s'aperçurent que leur proie leur échappait ; ils se jetèrent avec précipitation dans une route si nouvelle, qui n'était pas ouverte pour eux. C'est là que le Seigneur les attendait. Tout à coup une horrible confusion se met dans l'armée ; les chars se brisent, on n'entend plus que ce cri d'alarme : Fuyons les Hébreux., le Seigneur combat pour eux contre nous. Il était tard ; le Seigneur dit à Moïse : Etendez la main sur la mer, afin que les eaux reprennent leur cours et abîment les Égyptiens, et leurs chars et leurs cavaliers. Moïse étend la main, l'abîme se referme, et tout disparaît englouti dans les flots. Il n'échappa pas un seul homme qui pût porter en Egypte la nouvelle de cet épouvantable désastre- A la vue de ce miracle, Moïse et tout le peuple firent éclater leur joie et leur reconnaissance par un cantique d'actions de grâces : jamais miracle ne fut mieux avéré, puisqu'il s'est passé sous les yeux de plus de six cents mille témoins.

Après avoir franchi la mer Rouge, les Israélites entrèrent dans un vaste désert, pour arriver dans la Terre promise. Bientôt les provisions leur manquèrent, et le peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron. Le saint Conducteur eut recours à Dieu qui lui ordonna de dire au peuple : Je fournirai aux enfants d'Israël une nourriture envoyée du Ciel. Le peuple sortira le matin : chacun en ramassera précisément ce qui suffit pour la nourriture d'un jour. Le sixième jour ils en ramasseront deux mesures, afin qu'ils puissent sanctifier le septième jour qui sera celui du Sabbat. Moïse s'empressa de communiquer au peuple l'oracle de son Dieu. Dès demain matin, leur dit-il, le Seigneur vous enverra du Ciel une nourriture qui, désormais, ne vous manquera plus. En effet, la manne ne cessa de tomber régulièrement chaque matin, excepté le jour du Sabbat, pendant les quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert.

Le lendemain de grand matin, la promesse du Seigneur s'accomplit. On aperçut tous les environs du camp couverts d'une rosée sur laquelle était répandue une multitude de petits grains blancs si serrés les uns contre les autres, qu'ils ressemblaient à une gelée blanche répandue sur la campagne. Jamais on n'avait rien vu de pareil. Les Israélites étonnés, se demandaient les uns aux autres en leur langue, *manhu*, qu'est-ce que ceci ? ce qui fit donner à ces grains le nom de *manne*. Personne n'osa d'abord y toucher. On alla consulter Moïse. C'est là, leur dit-il, le pain que le Seigneur vous a promis. Dès qu'on fut instruit, on se mit en action. Chaque Israélite fit sa récolte. Quelques-uns voulurent en ramasser pour plusieurs jours, mais ce qui ne fut point mangé le premier jour se corrompit : Dieu voulait dès lors que les hommes apprissent à n'être inquiets que du présent et à laisser le soin du lendemain à la Providence. Pour se nourrir de ces grains, on les brisait sous la meule avec une pierre. On les réduisait en une pâte blanche qu'on faisait cuire dans un vase, et on retirait un pain d'un goût délicieux. Bien plus, ceux que leur foi rendait agréables au Seigneur, y trouvaient encore quelque chose de plus exquis. La manne prenait à leur gré tous les goûts qu'il leur plaisait. Il fallait recueillir la manne dès le matin, car elle fondait aux rayons du soleil.

C'est là, un des plus grands miracles que le Seigneur ait opérés en faveur de Son peuple, et une des plus admirables figures du Messie. La manne était une nourriture qui tombait du Ciel. Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, est un pain vivant descendu du Ciel.

- La manne tombait tous les jours. La sainte Eucharistie est notre pain de chaque jour.
- La manne n'était que pour les Israélites. La sainte Eucharistie n'est que pour les Chrétiens.
- La manne ne fut donnée aux Israélites qu'après le passage de la mer Rouge. La sainte Eucharistie n'est donnée aux Chrétiens qu'après le baptême figuré par le passage de la mer Rouge.
- La manne remplace tous les aliments. La sainte Eucharistie est le pain par excellence, le pain qui suffit à tous nos besoins.
- La manne avait tous les goûts. La sainte Eucharistie a tous les goûts : elle fortifie les faibles, console les affligés, éclaire l'esprit, embrase le cœur.
- La manne cependant n'empêchait pas de mourir. La sainte Eucharistie donne le gage de la vie éternelle.
- La manne tomba tant que le peuple fut dans le désert. La sainte Eucharistie sera donnée aux hommes tant qu'ils seront sur la terre.
- La manne cessa lorsque les Hébreux furent entrés dans la Terre promise. La sainte Eucharistie cessera lorsque nous serons entrés dans le Ciel, c'est-à-dire que nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du Sacrement.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au tableau.

1° Tandis que l'Agneau pascal ne devait être mangé qu'une fois par an, la manne, figure de la sainte Eucharistie, devait être mangée tous les jours ;

2° elle nous annonce que la nourriture que le Seigneur réserve à nos âmes, sera une nourriture céleste ;

3° que cette nourriture nous sera donnée tant que nous serons voyageurs dans le désert de la vie.

Les Israélites, nourris d'un pain miraculeux, continuèrent leur marche dans le désert. Bientôt les provisions d'eau furent épuisées : suivant sa coutume, le peuple se mit à murmurer. Le Seigneur, dans son inépuisable bonté, ne répondit à leurs plaintes que par un nouveau prodige. Il dit à Moïse : prenez la baguette dont vous avez frappé le fleuve d'Égypte ; frappez le rocher d'Oreb, vous en verrez sortir des eaux en si grande quantité, que tous les hommes et toutes les bêtes auront abondamment de quoi se désaltérer. Moïse obéit ; au premier coup de la baguette miraculeuse, il sortit du sein du rocher une source si pleine et si rapide, que toute la vallée en fut arrosée comme des eaux d'une belle rivière.

Bientôt un nouveau danger menaça le peuple voyageur. Les Amalécites, nation brave et nombreuse, vinrent les attaquer. Pendant que les enfants d'Israël combattaient dans la plaine, Moïse monta sur une montagne voisine. Il éleva les mains vers le Ciel : chaque fois que ses mains se portaient en haut, Israël avait un avantage considérable ; mais aussitôt qu'il les baissait, les Amalécites reprenaient le dessus et gagnaient du terrain. On s'aperçut de cette vicissitude. Aaron et un autre Israélite qui étaient avec Moïse, lui soutinrent les bras élevés jusqu'au coucher du soleil, et la bataille fut gagnée. Exemple frappant de ce que peut la prière animée par la foi.

Après ce nouveau prodige, on continua de se diriger vers l'intérieur du désert. Le quarante-sixième jour après le passage de la mer Rouge, la colonne vint s'arrêter au pied du mont Sinaï. De toutes les stations du peuple hébreu dans le désert, celle-ci fut assurément la plus célèbre. C'est là que le Seigneur lui donna sa loi. Voici pourquoi et comment cela eut lieu.

Les vérités que Dieu avait enseignées à Adam, et dont la connaissance avait passé des pères aux enfants par la voie de la tradition, commençaient à s'altérer ; il était à craindre qu'elles ne s'effaçassent bientôt de la mémoire des hommes. Pour les conserver, et surtout pour conserver la grande promesse du Messie, Dieu résolut de les donner par écrit. Il appela Moïse sur la montagne, et lui commanda de dire de Sa part aux Israélites : Vous avez vu de quelle manière Je vous ai tirés de l'Égypte, et comment Je vous ai choisis pour être mon peuple. Si vous écoutez Ma voix, et si vous gardez Mon alliance, J'établirai Mon règne au milieu de vous : vous serez la nation sainte. Moïse descendit de la montagne, et répéta fidèlement aux Israélites ce que le Seigneur lui avait dit. Il leur demanda une réponse précise. Toute la nation répondit d'une voix unanime : Nous ferons tout ce qu'a dit le Seigneur.

Moïse repartit pour porter cette réponse à son Dieu, qui lui dit : Purifiez vos Hébreux, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour ; alors, Je descendrai devant tout le peuple sur la montagne de Sinaï. Vous mettrez une barrière autour de la montagne ; sous peine de mort, il sera défendu de la passer. Tous ces préparatifs étaient nécessaires, pour la solennité de la publication de la loi, et pour disposer les cœurs à la recevoir dans les sentiments d'une religieuse vénération. Dès le matin du troisième jour, on entend des tonnerres, on voit briller des éclairs ; une nuée épaisse couvre la montagne ; du sein de la nue éclate le son perçant de la trompette qui convoque le peuple ; mais le peuple, effrayé, se tenait à couvert dans ses tentes. Moïse cependant le rassura, et les ayant fait sortir, il les rangea dans l'espace qu'on avait laissé libre entre le camp et le pied de la montagne, où l'on avait placé des barrières. Alors, Dieu fit entendre sa voix du milieu de la nuée enflammée, et publia les dix Commandements de sa loi écrits sur deux tables de pierre, c'est ce qu'on appelle le Décalogue.

Dès que le Seigneur eut cessé de parler, le bruit des tonnerres et le son des trompettes recommencèrent avec le même éclat qu'auparavant. La montagne, toujours fumante, couverte de la nuée, et étincelante de flammes, s'ébranla. Les Hébreux, dans un saisissement et dans une frayeur inexprimables se retirèrent vers leurs tentes, et Moïse les y suivit. Les Anciens dirent à Moïse : Parlez-nous vous-même désormais ; mais que le Seigneur ne nous parle plus immédiatement, autrement c'en est fait de notre vie. Qu'est-ce qu'un homme de chair pour écouter la voix du Dieu vivant, lorsqu'il parle du milieu des flammes ? Moïse partit ; et, s'étant enfoncé dans les redoutables ténèbres qui couvraient la montagne, il représenta au Seigneur les alarmes de son peuple. Je connais sa demande, répondit le Seigneur, elle ne m'a point déplu.

Dans Son infinie bonté, le Seigneur choisit ce moment pour renouveler de la manière la plus touchante la grande promesse du Messie. Retournez vers le peuple, dit-Il à Moïse, et vous lui direz : Le Seigneur vous promet de vous donner un Prophète de votre nation et pris d'entre vos frères, semblable à Moi, qui suis chargé de vous l'annoncer. Votre Dieu mettra Ses paroles dans sa bouche : Vous lui obéirez avec soumission. Si quelqu'un ne veut pas écouter ce Prophète, Dieu en tirera une vengeance éclatante.

Ces paroles annonçaient le Messie. Saint Pierre, parlant aux Juifs, les applique à Notre-Seigneur qu'il leur prêchait. Cette promesse nous découvre un nouveau caractère du Rédempteur. Elle nous apprend qu'il fera un jour, d'une manière douce et familière, ce qui venait de se faire au milieu d'un appareil formidable ; ce ne sera point avec terreur, mais avec douceur et bonté qu'il manifestera aux hommes les volontés de Dieu. Elle nous apprend encore qu'il sera comme Moïse, Législateur, Médiateur entre Dieu et les hommes, Chef et Libérateur de Son peuple, quoique d'une manière plus excellente. Or, tout cela ne s'est accompli littéralement qu'en Notre-Seigneur, fils unique de Dieu, né du sang des rois de Juda, Chef, Législateur, Médiateur et Sauveur d'un peuple nouveau. Telle est la sixième promesse du Messie.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je Vous remercie d'avoir confirmé par des miracles si éclatants les vérités de ma foi. Que Votre lumière me conduise pendant la vie comme la colonne conduisait Votre peuple dans le désert. Je Vous remercie de m'avoir si souvent nourri du véritable pain descendu du Ciel, et de m'avoir donné par Notre-Seigneur Jésus-

Christ la loi de grâce bien supérieure à la loi ancienne. Faites que je dise avec plus de sincérité que les Israélites : Je ferai tout ce que le Seigneur me commandera.

## CHAPITRE IX

CONFIRMATION DE L'ALLIANCE. - SANG DES VICTIMES RÉPANDU SUR LE PEUPLE. - SACRIFICES, DIXIÈME FIGURE DU MESSIE. - IDOLÂTRIE DES ISRAÉLITES. - VEAU D'OR. - LE SEIGNEUR DÉARMÉ PAR MOÏSE. - DESCRIPTION DE L'ARCHE ET DU TABERNACLE. - MARCHE DU PEUPLE DANS LE DÉSERT. - RÉVOLTE DE CADESBARUÉ. - LE SERPENT D'AIRAIN, ONZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Outre les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le Décalogue, le Seigneur donna à Moïse un grand nombre d'autres lois infiniment sages, et relatives soit aux cérémonies de la Religion, soit aux actions de la vie. Moïse les écrivit, et dès le lendemain matin il fit dresser un autel au pied de la montagne, qui était comme le trône de Dieu. Autour de l'autel étaient douze colonnes qui représentaient les douze tribus d'Israël. Cet ouvrage achevé, Moïse convoqua le peuple à la cérémonie de la confirmation de l'alliance.

Chacun s'y rendit, et tout le monde étant rangé autour de l'autel, on immola les victimes. Moïse lut de nouveau le livre de la Loi. Tout le monde répondit : Nous ferons tout ce que le Seigneur commande. Alors Moïse se tenant debout auprès de l'autel, se fit apporter un bouquet d'hysope et de laine teinte en écarlate ; il mêla de l'eau pure dans le sang des victimes et en arrosa le livre de la Loi. Ensuite les douze tribus se présentèrent l'une après l'autre et il les arrosa du même sang, en prononçant ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous.

Par cette aspersion, le Seigneur, représenté par Moïse, ratifiait l'alliance et s'engageait à l'accomplir ; le peuple, couvert du sang des victimes, confirmait ses serments et se soumettait aux châtiments de ses transgressions. En vertu de ce contrat, les enfants d'Israël devinrent dès ce moment, à un titre particulier, le peuple de Dieu ; et Dieu Lui-même Se déclara spécialement le Dieu, le Père et le Roi des enfants d'Israël. Jamais, mes chers enfants, on n'avait vu une cérémonie plus auguste ni plus imposante. - Elle n'était cependant que l'ombre de celle qui, après plus de quinze siècles, devait Confirmer la Nouvelle Alliance du Seigneur avec tous les hommes, lorsque le Messie, fils de Dieu et Dieu Lui-même, voulut la ratifier par l'effusion de Son propre sang et devenir tout à la fois la victime, le prêtre et le médiateur du contrat : Moïse n'était ici que sa figure.

- Pour confirmer l'ancienne alliance, Moïse élève un autel environné de douze colonnes. Notre-Seigneur, pour confirmer la Nouvelle Alliance, dresse aussi un autel environné de ses douze Apôtres.

- Les douze colonnes représentaient tout le peuple d'Israël. Les douze Apôtres représentaient toute l'Eglise.

- Ce fut après être descendu de la montagne, d'où il apportait aux Israélites la Loi de Dieu, que Moïse offrit son sacrifice. Ce fut après être descendu du Ciel et nous avoir apporté une Loi divine que Notre-Seigneur a offert Son sacrifice.

- Moïse immola des victimes et en répandit le sang sur le peuple. Notre-Seigneur S'immola Lui-même et donna Son sang à boire à Ses Apôtres.

- Moïse, en répandant le sang des victimes, prononça ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur fait avec vous. Notre-Seigneur, en donnant Son sang à Ses Apôtres, prononça ces mêmes paroles : C'est ici le sang de la Nouvelle Alliance que le Seigneur fait avec les hommes.

- Le peuple, couvert du sang des victimes, devint le peuple de Dieu qui promet de le protéger dans le désert et de le conduire dans la Terre promise. Couverts du sang de Notre-Seigneur, nous sommes devenu le vrai peuple de Dieu qui promet de nous protéger dans le désert de la vie et de nous conduire dans le Ciel figuré par la terre promise.

- Depuis que l'alliance fut confirmée<sup>1</sup>, il y eut chez les Hébreux deux espèces de sacrifices, des sacrifices sanglants et des sacrifices non sanglants. Depuis que Notre-Seigneur a confirmé Sa Nouvelle Alliance, il y a eu chez les Chrétiens le sacrifice sanglant du Calvaire et le sacrifice non sanglant de nos autels.

- Dans les sacrifices sanglants de l'ancienne Loi, la victime était mise à mort. Dans le sacrifice sanglant de la nouvelle Loi, la victime a été mise à mort.

- Dans les sacrifices non sanglants de l'ancienne Loi, la victime n'était pas mise à mort. Dans le sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, la victime n'est pas mise à mort comme sur le Calvaire, elle est mystiquement immolée, car Notre-Seigneur une fois ressuscité ne peut plus mourir.

- La matière du sacrifice non sanglant de l'ancienne Loi, était de la farine et du vin. La matière du sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, c'est le pain et le vin qui se changent au corps et au sang de Notre-Seigneur,

- Tous les divers sacrifices de l'ancienne Loi étaient offerts pour quatre fins principales : adorer, remercier, demander et expier. Le sacrifice de la nouvelle Loi renferme à lui seul tous ces avantages : c'est un sacrifice d'adoration, d'actions de grâces, de demande et d'expiation.

- Dans l'ancienne Loi, pour tenir lieu de tous les sacrifices, on immolait chaque jour, le matin et le soir, un Agneau sans tache. Pour perpétuer le sacrifice du Calvaire, qui remplace tous les sacrifices anciens, l'Agneau de Dieu S'immole chaque jour et à chaque heure du jour et de la nuit sur nos autels ; car, depuis dix-huit siècles, il y a toujours dans quelque partie du monde des prêtres à l'autel, qui célèbrent la sainte Messe.

Nous voyons par là, que tous les sacrifices de l'ancienne Loi n'étaient qu'une figure du sacrifice de Notre-Seigneur, comme l'ancienne Loi n'était elle-même qu'une figure de la nouvelle. Aussi nous comptons les sacrifices anciens pour la dixième figure de Notre-Seigneur.

En dictant Sa Loi aux Israélites et en faisant alliance avec eux, le Seigneur leur avait donné une grande preuve de Sa

<sup>1</sup> Nous ne voulons pas dire qu'ils n'existaient pas auparavant.

bonté, Il leur en donna peut-être une plus grande en leur pardonnant le crime incroyable dont ils se rendirent coupables, au pied même du Sinaï. Après la confirmation de l'alliance, Moïse était remonté sur la montagne toujours couverte d'un épais nuage. Le peuple crut que son absence ne serait que de quelques jours ou de quelques semaines tout au plus ; mais un mois s'étant écoulé sans qu'on eût de nouvelles de ce qui se passait sur la hauteur, la multitude se mit à murmurer. Le Seigneur nous a sans doute abandonnés, se dirent-ils, faisons-nous des dieux qui marchent devant nous et qui nous tirent des déserts où nous sommes engagés. Qui le croirait, si on ne connaissait toute l'inconstance du cœur humain ? Ces discours insensés trouvèrent de l'écho. Les Israélites firent un veau d'or et lui offrirent d'abominables sacrifices. Après cela ils se mirent à manger, à boire et à danser autour de l'idole.

A ce spectacle, le Seigneur dit à Moïse : Allez, descendez ; votre peuple, que vous avez tiré de la terre d'Egypte, a péché contre Moi ; ils se sont fait un veau d'or qu'ils adorent à Ma place. Laissez-moi, afin que Ma colère s'enflamme contre ce peuple et que Je l'extermine. Moïse connaissait trop bien le cœur de son Maître pour lâcher prise. Il tombe aux genoux du Seigneur et le prie en ces termes : Non, Seigneur, vous ne frapperez point Votre peuple que Vous avez tiré de la servitude d'Egypte. Voulez-vous que les Egyptiens insultent à Votre saint Nom en disant que Vous l'avez malicieusement conduit dans ces solitudes pour le faire périr ? Souvenez-Vous des promesses que Vous avez faites à Abraham, Isaac et Jacob. Vous avez juré de multiplier leurs descendants comme les étoiles du Ciel, et de les établir dans la terre de Chanaan.

Prodigieuse puissance de la prière ! A la voix de Moïse, le Seigneur est désarmé, et l'arrêt qui condamnait les Hébreux à une ruine totale est révoqué. Les plus coupables seuls furent punis comme ils le méritaient.

Le Seigneur ordonna ensuite à Moïse de faire l'arche d'alliance. C'était un coffre destiné à recevoir entre autres choses le livre de la Loi et les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le Décalogue. L'arche était faite d'un bois incorruptible, revêtue au-dedans et au-dehors de l'or le plus fin, ornée tout alentour d'une couronne d'or, fermée par un couvercle revêtu d'or et surmonté de deux Chérubins d'or massif. C'était de dessus cette arche que le Seigneur voulait désormais faire entendre Ses volontés et exaucer les vœux de Son peuple. L'arche avait en tout deux coudées et demie de longueur sur une coudée et demie de largeur et de hauteur. L'arche était placée dans le tabernacle.

Le tabernacle était un pavillon d'étoffes précieuses et enrichies de broderies ; il avait trente coudées de long sur dix de large. Ce temple portatif marquait l'Eglise pendant qu'elle était encore sur la terre dans un état d'instabilité et dans un lieu de passage ; comme depuis, le temple de Salomon figura l'Eglise dans son état de stabilité et dans la demeure des Cieux. Le tabernacle était porté par la tribu de Lévi, toute consacrée au Seigneur. Aaron, qui était de cette tribu, fut choisi pour Grand-Pontife.

Le Seigneur établit aussi trois principales fêtes en mémoire des trois plus grandes grâces qu'il avait accordées à Son peuple : la fête de Pâque, en mémoire de la délivrance d'Egypte et du passage de la Mer Rouge ; la fête de la Pentecôte, en mémoire de la publication de la Loi sur le mont Sinaï ; elle se célébrait sept semaines après celle de Pâque ; enfin la fête des Tabernacles ou des Tentes, en mémoire de leur voyage miraculeux dans le désert, pendant lequel ils avaient habité sous des tentes.

Cette fête durait sept jours comme les deux précédentes. Pendant ces sept jours, les Israélites habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillage. Lorsqu'ils furent maîtres de la Terre promise, tous les Israélites étaient obligés de se trouver à Jérusalem aux trois grandes solennités, et il était permis aux femmes d'y venir.

On assistait aux prières et aux sacrifices, toujours accompagnés de musique et auxquels succédaient d'innocents plaisirs. Aussi, on estimait heureux ceux qui pouvaient s'y trouver, et on se croyait malheureux de n'avoir pas la liberté d'y aller. Tels doivent être la conduite et les sentiments des Chrétiens dans ces jours augustes et solennels où ils célèbrent la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu.

Lorsque toutes ces choses furent réglées, la colonne de nuée se leva et on s'éloigna de la montagne à jamais célèbre du Sinaï. Voici l'ordre dans lequel on se mit en marche. Tout le peuple se partagea en quatre grands corps composés chacun de trois tribus ; au mi-lieu était le tabernacle porté par les Lévités. Ces quatre grands corps, non plus que les tribus, ne devaient jamais se confondre ni dans le séjour ni dans la marche. De cette sorte, le peuple était toujours en état de faire face de quelque côté que les ennemis pussent s'approcher pour le combattre. Chaque tribu avait son chef et son drapeau. Au centre de chaque tribu, étaient les femmes, les enfants, les vieillards, les chariots et les troupeaux. De cette manière, la marche se faisait sans confusion et dans le plus bel ordre qu'il fût possible d'imaginer.

On commença donc le voyage dans cet ordre tout divin qui formait le plus magnifique et tout ensemble le plus formidable spectacle qu'on eût jamais vu. C'était une armée de plus de six cent mille combattants, sans y comprendre un peuple entier de deux millions de femmes, d'enfants et de vieillards, conduits par le Seigneur leur Dieu, qui se faisait gloire de marcher à leur tête et de les mener, rangés comme ils étaient sous leurs drapeaux et sous leurs chefs, à la conquête d'un beau pays promis à leurs pères, pour y établir, sur la ruine des anciens habitants, leurs familles, leur religion et leur empire. Ce grand projet allait s'exécuter ; mais le succès dépendait de la fidélité de ces mêmes hommes qui y avaient tant d'intérêt.

Environ deux mois après leur départ du Sinaï, les Israélites arrivèrent en vue du pays de Chanaan. La colonne s'arrêta, ils campèrent dans un endroit nommé Cadesbarné. Ce séjour était destiné de Dieu à prendre les dernières résolutions pour attaquer les ennemis qu'on allait avoir à combattre et pour se mettre en possession de cette terre si longtemps promise. Moïse assembla donc les enfants d'Israël : Cette terre où vous touchez, leur dit-il, est le pays où le Seigneur a promis à vos pères de vous introduire ; il est temps d'en entreprendre la conquête sous Sa protection ; ne craignez rien, comptez sur un succès que le secours et les promesses du Tout-Puissant rendent infaillible.

Cependant, avant de passer la frontière, on résolut d'envoyer un certain nombre d'hommes pour reconnaître le pays. On choisit douze députés, un pour chaque tribu. De ce nombre furent Caleb et Josué. Ces députés partirent et

s'acquittèrent heureusement de leur commission. En revenant, ils apportèrent entre autres fruits des figues et des grenades, mais surtout une grappe de raisin si prodigieuse, qu'ils furent obligés d'en couper la branche pour la passer sur un long levier, dont deux hommes étaient chargés<sup>1</sup>. La course fut de quarante jours, au bout desquels les députés arrivèrent au camp de Cadesbarné.

Dès qu'on les vit paraître, on s'assembla auprès de Moïse et d'Aaron, à qui les douze voyageurs vinrent rendre publiquement compte de leur commission. Ils firent d'abord parler pour eux les beaux fruits qu'ils avaient rapportés. Jugez, dirent-ils au peuple, par ces fruits monstrueux, quelle est la fertilité de la terre que nous venons de reconnaître. On ne vous a pas trompés quand on vous a dit que là coulaient des ruisseaux de lait et de miel. Moïse était charmé de ce début; mais quelles furent sa surprise et sa douleur ? lorsqu'il entendit les députés continuer en ces termes : Mais ce pays est plein de grandes villes, bien murées. Il est habité par des hommes d'une grandeur et d'une force extraordinaires ; nous y avons vu des géants d'une taille énorme : près d'eux nous ne serions que des sauterelles. La terre elle-même, toute fertile qu'elle est, dévore ses habitants, et il ne nous serait pas possible d'y vivre.

Nous pouvons juger des étranges impressions qu'un pareil récit, appuyé par le grand nombre des envoyés, fit sur le peuple, déjà bien mal disposé et tout prêt à la révolte. Le découragement se peignit sur les visages ; et des murmures commencèrent à sortir de tous les rangs. Cependant, deux députés fidèles, Caleb et Josué, s'efforcèrent de détromper le peuple. On vous trompe grossièrement, s'écrièrent-ils, ayons seulement le courage de nous présenter devant nos ennemis, et ils disparaîtront devant nous.

La nuit approchait ; le peuple rentra dans ses tentes ; mais le temps ne fit qu'aigrir le mal. Dès le lendemain matin, ce fut une confusion effroyable dans le camp. Tous criaient contre Moïse et Aaron. Que ne sommes-nous morts dans l'Égypte, leur disait-on en face, ou que ne nous fait-on tous périr dans ce désert ? Non, nous ne voulons point entrer dans cette terre pour y être immolés par le fer de nos ennemis. Moïse, affligé au-delà de ce qu'on peut dire, eut beau remonter, gémir, exhorter, on ne l'écouta pas. La sédition augmentait de plus en plus.

Il était temps que le Seigneur prit en main la cause de Ses ministres. Au moment qu'on se préparait à les accabler de pierres, la colonne de nuée qui reposait sur le toit du Tabernacle, se changea en un feu menaçant, et laissa entrevoir à ces furieux toute l'indignation d'un Dieu outragé, résolu de les exterminer. Moïse lui-même, tremblant pour eux, courut demander leur grâce. Le Seigneur répondit avec une bonté que Moïse osait à peine se promettre. Je leur pardonne comme vous le souhaitez ; ils ne périront pas tous en un jour par la peste comme Je l'avais résolu ; mais Je suis le Dieu vivant, et J'en jure par Moi-même, Ma gloire ne souffrira point du pardon que Je leur accorde. Voici l'arrêt que vous leur annoncerez : Vous serez traités comme vous avez souhaité de l'être ; vous tous qui, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, avez murmuré contre Moi, vous mourrez dans ce désert, vos cadavres y pourriront, vous n'entrerez point dans la terre dont J'ai juré à vos pères de donner la possession à leurs descendants. Je n'excepte de ma sentence que Caleb et Josué ; mais vos enfants seront errants dans la solitude durant quarante ans, jusqu'à ce que les cadavres de leurs pères soient consumés.

En même temps les dix députés infidèles tombèrent morts, frappés de la main de Dieu, en présence de la multitude. Le Seigneur demeura inflexible, et il fallut se résoudre à prendre la route du désert, pour y voir périr un million d'hommes proscrits, et pour y exécuter, durant plus de trente-huit ans, l'arrêt porté, par le juste Juge dans le jour de Son indignation contre Son peuple rebelle.

Plusieurs années après, les Israélites se révoltèrent de nouveau. Pour les punir de leurs murmures continuels, le Seigneur envoya contre eux des serpents dont la morsure, brûlante comme le feu, leur donnait la mort. Dans ce pressant danger, ils coururent à la tente de Moïse : Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre vous, lui dirent-ils ; priez-le de nous délivrer de ces serpents.

Dieu choisit ce moment pour nous donner une nouvelle figure du Messie. Moïse pria donc pour eux, et le Seigneur lui dit : Faites un serpent d'airain, et mettez-le sur un endroit élevé ; quiconque le regardera sera guéri de sa blessure. Moïse obéit ; et le venin disparaissait aussitôt qu'on avait tourné ses yeux mourants vers le serpent attaché au bois salulaire. C'est ici la onzième figure du Messie.

- Les Hébreux sont mordus par des serpents qui donnent la mort. Le genre humain, dans la personne d'Adam, a été mordu par le serpent infernal qui lui a donné la mort.
- Le Seigneur est touché des maux que les serpents causent à Son peuple. Le Seigneur est touché des maux que le serpent infernal fait aux hommes.
- Dieu ordonne de faire un serpent d'airain, et de le mettre sur un endroit élevé. Notre-Seigneur Se fait homme, et par l'ordre de Son Père il est élevé sur la Croix.
- Tous ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs morsures. Tous ceux qui regardent avec foi et amour Notre-Seigneur sur la Croix, sont guéris des morsures du serpent infernal.
- Le serpent d'airain ne fut exposé aux regards que d'un seul peuple. Notre-Seigneur est exposé aux regards du monde entier.
- Le serpent d'airain ne resta pas longtemps à la vue du peuple. Notre-Seigneur restera toujours exposé sur la Croix, afin de guérir les blessures que le serpent infernal fera aux hommes jusqu'à la fin du monde.

<sup>1</sup> La prodigieuse fertilité et la végétation vigoureuse de la Terre promise sont des faits trop bien établis, et si universellement reconnus même par nos voyageurs modernes, qu'il serait superflu d'en faire la preuve. Voyez les Lettres de quelques Juifs, etc., par le spirituel abbé Guénéé. - Nous ajouterons seulement un trait rapporté par un savant et pieux Archevêque, dernièrement missionnaire en Syrie. «Etant à Alep, dit-il, on nous apporta des environs une grappe de raisin si prodigieuse que moi et mes compagnons, en tout sept personnes, nous eûmes de quoi nous rassasier, et nous ne pûmes la manger tout entière. Je fus curieux de faire presser le reste, et j'en retirai cinq bouteilles de vin».

- Les morsures ne pouvaient être guéries que par la vue du serpent d'airain. Ce n'est que par la foi en Notre-Seigneur que les plaies faites à notre âme par le démon, peuvent être guéries.

Cette figure nous dit de plus que la précédente :

1° que le Messie guérira les maux de notre âme

2° que pour en être guéri il faudra Le regarder, c'est-à-dire L'aimer et croire en Lui ;

3° qu'Il sera l'unique médecin de l'humanité.

## CHAPITRE X

NOUVEAUX MURMURES DES ISRAÉLITES. - EAUX DE CONTRADICTION. - MORT D'AARON. - ELECTION DE JOSUÉ. - ADIEUX DE MOÏSE. - SA MORT. - MOÏSE, DOUZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Il y avait déjà plus de trente-neuf ans que les Israélites erraient dans le désert. Après bien des marches, des campements et des circuits, le Seigneur les ramena aux frontières de la Terre promise : le moment d'y entrer approchait. On ne trouva point d'eau et l'on vit aussitôt se renouveler les murmures. On s'assembla en tumulte autour de Moïse et d'Aaron. On se souleva contre eux ; on souhaitait la mort ; on se plaignait de ne l'avoir pas trouvée comme tant d'autres qu'on avait vus périr dans le désert. Il faut le dire, à la honte du cœur humain ; c'était là le langage familial d'Israël : sa manière ordinaire de demander une grâce était d'insulter ceux dont il devait l'obtenir. Moïse et Aaron allèrent au tabernacle. Là, ils se prosternèrent le visage contre terre ; Seigneur, Dieu d'Israël, s'écrièrent-ils, écoutez les cris de votre peuple, donnez-leur une source abondante d'eau vive, afin qu'ils s'y désaltèrent.

Dieu fut touché des instances de Ses serviteurs : Vous prendrez votre baguette, dit-il à Moïse ; vous rassemblerez le peuple autour du rocher ; vous et votre frère vous vous approcherez de la pierre, vous ne ferez autre chose que de lui ordonner en Mon Nom de fournir de l'eau. La pierre obéira ; les eaux couleront, la multitude aura de quoi se désaltérer, et les troupeaux seront abreuvés. Moïse fit ce que le Seigneur venait de lui commander. Il rassembla le peuple autour du rocher ; mais un léger mouvement de défiance passa dans son cœur. Il ne douta pas que le Seigneur ne pût faire un miracle ; il douta qu'il le voulût. Aaron partagea les inquiétudes de son frère. Tous deux tremblèrent pour le succès, et ce fut dans ce moment d'alarme que Moïse frappa la pierre. Elle n'obéit pas d'abord ; Moïse reconnut sa faute ; il frappa un second coup, mais avec cette foi vive et cet humble repentir qui opèrent les prodiges. L'eau coula en si grande abondance que les hommes et les animaux s'y désaltèrent sans peine.

Le Seigneur fut offensé de l'hésitation de Moïse et de son frère. Tel est notre Dieu, qu'il ne peut souffrir la défiance où l'on est de Sa bonté, surtout lorsqu'on en a reçu des faveurs aussi signalées. Avant ce funeste événement, Moïse et Aaron n'étaient point condamnés à mourir dans le désert comme les murmureurs. Leur faute, quoique pardonnable à des hommes moins distingués, les fit comprendre dans l'arrêt de la proscription générale, et le Seigneur leur Dieu ne voulut pas qu'ils l'ignorassent. Vous ne M'avez pas cru, leur dit-Il, vous avez hésité, et vous ne M'avez pas honoré en présence des enfants d'Israël ; vous n'introduirez point mon peuple dans la terre que Je lui destine. Cette exclusion si étonnante cache un mystère. Elle nous montre que Moïse et sa loi ne devaient rien conduire à la perfection : que ne pouvant nous donner l'accomplissement des promesses, ils nous les montrent seulement de loin, ou nous conduisent tout au plus à la porte de notre héritage.

On quitta bientôt ce lieu funeste auquel on donna le nom de source de contradiction, et on vint camper au pied de la montagne de Hor. Ce fut dans ce campement que le Seigneur appela Moïse pour lui donner l'ordre le plus douloureux qu'il eût encore exécuté depuis qu'il était à la tête de son peuple. Que votre frère Aaron se dispose à mourir, lui dit le Seigneur ; c'est vous qui l'avertirez que c'est aujourd'hui son dernier jour. Il n'entrera pas dans la terre où je vais conduire les enfants d'Israël : voici comment la chose s'exécutera : Vous prendrez avec vous Aaron votre frère, et Éléazar son fils aîné : vous les accompagnerez sur la montagne de Hor ; vous dépouillerez le père de ses habits de pontife et de toutes les marques de sa dignité ; vous en revêtirez son fils, pour l'initier au souverain sacerdoce. Après cette cérémonie, Aaron passera entre vos bras, et il ira rejoindre ses pères.

Une semblable commission dut paraître bien dure à un frère. On ne sait point en quels termes il s'en acquitta ; mais on sait avec quel courage ces deux grands hommes, si étroitement unis et si chers à leur Dieu, sûrs de se réunir dans le sein d'Abraham avant la fin de l'année, se soumirent aux ordres du souverain Maître.

Accompagnés d'Éléazar, ils montèrent sur la cime de la montagne, à la vue de la multitude des enfants d'Israël. Moïse, de ses propres mains, ôta à son frère les habits pontificaux dont il revêtit Éléazar. Aaron, durant ce temps, sans faiblesse, sans maladie, sans autres menaces de la mort que la parole de son Dieu, attend en paix son dernier moment ; et à peine la triste cérémonie est achevée, que, sans violence et sans douleur, il expire entre les bras de son frère et de son fils.

Ainsi mourut, en punition d'un péché de quelques moments, et pour l'instruction de tous les Pontifes ses successeurs, le premier Grand-prêtre de la nation sainte, après trente trois ans d'un glorieux mais pénible sacerdoce. Il était âgé de cent vingt-trois ans. Le peuple le pleura sincèrement et le deuil dura trente jours.

Cette mort fut le prélude d'une autre mort encore plus douloureuse. Moïse devait bientôt suivre son frère. Le saint homme ne l'ignorait pas. Il s'était soumis humblement à la volonté de son Dieu ; et toujours plein de la même tendresse pour le peuple commis à ses soins, il s'adressa au Seigneur, et lui dit : Seigneur Dieu, qui connaissez le cœur de tous les hommes, daignez donner un chef aux enfants d'Israël, afin qu'ils ne soient pas comme un troupeau sans Pasteur, et qu'ils aient un guide qui marche devant eux dans les terres ennemies, et qui les commande dans les combats qu'ils vont avoir à livrer. Vous prendrez, lui dit le Seigneur, Josué, fils de Nun ; c'est à lui que j'ai communiqué comme à vous la plénitude de Mon esprit ; vous le présenterez au grand-prêtre Éléazar, en présence de la multitude ; vous lui imposerez

les mains en signe du choix que J'ai fait de lui.

Nul choix ne pouvait être plus conforme aux inclinations de Moïse, et nul chef ne convenait mieux aux enfants d'Israël que le brave Josué. Depuis quarante ans il était le disciple et l'ami du saint Législateur. Agé lui-même de quatre-vingt-treize ans, il avait eu le temps d'étudier à l'école de ce grand homme. Sa droiture, sa bravoure, son âge, tout le rendait recommandable aux enfants d'Israël. Moïse accomplit les ordres du Seigneur, imposa les mains à Josué, et l'associa au gouvernement du peuple d'Israël que bientôt il devait lui remettre tout entier.

Comme un père mourant et plein de tendresse pour une famille chérie qu'il se voit près d'abandonner, Moïse voulut, pour dernière consolation, assurer un long avenir de prospérité aux enfants d'Israël. Pour cela, il leur fit renouveler la promesse si souvent réitérée, d'être fidèles au Seigneur. Il rassembla donc tout le peuple et lui parla en ces termes :

Écoutez-moi, enfants d'Israël, et choisissez entre ces deux partis que le Seigneur m'ordonne de vous proposer. Si vous gardez la Loi de votre Dieu, vous serez le plus grand, le plus glorieux, le plus fortuné de tous les peuples de la terre : vous vous verrez comblés de toute espèce de bénédictions ; toutes les nations trembleront devant vous ; les trésors du Ciel vous seront ouverts ; les rosées et les pluies tomberont dans leur temps pour fertiliser vos campagnes : vos prospérités annonceront à tous les peuples que vous êtes les bien-aimés du Tout Puissant. Si, au contraire, vous manquez de fidélité à vos promesses, vous serez l'opprobre et la malédiction de l'univers ; le Ciel qui roule sur vos têtes sera pour vous de bronze ; la terre qui vous porte deviendra de fer ; au lieu de la rosée et de la pluie, vous ne verrez tomber sur vos campagnes qu'une sèche et brûlante poussière ; vous serez exilés, bannis, dispersés dans tous les royaumes du monde. Vous n'aurez pas voulu servir dans la joie et dans l'abondance le Dieu de vos pères, vous servirez Ses ennemis et les vôtres ; mais vous les servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité ; vous aurez secoué un joug léger qui vous honorait, vous porterez un joug de fer qui vous écrasera. J'en prends maintenant à témoin le Ciel et la terre : je ne vous ai rien dissimulé ; je vous ai présenté la vie et la mort ; ah ! choisissez donc les bénédictions et la vie pour vous, pour vos enfants et pour les enfants de vos enfants. Tels furent les adieux de Moïse à son peuple.

Pendant que les Israélites rassemblés demeuraient dans le silence et la consternation, le saint homme se sépara de la multitude, accompagné seulement d'Éléazar et de Josué qu'il voulut être les témoins de sa mort, comme lui-même l'avait été de celle de son frère, et il monta avec eux sur la montagne de Nébo. Là, de la pointe la plus élevée de la hauteur, nommé Phasga, le Seigneur lui ordonna de porter ses regards sur la terre de Chanaan. Il la considéra tout entière en deçà et au-delà du Jourdain. Voilà, lui dit le Seigneur, le beau pays que J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leur postérité : Je vais remplir Mes promesses. Vous avez vu cette terre de vos yeux, mais vous n'y entrerez pas.

Comme le Seigneur achevait ces paroles, Moïse, âgé de cent vingt ans, mais si vigoureux encore et si sain qu'il ne sentait aucune des infirmités de la vieillesse, que sa vue n'était point affaiblie, qu'aucune de ses dents n'était ébranlée, rendit son âme à Dieu et laissa son corps entre les mains de ses deux fidèles amis, Éléazar et Josué. Ce grand homme est une des plus parfaites figures du Messie.

- Quand Moïse naquit, un roi cruel faisait périr tous les enfants des Hébreux. Quand Notre-Seigneur naquit, Hérode fit mourir tous les enfants de Bethléem et des environs.
- Moïse échappe à la fureur de Pharaon. Notre-Seigneur échappe à la fureur d'Hérode.
- Moïse est élevé hors de sa famille à la cour du roi d'Égypte. Notre-Seigneur est nourri pendant quelque temps en Égypte, dans une terre étrangère.
- Moïse, devenu grand, revient en Égypte auprès des Israélites ses frères. Notre-Seigneur revient dans la Palestine au milieu des Juifs ses frères.
- Moïse est choisi de Dieu pour délivrer les Israélites de la servitude de Pharaon. Notre-Seigneur est choisi de Dieu Son Père pour délivrer tous les hommes de la servitude du démon.
- Avant de se faire connaître aux Hébreux, Moïse passe quarante ans dans le désert. Avant de Se manifester au monde, Notre-Seigneur passe trente ans de Sa vie dans l'obscurité et quarante jours dans le désert.
- Moïse fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu. Notre-Seigneur fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé et le Fils de Dieu.
- Moïse ordonne d'immoler l'Agneau pascal. Notre-Seigneur, véritable Agneau pascal, S'immole Lui-même et ordonne à Ses Apôtres et à leurs successeurs de continuer Son sacrifice.
- Moïse fait passer la mer Rouge aux Hébreux et les sépare ainsi des Égyptiens. Notre-Seigneur fait passer Son peuple par les eaux salutaires du Baptême, qui séparent les Chrétiens des infidèles.
- Moïse conduit les Hébreux à travers un grand désert, vers un pays où coulent le lait et le miel. Notre-Seigneur conduit les Chrétiens à travers le désert de la vie, vers le Ciel qui est la véritable Terre promise.
- Moïse nourrit son peuple d'une nourriture tombée du Ciel. Notre-Seigneur nourrit les Chrétiens d'un pain vivant descendu du Ciel.
- Moïse donne une loi à son peuple. Notre-Seigneur donne aux Chrétiens une loi plus parfaite.
- Des prodiges effrayants accompagnent la publication de la loi de Moïse ; des prodiges de bonté et de charité accompagnent la publication de la loi chrétienne.
- Moïse apaise souvent la colère de Dieu irrité contre son peuple. Notre-Seigneur apaise sans cesse la colère de Dieu irrité contre les péchés des hommes.
- Moïse offre le sang des victimes pour confirmer l'ancienne alliance. Notre-Seigneur offre Son propre sang pour confirmer la nouvelle alliance.
- La Loi de Moïse n'était que pour un temps. La Loi de Notre-Seigneur doit durer jusqu'à la fin des siècles.

- Moïse n'a pas la consolation d'introduire les Hébreux dans la Terre promise. Plus grand que Moïse, Notre-Seigneur a ouvert le Ciel aux hommes, conduisant avec lui tous les Justes de l'ancienne Loi, et préparant des places à tous ceux qui vivront jusqu'à la fin des temps.

Cette douzième figure du Messie ne laisse rien à désirer : elle nous révèle Notre-Seigneur tout entier.

## CHAPITRE XI

Idee de la Terre promise. - Noms qu'on lui a donnés. - Passage du Jourdain. - Prise de Jéricho. - Punition d'Achan. - Renouvellement de l'alliance. - Ruse des Gabaonites. - Victoire de Josué. - Sa mort. - Josué, treizième figure du Messie.

Moïse étant mort, le peuple le pleura durant trente jours. Ce terme expiré, Josué, successeur de Moïse, entreprit par l'ordre de Dieu l'étonnante révolution qui fit changer de maîtres à la Terre promise à Abraham et à sa postérité, cinq cents ans auparavant. Avant de vous raconter l'histoire de ce grand événement, il est utile de donner quelques notions sur la contrée à jamais célèbre qui en fut le théâtre.

Le pays où allaient entrer les Israélites est situé en Asie et il a porté plusieurs noms. On l'a nommé

1° Terre de Chanaan, parce qu'il fut occupé par les descendants de Chanaan, petit-fils de Noé. On y comptait sept peuples différents, lorsque les Hébreux s'en emparèrent sous la conduite de Josué.

2° Terre promise, parce que Dieu avait promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, de le donner à leur postérité.

3° Il a porté le nom de Judée, après la captivité de Babylone, parce que la plupart de ceux qui vinrent s'y établir alors, étaient de la tribu de Juda.

4° On lui a donné le nom de Palestine, à cause des Palestins ou Philistins que les Grecs et les Romains connurent avant les Juifs par le commerce.

5° Enfin les Chrétiens l'ont appelé Terre sainte, nom qu'il porte encore aujourd'hui, à cause des mystères que Notre-Seigneur y a opérés pour la rédemption du genre humain. Ce pays a environ soixante lieues du midi au nord, et quatre-vingts de l'orient à l'occident. Le seul fleuve qui l'arrose, c'est le Jourdain.

Les Israélites, au nombre de près de six cent mille combattants, étaient campés sur les bords de ce fleuve. De là ils apercevaient les murailles de la première ville ennemie nommée Jéricho. Josué choisit parmi ses braves deux hommes de tête et de cœur à qui il ordonna de passer secrètement le Jourdain, d'aller jusqu'à Jéricho, d'examiner avec soin le pays et la ville, et de revenir au plus tôt lui rendre compte de la situation des lieux et de la disposition des esprits. Les envoyés trouvèrent un gué et arrivèrent sur le soir aux portes de la ville. Ils y entrèrent, et l'embarras fut alors d'y prendre une retraite pour passer la nuit. Ils s'adressèrent à une femme nommée Rahab. Elle les reçut. Quelque important que fût leur secret, ils crurent pouvoir le lui confier. Leur confiance était bien placée. Rahab répondit à leurs questions et leur fournit toutes les connaissances qu'ils pouvaient désirer. Mais voilà que pendant leur entretien, on ferma les portes de la ville.

Bientôt on entendit des hommes qui s'approchaient de la maison de Rahab avec grand fracas. C'étaient des envoyés du roi qui venaient saisir les deux israélites. Ils n'avaient pu entrer si secrètement dans la ville ni se retirer chez Rahab avec tant de précaution, que le Prince n'en eût été informé. Elle s'empressa de les faire monter sur le toit de sa maison où elle les couvrit de paille de lin. Les envoyés du roi s'étant présentés, elle leur répondit que les deux étrangers étaient, à la vérité, entrés chez elle, mais qu'ils n'avaient fait qu'y passer<sup>1</sup>. On la crut sur parole. Dès le lendemain matin elle alla les trouver et leur demanda, pour prix du service qu'elle leur avait rendu, de lui sauver la vie ainsi qu'à sa famille, lorsque les Israélites prendraient Jéricho. Les envoyés le lui promirent. Alors elle attacha de longues cordes à une des fenêtres de sa maison qui donnait sur la campagne, et les deux Israélites descendirent sans peine au pied du mur. Deux jours après, ils étaient de retour au camp. Ils rendirent compte de tout à Josué, et le peuple reçut l'ordre de se tenir prêt à décamper le lendemain. Sanctifiez-vous, dit Josué, car demain le Seigneur fera pour vous des choses merveilleuses.

Dès le matin, le peuple s'ébranla. Les Prêtres, portant l'arche d'alliance, marchèrent les premiers. L'armée, rangée sur deux colonnes, suivait en bel ordre. Arrivés sur les bords du Jourdain, les Prêtres effrayés de la profondeur des abîmes, s'avancèrent et mirent le pied dans les eaux. Dieu avait parlé, et le fleuve obéit. En un instant on vit les eaux supérieures remonter et s'accumuler comme une haute montagne, tandis que les eaux inférieures continuèrent à couler. Un grand espace fut laissé vide. L'arche s'arrêta au milieu du fleuve et toute l'armée gagna la rive opposée. Alors le Seigneur dit à Josué : Envoyez douze hommes choisis dans les douze tribus d'Israël, et dites-leur : Allez prendre sous les pieds des Prêtres, dans le milieu du lit de la rivière, douze grosses pierres, et vous les porterez jusqu'au premier campement de l'armée. Là, vous les disposerez en un monceau ; et lorsque vos enfants vous demanderont un jour ce que signifie ce monument au milieu de vos campagnes, vous leur répondrez : Lorsque nous passions le Jourdain pour prendre possession de la Terre que nous habitons, l'arche du Seigneur, portée sur les épaules des Prêtres, s'arrêta dans le fleuve ; et les eaux suspendues par sa présence, nous laissèrent un chemin libre et spacieux.

L'ordre du Seigneur fut exécuté. L'arche sortit du fleuve qui reprit son cours ordinaire. Bientôt on arriva en vue de Jéricho. C'était une des plus grandes et des plus fortes villes du pays de Chanaan. Le Seigneur dit à Josué : Je vous ai livré Jéricho et son roi et tous ses habitants. Pour vaincre il ne vous en coûtera que d'obéir, et voici ce que vous devez observer : Vous mettrez vos soldats en ordre de bataille ; vous les ferez marcher devant l'arche de mon alliance qui sera portée par quatre Prêtres de la tribu de Lévi ; sept autres Prêtres, ayant chacun une trompette, précéderont l'arche qui sera suivie du reste de la multitude. Dans cette disposition, on fera durant sept jours de suite le tour des murailles de Jéricho : tout le monde gardera le silence pendant la marche ; on n'entendra point d'autre bruit que le son des trompettes

<sup>1</sup> Remarquez que l'Ecriture rapporte le mensonge de Rahab, sans l'approuver. Si cette femme avec sa famille fut sauvée du sac de Jéricho, ce fut en récompense de la généreuse hospitalité qu'elle avait donnée aux envoyés du général israélite.

; la septième et la dernière fois que vous ferez le tour de la ville, au moment où les trompettes sonneront d'un ton plus traînant et plus aigu, toute la multitude des enfants d'Israël jettera de grands cris ; à l'instant, les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondements, et chacun entrera par l'ouverture vis-à-vis de laquelle il se trouvera. Josué fit part à l'armée des ordres du Tout-Puissant. Souvenez-vous, ajouta-t-il, que cette ville est dévouée à l'anathème : personne ne doit rien en réserver pour soi : la moindre prévarication sur cet article nous rendrait tous malheureux. Ces précautions prises, on se mit en mouvement, et le septième jour, comme le Seigneur l'avait prédit, les murailles de Jéricho tombèrent avec un horrible fracas, la ville fut saccagée, brûlée et détruite jusque dans ses fondements. Personne ne fut épargné que la charitable Rahab et sa famille.

Après quelques jours de repos, Josué résolut de marcher à une nouvelle conquête. Il envoya trois mille hommes faire le siège d'une petite ville nommée Haï. Les Israélites furent défaits. Le saint général comprit que le Seigneur était mécontent ; il alla aussitôt se prosterner devant l'arche d'alliance et y resta le jour entier. Enfin le Seigneur entendit sa prière et lui dit : Israël a péché ; il a violé les conditions de mon alliance. Ils ont conservé une partie des dépouilles de Jéricho, et ils les ont cachées dans leurs bagages. Assemblez le peuple : le sort vous fera connaître le coupable. Vous le condamnerez à être brûlé, et tout ce qui lui appartient sera consumé avec lui dans le feu. Le sort tomba sur Achan, de la tribu de Juda.

Mon fils, lui dit Josué avec beaucoup de douceur, qu'avez-vous fait ? J'ai péché, lui répondit Achan ; parmi les dépouilles qui se sont présentées à mes yeux, j'ai vu un manteau de pourpre, qui m'a paru magnifique ; j'ai trouvé sous ma main deux cents sicles d'argent et une barre d'or du poids de cinquante sicles : ces richesses ont tenté ma convoitise ; je les ai secrètement emportées et j'ai fait une fosse au milieu de ma tente, où je les ai cachées.

Josué lui fit connaître la sentence que le Seigneur avait prononcée contre lui, et sur le champ elle fut exécutée. Voilà un exemple qui nous apprend que nous sommes tous solidaires les uns pour les autres ; que, si les bonnes œuvres des justes sont toutes puissantes pour attirer sur la tête de leurs frères les bénédictions du Ciel, les crimes des méchants ne le sont pas moins pour provoquer des châtiments. La gloire du Seigneur réparée, Josué ne craignit plus de marcher aux ennemis. La petite ville de Haï fut emportée et traitée comme Jéricho. C'est alors que le saint général fit renouveler l'alliance de son peuple avec Dieu. Ce renouvellement fut accompagné de cérémonies bien capables de frapper toute la multitude et de la rendre à jamais fidèle.

On sépara la nation en deux parties égales. Une moitié sur la montagne de Garisim, et l'autre moitié sur la montagne d'Hébal. Au milieu de la vallée qui les séparait, étaient les Prêtres avec l'arche d'alliance. Les tribus, placées sur une des deux montagnes, prononcèrent à haute voix douze formules de bénédiction en faveur des fidèles observateurs de la Loi, et autant de formules de malédiction contre les infracteurs. Les tribus placées sur la montagne opposée répondaient Amen : c'est-à-dire, ainsi soient récompensés les observateurs de la Loi ; ainsi soient traités les hommes rebelles au Seigneur. Les premières tribus, élevant la voix, prononcèrent cette malédiction : Maudit soit l'homme qui fera des idoles et qui les adorera dans sa tente. Et les six autres tribus, élevant la voix, répondirent Amen, qu'il soit ainsi. On continua de même de part et d'autre jusqu'à la fin des douze formules de bénédiction et de malédiction. Le Seigneur, représenté par l'arche placée au milieu des deux camps, était là pour entendre et confirmer ces redoutables serments.

Cependant les rois et le peuple de Chanaan, alarmés des progrès des Israélites, se ligèrent pour les combattre avec leurs forces réunies. Il n'y eut que les habitants de la ville de Gabaon qui prirent une résolution différente. Ne trouvant point de sûreté dans la force ouverte, ils usèrent d'adresse pour se garantir des armes des Israélites. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Josué, mais dans un équipage qui fit croire qu'ils venaient d'un pays fort éloigné. Ils prirent des ânes pour porter leurs provisions ; ils renfermèrent des pains durs et brisés en morceaux dans des sacs rompus et à demi usés ; les outres qui contenaient le vin étaient coupées et recousues ; leurs souliers même étaient chargés de pièces. Dans cet état, les ambassadeurs se mirent en marche. Peu d'heures après ils arrivèrent au camp d'Israël. Ils furent admis à l'audience du Général. Nous venons, dirent-ils avec un grand air de simplicité, d'une terre bien éloignée, afin de faire alliance avec vous. C'est au nom de votre Dieu que nous sommes venus vous trouver ; le bruit des merveilles de Sa toute-puissance et des grandes choses qu'Il a faites pour vous en Égypte s'est répandu jusqu'à nous, malgré la distance des lieux. Là-dessus, nos Anciens qui nous gouvernent nous ont députés vers vous. Prenez des vivres et des provisions, nous ont-ils dit, car le voyage est long. Jugez du chemin que nous avons fait par l'équipage où vous nous voyez. Nous avons pris des pains nouvellement cuits et encore chauds à notre départ. Voyez, ce qui nous reste aujourd'hui est broyé en petits morceaux et dur comme des pierres. Ces vaisseaux, où nous avons mis notre vin, étaient tout neufs, et vous les voyez hors d'état de servir ; nos vêtements, nos souliers, sont si usés par la longueur de la route, que nous sommes honteux de nous présenter devant vous si en désordre.

Il parut tant d'ingénuité et de candeur dans le discours des Gabaonites, qu'on se fût reproché comme un excès de défiance, d'y soupçonner la moindre fraude. On ne consulta pas le Seigneur : on ne crut pas même qu'il y eût ici matière à délibération. Le Général leur accorda la paix. Le traité d'alliance portait expressément qu'on ne les ferait point mourir. Les Gabaonites n'en demandaient pas davantage. Ils s'en retournèrent très contents de porter à leurs compatriotes la nouvelle d'une si heureuse négociation.

La demande des habitants de Gabaon déplut aux rois de Chanaan. Ils résolurent de les en faire repentir. Ils vinrent donc assiéger leur ville. Josué, bien qu'il eût découvert leur fraude, accourut au secours de ses alliés, et remporta une brillante victoire sur les cinq rois qui assiégeaient la place. Le Seigneur combattait pour lui. Il fit tomber sur les ennemis une grêle de pierres qui en tua un grand nombre. Cependant la nuit approchait ; et il en coûtait infiniment à Josué de voir encore tant d'ennemis lui échapper. Saisi d'une inspiration soudaine, il s'adressa au Seigneur en présence de ses soldats, puis tournant les yeux vers le Ciel : Soleil, s'écria-t-il, arrêtez-vous vis-à-vis de Gabaon. Le soleil, ou plutôt Dieu voulut obéir à la voix d'un homme qu'Il avait revêtu de Son pouvoir. Tout étonnant qu'il paraisse, un pareil miracle n'a rien

qui doit ébranler notre foi. Rien n'est difficile au Tout-Puissant. Il n'en coûte pas plus à Celui qui a lancé le soleil dans l'espace de l'arrêter que de le tenir en mouvement. Toutes les créatures sont entre Ses mains divines, comme des jouets entre les mains d'un enfant. Le soleil s'arrêta donc pendant douze heures. Josué mit à profit des moments si précieux, et acheva la défaite des ennemis.

Après dix années de combat, le saint Général se vit maître du pays de Chanaan. Il le partagea entre les douze tribus d'Israël. Le saint vieillard avait accompli sa mission. Se sentant près de mourir, il fit renouveler l'alliance avec le Seigneur, donna les plus sages conseils à son peuple, et s'endormit en paix, âgé de cent dix ans. Ce grand homme, digne successeur de Moïse, mérita les éloges du Seigneur ; mais son plus beau titre ; comme son nom l'indique, est d'avoir été la figure de celui qui devait être un jour le Sauveur de tous les peuples.

En effet, Josué est la treizième figure du Messie.

- Josué veut dire Sauveur. Jésus veut dire Sauveur.

- Josué succède à Moïse, qui n'avait pu introduire les Hébreux dans la Terre promise. Notre-Seigneur succède aussi à Moïse ; Sa Loi remplace la Loi ancienne ; Lui seul introduit les hommes dans le Ciel.

- Josué triomphe miraculeusement des ennemis de son peuple. Notre-Seigneur, par Ses miracles, triomphe du monde qui s'opposait à l'établissement du Christianisme.

- Josué arrête le soleil prêt à se coucher. Notre-Seigneur arrête le flambeau de la vérité, prêt à s'éteindre, et fait briller sur le monde la lumière éclatante de l'Evangile.

- Josué est obligé de combattre pendant six ans contre les Idolâtres, ennemis de son peuple. Notre-Seigneur combat pendant trois cents ans contre le Paganisme, ennemi de sa doctrine.

- Après six ans de combats et de victoires, Josué établit son peuple dans la Terre promise. Après trois cents ans, Notre-Seigneur établit Son Église, qui règne sur le monde.

- Josué meurt après avoir donné les plus sages conseils aux Hébreux. Notre-Seigneur monte au Ciel après avoir donné au monde et à Ses Disciples les plus admirables leçons.

- Tant que les enfants d'Israël sont fidèles aux avis de Josué, ils sont heureux. Tant que les Chrétiens sont fidèles aux leçons de Notre-Seigneur, ils sont heureux.

- Aussitôt que les Israélites manquent aux conseils de Josué, ils deviennent esclaves de leurs ennemis. Aussitôt que nous sommes infidèles aux préceptes de Notre-Seigneur, nous devenons esclaves du démon et de nos passions.

Cette figure nous découvre un nouveau caractère du Messie. Elle nous apprend qu'il introduira le genre humain dans le Ciel, représenté par la Terre promise.

## CHAPITRE XII.

Partage de la terre promise. - Gouvernement des Juges. - Israël tombe dans l'idolâtrie. - Il est puni. - Gédéon suscité de Dieu pour le délivrer des Madianites. - Double miracle de la Toison. - Victoire de Gédéon. - Gédéon, quatorzième figure du Messie.

Après une guerre de six ans, presque toute la Terre promise fut enlevée à ses anciens habitants. Possédée en toute souveraineté par les Israélites, elle fut divisée en douze petites provinces qui furent désormais le patrimoine du peuple de Dieu. Chaque tribu eut la sienne, excepté la tribu de Lévi : consacrée au ministère ecclésiastique, elle n'entra point dans le partage. Dieu voulut que les Lévitesses fussent répandus dans toutes les provinces, afin que, par leurs exemples et par leurs discours, ils pussent porter leurs frères au service du Très-Haut et conserver parmi eux, avec la mémoire de ses bienfaits, la Religion véritable. Caleb et les Anciens gouvernèrent après Josué mais la sagesse de leur administration, non plus que leurs exemples, ne purent arrêter les désordres où se précipitèrent alors les ingrats Israélites. Ils oublièrent les bienfaits du Seigneur ; ils s'allièrent aux peuples voisins et partagèrent leurs idolâtries. Mais le Seigneur vengea bientôt la violation de son alliance tant de fois jurée.

Quand on fait réflexion aux prodiges éclatants dont les Israélites avaient été témoins, aux bienfaits extraordinaires dont ils avaient été comblés, aux promesses si souvent réitérées d'être fidèles à Dieu, leurs fréquentes révoltes contre le Seigneur nous paraissent incroyables. Cependant, réfléchissons sur nos propres résistances aux lumières de la foi et aux impressions des plus fortes grâces ; considérons les scènes tantôt bizarres, tantôt scandaleuses d'opiniâtreté ou de faiblesse qui se passent encore aujourd'hui sous nos yeux, et nous apprendrons à tout croire de l'indocilité du cœur de l'homme.

Dieu n'avait pas détruit tous les Chananéens, il en avait laissé subsister même un assez grand nombre qui habitèrent longtemps encore différentes parties de la Terre promise. Dieu le voulait ainsi, soit afin de tenir Son peuple en haleine et lui faire mériter, par sa fidélité au milieu des idolâtres, les bienfaits dont il avait résolu de le combler, soit afin de se servir de ces Chananéens comme d'une verge, pour châtier Son peuple lorsqu'il deviendrait prévaricateur. C'est ainsi que Dieu nous laisse des tentations pour éprouver notre vertu et nous donner occasion d'augmenter nos mérites.

Les Israélites ne résistèrent pas longtemps à l'épreuve à laquelle le Seigneur soumettait leur fidélité. Ils en vinrent jusqu'à tomber dans l'idolâtrie : une femme la première en donna l'exemple. Elle était de la tribu d'Ephraïm, d'un âge avancé, veuve, superstitieuse et apparemment à son aise. Elle avait réservé une somme considérable pour se faire des dieux étrangers, sur le modèle des Chananéens. Elle avait un fils nommé Michas, aussi superstitieux que sa mère. Ils s'adressèrent de concert à un ouvrier qui leur fit des idoles. Ils les placèrent dans un de leurs appartements ; il ne manquait qu'un prêtre pour brûler l'encens et offrir les sacrifices. Michas ne fut pas embarrassé ; un homme qui faisait faire ses dieux pouvait bien leur donner un ministre de sa main : son fils aîné fut fait prêtre de l'idole.

C'était déjà un grand malheur pour Israël, qu'une famille particulière osât lever l'étendard de l'idolâtrie ; mais ce n'était

là qu'une étincelle qui, peu à peu, alluma l'incendie et embrasa quelques années après la plus grande partie de la nation. L'idolâtrie amena bientôt de nouveaux crimes. Pour châtier ce peuple tant de fois infidèle, le Seigneur appela tour à tour les divers rois Chananéens qui se trouvaient encore dans la terre promise : Israël devenait leur esclave. L'excès du malheur ouvrait son cœur au repentir, et le Seigneur toujours miséricordieux envoyait quelque personnage revêtu de Sa force qui brisait les fers de ce peuple inconstant. Telle est, en deux mots, l'histoire des Hébreux sous le gouvernement des Juges, c'est-à-dire depuis la mort de Josué jusqu'à Saül leur premier roi. Un de ces hommes extraordinaires que Dieu suscita pour délivrer son peuple, fut Gédéon.

Depuis sept ans, les Israélites, en punition de leur idolâtrie, étaient opprimés par les Madianites et les Amalécites. Ces peuples pillaient et désolaient le pays, ils ruinaient les moissons, en sorte que la misère était extrême. Alors les Israélites retournèrent au Seigneur.

Il fut touché de leurs gémissements et envoya un de Ses Anges pour leur choisir un libérateur. L'Ange prit la figure d'un voyageur et vint s'asseoir sous un chêne non loin duquel travaillait un homme d'un âge mur : cet homme, c'était Gédéon.

Dans l'attente où l'on était de l'irruption prochaine des ennemis, il se disposait comme les autres à la fuite et préparait les provisions pour sa famille. Il était occupé à battre et à nettoyer du blé ; l'Ange le salua en lui disant : Le Seigneur est avec vous : ô le plus brave des enfants d'Israël ! Seigneur, reprit Gédéon, si le Seigneur est avec nous, pourquoi sommes-nous en proie à tous les maux qui nous accablent ? L'Ange jeta sur Gédéon un regard plein de douceur et lui dit : Non, le Seigneur ne vous a pas abandonnés, c'est vous qu'Il a choisi pour délivrer Son peuple de la persécution de Madian. S'il en est ainsi, répondit Gédéon, donnez-moi un signe auquel je reconnaisse que c'est Vous, ô mon Dieu, qui me parlez. Qui que vous soyez, demeurez ici, je vais Vous chercher à manger. Gédéon apporta un chevreau et des pains azymes. Prenez ces viandes et ces azymes, ordonna l'Ange du Seigneur, placez-les sur la pierre qui est devant vous. Gédéon obéit. Du bout de la baguette qu'il tenait à la main, l'Ange toucha les chairs et les azymes, un feu subit sortit de la pierre, dévora l'holocauste, et l'Ange disparut, Gédéon ne douta plus de sa vocation.

Cependant, une nuée de Madianites et d'Amalécites vint fondre sur les terres d'Israël. Plus de cent trente-cinq mille, suivis de nombreux troupeaux, avaient passé le Jourdain et s'étaient tranquillement établis dans la belle vallée de Jezrael. L'esprit de Dieu saisit Gédéon. Celui-ci appela auprès de sa personne tous les braves d'Israël. On obéit avec promptitude, et en peu de jours le nouveau général se trouva à la tête de trente-deux mille hommes. Pour les remplir tous de confiance, il supplia le Seigneur de lui accorder quelques miracles qui répondissent à son armée qu'elle suivait un chef autorisé du Ciel. Seigneur, dit-il à haute voix en présence des officiers et des troupes, s'il est vrai que c'est par mon ministère que Vous avez résolu de sauver Israël, donnez-moi la preuve que j'ai choisie de la vérité de ma mission : je vais étendre une toison de laine sur la place, si la toison seule est mouillée de la rosée et que la terre demeure sèche tout alentour, je saurai que Vous m'avez choisi.

La chose fut exécutée. On étendit la toison sur la terre, et Gédéon s'étant levé de grand matin, trouva la terre parfaitement sèche, mais la laine si trempée qu'il en exprima une grande quantité d'eau. Gédéon ne se contenta pas de ce premier prodige. Seigneur, dit-il que Votre colère ne s'allume pas contre moi, si je Vous demande sur la même toison, un prodige tout contraire au premier : je voudrais que la terre fût couverte de rosée et que la toison demeurât sèche. Le Seigneur se rendit encore au désir de Son général, et ses vœux furent exaucés ; la toison demeura sèche, et tout alentour la terre fut couverte de rosée.

Cependant le Seigneur, qui avait accordé à Gédéon des prodiges de toute-puissance, en exigea presque aussitôt des prodiges de confiance, et il fut obéi. Par son ordre, Gédéon partit durant la nuit et vint camper en tête de ses trente-deux mille hommes au-dessus de la vallée de Jezrael. Les Madianites s'étendaient dans la vallée, au nombre de cent trente-cinq mille. La partie était déjà bien inégale ; mais Dieu jugea que Gédéon était encore trop accompagné.

Vous avez une armée trop nombreuse, lui dit le Seigneur, Madian ne sera pas livré entre vos mains, Israël s'attribuerait, aux dépens de a gloire, l'honneur de sa délivrance. Assemblez votre armée, et, selon l'ordonnance de la Loi faites publier à haute voix, dans tous les rangs, que non seulement vous permettez, mais que vous commandez à tous ceux de vos soldats qui ont peur, de se retirer dans leurs maisons. Plus des deux tiers quittèrent la partie, c'est-à-dire qu'il ne resta à Gédéon que dix mille hommes. C'est encore trop, lui dit le Seigneur, conduisez vos dix mille hommes sur les bords d'un ruisseau, je veux les éprouver en cet endroit. Le Général obéit ; on marcha pendant une partie du jour ; tous les soldats devaient être fatigués du chemin et de la soif. Lorsqu'on fut sur les bords du ruisseau, le Seigneur dit à Gédéon : Il en est parmi vos soldats qui se coucheront sur le bord de l'eau pour se désaltérer à leur aise ; d'autres, au contraire, ne feront que se baisser en passant, et porteront quelques gouttes d'eau à leur bouche dans le creux de la main ; vous les séparerez les uns des autres.

Sur les dix mille hommes que comptait alors le Général, il ne s'en trouva que trois cents qui ne s'arrêtèrent point pour boire, et qui avalèrent, en marchant toujours, le peu d'eau qu'ils pouvaient enlever. Gédéon les mit à part. Ce sera, lui dit le Seigneur, par le moyen de ces trois cents hommes que je délivrerai Mon peuple. Renvoyez les autres. Les neuf mille sept cents hommes s'écartèrent à la faveur de la nuit.

Gédéon, avec les trois cents qui lui restaient, campa sur le bord du ruisseau, dans un terrain élevé, au-dessus de l'armée de Madian, qui occupait toute la vallée. Au milieu de la nuit, le Seigneur appela Gédéon et lui dit : Je veux que vous appreniez de vos ennemis qu'ils se regardent comme des hommes déjà vaincus, et que J'ai livrés entre vos mains. Descendez sans bruit avec un de vos domestiques et vous entendrez leurs discours. Gédéon, accompagné du seul Phara, se coula, sans être aperçu, si près de la garde avancée des ennemis, qu'il était à portée d'entendre le discours de la sentinelle. Il l'entendit qui disait à un de ses camarades : Je m'imaginais voir durant mon sommeil un pain d'orge cuit sous la cendre ; ce pain me paraissait rouler du haut de la colline dans notre camp ; je l'ai vu passer jusqu'à la tente du

général, la culbuter de son poids et la renverser par terre. Ce songe est sérieux, répondit le soldat madianite. Voici sans doute ce qu'il nous annonce : Le pain d'orge est l'épée de l'israélite Gédéon ; le Dieu qu'il adore lui a livré Madian ; nous sommes perdus.

Gédéon, ayant entendu ce songe et son interprétation, remercia le Seigneur et reprit le chemin de son camp. Levez-vous, dit-il à ses soldats, il est temps d'agir ; les Madianites sont à nous. Prenez tous une trompette d'une main, et de l'autre une cruche vide dans laquelle vous renfermerez un flambeau allumé. Le son de ma trompette vous donnera le signal. Lorsque je sonnerai, vous sonnerez tous avec moi ; nous casserons ensuite avec un grand fracas nos cruches de terre les unes contre les autres ; nous prendrons de la main gauche nos flambeaux allumés ; nous les porterons élevés en haut ; de la droite nous tiendrons nos trompettes, dont nous sonnerons continuellement ; de temps en temps nous pousserons de grands cris, en disant tous ensemble : L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon. Là-dessus ils se mirent en marche et arrivèrent au camp ennemi par trois différents côtés. Au signal donné, toutes les trompettes retentissent, les cruches sont brisées, les flambeaux élevés en l'air, et de toutes parts retentit le cri de guerre : L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon. Ils ne s'ébranlèrent point ; ils continuèrent seulement de sonner de la trompette et de crier alternativement.

Une frayeur soudaine se répand dans le camp ennemi. Tout y est dans le tumulte et la confusion ; chacun fuit où il peut ; dans les ténèbres, on se culbute, on s'égorge sans pouvoir se reconnaître, et en quelques heures la vallée de Jezrael se trouve teinte du sang de Madian, dont Israël n'a pas fait couler une seule goutte. Ce qui échappa au carnage se hâta de prendre la fuite et de repasser le Jourdain.

Après avoir délivré son peuple de ses ennemis, Gédéon songea à détruire l'idolâtrie qui avait attiré tant de calamités sur Israël. S'il ne parvint pas à l'éteindre entièrement, il réussit du moins à rendre le crime timide, à lui donner des bornes qu'il n'osa franchir de son vivant avec cette liberté scandaleuse qui provoquait infailliblement la vengeance du Seigneur. Gédéon gouverna le peuple pendant quarante ans, après quoi il mourut plein de jours et de mérites ; heureux par ses exploits, mais plus glorieux encore par sa ressemblance avec le Messie, dont il est la quatorzième figure.

- Gédéon est le dernier d'entre ses frères. Notre-Seigneur a bien voulu paraître comme le dernier d'entre les hommes.
- Gédéon, malgré sa faiblesse, est choisi de Dieu pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madianites. Notre-Seigneur, malgré Sa faiblesse apparente, est choisi de Dieu pour délivrer le monde de la tyrannie du démon.
- Gédéon, avant de délivrer son peuple, offre un sacrifice. Ce n'est qu'après S'être offert en sacrifice sur la Croix, que Notre-Seigneur délivre le monde.
- Deux grands miracles prouvent que le Seigneur a choisi Gédéon. Des miracles plus grands prouvent que Notre-Seigneur est le Libérateur des hommes.
- Par le premier miracle fait en faveur de Gédéon, la toison seule est couverte de rosée, tandis que toute la terre alentour est sèche. Le seul peuple juif est arrosé par Notre-Seigneur des bénédictions du Ciel.
- Par le second miracle fait en faveur de Gédéon, la toison demeure sèche, tandis que toute la terre est couverte de rosée. En punition de ses ingratitude, le peuple juif est privé de la rosée céleste, tandis que toutes les nations la reçoivent par les Apôtres de Notre-Seigneur.
- Gédéon marche au combat contre une nuée d'ennemis avec trois cents hommes. Notre-Seigneur marche à la conquête de l'univers entier avec douze pêcheurs.
- Les soldats de Gédéon ne s'arrêtent pas même pour boire. Pour convertir le monde, les Apôtres de Notre-Seigneur oublient les choses les plus nécessaires à la vie, et se privent de toutes les satisfactions terrestres.
- Les soldats de Gédéon n'ont point d'armes. Les soldats de Notre-Seigneur n'ont point d'armes non plus.
- Les soldats de Gédéon n'ont que des trompettes et des flambeaux. Les Apôtres de Notre-Seigneur n'ont que la trompette de la prédication et le flambeau de la charité.
- Les soldats de Gédéon triomphent des Madianites. Les Apôtres de Notre-Seigneur triomphent du monde entier.
- Gédéon affaiblit l'idolâtrie. Notre-Seigneur détruit l'idolâtrie.

Cette figure nous dit de plus que les précédentes que Notre-Seigneur sauvera le monde par les plus faibles moyens, et que les Gentils seront mis à la place de Juifs.

## CHAPITRE XIII

LES ISRAÉLITES RETOMBENT DANS L'IDOLÂTRIE. - ILS SONT RÉDUITS EN SERVITUDE PAR LES PHILISTINS. - ILS ONT RECOURS AU SEIGNEUR. - SAMSON EST ENVOYÉ POUR LES DÉLIVRER. - IL BRÛLE LES MOISSONS DES PHILISTINS. - ENLÈVE LES PORTES DE GAZA. - IL EST TRAHI. - IL MEURT. - SAMSON, QUINZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Les fidèles Israélites pleurèrent la mort de Gédéon dès qu'il leur fut enlevé ; mais ils ne sentirent bien toute la grandeur de leur perte que par le renouvellement de l'idolâtrie et les calamités qui en furent la suite. On encensa les idoles ; on renonça à l'alliance du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pour faire de sacrilèges traités avec Baal, et on jura de le reconnaître pour Dieu. La résolution fut si générale et si rapide, qu'à peine serait-elle croyable, si ce que nous avons déjà vu de la conduite des Hébreux n'apprenait à tout croire de leur inconstance.

Ils ne portèrent pas loin le châtiment de leurs prévarications. Les Philistins, nation idolâtre qui habitait un petit canton de la Terre promise, appelée Palestine, les réduisirent à la plus humiliante servitude. Ils désarmèrent tous les Hébreux : ils leur enlevèrent même tous leurs ouvrages en fer et en acier, en sorte que c'était même chez les Philistins qu'on allait de tous les quartiers d'Israël pour faire aiguiser le soc des charrues. Telle fut la nouvelle espèce de servitude que les Israélites éprouvèrent d'abord pendant vingt années. Ils crièrent alors vers le Seigneur. Mais leur inconstance avait besoin d'une longue épreuve, aussi leur esclavage se prolongea encore pendant vingt autres années. Toutefois, durant

cette époque un nouveau Juge, que Dieu leur donna pour les soulager, en adoucissant beaucoup la rigueur, jusqu'à ce qu'en finissant ses jours, il épouvanta tellement les ennemis de son peuple, que le joug des Philistins sembla tout à fait rompu et la liberté d'Israël entièrement recouvrée.

Ce nouveau Juge, si différent des autres sauveurs d'Israël, ce guerrier qui, sans compagnons, sans armes, sans soldats, lutte seul contre tout un peuple, est le célèbre Samson, si fameux dans l'histoire du peuple de Dieu. Il fut miraculeusement accordé aux prières de son père et de sa mère. Le Seigneur bénit cet enfant en lui donnant une force de corps prodigieuse, et en lui révélant les grandes actions qu'il devait faire, en qualité de libérateur d'Israël, contre les Philistins. Il reconnut qu'il était né leur fléau, qu'il avait sur eux tous les droits du grand Maître qui l'envoyait ; qu'il n'était point astreint aux formalités ni aux déclarations de guerre, et que tout ce qu'il ferait à la ruine de ces idolâtres serait avoué du Seigneur. Plein de ces grandes idées, il n'eut pas plus tôt atteint l'âge de vingt ans qu'il se mit en action.

Il fit un voyage chez les Philistins, et, pour avoir occasion de leur faire tout le mal qu'ils méritaient, il résolut de s'y marier. Son père et sa mère y consentirent avec peine, car ils ignoraient que ce fût le Seigneur qui conduisait toute cette affaire. Cependant ils accompagnèrent leur fils pour régler les conditions de l'alliance. Comme ils approchaient de la ville, ils entrèrent dans une vigne où Samson s'écarta insensiblement. C'est là qu'il fit le premier essai de ses forces prodigieuses.

Il aperçut un jeune lion qui, la fureur dans les yeux, s'avancait vers lui en rugissant. Samson n'avait à la main ni armes ni bâtons ; mais animé de l'esprit du Seigneur, il saisit l'animal et le met en pièces avec la même facilité qu'il eût fait d'un jeune chevreau. Il n'en dit pas un mot à ses père et mère.

Le mariage conclu, Samson revint dans son pays, en repassant par le vignoble, il fut curieux d'y voir le cadavre du lion qu'il avait tué. Quelle fut sa surprise de trouver, dans la gueule du lion mort, un essaim d'abeilles et un rayon de miel ! Bientôt il revint pour célébrer ses noces : trente jeunes Philistins y assistèrent. Je veux, dit-il aux Philistins, suivant l'usage de ce temps-là (L'histoire profane nous offre bien des exemples de ce fait ! voyez la vie d'Esopé, etc.), vous proposer une énigme : je vous donnerai sept jours pour l'expliquer. Si vous devinez juste, je vous donnerai trente habillements ; mais si vous ne pouvez y réussir, vous m'en donnerez autant que je vous en promets. Les jeunes Philistins se piquèrent d'honneur, et la gageure fut acceptée. Voici donc l'énigme, leur dit Samson : Celui qui dévore a fourni la nourriture, et la douceur est sortie de la force. L'énigme était facile pour qui aurait su la rencontre du lion déchiré par Samson, et du miel trouvé dans sa gueule ; mais personne n'en avait connaissance.

Les Philistins se mirent à la torture ; mais ils eurent beau chercher, ils ne trouvaient rien qui les satisfît. Ils eurent recours à l'épouse de Samson, elle ne réussit point d'abord à vaincre le silence de son mari ; le septième jour arrivait, la Philistine fit tant par ses importunités, que Samson fatigué se laissa vaincre et lui expliqua le mystère que l'infidèle s'empressa d'aller dire aux Philistins. Ils vinrent trouver Samson, et, d'un air triomphant, lui donnèrent le mot de l'énigme. Vous avez raison, dit-il, j'ai perdu la gageure, je la paierai ; à l'instant l'esprit de Dieu fond sur lui, il court hors de la ville, tue trente Philistins et en apporte la dépouille. Après cette terrible exécution, il quitte brusquement son épouse sans lui dire adieu et se retire chez son père. Quelque temps après il apprend que cette femme, se croyant méprisée, avait épousé un des jeunes Philistins qui assistaient aux noces. Cet affront était trop sensible pour que Samson le laissât impuni. Il déclara la guerre à tous les Philistins.

C'était alors le temps de la récolte, et les blés, dans leur maturité, n'attendaient que la main des moissonneurs. Samson prit de là occasion de rêver une sorte de vengeance dont peut-être jamais on ne s'était avisé. La terre d'Israël était infestée d'une multitude de renards, et les voyageurs attestent qu'encore aujourd'hui, souvent les habitants sont forcés de se rassembler pour les détruire, sans quoi ils ravageraient les campagnes. Samson leur donna la chasse et en prit jusqu'à trois cents. Il les lia deux à deux par la queue à laquelle il attachait une torche allumée. En cet état, il les lâcha dans les belles plaines des Philistins qui se préparaient à couper leur froment. Les renards furieux couraient sans s'arrêter et mettaient le feu partout sans qu'il fût possible d'éteindre l'incendie en tant d'endroits différents. Les blés furent brûlés sans ressource, le feu se communiqua aux vignes et aux oliviers. La perte fut irréparable et la famine en fut la suite.

Après cette exécution, Samson se retira dans une caverne de rocher, sur le territoire de la tribu de Juda. Les Philistins ne tardèrent pas à connaître l'auteur de leur disgrâce et à découvrir le lieu de sa retraite. Ils rassemblèrent une armée dans les formes et vinrent camper à quelque distance de la caverne. Les habitants de la tribu de Juda se joignirent à eux. On détacha trois mille hommes de cette tribu, avec ordre de se saisir de Samson. On le trouva dans sa caverne. On lui fit de grands reproches sur ses téméraires vengeances. De quoi se plaignent les Philistins, répondit-il froidement, je les traite comme ils l'ont mérité ? Quoi qu'il en soit, dirent les soldats, nous venons vous prendre et vous livrer entre leurs mains. Jurez-moi que vous ne me tuerez point, dit Samson, et je m'abandonne à vous. On donna à Samson l'assurance qu'il demandait ; on le lia avec deux cordes neuves, on l'enleva de son fort et on le porta à la vue du camp ennemi.

Dès qu'il fut aperçu des Philistins, ce ne furent qu'acclamations et cris de joie. Ils coururent pour se saisir du prisonnier ; mais pour être fortement enchaîné, Samson n'était pas pris. L'esprit du Seigneur s'empare de lui, il brise ses liens, il trouve sous ses mains la mâchoire d'un âne, étendue sur la terre ; il s'en saisit, et, dans l'impétuosité d'une seule course, il tue jusqu'à mille Philistins, le reste est mis en fuite et c'est à qui regagnera plus vite un lieu de sûreté.

Samson, vainqueur de ses ennemis, se reposa paisiblement à l'ombre des ailes du Seigneur. Il n'eut pas plus tôt réparé ses forces qu'il songea à continuer ses exploits contre les ennemis de son peuple. Il est à croire que pendant les vingt années qu'il fut Juge en Israël, il en fit un grand nombre qui ne sont pas connus, et qu'il rendit les Philistins beaucoup plus traitables. Ce qu'il y a de certain, c'est que le seul bruit de son nom les faisait trembler.

Un jour il entra dans une de leurs villes nommée Gaza, il fut reconnu et trahi par la personne chez qui il se retira. Elle avertit ses concitoyens qu'elle tenait la proie dont on s'efforçait inutilement de se saisir depuis si longtemps. Les Philistins

profitèrent de cet avis. Ils n'osèrent cependant l'attaquer dans la crainte qu'au premier bruit qu'ils feraient, ce lion ne s'éveillât et ne remplit leur ville de sang, avant qu'on pût l'arrêter. Ils se contentèrent de bien fermer les portes de la ville ; ils y mirent des gardes pendant la nuit afin de le tuer le matin lorsqu'il voudrait sortir. Samson dormit jusqu'à minuit ; à cette heure il se leva et vint à la porte de la ville. Ce fut en cette occasion que parut plus que jamais la force prodigieuse du héros d'Israël : il enleva les deux battants des portes avec les verroux et les serrures, il les chargea sur ses épaules et il les porta au sommet d'une montagne. Les sentinelles, éveillées au bruit, ne furent pas tentées de courir après lui.

Ces actions nous paraissent bien extraordinaires, mais il fallait qu'elles le fussent, pour frapper les esprits d'un peuple grossier. Pour confondre l'orgueil des Madianites, Dieu avait vaincu leur armée de cent trente-cinq mille hommes avec les trois cents soldats de Gédéon, armés seulement de trompettes et de flambeaux ; aujourd'hui, pour confondre l'orgueil des Philistins, il juge à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme ; plus tard, le prodige sera encore plus grand, ce sera lorsqu'il fera faire la conquête du monde par douze pauvres pêcheurs.

D'ailleurs, si l'on veut y regarder de près, on verra que ces prodiges entraient admirablement dans le plan de la Providence. Préserver de l'idolâtrie un peuple vivant au milieu des nations idolâtres, porté lui-même par tous les penchants de son cœur au culte séduisant des idoles, rappeler à la connaissance d'un seul Dieu les nations païennes, tel fut, depuis le déluge jusqu'au Messie, le but du Dieu créateur et père, qui veille sur tous les enfants des hommes. Or, pour atteindre ce but, quel moyen plus efficace que celui des miracles ? Et quels miracles plus propres à frapper des peuples ignorants et grossiers, des peuples enfants qui ne vivent guère que par les sens, que tous ces prodiges opérés dans l'ordre naturel, et qui prouvaient si bien que toutes les créatures adorées comme des dieux, n'étaient que des jouets dans la main du seul vrai Dieu, et que ce seul vrai Dieu se trouvait en Israël ?

Les Philistins, désespérant de vaincre Samson à force ouverte, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent une femme de leur nation, nommée Dalila, chez laquelle Samson s'arrêtait souvent, à tirer de lui son secret et à savoir d'où lui venait cette force prodigieuse. Si vous y parvenez, lui dirent-ils, nous vous donnerons chacun onze cents sicles d'argent ; Dalila promit. Dès la première fois qu'elle revit Samson : Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle avec grand empressement, d'où vient votre force prodigieuse, et quels liens il faudrait employer pour vous tenir captif ? Une pareille question, de la part d'une femme philistine, n'avait pas assurément de quoi surprendre un homme sage. Samson le fut assez pour ne pas se trahir. Si on me liait, répondit-il, avec sept bonnes cordes faites de nerfs encore pleins de suc, je ne pourrais m'en défaire et je serais aussi faible que les autres hommes.

Il ne l'eut pas plus tôt quittée, qu'elle fit avertir les Philistins de ce qu'elle avait découvert. Ils se rendirent chez elle en assez grand nombre, et ils apportèrent les cordes de nerfs qu'elle avait demandées. Elle cacha ses amis dans une chambre voisine de l'appartement où elle recevait Samson. Il vint le jour qu'on l'attendait, et il eut la complaisance de se laisser lier par cette femme avec les cordes qu'il avait indiquées. Aussitôt elle se mit à crier : Samson, sauvez-vous, les Philistins vont vous saisir. Au cri de Dalila, le fort d'Israël rompt ses liens avec la même facilité que le feu consume un filet d'étoupes. Dalila se plaignit de ce qu'il l'avait trompée. Aujourd'hui du moins, lui dit-elle, apprenez-moi votre secret. Samson lui donna encore le change plusieurs fois. Dalila, cependant, ne cessait de se plaindre, et ne lui laissait pas un instant de repos. Vaincu par les importunités et les larmes de cette femme perfide, Samson commit enfin la déplorable indiscretion qui le perdit. Je suis Nazaréen, lui dit-il, consacré à Dieu dès mon enfance. Un des engagements de ma consécration, c'est de ne point me faire couper les cheveux ; jamais le rasoir n'a passé sur ma tête. Si on vient à bout de me raser, ma force m'abandonnera.

Aussitôt Dalila fit avertir les princes des Philistins. Ils se rendent au jour marqué dans la chambre voisine de celle de Samson. Celui-ci s'endort. Dalila lui fait couper les sept tresses de cheveux auxquelles sa force était attachée. L'opération achevée, la perfide s'écrie : Samson, éveillez-vous, les Philistins vont vous surprendre. Samson s'éveille à ce cri ; mais, hélas ! l'esprit du Seigneur n'était plus avec lui : toute sa force l'avait abandonné. Les Philistins sortent de leur embuscade, se jettent sur lui, ils l'attachent avec de fortes chaînes, ils lui crèvent les yeux, et ils le conduisent à Gaza. Là, ils l'enfermèrent dans une prison, où ils lui faisaient tourner une meule de moulin.

Quelque temps après, les princes des Philistins ordonnèrent une fête solennelle pour remercier leur Dieu, nommé Dagon, de leur avoir livré le fléau de la nation. Les princes et les grands seigneurs du pays se rendirent à Gaza ; on s'assembla dans le temple ; la multitude des victimes qu'on immola fut innombrable. Les sacrifices étant achevés, on se mit à faire des festins de tous les côtés du temple, qui retentit des louanges de Dagon. Il ne manquait qu'une chose à la fête pour la terminer à la satisfaction générale : c'était Samson, chargé de fers, et livré aux insultes de l'assemblée. On le fit venir.

Un enfant conduisait le pauvre aveugle par ses chaînes, et il le plaça entre deux colonnes, au milieu de l'édifice. Là, on le fit servir de passe-temps à la multitude. Samson, dont les cheveux avaient commencé de croître, sentit ses forces revenir ; il ne parut s'offenser de rien le jeu qui plaisait aux spectateurs dura longtemps ; il en attira même de nouveaux qui se placèrent dans les vestibules et jusque sur les toits, pour avoir leur part de la barbare comédie qu'on représentait. Le nombre de ces nouveaux venus, sans y comprendre les princes et les seigneurs, et ceux des citoyens qui avaient assisté aux festins dans le temple de l'idole, montait à environ trois mille personnes, hommes et femmes.

L'occasion était belle pour délivrer Israël des rois, ses persécuteurs, et pour faire un coup d'un si grand éclat, que toute la Palestine en fût effrayée. Le Seigneur en inspira le dessein à Samson, après lui en avoir rendu le pouvoir ; et quoiqu'il dût lui en coûter la vie, le héros généreux ne balança pas à l'exécuter. Le toit du temple était soutenu par deux colonnes principales. Samson, qui connaissait la structure de l'édifice, dit au petit garçon qui lui servait de guide : Laissez-moi, que je touche les deux grosses colonnes qui soutiennent le temple, afin de m'y appuyer et de me reposer un peu. En cet état, il invoqua le Seigneur son Dieu : Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu ! lui dit-il ; rendez-moi ma force, afin que je venge d'un seul coup les deux plaies qu'ils m'ont faites en m'arrachant les deux yeux : il est temps qu'en

vengeant Votre gloire je punisse leur cruauté. Saisissant alors les deux colonnes : Mourons, dit-il, mais mourons avec les Philistins. A l'instant il ébranle avec vigueur les deux colonnes ; le temple s'écroule, et tombant avec un horrible fracas, il écrase tous les princes des Philistins et toute la multitude qui s'y était rassemblée. Samson périt sous les ruines ; mais, en mourant, il fit périr avec lui plus d'ennemis de Dieu, qu'il n'en avait mis à mort durant toute sa vie. Sa mort acheva le grand ouvrage de l'affranchissement d'Israël, qu'il avait si heureusement commencé durant sa vie, et ce fut proprement le jour où il ensevelit avec lui les tyrans de son peuple, qu'il mérita les beaux noms de Sauveur de ses frères, et de Vengeur de leur liberté. Aussi, Samson a toujours été regardé comme une figure du Messie.

- En effet, Samson naît d'une manière miraculeuse. Notre-Seigneur naît aussi d'une manière miraculeuse.
  - Samson passe vingt ans avec son père et sa mère sans se faire connaître pour le Sauveur de son peuple. Notre-Seigneur passe trente ans avec Marie, Sa mère, et Joseph, Son père nourricier, sans se faire connaître pour le Sauveur des hommes.
  - Samson prend une épouse chez les Philistins. Notre-Seigneur choisit l'Église, Son épouse, parmi les nations païennes.
  - Samson tue un lion qui venait pour le dévorer. Notre-Seigneur terrasse le monde païen qui, comme un lion, chercha pendant trois siècles à dévorer l'Église naissante.
  - Samson trouve un rayon de miel dans la gueule du lion. Notre-Seigneur trouve, dans les Païens, autrefois ennemis des Chrétiens, des hommes d'une douceur et d'une charité toute céleste.
  - Samson tue mille Philistins avec la mâchoire d'un âne. Notre-Seigneur terrasse le monde avec le moyen le plus faible en apparence : Sa Croix.
  - Samson est enfermé par ses ennemis dans la ville de Gaza. Notre-Seigneur est enfermé par Ses ennemis dans le tombeau.
  - Samson s'éveille au milieu de la nuit, emporte les portes et les serrures, et, malgré les gardes, sort vainqueur de la ville où il était prisonnier. Notre-Seigneur, après être descendu aux limbes où il brise les portes de l'Enfer et de la mort, sort plein de vie du tombeau, malgré les gardes.
  - Samson, en mourant, fait tomber le temple de Dagon. Notre-Seigneur, en mourant, renverse le temple du démon, c'est-à-dire l'idolâtrie.
  - Samson, en mourant, fait plus de mal aux Philistins qu'il ne leur en avait fait pendant toute sa vie. Notre-Seigneur, en mourant, fait plus de mal au démon, et S'attire plus de Disciples qu'il n'avait fait pendant toute Sa vie.
- Cette figure ajoute trois nouveaux traits au tableau du Messie. Elle nous révèle
- 1° que le Messie naîtra d'une manière miraculeuse ;
  - 2° qu'Il choisira l'Église, Son épouse, parmi les Gentils ;
  - 3° que par Sa mort Il remportera, sur le démon, une victoire complète qui couronnera toutes Ses œuvres.

## CHAPITRE XIV

HÉLI, JUGE D'ISRAËL. - SAMUEL LUI SUCCÈDE. - ELECTION DES ROIS. - SAÛL, PREMIER ROI D'ISRAËL. - IL EST REJETÉ DE DIEU. - DAVID, JEUNE BERGER, CHOISI À SA PLACE. - IL CALME LES FUREURS DE SAÛL. - DAVID COMBAT GOLIATH. - MORT DE SAÛL. - DAVID PREND LA FORTERESSE DE SION. - TRANSPORT DE L'ARCHE. - OZA FRAPPÉ DE MORT. - DAVID DANSE DEVANT L'ARCHE. - SEPTIÈME PROMESSE DU MESSIE FAITE À DAVID.

Après la mort de Samson, ce fut le Grand-prêtre Héli qui jugea Israël. C'était un homme irréprochable dans ses mœurs ; mais il attira sur lui, sur sa famille et sur tout le peuple, les plus terribles effets de la vengeance du Seigneur, par sa négligence à réprimer les désordres de ses deux enfants, Ophni et Phinéas. Dans un combat contre les Philistins, les Israélites sont vaincus ; trente mille demeurent sur la place ; l'arche sainte est prise par les ennemis ; les deux fils d'Héli périssent et leur infortuné père, en apprenant ces tristes nouvelles, tombe du haut de son siège se fend la tête et meurt.

Samuel fut appelé de Dieu pour succéder à Héli. Il remporta sur les Philistins une grande victoire, qui les abattit tout à fait. Ce grand homme rendit au culte divin sa première pureté, en exterminant du milieu d'Israël toutes les divinités muettes des nations. En ce temps-là, eut lieu dans le gouvernement des Hébreux, un changement qui nous offre une nouvelle preuve de l'ingratitude de ce peuple inconstant. Comme nous avons dit, les Juges n'étaient que des magistrats d'une république, dont le Seigneur était le monarque : mais Samuel étant devenu vieux, les Israélites se dégoûtèrent de cette administration, et voulurent, à l'exemple des peuples voisins, avoir des rois pour les gouverner.

Le premier fut Saül ; deux ans après qu'il fut monté sur le trône, il osa désobéir à Dieu, et méprisa les lois de la Religion ; il fut réprouvé, et sa couronne placée sur une tête plus digne. Du vivant même de Saül, David, jeune berger de la tribu de Juda, fut élu secrètement à sa place par Samuel, et sacré roi à l'âge de seize ans, par l'effusion d'une huile sainte. Voici comment la chose se passa.

Un jour, le Seigneur fit entendre sa voix à Samuel. Prenez, lui dit-il, votre vase d'huile, et allez à Bethléem, chez Jessé : c'est un de ses fils que je destine à la couronne. Samuel se rend à Bethléem, et invite Jessé et sa famille à manger avec lui. Faites venir vos fils devant moi, dit Samuel à Jessé. Jessé lui en présenta sept. N'en avez-vous plus d'autre ? lui dit Samuel. Il m'en reste un, reprit le père, mais c'est un enfant de quinze à seize ans, que j'occupe encore à garder les troupeaux. Faites-le venir, dit le Prophète, nous ne nous mettrons point à table que je ne l'aie vu le petit David arriva.

C'était un enfant bien fait, d'un teint vif et d'une figure aimable. A peine eut-il paru, que le Seigneur dit à Samuel : Voilà le roi d'Israël, consacrez-le sans différer. A l'instant, Samuel versa sur la tête de David le vase d'huile qu'il avait apporté. A dater de ce jour, l'esprit du Seigneur se reposa sur David, et abandonna le malheureux Saül. En même temps, ce prince fut saisi d'un esprit malin qui par la permission de Dieu, l'agitait violemment. La consécration de David demeura

secrète dans tout le royaume. Lui-même, assuré d'une couronne qu'il ne devait porter qu'à trente ans, l'attendit quatorze ans entiers de la main de Dieu, sans que jamais il donnât un juste sujet de le soupçonner d'y prétendre.

Cependant les officiers de Saül voyant leur maître cruellement tourmenté par le malin esprit, lui conseillèrent d'employer, contre la violence du mal, le son des instruments. Saül fit chercher dans tout le royaume le plus habile joueur de harpe. On lui rapporta qu'un des fils de Jessé savait parfaitement jouer de cet instrument. On ajouta qu'il se nommait David, Saül ordonna de le faire venir à l'instant. David arrive à la cour. Dès la première vue, Saül conçoit pour lui une vive tendresse et le fait son écuyer. Toutes les fois que le mauvais esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe et en tirait des sons si doux, que le malade s'en trouvait beaucoup mieux.

Peu de mois après, les Philistins déclarèrent la guerre aux Israélites. Les deux armées furent bientôt en présence, et campèrent sur deux montagnes séparées par une vallée profonde ; mais on fut longtemps à se regarder, à se mesurer, à se menacer, lorsque tout à coup on vit paraître un spectacle qui attira toute l'attention des deux armées.

Un homme du parti des Philistins s'avança sur le bord de la montagne, et fit signe aux Hébreux qu'il voulait leur parler : il se nommait Goliath. C'était un géant d'une taille monstrueuse, fort à proportion de sa grandeur, et d'une mine à jeter l'effroi dans toute une armée. Il avait en tête un casque d'airain, il marchait revêtu d'une cuirasse d'airain. Ses jambes étaient couvertes de bottes d'airain, et il avait sur les épaules un bouclier aussi d'airain. La lance qu'il portait à la main était d'une pesanteur presque incroyable : le fer seul pesait environ trois cents livres. En cet équipage, le géant, précédé de son écuyer, vint se présenter à la vue des troupes d'Israël rangées en bataille sur la montagne opposée, et leur proposa un défi : Choisissez parmi vous un champion, leur dit-il, qui vienne combattre contre moi ; si je suis vaincu, les Philistins seront les esclaves des Israélites ; mais si j'ai l'avantage, les Israélites seront les esclaves des Philistins : toute l'armée de Saül fut saisie de frayeur. Les insultes de Goliath durèrent quarante jours, pendant lesquels, matin et soir, le monstrueux géant ne manquait pas de recommencer insolemment son défi.

David, qui était retourné à la garde des troupeaux de son père, n'était pas à l'armée. Il y arriva pendant que Goliath faisait ses insultes : il en fut indigné. Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin ? demanda le jeune berger. On lui dit que Saül avait promis une récompense magnifique. Plein de confiance au Seigneur, David se présenta devant Saül et lui dit : Je suis prêt à aller combattre ce Philistin. Vous n'y pensez pas, reprit Saül, vous ne tiendrez pas devant ce monstre : vous n'êtes encore qu'un enfant élevé à conduire des troupeaux, et Goliath est un géant qui, depuis sa jeunesse, n'a point fait d'autre métier que celui des armes. David insista en disant : Je ne compte ni sur mes forces ni sur mon courage, mais sur la protection du Seigneur.

Tant de courage et de religion dans un enfant persuadèrent Saül : Allez, mon fils, dit-il à David, et que le Seigneur soit avec vous. A l'instant il mit son propre casque sur la tête de David ; il le revêtit de sa cuirasse, il lui ceignit son épée. David se mit à faire quelques pas pour essayer s'il ne serait point embarrassé dans ses armes. Je ne puis pas marcher ainsi vêtu de fer, dit-il à Saül, je n'y suis pas accoutumé. A ces mots, il quitte cette armure, prend son bâton de berger, choisit dans le lit du torrent cinq cailloux des plus polis, les met dans sa panetière, saisit sa fronde, prend congé du roi, et marche à la rencontre du Philistin.

Goliath le vit s'avancer : mais quand il eut reconnu que c'était un jeune homme, un enfant d'un teint délicat, et qui n'avait rien de remarquable que la beauté de son visage, il crut qu'on l'insultait. Piqué de se voir en tête un adversaire si peu digne de lui, il lui cria de sa voix de tonnerre : Suis-je un chien pour que tu viennes m'attaquer avec un bâton ? Approche donc, et je vais donner ton corps en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Je viens au nom du Seigneur des armées, lui répondit David, au nom du Dieu des bataillons d'Israël, auxquels tu n'as pas craint d'insulter ; c'est lui qui va te livrer entre mes mains, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël. David parlait encore que déjà le géant s'avançait pour le combattre ; de son côté, David marche à sa rencontre. Les deux armées attentives attendaient en silence le succès de ce fameux combat.

Sans perdre un instant, David met la main dans sa panetière, en tire une pierre, la place dans sa fronde, la lance et frappe son ennemi au milieu du front. Le coup fut si vigoureusement porté, que la pierre s'enfonça fort avant dans la tête de Goliath : le colosse tombe sans mouvement, étendu sur la place. David court, se jette sur lui, lui arrache son épée et lui coupe la tête.

A cette vue, les Philistins prirent la fuite : les Israélites les poursuivirent avec de grands cris et en firent un horrible carnage. David, au retour du combat, fut présenté à Saül. Il portait à la main la tête de Goliath, comme un trophée de sa victoire. Saül, accompagné de David et de toute l'armée, rentra dans l'intérieur de son royaume. Par toutes les villes où l'on passait, les femmes venaient au-devant du vainqueur, et dansant au son des instruments, elles disaient : Saül a défait mille Philistins, mais David en a tué dix mille. Cet éloge excita la jalousie de Saül qui essaya de donner la mort à David ; mais David échappa par la fuite aux coups de ce prince. Quelques années après, Saül périt dans une bataille, et David fut reconnu pour roi, d'abord par la tribu de Juda, et ensuite par les onze autres tribus d'Israël. Il commença son nouveau règne par une expédition bien glorieuse.

Jérusalem, la plus belle, la plus grande et la plus forte ville de la Terre promise, était depuis longtemps au pouvoir des enfants d'Israël : ils en avaient exterminé les habitants, mais une partie s'était retirée dans la ville haute, située sur la montagne de Sion dont il est si souvent parlé dans l'Écriture. Là, ils occupaient une citadelle si forte, qu'on la regardait comme imprenable. Depuis près de quatre cents ans, les Hébreux avaient inutilement tenté de s'en emparer. David vint y mettre le siège et somma les habitants de se rendre. Ils lui répondirent par des railleries : Non, David, vous n'entrerez point dans la forteresse de Sion ; nous redoutons si peu vos efforts que nous ne vous opposerons que les aveugles et les boiteux. David ne s'étonna point de cette insolente réponse. Il fit publier dans toute l'armée que celui qui, le premier, monterait sur la muraille de Sion et qui tuerait ces aveugles et ces boiteux qu'on lui opposait, recevrait de lui pour récompense le titre de général de ses armées. Joab, neveu de David, fut le héros qui mérita cet honneur.

La forteresse fut emportée d'assaut, et David en fit son palais. Ainsi, Jérusalem devint la capitale du royaume, la demeure des rois, et bientôt après le siège de la Religion, par le transport qui s'y fit de l'arche d'alliance.

David, qui avait encore plus de religion qu'il n'avait de courage, forma le dessein de placer l'arche du Seigneur dans la citadelle dont il venait de s'emparer. La proposition qu'il en fit au peuple fut reçue avec applaudissement. Il fit tendre dans son palais un magnifique pavillon pour la recevoir. Dans toute l'étendue de la Palestine, les peuples furent invités à se rendre à Jérusalem pour la cérémonie. Les tribus d'Israël députèrent trente mille hommes choisis. David se mit à leur tête, suivi de la tribu de Juda presque tout entière. On monta sur la colline où était la maison d'Abinadab à qui on avait confié le soin de l'arche. On amena sur la colline un chariot neuf attelé de bœufs qui n'avaient pas encore servi, on y plaça l'arche sainte.

Un concours infini de peuple accompagna la marche. Le roi lui-même, environné de musiciens et de joueurs de toute sorte d'instruments, précédait immédiatement et faisait chanter les beaux cantiques qu'il avait composés. On arriva ainsi jusqu'àuprès de Jérusalem, avec des transports de joie et des sentiments de dévotion qu'on ne peut bien exprimer. Mais cette joie fut bientôt troublée par un accident. Les bœufs se mirent à s'agiter avec violence. L'arche pencha et parut en danger de tomber : un Lévite nommé Oza y porta la main pour la soutenir. La loi défendait, sous peine de mort, aux simples Lévites de toucher à l'arche du Seigneur. Dieu, pour inspirer au peuple assemblé le vif sentiment de respect que mérite sa présence, frappa de mort le téméraire.

Saisi de crainte à la vue de ce châtement, le roi n'osa, selon sa première pensée, recevoir l'arche dans son palais. Il se détermina à la déposer chez un homme vertueux qui s'appelait Obédédôm. Elle y demeura pendant trois mois. Ce précieux dépôt fut pour l'heureux Israélite une source de bénédictions. Alors David, rassuré par les faveurs, qui accompagnaient l'arche, reprit la résolution de la transporter dans son palais. Mais il eut soin qu'on ne négligeât aucune des précautions que demandait la sainteté du dépôt.

Au jour indiqué, le roi se rendit chez Obédédôm avec les anciens d'Israël et les officiers de l'armée. Les Prêtres prirent l'arche sur leurs épaules, et lorsqu'on avait fait six pas, on immolait une victime. Le roi avait quitté ses ornements royaux. Il était revêtu comme les Lévites, d'une robe de fin lin. A la tête du cortège et tenant sa harpe à la main, accompagné de sept chœurs de musique, il animait par ses chants la joie publique. Toutes les voix et tous les instruments lui répondaient. Il dansait lui-même devant l'arche en signe d'allégresse. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avait été préparé, le roi termina la fête par de somptueux sacrifices et par des largesses qu'il fit au peuple.

Ces vives démonstrations de piété de la part de David ne furent pas du goût de Michol, son épouse. Pendant le cours de la cérémonie, cette princesse s'était tenue à la fenêtre de son appartement, d'où elle voyait tout l'ordre de la marche. Elle crut la dignité royale avilie par les chants, la musique, les danses du roi son époux, et surtout par le dépouillement des habits royaux dont David n'avait pas cru devoir étaler le luxe dans une assemblée de religion.

Elle lui dit en raillant : Le roi d'Israël s'est fait aujourd'hui beaucoup d'honneur en dansant comme les bouffons en présence de ses sujets. David lui répondit : Oui, j'ai dansé devant le Seigneur qui m'a choisi pour être le chef de Son peuple: je m'abaisserai encore davantage, et je serai méprisable à mes propres yeux, pour honorer Celui qui est le Maître souverain des rois et des sujets. Ainsi parla ce grand prince qui savait mieux qu'aucun roi de la terre, allier ensemble l'humilité d'un saint et la majesté d'un monarque. Pour s'être moquée de lui, Michol fut privée d'enfants le reste de ses jours.

Tant d'honneurs rendus à l'arche d'alliance ne suffisaient point encore à la religion du pieux monarque. J'ai un palais superbe, disait-il, j'habite sous des lambris de cèdre, et l'arche du Seigneur n'est couverte que de peaux. Il forma donc le projet de bâtir un temple digne de la majesté du Dieu d'Israël.

Un jour qu'il était tout occupé de ce dessein, le Seigneur se fit entendre à lui par la bouche du prophète Nathan. Ce fut le moment que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob choisit pour renouveler la promesse du Messie. Vous savez, dit-Il à David, que depuis le jour où J'ai tiré les enfants d'Israël de leur captivité d'Égypte jusqu'à celui où Je vous parle, J'ai été voyageur comme Mon peuple. Je l'ai suivi partout et Je n'ai point eu d'autre demeure qu'un tabernacle et une tente. Cependant, ce ne sera pas vous qui Me bâtirez un temple : cet honneur est réservé à votre fils. Je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous. J'établirai son trône pour toujours : Je serai son père et il sera Mon fils : votre maison subsistera à jamais, et votre trône sera éternel.

Quel est ce fils que le Seigneur promet avec des expressions si magnifiques : Est-ce Salomon ? Non, puisque Salomon n'est pas fils de Dieu et fils de David en même temps, et que l'éternité ne peut convenir à un pur homme et à un règne temporel. Quel est donc ce fils de David que le Seigneur promet ici ? C'est évidemment le Messie Notre-Seigneur. En effet, Notre-Seigneur seul est fils de Dieu et fils de David tout ensemble : Notre-Seigneur seul est éternel ; seul Il a affermi pour toujours le trône de David, puisque c'est en qualité d'Homme-Dieu, de Fils de Dieu et de Fils de David, qu'Il règne et qu'Il régnera toujours au Ciel et sur la terre.

Cette promesse nous aide beaucoup à découvrir le Messie : la première promesse faite à Adam nous annonçait un Rédempteur, sans nous dire ni le temps, ni le lieu de Sa naissance, ni le peuple d'où Il sortirait ; la seconde faite à Abraham, nous dit qu'Il naîtra de la race d'Abraham ; la troisième, faite à Isaac, nous dit qu'Il naîtra de lui ; la quatrième nous dit qu'Il naîtra, non pas d'Esaü, mais de Jacob ; la cinquième promesse, faite par Jacob mourant, nous avertit qu'Il sortira de la tribu de Juda ; enfin, la dernière promesse nous dit qu'Il sera de la famille de David. Désormais, toutes les nations du monde, toutes les tribus d'Israël et même toutes les familles de la tribu de Juda, excepté celle de David, sont mises de côté ; nous n'avons plus à chercher le Sauveur du genre humain que dans la famille de David. C'est ainsi que de degrés en degrés nous arriverons à mettre pour ainsi dire, le doigt sur l'enfant de Bethléem.

Au milieu de la gloire que David s'était acquise par ses exploits et ses vertus, ce prince si sage et si pieux s'oublia pendant quelque temps et montra par son exemple combien l'homme doit craindre sa propre faiblesse et se précautionner contre les dangers auxquels elle l'expose ; David commit deux crimes énormes. Il resta dans l'inimitié de son Dieu pendant une année, tant sont profondes les ténèbres que le péché jette dans les âmes même les plus saintes. Mais lorsqu'il vivait dans cet oubli de Dieu et de ses devoirs, le Seigneur eut pitié de lui et lui envoya le Prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même.

Le Prophète s'acquitta courageusement de sa commission. En punition de votre double crime, lui dit-il, l'épée ne sortira point de votre maison : c'est de votre famille que le Seigneur tirera les ministres de Sa vengeance ; elle va devenir un théâtre de malheurs.

David, frappé des reproches du Prophète, rentra en lui-même et reconnut sa faute. Oubliant qu'il était roi pour se souvenir seulement qu'il était pécheur, il se condamna lui-même sans excuse. J'ai péché contre le Seigneur, dit-il dans les sentiments d'une douleur amère et profonde. Il accepta avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa famille. Le Seigneur, qui ne rejette jamais un cœur contrit et humilié, lui fit dire par la bouche du même Prophète, qu'il lui rendait Son amitié ; mais dans l'intérêt de Sa gloire et dans celui même de David pénitent, Il lui fit expier les crimes qu'Il lui avait pardonnés.

Absalon, l'un des fils de David, se révolta contre lui. Il avait gagné l'affection de la multitude en se rendant populaire ; tous les matins il se trouvait à la porte du palais, et dès que quelqu'un se présentait pour terminer quelque affaire devant David, Absalon l'abordait et lui faisait mille caresses. Racontez-moi, disait-il, ce qui vous amène à la cour. Quand on avait satisfait à sa curiosité : en vérité, ajoutait-il, rien n'est plus juste et plus raisonnable que ce que vous demandez ; mais le moyen que vous ayez justice ! le roi n'a établi personne pour écouter les requêtes de ses sujets ! Si j'avais quelque autorité en Israël pour juger les sujets du roi, ils auraient un accès facile, j'écouterais tout le monde, j'y sacrifierais mon repos et je rendrais des jugements équitables. Si quelqu'un lui venait faire la cour, il lui tendait la main, il l'embrassait, il s'entretenait familièrement avec tout le monde et on ne sortait d'auprès de lui que charmé de son air affable, officieux et caressant.

Par ces discours et ces manières séduisantes, Absalon se fit un grand nombre de partisans. Lorsqu'il crut le moment favorable, il s'éloigna de Jérusalem sous prétexte d'aller accomplir un vœu : ses partisans l'accompagnèrent et il se fit déclarer roi. A cette nouvelle, une foule de peuple vint se joindre à lui et il marcha aussitôt sur Jérusalem.

Pour éviter de plus grands maux, David résolut de prendre la fuite. Accompagné de ses plus braves soldats, il quitta sa capitale : il avait alors plus de soixante ans. Il passa le torrent de Cédron et monta la montagne des Oliviers, la tête voilée et les yeux baignés de larmes. Cependant Absalon entra en triomphe dans Jérusalem : tout plia devant lui. David, de son côté, s'éloignait de plus en plus. Dans ce triste voyage, il but jusqu'à la lie le calice des humiliations. Un descendant de Saül, nommé Semeï, voyant ce prince dans l'état où le Seigneur l'avait réduit, voulut se donner le lâche plaisir de lui insulter à son aise ; il monta sur une colline, et suivant David pas à pas, il n'était point d'injures qu'il ne vomit contre lui ; il avait même l'insolence de lancer des pierres contre ce prince et contre sa troupe. Un des officiers de David lui demanda la permission d'aller châtier cet insolent ; le saint roi se contenta de cette réponse : Permettez à cet homme de maudire un coupable que Dieu punit, c'est le Seigneur qui Se sert contre moi de la malice de Semeï, et qui sommes-nous pour demander compte au souverain Maître de Sa conduite ?

Cependant, le séjour d'Absalon dans Jérusalem donna à David le temps de se reconnaître et de grossir son armée. Les rebelles se mirent en mouvement et vinrent camper assez près des troupes royales. On se disposa au combat de part et d'autre. David voulait commander en personne, mais on lui représenta qu'il était nécessaire de mettre sa vie en sûreté. Une nouvelle qui parvint au camp de David en ce moment, servit à animer l'espérance du succès. Achitophel, qui avait été l'âme de la conspiration, le conseiller d'Absalon, et qui avait livré au fils la couronne du père, outré de dépit de se voir méprisé, s'était pendu dans sa propre maison.

Avant de les envoyer au combat, David appela ses trois généraux et leur dit en présence de toute l'armée : Sur toutes choses, conservez mon fils Absalon. On en vint aux mains, l'armée des rebelles fut mise en déroute. Absalon lui-même, entraîné par les fuyards, se sauva dans la forêt voisine ; il y fut rencontré par des soldats de l'armée de David, qui, se souvenant des ordres du roi, le laissèrent échapper. Il était monté sur une mule d'une extrême vitesse ; mais comme il courait à toute bride, l'animal passa sous un grand chêne fort épais, le cavalier se trouva pris par la tête, soit que le cou se fût enfoncé entre deux branches, soit que sa chevelure extrêmement forte se fût entortillée de manière à l'attacher aux branches de l'arbre. La mule passa et le laissa suspendu entre le Ciel et la terre.

Dans cet état, il fut aperçu par un soldat de l'armée de David qui courut vite à Joab : J'ai vu, dit-il à ce général, le fils du roi suspendu à un chêne dans la forêt. Tu l'as vu, reprit Joab, et tu ne lui a pas passé ton épée au travers du corps ; je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. Vous m'en donneriez mille, répondit le soldat, que je ne porterais pas la main sur le fils du roi ; nous étions tous présents lorsqu'il vous donnait ordre de lui conserver sur toutes choses son fils Absalon. Puisque tu ne le veux pas, reprit Joab, je le ferai, moi. A ces mots il prit trois dards et courut vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Il y trouva le misérable Absalon, lui perça le cœur de trois coups, et comme il palpitait encore, toujours suspendu au même chêne, dix jeunes écuyers ou aides de camp de Joab, coururent au prince et l'achevèrent à grands coups d'épée : terrible mais juste châtiment d'un fils révolté contre son père.

Ce général dépêcha aussitôt un courrier pour porter à David la nouvelle de sa victoire. En arrivant, le courrier se jeta aux genoux du roi et lui dit : Béni soit le Seigneur Dieu de David qui a confondu tous les rebelles. Mais mon fils Absalon,

reprit le roi, mon fils, est-il en vie ? Tandis que le premier envoyé cherchait une réponse, arrive un second courrier qui confirme à David la nouvelle de la victoire. Mais vous ne me parlez point d'Absalon, dit le roi, ne lui est-il point arrivé de mal ? Puissent tous les ennemis du roi, mon seigneur, répondit le courrier, être traités comme ce fils rebelle. David comprit tout ce que signifiaient ces paroles. Insensible à la victoire et tout occupé de la mort de son fils, il n'en demanda ni les circonstances ni les auteurs, il alla s'enfermer seul dans un appartement. Mon fils Absalon, s'écria-t-il, Absalon mon fils, que ne puis-je mourir pour toi ! Il ne sortait point d'autre parole de sa bouche que le nom de son fils ; tout hors de lui-même et la tête voilée, il recommençait toujours à dire ; Absalon mon fils, mon fils Absalon. O mon âme ! ces touchantes paroles de David doivent te rappeler les gémissements bien plus tendres de ton Sauveur, lorsque tu as eu le malheur de perdre la vie de la grâce par le péché. Pourrais-tu consentir encore à contrister le cœur de ce bon Père ?

Joab, offensé que le roi prit si peu de part au succès de ses armes, se présenta devant David et osa lui reprocher qu'il aimait ceux qui le haïssaient, tandis qu'il haïssait ceux qui l'aimaient. Il l'obligea à se montrer en public pour recevoir les félicitations de son peuple, sur la victoire qu'on venait de remporter. David était clément ; mais la clémence a des bornes. Il pardonna à ceux qui avaient pris le parti de son fils. Quant à Joab, qui avait si insolemment violé ses ordres, il donna en mourant à Salomon l'ordre de le faire périr, ce qui fut exécuté.

David, replacé sur le trône, mit l'ordre partout où la révolte l'avait troublé. La paix qu'il commençait à goûter, le fit tomber dans une nouvelle faute moins grave sans doute que celles dont Dieu l'avait si sévèrement puni, mais telle néanmoins qu'elle attira un grand fléau sur son peuple. Exemple mémorable qui nous montre que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, toujours exposé à des tentations et à des chutes. David voulut par un mouvement de vanité faire le dénombrement de tout son peuple. On lui représenta que ce dénombrement fastueux offenserait le Seigneur et ne manquerait pas d'attirer sur Israël de nouveaux châtiments. La vanité des grands n'écoute guère de conseils. David voulut être obéi, et le dénombrement fut fait. Sa vanité à peine satisfaite, il reconnut sa faute. Le Seigneur la lui pardonna, mais à des conditions qu'Il lui fit proposer par un de Ses Prophètes.

Prince, lui dit le Prophète, voici ce que dit le Seigneur : vous n'échapperez pas au châtiment que vous méritez ; mais de trois fléaux que je vous présente, choisissez celui que vous voudrez. Ou votre royaume sera affligé d'une famine de trois ans, ou pendant trois mois vous fuirez devant vos ennemis, ou la peste règnera durant trois jours en Israël.

Je suis cruellement embarrassé, répondit David, mais puisque c'est une nécessité, choisissons le fléau où la malice des hommes aura le moins de part ; car il fait meilleur tomber entre les mains de Dieu que dans celles des hommes : et David choisit la peste. A l'instant ce terrible fléau se répandit sur tout le royaume. Avant la fin du troisième jour, soixante-dix mille hommes avaient déjà péri. David, pénétré de douleur, se prosterna la face contre terre, en disant : Seigneur, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai fait le mal. Quel mal ont fait ces innocentes brebis ? Portez Vos coups sur moi et sur la maison de mon père ; mais je Vous en conjure, épargnez Votre peuple.

La prière de David était sincère : Dieu ne put y résister. Il ordonna à Son Ange de remettre son épée dans le fourreau. C'est ainsi que pour la faute d'un seul homme tout un peuple est puni, tant il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, que si les justes sont tout-puissants pour attirer sur leurs frères les bénédictions du Ciel, les méchants ne le sont pas moins pour provoquer des malédictions et des châtiments.

David approchait de sa soixante-dixième année. Ses grandes fatigues l'avaient extrêmement affaibli ; il comprit que sa fin approchait. Il fit donc venir Salomon, son fils et son successeur, et lui donna ses dernières instructions. Je vais mourir, mon fils, lui dit-il, prenez courage et conduisez-vous en prince généreux. Observez les commandements du Seigneur votre Dieu, afin d'attirer sur vous Ses bénédictions et d'affermir votre trône.

Après d'autres conseils relatifs au gouvernement David s'endormit de son dernier sommeil et reposa avec ses pères, plein de jours et de mérites, respecté et chéri de ses peuples qu'il avait gouvernés bien plus en père qu'en roi ; aimé de son Dieu qu'il avait eu le malheur d'offenser dans les plus beaux jours de sa vie, malgré une jeunesse passée dans le travail et l'innocence, mais avec qui il s'était réconcilié par la ferveur de sa pénitence et l'humilité de sa soumission. Roi selon le cœur de Dieu, il fut tout à la fois le père, le prophète et la figure du Messie.

- En effet, David naît à Bethléem. Notre-Seigneur naît à Bethléem.
- David est agréable à Dieu qui le choisit pour le roi et le libérateur de son peuple. Notre-Seigneur est l'objet des complaisances du Père qui Le choisit pour le roi et le libérateur des hommes.
- David est choisi pour calmer les fureurs de Saül dont le malin esprit s'était emparé, Notre-Seigneur est choisi pour chasser les démons et anéantir leur empire.
- David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, marche contre le géant Goliath qui, depuis quarante jours, insultait l'armée d'Israël, Notre-Seigneur, armé de Sa Croix, marche contre Satan qui depuis quarante siècles, insultait au genre humain.
- Goliath se moque de David, et méprise sa faiblesse. Le démon et le monde se moquent de la faiblesse apparente de Jésus-Christ, dont ils appellent la Croix une folie.
- Malgré l'inégalité des forces, David tue Goliath. Malgré l'apparente inégalité des forces, Notre-Seigneur terrasse le monde et le démon.
- David est persécuté par Saül à qui cependant il n'a fait que du bien. Notre-Seigneur est persécuté par les Juifs et par le monde à qui cependant Il n'a fait que du bien.
- David n'oppose à Saül que la douceur et la patience. Notre-Seigneur n'oppose que la douceur et la patience à ceux qui Le persécutent.
- David épargne deux fois Saül. Notre-Seigneur épargne continuellement Ses ennemis.
- Après plus de trente années de travaux et de persécutions, David est enfin reconnu roi par tous les enfants de Jacob. Après trente-trois ans d'humiliations, de travaux et de souffrances, Notre-Seigneur est enfin reconnu pour le Roi

des rois ; après trois siècles l'univers l'adore, et à la fin des temps les Juifs eux-mêmes embrasseront Sa loi sainte.

- David pêche, et pour expier son crime, il est obligé de s'enfuir de Jérusalem. Notre-Seigneur est innocent, mais pour expier les crimes du monde qu'il n'a pas commis, Il est conduit hors de Jérusalem.

- David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre-Seigneur, le cœur pénétré de douleur, passe le même torrent de Cédron.

- David monte nu-pieds la montagne des Oliviers. Notre-Seigneur monte aussi la montagne des Oliviers.

- David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Notre-Seigneur est accompagné de Sa sainte mère, de saint Jean et de quelques personnes pieuses.

- David, dans son affliction, est insulté par Semeï. Notre-Seigneur, sur la Croix, est insulté par les Juifs.

- David défend de faire du mal à l'homme qui le maudit. Notre-Seigneur prie Son Père de pardonner à Ses bourreaux.

- Achitophel qui trahit David, se pend de désespoir parce qu'il est méprisé. Judas qui trahit Notre-Seigneur, se pend aussi de désespoir, parce qu'il est méprisé des prêtres de Jérusalem.

- David revient triomphant et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre-Seigneur sort triomphant du tombeau et reçoit les hommages du monde entier.

Cette figure nous montre deux nouveaux caractères du Messie :

1° Il sera Roi, mais un roi plein de douceur ;

2° ce n'est qu'à force de travaux et de contradictions qu'il parviendra à fonder Son empire.

## CHAPITRE XVI

SALOMON, ROI. - SA PRIÈRE AU SEIGNEUR. - IL OBTIENT LA SAGESSE. - IL COMMENCE LA CONSTRUCTION DU TEMPLE. - DESCRIPTION DU TEMPLE. - SA DEDICACE. - NUÉE MIRACULEUSE. - FEU DESCENDU DU CIEL. - REINE DE SABA. - CHUTE DE SALOMON. - SALOMON, DIX-SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE.

Lorsque David fut mort, le premier soin de Salomon, son fils et son successeur, fut de lui faire rendre les derniers devoirs avec toute la magnificence due à un père qui lui laissait pour héritage un des plus beaux royaumes du monde. Il le fit enterrer dans la ville de Sion qui porta dès lors et qui porta toujours depuis le nom de ville de David. Instruit par les leçons et les exemples de son vertueux père, Salomon commença son règne par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un prince. La justice, la clémence envers ses sujets, la piété envers Dieu, une sage défiance de lui-même, firent concevoir les plus douces espérances. A l'exemple de David, il se faisait une gloire de rendre ses hommages au Seigneur de qui il tenait la couronne et la vie.

Un jour il se rendit à la montagne de Gabaon où l'on conservait encore la même tente que Moïse avait fait faire dans le désert pour couvrir l'Arche d'alliance. Salomon, accompagné de toute sa cour, fit offrir un sacrifice. Après la cérémonie, il se retira pour prendre un peu de repos. Le Seigneur, touché d'une piété si rare et si tendre dans un jeune roi, ne tarda pas à la récompenser. Cette nuit-là même, il lui apparut en songe et lui dit : Que voulez-vous de Moi, demandez et vous serez exaucé ? Eh ! Seigneur, répondit Salomon, Vous m'avez fait asseoir sur le trône de David mon père ; mais je ne suis qu'un enfant sans expérience, qui ne sais ni conduire ni gouverner un grand peuple ; je Vous demande un cœur docile, un sens droit, en un mot, la sagesse nécessaire au gouvernement.

Des vœux si purs ne pouvaient manquer d'être exaucés. Parce que vous M'avez demandé cela, lui dit le Seigneur, et non tous ces biens qui flattent l'ambition et la cupidité des rois, une longue vie, des richesses, la gloire, Je vous accorde ce que vous avez sollicité, c'est-à-dire une sagesse qu'aucun homme n'a eue avant vous, et que nul autre n'aura jamais après vous. A cette faveur J'ajouterai ce que vous ne m'avez pas demandé, les richesses, l'abondance et la gloire.

A ces mots, Salomon s'éveilla. Animé d'une nouvelle ferveur, il se rendit à Jérusalem où il offrit de nombreux sacrifices, pour témoigner au Seigneur la vive reconnaissance dont il était pénétré. Peu après il épousa la fille du roi d'Égypte, et lui fit bâtir un magnifique palais.

Cependant l'abondance et la paix régnaient dans tout le royaume. Tandis que les peuples voisins ménageaient l'amitié du prince par leurs tributs, leurs présents et leurs ambassades, les Israélites, à couvert de leurs insultes, jouissaient d'une heureuse tranquillité. Chaque famille s'assemblait sans crainte à l'ombre de sa vigne ou de ses figuiers, pour en recueillir les fruits dans la joie, et pour y faire ensemble d'innocents festins. D'une extrémité du royaume à l'autre, on n'entendit jamais parler ni de troubles, ni de querelles, ni de stérilité ou d'indigence. Tels furent, les fruits de bénédiction dont le nouveau roi trouva les semences à son arrivée au trône. Il ne lui restait qu'à les cultiver dans la paix, à augmenter la magnificence d'un état qu'on lui laissait dans l'opulence, et surtout qu'à achever le grand ouvrage de l'édification du temple.

Il savait que c'était pour consommer cette grande entreprise, que le Seigneur lui avait mis la couronne sur la tête : il ne la perdit pas un moment de vue. Il s'adressa au roi de Tyr, nommé Hiram, ancien ami et allié de David. Vous savez, lui écrivit-il, que le roi mon père avait formé le dessein de bâtir un temple à la gloire de son Dieu, et que les guerres continuelles qu'il a eues à soutenir durant le cours de son règne, ne lui ont pas permis de l'exécuter. Je reprends le dessein de mon père : mais j'ai besoin de votre secours dans cette grande entreprise. J'ai besoin d'excellents ouvriers, ainsi que d'une grande quantité de bois de cèdre du mont Liban. Je compte sur vous pour m'en fournir. Je ne prétends pas au reste qu'il vous en coûte pour m'obliger. Ordonnez vous-même du prix ; j'en passerai par tout où vous voudrez. Hiram reçut la lettre avec un extrême plaisir, et s'empressa d'offrir à Salomon tous les cèdres et tous les ouvriers dont il pouvait avoir besoin. Sur-le-champ Salomon fit mettre la main à l'œuvre.

Il employa trente mille hommes à couper les arbres et à préparer la charpente. Il les envoyait tour à tour au mont Liban, c'est-à-dire dix mille hommes par mois. Quatre-vingt mille hommes furent commandés pour tailler les pierres ;

soixante-dix mille pour porter les fardeaux et trois mille six cents pour conduire les travaux. Toutes les pierres étaient taillées et polies quand on les apportait : il n'y avait plus qu'à les poser. On n'entendit dans le temple ni le marteau ni la cognée pendant qu'on le bâtissait.

On jeta les fondements de ce magnifique édifice la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte, mille ans avant la naissance de Notre-Seigneur. Le Temple fut construit sur le modèle du tabernacle que Moïse avait élevé dans le désert et dont le Seigneur lui-même avait donné le plan. Mais toutes les parties dont il était composé étaient beaucoup plus grandes et plus riches.

Le temple avait quatre parties ;

1° le parvis d'Israël. C'était une vaste cour environnée de galeries et de bâtiments qui servaient à loger les Prêtres et à renfermer les trésors du temple, les vases destinés au culte de Dieu. Tous les Israélites pouvaient entrer dans cette première enceinte.

2° Le parvis intérieur. C'était une cour moins grande que la première, mais également environnée de galeries et de bâtiments. L'entrée n'en était ordinairement permise qu'aux prêtres. Au milieu était l'autel des holocaustes, et un grand bassin d'airain où les Prêtres se purifiaient ayant de faire leurs fonctions. C'est là qu'on, faisait brûler la chair et la graisse des victimes.

3° Le Saint. Au-delà du parvis intérieur était la partie appelée le Saint ou le lieu saint. Au milieu de cette nouvelle enceinte était un autel d'or, nommé l'autel des parfums, sur lequel on faisait brûler, soir et matin, des parfums d'excellente odeur. Il y avait aussi dix chandeliers d'or à plusieurs branches, portant des lampes d'or que le Grand-Prêtre lui-même devait tenir sans cesse allumées. Enfin, là se trouvaient aussi dix tables d'or pour recevoir les pains de proposition. C'étaient douze pains sans levain qu'on renouvelait toutes les semaines. Il n'était permis qu'aux seuls Prêtres de manger ceux qu'on avait retirés.

4° Le Saint des Saints. Cette partie du temple, la plus sainte et la plus redoutable, renfermait l'arche d'alliance. Elle était toute revêtue en dedans et en dehors d'un or très pur. L'accès en était interdit à tout autre qu'au Grand-Prêtre, qui ne pouvait y entrer qu'une seule fois par an. Toutes ces immenses constructions, qui formaient comme une grande citadelle, portaient le nom de temple.

La construction de cet auguste édifice, une des merveilles du monde, dura sept ans. La dédicace s'en fit avec une magnificence inouïe. Recueillez-vous, en voici l'intéressante histoire. Tous les anciens d'Israël, tous les chefs des tribus et un peuple innombrable, se rendirent à Jérusalem au jour que le roi avait indiqué. On vint d'abord prendre l'Arche d'alliance dans le lieu où elle avait été mise en dépôt : elle était portée par les Prêtres. A leur tête était le Grand-Pontife Sadoc, précédé de cent cinquante autres Prêtres, enfants d'Aaron, qui, au son de leurs trompettes sacrées, ouvraient la marche et annonçaient le triomphe du Dieu d'Israël. Le roi suivait, accompagné des chefs de famille, de ses officiers et de toute sa cour, venait ensuite, mais dans le plus bel ordre, une multitude innombrable du peuple.

Cette marche triomphale était interrompue par des pauses réglées, durant lesquelles l'air retentissait du son des trompettes et de tous les instruments de musique auxquels répondaient des chœurs qui chantaient tous ensemble : Qu'il est grand, qu'il est adorable, mais surtout qu'il est aimable, qu'il est bon le Dieu d'Israël ! Sa miséricorde s'étend de siècle en siècle et se perpétue jusqu'à la consommation des temps ! Chaque fois que l'Arche s'arrêtait, ce qui arrivait régulièrement après un certain nombre de pas dont on était convenu, on immolait des victimes.

Enfin, arrivée à la porte du temple, où le son des trompettes, l'harmonie des instruments, le chant des Psaumes et l'immolation des victimes recommencèrent, l'Arche fut placée dans le Saint des Saints, et les Prêtres en sortirent. A l'instant parut un de ces prodiges par lesquels le Dieu d'Israël se plaisait à signaler Sa puissance, et à donner les marques de satisfaction qu'Il avait de Son peuple. Une nuée miraculeuse se répandit du fond du Saint des Saints, où elle s'était formée, sur toutes les autres parties du Temple, en sorte que les Prêtres ne pouvaient exercer les fonctions de leur ministère ; c'était le Seigneur qui remplissait de Sa gloire et consacrait par Sa présence Sa nouvelle demeure.

A cette vue, Salomon se jeta à genoux, bénit son peuple à l'exemple de Moïse et de David ; puis, s'adressant au Seigneur, il lui fit cette prière :

«Seigneur, Dieu d'Israël, il n'est point d'autre Dieu que Vous, ni dans le ciel, ni sur la terre. Est-il donc croyable que Vous daigniez habiter avec les hommes ? Si toute l'étendue des Cieux ne saurait Vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande majesté ? Aussi n'est-elle destinée qu'à être le lieu où Vous écoutez favorablement les prières de votre serviteur et celles de Votre peuple, Que Vos yeux soient ouverts, Seigneur, que Vos oreilles soient attentives aux très humbles supplications que nous Vous adressons en ce lieu. Exaucez-les du haut du Ciel où est Votre trône, et faites-nous miséricorde».

Le Seigneur ne tarda pas à déclarer combien cette prière Lui était agréable. On immolait de toutes parts des victimes qu'on étendait sur l'autel, lorsque tout à coup un feu sacré descendu du Ciel dévora en un instant les victimes et les holocaustes. C'était le témoignage le plus sensible qu'on put avoir que Dieu agréait toutes les actions de cette journée. Bientôt après il fut suivi d'un autre prodige qui mit le comble à la joie et à la reconnaissance d'Israël. La majesté du Seigneur, sous le symbole d'une nuée lumineuse, remplit une seconde fois les différentes parties du Temple. Frappés de ce double prodige, tous les enfants d'Israël se prosternèrent le visage contre terre, et se mirent à louer et à bénir le Dieu de leurs pères, en chantant des cantiques en l'honneur de Son infinie bonté et de Son éternelle miséricorde.

La solennité de la dédicace dura sept jours, auxquels on en ajouta sept autres, à cause de la fête des Tabernacles. Le quinzième jour, le peuple s'en retourna plein de joie et de ferveur.

La réputation de Salomon s'étendit bientôt dans tout l'Orient. Une princesse célèbre, enchantée des choses merveilleuses que la renommée annonçait à l'univers, voulut s'assurer de la vérité de tout ce qu'on racontait : c'était la reine de Saba. Elle se rendit à Jérusalem avec un cortège digne de la majesté royale dont elle était revêtue, et de la

grandeur du roi qu'elle venait visiter. Salomon reçut la princesse avec une somptuosité dont elle fut d'abord éblouie. Mais elle cherchait surtout à s'assurer des qualités personnelles du roi d'Israël. Elle lui proposa les questions les plus difficiles. Le prince satisfait à tout avec une facilité prodigieuse. Tant de merveilles, tant de sagesse, frappèrent tellement l'esprit de la reine étrangère, qu'elle en demeura hors d'elle-même sans pouvoir proférer une seule parole.

Le comble de la gloire où Salomon se vit élevé par l'éclat d'une visite si flatteuse, parut être le terme de sa sagesse et l'écueil de son innocence. Encensé de toutes parts, sans guerre avec les anciens ennemis de son peuple, adoré de l'univers, respecté de ses sujets, sans occupation au-dedans, depuis qu'il avait fini ses royales entreprises, il s'approcha peu à peu du précipice où il périt enfin par la séduction du plaisir, dont une jeunesse chaste et vertueuse ne met pas toujours à couvert les dernières années d'une honteuse vieillesse. Salomon, ce roi des rois, ce sage par excellence, ce favori du Ciel, est vaincu par de honteuses passions. Après avoir bâti le premier temple au vrai Dieu, il en adore autant de faux que des femmes étrangères lui en font connaître. Chute étonnante, et qui glace de terreur et d'effroi !

Justement irrité des désordres de ce prince, le Seigneur lui envoya un Prophète qui lui dit de Sa part : Parce que vous n'avez point gardé la fidélité que vous Me deviez, Je diviserai votre royaume et J'en donnerai une partie à un de vos serviteurs ; ce ne sera pas néanmoins pendant votre vie, en considération de David ; mais ce sera sous le règne de votre Fils que J'exécuterai cette menace. Je ne lui ôterai pas le royaume entier, mais Je lui conserverai une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que J'ai choisie pour y faire adorer Mon saint Nom ; Je la lui conserverai, afin qu'il reste toujours à Mon serviteur David une lampe qui luise devant lui, c'est-à-dire une étincelle de sa race.

Salomon mourut après un règne de quarante ans, dont les commencements sages et glorieux promettaient les plus heureuses suites. On ignore s'il s'est repenti de ses fautes avant sa mort. Quoi qu'il en soit, comme David son père, Salomon est une des grandes figures du Messie, mais du Messie glorieux et triomphant.

- En effet, Salomon, jouissant des victoires de David son père, monte sur le trône et règne en paix sur ses ennemis vaincus. Notre-Seigneur, jouissant de ses victoires et de ses travaux, monte au plus haut des Cieux sur le trône de son Père, et règne en paix sur Ses ennemis vaincus.
- Salomon prend pour épouse la fille d'un monarque étranger. Notre-Seigneur choisit l'Eglise, Son épouse, parmi les Gentils, étrangers au peuple juif et à la vraie Religion.
- Salomon, par cette alliance, incorpore à son peuple cette princesse étrangère, et la comble d'honneurs. Notre-Seigneur, par Son alliance avec l'Eglise, la purifie, en fait Son peuple, et la comble de grâces sur la terre, et de gloire dans le Ciel.
- Salomon bâtit un temple magnifique au vrai Dieu. Notre-Seigneur change le monde, qui n'était auparavant qu'un vaste temple d'idoles, en un temple du vrai Dieu.
- Les Juifs et les Tyriens s'unissent pour la construction du temple de Salomon. Les Juifs et les Gentils s'unissent pour fonder l'Eglise, temple du vrai Dieu.
- C'est Salomon qui invite les étrangers à prendre part avec son peuple à ce grand ouvrage. C'est Notre-Seigneur qui appelle les Gentils à composer, avec les Juifs, le grand édifice de l'Eglise.
- C'est Salomon qui communique aux ouvriers le plan de l'ouvrage. C'est Notre-Seigneur qui révèle aux Juifs et aux Gentils le plan de l'Eglise, le moyen de l'établir, ses combats, ses victoires et son triomphe dans le Ciel.
- Salomon emploie bien plus d'étrangers que de Juifs à la construction du temple. Notre-Seigneur emploie aussi bien plus de Gentils que de Juifs à la composition de l'Eglise.
- Salomon fait mettre dans les fondations du temple de grandes pierres d'un prix considérable. Notre-Seigneur 'est appelé lui-même la pierre angulaire, la pierre fondamentale de l'Eglise.
- Salomon fait tailler au loin toutes les pierres qui doivent entrer dans la construction du temple. Notre-Seigneur fait tailler toutes les pierres, c'est-à-dire purifier sur la terre tous les Fidèles qui doivent un jour entrer comme autant de pierres spirituelles dans la construction de l'Eglise céleste.
- Le ciseau et le marteau ôtaient aux pierres tout ce qu'elles avaient de brut et de superflu. C'est la mortification et la pénitence qui ôtent à nos âmes tout ce qu'elles ont de brut et de superflu, c'est-à-dire les affections déréglées.
- Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte son royaume. Au nom de Notre-Seigneur, les nations ont quitté l'empire du démon.
- La reine de Saba admire la sagesse de Salomon et le bonheur de ses peuples. Le monde aussi admire la sagesse de Notre-Seigneur et de Son Evangile ; il reconnaît le bonheur de ceux qui vivent en Chrétiens, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de les imiter.
- La reine de Saba fait de riches présents à Salomon. Les nations ont offert en présent, à Notre-Seigneur, leurs cœurs et leurs richesses.

Toutes les figures précédentes nous montrent le Rédempteur persécuté, souffrant, immolant un sacrifice, combattant contre des ennemis : celle-ci nous le représente triomphant, tranquille et glorieux. En sorte que toutes les figures réunies nous offrent la vie rcomplète du Rédempteur : vie de travail sur la terre, vie de gloire et de bonheur dans le Ciel.

## CHAPITRE XVII

SCHISME DES DIX TRIBUS. - LEUR IDOLÂTRIE. - JONAS LES EXHORTE À SE CONVERTIR. - IL REÇOIT ORDRE D'ALLER PRÊCHER LA PÉNITENCE À NINIVE.- IL VEUT ÉVITER CETTE COMMISSION.- IL EST JETÉ DANS LA MER, ENGLOUTI PAR UN POISSON QUI LE JETTE SUR LE RIVAGE. - IL PRÊCHE À NINIVE. - PÉNITENCE DES NINIVITES, - PLAINTES DE JONAS AU SUJET D'UN LIERRE DESSÉCHÉ. - REMONTRANCES DU SEIGNEUR. - JONAS, DIX-HUITIÈME FIGURE DU MESSIE.

Dans les figures précédentes, nous avons vu le Sauveur tour à tour souffrant, persécuté, humilié, puis élevé au

comble de la gloire et régner en paix sur ses ennemis vaincus. Pour compléter ce magnifique tableau, il ne restait plus qu'à nous dire comment le Sauveur passerait ainsi de l'humiliation à la gloire. C'est ce que la Providence a eu soin de nous apprendre par cette dix-huitième figure, la dernière que nous considérerons.

Salomon avait accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Après sa mort, ils essayèrent d'adoucir le joug sous lequel ils gémissaient ; ils s'adressèrent à Roboam, fils et successeur de Salomon, et lui présentèrent cette requête : Votre père nous a chargés d'un joug trop pesant, nous vous conjurons de vous relâcher de quelque chose de la rigueur avec laquelle il nous a traités, dès lors nous nous soumettrons à votre autorité et vous trouverez en nous la plus parfaite obéissance.

Roboam consulta d'abord, sur cette demande, les vieillards qui avaient été du conseil de Salomon : ils furent d'avis qu'on accordât au peuple ce qu'il désirait. Roboam ce goûta point cet avis ; il fit appeler une troupe de jeunes courtisans élevés avec lui dans les délices de la cour, et leur proposa la même question. Ceux-ci lui conseillèrent d'établir son autorité par un coup de vigueur, et le déterminèrent à répondre durement au peuple : Mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je le rendrai encore plus insupportable ; mon père vous a châtiés avec des verges, et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer. Dieu permit que cet avis prévalût.

La réponse du roi excita un soulèvement général parmi le peuple ; dix tribus se séparèrent de Roboam, il ne resta sous son obéissance que la tribu de Juda et celle de Benjamin. Ainsi s'accomplit la menace que le Seigneur avait faite à Salomon.

La nation juive demeura partagée en deux États. Celui des dix tribus prit le nom de royaume d'Israël, l'autre s'appela royaume de Juda. Jéroboam, chef du royaume d'Israël, établit sa demeure dans une ville nommée Sichem. Soixante ans plus tard, Amri, l'un de ses successeurs, fit bâtir la ville de Samarie qui devint la capitale du royaume d'Israël, comme Jérusalem le fut du royaume de Juda.

Dans la crainte que les dix tribus ne se réunissent à leurs frères de Juda, Jéroboam défendit à ses sujets d'aller sacrifier au temple de Jérusalem. Il érigea deux veaux d'or auxquels il donna le nom de dieux d'Israël, et qu'il fit adorer. Il conserva néanmoins la Loi de Moïse qu'il interprétait à sa fantaisie, mais il en faisait observer presque tous les règlements extérieurs, de sorte que le Pentateuque (on appelle ainsi les cinq premiers livres de l'Écriture Sainte) demeura toujours en vénération dans les tribus séparées. C'est du milieu de ce royaume schismatique que le Seigneur, dont la miséricorde est infinie, fit sortir un homme qui fut une des plus belles figures du Messie ; cet homme était Jonas. Prophète et figure du Messie tout ensemble, Jonas forme, pour ainsi dire, la transition des figures aux prophéties.

Après avoir longtemps exhorté le Royaume d'Israël à renoncer aux faux dieux, il fut envoyé par le Seigneur pour prêcher la pénitence aux habitants de la ville de Ninive. Partez, Prophète, lui dit le Seigneur, et transportez-vous à la grande ville de Ninive ; annoncez à ses habitants que la voix de leurs iniquités est montée jusqu'à moi et qu'elle sollicite ma vengeance.

La commission parut dangereuse à Jonas. Il connaissait l'infinie bonté de son Maître ; il lui vint dans l'esprit que les habitants de Ninive, touchés de ses discours et des maux qui les menaçaient, auraient recours à la pénitence ; que le Seigneur, porté comme il l'était à la miséricorde, ne se résoudrait pas à les exterminer ; que ses paroles et sa personne deviendraient méprisables et qu'il pourrait peut-être y courir risque de la vie. Il résolut donc de s'enfuir de devant la face du Seigneur. Il se rend à Joppé, port de mer sur la côte des Philistins, et ayant trouvé un vaisseau prêt à faire voile vers la ville de Tharsis, il paie le pilote pour être admis parmi les passagers et il s'embarque avec les autres.

Prophète, c'est en vain que vous appelez à votre secours la mer et les vents ; car vous le savez, on n'évite pas la présence du Seigneur par l'éloignement et par la fuite. A peine fut-on sorti du port, que le Seigneur fit lever un vent violent ; une tempête furieuse accueillit le vaisseau, on le croyait à tout moment sur le point d'être brisé. L'alarme se mit parmi les matelots ; ils en vinrent jusqu'à jeter toutes les marchandises à la mer, afin d'alléger le poids du vaisseau.

Pendant ce danger, Jonas était descendu au fond du navire où il dormait profondément. Le pilote va le trouver et lui dit : Comment pouvez-vous dormir dans le péril qui nous menace tous ? Levez-vous, invoquez votre Dieu, peut-être qu'il aura pitié de nous. Jonas se mit en prière, mais le Seigneur ne se laissa point fléchir. On ne savait plus quelle ressource essayer, lorsque les passagers s'avisèrent de se dire les uns aux autres : Il faut qu'il y ait parmi nous quelqu'un dont le crime attire la colère du Ciel, consultons le sort et sachons quel est le coupable : on jette le sort et il tombe sur Jonas. On lui demande d'où il est, où il va, quelle est sa nation et surtout ce qu'il peut avoir fait pour être la cause d'une si effroyable tempête. Je suis Hébreu, répond Jonas, je sers ce Dieu du Ciel qui a fait la mer et la terre ; je suis coupable devant Lui parce que je fuis sa présence pour ne pas exécuter les ordres qu'Il m'a donnés.

Ce discours saisit tout l'équipage de frayeur, Que ferons-nous de vous, demandèrent-ils au Prophète, pour apaiser le Ciel et calmer la tempête ? car les vagues grossissaient toujours. Prenez-moi, leur dit Jonas, et jetez-moi dans la mer, et le Seigneur fera cesser la tempête. Le conseil du Prophète ne fut pas goûté. Sur le point qu'ils étaient de périr tous, les passagers ne pouvaient se résoudre à faire périr un étranger qui leur avait confié sa vie. Ils essayèrent de regagner la terre à force de rames ; mais ils ne purent y réussir. Alors ils prirent le parti que le coupable lui-même ne cessait de leur suggérer. Jonas fut jeté à la mer, et sur-le-champ la tempête s'apaisa.

Le Seigneur n'oublia point Son prophète : il amena à cet endroit un poisson d'une monstrueuse grandeur tout prêt à engloutir Jonas et à le préserver du naufrage. Jonas demeura dans le ventre de cette baleine trois jours et trois nuits. C'est un miracle comme la conservation des trois enfants dans la fournaise de Babylone ; mais les miracles ne coûtent rien à celui qui créa l'univers et qui dispose à son gré de toutes les créatures<sup>1</sup>. Quoiqu'il ne nous soit pas donné de

<sup>1</sup> Le miracle de Jonas donne lieu aux remarques suivantes, l'une sur sa vérité, l'autre sur ses motifs.

1° Sa vérité. Dès que vous attaquez un miracle de l'Écriture, il faut les attaquer tous et l'attaquer elle-même, ou les recevoir tous avec les livres sacrés qui les contiennent. (Saint Augustin.)

scruter les conseils du Très-Haut, et que le bon sens nous dise que Dieu ne fait rien sans des raisons dignes de sa sagesse infinie, lors même que nous ne les connaissons pas, cependant il nous semble naturel de voir deux principaux motifs au miracle de Jonas. Le Seigneur envoie ce Prophète chez un peuple païen, au milieu d'une immense cité, livrée aux coupables distractions des plaisirs. Or, comment ses voluptueux habitants accueilleront-ils cet étranger qui tombe au milieu de leur pays, sans caractère, sans mission ? Comment écouteront-ils les dures paroles de ce lugubre Prophète qui vient leur commander le plus pénible de tous les sacrifices, celui de leurs passions ? Ne seront-ils pas en droit de lui demander ses lettres de créance ? Et tant qu'il ne les aura pas montrées, seront-ils coupables de le regarder comme un imposteur ? Au contraire, qu'ils voient dans Jonas cet homme dont la renommée a fait connaître la miraculeuse histoire ; ce Prophète qui, pour ne pas leur annoncer la ruine prochaine de leur ville, a voulu se soustraire par la fuite à la puissante volonté du Dieu qui l'envoie ; mais que les tempêtes et les monstres de la mer forcent à remplir sa mission, je le demande, quel effet ne devra pas produire sur leurs esprits la prédication de cet homme, conservé miraculeusement pendant trois jours et trois nuits dans le ventre d'un monstre marin, et que Dieu a délivré de cette affreuse prison, uniquement pour prêcher la pénitence à Ninive ! Ainsi, autoriser par un éclatant miracle la mission divine de Jonas, tel est, ce nous semble, le premier motif du miracle.

Donner à tous les siècles une prophétie parlante du plus important article de notre foi, la résurrection de Jésus-Christ, tel est le second. Ce nouveau motif, en rattachant le fait de Jonas au plan général de la Providence qui voulait que toutes les circonstances de la vie et de la mort du Messie fussent figurées et prédites, lui donne une haute importance et en démontre pour ainsi dire la nécessité. Cependant, du fond de son vivant tombeau, Jonas adressa une fervente prière au Seigneur qui l'exauça en commandant au poisson de rendre le dépôt qui lui était confié, et l'animal, obéissant, vomit le Prophète sur le rivage. Allez, lui dit aussitôt le Seigneur, allez à la grande ville de Ninive, annoncez à ses habitants leur ruine prochaine en punition de leurs iniquités.

Jonas part sans répliquer et entre dans Ninive. C'était une ville de trois grandes journées de chemin. Revêtu de l'autorité de son Dieu, Jonas se montre dans les rues et les places publiques en criant à haute voix : Encore quarante jours et Ninive sera détruite. Ce peu de mots, prononcés par un étranger qu'on ne connaissait pas, mais qu'on savait sans doute autorisé par un éclatant miracle, firent sur ces idolâtres de fortes impressions. Ils crurent en Dieu, leurs cœurs s'ouvrirent à la pénitence ; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous se revêtirent d'habits de deuil. Le roi lui-même descendit de son trône, dépouilla toutes les marques de sa grandeur, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Il ordonna un jeûne public et universel. Quittons nos iniquités, dit-il à ses sujets, humiliions-nous, faisons pénitence, crions vers le Seigneur ! Qui sait si, touché de notre repentir, Il ne remettra pas dans le fourreau le glaive qu'Il tient levé sur nos têtes ? Tout le monde obéit ; la pénitence fut sincère. Le Seigneur, satisfait, révoqua l'arrêt de proscription.

Tel est le grand Maître ou plutôt le Père tendre que nous servons, Il ne punit qu'à regret. C'est aux traits de Sa clémence, beaucoup plus qu'à ceux de Sa justice, qu'Il aime à Se faire connaître. Les hommes, qui ne sondent pas la profondeur de Sa charité, s'indignent quelquefois de Sa patience.

Jonas était un de ces hommes un peu sévères, qui n'ont pas grande compassion pour les coupables. Il fut affligé et même fâché de voir que, suivant toute apparence, sa prédiction ne s'accomplirait pas. Il se retira à la campagne, à l'orient de la ville, et se mit à couvert sous une tente de feuillage pour voir ce qui arriverait. Quand les quarante jours furent passés, et qu'il vit que rien de ce qu'il avait prédit ne s'accomplissait, il se sentit vivement piqué, il ne put retenir ses murmures, et s'adressant au Seigneur, il Lui dit : N'est-ce pas là ce que j'avais prévu, lorsque j'étais encore dans ma patrie ? je sais que Vous êtes bon, miséricordieux, clément ; Votre patience ne se lasse pas facilement, Vous ne pouvez Vous résoudre à punir qu'après de longs délais. Au moindre signe de repentir que Vous donnent les coupables, les armes Vous tombent des mains. Voilà ce qui me faisait chercher à Tharsis une retraite pour n'être pas contraint de faire, en Votre nom, des prophéties que Vous ne vérifiez pas. Après cet affront, je Vous demande la mort comme une grâce.

Pensez-vous, répondit doucement le Seigneur au Prophète, que vous ayez raison de vous plaindre ? Jonas ne répliqua point. Prévenu par la vivacité de son chagrin, il n'était pas en état de profiter des remontrances de son Dieu. Aussi, n'était-ce là qu'un premier appareil que le Seigneur mettait sur sa plaie ; Il lui préparait, après quelques moments accordés à sa douleur, un remède plus efficace.

Le feuillage qui couvrait Jonas était presque entièrement desséché, et le Prophète souffrait extrêmement de la chaleur. Dieu fit naître, en une nuit sur sa tête, une lierre touffu qui le défendait des rayons du soleil. Jonas, s'apercevant le matin de cette attention paternelle du Seigneur, en fut rempli de joie et de reconnaissance. Le lendemain, dès la pointe du jour, Dieu ordonna à un ver de piquer la racine de l'arbrisseau, et en un moment il sécha et les feuilles disparurent.

Au lever de l'aurore, le Seigneur appela un vent brûlant. Cet air enflammé, joint aux rayons du soleil qui tombait à plomb sur la tête de Jonas, lui faisait souffrir une chaleur insupportable. Seigneur, s'écria-t-il, Vous m'accablez toujours de nouvelles peines, je Vous ai déjà conjuré de m'envoyer la mort et je Vous la demande encore.

Mais quoi, répondit le Seigneur, pensez-vous que vous ayez raison de vous fâcher à l'occasion du lierre dont vous avez perdu l'ombrage ? Oui, j'ai raison, répondit brusquement le Prophète. Je ne sais que devenir, j'attends la mort.

Écoutez-moi, lui dit le Seigneur, et apprenez à profiter de vos fautes. Vous vous fâchez, vous murmurez, vous vous

---

2° Direz-vous que ce miracle est plus extraordinaire que les autres ? Je vous répondrai, d'abord, qu'on ne doit pas nier un fait parce qu'il est extraordinaire, mais parce qu'il n'est pas bien prouvé. Je vous demanderai ensuite, si la conservation de Jonas dans le ventre d'un monstre marin, est plus extraordinaire que la résurrection de Lazare quatre jours après sa mort, ou celle de J.-C. trois jours après Son crucifiement ? Et cependant vous ne pouvez nier ces faits, mille fois mieux prouvés que ceux de Socrate dont personne ne doute, sans ruiner toute certitude historique. Ne dites pas non plus que le miracle de Jonas est impossible, car je vous demanderai qui vous a donné le droit de fixer les limites de la toute-puissance du Créateur et de dire au Très-Haut : Vous viendrez jusque là, mais vous n'irez pas plus loin. La science moderne vous nie toutes prétendues impossibilités et vous met au défi d'en prouver aucune dans le fait de Jonas.

impatience pour la perte d'un lierre que vous n'avez pas planté, qui ne vous a coûté ni soins ni travail, qui a crû sur votre tête sans que vous vous en soyez mêlé, qu'une nuit a vu naître, comme une nuit l'a vu mourir. J'aurais dû, à vous entendre, vous conserver cet arbre contre la chaleur qui vous brûle : et parce que vous avez prédit la destruction de Ninive, vous ne voulez pas que je pardonne à cette grande ville où l'on compte plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche ! Vous voudriez que J'eusse tout exterminé, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux animaux de la terre et aux oiseaux de la campagne !

A ce discours du Seigneur, Jonas revint comme d'un profond sommeil, et il reconnut sa faute. Le Seigneur, qui ne voulait que l'instruire, lui pardonna avec bonté dès qu'il le vit confondu. Jonas reprit la route d'Israël, et convaincu par une preuve bien sensible que Dieu ne menace que pour être apaisé, il rendit public l'événement de Ninive et n'oublia aucune des circonstances qui pouvaient ranimer l'espérance et produire la conversion.

Au jour du jugement, l'exemple des Ninivites fera la condamnation d'un grand nombre de Chrétiens, parce que ces infidèles se sont convertis à la voix de Jonas qui n'était qu'un Prophète, tandis que les Chrétiens auront dédaigné les avances et les avertissements du Maître des Prophètes.

- Du reste, Jonas n'est pas seulement le Prophète du Messie, il en a toujours été regardé comme une des figures les plus frappantes. Jonas était un Prophète chargé de rappeler les hommes à la pénitence. Notre-Seigneur est plus que Prophète, Il est envoyé par Son Père pour rappeler les hommes à la pénitence.

- Jonas n'est point écouté par les Israélites, ses frères. Notre-Seigneur n'est point écouté par les Juifs, Ses frères.

- Jonas reçoit ordre de prêcher la pénitence aux Ninivites qui sont idolâtres, et les Ninivites se convertissent. Notre-Seigneur, par l'organe de Ses Apôtres, prêche la pénitence aux nations idolâtres qui se convertissent.

- Jonas, coupable de désobéissance, excite une violente tempête ; il est jeté dans la mer. Notre-Seigneur innocent, mais chargé des péchés du monde, excite contre Lui toute la colère de Son Père ; Il est mis à mort.

- Jonas est à peine jeté dans la mer que le Ciel est apaisé et la tempête se calme. Notre-Seigneur est à peine mis à mort, que la colère de Dieu est apaisée et que Sa justice se change en miséricorde.

- Jonas reste trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine et il en sort plein de vie. Notre-Seigneur reste trois jours et trois nuits dans le sein du tombeau, après quoi Il sort plein de vie.

- Jonas délivré prêche la pénitence aux Ninivites. Notre-Seigneur ressuscité donne ordre à Ses Apôtres de porter l'Évangile aux nations. Ainsi Notre-Seigneur accomplit cette parole qu'Il répéta plusieurs fois : Je ne suis envoyé que pour ramener les brebis perdues de la maison d'Israël, c'est-à-dire les Juifs ; et c'est aux Juifs seulement qu'Il prêcha l'Évangile pendant Sa vie mortelle. Mais comme Il était le Sauveur de tous les hommes, Il ordonna à Ses Apôtres, après Sa résurrection, de se répandre par toute la terre et d'annoncer à tous les peuples la bonne nouvelle du salut.

Cette figure nous apprend

1° que les Juifs refuseront de se convertir et que les Gentils seront appelés à leur place ;

2° que le Messie sera mis à mort ;

3° qu'Il restera trois jours et trois nuits dans le tombeau ;

4° qu'Il ressuscitera, et qu'après Sa résurrection, Il convertira les nations.

## **SECONDE PARTIE. LE MESSIE PRÉDIT.**

### **CHAPITRE I**

JÉSUS-CHRIST, OBJET DES PROPHÉTIES. - CE QUE PROUVENT LES PROPHÉTIES. - DÉTAILS SUR LES PROPHÈTES. - DAVID, PROPHÈTE DU MESSIE.

Depuis la chute de nos premiers parents, Dieu n'a cessé, comme nous l'avons vu de promettre à l'homme un Rédempteur. Il le lui a montré de loin dans des figures multipliées, se développant et s'éclaircissant avec le progrès des siècles. Comme les images et les figures sont les livres des enfants, le Père céleste n'a jusqu'ici présenté aux hommes la plus sublime vérité de la foi que sous la forme de l'emblème et de l'image symbolique. Il leur parlait le langage de l'enfance pour les préparer à l'intelligence du langage de l'homme. Aussi, nous devons en convenir, les différents traits du Messie que nous avons étudiés jusqu'ici ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Epars çà et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour, et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Aussi n'est-ce là, disons-nous, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela, que fait-Il ?

Dans son infinie sagesse, Il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à Son intelligence infinie, Il leur communique les secrets de l'avenir. Devant leurs yeux Il place le Désiré des nations et leur ordonne de Le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties ? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps, et figuré sous mille traits divers.

« En effet, dit un de nos plus célèbres Orientalistes, par l'examen attentif du texte sacré, on voit clairement que toutes les prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, de la circonférence des quatre mille ans qui précèdent le Messie, qu'un grand cercle, dont tous les rayons aboutissent au centre commun, qui n'est et ne peut être que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain coupable depuis le péché d'Adam. Tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous les signaler de manière à ne pas Le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première esquisse ; à

mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent, et quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le dernier, en se retirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit en lever le voile. Voici que Je vous envoie, dit-il (Malach., III, 33) au nom de l'Éternel, Élie le Prophète (Jean-Baptiste), avant que vienne le jour grand et redoutable du Seigneur<sup>1</sup>.

Les prophéties sont donc le signalement du Rédempteur ; elles ont pour but de nous faire connaître Ses différents traits. Ce que l'une commence l'autre l'achève, tellement qu'en les réunissant toutes, nous avons le signalement complet du Rédempteur, signalement qui convient parfaitement et exclusivement à l'Enfant de Bethléem ; d'où il résulte que le Messie prédit par les Prophètes, c'est véritablement Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Oui, toutes les circonstances de la naissance, de la vie, de la mort, du triomphe de Notre-Seigneur, ont été manifestées par des prédictions plus claires que le soleil. L'histoire exacte et complète du Fils de Marie a été tracée d'avance par des hommes qui vivaient, les uns mille ans, les autres sept cents ans, les autres quatre cents ans avant Lui.

Or, il est certain 1° que toutes ces prophéties ont précédé la venue du Messie, puisque nous les trouvons entre les mains des Juifs, nation plus ancienne que la venue du Messie, nation "ennemie jurée des Chrétiens, laquelle, loin d'avoir reçu de nous ces prophéties, avait le plus grand intérêt à les supprimer, parce qu'elles renferment sa condamnation, et rendent un invincible témoignage à notre foi.

Il est certain 2° que les prophéties prouvent sans réplique la vérité de la Religion en faveur de laquelle elles ont été faites. Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir, dépendant du libre concours des volontés et des passions humaines, échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc en donner connaissance à l'homme. Le don de cette connaissance, qui fait participer l'intelligence créée aux lumières de l'intelligence infinie, est un des plus grands miracles que Dieu puisse opérer. Mais Dieu ne peut faire des miracles pour autoriser le mensonge. Notre-Seigneur est donc vraiment le Fils de Dieu, Sa Religion est donc la vraie Religion, puisque Jésus-Christ et Sa Religion ont été annoncés longtemps d'avance par des prophéties incontestables.

Il est certain 3° que toutes les prophéties qui annonçaient le Messie, se rapportent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'elles Lui conviennent toutes et ne conviennent à nul autre qu'à Lui.

Ainsi, de deux choses l'une, ou bien les prophéties du Rédempteur ne signifient rien, ou bien elles désignent Notre-Seigneur, car c'est en Lui seul qu'elles sont toutes venues s'accomplir à la lettre. Avant de montrer cette admirable conformité des prophéties avec Notre-Seigneur, disons quelques mots sur le nombre et la vie des Prophètes.

On appelle Prophète un homme qui prédit l'avenir par l'inspiration divine. Dieu qui connaît tout, le passé, le présent et l'avenir, peut communiquer à qui il Lui plaît la connaissance de certains événements futurs que toute la sagesse humaine ne saurait prévoir. Il a donné cette connaissance de l'avenir à un grand nombre d'hommes, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. Nous ne parlons ici que des Prophètes de l'ancienne alliance ; ils se divisent en deux classes : ceux qui n'ont pas écrit leurs prophéties, tels que Nathan, Gad, Elie et Elisée, et ceux qui ont écrit leurs prophéties. Parmi ces derniers, il en est qu'on appelle les grands Prophètes, parce que nous avons un plus grand nombre de leurs écrits : tels que David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Il en est d'autres qu'on appelle les petits Prophètes, parce que nous avons un moins grand nombre de leurs écrits, ils sont au nombre de douze : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Voici quelle était en général la vie de ces hommes inspirés. Ils vivaient pour l'ordinaire comme des religieux, séparés du peuple et dans la retraite, à la campagne ; ils formaient avec leurs disciples des communautés et s'occupaient au travail, à l'instruction et à l'étude. Ils bâtissaient eux-mêmes leurs cellules, et coupaient les bois nécessaires pour cela. Leur habit était le sac ou le cilice, c'est-à-dire l'habit de deuil, pour montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés de tout le peuple. Leur pauvreté paraît dans toute leur vie. On leur faisait des présents de pain, et on leur donnait les prémices des récoltes comme à des pauvres.

Ils ne prophétisaient pas continuellement. Mais lorsque l'esprit du Seigneur descendait sur eux, ils sortaient de leurs retraites, et allaient annoncer aux rois et aux peuples les volontés du Ciel. Ils parlaient avec une grande liberté, ainsi qu'il convient à des hommes inspirés et envoyés de Dieu. Comme les prédicateurs de la vérité ont toujours eu le même sort, ils étaient souvent exposés à la violence des princes dont ils reprenaient l'impiété, aux insultes et aux railleries du peuple dont ils condamnaient les dérèglements. Plusieurs d'entre eux, comme nous le verrons plus tard, moururent d'une mort violente. Ils sont du nombre de ces hommes saints, dont l'apôtre saint Paul relève les souffrances et la vertu, lorsqu'il dit : Les uns ont été frappés de bâtons, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés de toutes manières. Ils sont morts par le tranchant de l'épée ; errants, couverts de peaux de brebis, abandonnés, affligés, persécutés ; eux dont le monde n'était pas digne, ils ont passé leur vie dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes (Hebr. XI, 36-39).

Au milieu de ces persécutions et de ces opprobres, on les voyait toujours dans une parfaite liberté, mépriser la mort, les dangers et les tourments ; attaquer avec une intrépidité merveilleuse tout ce qui s'opposait à Dieu, mépriser les richesses, la faveur, les honneurs avec un désintéressement qui étonnait ceux qui cherchaient à ébranler leur constance et à tenter leur ambition. Les maisons des Prophètes et leurs communautés étaient des asiles contre l'impiété. On y venait consulter le Seigneur, on s'y assemblait pour entendre la lecture de la Loi. C'étaient des écoles de vertu et des abris pour l'innocence. Quoique la prophétie ne soit pas une chose qui dépende de l'industrie, de l'étude ou de la volonté des hommes, il était assez ordinaire que le Seigneur communiquât Son esprit aux enfants ou disciples des Prophètes, soit à cause de la pureté de leurs mœurs et de la sainteté de leur vie, soit que la vocation à l'étude de la sagesse et à la suite des Prophètes, fût déjà de la part de Dieu une disposition prochaine à la grâce de la prophétie.

<sup>1</sup> M. Drach. *Première Lettre aux Israélites*, p. 41.

Lorsque l'Esprit du Seigneur descendait sur eux, ils n'étaient pas tellement emportés hors d'eux-mêmes par l'enthousiasme dont ils étaient saisis, qu'ils ne pussent y résister : bien différents de ces prêtres des faux dieux, qui étaient possédés par le mauvais esprit dont ils n'étaient pas les maîtres d'arrêter les agitations, et qui leur ôtaient l'usage de leurs sens et de leur raison. L'esprit qui animait les Prophètes leur était soumis, dit saint Paul (I Cor. <sup>xiv</sup>, 32), et l'Eglise a condamné l'erreur des Montanistes, qui attribuaient aux Prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qui ne convient qu'aux prêtres des idoles, qui parlaient malgré eux par l'inspiration du mauvais esprit. Nos Prophètes étaient calmes et tranquilles ; ils se possédaient et ne parlaient que parce qu'ils voulaient obéir à l'ordre du Seigneur. Ils savaient ce qu'ils disaient et comprenaient fort bien le sens de leurs discours.

Pour autoriser leurs paroles, les Prophètes annonçaient ordinairement deux choses : l'une prochaine et l'autre éloignée. L'accomplissement de la première répondait de l'accomplissement de la seconde<sup>1</sup>. Ainsi, Isaïe prédit à Achaz, roi de Juda, qu'il serait délivré des rois de Samarie et de Damas, ses ennemis ; voilà la chose prochaine, dont l'accomplissement prouve l'événement plus éloigné qu'Isaïe prédit en même temps, savoir : la naissance du Messie d'une mère vierge. Le premier objet est clair et prochain ; le second est obscur et éloigné ; celui-ci est soutenu par celui-là. En un mot, par cette double prédiction, les Prophètes disaient : Nous vous annonçons des événements éloignés dont vous ne verrez pas l'accomplissement ; mais pour vous prouver que nous vous disons la vérité, voici un événement prochain et sensible que vous verrez s'accomplir sous vos yeux.

Comme si je disais moi-même : Dans cent ans naîtra dans cette ville, dans cette famille, tel jour, tel mois, un enfant qui portera tel nom, qui fera telle chose, qui vivra tant d'années, qui mourra de telle manière ; oui, cela arrivera comme je vous le dis ; et pour vous prouver que je dis vrai, je vais vous prédire un événement que vous verrez s'accomplir dans un mois, et que nul homme au monde ne peut prévoir. Ainsi, dans un mois, à pareil jour, il tombera, ici, de la pluie, depuis telle minute à telle minute, pas une minute plus tôt ni plus tard. Elle commencera et finira par un coup de tonnerre. Il ne tombera de pluie que sur telle place. Il est bien certain qu'après avoir vu l'accomplissement de l'événement qui doit avoir lieu dans un mois, et que personne au monde n'a pu prévoir, on serait obligé de croire avec certitude la naissance de cet homme qui ne doit avoir lieu que cent années après.

D'autres fois, pour prouver un fait éloigné et moins frappant, ils en annonçaient un autre qui devait s'accomplir plus tôt et être tellement éclatant, que tous les peuples en seraient témoins et ne pourraient pas plus en douter que de l'existence du soleil. Par exemple, Isaïe annonce, sept cents ans avant la venue de Notre-Seigneur, que les Juifs méconnaîtraient le Messie, qu'ils Le couvriraient d'injures et de crachats : voilà le fait éloigné et moins frappant. En preuve, Isaïe annonce un autre fait que nul homme au monde n'a jamais osé et n'osera jamais nier. Ce fait, c'est la ruine de la ville de Tyr. Au temps d'Isaïe, la ville de Tyr était une des plus belles, des plus fortes et peut-être la plus opulente ville du monde ; Isaïe prédit qu'un jour viendra où elle ne sera plus qu'un misérable village. Et voilà que la superbe Tyr où aboutissaient les navigateurs de toutes les parties du monde, qui envoyait elle-même ses vaisseaux porter ses belles étoffes, ses pierres précieuses, ses richesses de tout genre, dans toutes les parties du globe, voilà que la superbe Tyr, ruinée par Alexandre, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village habité par cinquante ou soixante pauvres familles à peine abritées par quelques chétives cabanes et vivant de la culture de quelques grains et un peu de pêche. C'est là un fait que chacun peut aller vérifier. Naguère, un impie fameux a visité ces ruines de Tyr, et en voyant ce qu'Isaïe avait prédit, il n'a pu s'empêcher de s'écrier : *L'oracle s'est accompli !*

Il faut maintenant montrer la conformité des prophéties qui annoncent le Rédempteur, avec l'Enfant de Bethléem. David est le premier Prophète qui décrit en détail les caractères du Messie. En preuve de ses prédictions sur le Messie, David annonce aux Juifs des événements prochains dont l'accomplissement devait répondre de la certitude des autres. Ces événements prochains, prédits par David, sont, entre autres, la captivité de Babylone, qui ne devait avoir lieu que quatre cents ans plus tard, et le règne magnifique de Salomon dont les Juifs allaient être les témoins. C'est dans les Psaumes que David nous trace l'histoire anticipée de Notre-Seigneur.

Le royal Prophète commence par le grand caractère du Messie, il dit qu'Il convertira les nations et les rappellera à la connaissance du vrai Dieu. Tous les peuples, dit-il, connaîtront le Seigneur et Le glorifieront ; tous les rois de la terre L'adoreront, toutes les nations Lui seront soumises, nulle région, nul pays ne sera soustrait à Sa puissance (Ps. <sup>LXXXV</sup>, 9). C'est Notre-Seigneur et Ses Apôtres qui ont converti le monde ; Notre-Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

Il prédit que des rois étrangers viendront adorer le Messie et Lui offrir des présents. *Les rois de Tharsis, ceux de l'Arabie et de Saba, lui apporteront des dons précieux.* (Ps., <sup>LXXI</sup>, 19). Notre-Seigneur a été adoré par des Mages qu'une tradition constante nous dit avoir été rois : ils lui ont offert des présents ; Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il annonce que les Juifs méconnaîtront le Messie, qu'ils cesseront d'être Son peuple bien-aimé, et que les Gentils prendront leur place. Il fait parler ainsi le Messie qui dit à Son Père : *Vous me délivrerez des contradictions de Mon peuple et Vous m'établirez chef des nations. Un peuple que Je n'avais pas connu s'est attaché à Mon service, il M'a obéi dès qu'il a entendu Ma voix ; Mes enfants, au contraire, devenus étrangers à leur père, se sont lassés de Me suivre* (Ps., <sup>xvii</sup>, 44-46) ; Notre-Seigneur a été méconnu des Juifs ; depuis ce moment, les Juifs ont perdu la connaissance de la vraie Religion, et les Gentils ont reçu la lumière de l'Evangile ; Notre-Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

Il annonce que le Messie sera prêtre selon l'ordre de Melchisedech c'est-à-dire qu'il n'aura ni prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce, et qu'Il offrira le sacrifice du pain et du vin : *Le Seigneur, dit-il, l'a juré, Il ne se rétractera point : Vous êtes prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisedech* (Ps., <sup>cix</sup>, 4). Notre-Seigneur n'a eu ni un prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce, Il est Prêtre éternel, et Il offre, comme Melchisedech, le sacrifice du pain

<sup>1</sup> «Les paroles des Prophètes, dit Pascal, sont mêlées de prophéties particulières et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuve et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit». Pensées, ch. 15, n. 13.

et du vin ; Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il voit les rois et les peuples se liguier contre le Messie. *Les nations ont frémi, dit-il, les peuples ont formé de vains complots, les rois de la terre ont déclaré la guerre au Seigneur et à Son Christ ; mais le Seigneur S'est ri de leurs projets insensés, Il affermit malgré eux l'empire de Son Christ, Il établit sur eux-mêmes cet empire* (Ps., II). Ce n'est que contre Notre-Seigneur que les rois et les peuples se sont ligüés ; mais leurs efforts ont été vains, Notre-Seigneur en a triomphé, ils ont été obligés de se soumettre à Sa Loi : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Il décrit les outrages, le genre de mort et toutes les circonstances du supplice auquel le Messie devait être condamné plus de mille ans après. Voici les plaintes qu'il Lui met dans la bouche : *Celui qui était assis à Ma table a signalé sa perfidie contre Moi ; J'ai cherché quelqu'un qui Me consolât, et Je n'ai trouvé personne* (Ps., XL, 10) ; *Mes ennemis M'ont insulté, ils ont branlé la tête, ils ont dit : Puisqu'il a mis Sa confiance en Dieu, que Dieu vienne donc Le sauver. Ils ont percé Mes pieds et Mes mains, ils ont partagé Mes vêtements et ont tiré Ma robe au sort* (Ps., XXI, 8, 9, 18, 19) ; *dans Ma soif, ils M'ont abreuvé de vinaigre* (Ps., LXVIII, 22). Notre-Seigneur a été trahi par Judas qui était assis à Sa table ; Notre-Seigneur a été abandonné de tous Ses disciples, Son visage a été couvert de crachats ; les Juifs, sur le Calvaire, secouaient la tête en disant : Puisqu'Il a espéré en Dieu, que Dieu vienne donc Le délivrer. On lui perça les pieds et les mains ; les soldats partagèrent Ses habits, tirèrent Sa robe au sort et Lui donnèrent du vinaigre à boire : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Enfin il annonce que le Messie ressuscitera sans avoir éprouvé la corruption du tombeau. Voici les paroles qu'il Lui met à la bouche : *Ma chair reposera dans l'espérance ; Vous ne laisserez point Mon âme dans l'Enfer ; Vous ne permettrez pas que Votre Saint voie la corruption* (Ps., XV, 9-10). Notre-Seigneur est mort, Il est descendu aux Limbes ; mais Il n'a point éprouvé la corruption, car Il est sorti triomphant du tombeau trois jours après Sa mort : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par David.

## CHAPITRE II

ETAT DU ROYAUME D'ISRAËL. - ETAT DU ROYAUME DE JUDA. - ISAÏE, PROPHÈTE. - ÉVÉNEMENTS PROCHAINS QU'IL PRÉDIT, EN PREUVE DE SA MISSION. - CE QU'IL ANNONCE DU MESSIE.

Pendant que les tribus rebelles et schismatiques abandonnaient leur Dieu et leur Roi, les deux autres tribus, sous le nom de royaume de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'elles avaient choisi, demeurent dans l'alliance et la foi d'Abraham, observant la loi de Moïse dans toute son étendue. Ainsi se forma cette fameuse division de l'empire des Hébreux. Le crime d'un seul prince causa le premier schisme qui ait déchiré le sein de la véritable Eglise. C'est ainsi que Dieu montre aux pères qu'Il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtiments. Il veut par là les tenir soumis à Ses lois, par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire par l'intérêt de leur famille.

Le royaume d'Israël dura deux cent cinquante-quatre ans. Pendant ce temps-là, le Seigneur envoya un grand nombre de Prophètes, entre autres Elie et Elisée, pour retirer les Israélites de leur idolâtrie. Un petit nombre se montra docile à leurs paroles. Enfin, le Seigneur, irrité, envoya Salmanazar, roi d'Assyrie, qui prit Samarie après un siège de trois ans, et emmena les dix tribus captives à Ninive. Ainsi finit le royaume d'Israël.

Quant au royaume de Juda, le Seigneur ne négligea rien pour le conserver dans la pratique de la vraie Religion. Mais bientôt l'exemple des dix tribus schismatiques le fit tomber dans l'idolâtrie. Roboam fut le premier qui en donna l'exemple. Le Seigneur vengea l'outrage fait à son nom. Il envoya, contre Jérusalem, Sésac, roi d'Égypte, qui s'empara des trésors du temple. Les Juifs, instruits par ce malheur, renoncèrent au culte des divinités de pierre et de bois, qui n'avaient pu les protéger. Mais après quelques années de fidélité, ce peuple inconstant retourne aux idoles. De nouveaux châtiments le rappellent à son devoir. Cette alternative de conversion au Seigneur et de retour aux dieux étrangers, compose le fond de l'histoire du royaume de Juda jusqu'à sa chute, c'est-à-dire jusqu'à la captivité de Babylone.

Cependant les avertissements ne lui manquèrent point. Une longue suite de Prophètes envoyés de Dieu ne cessèrent, pendant deux cents ans, de lui prédire les maux qui le menaçaient s'il persévérait dans l'idolâtrie, ainsi que les bénédictions dont sa fidélité au Dieu d'Abraham et de David serait récompensée. Ces Prophètes n'avaient pas seulement pour but de maintenir dans le royaume de Juda la vraie Religion, ils étaient encore chargés d'annoncer le Messie et de marquer successivement les grands traits auxquels on devait le reconnaître. Le premier et le plus admirable de ces hommes extraordinaires fut Isaïe.

Ce Prophète était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda, Osias, Joatham, Achaz et Ezéchias ; c'est-à-dire 700 ans avant Jésus-Christ. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour rappeler son peuple à la pénitence, et pour annoncer de nouveau le grand mystère du Messie. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Isaïe parla non seulement avec une éloquence à laquelle on ne saurait rien comparer, mais encore avec toute l'autorité de sa mission divine. Manassès, successeur d'Ezéchias, fut choqué des reproches que le saint Prophète lui faisait de ses impiétés. Pour se venger, ce roi cruel et impie le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois. Isaïe avait alors environ cent trente ans. Ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem, et on les conserva avec un soin religieux.

Pour montrer aux Juifs qu'il était vraiment l'envoyé de Dieu, et que tout ce qu'il annonçait du Messie s'accomplirait un jour, Isaïe prédit trois principaux événements dont les Juifs furent témoins.

Il leur annonça 1° que Phacée, roi d'Israel, et Razin, roi de Syrie, qui s'étaient ligüés pour détruire le royaume de Juda, ne réussiraient point. Cependant, tout leur promettait un heureux succès. Déjà ils étaient à la tête d'une armée formidable, au pied des murailles de Jérusalem. Le roi et le peuple étaient dans la consternation. C'est ce moment extrême qu'Isaïe choisit pour venir dire au roi, de la part de Dieu : Demeurez en repos ; ne craignez rien, le projet de vos

ennemis ne réussira pas, la maison de David subsistera. Au contraire, dans peu d'années le royaume d'Israël sera détruit, et Israël ne sera plus un peuple. La parole du Prophète fut accomplie ; les deux rois ennemis ne purent prendre Jérusalem, et le royaume d'Israël fut détruit quelques années plus tard.

2° Que Sennachérib échouerait dans ses projets contre Jérusalem. Sennachérib était un roi de Syrie qui déclara la guerre à Ezéchias, roi de Juda, et marcha contre lui à la tête d'une armée de près de deux cent mille hommes. Tout fuyait devant lui. Ezéchias était hors d'état de lui résister. Ce fut encore dans cette extrémité qu'Isaïe vint lui dire, contre toutes les prévoyances humaines : Rassurez-vous, le roi de Syrie n'entrera point dans la ville, il ne la prendra point. Il sera obligé de s'en retourner honteusement par le même chemin par lequel il est venu. A quelques jours de là, l'oracle du Prophète s'accomplit. Le Seigneur envoya un Ange qui, pendant la nuit, tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennachérib. Ce prince se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage. Il ne songea qu'à s'enfuir dans ses Etats, où il fut tué par ses deux fils.

3° Isaïe annonça la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, la captivité de Babylone et le retour des Juifs dans leur pays. Nous verrons plus tard l'accomplissement de cette prophétie.

Examinons maintenant ce qu'Isaïe prédit du Rédempteur.

Comme David et les autres Prophètes il annonce que le grand caractère du Messie, le signe distinctif auquel on le reconnaîtra : c'est la conversion des Gentils. *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, père de David. Ce rejeton sera exposé comme un étendard, à la vue de tous les peuples. Les Gentils viendront Lui offrir leurs prières : Il sera le Chef et le Précepteur des Gentils. Les Gentils verront ce Juste : tous les rois de la terre connaîtront cet homme tant célèbre dans les prophéties de Sion. Il enseignera la justice aux Gentils. Alors l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'or et d'argent, et il n'aimera que le Seigneur* (Is., XI). Qui a converti les nations, qui a détruit le règne des idoles, n'est-ce pas Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur tout seul ? Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il dit que le Messie naîtra d'une mère toujours vierge. *Voici que la VIERGE concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu-Homme, ou Dieu avec nous*. (Is., VII, 14). Notre-Seigneur est né de la glorieuse et toujours Vierge Marie. Nul autre que lui n'est né d'une vierge : Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il voit les qualités de ce précieux enfant ; il prédit qu'il sera adoré par les rois, et qu'il aura un précurseur. *Un petit enfant nous est né, dit-il, un fils nous a été donné. Il portera sur Son épaule l'instrument de Sa puissance. Il sera appelé l'Admirable, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : le nom incommunicable de Dieu sera Son Nom. Il sera assis sur le trône de David ; les rois viendront honorer Son berceau et Lui offrir des présents. On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* (Is., XL, 3). Notre-Seigneur a porté sur Son épaule la Croix, instrument de Sa puissance, car c'est par elle qu'il a vaincu le monde ; Notre-Seigneur a été adoré par les Mages dans Son berceau, Il en a reçu des présents ; Notre-Seigneur a eu pour précurseur saint Jean-Baptiste, qui répétait ces mêmes paroles du prophète Isaïe : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

Il annonce que le Messie sera la douceur même, qu'il opérera une foule de miracles en faveur des hommes. *Le Messie sera plein de douceur, dit le Prophète, Il conduira Son peuple, comme un pasteur conduit Son troupeau ; Il rassemblera les petits agneaux, Il les portera dans Son sein ; Il ne sera point turbulent ; Il ne foulera point aux pieds le roseau à demi brisé, Il n'éteindra point la mèche encore fumante. Sa puissance égalera Sa bonté. Les yeux des aveugles verront le jour ; les oreilles des sourds seront ouvertes : le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée* (Is., XLII). Notre-Seigneur a été la douceur même ; Il a été le bon pasteur ; Il a guéri tous les malades qui sont venus réclamer Sa bonté. Nul autre que Lui n'a eu tous ces caractères et n'a opéré tous ces miracles : Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il voit le Messie établissant un sacerdoce nouveau, et Se choisissant des prêtres qui ne seront pas de la race d'Aaron, mais tirés de la gentilité. *Je choisirai, dit le Messie par la bouche du Prophète, Je choisirai parmi ceux qui auront échappé à l'incrédulité générale des Juifs, des hommes que Je marquerai d'un signe particulier, Je les enverrai aux nations, ils tireront du milieu d'elles ceux qui deviendront vos frères. Ils les offriront à Dieu comme une oblation sainte, et Je me choisirai parmi eux des prêtres et des lévites* (Is., LXVI, 21). Notre-Seigneur seul a établi un sacerdoce nouveau, Il a choisi des prêtres qui n'étaient point de la race d'Aaron ; Il les a envoyés aux Gentils ; et parmi les Gentils convertis à l'Evangile, il s'est formé des prêtres. Tous les docteurs Juifs qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ rapportent comme nous au Messie promis les textes que nous citons. Or, tous ces textes se sont vérifiés en Notre-Seigneur : Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il décrit les ignominies et la mort du Messie dans un tel détail, qu'on croit lire un Evangéliste plutôt qu'un Prophète. Ecoutons-le : *Le rejeton de Jessé s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau qui sort d'une terre aride ; Il est sans beauté et sans éclat, nous L'avons vu et nous ne L'avons pas reconnu. Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleur. On L'a mis au nombre des scélérats ; Il a été condamné par des juges ; on L'a retranché de la terre des vivants et Il est mort au milieu des douleurs. Il a été immolé parce que Lui-même l'a bien voulu. On L'a mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; Il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond. Ce n'est point pour ses péchés qu'il souffre ; Il a pris sur Lui nos langueurs et nos iniquités ; Il a été percé de plaies et nous avons été guéris par Ses meurtrissures* (Is., LIII). Notre-Seigneur, au jour de Sa passion, a perdu tout Son éclat, Son beau visage était méconnaissable : Il a été l'homme de douleur, Il a été comparé au scélérat Barrabas, et crucifié entre deux voleurs ; Il a été condamné par Pilate ; Il est mort au milieu des tourments, Il n'a pas ouvert la bouche pour Se plaindre, mais pour prier en faveur de Ses bourreaux. Il était innocent, mais Il S'était chargé d'expier les péchés de tous les hommes ; Il s'est livré à la mort de Lui-même, et les prodiges qui accompagnèrent Son dernier soupir, prouvèrent qu'il ne tenait qu'à Lui de ne pas Se livrer à Ses ennemis. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce qu'en récompense de Ses souffrances et de Sa mort, le Messie sera vainqueur du démon et du monde et que Son sépulcre sera glorieux. Écoutons : *Mais parce qu'Il a souffert la mort, une longue postérité naîtra de Lui ; Son sépulcre sera glorieux. Il s'est acquis l'empire, Il partagera les dépouilles des forts ; Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, Il en sera rassasié, et sanctifiera par Sa doctrine un grand nombre d'hommes* (Is., II, 10 et sv.). Notre-Seigneur a vu tous les peuples accourir à Lui après Sa mort. Son tombeau est depuis dix-huit siècles l'objet de la vénération du monde entier ; l'Orient et l'Occident s'en sont disputé la possession ; ils y envoient de riches présents, et leurs députés veillent nuit et jour à sa conservation. Sa doctrine a procuré le salut à des millions d'hommes de tous les pays et de tous les siècles. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Enfin il voit la prodigieuse fécondité de l'Eglise. Cette Eglise, formée d'abord dans le Paradis terrestre, avait été longtemps stérile et n'avait donné à Dieu que peu d'adorateurs ; mais devenue féconde par le sang du Sauveur, elle va, dit le Prophète Isaïe, s'étendre dans toutes les nations et peupler la terre entière de fidèles et de saints. Rien n'égale la magnifique peinture qu'il trace de cette étonnante propagation de l'Evangile. *Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point, chantez des cantiques, poussez des cris de joie, parce que celle qui était abandonnée, c'est-à-dire la Gentilité, a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari, c'est-à-dire que la nation juive unie au Seigneur par l'alliance d'Abraham. Levez les yeux, voyez cette grande multitude qui vient se réunir à Mon peuple ; tous ces nouveaux enfants seront pour vous comme un habillement précieux dont vous serez revêtue. Vos déserts, vos solitudes seront trop étroits pour recevoir toute cette multitude qui vient à vous. J'étendrai ma main vers les nations et J'élèverai Mon étendard devant tous les peuples ; ils vous apporteront vos fils et vos filles, alors toute chair saura que Je suis le Seigneur* (Is., XLIX). Notre-Seigneur a établi Son Eglise ; cette sainte épouse Lui a donné rapidement une si grande multitude de Chrétiens, Ses fidèles enfants, que trente ans après la mort du Sauveur, saint Paul écrivait que l'Evangile était prêché et cru dans tout l'univers, et que soixante-dix ans plus tard, Tertullien disait aux Païens : Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons déjà vos villes, vos bourgades, vos armées, vos campagnes, nous ne vous laissons que vos temples et vos théâtres (Apol.).

Ainsi, tous les traits du Rédempteur, marqués par le prophète Isaïe, conviennent à Notre-Seigneur et ne conviennent qu'à Lui. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je Vous remercie d'avoir envoyé tant de Prophètes à Votre peuple pour le rappeler à la pénitence et lui annoncer le Messie. Rendez-moi docile à la voix des Prophètes de la nouvelle Loi, Vos ministres, qui me rappellent de Votre part à la pénitence et qui m'annoncent le Ciel en récompense de ma docilité.

### CHAPITRE III

OSÉE, PROPHÈTE, - EVÉNEMENTS PROCHAINS QU'IL PRÉDIT. - CE QU'IL ANNONCE DU MESSIE. - MICHÉE, PROPHÈTE. - EVÉNEMENTS PROCHAINS. - CE QU'IL ANNONCE DU MESSIE. - JOËL, PROPHÈTE - JÉRÉMIE, PROPHÈTE. - SA VIE. SES PROPHÉTIES.

Depuis leur division, les deux royaumes d'Israël et de Juda tombèrent dans d'étranges désordres. Jamais on ne vit plus de crimes et plus de penchant à l'idolâtrie. De Son côté Dieu, qui ne cesse d'aimer les hommes, ne Se montra jamais plus attentif à veiller sur le saint dépôt de la Religion, à conserver la tradition de la grande promesse et à proclamer solennellement la venue du Rédempteur. Jamais les prophéties ne furent ni aussi nombreuses ni aussi détaillées que dans ces temps mauvais.

Isaïe vivait encore, qu'un nouveau Prophète faisait entendre sa voix dans Juda. Ce nouvel envoyé de Dieu fut Osée. Il était fils de Béeri. Il vécut du temps d'Isaïe, sept cents ans avant Notre-Seigneur. On ne sait aucun détail sur sa vie ni sur sa mort. Pour prouver aux Juifs que ses prophéties touchant le Rédempteur et les temps qui le suivront, sont véritables, il leur annonce deux événements qui doivent bientôt s'accomplir. Le premier, c'est la ruine de Samarie ; le second, la ruine du royaume de Juda.

En parlant du Messie, il annonce que le Messie encore enfant ira en Egypte, et que Son Père L'en rappellera. Le Seigneur, parlant figurément par l'organe de Son Prophète S'exprime ainsi : *Israël n'était encore qu'un enfant, lorsque Je l'ai aimé, et J'ai rappelé Mon fils de l'Égypte* (Osée, II, 1). Notre-Seigneur encore enfant, fut conduit en Egypte avec Sa mère, par saint Joseph qui en avait reçu l'ordre du Ciel, et Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin, dit saint Matthieu, que fut accompli ce que le Seigneur avait dit par la bouche du Prophète : *J'ai rappelé Mon fils de l'Égypte* (Matth., II, 15).

Il signale, comme tous les Prophètes, le grand caractère du Messie, la conversion des nations idolâtres qui ne le connaissaient pas, qui n'étaient pas le peuple de Dieu. Le Seigneur, parlant par la bouche d'Osée, s'exprime en ces termes : *J'ai appelé Mon peuple celui qui n'était pas Mon peuple, et l'objet de Ma miséricorde celui qui n'était pas l'objet de Ma miséricorde. Et il arrivera que ceux à qui il avait été dit : Vous n'êtes point Mon peuple, seront appelés les enfants du Dieu vivant* (Osée, II, 24 et I, 10).

C'est Notre-Seigneur qui a converti les nations et qui a fait des idolâtres Son peuple bien-aimé et les enfants de Dieu. Saint Paul nous apprend que c'est de Notre-Seigneur qu'Osée voulait parler (Rom., IX, 25).

Osée voit encore la réprobation des Juifs, l'état de désolation dans lequel ils vivent aujourd'hui, et enfin leur conversion à la fin des temps : *Les enfants d'Israël demeureront longtemps sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans exercice public de leur religion. Et après cela les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et ils seront saisis de frayeur devant le Seigneur, en recevant les biens dont Il les comblera dans les derniers jours* (Osée, III, 4-5).

Notre-Seigneur a été méconnu des Juifs ; ils sont aujourd'hui errants, sans autel et sans sacrifice. Cette première partie de la prophétie dont nous voyons l'accomplissement de nos yeux, nous répond que la seconde partie s'accomplira de même, et qu'à la fin des temps les Juifs se convertiront. Ainsi Notre-Seigneur est le seul à qui conviennent tous les

caractères de cette prophétie, ils ne conviennent qu'à Lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Vers le même temps parut un autre Prophète qui nous a laissé une des plus frappantes prédictions touchant le Rédempteur. Ce Prophète, c'est Michée. Il annonce d'abord deux événements plus rapprochés, les malheurs et la ruine du royaume d'Israël, les malheurs et la ruine du royaume de Juda. Puis, passant au Messie, il s'exprime ainsi : *Et vous Bethléem, Ephrata* (Ephrata est l'ancien nom de Bethléem), *vous êtes petite entre les villes de Juda, cependant c'est de vous que sortira Celui qui doit régner dans Israël, Celui dont la génération est éternelle* (Mich., v, 2). En conséquence de cette prophétie, les Juifs savaient très bien que le Messie naîtrait à Bethléem. Les Mages étant arrivés à Jérusalem, Hérode assembla tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, et leur demanda où devait naître le Christ, le Messie. Ils lui répondirent sans hésiter : C'est à Bethléem de Juda, suivant la prédiction du Prophète ; et ils lui citèrent la prophétie de Michée. Le Messie devait donc naître à Bethléem. C'est aussi à Bethléem que Jésus-Christ a pris naissance dans le temps et au milieu des circonstances prédites du Messie : il est donc le Rédempteur prédit par Michée.

Le Prophète annonce que la génération du Rédempteur est éternelle : qu'Il convertira les nations ; que Son empire n'aura point de fin, et qu'Il sera notre Paix. *Son empire subsistera*, dit le Prophète, *Il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur ; et les peuples seront convertis, parce que Sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde ; c'est Lui qui sera notre paix* (Mich., v, 4-5). Notre-Seigneur, Dieu et homme tout ensemble, est engendré dans le sein de Son Père, de toute éternité. Il est né dans le temps à Bethléem, de la plus pure des vierges ; Lui seul possède un empire éternel ; Lui seul a converti les nations ; Lui seul jouit d'une puissance souveraine ; Lui seul est notre paix, notre réconciliation par le sang qu'Il a répandu sur la Croix. Notre-Seigneur est donc le seul à qui tous les caractères marqués dans cette prophétie conviennent à la lettre : Il est donc le Messie prédit par Michée.

Joël, autre prophète, contemporain du précédent, marque deux grands traits du Rédempteur : le premier, c'est la descente du Saint-Esprit ; le second, c'est le jugement dernier. Pour autoriser cette prophétie, Joël annonce un événement dont les Juifs ses contemporains virent l'accomplissement : c'est une famine épouvantable qui désola tout le pays. Voici en quels termes s'exprime le Prophète : *Écoutez ceci, vieillards, et vous tous habitants de la terre, prêtez l'oreille. Est-il jamais rien arrivé de pareil de votre temps ou du temps de vos pères ? La sauterelle a mangé les restes de la chenille ; le ver, les restes de la sauterelle, et la nielle, les restes du ver. Tout le pays est ravagé ; la terre est dans les larmes, parce que le pays est gâté ; la vigne est perdue, les oliviers ne font que languir. Pourquoi les bêtes se plaignent-elles ? Pourquoi les bœufs font-ils retentir leurs mugissements, sinon parce qu'ils ne trouvent rien à paître, et que les troupeaux même de brebis périssent comme eux* (Joël, i, 18) ?

Passant ensuite au Messie, le Prophète nous le montre répandant Son esprit sur l'Eglise et venant juger le monde avec un appareil formidable. Voici ses paroles : *Dans les derniers temps, dit le Seigneur, Je répandrai Mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là, Je répandrai mon esprit sur Mes serviteurs et sur Mes servantes, et ils prophétiseront* (Joël, ii, 28-29). Notre-Seigneur, suivant Sa promesse, a envoyé Son Saint-Esprit sur Ses Apôtres, et ils prophétisèrent ; et ce divin Esprit communiqua le même don de prophétie à un très grand nombre de fidèles des siècles suivants. C'est saint Pierre lui-même qui nous donne l'intelligence de cette prophétie. A peine le Saint-Esprit fut-il descendu sur les Apôtres, que les Juifs de Jérusalem, frappés d'étonnement, se demandaient les uns aux autres : *Que veut dire ceci ? Les autres s'en moquaient et disaient : Ce sont des gens ivres. Alors Pierre se présentant avec les onze Apôtres, leur dit : Ces personnes ne sont pas ivres comme vous le pensez ; mais c'est l'accomplissement de ce qui a été dit par le Prophète Joël : Je répandrai Mon esprit* (Actes ii, 12 et sv.) ; et il rapporte la prophétie de Joël comme nous l'avons citée.

Le Prophète annonce en second lieu que le Messie viendra juger le monde avec un appareil formidable. C'est le Messie Lui-même qui parle : *Je ferai paraître des prodiges dans le Ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. J'assemblerai tous les peuples, Je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là J'entrerai en jugement avec eux*<sup>1</sup>.. Notre-Seigneur viendra juger le monde ; Il nous l'annonce Lui-même dans l'Evangile, et Il nous dépeint les signes avant-coureurs de ce terrible jour dans des termes semblables à ceux du Prophète. Notre-Seigneur a envoyé le Saint-Esprit à Ses Apôtres, suivant que Joël l'avait prédit. Notre-Seigneur viendra donc aussi juger le monde à la fin des temps : l'accomplissement de la première prophétie nous répond de l'accomplissement de la seconde. Notre-Seigneur est donc vraiment le Messie prédit par Joël.

Environ cinquante ans après les Prophètes dont nous venons de parler, Dieu suscita Jérémie. C'est le Prophète de douleurs. Il se défendit longtemps d'accepter la lugubre mission que le Seigneur voulait lui confier. A, a, disait-il, Seigneur Dieu, je ne sais point parler ; je ne suis qu'un enfant. Le Seigneur lui répondit : Ne dites pas : Je ne suis qu'un enfant ; mais allez partout où Je vous enverrai, et dites tout ce que Je vous ordonnerai de dire. Ne craignez point de paraître devant eux, parce que Je suis avec vous pour vous délivrer. Le Seigneur étendit Sa main, toucha la bouche de Jérémie, et lui dit : Je mets présentement Mes paroles dans votre bouche ; Je vous établis aujourd'hui Prophète. Jérémie obéit enfin.

Les malheurs qu'il prédit aux Juifs et la sainte liberté avec laquelle il les reprit de leurs désordres, les mirent si fort en colère contre lui, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. Après la prise de Jérusalem, une partie des Juifs restés dans la Judée se réfugièrent en Egypte, par la crainte du roi de Babylone. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein ; mais il fut contraint de les suivre avec son disciple, Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leur crime avec son zèle ordinaire. Il prophétisa contre eux et contre les Egyptiens. L'Ecriture ne nous parle point de sa mort ; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent, l'an 590 avant Jésus-Christ.

<sup>1</sup> Joël ii, 28-31, et iii, 2. Vallée de Josaphat signifie simplement suivant l'hébreu, vallée du jugement.

Pour accréditer ses prophéties touchant le Rédempteur et les événements éloignés, il annonce aux Juifs des faits prochains, imprévoyables à la sagesse humaine, et dont néanmoins ils verront bientôt l'accomplissement. Nous allons en citer un entre tous les autres, c'est la ruine épouvantable de Jérusalem par Nabuchodonosor et la captivité de Babylone. Ecoutez de quelle manière il prédit cette terrible catastrophe : Allez, lui dit le Seigneur, et prenez un vase de terre fait par un potier. Jérémie obéit. Conduisant à sa suite les plus anciens du peuple et les plus anciens d'entre les prêtres, il s'arrête dans une vallée située aux portes de Jérusalem. *Roi de Juda et habitants de Jérusalem*, leur dit-il, *voici ce que dit le Seigneur des armées : Je ferai tomber cette ville en une si grande affliction, que quiconque en entendra parler en sera frappé comme d'un coup de tonnerre.* Elevant ensuite son vase de terre à la vue de tout le peuple, il ajoute : *Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville comme ce vase de terre.* A ces mots, il met le vase en morceaux. Quelques années après, le superbe Nabuchodonosor vint accomplir à la lettre cette triste prophétie ; il ruina la ville de fond en comble et emmena le peuple captif à Babylone.

Passant ensuite aux événements éloignés, Jérémie annonce qu'à la naissance du Messie on fera mourir les petits enfants de Bethléem, et que leurs mères seront inconsolables. Voici ses paroles : *Un grand bruit a été entendu dans Rama; on y a entendu des plaintes et des cris lamentables ; c'est Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point de consolation parce qu'ils ne sont plus* (Jerem. xxxi, 15.).

Notre-Seigneur étant né à Bethléem, Hérode, pour le faire mourir, fit tuer les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au dessous. Alors on entendit les cris lamentables des mères ; et saint Mathieu nous dit que c'était l'accomplissement des paroles de Jérémie que nous venons de citer. Notre-Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Jérémie.

Le Prophète n'a garde d'oublier le grand caractère du Messie, il dit qu'Il enseignera la vérité aux nations et qu'Il fera avec les hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne. Le Seigneur parle au Messie : *Je vous ai établi prophète pour les nations* (Jerem., i, 10), et le Messie lui-même ajoute, par l'organe de Jérémie : *Il viendra un temps où Je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; alors J'écrirai Mes Lois dans leurs cœurs et tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand* (Jerem., xxxi, 31, 33-34. Notre-Seigneur seul a enseigné la vérité aux nations idolâtres, Il a converti le monde, c'est Lui qui a fait avec les hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Jérémie. Saint Paul reconnaît expressément que c'est de Notre-Seigneur que Jérémie a parlé dans cette prophétie (Hebr. x, 16).

#### CHAPITRE IV

EZÉCHIEL, PROPHÈTE. - ÉVÉNEMENTS PROCHAINS QU'IL ANNONCE. - CE QU'IL PRÉDIT DU MESSIE. - DANIEL, PROPHÈTE. - SON HISTOIRE. - IL EXPLIQUE LE SONGE DE NABUCHODONOSOR. - ENFANTS DANS LA FOURNAISE.

Les terribles prédictions d'Isaïe, de Jérémie et des autres Prophètes contre Jérusalem, s'étaient enfin vérifiées. Cette ville opulente avait été ruinée de fond en comble ; son temple auguste, une des merveilles du monde n'était plus qu'un amas de cendres, et ses habitants, emmenés par Nabuchodonosor, gémissaient à Babylone dans les fers de l'esclavage. C'est alors que parut un nouveau Prophète. Il fut suscité de Dieu pour reprendre et consoler les malheureux captifs, et surtout pour leur annoncer le Messie, libérateur de tous les hommes.

Ezéchiël qui est ce grand Prophète dont nous voulons parler, fut emmené lui-même en captivité à Babylone. C'est là qu'il fit une partie de ses prédictions. Comme tous ses devanciers, pour prouver aux Juifs ce qu'il annonce du Rédempteur, il leur prédit des événements prochains qu'ils verront de leurs yeux, d'autres dont le monde entier est encore aujourd'hui l'irréfutable témoin.

Le premier événement qu'il prédit à ses frères, c'est qu'ils retourneront un jour dans leur patrie et que le temple de Jérusalem sera rebâti (Ezech., xxxix, xl, xli). Deux faits qui s'accomplirent à la lettre, environ quarante ans après. Le second événement, qui est bien extraordinaire et qui prouve avec quelle pénétration divine Ezéchiël lisait dans l'avenir le plus reculé, c'est que depuis Nabuchodonosor, contemporain du Prophète, l'Egypte n'aura plus de rois de sang égyptien. Voici les termes de cette étonnante prophétie : *Je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte ; il en prendra tout le peuple, il en fera son butin ; il n'y aura plus à l'avenir de princes du pays d'Égypte* (xxvi, 7, 16) Qui eût jamais pensé que cette Egypte, dépositaire des sciences, l'institutrice des nations, à jamais privée d'un roi de race indigène, courberait éternellement son front sous un sceptre étranger ? Et cependant voilà vingt-trois siècles que l'oracle d'Ezéchiël s'accomplit, et que suivant la remarque d'un impie de nos jours (Volney, *Voyage en Syrie* t. 1, ch. 6), l'Egypte, enlevée à ses propriétaires naturels, a subi sans interruption le joug des étrangers.

Venant au Messie, Ezéchiël annonce qu'Il sortira de la race de David, qu'Il sera pasteur, mais pasteur unique qui sauvera Son troupeau et réunira toutes Ses brebis dans le même bercail. Écoutons le Seigneur annonçant Lui-même ce consolant événement par la bouche du Prophète : *Je sauverai Mon troupeau ; il ne sera plus exposé en proie ; Je jugerai entre les brebis et les brebis ; Je susciterai sur elles, pour les paître, LE PASTEUR UNIQUE, DAVID MON SERVITEUR. C'est lui-même qui aura soin de les paître ; il sera au milieu d'elles comme leur prince* (xxxiv, 22-24).

Notre-Seigneur Lui-même nous fait connaître le sens de cette prophétie, lorsqu'en parlant aux Juifs, Il dit : C'est Moi qui suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne Sa vie pour Ses brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que Je les amène, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Il a amené ces autres brebis, c'est-à-dire, les nations idolâtres. Il les a réunies aux brebis de la maison d'Israël, et il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule Bergerie qui est l'Eglise, et un seul Pasteur qui est Notre-Seigneur. Ajoutez, pour que rien ne manque à l'accomplissement de la prophétie, que ce Pasteur unique devait être de la race de David, ou plutôt le vrai David. Or, Notre-Seigneur est de la race de David, et le David, c'est-à-dire le bien-aimé par excellence.

Ezéchiél ajoute que le Messie établira une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne. Aussitôt après avoir promis ce pasteur unique, le Seigneur continue par la bouche du prophète et dit : *Je ferai avec Mes brebis une alliance de paix. Mon alliance sera éternelle. Je les multiplierai, et J'établirai pour jamais Mon sanctuaire au milieu d'elles. Mon tabernacle sera chez elles ; Je serai leur Dieu ; elles seront Mon peuple et les nations sauront que c'est Moi qui suis le Seigneur et le Sanctificateur d'Israël, lorsque Mon sanctuaire sera pour jamais au milieu de Mon peuple* (xxxvii, 26-28). C'est Notre-Seigneur qui a établi une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne ; une alliance éternelle. C'est Lui qui a réuni les Juifs et les Gentils dans un même bercail ; Il est de plus de la race de David et le bien-aimé par excellence. Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Ezéchiél.

Vers le même temps et dans la même ville de Babylone, prophétisa le dernier des grands Prophètes : c'est Daniel. Voici son intéressante histoire.

Nabuchodonosor voulut avoir à sa cour quelques enfants de cette nation juive qu'il avait conduite en captivité. Son intention était de leur faire apprendre la langue et les sciences des Babyloniens. Il donna des ordres en conséquence à l'intendant de son palais. Le choix du ministre, dirigé par le Seigneur, tomba sur Daniel et sur trois de ses compagnons, nommés Ananias, Mizaël et Azarias. Ils furent logés dans un appartement commode pour leurs études. En signe de sa faveur, le roi voulut qu'ils fussent nourris des viandes qu'on servait à sa table, et qu'on ne leur fît point boire d'autre vin que celui qu'il buvait. Ils devaient être ainsi élevés pendant trois ans, au bout desquels le roi les destinait à être mis au nombre de ses officiers et à servir toujours en sa présence.

Une seule chose inquiétait ces vertueux enfants : c'étaient les viandes et le vin de la table du prince qu'on devait leur servir. Il pouvait aisément se trouver parmi ces aliments des mets défendus aux Juifs, et peut-être même offerts aux idoles : ils résolurent de n'en point user. Daniel en parla à l'intendant du palais chargé de leur nourriture. Celui-ci répondit que le roi ne voulant à son service que des jeunes gens beaux, bien faits et de bonne mine, il avait expressément ordonné la manière dont ils devaient être nourris ; que si, faute d'user du vin et des viandes de la table du prince, ils perdaient quelque chose de leur embonpoint, on ne manquerait pas d'en savoir la cause, et qu'il y allait de sa fortune, peut-être même de sa vie.

Daniel ne se découragea pas. Il s'adressa à Malassar, officier subalterne, chargé spécialement de lui et de ses trois compagnons. Donnez-nous, lui dit-il, comme nous le souhaitons, des légumes à manger et de l'eau à boire. Nous ne vous demandons que dix jours d'épreuve. Examinez ensuite notre visage, comparez nous aux autres jeunes gens que vous nourrissez de la table du roi. Si vous avez lieu de vous repentir de votre complaisance, nous nous soumettons à tout ce que vous voudrez. Malassar se rendit à cette proposition. Daniel et ses compagnons ne vécurent pendant dix jours que de simples légumes, et néanmoins ils furent trouvés plus frais et mieux portants que le reste de la jeunesse nourrie de la table du prince. Malassar continua donc volontiers de les traiter de la sorte, et ce fut toujours avec le même succès.

Les trois années de leur instruction étant expirées, le jour arriva de présenter au roi les quatre jeunes Israélites. Nabuchodonosor fut charmé de la bonne grâce répandue sur leur visage et sur toute leur personne. Il le fut bien davantage de leur habileté et de leur savoir ; il dit tout haut qu'il n'y avait pas dans son royaume de docteurs comparables aux quatre jeunes Hébreux. Il n'hésita pas à les retenir auprès de lui, il leur donna des emplois à la cour, et voulut qu'ils servissent toujours en sa présence. Tel fut le commencement de la grande élévation du prophète Daniel. Le Seigneur, toujours infiniment bon, préparait ainsi des ressources aux Israélites captifs.

Quelques années après, Nabuchodonosor eut un songe dont il fut vivement inquiété. A son réveil, il fit venir tous les enchanteurs, les devins et les magiciens de Babylone : J'ai eu cette nuit, leur dit le roi, un songe qui m'a épouventé ; mais le trouble qui l'a suivi m'en a fait perdre absolument la mémoire. Si vous parvenez à me rappeler mon songe et à m'en donner l'explication, je vous promets une récompense digne de moi ; mais si vous trompez mon attente, je vous ferai tous mourir jusqu'au dernier.

Ce que vous demandez, Seigneur, lui répondirent-ils, n'est possible à aucun mortel. Le roi, furieux, ordonna de les mettre à mort. Cet ordre s'exécutait sans pitié lorsque Daniel, rempli de confiance en Dieu et subitement inspiré, courut chez le roi qu'il trouva plongé dans une noire mélancolie ; il le conjura de lui accorder quelques moments pour lui expliquer le songe qu'il avait eu. Allez, Daniel, lui dit le roi, prenez le temps dont vous avez besoin.

Daniel se retira et passa la nuit en prières. Le matin étant arrivé, un des officiers de la cour l'introduisit dans l'appartement du prince, et il dit en le lui présentant : Voici, Seigneur, un des captifs de Jérusalem, qui donnera au roi, mon seigneur, l'éclaircissement qu'il désire. Croyez-vous, dit le prince à Daniel, pouvoir me rappeler mon songe et m'en donner l'explication ? Le songe que vous avez eu, lui répondit modestement Daniel, surpasse les lumières de tous les magiciens. Mais il est un Dieu dans le Ciel, et c'est le seul Dieu que j'adore, pour qui rien n'est caché, qui révèle, quand et à qui il lui plaît, les choses les plus obscures. C'est lui, grand prince, qui vous a montré dans l'obscurité de la nuit, les événements qui doivent s'accomplir dans les derniers temps.

Le prince et toute sa cour avaient les yeux attentifs sur le jeune prophète, lorsqu'il commença de la sorte : Voici, Seigneur, le songe que vous avez eu. Il s'est présenté devant vous une grande statue. Cette grande statue était debout à vos yeux et son regard était terrible. Elle avait la tête d'un or très pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez extrêmement attentif à cette vision, lorsqu'une pierre s'est détachée d'elle-même de la montagne ; elle a frappé les pieds de la statue, et elle les a brisés. La statue elle-même a été réduite en cendres, comme la poussière que le vent emporte dans l'été. Mais la pierre qui a frappé la statue est devenue une grande montagne, et elle a rempli toute l'étendue de la terre : tel est votre songe, grand roi. En voici l'explication :

Vous, prince, vous êtes le plus grand des rois ; c'est vous que représente la tête d'or ; après votre empire, il s'en élèvera un autre moindre que le vôtre, figuré par l'argent. Il en viendra un troisième, figuré par l'airain, qui s'étendra sur

toute la terre. Le quatrième empire, semblable au fer qui brise tous les métaux, domptera aussi et renversera quiconque voudra s'opposer à son établissement. Cependant, ce quatrième royaume sera affaibli par ses divisions, c'est ce qui est exprimé par le mélange du fer avec l'argile dans les pieds de la statue. Enfin, dans les temps que ces royaumes subsisteront encore, le Dieu du Ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui renversera tous les autres empires. Il vous a été représenté sous la figure de cette pierre qui, détachée d'elle-même de la montagne, a réduit en poudre l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or.

Pour nous qui vivons après l'événement, il nous est facile de reconnaître ces empires, dont la succession est annoncée par Daniel. Le premier, représenté par la tête d'or, est l'empire des Babyloniens ; le second, représenté par la poitrine d'argent, est celui des Mèdes et des Perses ; le troisième figuré par le ventre, les cuisses d'airain, est celui des Grecs, sous Alexandre le Grand. Cet empire, nous dit le Prophète, commandera à toute la terre. En effet, Alexandre porta ses conquêtes dans les trois parties du monde. Le quatrième royaume, représenté par les jambes de fer, désigne clairement l'empire romain. Comme le fer brise les métaux, cet empire a brisé et réduit en poudre tous les royaumes qui subsistaient avant lui dans les trois parties du monde connu.

Quant à cette pierre qui se détache de la montagne sans la main d'aucun homme, qui brise la statue, qui grossit ensuite, qui couvre toute l'étendue de la terre, qui forme un empire dont la durée sera éternelle, elle marque clairement l'empire spirituel de Notre-Seigneur, empire formé sans le secours d'aucun homme, empire vainqueur de tous les autres, empire qui ne passera point à un autre peuple, empire aussi étendu que le monde, et aussi durable que les siècles. A quel autre qu'au royaume de Jésus-Christ ces caractères pourraient-ils convenir ?

Au discours du Prophète, Nabuchodonosor, saisi d'étonnement au-delà de tout ce qu'on peut dire, et regardant Daniel comme un lieu caché sous la figure d'un homme, se jeta le visage contre terre ; il l'adora profondément, et commanda qu'on lui offrît de l'encens, et qu'on lui sacrifiât des victimes. Daniel empêcha ce culte impie, et s'empressa de reporter tous ces hommages au Dieu qui l'avait inspiré. Nabuchodonosor reconnut que le Dieu de Daniel était vraiment le Dieu des dieux et le Maître des rois. Puis il éleva Daniel et ses compagnons aux premières dignités de l'empire.

Les jeunes Hébreux éprouvèrent bientôt comme tant d'autres, que pour être haï il n'est pas nécessaire d'être méchant, il suffit d'être heureux. La faveur dont ils étaient l'objet leur attira des ennemis jaloux qui résolurent de les perdre. Ils persuadèrent à Nabuchodonosor de défendre à tous ses sujets d'adorer d'autre Dieu que les dieux de Babylone. Le prince ordonna donc qu'on fit une grande statue d'or, haute de soixante coudées, et qu'on la plaçât au milieu d'une vaste plaine, aux environs de Babylone. En même temps l'ordre fut donné aux officiers de l'armée, aux magistrats, aux juges, aux intendants, aux gouverneurs des provinces, de se trouver dans la plaine au jour marqué, pour rendre à la statue le culte religieux que le roi lui destinait ; et cela sous peine d'être jeté à l'heure même dans une fournaise ardente.

Les trois compagnons de Daniel, Ananias, Mizaël et Azarias, se rendirent avec les autres dans la plaine. Mais au moment où l'on donna le signal à tous les assistants de se prosterner le visage contre terre, les trois Israélites demeurèrent debout sans donner aucun signe d'adoration. Leurs ennemis coururent en avertir le roi. Outré de colère, Nabuchodonosor ordonne qu'on les jette aussitôt dans la fournaise, chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire. Il fait saisir les généreux athlètes par les plus forts de ses gardes, leur fait lier les pieds et les mains, et les fait jeter au milieu des flammes. Mais le Dieu d'Israël y descend avec eux, le feu consume leurs liens, en respectant leurs personnes, et ils se promènent tranquillement au milieu des flammes. Bientôt on les entend chanter les louanges du Seigneur. A la vue du miracle, Nabuchodonosor s'approche de la fournaise, et il les appelle : Serviteurs du Dieu très haut, sortez et venez à moi. Il proclama lui-même que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu, et fit un édit par lequel il défendit sous peine de mort, de Le blasphémer. Cet hommage solennel est une nouvelle preuve de cette miséricordieuse Providence du Père céleste, qui ne permettait les persécutions de Ses serviteurs et le mélange de Son peuple avec les nations infidèles que pour faire éclater Sa gloire, affermir Israël dans la foi de Ses pères, et préparer peu à peu les Gentils au culte du vrai Dieu.

## CHAPITRE V

SUITE DE L'HISTOIRE DE DANIEL. - VISION DE BALTHAZAR. - DANIEL L'EXPLIQUE. - BALTHAZAR EST TUÉ. - DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS. - IDOLE DE BEL. - DANIEL PRÉDIT L'ÉPOQUE DE LA NAISSANCE DU MESSIE.

Il est facile de comprendre que le miracle opéré dans la fournaise affermit le crédit des jeunes compagnons de Daniel. Ces vertueux Israélites ne profitèrent de leur autorité que pour faire connaître le Dieu puissant qui les avait conservés et adoucir le sort de leurs frères captifs dans toute l'étendue de l'empire.

Cependant Nabuchodonosor mourut, et sous le règne de son successeur, Daniel fut oublié. Il était avancé en âge et ne songeait qu'à servir le Seigneur son Dieu dans le silence, et à prier pour ses chers captifs ; mais le Maître avait des vues bien différentes de celles du serviteur. C'était de ce même Daniel, tout âgé et tout oublié qu'il était, que la providence voulait se servir pour consommer le grand ouvrage de la délivrance de Son peuple.

Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor, venait de monter sur le trône de son aïeul. Beaucoup plus occupé de ses plaisirs que du soin de son royaume, il s'avisait un jour de faire un magnifique festin où il invita mille des plus grands seigneurs de son royaume. Livré sans mesure à une folle joie, le roi but excessivement, et dans son ivresse, il ordonna à ses officiers d'apporter dans la salle du festin les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, afin d'y faire boire avec lui les seigneurs et les femmes qui se trouvaient au festin. Le roi donna l'exemple et chacun se fit un mérite de le suivre. C'était à qui profanerait avec plus d'insolence les vases sacrés. Ils y buvaient le vin à grands coups en chantant les hymnes à l'honneur de leurs fausses divinités. Le malheureux Balthazar, mettant ainsi le comble à ses crimes, remplissait la mesure fatale que Dieu attendait pour détruire sa monarchie.

Tout à coup on vit paraître comme les doigts de la main d'un homme, appliqués sur la muraille, vis-à-vis le lustre qui éclairait la salle du festin, et le roi voyait distinctement de ses yeux le mouvement de la main qui écrivait. Alors il change de couleur, son esprit se trouble, ses forces l'abandonnent, ses genoux tremblants se heurtent ; il ne lui reste de force que pour crier : Qu'on appelle de suite les devins, les augures, tous les magiciens.

Il fut promptement obéi. Celui d'entre vous, leur dit-il, qui me lira cette écriture et m'en expliquera le sens, je le ferai revêtir de pourpre, je lui donnerai un collier d'or, il sera la troisième personne de mon royaume. Tous ces fourbes se mirent à l'œuvre, mais leurs efforts furent inutiles. Le désespoir du roi augmentait, il retomba dans sa première défaillance, et sa cour épouvantée ne savait plus à qui avoir recours : c'était le moment que Dieu attendait.

La reine, informée de ce qui se passe, descend dans la salle du festin : Seigneur, dit-elle au roi, rassurez-vous, il est un homme dans votre royaume à qui les Dieux saints communiquent leur esprit, il se nomme Daniel. Faites-le venir et il vous tirera de votre inquiétude. Le roi fit appeler Daniel, et du plus loin qu'il l'aperçut : Êtes-vous Daniel, lui dit-il, un des enfants de Juda que mon père a amenés en captivité ? Si vous m'expliquez cette écriture tracée sur la muraille par une main inconnue vous serez revêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or et vous serez, après la reine et moi, le premier personnage de mon empire.

Daniel sentit tout le danger de la commission ; mais il y avait près de quatre-vingts ans qu'il apprenait à ne pas trembler devant les puissances de la terre. Grand roi, dit-il à Balthazar, je n'accepterai point vos présents, mais je vais vous lire les paroles écrites sur la muraille et vous en donner l'explication. Cette écriture se compose de trois mots : Mane, Thecel, Phares. Voici ce qu'ils signifient : Mane ; le Seigneur a compté les jours de votre règne, et ils touchent à leur fin. Thecel ; vous avez été mis dans la balance et vous avez été trouvé trop léger. Phares ; votre royaume a été divisé et partagé entre les Mèdes et les Perses. Malgré le trouble et l'effroi qu'une semblable explication dut jeter dans son âme, le roi obligea le Prophète d'accepter les honneurs qu'il lui avait promis.

L'exécution de cette terrible sentence était plus proche que Balthazar ne croyait. Cette nuit-là même, Cyrus, roi des Mèdes et des Perses, entre dans Babylone ; ses troupes pénètrent jusqu'au palais du roi, où Balthazar est tué au milieu du carnage de cette nuit à jamais fameuse par un festin sacrilège, par un miracle de la main de Dieu, par la mort d'un puissant monarque, par la fin d'une grande monarchie, et par l'accomplissement des prophéties de trois Prophètes : de Daniel, qui avait annoncé quelques années auparavant la destruction de l'empire des Assyriens ; d'Isaïe et de Jérémie, qui avaient l'un deux cents ans, l'autre soixante-dix ans auparavant annoncé dans le plus grand détail la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses (Isaïe. XIII, XIV, XXI ; Jerem. VI et VII, et L. et LI.).

Sous la nouvelle dynastie, Daniel jouit de la même faveur que sous les rois babyloniens. Jaloux de son mérite et de sa fortune, les seigneurs de la cour résolurent de le perdre. Ils persuadèrent au roi de défendre, par un édit solennel, de faire des vœux ou des prières pendant l'espace de trente jours, à aucun homme ni à aucune divinité, dans toute l'étendue du royaume ; cela sous peine, pour ceux qui seraient surpris en contravention, d'être précipités dans la fosse des lions pour y être dévorés.

Rien n'était plus injuste et plus bizarre que cette proposition. Mais le roi craignait les grands de sa cour ; il se les croyait encore nécessaires, et l'édit fut publié. Daniel pouvait éluder l'édit du prince ; il lui suffisait de ne paraître pas publiquement offrir des vœux à Dieu ; mais il reconnut que, dans cette circonstance, tenir secret le culte qu'il rendait au Seigneur, c'était le désavouer. Il ne changea donc rien à ses pratiques.

Trois fois par jour il ouvrait, suivant sa coutume, les fenêtres de son appartement du côté de Jérusalem ; il fléchissait les genoux ; il priait, il adorait son Dieu. On l'épiait, et il ne l'ignorait pas. Dès qu'ils l'eurent surpris en prière, ses ennemis triomphants coururent rendre compte au roi du mépris qu'il témoignait pour ses ordres. Daniel, lui dirent-ils, cet esclave juif, devenu votre plus cher favori, est le premier infracteur de votre édit.

Au nom de Daniel, le roi fut sincèrement affligé. Il aimait ce grand homme, il respectait sa vertu, il honorait sa vieillesse et sentait tout le prix de ses services. Il ne répondit rien aux délateurs, et il ordonna de le laisser seul, en attendant qu'il déclarât ses intentions.

Son dessein était de sauver Daniel. Ses ennemis le comprirent. Ils rentrèrent brusquement chez le roi, et lui dirent d'un air menaçant : Nous ne savons, Seigneur, ce qui arrête votre justice ; mais sachez que vous n'êtes pas au-dessus des lois, et que c'en est une fondamentale parmi les Mèdes et les Perses, que le prince ne peut révoquer ses propres édits. Le roi, intimidé, fit donc venir le Prophète. Touché de la présence de ce vénérable vieillard, il ne lui dit que ces deux mots : Allez, Daniel, où vos ennemis vous entraînent ; votre Dieu, que vous n'avez cessé d'adorer, vous délivrera. Il en était si convaincu, qu'il voulut suivre de près les exécuteurs de sa sentence. Il marcha avec toute sa cour sur le bord de la fosse ; et Daniel y ayant été précipité, il en fit fermer l'entrée avec une pierre ; il y fit mettre son sceau et celui de tous les seigneurs en sa présence, afin que la malice des hommes n'ajoutât rien à la cruauté des bêtes.

Le roi s'en retourna dans son palais, livré à une inquiétude mortelle. Il ne put prendre ni nourriture ni repos. Dès la pointe du jour, il se leva pour se transporter à la fosse des lions. Il s'en approcha en tremblant ; et, les yeux baignés de larmes, il s'écria d'une voix lamentable : Daniel, fidèle serviteur du Dieu vivant, votre Dieu a-t-il pu vous délivrer de la fureur des lions ? Oui, Seigneur, répondit tranquillement Daniel ; mon Dieu a envoyé Son Ange qui a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal.

Le roi fut au comble de la joie. Il ordonna que Daniel fut incessamment tiré de la fosse. On ne trouva sur son corps aucune blessure, et le roi vit de ses yeux ce que peut la foi du vrai Dieu pour le salut de ceux qui mettent en lui leur confiance. Le roi ne résista pas à un miracle si palpable. Il adora ce Dieu souverain dans toute la sincérité de son cœur, et fit jeter les accusateurs de Daniel dans la fosse. Les malheureux n'étaient pas encore au fond du lac que les lions les avaient déjà déchirés et avaient brisé leurs os.

Daniel, plus puissant que jamais, employa toutes les ressources de sa sagesse pour tirer de l'idolâtrie le nouveau roi

qui venait de monter sur le trône de Babylone. Ce roi était le grand Cyrus. Ce prince, à son arrivée dans ses nouveaux états, trouva une idole nommée Bel, en grande vénération parmi les Babyloniens ; il s'en déclara l'adorateur, et régulièrement tous les jours il allait lui rendre ses hommages. Rien ne put résoudre Daniel à suivre le roi dans le temple du faux dieu. Le roi remarqua l'absence de Daniel. Pourquoi, lui dit-il, n'adorez-vous pas Bel ? C'est, répondit le saint vieillard, que je n'adore point des idoles faites de la main des hommes. Il est un Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui est le maître absolu de toutes les créatures. C'est celui-là que j'adore dès l'enfance et que j'adorerai toujours. Mais quoi ! reprit Cyrus, est-ce que Bel n'est pas un dieu vivant ? Ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour ?

En effet, l'idole de Bel était une énorme statue à laquelle on servait tous les jours, sans y manquer, douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six monstrueux vases du meilleur vin. Ce n'était là qu'un de ses repas, et jamais il ne restait rien pour le lendemain. Seigneur, reprit Daniel en souriant, ne vous y trompez pas. Ce prétendu dieu n'est qu'une statue de terre revêtue d'airain. Je vous réponds que jamais il n'a bu ni mangé.

Cyrus, étonné, fait appeler les prêtres de Bel et leur dit d'un ton de maître : Si vous ne me dites pas quel est celui qui consomme les viandes et le vin qu'on sert devant Bel, je vous ferai tous mourir. Mais si vous me montrez que c'est le Dieu qui s'en nourrit, je ferai mourir Daniel pour venger Bel des blasphèmes qu'il a vomis contre lui. J'y consens dit Daniel ; j'accepte la condition.

Les prêtres de l'idole triomphaient d'avance, et ils s'imaginaient déjà voir couler le sang de leur ennemi. Ils étaient au nombre de soixante-dix, sans y comprendre leurs femmes, leurs enfants et petits enfants. Ils avaient ménagé sous la table de l'autel une entrée secrète dont ils ne craignaient pas qu'on pût avoir le moindre soupçon. C'est par là qu'ils entraient toutes les nuits et qu'ils emportaient les viandes, la farine et le vin : leur coup leur paraissait immanquable.

Ils jurèrent le roi de se transporter à leur temple avec Daniel et lui dirent : Nous allons sortir ; et vous Prince, faites apporter les viandes, la farine et le vin accoutumés. Vous ferez fermer la porte du temple ; vous la scellerez de votre cachet royal. Vous y reviendrez demain matin, et si vous ne trouvez pas que Bel ait tout consumé pendant la nuit, vous nous ferez tous mourir. Si au contraire il a tout mangé, vous ferez mourir Daniel qui a blasphémé notre Dieu et calomnié ses ministres. Lors donc qu'ils furent sortis, le roi fit placer devant Bel sa nourriture accoutumée. Daniel, de son côté, ordonna à quelques-uns de ses domestiques de lui apporter de la cendre et un crible. Il la répandit sur le pavé du temple en présence du roi fort étonné de cette bizarre manœuvre dont il ne pénétrait pas le mystère. Le roi, accompagné de Daniel, sortit ensuite du temple et en fit fermer la porte qu'il scella de son anneau.

Vers le milieu de la nuit, les prêtres de Bel entrèrent, selon leur coutume, avec leurs femmes et leurs enfants, dans le temple, par l'ouverture secrète qu'ils s'étaient ménagée. Ils emportèrent tout ce que le roi y avait fait placer. Ils firent ensemble un grand festin où la joie éclata apparemment en mauvaises railleries sur la simplicité du bon roi, et en insultes amères contre les entreprises de son vieux ministre : mais ils n'en étaient pas où ils pensaient.

Le roi s'étant levé de grand matin, se fit accompagner de Daniel, et se dirigea vers le temple. Dès qu'il en approcha : les sceaux sont-ils entiers ? dit-il à son ministre. Prince, ils sont entiers, répondit Daniel. Le roi fait ouvrir la porte, et voyant qu'il ne reste rien sur la table de l'autel, il s'écrie avec transport : Vous êtes grand, ô Bel ! vous justifiez d'une manière éclatante la sincérité de vos prêtres. Daniel se mit à rire, et prenant le roi pour l'empêcher d'entrer : examinez, lui dit-il, le pavé du temple et dites-moi quelles traces vous y voyez. On me joue, s'écrie le prince hors de lui-même. J'aperçois des vestiges de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. Sur-le-champ il fait arrêter les prêtres de Bel et leur famille. Tremblants de peur, ils lui montrèrent les ouvertures cachées par où ils entraient et s'emparaient de tout ce qui était servi à l'idole. Le roi les fit tous mourir, et il abandonna l'idole à la discrétion de Daniel qui la renversa sur-le-champ, la mit en pièces et fit abattre le temple qui lui était consacré. C'est ainsi que Daniel amena Cyrus à reconnaître le Dieu d'Israël, et à rendre aux Juifs la liberté.

Daniel est, comme nous avons dit, le dernier des grands Prophètes. En preuve de la vérité de ses prédictions touchant le Messie, il annonça plusieurs événements qui se réalisèrent sous les yeux mêmes des Juifs et des Babyloniens. Le premier, c'est la succession de quatre grands empires. Il prédit que l'empire des Assyriens, dont Nabuchodonosor était roi, passerait aux Mèdes et aux Perses ; que l'empire des Mèdes et des Perses passerait aux Grecs, commandés par Alexandre ; et enfin que l'empire des Grecs passerait aux Romains (Dan., II, 36 et sv). Le second, c'est l'époque précise où Jérusalem, détruite par Nabuchodonosor, serait rebâtie (id. IX, 25). Tout cela s'est accompli à la lettre : les Juifs et les historiens profanes même en conviennent. (Bosuet, *Hist. univ.*, 1<sup>ère</sup> partie.

Passant au Rédempteur, il annonce que le Messie tant désiré viendra dans 490 ans ; qu'il sera mis à mort ; que les Juifs Le renieront et cesseront d'être Son peuple ; que le temple et la ville de Jérusalem seront détruits ; que le Messie établira une nouvelle alliance ; que les sacrifices de l'ancienne Loi cesseront ; et qu'alors commencera la désolation dans laquelle nous voyons encore aujourd'hui le peuple juif. Pour bien entendre les paroles de Daniel, il faut remarquer qu'il y avait chez les Juifs, ainsi que chez d'autres peuples, deux sortes de semaines : des semaines de jours, comme les nôtres ; et des semaines d'années. Ces dernières semaines étaient de sept ans. C'est de ces semaines d'années qu'il s'agit dans la prophétie de Daniel. Voici le texte de cet oracle célèbre. L'archange Gabriel, parle à Daniel et lui dit : Soixante-dix semaines, c'est-à-dire, 490 ans, ont été fixées à l'égard de votre peuple et de votre ville sainte. Alors les prévarications cesseront ; le péché prendra fin ; l'iniquité sera expiée ; la Justice éternelle viendra ; les visions et les prophéties seront accomplies. Celui qui est le Saint des Saints recevra l'onction ; le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef ; il détruira la ville et le sanctuaire qui seront entièrement ruinés. La guerre sera suivie de la désolation qui a été résolue. Le Christ confirmera son alliance avec le monde. Alors les sacrifices seront abolis. L'abomination et la désolation seront dans le temple, et la désolation n'aura plus de terme (Dan. IX, 24, et sv).

Par cette prophétie, il est démontré clair comme le soleil

1° que le Messie est venu. En effet, Daniel annonce que la ruine du temple et de la ville de Jérusalem doit suivre la mort du Christ. Le Christ sera mis à mort, dit-il, et la ville et le sanctuaire seront détruits. Jérusalem a été prise et détruite, et son temple brûlé par les Romains dès l'année 90 de l'ère vulgaire. Le Christ ou le Messie prédit par Daniel était donc venu, il avait donc été mis à mort avant cette époque. C'est donc vainement que les Juifs attendent encore le Messie.

2° Il est démontré par la même prophétie que le Christ ou le Messie prédit par Daniel est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

- En effet, le Messie annoncé par Daniel doit expier les iniquités du monde. C'est Notre-Seigneur qui a expié les iniquités du monde, c'est de lui que saint Jean-Baptiste disait : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.

- Le Messie prédit par Daniel doit ramener sur la terre le règne de toutes les vertus. C'est Notre-Seigneur qui a ramené sur la terre le règne de toutes les vertus en abolissant l'idolâtrie et en redonnant à tous les peuples la connaissance du vrai Dieu.

- Le Messie prédit par Daniel doit accomplir en lui toutes les prophéties. Notre-Seigneur a littéralement accompli toutes les prophéties, soit dans Sa naissance, soit dans Sa vie, soit dans Sa mort et dans Sa résurrection.

- Le Messie doit être le Saint des Saints, Dieu en un mot. Notre-Seigneur est le Saint par excellence, si saint qu'Il défiait ses plus mortels ennemis de trouver en Lui aucun péché ; Il a fait, pour prouver qu'Il était Dieu, une foule de miracles que les Juifs n'ont jamais pu contester, celui, par exemple, de la résurrection de Lazare.

- Le Messie prédit par Daniel, doit établir une nouvelle alliance. Notre-Seigneur, seul, a établi une nouvelle alliance avec le monde.

- Le Messie prédit par Daniel doit être mis à mort, et, à cause de cette mort, le peuple juif cessera d'être le peuple de Dieu ; Jérusalem et son temple doivent être détruits. Notre-Seigneur a été mis à mort par les Juifs qui L'ont renié, et c'est depuis cette mort et à cause de cette mort, suivant la prédiction même de Notre-Seigneur, que les Juifs sont tombés dans l'état de désolation où nous les voyons aujourd'hui, et que la ville et le temple de Jérusalem ont été ruinés de fond en comble. Notre-Seigneur réunit donc tous les caractères du Messie prédit par Daniel ; ces caractères ne conviennent qu'à lui seul : Notre-Seigneur est donc le Messie prédit par Daniel

## CHAPITRE VI

ÉDIT DE CYRUS. - RETOUR DES JUIFS DANS LA JUDÉE. - AGGÉE, PROPHÈTE. - ZACHARIE, PROPHÈTE. - OU REBÂTIT LA VILLE ET LE TEMPLE DE JÉRUSALEM. - MALACHIE, DERNIER PROPHÈTE.

Les efforts de Daniel pour la délivrance des Juifs et leur retour dans leur patrie, furent enfin couronnés du plus heureux succès. Cyrus donna ce fameux édit, par lequel il accordait aux Juifs, captifs dans l'empire de Babylone, une pleine liberté de rentrer dans la Judée, de rebâtir le temple, et de repeupler Jérusalem. On s'empressa de prendre les mesures pour profiter incessamment de l'édit publié dans toute l'étendue du royaume. Il n'était pas possible que tous les Juifs retournassent à la fois dans un pays inculte, où la terre, depuis près de soixante-dix ans, ne produisait aucun fruit. Une partie des captifs seulement se mit en marche sous la conduite du grand-prêtre Josué, et de Zorobabel, jeune prince de la famille de David ; Cyrus leur remit tous les vases sacrés du temple de Jérusalem. Il les fit compter en sa présence, et tant en or qu'en argent, on en trouva jusqu'à cinq mille quatre cents.

On se mit en marche le dixième mois de la soixante-dixième et dernière année de la captivité. Le voyage fut long, parce que Jérusalem était éloignée de Babylone d'environ trois cents lieues, et qu'on conduisait les familles entières, vieillards, femmes et enfants. Après quatre mois d'une marche pénible, on posa enfin le pied sur la terre de Judée. Dès qu'on fut arrivé, on fit le dénombrement de la troupe qui se trouva monter à quarante-deux mille trois cent soixante personnes. Le premier soin des exilés, de retour dans leur patrie, fut d'élever un autel au Seigneur, en attendant que leurs ressources permissent de lui bâtir un temple. Un an plus tard, ils en jetèrent les fondements ; mais de grandes difficultés étant survenues, suivant la prophétie de Daniel, l'ouvrage interrompu ne fut continué que plusieurs années après.

Comme Josué, Zorobabel et surtout les vieillards qui avaient vu le temple de Salomon, étaient dans le découragement et pleuraient en voyant combien le nouveau temple était inférieur à l'ancien : le Seigneur voulut bien consoler les uns et encourager les autres.

Il appela le prophète Aggée, et lui dit : Parlez à Zorobabel, chef de Juda, et à Josué, grand-prêtre, et à tout le peuple, et dites-leur : Pour quiconque d'entre vous a vu l'ancien temple dans toute sa gloire, celui-ci ne paraît-il point à ses yeux comme n'étant rien ? Cependant, ô Zorobabel ! prenez courage, dit le Seigneur ; Josué, grand-prêtre, prenez courage, et vous tous, restes de mon peuple, prenez courage, et mettez-vous à l'œuvre. *Encore un peu de temps et J'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers ; J'ébranlerai tous les peuples, et le DESIRÉ DE TOUTES LES NATIONS VIENDRA, et Je remplirai de gloire cette maison par Sa présence. La gloire de ce dernier temple sera plus grande que celle du premier, car c'est en ce lieu que je donnerai la PAIX* (Agg., II, 7-10).

Les Juifs et les Chrétiens ont toujours soutenu que cette prédiction regarde le Messie. Or, elle prouve deux choses : la première, que le Messie est venu. En effet, le Prophète annonce que le Messie viendra en personne dans le second temple, et c'est pour cela que la gloire de ce second temple surpassera infiniment celle du premier. Or, ce second temple a été brûlé par les Romains, l'an 70 de l'ère chrétienne ; donc, le Messie était venu avant cette époque. Donc, c'est bien vainement que les Juifs continuent de l'attendre.

La seconde chose, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment le Messie prédit par Aggée. En effet, le Prophète annonce qu'à la venue du Messie, le ciel et la terre, la mer et tout l'univers seront ébranlés par le Seigneur. Or, à la venue de Notre-Seigneur, le ciel, la terre, la mer, ont été ébranlés par des prodiges : le concert des Anges qui ont

annoncé Sa naissance, l'étoile qui L'a indiquée aux Mages, le ciel ouvert à Son baptême, les ténèbres qui ont couvert le monde à Sa mort, ont été autant de prodiges opérés dans le ciel ; la terre a été étonnée de l'éclat de Ses œuvres ; la mer a senti Sa toute puissance ; d'un mot Il a apaisé ses vagues furieuses, et obligé ses flots agités à servir de base solide aux pieds de saint Pierre ; l'univers a été mis en mouvement par la chute successive des grandes monarchies des Perses et des Grecs, envahies par les Romains.

De plus le Prophète désigne le Messie sous le nom de Désiré des nations ; c'est ainsi que Jacob mourant le désignait lui-même à ses fils. Or, il est certain qu'à la venue de Notre-Seigneur, tous les peuples étaient dans l'anxiété et dans l'attente d'un personnage mystérieux qui devait paraître en Judée, et devenir le maître du monde. On le croyait, nous disent deux historiens païens, Tacite et Suétone, sur la foi d'anciennes traditions répandues dans tout l'Orient. Or, depuis la venue de Notre-Seigneur, les nations ont cessé d'attendre ce personnage mystérieux qui devait sortir de la Judée, et devenir le maître du monde ; donc, Notre-Seigneur était vraiment le Désiré des nations ; et puisque le Désiré des nations, comme nous avons vu, c'est le Messie, il s'ensuit nécessairement que Notre-Seigneur est vraiment le Messie.

Le Prophète annonce que c'est dans le second temple que le Seigneur donnera la paix. Cette paix n'est pas la paix limitée à certain peuple et à certain temps. C'est la paix proprement dite, la paix éternelle, constante, comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples ; c'est la paix du Ciel avec la terre, la réconciliation de toutes les créatures avec le Créateur, du genre humain avec Dieu. Voilà l'ouvrage réservé au Messie prédit par Aggée.

Or, quel autre que Notre-Seigneur a donné la paix au monde, la paix avec Dieu, la paix comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples ; la paix qui est la réconciliation du Ciel avec la terre ? N'est-ce pas Lui dont les Anges ont annoncé la venue en disant : Voici la paix aux hommes de bonne volonté ? N'est-ce pas Lui qui a laissé au monde, pour unique héritage, la paix ? Je vous donne la paix, disait-Il ; Je vous laisse Ma paix, non pas la paix que le monde donne. Ce divin Sauveur, Ministre de cette paix ne l'a-t-Il pas annoncée dans le temple même de Jérusalem ? n'est-ce pas dans ce temple même que cette paix a été conclue, lorsque le Sauveur y répandit les prémices de Son sang sous le couteau de la circoncision ? Notre-Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Aggée.

Pour prouver aux Juifs la vérité de ses prédictions touchant le Messie, le Prophète leur annonce le même jour des événements dont ils allaient être témoins. Le premier, c'est la cessation de la longue stérilité qui durait depuis près de dix ans, et le retour de l'abondance ; le second, c'est la chute des royaumes étrangers, tel que le gouvernement de la monarchie des Perses par celle des Grecs, et de celle des Grecs par les Romains, et surtout la conservation de la race royale de Juda jusqu'à la naissance du Messie, lequel par les descendants de Zorobabel, devait sortir de David, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. Ces deux événements ont été vérifiés. Aggée prophétisait environ cinq cent vingt ans avant la venue de Notre-Seigneur.

A peine le prophète Aggée eut-il achevé d'annoncer au peuple de Dieu toutes ces consolantes promesses, que Zacharie, autre Prophète du Seigneur vint les confirmer et en ajouter de nouvelles. Suivant le devoir indispensable de tous les Prophètes, il commence par établir sa mission divine, en prédisant des événements prochains, dont l'accomplissement répondrait de la vérité de ses prédictions touchant le Messie.

Ainsi il annonce

1° que Jérusalem tant de fois infidèle, ne retombera plus dans l'idolâtrie, et qu'elle sera appelée la ville de la vérité ; cette prophétie, s'est vérifiée : depuis le retour de la captivité, Jérusalem ne tomba plus dans l'idolâtrie ;

2° que, malgré toutes les apparences, Jérusalem sera rebâtie et repeuplée. On verra encore, dit ce Prophète, dans les places de Jérusalem, des vieillards qui auront un bâton à la main pour se soutenir à cause de leur grand âge et les rues de la ville seront remplies de petits garçons et de petites filles qui joueront sur les places publiques.

3° Il annonce la désolation de la terre des Philistins, ces antiques ennemis du peuple de Dieu. Cette dernière prédiction fut accomplie par Alexandre le Grand (Zachar. VIII, 3-5 ; IX, 6) comme la précédente l'avait été par la bienveillance des rois de Perse.

Passant au Messie, le Prophète entre dans les plus intéressants détails. Il dit qu'il effacera l'iniquité du monde ; qu'il sera roi ; qu'il sera juste ; qu'il sera le Sauveur ; qu'il sera doux et humble ; qu'il entrera dans Jérusalem, monté sur une ânesse et sur un ânon ; qu'il sera frappé, et qu'à cette vue ses disciples l'abandonneront ; qu'il sera vendu pour trente pièces d'argent ; que cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier ; qu'il aura les mains percées ; enfin, il annonce qu'il convertira les nations, que ceux qui l'auront percé finiront par le reconnaître, et qu'il y aura un grand deuil dans Jérusalem (Zachar, III, VIII, IX, XII, et XIII).

Notre-Seigneur a effacé l'iniquité du monde ; Notre-Seigneur est roi ; Il l'a hautement déclaré à Pilate, et Il règne encore sur le monde, dont Il a changé les idées et les mœurs ; Il est juste, si juste, que Ses ennemis n'ont pas pu trouver le moindre reproche à Lui faire ; Il est le Sauveur par excellence : Il s'appelle Jésus, Nom qui veut dire Sauveur ; Il est doux et humble : Apprenez de Moi, que Je suis doux et humble de cœur (Matth., XI, 29). Il est entré à Jérusalem monté sur une ânesse suivie de son ânon ; c'est Notre-Seigneur qui a été saisi au jardin des Oliviers, et abandonné de Ses Apôtres ; c'est Lui et Lui seul qui a été vendu pour trente pièces d'argent, et cet argent, le prix d'un Dieu, Juda le rapporta aux prêtres qui en achetèrent le champ d'un potier ; c'est Lui et Lui seul qui a converti les nations ; c'est Lui et Lui seul que les Juifs pleurèrent amèrement lorsqu'après Sa résurrection ils reconnurent qu'ils avaient crucifié le Fils de Dieu ; Notre-Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Zacharie.

Encouragés par les paroles d'Aggée et de Zacharie, sur la future grandeur du temple, les Juifs ne se rebutèrent plus. Ils travaillèrent avec ardeur à la construction de cet édifice, sans que ni les fatigues ni les mauvais desseins de leurs ennemis pussent les décourager.

Quelques années après, Esdras, qui était encore à Babylone, où il occupait un rang très distingué, obtint du roi la permission de conduire en Palestine une seconde colonie des Juifs restés dans ses Etats. Ayant réuni tous les

voyageurs, il leur parla de la sorte : Nous sommes seuls, mes frères, sans armes, sans défense, au milieu d'un vaste pays que nous allons traverser, et environnés de peuples ennemis, qui ne cherchent qu'à nous surprendre. J'aurais pu demander au roi des troupes pour nous accompagner, mais je vous avoue que j'aurais eu honte de le faire. Vous savez ce que j'ai dit à ce prince devant vous sur la puissante protection dont le Seigneur notre Dieu honore tous ceux qui Le cherchent dans la simplicité de leur cœur, et qui mettent en Lui leur confiance. Mais pour nous rendre dignes de Sa protection, passons un jour dans le jeûne et la prière ; demandons-Lui, par de ferventes supplications, qu'Il daigne nous servir de guide et de protecteur durant notre marche.

Esdras eut la consolation de voir tous les voyageurs dans les mêmes sentiments que lui. Il n'y en eut pas un, qui ne regardât la prière, et le jeûne comme une défense bien plus sûre que toutes les escortes qu'on aurait pu leur donner : leur espérance ne fut pas vaine. Arrivés heureusement dans leur patrie, ils s'unirent à leurs frères pour relever incessamment les ruines de Jérusalem et achever la construction du temple. Esdras eut le bonheur d'achever cet auguste ouvrage ; et le Seigneur choisit Néhémie pour rebâtir les murs de Jérusalem, et remettre la nation juive dans un état capable de se faire respecter des ennemis jaloux et nombreux qui l'environnaient.

C'est alors que parut Malachie, le dernier des Prophètes, autorisé lui-même par les autres Prophètes, sans avoir besoin de prédire des événements rapprochés en preuve de sa mission. Dieu l'envoya pour annoncer aux Juifs que les sacrifices qu'ils commençaient d'offrir dans le nouveau temple de Jérusalem ne seraient pas toujours agréables au Seigneur, qu'un sacrifice plus saint devait leur succéder, qu'ainsi leur religion n'était que la préparation et comme l'ébauche d'une alliance plus parfaite que le Seigneur avait résolu de faire, non plus avec un seul peuple, mais avec le genre humain tout entier. Transporté dans l'avenir, il voit comme accomplie la grande merveille dont le monde est aujourd'hui témoin : à la place des sacrifices anciens l'auguste Victime offerte sur tous les points du globe. S'adressant aux prêtres de la Loi, le Prophète leur parle ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur : Mon affection n'est pas pour vous ; et Je ne recevrai plus d'offrande de votre main ; car depuis l'orient jusqu'à l'occident, Mon Nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on M'offre un sacrifice, et on présente une oblation pure à la gloire de Mon Nom, parce que Mon Nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées* (Malach. I, 10-11).

Malachie annonce encore que le Messie aura un Précurseur qui préparera les hommes à L'écouter. *Je vais envoyer Mon Ange, dit le Seigneur, et il préparera la voie devant Moi ; et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple.* Pour faire reconnaître ce Précurseur, le Prophète dit qu'il sera un autre Elie ; qu'il réunira les cœurs des pères avec leurs enfants, et les cœurs des enfants avec leurs pères (Malach., III, 1).

Notre-Seigneur a eu pour précurseur, Jean-Baptiste. L'Ange qui annonça la naissance de cet Elie, avait dit : Il marchera devant le Seigneur, dans l'esprit et dans la puissance d'Elie pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait et disposé à Le recevoir (Luc, I, 17). Jean-Baptiste est donc le Précurseur prédit par Malachie. Or, Jean-Baptiste n'a marché que devant Notre-Seigneur ; c'est à Lui et à Lui seul qu'il a préparé les voies ; Notre-Seigneur est donc ce Dominateur, cet Ange de l'alliance, ce Messie désiré par les Juifs et annoncé par Malachie.

Quel est maintenant ce grand sacrifice dont parle le même Prophète ? C'est évidemment l'auguste sacrifice de la nouvelle Alliance. En effet, Malachie annonce que les sacrifices des Juifs vont cesser, que Dieu n'en veut plus. Il prédit à leur place un sacrifice qui s'offrira de l'orient à l'occident : le sacrifice seul de la nouvelle Loi est offert de l'orient à l'occident. Le Prophète annonce un sacrifice pur, qui rendra grand parmi les nations le nom du Seigneur : le sacrifice seul de la nouvelle Alliance est un sacrifice pur, un sacrifice qui rend grand, infiniment grand le nom du Seigneur parmi les nations. Le sacrifice de la nouvelle Alliance est donc le sacrifice prédit par Malachie.

Donc, l'ancienne Loi a été abolie depuis le jour où le nouveau sacrifice, destiné à remplacer tous les autres et à sceller une nouvelle Alliance, a été établi ; donc le Messie Médiateur de cette nouvelle alliance est venu, depuis le jour où les sacrifices anciens ont été abolis. Il ne reste plus après cela qu'à demander aux Juifs depuis quel temps ils ont perdu l'autel et le temple où il était permis à leurs pères de sacrifier ? Il y a dix-huit siècles. Telle est la réponse de l'histoire. Il y a donc dix-huit siècles que le Messie est venu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment ce Messie, puisque c'est Lui qui a institué le sacrifice de la nouvelle Alliance. Il faut donc nécessairement que tout soit accompli, et que désormais l'espérance des Juifs ne soit qu'une illusion et un aveuglement.

## CHAPITRE VII

### RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pour avoir le sentiment et l'intelligence convenables de ce que nous allons dire, dans ce chapitre final, représentons-nous un monarque puissant, heureux, magnifique, habitant un palais étincelant d'or et de diamants, environné d'une cour brillante, tombé tout à coup du trône, dépouillé de sa couronne et de sa pourpre, couvert de haillons, déchiré de blessures et précipité au fond d'un noir cachot : voilà Adam, voilà l'homme après la chute originelle.

Dieu, touché de compassion pour ce roi de la création, pour cet être qu'Il a tant aimé, résolu de le tirer de l'abîme et de le replacer sur le trône en lui rendant tous les biens qu'il a perdus : voilà le but de la Rédemption et de l'Incarnation du Verbe, voilà l'objet de toute la Religion.

Un Réparateur, un Sauveur sera donc envoyé à ce monarque déchu. Si ce Réparateur ne doit pas venir sur-le-champ, on conçoit que Dieu doit à sa bonté de faire trois choses pour consoler l'homme dans sa longue attente :

1° lui annoncer ce Réparateur futur ;

2° lui en donner le signalement, afin qu'il puisse le reconnaître et s'attacher à Lui ;

3° préparer le monde à Sa réception et au succès de Sa mission. C'est aussi ce que le Seigneur a fait, mais d'une

manière digne en même temps de Son infinie bonté et de Son admirable sagesse.

L'homme n'est pas plus tôt tombé, qu'Il lui annonce un Sauveur. Cette première promesse est vague et générale ; elle suffit néanmoins pour fermer le cœur de l'homme au désespoir, et lui faire prendre patience. Dans l'annonce de la Rédemption, Dieu en dit assez à l'homme, suivant les temps et les circonstances, pour le consoler dans son malheur et soutenir sa confiance, mais pas assez pour lui ôter le mérite de sa foi et pour éblouir ses yeux par une lumière trop vive. Il fait briller le soleil de la révélation, comme le soleil qui éclaire le monde, insensiblement et par degrés. Les premières clartés de l'aube préparent l'œil aux rayons plus vifs de l'aurore, et ceux-ci nous disposent à soutenir les feux étincelants du midi. Remontons aux premiers jours du monde et suivons cette révélation progressive du grand mystère de notre Rédemption.

Nous avons vu que la première promesse du Rédempteur fut faite à Adam. Il en naîtra un de vous, lui dit le Seigneur, qui vous sauvera ; mais quand viendra ce Sauveur ? Dans quel pays paraîtra-t-il ? De quel peuple sortira-t-il ? Cette promesse n'en dit rien : tout ce qu'elle annonce, c'est qu'Il viendra. Tel est pendant deux mille ans l'unique espoir du genre humain.

Les siècles marchent, une nouvelle promesse vient éclaircir la première. Cette seconde promesse est faite à Abraham : Dieu lui dit que c'est de sa race que naîtra le Messie. Ainsi, voilà tous les peuples étrangers à la race d'Abraham, mis de côté. Ce n'est plus dans la généralité des nations que nous chercherons désormais le Messie, c'est uniquement dans la postérité d'Abraham. Or, ici se présente une nouvelle difficulté. Abraham a huit enfants : lequel d'entre eux sera le père du Messie ? Une troisième promesse viendra vous le dire.

En effet, la troisième promesse est faite à Isaac. Par là sont écartés les autres enfants d'Abraham et tous les peuples qui en descendent. La vérité devient de plus en plus claire, mais tout à coup un nouveau nuage vient l'obscurcir. Isaac a deux fils, Esaü et Jacob. Lequel des deux donnera naissance au Messie ? La quatrième promesse nous l'apprend : ce sera Jacob.

La quatrième promesse du Messie est donc faite à Jacob : elle nous dispense de nous occuper désormais de la postérité d'Esaü et nous fixe exclusivement sur les descendants de son frère. Voilà un pas de plus, mais à peine l'avons-nous fait que nous tombons dans un nouvel embarras. Jacob a douze fils qui seront les pères des douze tribus d'Israël. Sera-ce Ruben, l'aîné de tous ? Sera-ce l'innocent et vertueux Joseph qui verra le Messie sortir de sa race ? Une nouvelle promesse devient nécessaire : elle ne se fera point attendre.

Cette cinquième promesse, Dieu la fait à Juda par la bouche de Jacob mourant. A part donc les onze autres enfants du saint Patriarche et les onze tribus d'Israël qui sortiront de leur sang. Mais dans la tribu de Juda il y a bien des familles. Or, quelle sera la famille fortunée qui donnera le jour au Rédempteur du monde ? La dernière promesse nous le dira.

Cette dernière promesse du Messie est faite à David. C'est donc dans la famille de David que nous avons à chercher le Sauveur tant de fois annoncé.

Après nous avoir conduit de degrés en degrés, du genre humain à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille, Dieu s'arrête, là finissent les promesses ; mais là ne finissent par nos incertitudes. Il est vrai, nous sommes certains que l'homme aura un Rédempteur et que ce Rédempteur sortira de la famille de David ; mais dans la famille de David il y aura bien des enfants. Si donc de nouvelles révélations ne viennent fixer nos idées, il nous sera impossible de reconnaître le Messie, et voilà le genre humain exposé à repousser son Rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le retirer de l'abîme, ou à s'attacher au premier imposteur qui se dira le Messie. Rassurons-nous, le Seigneur l'a bien compris.

Il va donc nous donner le signalement de cet enfant de la famille de David auquel nous devons notre salut. Ici commencent les prophéties, elles continueront pendant plusieurs siècles. Leur but est de nous décrire tous les caractères auxquels on pourra reconnaître ce Fils de David, objet unique des désirs et des espérances de l'univers ; en un mot, les prophéties nous donnent le signalement complet du Messie.

Ce signalement, Dieu l'a déjà ébauché dans les figures. Dans Adam, le Messie nous a été représenté comme père d'un monde nouveau, donnant, pendant son sommeil, naissance à une épouse, l'os de ses os, la chair de sa chair ; dans Abel innocent, mis à mort par les mains de ses propres frères ; dans Noé, suivant le monde d'une ruine universelle et repeuplant la terre d'enfants de Dieu ; dans Melchisedech, sans prédécesseur et sans successeur dans le Sacerdoce, offrant au Très-Haut le pain et le vin en sacrifice ; dans Isaac, offrant un sacrifice sur la montagne du Calvaire, immolé par la main de son père ; dans Jacob, travaillant de longues années pour obtenir une épouse digne de lui ; dans Joseph vendu par ses frères, livré à des étrangers, condamné pour un crime dont il est innocent placé entre deux criminels à l'un desquels il annonce la vie, à l'autre la mort, enfin comblant généreusement de biens ses frères inhumains ; dans l'Agneau pascal, s'offrant en sacrifice et préservant son peuple de l'ange exterminateur ; dans la manne, nourrissant miraculeusement la nation voyageuse d'une nourriture descendue du Ciel ; dans les sacrifices, expiant, adorant, demandant et offrant des actions de grâces au Seigneur ; dans le serpent d'airain, élevé sur une croix, et guérissant, par sa présence, la morsure des serpents brûlants ; dans Moïse, tirant son peuple de la captivité, lui donnant une Loi qui en fait un peuple chéri de Dieu ; dans Josué, introduisant son peuple dans une terre de bénédictions ; dans Gédéon, triomphant des ennemis de son peuple avec une poignée de monde et les plus faibles moyens ; dans Samson, prenant une épouse chez les Gentils et luttant seul contre toute une nation ; dans David, terrassant un géant malgré l'inégalité de ses forces, maltraité par un prince jaloux, persécuté par un fils dénaturé, gravissant, nu-pieds et en pleurant, la montagne des Oliviers, insulté par un homme à qui il défend de faire aucun mal ; dans Salomon, assis sur un trône magnifique, environné de puissance et de gloire, doué d'une sagesse divine, et bâtissant à la gloire de Dieu, un temple merveilleux ; enfin dans Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs qui ne l'écoutent pas, restant trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, puis en sortant plein de vie et prêchant la pénitence à des gentils qui se convertissent à sa voix.

Vous le voyez, ces différents caractères conviennent si parfaitement et si exclusivement au Messie, c'est-à-dire à Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître pour le type de toutes ces figures, le modèle de tous ces tableaux. Donc, à moins de soutenir que toutes ces admirables conformités ne sont qu'un jeu du hasard, à moins de nier l'autorité des Pères de l'Eglise et même des écrivains sacrés du Nouveau Testament, il faut admettre que dans ces figures Dieu a réellement voulu représenter le Messie et faire en quelque sorte l'ébauche de son signallement.

Toutefois, ces traits épars, nous l'avons remarqué, ne suffisent pas. Voilées sous des ombres plus ou moins épaisses, ils ne forment qu'un demi-jour et ne donnent qu'une connaissance incertaine du Messie. Aussi, n'est-ce là, comme nous l'avons dit, que l'ébauche de son signallement. Or, Dieu veut que ce signallement du Messie soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur. Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, éclaircir toutes les figures.

Il en est temps, car le Messie va bientôt paraître. Pour cela, que fait-il ? Il suscite les prophètes, il leur communique la connaissance de l'avenir, il leur met le Messie devant les yeux et leur ordonne de Le dépeindre avec tant de précision que rien ne soit plus facile que de distinguer entre tous les autres ce Fils de David qui doit sauver le monde.

Qu'est-ce donc que les prophéties ? C'est le signallement complet du Rédempteur promis dès le commencement du monde et figuré dans les événements miraculeux, dans les sacrifices et dans les grands personnages de l'ancienne Loi. Lisons maintenant et voyons si Notre-Seigneur est véritablement le Messie signalé par les Prophètes.

Le Messie, nous disent-ils, les uns mille ans, les autres sept, les autres cinq, les autres quatre cents ans avant l'événement, le Messie sera Dieu et homme tout ensemble, Il sera Fils de Dieu et Fils de David ; Il naîtra à Bethléem de Juda, d'une mère toujours vierge ; Sa naissance arrivera lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un étranger. Il sera adoré dans Son berceau par des rois qui Lui offriront en présents de l'or et des parfums. A l'occasion de Sa naissance, on fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs ; leurs mères éplorées feront entendre, sur les hauteurs, des gémissements inconsolables. Pour Lui, Il Se retirera en Egypte d'où Dieu Son Père Le fera revenir plus tard. Il sera pauvre, et l'humilité, la bonté, la justice, feront son caractère. Il sera si doux qu'Il n'achèvera pas de briser le roseau déjà rompu et qu'Il n'éteindra point la mèche encore fumante.

Devant Lui marchera un Précurseur, qui, élevant la voix dans le désert, prêchera la pénitence, annoncera Sa prochaine arrivée et s'efforcera de préparer les hommes à Le reconnaître et à s'attacher à Lui. Ce Précurseur aura tellement l'esprit et la vertu d'Elie, qu'il sera lui-même un autre Elie. Le Messie prêchera le salut aux pauvres et aux petits ; de nombreux prodiges opérés dans le Ciel, sur la terre et sur la mer, Lui rendront témoignage ; Il guérira les lépreux, Il délivrera les possédés, Il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts.

Cependant Son peuple Le méconnaîtra, Il sera persécuté, contredit, calomnié ; Il entrera dans Jérusalem au milieu des acclamations monté sur une ânesse suivie de son ânon ; Il viendra en personne dans le nouveau temple qui deviendra ainsi plus glorieux que le premier ; Il annoncera la réconciliation du Ciel avec la terre, des hommes avec Dieu. Un de Ses Disciples qui mangeait à Sa table, Le trahira et Le vendra pour trente pièces d'argent ; cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier pour prix de son champ. Ses ennemis se saisiront de Sa personne ; tous Ses Disciples L'abandonneront ; Il sera maltraité, déchiré de coups, couvert de crachats, traité comme un ver de terre. On Lui percera les pieds et les mains ; comme l'agneau qu'on porte à la boucherie, Il n'ouvrira pas même la bouche pour Se plaindre. Il sera placé entre deux malfaiteurs ; on Lui donnera du vinaigre à boire ; on partagera Ses vêtements et on tirera Sa robe au sort. Enfin, Il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Par Sa mort, Il expiera toutes les iniquités du monde dont Il se sera volontairement chargé. Il restera trois jours dans le tombeau ; Il en sortira plein de vie, montera au Ciel, enverra l'Esprit saint sur Ses Disciples. Il fera une nouvelle alliance plus parfaite que celle de Moïse. Il convertira les nations qui s'empresseront de toutes parts d'abandonner leurs idoles pour s'attacher à Lui ; d'une extrémité de l'univers à l'autre, les peuples les plus différents de mœurs et de langage se réuniront pour L'adorer. Il établira un sacrifice nouveau qui remplacera seul tous les sacrifices ; Il sera offert, non pas dans un seul pays et dans un seul temple, mais dans tous les pays du monde, depuis l'orient jusqu'à l'occident : ce sacrifice sera saint et rendra grand le nom du Seigneur.

Quant à Son peuple qui L'aura renié, Il cessera d'être Son peuple ; et, pour le punir d'avoir fait mourir le Messie, la ville et le temple de Jérusalem seront ruinés et brûlés par un peuple étranger commandé par son prince en personne, et les enfants d'Israël, errants et méprisés demeureront sans autels, sans sacrifices, sans prêtres, dans un état de désolation qui durera jusque vers la fin des temps.

Alors Elie descendra du Ciel pour les convertir, et bientôt après il y aura des signes épouvantables dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; tous les éléments seront dans la confusion, et le Messie, réunissant toutes les générations dans la vallée de Josaphat., viendra les juger, environné d'une grande puissance et d'une grande majesté<sup>1</sup>.

Voilà le signallement du Messie, tel qu'Il est tracé par les Prophètes. Le descendant de David, qui réunira tous ces traits divers, sera donc ce Messie tant de fois promis, si ardemment désiré et si indispensablement nécessaire, qu'il n'y aura de salut qu'en Lui et par Lui.

Prenons maintenant ce signallement à la main, et cherchons parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine de Jérusalem et du temple, celui auquel ce signallement convient tout entier : celui-là sera le Messie. Nous devons nous attacher à Lui, faire tout ce qu'Il nous dira, sous peine, rois déchus, de n'être jamais retirés de l'abîme et replacés sur le trône céleste d'où nous sommes tombés. Commençons notre recherche ; ah ! je vous entends : la recherche n'est ni longue ni difficile. Vous connaissez, nous connaissons tous un enfant de David à qui ce signallement convient tout entier, à qui seul il convient : et dans les sentiments les plus profonds de l'admiration, du respect et de l'amour, nous

<sup>1</sup> Gen XLIX, 8 sqq. ; Reg. VII, 12 ; Psal. LXXI, XXI, CIX ; Isai. VII ; 14 et XI, 1 ; Jerem. XXIII, XXXII ; Ezech. XXXIV, XXXVII ; Dan. II, 44, et VII, 13, 14 ; IX 24 sqq. ; Osée III, 5, Joel II, 28 ; Amos IX, 11 ; Mich. V, 2 ; Agg., II 8 ; Zach. III, 8, et VI, 12 ; Malach. III, etc., etc.

avons prononcé le nom adorable de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST !!!

C'est donc une chose admirable que la précision et le détail avec lequel les Prophètes ont tracé si longtemps d'avance le portrait du Messie ; mais ce qui est peut-être plus admirable encore, c'est le moyen que Dieu a choisi pour conserver et porter aux regards de tous les peuples ces étonnantes prophéties. Qui aurait jamais pu l'imaginer ? C'est précisément au peuple juif, à ce peuple le plus intéressé à déchirer, à anéantir les prophéties, puisque elles le condamnent, que Dieu en a confié la garde. Et ce peuple les conserve religieusement, et il les aime, et il leur rend témoignage, et dans sa course vagabonde il les porte avec lui par toute la terre. Admirable Providence ! qui faites ainsi servir l'incrédulité des Juifs à une des plus fortes preuves de la Religion. Si tous les Juifs s'étaient convertis, nous n'aurions que des témoins suspects de l'antiquité des prophéties, et nous serions moins disposés à les croire. S'ils avaient tous été exterminés, nous n'en n'aurions pas du tout.

Il n'en est pas ainsi : et l'on voit depuis dix-huit siècles le peuple le moins suspect de nous favoriser, déposer en notre faveur, en portant partout et en conservant avec une exactitude incorruptible sa condamnation et nos preuves. Prodige unique dans le monde ; ceux qui ont crucifié et rejeté Jésus-Christ, sont ceux-là mêmes qui portent les livres où est écrite la preuve qu'il est le Messie, et où il est dit qu'il sera rejeté par eux. Tant il est vrai que le peuple juif est visiblement un peuple fait exprès pour servir éternellement de témoin au Messie.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je Vous remercie non seulement de nous avoir promis un Sauveur, mais encore de l'avoir dépeint si clairement par cette longue suite de figures et de prophéties. Je tombe à Vos genoux, ô mon Seigneur Jésus ! et je Vous reconnais pour ce fils de David, Rédempteur du monde. Je Vous remercie de plus, ô mon Dieu ! d'avoir choisi un moyen si admirable de conserver Vos saintes Écritures, et de les porter à la connaissance de tous les peuples.

APPROBATION : Ayant examiné l'ouvrage intitulé : LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ, etc., nous en permettons l'impression.  
Liège, le 7 février 1845. B. J. JACQUEMOTTE, Vic.-Gén.

## TABLE DES MATIERES

Préface.

Introduction. Antiquité de la religion chrétienne.

Définition de la religion. - Religion chrétienne aussi ancienne que l'homme. - Paroles de Bossuet et de saint Augustin. - Sagesse et amour de Dieu dans le développement successif de la Religion.

### PREMIÈRE PARTIE. LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

CHAPITRE I : Première promesse. - Première et deuxième figures du Messie. - Vérité des figures. - Autorité des écrivains sacrés du nouveau testament. - De la tradition. - Témoignage de saint Augustin, d'Eusèbe de Césarée. - Conformité des figures avec Notre-Seigneur. - Elles conviennent à Lui et à Lui seul. - Première promesse faite à Adam dans le paradis terrestre. - Adam, première figure du Messie. - Patriarches. - Leur nombre. - Leur vie. - Abel, deuxième figure du Messie.

CHAPITRE II : Naissance de Seth. - Hénoc enlevé au Ciel. - Corruption du genre humain. - Noé. - Déluge. - Arc-en-ciel. - Noé, troisième figure du Messie.

CHAPITRE III : Diminution de la vie humaine. - Malédiction de Chanaan. - Tour de Babel. - Commencement de l'idolâtrie. - Vocation d'Abraham. - Seconde promesse du Messie. - Melchisédech, quatrième figure du Messie.

CHAPITRE IV : Visite des Anges. - Naissance d'Isaac promise. - Entretien d'Abraham avec le Seigneur. - Ruine de Sodome. - Sacrifice d'Abraham. - Isaac, cinquième figure du Messie.

CHAPITRE V : Mariage d'Isaac. - Mort d'Abraham. - Sa sépulture. - Troisième promesse du Messie faite à Isaac. - Naissance de Jacob et d'Esau. - Esau vend son droit d'aînesse. - Isaac bénit Jacob. - Jacob va en Mésopotamie. - Quatrième promesse du Messie faite à Jacob. - Jacob épouse Rachel et revient auprès d'Isaac. - Jacob, sixième figure du Messie.

CHAPITRE VI : Encore un mot sur la vie des Patriarches. - Les douze enfants de Jacob. - Joseph vendu par ses frères. - Conduit en Egypte. - Elevé en gloire. - Reconnu par ses frères. - Arrivée de Jacob en Egypte. - Joseph, septième figure du Messie.

CHAPITRE VII : Jacob va en Egypte. - Cinquième promesse du Messie faite à Juda. - Sépulture de Jacob dans le tombeau d'Abraham. - Mort de Joseph. - Naissance de Moïse. - Il est sauvé et élevé par la fille de Pharaon. - Il se retire dans le désert de Madian. - Dieu lui apparaît et lui commande de délivrer Son peuple. - Vocation d'Aaron. - Plaies de l'Egypte. - Agneau pascal, huitième figure du Messie.

CHAPITRE VIII : Départ des Israélites. - Colonne de nuée. - Passage de la Mer Rouge. - Manne, neuvième figure du Messie. - Rocher d'Oreb. - Victoire remportée sur les Amalécites. - Arrivée au pied du Sinaï. - Publication de la Loi. - Sixième

promesse du Messie faite par l'organe de Moïse.

CHAPITRE IX : Confirmation de l'alliance. - Sang des victimes répandu sur le peuple. - Sacrifices, dixième figure du Messie. - Idolâtrie des Israélites. - Veau d'or. - Le Seigneur désarmé par Moïse. - Description de l'arche et du Tabernacle. - Marche du peuple dans le désert. - Révolte de Cadesbarué. - Le serpent d'airain, onzième figure du Messie.

CHAPITRE X : Nouveaux murmures des Israélites. - Eaux de contradiction. - Mort d'Aaron. - Election de Josué. - Adieux de Moïse. - Sa mort. - Moïse, douzième figure du Messie.

CHAPITRE XI : Idée de la Terre promise. - Noms qu'on lui a donnés. - Passage du Jourdain. - Prise de Jéricho. - Punition d'Achan. - Renouvellement de l'alliance. - Ruse des Gabaonites. - Victoire de Josué. - Sa mort. - Josué, treizième figure du Messie.

CHAPITRE XII : Partage de la terre promise. - Gouvernement des Juges. - Israël tombe dans l'idolâtrie. - Il est puni. - Gédéon suscité de Dieu pour le délivrer des Madianites. - Double miracle de la Toison. - Victoire de Gédéon. - Gédéon, quatorzième figure du Messie.

CHAPITRE XIII : Les Israélites retombent dans l'idolâtrie. - Ils sont réduits en servitude par les Philistins. - Ils ont recours au Seigneur. - Samson est envoyé pour les délivrer. - Il brûle les moissons des Philistins. - Enlève les portes de Gaza. - Il est trahi. - Il meurt. - Samson, quinzième figure du Messie.

CHAPITRE XIV : Héli, juge d'Israël. - Samuel lui succède. - Election des Rois. - Saül, premier roi d'Israël. - Il est rejeté de Dieu. - David, jeune berger, choisi à sa place. - Il calme les fureurs de Saül. - David combat Goliath. - Mort de Saül. - David prend la forteresse de Sion. - Transport de l'arche. - Oza frappé de mort. - David danse devant l'arche. - Septième promesse du Messie faite à David.

CHAPITRE XV : David pêche. - Nathan envoyé vers lui. - Révolte d'Absalon. - David quitte Jérusalem. - Défaite et mort d'Absalon. - Nouvelle faute de David. - Sa mort. - David, seizième figure du Messie.

CHAPITRE XVI : Salomon, roi. - Sa prière au Seigneur. - Il obtient la sagesse. - Il commence la construction du Temple. - Description du Temple. - Sa dédicace. - Nuée miraculeuse. - Feu descendu du Ciel. - Reine de Saba. - Chute de Salomon. - Salomon, dix-septième figure du Messie.

CHAPITRE XVII : Schisme des dix tribus. - Leur idolâtrie. - Jonas les exhorte à se convertir. - Il reçoit ordre d'aller prêcher la pénitence à Ninive. - Il veut éviter cette commission. - Il est jeté dans la mer, englouti par un poisson qui le jette sur le rivage. - Il prêche à Ninive. - Pénitence des Ninivites. - Plaintes de Jonas au sujet d'un lierre desséché. - Remontrances du Seigneur. - Jonas, dix-huitième figure du Messie.

## **SECONDE PARTIE. LE MESSIE PRÉDIT.**

CHAPITRE I : Jésus-Christ, objet des prophéties. - Ce que prouvent les prophéties. - Détails sur les Prophètes. - David, Prophète du Messie.

CHAPITRE II : Etat du royaume d'Israël. - Etat du royaume de Juda. - Isaïe, prophète. - Événements prochains qu'il prédit, en preuve de sa mission. - Ce qu'il annonce du Messie.

CHAPITRE III : Osée, prophète. - Événements prochains qu'il prédit. - Ce qu'il annonce du Messie. - Michée, prophète. - Événements prochains. - Ce qu'il annonce du Messie. - Joël, prophète. - Jérémie, prophète. - Sa vie. Ses prophéties.

CHAPITRE IV : Ezéchiel, prophète. - Événements prochains qu'il annonce. - Ce qu'il prédit du Messie. - Daniel, prophète. - Son histoire. - Il explique le songe de Nabuchodonosor. - Enfants dans la fournaise.

CHAPITRE V : Suite de l'histoire de Daniel. - Vision de Balthazar. - Daniel l'explique. - Balthazar est tué. - Daniel dans la fosse aux lions. - Idole de Bel. - Daniel prédit l'époque de la naissance du Messie.

CHAPITRE VI : Édit de Cyrus. - Retour des Juifs dans la Judée. - Abgée, prophète. - Zacharie, prophète. - ou rebâtit la ville et le temple de Jérusalem. - Malachie, dernier prophète.

CHAPITRE VII : Résumé général et application des promesses, des figures et des prophéties à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

**MONSEIGNEUR GAUME**  
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THEOLOGIE

**LE PAPE**

*Domine, salva nos : perimus.*

Seigneur, sauvez-nous : nous périssons. Matth., VIII, 25

**AVERTISSEMENT**

Ces deux brochures de Monseigneur Gaume sur **Le Pape** sont très importantes, mais doivent être lues intelligemment. Plusieurs remarques sont à souligner :

1° Ces deux brochures sont remarquables et auraient dû à leur époque

- 1861 (avant Vatican I) pour *A quoi sert le Pape?*,

- 1875 (après Vatican I et la déclaration de l'infailibilité pontificale) pour *La peur du Pape*, ,

être massivement diffusées. Elles éclairaient, éduquaient, amis et ennemis de la façon la plus magistrale et la plus efficace. Elles permettaient de prouver - s'il en était encore besoin ! - combien Mgr Gaume a été l'un des esprits les plus perspicaces et compétents du XIX<sup>e</sup> siècle.

2° Ces deux brochures sont prophétiques. Et pour les ennemis, et pour les amis. Plus de cent ans après, les événements se sont passés tels qu'il les avait annoncés, Monseigneur Gaume ayant bien compris les buts et les mécanismes du fonctionnement des sociétés secrètes.

3° **Remarque fondamentale** : les directives données par Monseigneur Gaume ne s'appliquent que dans l'Eglise en ordre. La soumission, l'obéissance, le respect dus au Pape n'obligent que **dans l'Eglise Catholique**.

Depuis Vatican II nous avons vu **l'aboutissement de l'effondrement annoncé** par Monseigneur Gaume et l'avènement de cette **"église" conciliaire qui s'est substituée à l'Eglise Catholique**. Les "papes" conciliaires ne sont plus catholiques et n'ont qu'une action : la destruction de tout ce qui était et reste catholique.

Donc la soumission, l'obéissance, le respect ne leur sont pas dus ; au contraire, pour garder **La Foi Catholique**, nous devons nous interdire tout contact avec cette "église" et ces "papes" conciliaires.

Les brochures de Monseigneur Gaume, bien comprises, condamnent tout ce désordre conciliaire.

**A QUOI SERT LE PAPE ?**

par **Monseigneur GAUME**

AVANT-PROPOS de la 2<sup>ème</sup> édition (1861)

La Révolution ne se lasse pas d'attaquer l'Eglise. Nous ne devons pas nous lasser de la défendre. Elle ne se contente pas de reproduire le lendemain ses attaques de la veille : chaque jour elle en invente de nouvelles ou rajeunit les anciennes. A mesure que le dénouement approche, la lutte se simplifie. D'heure en heure, le Saint-Père devient le point de mire de plus en plus marqué de la Révolution.

Il y a quelques jours, M.E. de Girardin prétendait, dans l'introduction à une nouvelle brochure contre le Saint-Siège, que sans le Pape et surtout sans le Pape-Roi, le monde ne cesserait pas d'être chrétien ; par conséquent, qu'il ne serait ni moins civilisé, ni moins heureux qu'avec le Pape. C'est demander en d'autres termes à quoi sert le Pape et provoquer la réponse : que l'Europe est désormais assez forte et la civilisation assez avancée pour se passer du Pape.

Si on veut y regarder de près, on trouvera la même erreur au fond de toutes les brochures, discours, articles de journaux révolutionnaires et même des conversations dans un certain monde. Une opinion très publique se forme dans ce sens. Les honnêtes gens eux-mêmes s'y laissent prendre : c'est au point que la séduction des esprits est devenue le grand péril de la situation.

L'attaque appelait la défense. L'attaque est directe, la défense doit l'être. L'attaque est d'hier : la défense ne doit pas se faire attendre. De là les pages qu'on va lire.

**I. A QUOI SERT LE PAPE ?**

Non, ce n'est pas un rêve. Après dix-huit cents ans de christianisme, en plein dix-neuvième siècle, siècle, dit-on, de progrès et de lumières, dans les assemblées législatives, dans les salons, dans les cafés, dans les ateliers, dans l'intimité du foyer domestique, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, des millions

de créatures baptisées en sont venues à demander, avec une assurance qui désole : A quoi sert le Pape, le Pape-Roi surtout ?

Formulée en termes plus ou moins semblables, que signifie, demandons-nous à notre tour, une pareille question ?

Elle signifie que la notion de la Papauté, telle que le Fils de Dieu Lui-même l'a établie, s'altère d'une manière effrayante. Elle signifie que le principe, fondement de l'Église, passe de l'état de doctrine à l'état de problème. Elle signifie que le pouvoir, conservateur des sociétés civilisées, tombe au milieu, sinon d'une hostilité, du moins d'une indifférence, devenue contagieuse même parmi les chrétiens.

Quant à ce qu'on appelle le monde, la chute du trône de saint Pierre l'émeut moins qu'une suspension de paiement, moins qu'une baisse à la Bourse. Là, pas une crainte de plus, pas un bal de moins.

Au milieu de ce déraillement général, un mot seulement sur le Pape-Pontife et sur le Pape-Roi.

Et pourquoi ce mot ? Pour empêcher la catastrophe ?

Il n'est plus temps à l'heure qu'il est, la vieille Europe peut se comparer à un navire démâté, poussé par l'ouragan et prêt à sauter la grande cataracte du Niagara.

Pourquoi donc ce mot ? Pour deux raisons qui ne manquent pas de gravité.

- La première, afin de résumer brièvement tout ce qui a été dit de la question pontificale, de manière à fournir aux âmes droites, pour les jours du danger, une arme facile et sûre contre les sophismes révolutionnaires.

- La seconde, afin de jeter un dernier rayon de lumière sur l'abîme sans fond, où va descendre l'Europe sans Pape.

## II. A QUOI SERT LE PAPE ?

Il faudrait plutôt demander à quoi le Pape ne sert pas ?

A quoi sert la tête sur les épaules de l'homme?...

Eh bien ! ce que la tête est au corps, le pape l'est à l'Église. Sans tête, point de corps ; sans Pape, point d'Eglise ; sans Église, point de christianisme.

Voyons ; vous tous, gens lettrés et illettrés, hommes et femmes, qui discutez la question romaine avec plus de légèreté, et peut-être moins de science, que vous ne feriez une question de théâtre ou de mode ; qui, dans votre impatience de la voir finir, trouvez le Pape lent à céder : comprenez-vous la portée de votre langage ?

Vous ne craignez pas d'appeler la Papauté une vieille institution, dont le monde peut désormais se passer, et fanatiques ceux qui la défendent. Sans grande peine vous prenez votre parti de la chute du trône pontifical. A vos yeux, elle ne sera qu'un dérangement accidentel dans l'équilibre de l'Europe, une secousse incapable de compromettre vos intérêts, tout au plus une simple avarie, réparable à peu de frais. Avez-vous bien réfléchi ?

Lisez l'histoire. Sans Pape, vous aurez le monde tel qu'il était avant le Pape. Sous une forme ou sous une autre, l'esclavage pour base, Néron pour roi, Satan pour dieu. Libre à vous de nier. Les faits sont des faits.

Il n'y a ni lumières, ni civilisation, ni littérature, ni journalisme, ni prétentions qui y fassent : entre l'homme et le paganisme avec ses hontes et ses crimes, l'histoire n'a jamais connu, elle ne connaît encore qu'une barrière : c'est le Pape. Avec lui disparaît ce qui seul empêche les crimes païens et les hontes païennes : l'Eglise et le christianisme.

Regardez la mappemonde. Sans Pape, vous aurez le monde tel qu'il est encore en Chine, au Tibet, dans l'Océanie : dégradation morale, ignorance, anthropophagie, superstitions sanglantes. Dans une question où il n'y a que deux termes, vainement on en cherche un troisième. Entre le christianisme et le satanisme, pas de milieu.

L'homme est né pour adorer. Quiconque n'adore pas le Vrai Dieu, adore le faux. Quiconque n'adore pas le Dieu Très-Haut, adore le dieu très-bas. Quiconque n'adore pas le Dieu Esprit, adore le dieu matière, le dieu métal, le dieu chair, le dieu ventre, comme dit saint Paul, *quorum Deus venter*.

Interrogez vos souvenirs. Sans Pape, vous aurez le monde tel qu'il était redevenu en France, à l'époque de 1795 : Robespierre à la Convention, Fouquier-Tinville au palais de justice ; Simon avec son instrument sur la place de la Révolution, Carrier à Nantes, Vénus à Notre-Dame, la Bastille partout.

Malgré tous les certificats de probité, d'honneur et de philanthropie que nous aimons à délivrer à notre temps, il ne faut jurer de rien, excepté d'une chose : sans Pape, point de christianisme. Et, sans christianisme, tout ce qui s'est vu avant le christianisme, tout ce qui se voit encore en dehors du christianisme, peut se revoir.

"Il n'y a pas de crime, a dit un grand génie, commis par un autre homme ou par un peuple, qui ne puisse être commis par un autre homme ou par un autre peuple, s'il n'est aidé du Dieu qui a fait les hommes et les peuples" (st Aug., *Solilog.*).

A empêcher le retour d'un pareil revenant, voilà d'abord à quoi sert le Pape.

### III. A QUOI SERT LE PAPE ?

A quoi sert le soleil dans la nature ?...

Eh bien ! ce que le soleil est à la nature, le Pape l'est au monde civilisé. Ici, une négation très accentuée sort de vos lèvres. De la main, vous montrez l'Angleterre, la Russie, les États-Unis (aujourd'hui désunis), les autres peuples séparés de l'Eglise et vous triomphez. Pauvre triomphe ! Votre objection est plus qu'un non-sens, c'est une grossière erreur.

La vérité est que les nations hérétiques et schismatiques, sans aucune exception, vivent du Pape, ne vivent que du Pape. Si vous leur tâtez le pouls, vous trouverez que chaque pulsation normale est catholique.

Qu'est-ce, à votre avis, qui constitue leur existence comme nations chrétiennes ? Sans doute, l'élément chrétien.

A qui sont-elles redevables de l'élément chrétien ? Au Pape, ne vous en déplaise, et au Pape seul. D'une part, c'est le Pape qui leur a envoyé les premiers apôtres du christianisme. D'autre part, tout ce que ces nations conservent de choses chrétiennes, même la Bible, elles le doivent à l'Eglise, par conséquent au Pape, sans lequel l'Eglise n'existerait pas, n'aurait jamais existé.

Il suit de là que nul protestant, nul schismatique, ne peut faire un acte quelconque de vie chrétienne, un acte de foi à l'Écriture, sans en faire un à la nécessité et à l'infailibilité du Pape.

Tout homme qui dit : je crois à la Bible, mais je ne crois pas au Pape, ne sait ce qu'il dit. Il se ment à lui-même et vit d'inconséquence. Le jour où il n'en vivra plus, il sera athée ou catholique. En attendant, il ne vit pas, il végète (cela est également vrai des peuples, et vrai sous tous les rapports. Témoins, entre autres, les trois grandes lèpres des pays protestants : le Rationalisme, le Divorce et le Paupérisme). Ainsi, le protestant peut nier la personnalité du Pape, mais, bon gré, malgré, il est forcé d'admettre le principe du Pape.

Il y a mieux. Cette nécessité du Pape, pour rester chrétien, est tellement implacable, que nul n'est aussi papiste que le protestant. Le catholique ne reconnaît qu'un seul Pape, évêque de Rome, depuis dix-huit siècles. Le protestant ne se contente pas de si peu. Il a autant de papes qu'il a de ministres, de rois ou de reines ; autant qu'il a lui-même, dans le cours d'une journée, d'affirmations religieuses. Il a toujours un pape avec lui ; il est même son Pape.

Si la quantité est à l'avantage du protestant, la qualité est en faveur du catholique. Le Pape catholique ne varie jamais. L'essence des papes protestants est de varier toujours. Jamais ils ne sont d'accord entre eux ni avec eux-mêmes.

En voulez-vous la preuve ?

Regardez les myriades de sectes dans lesquelles ils ont morcelé le dogme chrétien. C'est au point que tout ce qui reste aujourd'hui de croyances communes, parmi les protestants, pourrait, dit un de leurs ministres, s'écrire sur l'ongle du pouce. Par sa nature, ce principe de division tend au morcellement infini.

Qui l'empêche d'y arriver ? C'est encore le Pape.

Pourquoi ? Parce que le Pape est une affirmation, et tant qu'une affirmation existe, la négation ne peut être complète.

Tenez ceci pour certain : sans l'action indirecte du vrai Pape sur les pays protestants, c'est-à-dire sans l'influence permanente de l'affirmation catholique dans le monde baptisé, il y a longtemps que les derniers vestiges de vérité chrétienne, et avec eux les derniers éléments de civilisation, auraient disparu des nations hétérodoxes.

Il est donc vrai : ce que le soleil est à la nature, le Pape l'est au monde chrétien. Comme le soleil seul, même lorsqu'il descend au-dessous de l'horizon, conserve longtemps encore la lumière au monde physique ; ainsi le Pape seul, Vicaire immortel de Celui qui éclaire tout homme venant sur la terre, conserve le christianisme dans toutes les parties, catholiques ou non, du monde civilisé. N'est-ce rien ?

### IV. A QUOI SERT LE PAPE ?

A quoi sert la clef de voûte dans un édifice ?...

Eh bien ! le Pape est la clef de voûte de l'édifice social, qui ne peut subsister sans dignité, sans liberté, sans sécurité, sans propriété.

En conservant le christianisme, le Pape conserve la dignité humaine. Savoir résister jusqu'au sang plutôt que de plier devant l'erreur ou l'injustice, voilà ce qui constitue la dignité de l'homme. Cette dignité, à laquelle les sociétés doivent leurs appuis, et l'humanité ses gloires, repose essentiellement sur le Pape.

Comment ? Parce que le sacrifice, même de la vie, à la vérité et à la justice, implique la connaissance certaine, la conviction invincible de la vérité et de la justice.

Une pareille certitude exige deux conditions : **l'infailibilité** et la liberté de la parole, organe de la vérité et de la justice. Or, **sans Pape, point d'infailibilité**, et sans Pape indépendant, point de liberté de parole, de liberté telle qu'il la faut, manifeste et reconnue, pour commander la foi.

A la place, qu'aurez-vous ? Aujourd'hui l'incertitude du vrai et l'incertitude du droit. Demain, une de ces grandes déchirures qu'on appelle schisme. Avec le schisme un lugubre cortège de divisions, de haines, de prévarications, de perturbations religieuses et sociales, la ruine de la foi et le débordement des mœurs.

Pour prêtres: des fonctionnaires avilis ; popes ignorants, comme en Russie ; clergymen mariés, comme en Angleterre.

Pour Eglise : une femme de ménage, condamnée aux plus bas offices, et dévorant, sans mot dire, tous les rebuts du mépris, toutes les hontes de la servitude.

Qu'aurez-vous encore ? **Le fait à la place du droit**. L'infailibilité usurpée à la place de l'infailibilité légitime. **Les rois seront papes**. Au lieu du symbole catholique vous aurez des credo de fabrique humaine, signés Élisabeth ou Nicolas. Devant ces chiffons de papier, sortis du cabinet d'un despote ou du boudoir d'une courtisane, vous devrez vous prosterner. Sous peine de mort, vous devrez les baiser comme l'Évangile, et, en les baisant, abdiquer toute dignité morale.

Ainsi avilie dans ce qu'elle a de plus noble, que devient l'humanité ? Ce qu'elle était avant le Pape.

Qu'était-elle alors ? Un païen l'a dit : c'était un bétail exposé sur un champ de foire, et toujours prêt à s'adjuger au plus offrant : *Urbem venalem et mature perituram si emptorem invenerit*.

Que devient la société ? Ce qu'elle est partout sans le Pape : un vaste bazar où tout se vend, parce que tout s'achète, liberté, honneur, conscience.

Que deviennent les hommes les plus fiers ? Ce qu'ils furent dans la Rome des Césars : valets à tout faire, avocats à tout dire, excepté la vérité, prêteurs de tous les serments, courtisans également sincères de Vitellius et d'Othion, sénat auguste délibérant avec gravité sur la sauce du turbot qui doit nourrir leur maître.

**Conserver la dignité humaine : voilà de plus à quoi sert le Pape.**

## V. A QUOI SERT LE PAPE ?

**Le Pape sert à conserver la liberté.** Le bien dont l'homme d'aujourd'hui se montre le plus jaloux (et le moins fier), c'est la liberté. Les devoirs de tous sont les remparts de la liberté de chacun. Sans Pape, point d'Eglise.

Et sans Église, qui enseignera les devoirs des rois envers les peuples ; les devoirs des peuples envers les rois ; des pères envers les enfants, des riches envers les pauvres ; des forts envers les faibles, et réciproquement ? Personne.

Qui, avec une autorité souveraine, arrêtera le téméraire qui veut les franchir ? Personne.

Qui, avec la même autorité, le reprendra lorsqu'il les aura franchies, en lui disant, fût-il empereur : cela n'est pas permis, *non licet* ? Personne.

Avec le Pape, tombent toutes les barrières protectrices de la liberté.

À la place qu'aurez-vous ? Ce que l'humanité sans le Pape a eu toujours et partout : licence et despotisme.

Écrits avec de la boue détrempée de sang, ces deux mots signifient en toute langue et en tout pays : arbitraire, insolence, injustice, oppression, larmes, misères.

Ils signifient Tibère, Héliogabale, Dioclétien, Ivan, Henri VIII, Couthon, Marat, et toute cette dynastie de tigres couronnés ou non couronnés, qui ont fait dire avec raison : «pour rien au monde, je ne voudrais avoir à faire à un prince athée. S'il avait intérêt à me faire broyer dans un mortier, je serais bien sûr d'être broyé».

Rendre impossible la dynastie des tyrans : voilà encore à quoi sert la dynastie des Papes.

## VI. A QUOI SERT LE PAPE ?

A quoi sert l'armée sur les confins du royaume ? A quoi sert le paratonnerre sur l'édifice ? La digue devant le torrent ? Le rempart autour de la ville ?

Armée, paratonnerre, digue, rempart, le Pape est tout cela.

Empereurs et rois, sachez-le bien, le Pape garde vos frontières et vos couronnes.

Peuples, grands ou petits, le Pape garde votre nationalité, votre autonomie.

Nobles et riches, le Pape garde vos châteaux et vos terres.

Banquiers, négociants, ouvriers, le Pape garde vos coffres-forts, vos magasins et vos caisses d'épargne.

Laboureurs et habitants des campagnes, le Pape garde vos héritages et vos chaumières.

C'est le Pape et le Pape seul qui garde tout cela. Vous allez le comprendre.

A votre avis, qui protège le monde contre le vol, l'injustice, le communisme ? La force ?

Non. La force est un instrument aveugle. Elle défend ou elle attaque, elle conserve ou elle dépouille suivant la volonté de celui qui l'emploie.

Qui donc ? Le droit.

D'où vient le droit ? De la même source que la vérité.

Pourquoi ? Parce que le droit n'est que la vérité appliquée à la propriété.

Qu'elle est la source de la vérité ? Est-ce l'homme ? Impossible.

Qui donc ? Vous l'avez nommé : c'est Dieu.

Puisque le droit a son origine et par conséquent sa règle en Dieu, il s'ensuit que le droit public, le droit international, le droit de propriété, comme tout autre droit, est divin.

Or, sans le Pape, le droit divin n'a plus ni organe divin, ni garantie divine. Il est remplacé par le droit humain, par le droit nouveau.

Qu'est-ce que le droit humain ? C'est le droit de l'homme, devenu lui-même son Dieu, et prenant pour règle de ses actes, non la loi éternelle de justice, mais ses caprices et ses intérêts. C'est **le droit de la force, le droit de la convenance, le droit de la convoitise** : *Fortitudo nostra lex justitiæ*.

C'est le droit de David faisant périr Urie, pour ravir Bethsabée ; le droit de Néron faisant couper la tête aux propriétaires de l'Afrique pour s'adjuger cette province ; le droit des souverains du Nord s'emparant, au dernier siècle, de la malheureuse Pologne et s'en partageant les lambeaux.

Son code est court : ôte-toi de là que je m'y mette, ou sinon...

Dans ces conditions, la force d'autrui, la convenance d'autrui, la convoitise d'autrui, sont une menace perpétuelle à vos biens et à votre sécurité. On en veut au Pape, parce qu'on en veut à toutes ces choses. Tenez cela pour le treizième article du symbole. Doutez-vous ?

Interrogez les Français qui ont vécu il y a soixante-dix ans et les Italiens qui vivent aujourd'hui.

Dans tous les temps et dans tous les lieux, les loups de la forêt en veulent au berger, parce qu'ils en veulent aux brebis. Malgré leurs dénégations hypocrites, les loups de la Révolution, du socialisme, du communisme, du droit nouveau, ne font pas exception. Leur acharnement contre la Papauté devrait vous ouvrir les yeux, et vous apprendre que le Pape est bon à quelque chose, même au point de vue de vos intérêts temporels.

En vérité, quand on voit les peuples et les rois de l'Europe attaquer la Papauté, on se figure une troupe de forcenés démolissant à l'envi l'édifice qui les abrite, et qui en tombant les écrasera sous ses ruines.

## VII. A QUOI SERT LE PAPE-ROI ?

J'entends mille voix qui crient : «Aussi nous voulons du Pape, il faut qu'il y ait un Pape. Mais il y a le Pape-Roi et le Pape-Pontife. Si nous ne voulons pas du premier, nous voulons du second. C'est pour exalter le Pontife que nous abaissons le Roi. Si nous abolissons le temporel, c'est par amour du spirituel. Le vrai moyen d'enrichir le Pontife d'amour et de vénération, c'est de dépouiller le Roi de sa couronne et de ses biens. Laissez-nous faire et vous verrez.»

Que verrons-nous ? Que voyons-nous déjà ? Ce que nous verrons, Dieu le sait.

Ce que nous voyons, c'est l'opiniâtreté de vos efforts, pour rendre le Pape-Pontife impossible ou impuissant. Mais avant de le montrer, examinons pourquoi le Pape-Roi vous déplaît si fort : «Ah ! dites-vous, c'est que ses États sont mal gouvernés. C'est que Pie IX, sourd à tous les conseils, s'obstine à rester stationnaire au milieu du progrès universel. Ses sujets nous font pitié».

Êtes-vous bien sûr de vos affirmations ? Parlez sincèrement : pour laquelle seriez-vous prêts à vous laisser couper, non la tête ou la main, mais la première phalange du petit doigt ?

L'Angleterre, la France et le Piémont d'aujourd'hui, sont pour vous le type de la civilisation et du progrès. A ces heureux pays vous comparez les États du Pape, et vous vous écriez en gémissant : «Quelle différence ! Ici, des abus sans nombre ; là, justice et régularité partout».

Dans les États du Pape :

La législation est sans comparaison plus imparfaite. Mensonge.

L'autorité moins paternelle. Mensonge.

La justice plus mal rendue. Mensonge.

La misère plus profonde. Mensonge.

Les finances plus mal administrées. Mensonge.

La liberté moins grande. Mensonge.

L'instruction moins avancée. Mensonge.

La propriété moins respectée. Mensonge.

Les impôts plus lourds. Mensonge.

La vie plus chère. Mensonge.

Tous ces mensonges et d'autres encore sont constatés dans deux ouvrages, irréfutables comme l'histoire.

- Le premier parle en chiffres et en chiffres officiels : il s'appelle Rome et Londres.
- Le second est de l'ambassadeur même de France à Rome, M. de Rayneval, qui, sans doute, n'était pas payé pour faire l'apologie des États du Pape.

Dans un rapport diplomatique, que vous ne lirez pas, ce témoin si compétent et parlant de si haut, dit entre autres choses : «Je ne cesse d'interroger les personnes qui viennent me dénoncer les abus du gouvernement papal». Ce mot est parole d'Évangile.

Mais en quoi consistent ces abus ? C'est ce que je n'ai pu encore découvrir...

«Toutes les mesures adoptées par l'administration pontificale portent le cachet de la sagesse, de la raison et du progrès... Il n'y a pas un seul détail de nature à intéresser le bien-être, soit moral, soit physique des populations, qui ait échappé à l'attention du gouvernement ou qui n'ait pas été traité d'une manière favorable. En vérité, lorsque certaines personnes disent que le gouvernement pontifical forme une administration qui ne peut avoir pour but le bien du peuple, le gouvernement pourrait répondre : étudiez nos actes et condamnez nous si vous osez».

Voilà pourtant comme vous êtes trompés ou trompeurs. Et des catholiques ont l'imprudence de se faire l'écho de pareilles calomnies !

Ignorent-ils donc qu'aujourd'hui le mensonge, inventé par les uns, colporté par les autres, est plus qu'une arme ?

C'est une puissance. Il tend, comme nous avons promis de le montrer, à rendre le Pape impossible ou impuissant.

## VIII. A QUOI SERT LE PAPE-ROI ?

Impossible. Vous demandez à quoi sert le Pape-Roi ?

Personne ne le sait mieux que vous. S'il ne servait à rien, vous ne l'attaqueriez pas. La preuve évidente qu'il sert à tout, c'est que vous l'attaquez partout. Votre distinction entre le Pape-Pontife et le Pape-Roi n'est qu'un leurre. Le Pape est la continuation du Fils de Dieu, Pontife et Roi.

Dans sa personne, l'union de la royauté et du pontificat est nécessaire, pour représenter devant les générations qui passent, le Roi et le Pontife qui ne passent pas. Venues de la même origine, ces deux prérogatives tendent au même but. Le Roi sert au Pontife, comme le corps sert à l'âme.

Radicalement privé de pouvoir temporel, le pape est une âme sans corps.

Établi pour commander à des êtres tout à la fois matériels et spirituels, comment le Pape, âme sans corps, se mettra-t-il en relation avec ses sujets ?

Apôtres du pur spirituel, expliquez le problème : sinon, convenez que vous ne savez pas ce que vous dites, et que le premier effet de vos utopies serait de reléguer le Pape et l'Eglise dans le monde angélique, c'est-à-dire, suivant votre pensée, dans l'empire de la Lune.

Impuissant. Vous parlez de votre respect pour le Pape-Pontife, devenu simple évêque de Rome.

Le Pape Pontife et Roi, c'est la plus haute majesté de la terre ; car c'est la personnification visible de la royauté éternelle, et éternellement indépendante, du Fils de Dieu sur le monde. Le Pape Pontife et Roi, c'est le Pape marchant le premier des monarques ; le Pape jouissant, à un degré inaccessible à tout autre, du prestige de la souveraineté.

Ce prestige est doublement indispensable et pour imprimer, de près comme de loin, le respect aux princes et aux hommes jusqu'aux extrémités de la terre, et pour conserver, éclatant comme le soleil, le cachet d'indépendance, nécessaire à la parole pontificale.

Tel est l'auguste caractère avec lequel se présente le Pape-Roi. Et il est impuissant à obtenir votre respect et votre obéissance ! Que dis-je ? Vous osez lui prodiguer l'injure et le mépris !

C'est, dites-vous, la faute de sa royauté. Ah ! s'il n'était plus Roi ! ... De quels respects l'environnerions-nous !

Fidèlement traduit, ce langage signifie : quand le Pape sera descendu des hauteurs où l'ont élevé les conseils de Dieu et les respects de l'univers ; quand, au lieu d'être le premier des souverains, il ne sera pas même Roi, mais sujet ; quand il n'aura plus ni organes officiels pour intimer ses ordres aux princes et aux peuples, ni représentants accrédités pour défendre les intérêts de la religion dans le monde entier ; quand sa parole solitaire, sans protection légale, pourra chaque jour être dénaturée, tronquée, traduite à contresens par une presse hostile ; quand enfin, on ne parlera plus du Pape, ou qu'il sera permis à chacun de l'outrager impunément : c'est alors que nous tomberons à ses genoux, respectueux comme les premiers chrétiens, obéissants comme des novices.

Il ne vous reste plus qu'une chose à obtenir : c'est qu'on vous croie.

## IX. A QUOI SERT LE PAPE-ROI ?

Nous l'obtiendrons, ajoutez-vous ; car nous sommes catholiques par le fond des entrailles ; et même, sans nous flatter, plus catholiques que le Pape. Si nous demandons la suppression du temporel, c'est pour dégager le spirituel, rendre le Pape plus libre et ramener l'Eglise à sa perfection primitive. Jésus-Christ est né dans une étable ; Il n'a rien possédé ; Il a déclaré que Son royaume n'est pas de ce monde<sup>1</sup>. Saint Pierre n'a eu que sa barque et son bâton. Les premiers Papes furent pauvres comme Lui. Au lieu de palais, ils habitaient les Catacombes. Quoi de plus beau !

Tout cela est vrai. Mais il est vrai aussi, suivant vos théories classiques sur l'origine des sociétés, qu'il fut un temps où les rois vivaient de glands comme leurs sujets ; où ils n'avaient pour palais que des huttes, pour équipage que leurs pieds nus, et pour manteau royal que leur peau. Quoi de plus parfait ! Commencez donc par faire revivre, au dix-neuvième siècle, cet heureux état de la sainte nature ; puis, nous verrons à ramener l'Eglise à ce que vous appelez les beaux jours de sa perfection primitive.

En attendant, de la comparaison qu'il vous plaît de faire du présent au passé, vous concluez à la légitimité, à l'utilité même de la spoliation du Pape. Soyez conséquents et ajoutez aux litanies : saint Mazzini, saint Garibaldi, saint Victor-Emmanuel, grands bienfaiteurs de l'Eglise, priez pour elle et pour nous.

Allons au fond des choses. Ou vous croyez à votre beau raisonnement, ou vous n'y croyez pas.

Si vous n'y croyez pas, pourquoi le faites-vous ?

Si vous y croyez, non seulement vous n'êtes pas catholiques, vous n'êtes pas même chrétiens. Vous dites que le temporel n'est ni nécessaire, ni utile à l'Eglise ; qu'il est même contraire à sa perfection et un obstacle à votre salut. L'Eglise affirme tout le contraire. Elle se trompe donc manifestement. Si l'Eglise se trompe, c'est le Fils de Dieu Lui-même qui Se trompe, Lui qui a promis d'être tous les jours de la durée des siècles, avec Son Eglise enseignante et agissante.

Nous disons l'Eglise, remarquez-le bien ; car nous vous mettons au défi de citer un seul Pape qui ait été de votre avis, ou un seul évêque vraiment catholique qui ne pense pas comme le Pape.

Qui êtes-vous donc pour vous insurger contre une pareille autorité et vouloir détruire la Papauté, telle que Dieu et les siècles l'ont faite ? Qui êtes-vous pour accuser l'Eglise ou de n'avoir pas compris les paroles et les exemples de son Fondateur, ou pour les avoir indignement méprisés ? Qui êtes-vous pour dire au Vicaire de Jésus-Christ : nous savons mieux que vous ce qui convient à la religion, et ce qui ne lui convient pas ? Quel esprit vous anime quand vous osez déclarer le Père du monde chrétien, entêté, ingrat, incapable de gouverner ses peuples ? D'où venez-vous ? Qui vous envoie ? Réformateurs, quels miracles accréditent votre mission ? Où est votre mandat ? De qui est-il signé ?

A bas les masques. Qu'une fois du moins, on vous voie la figure.

## X. POURQUOI EN VEUT-ON AU PAPE-ROI ?

Vous hésitez ; mais si votre bouche est muette, vos actes parlent. Que disent-ils ?

Ils disent que malgré vos mielleuses assurances de respect pour le Pape-Pontife et d'amour pour le spirituel, vous ne voulez pas plus du Pape-Pontife que du Pape-Roi. Ils disent même que vous n'en voulez au temporel, si ce n'est parce que, depuis longtemps, vous avez fait bon marché du spirituel.

Qui donc attaque aujourd'hui le pouvoir temporel du Saint-Père, sinon ceux qui, par leurs écrits et par leurs actes, témoignent hautement de leur mépris pour son pouvoir spirituel ?

Ce que vous voulez, nous allons le dire : vous voulez vous débarrasser de ce vieillard qui vous gêne. Vous voudriez **anéantir la Papauté** que vous savez **ne devoir jamais pactiser avec vos doctrines**. Cela ne vous étant pas donné, **vous voulez l'enchaîner et l'affaiblir**.

Quand, sous prétexte d'unité italienne, vous aurez enfermé le Pape dans l'enclos du Vatican et établi autour de sa demeure une ligne de circonvallation piémontaise ; quand aucune correspondance, venue des quatre coins du monde catholique, ne pourra parvenir au Saint-Père sans passer par le contrôle des agents piémontais, et qu'aucune réponse ne pourra revenir sans passer par le même contrôle ; quand enfin, pour dire le mot, le Vicaire de Jésus-Christ sera le locataire de Victor-Emmanuel, avec Mazzini pour majordome et Garibaldi pour concierge : le tour sera fait.

Vous aurez rendu le gouvernement de l'Eglise impossible à Pie IX, comme il le fut à Pie VII, captif à Savone. Dans cet état, nous l'admettons, on vous verra, soldats de Pilate, fléchir le genou devant le Vicaire de Jésus-Christ, dépouillé et garrotté comme son maître, et lui dire en le souffletant : Salut, Roi des consciences. *Ave, Rex Judæorum*.

Voilà ce que vous voulez.

<sup>1</sup> C'est-à-dire, ne vient pas de ce monde *regnum meum non est hinc*. Il tire son existence, sa légitimité, sa force, non du droit de conquête, de naissance ou d'élection, mais de Dieu. *Ego autem constitutus sum rex ab eo*. Pourquoi Notre-Seigneur et Ses premiers Vicaires n'ont-ils pas exercé les droits de la royauté temporelle ? cette question nous conduirait trop loin.

Ce jeu sacrilège vous suffira-t-il longtemps ? Qui peut répondre ?

Trois choses seulement sont certaines : - le Calvaire n'est pas loin du Prétoire ; - saint Pierre fut crucifié au Vatican, - et quelques années après le déicide, Titus campait autour de Jérusalem, où il ne resta pas pierre sur pierre.

Quant à vous, catholiques, vous pouvez, le regard ferme et le cœur haut, envisager l'avenir. Les fossoyeurs dormiront dans le tombeau qu'ils auront creusé pour vous. En attendant, à tous les sophismes contentez-vous de répondre : "Je suis enfant de l'Eglise. Avec tous les siècles catholiques, je crois ce que croit le Saint-Père; j'approuve ce qu'il approuve ; je condamne ce qu'il condamne, ni plus ni moins. Sur cet oreiller des martyrs et des saints, je dors en paix : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*".

On le voit, nul dans le monde ne tient une aussi large place que le Pape et le Pape-Roi. Qu'il disparaisse, et son absence laisse un vide qui ne sera jamais comblé. Chef de l'Eglise, soleil du monde, clef de voûte de la société, organe de tous les devoirs, protecteur de tous les droits, s'il tombe tout s'écroule avec lui, et descend dans un abîme sans fond.

Telle est la réponse à cette question : à quoi sert le Pape, et le Pape-Roi ?

## XI. POURQUOI LE PAPE SERT-IL A TOUT ?

Le Pape sert à tout, et il est tout ce que nous venons de dire, non parce qu'il est homme, mais parce qu'il est Pape. L'homme est un billet de banque. Par lui-même, le billet de banque n'est rien, rien qu'un morceau de papier. Ainsi de l'homme. Mais le billet de banque vaut ce qu'il représente. Ainsi de l'homme qui s'appelle le Pape.

Que vaut le Pape ? Ce qu'il représente.

Que représente-t-il ? Dieu lui-même.

Dépositaire choisi de Dieu et dépositaire unique, en lui se concentre tout ce que, dans l'ordre moral, Dieu est pour le monde civilisé. Pour le monde civilisé, Dieu est tout : religion, société, famille, droit, justice, dignité, liberté, sécurité. Le Pape est tout cela.

Vicaire de Dieu, tous ces trésors sortent du Pape comme la chaleur et la lumière du foyer incandescent ; comme le sang sort du cœur et porte la vie dans toutes les parties de l'organisme. Par le Pape, ces forces élémentaires sont mises en action, maintenues en harmonie, appliquées dans la mesure convenable, suivant les climats, les temps et les personnes. Ce que tous les êtres doivent dire du Créateur, les principes civilisateurs des nations chrétiennes peuvent le dire en parlant du Pape. C'est en Lui que nous avons la vie, et le mouvement et l'être : *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus*.

Ôtez le Pape, et le divin billet de banque est déchiré. La valeur qu'il représente n'existe plus. Les transactions nécessaires entre le pouvoir et le devoir, se font avec le papier-monnaie des changements politiques, expédients éphémères, assignats sans garantie, ayant pour leur donner cours les projectiles des canons rayés ou les pavés des barricades. Il est donc manifeste qu'en s'attaquant à Pie IX, ce n'est pas à l'homme qu'on s'attaque, mais au Pape ; et en s'attaquant au Pape on s'attaque à Dieu Lui-même, tel qu'Il s'est donné à l'humanité chrétienne et constitué au milieu d'elle pour l'élever jusqu'à Lui.

Le Pape tombé, il faut le redire, l'idée souveraine du Dieu rédempteur, du Dieu civilisateur, retombe à l'état de lettre morte, pour se perdre bientôt dans la poussière du doute et finir par le néant de la négation universelle, avec toutes ses conséquences.

À ces vérités fondamentales, se mesure l'énormité de l'attentat qui se commet aujourd'hui.

## XII. POURQUOI LE PAPE EST-IL SI DELAISSE ?

Les choses étant ainsi, il semble que, sous le ciel de l'Europe, il ne devrait se rencontrer ni un seul homme ni une seule femme qui ne tienne au Pape, et au Pape-Roi, comme chacun tient et doit tenir au christianisme, à la civilisation. à sa dignité personnelle, à sa liberté, à sa fortune, à sa sécurité.

Autre est la réalité. Le Vicaire du Fils de Dieu, comme autrefois le Fils de Dieu Lui-même, est aujourd'hui trahi par les uns, abandonné par les autres : *relicto eo, omnes fugerunt*. Le vide s'est fait autour de lui, et il parcourt sa voie douloureuse au milieu de l'indifférence des nations.

De cette indifférence monstrueuse, présage sinistre de catastrophes innommées, quelle est la cause ?

On n'aime pas ce qu'on ne connaît pas.

Or, qu'y a-t-il de moins connu que le Pape, même parmi les catholiques ? Ils savent du Pape qu'il est le chef de l'Eglise, qu'il institue les évêques et qu'il canonise les saints.

Mais la place que le Pape tient dans le monde ; l'obéissance filiale que lui doivent les rois et les peuples ; l'influence indispensable de son action, aussi bien dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel; les bienfaits immenses dont l'humanité lui est redevable ; l'indépendance nécessaire de son siège : de tout cela que savent les générations modernes ? Rien.

A qui la faute ? Au risque de fatiguer certaines oreilles, ne nous laissons pas de proclamer la vérité.

Nous nous adressons à tous ceux qui ont fait leurs études classiques, et la société à l'image de leurs études, et nous leur demandons si jamais ils ont eu entre les mains un seul livre grec, latin, français, historique, scientifique, philosophique ou autre, qui réponde sérieusement, véridiquement, à cette question fondamentale : à quoi sert le Pape ?

Chacun de nous ne peut-il pas dire en toute vérité : « nous savons par cœur les rôles divers de tous les dieux du paganisme ; les luttes des patriciens et des plébéiens ; les décisions plus ou moins importantes du sénat et de l'aréopage ; les faits, les gestes et dires d'Alexandre, de César, de Socrate et de Cicéron ».

« Mais la nécessité sociale du Pape ; mais les luttes héroïques des Papes en faveur de la liberté des peuples ; mais les bienfaits des Papes ; mais les victoires des Papes sur la force brutale et sur la barbarie ; mais la haute sagesse des Papes dans le gouvernement du monde : qui nous en a jamais parlé ?

« Toute notre instruction classique, historique, littéraire, juridique, politique, quelquefois même théologique, est indifférente ou hostile à la Papauté.

« Est-il étonnant qu'en présence de ses ennemis, nous soyons indifférents, muets, désarmés ?

« Nous sommes ce qu'on nous a faits. Si nous sommes coupables, plus coupables sont ceux qui nous ont faits ce que nous sommes ».

### XIII. AVERTISSEMENTS SOLENNELS.

Au milieu de ces dispositions lamentables, dont la responsabilité pèse avec plus de force sur ceux qui le croient le moins, que fait le Saint-Père ?

Humilié, abreuvé d'outrages, menacé dans sa liberté, peut-être dans sa vie, il s'adresse à tous et à chacun, aux rois comme aux peuples ; et, en forme de suprême adieu, il leur dit ces paroles de Jérémie, vraiment écrites pour la circonstance : « Voilà que je suis entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais, sachez-le bien ; si vous m'outragez, si vous attendez à ma liberté ou à ma vie, vous appelez toutes les foudres du ciel sur vos personnes, sur vos royaumes et sur leurs habitants : car je suis vraiment le Lieutenant de Dieu, l'Organe de Ses volontés, le Dépositaire de Ses droits ».

Le croiront-ils ? C'est un peut-être.

Ce qui n'en est pas un, c'est que le monde passera ; mais les paroles de l'éternelle Vérité ne passeront point. Ainsi que leurs devanciers, les ennemis actuels de la Papauté seront brisés comme des vases de terre et quand la Révolution aura jeté leur poussière au vent, le Pape, seul survivant de tous les pouvoirs, continuera de redire, parmi les ruines des choses humaines, le cantique de sa royale immortalité : *Et portæ inferi non prævalebunt*.

## LA PEUR DU PAPE ou LE MOT DE LA SITUATION

par MONSIEUR GAUME

### AVANT-PROPOS

Il est divinement annoncé qu'un jour viendra, où l'esprit de mensonge fera des prestiges tellement séduisants, que les élus eux-mêmes, si cela était possible, seraient induits en erreur : *ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi* (Matth, xxiv, 24).

Au premier rang de ces prestiges sataniques, il en est un qui s'accomplit sous nos yeux et qui, dans l'Europe entière, fait des multitudes de victimes ; ce prestige (prestige : illusion opérée par artifice ; illusion en général). C'EST LA PEUR DU PAPE.

La dissiper serait le plus grand service rendu au monde actuel, qui ne peut être sauvé que par l'amour du Pape ; attendu **que le Pape, et le Pape seul, possède, pour les nations comme pour les individus, les paroles de vie :**

*Verba vitæ æternæ habes* (Jean, vi, 69)

### I. LE MONDE A-T-IL PEUR ?

I. Chacun le sent, chacun le dit, chacun le prouve : le monde actuel est sous l'influence de **la peur**. Comme un impitoyable cauchemar, ce sentiment pèse sur l'Europe entière. Par sa généralité, par sa profondeur, par sa durée, la peur d'aujourd'hui n'a pas d'analogue dans les siècles passés.

II. Le fait n'est pas contestable : malgré tous les motifs extérieurs de se rassurer, le monde a peur. Les endormeurs ne cessent de le bercer de leurs éloges. « Ton éducation est faite, lui disent-ils, et tu vaux bien tes devanciers. Brise tes lisières ; tu es assez fort pour marcher seul dans la voie du progrès. Jamais siècle

ne fut plus éclairé que toi, plus libre, plus prospère. Les agitations que tu éprouves ne sont qu'à la surface. Loin de t'en plaindre, tu dois les bénir. Elles sont les douleurs qui annoncent l'enfantement d'une ère plus brillante que toutes les autres. En aucun temps, l'édifice social ne reposa sur des bases plus solides».

III. A ces assurances répétées sur tous les tons, le monde actuel répond en conjuguant, du matin au soir dans les villes et dans les campagnes, dans les assemblées législatives, à la Bourse et au comptoir, le verbe de la situation : "J'ai peur - tu as peur - il a peur - nous avons peur - vous avez peur - ils ont peur".

IV. En regardant ce qu'il fait, lui-même cherche à se rassurer ; et il n'y parvient pas.

Il prend des villes réputées imprenables (Sébastopol) : et il a peur.

Avec une poignée de soldats, il remporte, aux extrémités de l'Orient, d'éclatantes victoires, qui mettent à la raison le plus grand empire du monde (l'expédition de la Chine) : et il a peur.

Six millions de baïonnettes veillent à sa sécurité : et il a peur.

Avec une facilité prodigieuse, il dompte les éléments, perce les montagnes (le mont Cenis), comble les vallées, supprime les distances : et il a peur.

Rapide comme l'éclair, un feu mystérieux, messenger de sa pensée, la fait voyager dans les airs comme dans les profondeurs de l'Océan : et il a peur.

Soumise à sa volonté, la vapeur le transporte, lui-même avec une telle célérité, qu'en six semaines il peut faire le tour du globe : et il a peur.

V. Grâce aux secrets de la nature découverts par son génie, il multiplie les merveilles de ses arts et de son industrie. De ses millions de bras, le commerce embrasse tous les peuples et crée la fraternité universelle des intérêts : et il a peur.

Des mines d'une richesse incalculable lui ont été découvertes, l'or en abondance coule de ses mains (Is, II, 7) ; dans ses vêtements, la soie a remplacé la bure : la nature entière est devenue tributaire de son luxe ; sa vie ressemble au festin de Balthazar : et il a peur (Dan, v, 5).

**Les nations ont peur des nations. Les rois ont peur des peuples ; les peuples ont peur des rois. Les partis ont peur des partis. Le patron a peur de l'ouvrier ; l'ouvrier a peur du patron. Les pauvres ont peur des riches ; les riches ont peur des pauvres. La société entière a peur de quelqu'un ou de quelque chose : peur du présent, plus peur de l'avenir. Le présent n'offre qu'un point d'appui chancelant ; l'avenir est incertain. Plein d'espérance pour les uns, de terreur pour les autres, de mystère pour tous, il est par tous attendu avec anxiété.**

Ce sentiment de crainte est trop général pour n'être pas **fondé**.

## II. POURQUOI A-T-IL PEUR ?

I. La peur provient d'un danger réel ou imaginaire. Elle est personnelle, nationale ou universelle.

Personnelle, elle peut n'être pas fondée ; nationale, elle est moins sujette à l'erreur ; universelle, elle est infallible.

C'est un instinct providentiel qui avertit une époque d'un **danger universel** ; qui l'invite à se recueillir et à se rendre compte de ses tendances, afin de voir en quoi, sous des apparences de rectitude, ces tendances conduisent aux abîmes.

II. Or, le monde actuel a peur, et il a raison.

Pourquoi ? Parce que, malgré toutes les assurances contraires, il sent qu'il n'est **pas dans l'ordre** ; et, quoi qu'il fasse, il ne peut se dissimuler que **le châtement est le salaire infallible du désordre**.

Pourquoi n'est-il pas dans l'ordre ? Parce qu'il **viole la loi fondamentale de son être**. Pas plus que l'homme individuel, les nations, qui ne sont que l'homme collectif, ne se sont faites elles-mêmes. Comme les astres qui brillent au firmament, comme les oiseaux qui se jouent dans les airs, comme les plantes qui couvrent la terre, comme les poissons qui peuplent les océans, les nations doivent dire : *«Ipse fecit nos, et non ipsi nos* ; ce n'est pas nous qui nous sommes donné l'être, ni les lois conservatrices de notre être : nous les avons reçues (I Cor, IV, 7)».

Vouloir vivre sans les observer, ne nous appartient pas plus qu'à l'être animé, de prétendre vivre sans respirer.

III. La violation de ces lois, inévitablement suivie du châtement qui les sanctionne, produit la peur. Si la violation est d'une loi fondamentale, si elle est universelle et permanente, elle produit la peur profonde, universelle, permanente, inguérissable. Puisque telle est la crainte du monde actuel, il faut que **la loi violée, universellement violée, opiniâtement violée, soit la plus fondamentale de toutes les lois**.

### III. QUELLE EST LA LOI VIOLEE ?

I. Puisque l'homme, individuel ou collectif, ne s'est pas fait lui-même ; puisqu'il n'est ni ne peut être le produit d'atomes fortuitement accrochés les uns aux autres ; ni le perfectionnement d'une carpe, ni le fils d'un singe : il est donc l'ouvrage d'un Être supérieur, existant par Lui-même.

Cet Être qui s'appelle d'un nom au-dessus de tous les noms : Je suis Celui qui suis : *Ego sum qui sum*, est le créateur de toutes les choses visibles et invisibles, *visibilium omnium et invisibilium*.

De Son existence, de Sa puissance, de Sa sagesse, de Sa bonté, sont autant de témoins les créatures qui nous environnent, depuis l'insecte caché sous l'herbe, jusqu'au soleil dont les rayons vivifient, en les éclairant, toutes les parties de l'univers.

Cet Être, principe et fin de tout ce qui existe, pas un peuple qui ne L'ait connu ; qui ne L'ait adoré ; qui ne L'ait invoqué ; qui ne L'ait reconnu comme le suprême Législateur de l'univers (saint Augustin).

II. Avec raison l'absurdité la plus colossale serait de supposer qu'après les avoir tirées du néant, cet Être infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon, aurait abandonné à l'aventure, ces créatures, ouvrage de Ses mains, sans leur faire connaître leur fin, sans leur donner les moyens de l'atteindre.

**Cette fin n'est autre que Lui-même** : *universa propter semetipsum operatus est Dominus* (Prov, XVI, 4) ; en sorte que toute la création, descendue de Dieu, doit remonter à Dieu. Ces *moyens* sont les lois des êtres. A l'observation de ces lois, sont attachés la conservation des êtres et leur perfectionnement. La violation de ces mêmes lois, constitue le désordre qui conduit au malaise, à la dégradation, à la ruine.

III. Entre toutes les lois divines, quelle est celle dont la violation est le cauchemar du monde actuel ?

Nous venons de l'indiquer : c'est la grande loi qui régit l'univers, aussi bien les créatures inanimées que les créatures animées, intelligentes et libres, et en vertu de laquelle toute créature doit tendre à son centre.

La pierre lancée dans les airs redescend vers la terre, centre d'où elle a été tirée et lieu de son repos ; les fleuves, les rivières, les plus faibles ruisseaux tendent aux mers, d'où ils sont venus et au sein desquelles ils trouvent la tranquillité.

IV. Cette loi que les créatures inférieures à l'homme accomplissent nécessairement, l'homme doit l'accomplir **librement**. Il le doit à cause de la dignité de sa nature ; il le doit à cause de la sublimité de ses fonctions de Roi et de Pontife, au milieu des créatures. C'est par lui qu'elles doivent louer Dieu et retourner à Dieu.

**La fin de l'homme est donc Dieu, Dieu seul, et ce ne peut être que Lui.** En Lui, connu, aimé et possédé, et en Lui seulement, lumière infinie, amour infini, vie infinie, l'esprit de l'homme, son cœur, son corps, trouvent leur complet épanouissement, l'apaisement de leurs désirs, le repos délicieux affermi de toutes parts.

V. Ainsi, les lois de la logique la plus élémentaire conduisent à cette conclusion, que de toutes les aspirations de l'homme, **Dieu est l'objet nécessaire**. Que ces aspirations s'égarent dans leur application, il n'importe. Comme la loi universelle des êtres est de tendre à leur centre, pour l'homme tendre à Dieu est sa loi. Boussole intelligente, voilà le pôle qu'il cherche incessamment, et ses oscillations ne cessent qu'après l'avoir trouvé (saint Augustin, Conf., c. I).

Cette loi à laquelle il ne peut se soustraire, est ainsi formulée par le Créateur lui-même : **«Craindre Dieu et observer Ses commandements : voilà tout l'homme»** (Eccl, XII, 13).

Entendons-le bien ; oui, tout l'homme, dans ses pensées, dans ses affections, dans ses actes, dans sa vie privée et dans sa vie sociale, dans son présent et dans son avenir.

### IV. EN QUOI CONSISTE LA VIOLATION DE LA LOI ?

I. Afin de guérir le monde antique des illusions fascinantes dont il était la victime, et pour préserver le monde nouveau d'en devenir le jouet, la Sagesse éternelle, descendue en personne sur la terre, a formulé de nouveau, en la sanctionnant, **la loi fondamentale de l'humanité** : **«CHERCHER D'ABORD, A-T-ELLE DIT, LE ROYAUME DE DIEU ET SA JUSTICE, ET TOUT LE RESTE VOUS SERA DONNE PAR SURCROIT»**. (Matth, VI, 33).

II. En vertu de l'instinct de conservation que Dieu a donné à tous les êtres, le monde actuel sent que la loi fondamentale de sa vitalité, il la viole radicalement. Séduit par l'esprit de mensonge, **IL A RENVERSE LA MAXIME EVANGELIQUE**.

Par sa conduite, plus encore que par son langage, il dit :

|| **«Cherchons d'abord les biens temporels, les richesses, les honneurs, les plaisirs, les jouissances de toute nature, faisons de la terre le ciel. Quant au ciel d'outre-tombe, le règne de Dieu avec les**

|| **vertus de détachement, de sacrifice, de mortification qui en sont les conditions nécessaires, nous y penserons plus tard... si nous en avons le temps».**

Ainsi, **dans sa généralité, le monde actuel cesse de tendre à Dieu : telle est la violation de la loi ; et tel est son crime.**

III. Le danger d'un pareil **désordre**, qui bouleverse tout le plan divin, ne lui échappe pas, et le sentiment qu'il en a, produit l'impression dont il ne peut se délivrer : la peur.

Rien de plus logique : plus l'homme s'occupe de ce monde, moins il s'occupe de l'autre. Moins l'homme s'occupe de l'autre monde, plus il s'éloigne de sa fin. Plus un être s'éloigne de sa fin, plus il devient coupable. Plus un être devient coupable, plus grande est la somme de malheurs et de châtements qu'il appelle sur sa tête.

## **V. COMMENT SE MANIFESTE AUJOURD'HUI LA VIOLATION DE LA LOI ?**

I. Quiconque veut se donner la peine de réfléchir, est frappé d'un phénomène inconnu des siècles chrétiens : phénomène effrayant en lui-même, et plus effrayant dans ses conséquences.

Le monde actuel obéit à un double mouvement : mouvement accéléré, universel, d'**unification matérielle** ; mouvement non moins accéléré, non moins universel de **dissolution morale**.

II. Mouvement d'unification matérielle. Quand on regarde cinquante ans en arrière, on croit rêver, en voyant le prodigieux mouvement d'unification matérielle qui s'est accompli dans le monde.

Autrefois religieuse, philosophique, littéraire et en général spiritualiste, l'activité humaine semble aujourd'hui concentrée tout entière vers la terre et les **intérêts matériels**. Au lieu de se faire en haut, les mouvements de l'intelligence se font en bas. Avec une ardeur inconnue, les sciences physiques sont étudiées, pour en obtenir des applications variées à l'industrie, et au commerce.

L'Europe est devenue un vaste **bazar**. Fabriquer, vendre, acheter, importer, exporter est sa vie. Afin de la rendre de plus en plus active et universelle, la locomotion est devenue l'idole du monde actuel. Nuit et jour en **mouvement** sur terre et sur mer, il ne sait pas tenir en place : on dirait qu'il a du feu sous les pieds.

III. Toujours à la recherche de moyens de communication, il perfectionne les anciens et en invente de nouveaux, qui bientôt lui paraissent trop lents. Les chemins, autrefois assez rares et souvent à peine praticables, sont aujourd'hui remplacés par des routes innombrables, qui sillonnent le sol dans tous les sens, relient les villages aux villages, les hameaux aux hameaux, les fermes aux fermes.

Aux navires à voiles, ont succédé les bateaux à vapeur ; aux anciens télégraphes, les télégraphes électriques, aériens et sous-marins ; aux diligences de jour, les diligences de jour et de nuit ; aux postes hebdomadaires, les postes journalières ; aux postes restantes, les facteurs à domicile ; l'abaissement de la taxe des lettres ; les timbres-poste ; les unions douanières ; le libre échange ; la suppression même des passeports.

IV. Tout cela se fait dans un but prévu et dans un but non prévu.

But prévu : la réalisation la plus universelle et la plus rapide possible de la plus grande somme de **bien-être matériel** ; et, ce qui en est la conséquence, l'attachement de plus en plus passionné de l'homme à la terre et l'oubli de plus en plus profond des réalités futures.

But non prévu : l'extinction de l'esprit de famille, de l'esprit provincial, de l'esprit national, remplacé par une sorte de **cosmopolitisme destructeur** de toutes les traditions du passé, de tout caractère puissamment original, de toute affection vraie et de toute croyance à vive arête.

## **VI. COMMENT SE MANIFESTE AUJOURD'HUI LA VIOLATION DE LA LOI ? (Suite)**

I. Mouvement de **dissolution morale**. Parallèlement au mouvement d'unification matérielle, et avec non moins de rapidité, s'accroît un mouvement de dissolution morale.

Les croyances sont le principe, la règle et le soutien des mœurs :

«Dis-moi ce que tu crois, je te dirai ce que tu fais».

Le sublime résumé des croyances de l'humanité est le symbole catholique.

Qu'est aujourd'hui le symbole catholique ?

Il est brisé comme un verre. A peine en reste-t-il, parmi les nations, même catholiques de nom, quelques débris épars.

Quelle est aujourd'hui la nation, comme nation, qui signerait de son sang tous les articles du Credo ?

II. L'égalité de tous les cultes, inscrite dans les codes et réduite en pratique, n'est-elle pas la **négation officielle et radicale de toute religion positive** ?

Le grand négateur qui signala la fin du monde antique, le rationalisme, n'est-il pas le roi du monde actuel ?

Chaque jour et sur tous les points, ne manifeste-t-il pas sa puissance par les sarcasmes, les mépris, les négations impunies de tous les dogmes révélés, depuis l'existence de Dieu, la création du monde, l'origine de l'homme, la spiritualité, l'immortalité, la réalité même de l'âme ; la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la divine institution du christianisme et des différentes vérités qu'il enseigne ?

En dehors du petit nombre de catholiques tout court, prêts à mourir pour leur foi, nommez les croyances qui restent debout.

III. Si, de l'ordre dogmatique, nous passons à l'ordre moral, qu'est devenu le code des mœurs, le décalogue ?

Où sont les nations, les familles, et même les individus, qui l'observent dans son entier ?

L'émancipation des sens, l'insubordination des volontés, peuvent-elles être beaucoup plus complètes et la dissolution morale plus avancée ?

Par les scandales, par les discours, par les livres, par les journaux, par les théâtres, par les arts, par le luxe, par l'indifférence en matière de religion, cette dissolution morale ne s'étend-elle pas comme une lèpre sur le monde actuel ?

IV. Dissolution sociale par le relâchement, afin de ne pas dire par le brisement de tous les liens hiérarchiques du pouvoir et du devoir ; par la négation de l'autorité, par l'apologie de la révolte et par la corruption des mœurs publiques.

Dissolution de la famille, par l'abaissement de l'autorité paternelle, par le morcellement incessant de la propriété, par le divorce, par le contrat civil substitué au mariage, par la négation même du baptême, base première de la famille chrétienne.

Combien dans nos grandes villes de France, et en particulier dans les faubourgs excentriques de Paris, ne trouve-t-on pas chaque jour de ces petits de l'espèce humaine, qui n'ont pas reçu le signe du chrétien, et de parents, vrais sauvages de la civilisation, qui s'opposent à ce qu'ils le reçoivent ?

V. Il en est de même en Angleterre, où un évêque anglican a osé nier publiquement la nécessité du baptême. C'est pis encore aux États-Unis d'Amérique, qui, sur trente-six millions d'habitants, en comptent à peine dix millions auxquels on connaît une religion quelconque.

Mais en Europe, le pays qui marcha à la tête de cette dissolution morale, c'est le royaume de Prusse, si fier de ses victoires matérielles. Naguère le pasteur protestant de la paroisse de Saint-Jacques, à Berlin, constatait que dans le mois d'octobre onze couples seulement, sur soixante-trois, lui avaient demandé de bénir leur union ; et que douze enfants seulement, sur cent cinquante, avaient été présentés au temple pour y recevoir le baptême. Si cela dure, Berlin ne comptera bientôt plus qu'une population de païens.

VI. Dissolution morale des individus. Dans ces multitudes d'ouvriers qui peuplent les ateliers, les usines, les manufactures, les grandes et petites gares de chemins de fer ; dans tout ce qu'on appelle les masses populaires, combien de malheureux en qui le sens moral, ou n'a jamais été complètement éveillé, ou se trouve presque entièrement oblitéré !

De là ces grands symptômes d'une dissolution tellement profonde, hélas ! et si générale, qu'elle est sans exemple dans le passé : le nombre des naissances illégitimes et des infanticides ; des cas d'aliénation mentale ; des morts dans l'impénitence, et le suicide, le suicide qui, en moins de quarante ans, a fait en France seulement, plus de cent mille victimes : et sur cette route sanglante, la France ne marche pas la première.

Après dix-huit cents ans de christianisme, voilà où en est le monde actuel !

## **VII. LA VIOLATION DE LA LOI CONDUIT-ELLE AU DESPOTISME ?**

I. **Les doctrines sont la semence des faits.**

**Le siècle des sophistes est toujours suivi du siècle des barbares.**

**La barbarie dans l'ordre des faits, n'est que l'éclosion de la barbarie dans l'ordre des idées.**

**Ce qui est, émane de ce qui fut ; ce qui sera, émane de ce qui est.**

Avant d'éclore, l'oiseau vit dans l'œuf. Avant de gronder dans la rue, l'émeute fermente dans les âmes.

II. Si, partant de ces données incontestables, nous considérons, au point de vue social, dans le présent et dans l'avenir, le double mouvement d'unification matérielle et de dissolution morale, auquel le monde actuel obéit, nous nous trouvons en face d'un **phénomène de la plus haute gravité.**

Dans le présent : quelle sera la résultante des deux mouvements qui viennent d'être signalés ?

N'hésitons pas à le dire : ce sera un **DESPOTISME tel que jamais un pareil ne pesa sur l'humanité.**

Deux forces différentes régissent le monde et le tiennent en équilibre : la force matérielle et la force morale ; la foi et le sabre.

III. Ces deux forces sont entre elles comme les deux bassins d'une balance : quand l'un descend, l'autre monte. Moins la force morale a d'action, plus la force matérielle doit en avoir, autrement les éléments sociaux se désagrégeraient, et le corps social tomberait en poussière.

S'il arrive que la force morale, la foi, la crainte de Dieu, l'espérance des récompenses futures et la certitude des châtiments réservés au crime, ne pèsent pas plus sur une nation, qu'une plume dans le bassin d'une balance : alors il faudra, sous peine d'une dissolution sociale, immédiate et universelle, que **la force du sabre s'élève à une puissance sans limites.**

IV. Le despotisme le plus dur est donc la résultante inévitable du double mouvement d'unification matérielle et de dissolution morale, dont nous venons tracer le rapide tableau.

Comme ce double mouvement n'est pas particulier à la France ni à une nation isolée, mais qu'il s'étend sur le monde entier, on est forcé de conclure que, si Dieu n'y met la main, le monde entier est menacé d'un despotisme dont la pensée seule effraye l'esprit le moins disposé à s'alarmer.

## VIII. QUEL SERA CE DESPOTISME ?

I. A raison de sa nature et de son universalité, ce despotisme s'appellera le **Règne antichrétien**. L'être qui le personnifiera sera le **lieutenant de Satan, redevenu le Dieu et le Roi du monde**. Voyons avec quelle infernale habileté il recommence l'entreprise qui lui avait si bien réussi dans le monde antérieur à l'évangile.

II. Pendant plus de sept cents ans, l'unique pensée de Lucifer, ou du *Daimonion*, comme disaient les païens, fut de former Rome. C'est dans ce but que les grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Mèdes, des Égyptiens et des Grecs, vinrent successivement s'engloutir dans le gouffre de la puissance romaine, et constituer le gigantesque empire qui, pendant trois siècles, défia les héroïques efforts du christianisme.

**Les armées permanentes, la centralisation universelle, une capitale, reine du monde, la suppression successive de toutes les nationalités** ; tels furent les moyens et les éléments de sa formation.

III. Que voyons-nous aujourd'hui, sinon un travail de tout point analogue ?

En apportant la liberté au monde, le christianisme chargea les Barbares de détruire tous les éléments de l'ancien despotisme.

Centralisation, armées permanentes, grandes capitales : tout disparut tant que dura le règne social du christianisme, aucun de ces éléments ne put reparaître ; et, quoi qu'on en puisse dire, le moyen âge fut l'époque de l'humanité où il y eut le plus de liberté, le plus de science, et le plus de bien-être.

IV. En éliminant de l'ordre social, le principe chrétien, le monde actuel retombe forcément dans les **conditions du monde païen**. Quand Jésus-Christ sort par la porte, Satan entre par la fenêtre. Une fois dans la place le démon s'empresse de faire ce qu'il fit dans l'antiquité. Grâce à lui, les armées permanentes sont rétablies, même dans des proportions que l'ancien monde ne connut jamais. Les nations actuelles ne sont plus que des camps armés, dont tous les habitants doivent être soldats.

La **centralisation** a reparu. Cette puissance anormale qui, faisant des peuples qu'elle étreint, des peuples fonctionnaires aux ordres d'un pouvoir central, met toutes les volontés individuelles dans la volonté d'une espèce d'**ogre** à sept ou huit têtes, qu'on appelle **l'État** ; tous les intérêts entre les mains d'un seul, et façonne ainsi les nations à toutes les bassesses de la servitude.

V. Il est remarquable que ce même mouvement d'absorption se manifeste rapidement dans l'ordre industriel et commercial. Que sont les immenses magasins, ou mieux les bazars colossaux, qui s'élèvent aujourd'hui dans les grandes villes de France et de l'Europe, sinon l'absorption de tous les petits magasins, la ruine du petit commerce, le monopole de la vente aux mains de quelques habiles.

Il en est de même des grandes usines, des grandes manufactures qui rendent impossible tout ce qui n'est pas elles. Or, en vertu du mouvement d'unification ou d'absorption, auquel est soumis le monde actuel, grands magasins, grandes usines peuvent être un jour absorbés par d'autres, jusqu'à un dernier et tout-puissant monopole.

VI. Quant aux nationalités de second ordre, nous savons quel cas on en fait depuis quelques années.

Qu'est-ce que la guerre d'Italie ? Qu'est-ce que la politique prussienne, sinon l'absorption des petites nationalités au profit de nationalités plus grandes ? Qui peut répondre qu'avant peu ces grandes nationalités ne s'absorberont pas successivement et ne serviront pas à former **une nationalité prépondérante, qui finira par être la maîtresse sans rivale de l'humanité** ? Tous les éléments matériels et moraux ne sont-ils pas préparés pour cela ?

Est-ce qu'avec la rapidité des communications, un **despote tout-puissant** ne peut pas envoyer en un clin d'œil ses ordres absolus, d'un bout de son empire à l'autre ; et, au gré de ses caprices, faire manœuvrer des millions d'hommes ?

Est-ce que l'absence générale de foi, l'abaissement des caractères, le culte de l'intérêt personnel, ne sont pas les tristes garants d'une **obéissance passive et sans résistance** ?

VII. Ajoutez que le bien-être matériel et la fièvre de jouissances, joints à l'émancipation de la raison, par la négation de toute croyance ; à l'émancipation de la chair, par l'oblitération du sens moral ; à la tendance visible au despotisme de la part de tous les gouvernements, sont autant de préparations d'un despotisme universel.

N'est-il pas remarquable déjà, que le monde actuel y tend d'une manière incontestable ?

Depuis la renaissance du paganisme, la moitié des rois de l'Europe se sont faits papes ; l'autre moitié tend à le devenir. Ainsi, dans des proportions différentes, tous aspirent à réaliser, à leur profit, la devise des Césars païens : *Imperator et summus Pontifex*, Empereur et souverain Pontife.

Cela veut dire : **concentration de tout pouvoir spirituel et temporel, entre les mains d'un homme** qui s'appela tour à tour Néron, Caligula, Dioclétien, et qui peut s'appeler Robespierre, Bonaparte, Bismarck ou Gambetta.

VIII. Telle est la **pente** sur laquelle glisse rapidement le monde actuel, et il n'a pas l'air de s'en douter ; que dis-je ? il s'irrite quand on l'en avertit.

Ne s'est-il pas soulevé, et tous ses organes n'ont-ils pas déclamé sur tous les tons, lorsque, pour désillusionner les nations, le **Syllabus** est venu déclarer que **TOUT ce qu'on appelle progrès, libéralisme et civilisation moderne, est incompatible avec les principes du catholicisme**<sup>2</sup> ?

Rien toutefois n'est plus intelligent et plus facile à justifier qu'une pareille **condamnation**. Entendu dans le sens moderne, le résultat de toutes ces choses est d'**amoindrir la tutélaire autorité de l'Église**, et d'attacher de plus en plus l'homme à la terre : deux choses essentiellement contraires aux intérêts de la société et aux destinées de l'humanité.

## IX. D'OU VIENT LA VIOLATION DE LA LOI ?

I. La violation de la loi, avec toutes ses conséquences, vient de **la peur du Pape**.

Pourquoi ? Parce que le Pape, étant le Vicaire de Celui qui est, pour les peuples comme pour les individus, la Voie, la Vérité et la Vie, est par le fait **l'organe infaillible du vrai et du juste, bases nécessaires de toute société** ; conséquemment, l'unique oracle des nations, leur phare, leur boussole, leur étoile polaire.

II. Vouloir la vérité sans oracle qui la donne ; naviguer sans phare, sans boussole, sans regarder l'étoile polaire : c'est marcher à l'aventure, pour finir par se briser contre les écueils. Ainsi ont fait toutes les nations qui ont eu peur du Pape, qui n'ont plus voulu écouter le Pape et qui se sont crues assez sages pour se diriger elles-mêmes.

III. C'est ainsi que fait le monde actuel.

S'il est tombé dans le matérialisme ; s'il est sans cesse agité par des révolutions ; s'il est tour à tour victime de doctrines désastreuses, et d'utopies impraticables ; s'il n'ose plus compter sur le lendemain ; s'il est à la merci du despotisme et du charlatanisme ; s'il est peuplé d'ennemis qui en veulent à sa liberté, à son bonheur et même à son existence sociale ; s'il est enveloppé, comme dans un filet, par les sociétés secrètes : c'est qu'il a eu peur du Pape ; qu'il **n'a pas voulu écouter le Pape**, et qu'il s'est cru assez éclairé, assez fort pour se passer du Pape.

IV. En veut-on la preuve ? Si le monde actuel avait pris au sérieux les avertissements qui, depuis un siècle et demi, lui sont venus du Vatican, sur les **dangers des sociétés secrètes**, et de ce qu'on **appelle les libertés modernes**, liberté de conscience, liberté des cultes, liberté de la presse, en serions-nous où nous en sommes ?

C'est donc la peur du Pape, la désobéissance au Pape qui nous perd.

---

<sup>2</sup> C'est la 80<sup>ème</sup> proposition condamnée par le Syllabus, et qui est ainsi conçue : "Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, avec le libéralisme et avec la civilisation moderne".

C'est par conséquent **l'amour du Pape, l'obéissance au pape qui seuls peuvent nous sauver**. Que le monde actuel cesse d'avoir peur du Pape ; qu'il aime le Pape ; qu'il obéisse au Pape, comme des enfants bien nés obéissent à leur père : à l'instant, toutes les peurs du monde s'évanouissent, et font place à la confiance, à la paix et à la vraie fraternité.

V. Résumant ce qui précède, nous disons : Le monde a peur. Il a peur, parce qu'il n'est pas dans l'ordre. Il n'est pas dans l'ordre, parce qu'il viole opiniâtrement la loi fondamentale de son être, en refusant de tendre à son centre, en mettant la terre avant le ciel, l'homme en haut et Dieu en bas. Cette violation le conduit à des **châtiments inévitables**, en particulier à un **despotisme universel** ; et la violation de la loi vient de la peur du Pape, de la désobéissance au Pape, de la haine du Pape.

## X. LA PEUR DU PAPE EST-ELLE DANGEREUSE ?

I. De ces faits indéniables, il résulte :

1° que la peur des peurs est la peur du Pape ;

2° que de tous les prestiges sataniques, le plus dangereux, le plus absurde, c'est la peur du Pape.

Le plus dangereux ; puisqu'il **conduit le monde à la mort**, en lui faisant tourner le dos à la vie, et qu'il accuse la funeste influence du démon sur le monde actuel : nous allons le montrer.

II. Il est écrit que lorsque les premiers rayons de la lumière évangélique descendirent des collines éternelles sur le monde antique, vaste empire de Satan, un long frémissement parcourut les nations. Tous les hommes au cœur insensé furent profondément troublés. Les rois et les princes prirent les armes et formèrent une ligue universelle, contre le Seigneur et contre Son Christ (Ps LXXV, 5 ; Ps II, 2).

Après dix-huit siècles de christianisme, le monde actuel donne le même spectacle. Trouble, frémissement, ligne générale des gouvernements et des peuples contre le Pape : rien ne manque au tableau. C'est la preuve indiscutable que, dans sa généralité, **le monde d'aujourd'hui est redevenu ou redevient le royaume du démon**.

Comment l'est-il redevenu on le redevient-il ? Nous l'avons dit trop souvent pour le répéter ici : **par l'enseignement**.

Seule cette situation explique la peur du Pape. Nous disons le Pape, et non pas l'Eglise, parce que le Pape est à l'Eglise ce que la tête est au corps. Le frapper, c'est frapper l'Eglise ; abattre cette tête, c'est tuer l'Eglise ; renverser cette pierre, c'est renverser l'Eglise.

La révolution sait ce qu'elle fait. Elle est trop habile pour éparpiller ses coups, en frappant sur les membres inférieurs. Plus prompt est sa victoire, plus sûr est son triomphe, si elle parvient à couper la tête, à percer le cœur, à renverser la pierre, sur laquelle repose tout l'édifice.

III. Tête, cœur, fondement de l'Eglise : de ces qualités provient la peur du Pape. En effet, le Pape n'est pas seulement la personne trois fois vénérable de Pie IX ; le Pape est la parole de Pie IX, l'autorité de Pie IX, la liberté de Pie IX, la propriété de Pie IX, la souveraineté sociale de Pie IX.

Comme le soleil n'est pas seulement renfermé dans son disque, mais que par les feux qu'il projette, il rayonne sur le monde entier, l'embellit, le féconde et le vivifie ; ainsi la parole, la liberté, l'autorité, la souveraineté du Pape, c'est-à-dire le Pape lui-même, rayonne sur toute l'humanité chrétienne, l'inspire de son esprit, l'éclaire de ses lumières, la soutient de sa force, la dirige dans ses combats, et lui montre dans le lointain les lauriers éternels de ses victoires.

IV. En toute vérité, ce n'est donc pas la personne même du Pape qui fait peur, ce n'est pas non plus sa puissance temporelle.

Ah ! si le Pape était un foudre de guerre, vainqueur en cent batailles, un puissant monarque, ayant à ses ordres des armées de quatre ou cinq cent mille hommes, possédant un vaste territoire, hérissé de forteresses, on comprendrait la peur qu'il inspire.

Mais le Pape n'a rien et n'est rien de tout cela. Pie IX est un saint vieillard de plus de quatre-vingts ans, **personnification vivante de la bonté et de la douceur de son divin Maître** ; sans armées, sans propriétés ; prisonnier dans sa demeure ; abandonné de toutes les puissances de ce monde, n'ayant pas un pouce de terre indépendant où reposer sa tête, et tellement dépouillé de tout, qu'il est obligé de tendre la main pour manger son pain de chaque jour.

V. Pourquoi donc fait-il peur ? Pourquoi une seule de ses paroles ébranle-t-elle le monde entier ? provoque-t-elle les sarcasmes des uns, la fureur des autres, la peur de tous ?

C'est que le Pape possède plus qu'un vaste empire, plus que des armées valeureuses, plus que des forteresses redoutables, **il possède la vérité : la vérité religieuse et la vérité sociale ; avec la vérité, le**

**droit qui en est inséparable ; et avec la vérité et le droit, la souveraineté morale, sauvegarde de la conscience humaine ; la vérité, protestation vivante contre la violation générale de la grande loi de l'humanité et contre le prestige satanique qui en est la cause ; la vérité, phare inextinguible des nations, reine des intelligences, et reine invincible, dont le trône domine tous les trônes, brave tous les orages et demeure debout, parmi les ruines de tout ce qu'elle ne soutient pas de son immortalité.**

VI. Personnification de la vérité, du droit, du juste : voilà, nous le répétons, pourquoi, uniquement pourquoi, le Pape fait peur au monde actuel, peur aux hommes de mensonge, peur aux schismatiques, aux protestants, aux révolutionnaires, aux catholiques libéraux, aux rationalistes, aux matérialistes, à tous les esprits dévoyés, à tous les cœurs insensés, à tous les hommes fascinés par le prestige satanique.

Comme il a été dit, nous revoyons de nos yeux ce que vit, il y a dix-huit cents ans, le monde antique, le trouble, le frémissement, la haine, la ligue universelle contre le Seigneur et contre son Christ, c'est-à-dire, en dernière analyse, contre le Pape, représentant immortel de l'un et de l'autre.

VII. Il est si vrai que c'est le Pape, et le Pape seul, qui est l'objet central de la peur et de la haine de tout ce qui n'est ni dans la voie de la vérité, ni dans la voie de la justice, que les gouvernements et les partis les plus hostiles aux idées religieuses, supportent toutes les sectes qui repoussent le Pape, et persécutent toutes les communautés religieuses qui vivent du Pape.

Ainsi, le Turc a peur du pape et n'a peur que du Pape, puisqu'il supporte les Grecs qui ne reconnaissent pas le Pape ; les schismatiques arméniens qui ne reconnaissent pas le Pape, tandis qu'il persécute à outrance les Arméniens catholiques, qui reconnaissent le Pape, qui vivent du Pape.

VIII. Il en est de même des autocrates russes, des gouvernements d'Angleterre, de Danemark, de Suède, de Norvège, de Prusse, d'Italie, de Suisse et d'autres encore, qui tous laissent vivre paisiblement dans leur sein de nombreuses sectes religieuses qui même les favorisent parce qu'elles sont étrangères au Pape ; tandis qu'ils persécutent toutes les communautés religieuses, petites ou grandes, qui reconnaissent le Pape, qui vivent du Pape.

Malheur même aux sectes et aux sectaires, qui viennent à reconnaître le Pape et à vouloir vivre de sa vie ; non seulement les faveurs, mais encore la tolérance dont ils furent l'objet, se changent aussitôt en vexations et en persécutions.

**Ainsi, considérée dans l'ordre religieux, la peur du Pape conduit le monde à la haine de la justice et de la vérité, et le pousse aux abîmes.**

## **XI. LA PEUR DU PAPE EST-ELLE DANGEREUSE ? (SUITE)**

I. Disons-le en passant : ce n'est pas seulement dans l'ordre religieux que la peur du Pape se fait sentir, c'est aussi **dans l'ordre politique**.

Malgré l'extrême besoin que nous avons de lui, pourquoi ne veut-on pas d'Henri V ? parce qu'il tient du Pape.

Dans les élections générales ou municipales, comment fait-on échouer un candidat, d'ailleurs recommandable sous tous les rapports ? en disant que c'est un clérical : c'est-à-dire, en montrant derrière lui, le prêtre ; derrière le prêtre, l'évêque ; derrière l'évêque, le Pape.

Tout cela est si vrai que les protestants, bien que chrétiens, ministres ou non ministres, n'inspirent pas la même crainte et qu'ils peuvent avec succès se présenter aux élections, sans encourir la note de clérical.

Quelque chose de plus ; depuis nombre d'années, les élections à la députation dans les différents États de l'Europe, notamment en Prusse, en Autriche, en Italie et en France, apprennent par des chiffres incontestables, qu'à part les exceptions, plus un candidat se montre hostile au Pape, à la parole du Pape, à l'autorité du Pape, plus il est assuré de sortir vainqueur de l'urne électorale.

II. Pour justifier cette **haine, parfaitement logique** au point de vue révolutionnaire, le monde actuel ne craint pas d'accumuler contre le Pape toute espèce de **calomnies**.

Croirait-on qu'il en est venu à dire, naguère, que Rome, c'est-à-dire le Pape, fut la cause de la guerre désastreuse entre la France et la Prusse ? Chaque jour, une certaine presse ne publie-t-elle pas que c'est le Pape et ses adhérents qui mettent le trouble dans les États ? Cette haine, consciente ou inconsciente, ne conduit-elle pas les gouvernements à prendre contre les catholiques les mesures les plus vexatoires ; tandis qu'ils couvrent de leur protection, encouragent et soudoient les négateurs du Pape, les vieux catholiques et les apostats ?

Quelque irrégulière qu'ait été ou que soit encore la conduite de ces derniers, tous les péchés leur sont remis, parce qu'ils ont beaucoup haï.

III. C'est ainsi que sous notre dernier empire, on ne cessait de répéter que l'entêtement du Pape à ne pas vouloir accepter un *modus vivendi* avec l'Italie, tenait les affaires en suspens, faisait baisser la Bourse et produisait l'inquiétude générale.

Hier encore, pour repousser la plus juste de toutes les lois, la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, un député révolutionnaire agitait devant l'assemblée de Versailles le fantôme du Pape, c'est-à-dire un accroissement de la puissance du Pape et les dangers imaginaires qui en seraient la conséquence.

IV. Au dire des **modernes païens, le Pape est donc l'auteur de tous les maux**. S'il n'était plus, tout serait au mieux dans le meilleur des mondes. Ainsi parlaient aux jours de l'Église naissante leurs cruels devanciers.

«Si le Tibre déborde, si le Nil ne féconde pas les prairies, si le ciel refuse la pluie, si la terre tremble, si la famine, si la peste se déclarent, aussitôt le cri : Les Chrétiens au lion : tant pour un (Tertul. Apol, c, XL) !»

Que prouve cette remarquable similitude, sinon l'identité de l'esprit qui souffle sur le monde actuel, comme il soufflait sur le monde païen, et l'armait jusqu'aux dents contre le Pape et les enfants du Pape ?

V. Est-il besoin de le redire ? ce n'est ni la personne du Pape, ni son autorité temporelle qui fait peur et qui arme contre lui : c'est sa **parole souveraine** ; cette parole qui seule a le droit de dire sans réplique aux coupables, couronnés ou non couronnés : **NON LICET**.

Comme cette parole, semblable aux rayons du soleil, pénètre aujourd'hui dans toutes les parties du monde, trouvant partout des organes et des défenseurs, c'est elle qui fait peur au Turc infidèle, au Russe schismatique, au Prussien protestant, à l'Anglais hérétique, à l'Italien révolutionnaire, au Suisse liberticide, au Français libre penseur, au Catholique libéral, au Franc-maçon conspirateur, au Chinois, au Japonais, à l'Indien, à tous les peuples idolâtres : c'est elle, elle seule qui les fait trembler ; elle, elle seule qu'ils poursuivent.

## XII. LA PEUR DU PAPE EST-ELLE ABSURDE ?

I. Sous une forme ou sous une autre, le Pape est une nécessité sociale de tous les temps et de tous les lieux.

Vous avez peur du Pape de Rome, du Pape en soutane, du Pape vicaire de Jésus-Christ, du Pape infailible et immortel. Vous ne voulez pas de lui : *Nolumus hunc regnare super nos* ; pour autant vous n'échapperez pas à la Papauté.

II. Vous ne voulez pas du Pape de Rome ! Vous aurez le pape de Pétersbourg, le pape de Berlin, le pape de Londres, le pape de Berne, des papes partout.

Vous ne voulez pas du Pape en soutane ! Vous aurez des papes en pantalon, galonnés, bottés, éperonnés et sabre au côté.

Vous ne voulez pas du Pape vicaire de Jésus-Christ ! Vous aurez des papes vicaires d'eux-mêmes, vicaires de leur ambition, de leurs caprices, de leurs intérêts, de leur tyrannie et dont les ordres, si aveugles qu'ils soient, deviendront la règle de votre vie.

III. Vous ne voulez pas du Pape infailible et immortel ! Vous aurez des papes faillibles qui vous égaleront dans les voies de l'erreur ; qui se contrediront les uns les autres. Ce qui sera vrai au nord, sera faux au midi, et réciproquement.

Des papes mortels ! qui légueront à leurs successeurs le droit de modifier la doctrine ; et rien n'empêchera de voir, à chaque nouveau règne, paraître un Credo officiel, différent des autres, qu'il faudra signer, ou sinon...

IV. Qu'à la suite de quelque conflit, ces différents papes soient absorbés par un pape plus puissant, comme le sont aujourd'hui les nationalités de second ordre au profit de nationalités plus grandes ; alors le monde reverra, ce qu'il a déjà vu, l'axiome de l'ancien paganisme redevenir la loi brutale du genre humain : **"Tout ce qui plaît au prince, a force de loi"** : *Quidquid placuit Regi, vim habet legis*.

Ce jour-là, aux plus fiers ennemis du Pape de Rome, e slaves tremblants de tous les papes de fabrique humaine, il ne restera qu'à répéter au tyran, qui leur tiendra le pied sur la gorge, ce que disaient les gladiateurs aux Césars païens, assis au Colisée pour jouir de leur mort : «César, ceux qui vont mourir te saluent : *Cæsar, morituri te salutant*.

V. La peur du Pape, de la part des méchants, produit toutes les frayeurs des gens de bien.

Exemples : pourquoi a-t-on peur de Bismarck ?

Parce que Bismarck a peur du Pape, qu'il hait le Pape, qu'il méprise l'autorité du Pape, et qu'il veut se faire pape.

Des rouges ?

Parce que les rouges ont peur du Pape, qu'ils détestent le Pape, qu'ils méprisent l'autorité du Pape, et qu'ils veulent se faire papes.

Des athées, des matérialistes, des solidaires, des francs-maçons ?

Parce qu'ils ont peur du Pape, qu'ils détestent le Pape, qu'ils méprisent l'autorité du Pape, et qu'ils veulent se faire papes.

Des pseudo-catholiques, appelés catholiques libéraux ?

Parce qu'ils ont peur du Pape, qu'ils ne reconnaissent qu'avec restriction l'autorité du Pape, et qu'ils veulent se faire papes.

VI. Si tous ces gens-là n'avaient pas peur du Pape, et ne résistaient pas au Pape, personne n'aurait peur d'eux.

Pourquoi ? Parce qu'eux-mêmes n'auraient peur ni de la vérité ni de la justice.

Comment cela ? Parce que c'est le Pape et le Pape seul qui, directement ou indirectement, a promulgué dans le monde et qui maintient intactes les deux invariables lois du vrai et du juste : le symbole catholique et le décalogue.

VII. On le voit, de tel côté qu'on l'envisage, la peur du Pape est la peur des peurs. Les ennemis de la société et de la religion ne craignent que le Pape. Les amis de la religion et de la société ne craignent que ceux qui ne craignent pas le Pape, et qui veulent se faire papes. Ainsi, le monde actuel tout entier est sous l'influence de la peur : les méchants, parce qu'ils ont peur du Pape ; les bons, parce qu'ils ont peur des papes.

Dans des sens très différents, tous ont raison.

### XIII. QUE PROUVE LA PEUR DU PAPE ?

I. Les ennemis du Pape ont beau nier, se récrier, se moquer, hausser les épaules, en entendant dire qu'ils ont peur du Pape : **l'iniquité se ment à elle-même**. Comme nous l'avons vu, leur conduite dément leur langage.

Mais que prouve leur crainte du Pape ? Elle prouve leur foi au Pape.

II. **ON NE HAIT QUE CE QU'ON CRAINT**, et **ON NE CRAINT QUE CE QU'ON CROIT**. On ne hait ni ce qu'on aime, ni ce qui ne peut nuire ; nul n'a peur du néant.

Ah ! si le Pape n'était rien, sa parole rien, son autorité rien, ses condamnations rien ; et s'ils le croyaient, les ennemis du Pape n'auraient ni peur, ni haine, ni protestations, ni blasphèmes, ni négations contre le Pape ; ni barrières pour arrêter sa parole, ni éteignoirs pour l'étouffer, ni sophismes pour en fausser le sens, ni distinctions pour en atténuer la valeur.

III. Si même le Pape n'était pas tout, mais seulement quelque chose, la peur qu'il inspire, la haine qu'il excite, se renfermeraient dans des proportions relativement restreintes.

Mais parce qu'il est tout, c'est-à-dire la **puissance invincible** qui seule les tient en échec, qui seule peut réduire à néant leurs calculs et leurs espérances, la peur qu'il inspire ne connaît pas de bornes.

Ainsi, plus ils se montrent hostiles au Pape, plus ils font profession de reconnaître sa puissante autorité. Or, comme à aucune époque de l'ère chrétienne, la peur du Pape, la haine du Pape, l'opposition au Pape n'ont été si générales, si officielles, si opiniâtres, il en résulte que jamais la proclamation de son autorité ne fut si incontestable et si solennelle qu'aujourd'hui.

La peur du Pape, élevée à sa plus haute puissance, est donc le **glorieux couronnement de toutes les preuves de la divinité du christianisme, et de l'inviolable fidélité du Pape à garder le dépôt de la vérité**.

IV. Si, à la peur universelle du Pape, dans tout ce qui est, à des degrés différents, hors de la vérité et de la justice, on ajoute un sentiment tout contraire, de la part de tout ce qui est dans la voie de la vérité et de la justice, on arrive par deux voies différentes à la même démonstration de la divine et infaillible autorité du Pape. Parties de deux points opposés, ces deux voies, ou ces deux sentiments sont, d'une part, la peur et la haine du Pape ; d'autre part, la confiance et l'amour du Pape.

V. On se trouve ainsi en présence d'un phénomène, dont le majestueux éclat fait cligner les yeux, comme le disque du soleil en plein midi.

Quel est ce phénomène ? **DE TOUS LES ETRES VISIBLES, LE PAPE EST LE PLUS HAÏ ET LE PLUS AIME.**

Ceci prouve que le Pape n'est pas un homme comme un autre ; mais **l'homme supérieur à l'humanité, l'homme nécessaire au monde et le seul nécessaire.**

VI. Que le Pape soit de tous les êtres le plus craint et le plus haï, nous en avons donné la preuve. En la donnant sans interruption avec un éclat plus ou moins vif, tous les siècles ont accompli la divine parole : «Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; s'ils M'ont persécuté, ils vous persécuteront».

Qu'en même temps le Pape soit le plus aimé, rien n'est plus visible. Par amour pour sa personne, des milliers d'hommes de toutes les contrées du globe, de tous les rangs, de toutes les conditions, s'associent cordialement à ses souffrances et se succèdent chaque jour au seuil de sa prison lui apportant les témoignages non suspects d'un **dévouement filial**. Ce dévouement n'est pas seulement en prières et en larmes. Tous les âges, toutes les fortunes, les plus humbles comme les plus riches, viennent déposer à ses pieds les trésors de leur amour, formés souvent des plus pénibles sacrifices.

VII. Par respect et par amour pour sa parole et pour son autorité, des milliers de prêtres, d'évêques, de vierges chrétiennes, de laïques, hommes et femmes, quittent leur famille et leur patrie et s'en vont par tout l'univers braver la faim, la soif, les fatigues, les feux et les glaces des climats, les prisons, les tourments et même la mort.

D'autres, en nombre incalculable, se dévouent, pour le rétablissement de son règne, aux veilles, aux austérités, aux prières, aux pèlerinages, aux bonnes œuvres quelquefois les plus pénibles à la nature : tel est le spectacle dont nous sommes témoins.

Quel est le monarque au faite des grandeurs, qui ait été et qui soit encore entouré de tant de courtisans désintéressés et fidèles, que ce Roi tombé du trône ?

#### **XIV. OU DOIT CONDUIRE LA PEUR DU PAPE ?**

I. **Le monde actuel se meurt faute de vérités.** En considérant ce qui se passe, en prévoyant ce qui nous menace, chacun peut et doit dire dans l'effroi de son âme : «Seigneur, sauvez-moi ; car les vérités sont **diminuées et amoindries** parmi les enfants des hommes».

Rien n'est mieux justifié que ce cri d'alarme. La vérité est la vie des nations.

Moins il y a de vérités chez un peuple, plus sa décadence est certaine et sa ruine inévitable.

Au contraire, plus grand est le nombre des vérités chez un peuple, plus forte et plus générale est l'acceptation de ces vérités, plus abondante est la vie de ce peuple ; plus affermie sa prospérité, plus certaine sa longévité.

II. **Le Pape est le dépositaire infaillible de la vérité.** De ses lèvres et de ses lèvres seules, elle découle pure et souveraine sur le monde, comme la rosée du ciel, pour féconder la terre ; comme les rayons du soleil pour illuminer le genre humain et le diriger dans sa marche vers ses destinées éternelles.

Comme Celui dont il tient la place, le Pape peut, bien que dans un sens différent, dire de lui-même : «Je suis la voie et la vérité et la vie ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres».

Tout ce qu'il y a de civilisation dans le monde, affirme cette parole.

III. **Ainsi, tourner le dos au Pape, c'est le tourner à la vérité, à la justice, à la vie ; c'est s'envelopper de ténèbres, marcher d'erreurs en erreurs, de révolutions en révolutions, de précipices en précipices, jusqu'au dernier abîme, au fond duquel est la mort, dans les convulsions de l'agonie.** Ainsi ont péri toutes les nations qui ont vécu, ainsi périront toutes celles qui vivent et qui suivent la même voie : *Omne regnum quod non servierit tibi peribit* (Is. LXXII, 12).

IV. Pour n'en citer qu'un exemple : ainsi finit la nation grecque, le grand empire d'Orient. C'était au milieu du XV<sup>e</sup> siècle; le Pape, qui prévoyait sa ruine, fit un dernier effort pour le retenir sur le penchant du gouffre où il allait s'engloutir.

Dans ce but, il lui envoie son représentant, le célèbre cardinal Isidore. Il arrive à Constantinople, au moment où le terrible Mahomet II allait s'emparer de la ville, et donner au monde épouvanté le spectacle d'une catastrophe analogue à la prise de Jérusalem par Titus.

Affolés par la crainte du Pape, qui seul pouvait encore les sauver, les Grecs insultent son représentant, méprisent ses conseils, repoussent ses secours. Dans leur haine aveugle, ils vocifèrent dans les rues de la cité coupable : «Plutôt le turban de Mahomet, que le chapeau d'Isidore !»

Leur cri a été entendu : ils n'ont pas voulu du chapeau, ils ont le turban.

V. Périr pour une nation, surtout pour une nation baptisée, ce n'est pas toujours, comme la nation grecque, s'effondrer dans le sang, c'est perdre sa vie morale, tout en conservant plus ou moins sa vie matérielle, ses progrès matériels, sa tranquillité matérielle, sa puissance et sa richesse matérielles.

Privée de la meilleure partie d'elle-même, cette nation devient l'**homme animal**, *animalis homo*, qui ne comprend plus que les quatre besoins de la bête : **boire, manger, dormir et digérer**.

Tel est le châtement inévitable de son orgueil. Ce châtement est écrit en caractères ineffaçables dans le code du Législateur suprême.

Tombée par sa faute des hauteurs de l'ordre surnaturel, des pures régions de la vérité, cette nation ne comprend plus sa dignité d'être raisonnable, moins encore sa dignité d'être chrétien. Aux nobles inspirations de l'être immortel, ont succédé les grossiers instincts des bêtes de somme : *Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (Ps. XLVIII, 13).

VI. Le Pape étant le dépositaire et l'organe nécessaire de la vérité, et la vérité étant la vie et la libératrice des nations, *veritas liberavit vos*, que penser d'un monde qui a peur du Pape, qui hait le Pape, qui persécute le Pape, qui voudrait anéantir le Pape, qui par ses tendances générales marche aux antipodes du Pape: que doit-il attendre ?

Que doit-on penser d'un malade à l'agonie, qui a peur du médecin possesseur d'un remède infaillible ; qui déteste ce médecin ; qui lui interdit l'accès de sa couche ; qui, avec une opiniâtreté stupide, lui ferme l'entrée de sa demeure ?

Que ce malade doit-il attendre ?

VII. Nous voudrions être dans l'erreur et n'en croire ni nos yeux, ni nos oreilles, mais tel est, dans notre conviction profondément douloureuse, l'état du monde actuel et telles ses dispositions à l'égard du Pape.

Sans être prophète, ni fils de prophète, on peut affirmer sans crainte **que ce monde est menacé d'un EFFONDREMENT GENERAL**.

Ce qu'il y a de plus clair et qui donne plus tristement raison à ces inductions de la logique chrétienne, c'est l'**aveuglement de ce monde**, qui non seulement ne comprend plus les lois de sa vitalité, mais qui prend en mépris et en haine ceux qui ont le courage de les lui rappeler.

## **XV. A QUOI NOUS OBLIGE LA PEUR DU PAPE ?**

I. Nous tous qui avons le bonheur de les comprendre, quels devoirs avons-nous à remplir ?

Le premier, c'est de **combattre** par tous les moyens à notre disposition, dans la sphère où la Providence nous a placés, la peur du Pape, de sa parole et de son autorité. C'est de montrer et de démontrer, sans jamais nous lasser, que cette peur est non seulement un vain fantôme, mais encore de tous les prestiges sataniques le plus absurde, et le plus dangereux pour les nations comme pour les individus.

Non et mille fois non ; le Vicaire de Jésus-Christ, le Père des chrétiens, n'est ni l'ennemi des hommes et des peuples, ni un Croque-mitaine toujours prêt à dévorer leur liberté, leur bien-être, leur repos. Le Pape est tout le contraire.

### **LE PAPE EST L'ANGE GARDIEN DU MONDE.**

Seul il garde la liberté humaine, la dignité humaine, le coffre-fort du banquier, la borne des champs du propriétaire et le chaume du laboureur (nous l'avons montré dans un petit opuscule intitulé : *A quoi sert le Pape ?*).

Voilà pourquoi, uniquement pourquoi il est en butte aux attaques de tous ceux qui en veulent à la liberté, à la dignité, à la propriété de leurs semblables.

II. A toutes ces créatures, hommes et femmes, lettrés et illettrés, affolées par la peur du Pape, il faut répéter : vous ne voulez pas du Pape ; eh bien ! sans le Pape le monde redeviendra ce qu'il était avant le Pape ; un **bétail, tremblant devant un despote** qui lui tiendra le pied sur la gorge ; despote omnipotent qui au gré de ses caprices souverains lui confisquera la liberté, l'honneur, la fortune.

III. Le second, c'est d'**aimer le Pape**, pour nous et pour ceux qui ne l'aiment pas.

Pour nous : c'est pour nous qu'il souffre. C'est afin de nous conserver intact le plus précieux des biens, le patrimoine de la vérité dont le dépôt lui a été confié, qu'il s'est laissé dépouiller de tout ; qu'il se laisse chaque jour insulter, calomnier, abreuver d'outrages, emprisonner ; et comme son divin Maître, se livre sans se plaindre aux mains de ses ennemis, disposé à boire l'amer calice jusqu'à la lie ; si même, il le faut, à expirer sur la croix pour le salut de ses enfants devenus ses bourreaux.

IV. Ah! si le souverain Pontife avait voulu faire au monde actuel certaines **concessions** ; consentir à l'abandon de quelques-uns de ses droits ; céder quelque chose du dépôt dont il est le gardien ; discuter ce qu'on intitule le *modus vivendi* ; accepter ce qu'un parti de loups, cachés dans la peau de brebis, appelle la **conciliation de l'esprit moderne avec l'esprit de l'Église** : le Saint-Père aurait pu voir pour un temps, peut-être, les Hérodes, les Pilates, les Judas, s'éloigner; ses chaînes s'alléger et sa prison s'élargir.

Mais non, il sait que Pierre doit se laisser crucifier, plutôt que de renier son Maître ; que le bon Pasteur doit donner sa vie pour ses brebis et que, tenant en main le salut du monde, il ne peut ni ne veut à aucun prix le compromettre : telle est la cause de ses souffrances, et c'est pour nous qu'il les endure.

Que notre amour se manifeste tout à la fois par nos aumônes, par nos prières, et surtout par un attachement inébranlable à ce père, trois fois aimable et trois fois vénérable.

Enfants bien nés, que votre règle invariable de penser et d'agir se formule ainsi, dans toutes les circonstances, envers et contre tous : **je crois tout ce que croit le Saint-Père ; j'approuve tout ce qu'il approuve ; je blâme tout ce qu'il blâme ; je condamne tout ce qu'il condamne** : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*.

**CONSERVER AINSI L'INTEGRITE DE NOTRE FOI**, est le meilleur moyen de consoler le cœur de notre Père, en l'imitant dans son inébranlable fermeté.

V. Pour ceux qui ne l'aiment pas (hélas! ils sont en grand nombre), pour ces malheureux aveugles plus ou moins volontaires, adressons au Père céleste la **sublime prière du pardon** : «*Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt* : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font».

A leurs blasphèmes, répondons par la louange ; à leurs calomnies, par la vérité ; à leurs outrages, par la vénération ; à leurs spoliations, par l'aumône ; à leur haine, par l'amour : amour plus fort que la mort et qui ne recule devant aucun sacrifice, même du sang, pour apporter quelque consolation aux douleurs du vénérable captif du Vatican, notre modèle, notre bienfaiteur et notre père.

VI. Le troisième est de **veiller attentivement sur nous-mêmes. Les temps périlleux sont arrivés**. L'esprit qui souffle sur le monde actuel et qui fait tant de victimes, bat continuellement en brèche notre foi, nos mœurs, notre vie surnaturelle.

Comme par autant de bouches empoisonnées, le souffle antichrétien sort à chaque heure, dans les villes et dans les campagnes, de myriades de journaux, de livres, de scandales, de discours, de chansons, de gravures, prêchant sur tous les tons la peur du Pape, la haine du Pape, le sensualisme, le matérialisme, l'athéisme, l'ignoble identité de l'homme et de la bête.

Si donc le Saint-Père fait tant pour nous conserver le patrimoine de la vérité, que ne devons-nous pas faire pour le sauvegarder en nous, dans nos enfants, dans tout ce qui nous est cher ?

**Dans les circonstances où nous sommes, périlleuses aujourd'hui et demain peut-être désastreuses, sauver en nous la FOI, la FOI des martyrs, la FOI toute d'une pièce, la FOI qui a vaincu le monde : voilà le PREMIER de nos soins.**

## XVI. A QUOI NOUS OBLIGE LA PEUR DU PAPE ? (SUITE)

I. Le quatrième devoir est de **demandeur instamment à Dieu la fin des maux actuels**, soit par le triomphe momentané de l'Église, soit par son triomphe éternel.

Je dis momentané, parce que, si brillant qu'on le suppose, ce triomphe subira la loi du temps, et, comme tout ce qui est du temps, sera plus ou moins complet et finira après une durée plus ou moins longue.

Triomphe éternel : c'est celui-là surtout que nous devons demander avec instance, désirer avec ardeur. Nous touchons ici à un des plus profonds mystères de la conscience humaine.

II. Fait pour Dieu, son principe et sa fin, l'homme, comme toutes les créatures, tend vers son centre. C'est la loi de son être, qu'il peut fausser, mais non détruire. De là vient que, dans toute la durée des siècles, le genre humain a eu **deux désirs fondamentaux** et deux seulement.

Pendant les quatre mille ans de l'antiquité, son invariable désir fut **l'avènement du Dieu rédempteur et l'établissement de Son règne**.

Dans cette descente de Dieu vers lui, l'homme voyait avec raison un grand pas vers son centre, et ce qui en devait être la suite, la cessation de ses maux et de ses agitations sans cesse renaissantes ; ses lumières, sa liberté, son bonheur. Voilà pourquoi le Messie, appelé par tous les vœux, salué d'avance par tous les regards du monde ancien, est divinement nommé : *Desideratus cunctis gentibus* : **Le Désiré de toutes les nations**.

III. Venu, non à la fin, mais dans la plénitude des temps, le Verbe incarné a réalisé le premier désir du genre humain. Mais tout en améliorant sous tous les rapports la condition de l'humanité, Il l'a réalisé sans

ôter à la vie du temps son caractère d'épreuve : ses labeurs, ses obscurités, ses luttes, ses douleurs, ses défaillances.

Ce premier désir à peine satisfait, Dieu a mis au cœur du genre humain un **second désir**, complément du premier. Avec autant d'ardeur que le premier, Il lui fait désirer Son second avènement sur la terre et l'établissement de Son règne éternel : c'est-à-dire non plus dans les conditions laborieuses, imparfaites et variables du temps, mais dans l'immuable perfection de l'éternité. Ce second désir, est le **désir de la fin du monde**.

IV. Écoutons la science des choses divines, parlant par l'organe des Pères et des Docteurs : «De même, dit le Catéchisme romain, que depuis le commencement du monde le grand désir de l'humanité fut l'avènement du Verbe incarné ; ainsi, depuis Son retour dans le ciel, l'humanité désire, avec une grande ardeur Son second et glorieux avènement».

Et le grand Bellarmin, en expliquant la seconde demande du Pater : «Nous demandons que le monde actuel finisse bientôt, et que bientôt vienne le jour du jugement dernier. Sans doute les amateurs du monde ne peuvent entendre une nouvelle plus désagréable, que celle du jour du jugement ; néanmoins les citoyens du ciel, maintenant pèlerins sur la terre, n'ont pas de plus grand désir.

«De là cette parole de saint Augustin : avant la venue du Messie, tous les désirs des saints de l'ancienne loi avaient pour objet Son premier avènement ; de même aujourd'hui, tous les désirs des saints de la loi nouvelle ont pour objet la seconde venue du même Sauveur, qui élèvera toutes choses à la perfection».

V. Afin d'entretenir ce **mystérieux désir**, toujours vivant dans le cœur du genre humain, Dieu a voulu que chaque jour il fût exprimé des milliers de fois, sur tous les points du globe, par tout ce qui a l'intelligence de la vie : **Adveniat regnum Tuum**.

Telle est la divine formule de ce désir, dont l'accomplissement, en mettant fin au monde actuel, toujours en travail, sera la **régénération de l'univers**.

Qu'elle arrive donc, la fin de ce monde, où il n'y a rien de parfait, rien de définitif, où tout est perpétuellement à l'état de formation et de décadence ; que le règne actuel de Dieu, combattu et limité, soit remplacé par Son règne absolu, éternel ; où Dieu, tout en toutes choses, **régnera** sans opposition sur toutes Ses œuvres régénérées ; sur les bons, dans la plénitude de Son amour ; sur les méchants, dans la plénitude de Sa justice !

VI. Ce désir est tellement dans l'ordre divin, qu'il vit au fond même des créatures insensibles, dont la condition suit toujours la condition de l'homme.

«Toutes les créatures, dit saint Paul, attendent avec un grand désir la manifestation des enfants de Dieu, parce qu'elles sont assujetties à la vanité, non pas volontairement mais par Celui qui les y a assujetties, avec l'espérance qu'elles seront elles-mêmes affranchies de cet asservissement à la corruption, pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

«Car nous savons que jusqu'à présent toutes les créatures gémissent et sont dans les douleurs de l'enfantement ; et non seulement elles, mais aussi nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'esprit, nous gémissons au-dedans de nous, attendant l'adoption des enfants de Dieu, la rédemption de notre corps. En effet, nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance». (Rom., VIII, 19-24)

## CONCLUSION

Ce que Moïse disait aux Israélites après la promulgation de la loi ; ce que le prophète Ézéchiël leur répétait au milieu des épreuves de la captivité, il faut le dire au monde actuel : «J'en prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre ; j'ai mis devant vos yeux la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez donc la vie». (Deuter., xxx, 19)

«...Abjurez vos préjugés ; faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau : et pourquoi voudriez-vous mourir, maison d'Israël ?» (Ezech, xx, 31)

Aimer le Pape, obéir au Pape, rendre au Pape son autorité tutélaire : c'est la vie.

Avoir peur du Pape, s'éloigner du Pape, désobéir au Pape, combattre le Pape, abandonner le Pape : c'est la mort.

Ni les révoltes de l'orgueil, ni les sophismes de l'impiété, ni les subtilités de la diplomatie, ni les combinaisons des politiques, ni les expédients des législateurs ne trouveront un salubre milieu, entre les deux termes de cette **impitoyable alternative** :

## **LA VIE AVEC LE PAPE, OU LA MORT SANS LE PAPE.**

Elle reste donc debout, entière et invincible, la vérité établie dans cet opuscule, savoir **QUE DE TOUS LES PRESTIGES SATANIQUES, LE PLUS ABSURDE ET LE PLUS FUNESTE AU MONDE ACTUEL, C'EST LA PEUR DU PAPE.**

### **TABLE DES MATIERES**

#### **AVERTISSEMENT**

#### **A QUOI SERT LE PAPE ?**

Avant-propos

I. A quoi sert le Pape ?

II. suite

III. suite

IV. suite

V. suite

VI. suite

VII. A quoi sert le Pape-Roi ?

VIII. suite

IX. suite

X. Pourquoi en veut-on au Pape-Roi ?

XI. Pourquoi le Pape sert-il à tout ?

XII. Pourquoi le Pape est-il si délaissé ?

XIII Avertissements solennels.

#### **LA PEUR DU PAPE**

Avant-propos

I. Le monde a-t-il peur ?

II. Pourquoi a-t-il peur ?

III. Quelle est la loi violée ?

IV. En quoi consiste la violation de la loi ?

V. Comment se manifeste aujourd'hui la violation de la loi ?

VI. suite

VII. La violation de la loi conduit-elle au despotisme ?

VIII. Quel sera ce despotisme ?

IX. D'où vient la violation de la loi ?

X. La peur du Pape est-elle dangereuse ?

XI. suite

XII. La peur du Pape est-elle absurde ?

XIII. Que prouve la peur du Pape ?

XIV. Où doit conduire la peur du Pape

XV. A quoi nous oblige la peur du Pape ?

XVI. suite

Conclusion

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

---

LES PARENTS

DE

NOTRE-SEIGNEUR

LES FRÈRES DU SEIGNEUR

LES DEUX MARIE — SAINT CLÉOPHAS

S. JOSEPH BARSABAS OU LE JUSTE

SAINT ZACHARIE PÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

PAR

M<sup>gr</sup> GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

---

PARIS

GAUME ET C<sup>o</sup>, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1890

Droits de traduction et de reproduction réservés



## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES PARENTS  
DE  
NOTRE-SEIGNEUR

## LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

---

**Les Grandes Journées de la chrétienté**, par HERVÉ-BAZIN.

1 vol. in-4°. . . . . 8 fr.

**Credo ou Refuge du chrétien dans les temps actuels**,

par M<sup>sr</sup> GAUME. 1 vol. in-8. . . . . 1 fr. 50

### BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

PAR M<sup>sr</sup> GAUME

**Les Premiers Adorateurs du Messie : les Bergers, les Mages.** 1 vol. in-12. . . . . 80 c.

**Les Maîtres de la Judée : Hérode, Archélaüs, Quirinius, Hérode Antipas et Hérodiade, les Hérodiens, les Pharisiens et les Saducéens.** 1 vol. in-12. . . . . 80 c.

**Miracles et Conversions : le Centurion de Capharnaüm, l'Hémorroïsse, la Chananéenne, la Samaritaine.** 1 vol. in-12. . . . . 80 c.

**Les Parents de Notre-Seigneur : les frères du Seigneur, les deux Marie, saint Cléophas, saint Joseph Barsabas ou le Juste, saint Zacharie père de saint Jean-Baptiste.** 1 vol. in-12. . . . . 80 c.

# LES FRÈRES DU SEIGNEUR

---

## I

« Comme il parlait encore à la multitude, sa mère et ses frères étaient dehors cherchant à lui parler. Et quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui sont dehors et vous cherchent. Et il répondit à celui qui lui parlait : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Étendant la main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère <sup>1</sup>. »

Ces frères et ces sœurs de Notre-Seigneur reparaissent plusieurs fois dans l'Évangile. « Et venant parmi les siens, dit ailleurs saint Matthieu, il les instruisait dans leurs synagogues, en sorte qu'ils admiraient et disaient : D'où est venu à celui-ci cette sagesse et cette puissance ? N'est-il pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères, Jacques, Joseph, Simon et Jude ? et

1. S. Matth , xii, 46-50.

ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? D'où viennent donc à celui-ci toutes ces choses <sup>1</sup> ? »

Et saint Jean : « Ses frères donc lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée, afin que vos disciples aussi voient les œuvres que vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il cherche à se faire connaître. Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui, mais Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours prêt <sup>2</sup>. »

## II

Que faut-il entendre par ces frères et ces sœurs de Notre-Seigneur ? qui étaient-ils ? que signifient les paroles que Notre-Seigneur leur adresse ? d'où vient qu'ils ne croyaient pas en lui ?

D'abord, il est de foi que la très sainte Vierge n'a pas mis au monde d'autre enfant que Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et qu'elle est toujours restée vierge, après comme avant son divin enfantement. Il est également certain que saint Joseph n'a point eu d'autre épouse que la Vierge et que lui-même est toujours demeuré vierge. Cette vérité, transmise par la tradition, est tellement indubitable que saint Pierre Damien, écrivant au pape Nicolas, dit que telle est la foi de l'Église <sup>3</sup>.

1. S. Matth., XIII, 54-56.

2. S. Jean, VII, 3-6.

3. Epist. XI, ch. IV.

On sait également par une tradition certaine que sainte Anne, mère de la très sainte Vierge, n'eut pas d'autre époux que saint Joachim, et qu'elle ne donna le jour qu'à la bienheureuse Reine des anges et des hommes. « Tous les Pères de l'Église, dit Baronius, les plus anciens comme les plus rapprochés de nous, enseignent unanimement que sainte Anne n'eut d'autre époux que saint Joachim et qu'elle n'eut jamais d'autre enfant que la sainte Vierge<sup>1</sup>. »

Les personnes qui nous occupent n'étaient donc ni les frères ni les sœurs de Notre-Seigneur dans le sens restreint et naturel du mot.

Pourquoi donc sont-ils appelés ses frères et ses sœurs? La réponse est aisée. Chez les Juifs, et même chez d'autres peuples de la haute antiquité, il était d'usage de donner le nom de frères et de sœurs aux proches parents. Ainsi, nous voyons dans la Genèse Abraham appeler *frère*, Loth son neveu<sup>2</sup>, et *sœur*, Sara sa femme<sup>3</sup>. Le même nom se donnait quelquefois à des parents plus éloignés. Jacob appelle *frères* les bergers de Haran<sup>4</sup>. L'ancien Testament est plein d'appellations semblables.

On les trouve également dans l'Évangile. Notre Seigneur appelle *frères* ses apôtres et même tous les

1. Cela soit dit pour qu'on se tienne en garde contre certains livres modernes, dont on ne se défie pas assez.

2. Gen., XIII, 8; XIV, 14.

3. Gen., XX, 2.

4. Gen., XXIX, 4.

hommes<sup>1</sup>. Ce langage, si propre à resserrer les liens de la charité, est continuellement sur les lèvres de saint Pierre, saint Paul, de saint Jean. Il continue d'être usité dans les constitutions des papes, dans les mandements des évêques, dans les sermons des prédicateurs. Le mot de frères et de sœurs a donc une signification plus étendue que celle qui résulte des liens du sang.

Voyons cependant quels étaient les personnes désignées dans l'Évangile sous le nom de frères et de sœurs de Notre-Seigneur. Mathan, grand-père de saint Joseph, eut trois enfants : deux filles, *Sobé* et *Anne*, et un fils, *Jacob*.

Sobé fut mère d'Élisabeth qui épousa Zacharie, et donna le jour à saint Jean-Baptiste.

Anne épousa Joachim, et fut l'heureuse mère de l'auguste Marie.

Jacob, dont l'épouse n'est pas nommée, devint le père de saint Joseph, époux de la sainte Vierge, puis de Cléophas ou Alphée.

Cléophas épousa une fille appelée Marie et désignée dans l'Évangile par le nom de son mari, *Marie de Cléophas*.

De ce mariage naquirent six enfants : deux filles et quatre fils.

Les filles sont : Salomé et Marie ; les fils : Jacques, Joseph, Jude et Simon.

1. S. Matth., xxviii, 10 ; *id.*, xxv, 40.



SAINTE ANNE, LA VIERGE ET SON DIVIN FILS  
D'après Masaccio. (Académie des Beaux-Arts, à Florence, xve s.)

Salomé épousa Zébédée, pêcheur de Bethsaïde. Cette ville, dont le nom hébraïque signifie *ville des pêcheurs*, était une ville importante de la Galilée. Située sur le bord de la mer de Tibériade, à trois lieues environ de Capharnaüm, elle fut l'heureuse patrie des apôtres Pierre, André, Philippe, Jacques et Jean. Souvent Notre-Seigneur daigna l'honorer de sa présence et la rendre témoin de ses miracles.

Mais la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux appels de la grâce finit par lui attirer ces terribles anathèmes de Notre-Seigneur : « Malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les prodiges qui ont eu lieu dans ton enceinte avaient eu pour témoin Tyr et Sidon, ces villes auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice <sup>1</sup>. » Bethsaïde a porté la peine de son endurcissement. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une ruine.

Salomé fut mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste.

On ne voit pas que Marie, sœur de Salomé, ait été mariée.

Les quatre fils de Cléophas furent saint Jacques le Mineur, et saint Jude, apôtre ; Joseph, qui fut un des soixante-douze disciples, et Simon, successeur de saint Jacques, son frère sur le siège de Jérusalem, et qui fut martyrisé la dixième année du règne de Trajan.

1. S. Matth., xi, 21, etc.

De cette généalogie il résulte ce qui suit :

1° Sainte Élisabeth était cousine germaine de la sainte Vierge ;

2° Saint Jean-Baptiste, petit-cousin de Notre-Seigneur ;

3° Saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste, petits-cousins de Notre-Seigneur ;

4° Saint Jacques le Mineur, saint Jude, Joseph et Simon, ainsi que leurs sœurs, Marie et Salomé, cousins germains de Notre-Seigneur.

Remarquons que saint Jacques le *Mineur* était oncle de saint Jacques le *Majeur*, par conséquent plus âgé. Mais il est appelé mineur parce qu'il fut appelé à l'apostolat après son neveu.

### III

De tous ces membres de la famille de Notre-Seigneur, selon la chair, quels sont ceux qui cherchaient à lui parler, et d'où vient que Notre-Seigneur fait semblant de ne pas les connaître ? L'Évangile nomme seulement la sainte Vierge : *Voilà votre mère et vos frères, qui sont dehors, et vous cherchez*. Les autres étaient vraisemblablement quelques-unes des personnes dont nous venons de donner la liste ; mais l'Évangile tait leurs noms.

Quant à la réponse de Notre-Seigneur : *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* il faut y reconnaître un double sens. Adressée à la sainte Vierge, elle n'implique ni reproche ni dureté. On y voit la même

pensée que le Fils de Dieu, âgé de douze ans, exprimait à sa tendre mère, dans le temple de Jérusalem : *Ne saviez-vous pas que je dois être où m'appellent les affaires de mon Père?* la même qu'il lui manifestait, en présence des convives, aux noces de Cana : *Femme, que vous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue.* Jésus ne renie pas sa mère, il ne la blâme pas; il fait seulement ressortir devant la foule sa filiation divine et la supériorité de pensées et d'affections dont elle remplit son âme.

S'agit-il des parents de Notre-Seigneur? Les paroles du divin Maître renferment une réprimande : tel est le sentiment des Pères et des commentateurs. Malgré l'éclat de ses miracles et la divine sublimité de sa doctrine, ils ne croyaient point en lui. Néanmoins, sa gloire rejaillissant sur eux, ils tenaient à montrer qu'ils étaient de ses parents.

De là leur apparition soudaine et intempestive au milieu de sa prédication, et le messenger qu'ils envoient pour lui signaler leur présence. De là les conseils qu'ils lui donnaient de se manifester au monde et de faire éclater sa puissance sur le grand théâtre de la capitale. Notre-Seigneur confond leur vanité et réprime leur ambition devant tout le peuple, en leur disant que ses véritables frères sont ses disciples.

Or, ces parents de Notre-Seigneur n'étaient pas ses disciples. Plusieurs le devinrent; mais, à l'heure

présente, ils ne croyaient point en lui. Si on demande la cause de leur incrédulité, malgré la foi de tant d'autres, Notre-Seigneur lui-même veut bien se charger de donner la réponse. « Il n'y a pas, dit-il, de prophète sans honneur, si ce n'est dans sa patrie et dans sa maison<sup>1</sup>. »

#### IV

La scène que nous venons de décrire se passait à Nazareth. Les habitants de cette petite ville, ayant vu Jésus enfant comme les autres enfants, ouvrier comme les autres ouvriers, pauvre comme les autres pauvres; connaissant saint Joseph qu'ils croyaient son père, et Marie sa mère, vivant modestement du travail de leurs mains; poussés d'ailleurs par ce sentiment trop ordinaire qui porte à jalouser la gloire de ceux qui ont été nos égaux, peut-être nos inférieurs par l'âge et par la condition; enfin, se rappelant la familiarité dans laquelle ils avaient, pendant vingt années, vécu avec le fils du charpentier, ils pouvaient moins que les étrangers le regarder comme un Dieu. C'est une grande leçon pour ceux que Notre-Seigneur charge de continuer sa mission parmi les hommes.

On ne s'étonnera pas de voir la très sainte Vierge dans la compagnie de ceux de ses parents qui ne croyaient pas en son Fils, si l'on se rappelle qu'elle

1. S. Matth., XIII, 57.

est la mère de la miséricorde. Elle connaissait d'ailleurs leur droiture, et elle savait combien il leur était difficile de renoncer à la supériorité que l'âge, l'expérience et une sorte d'affection paternelle semblaient leur donner sur Notre-Seigneur.

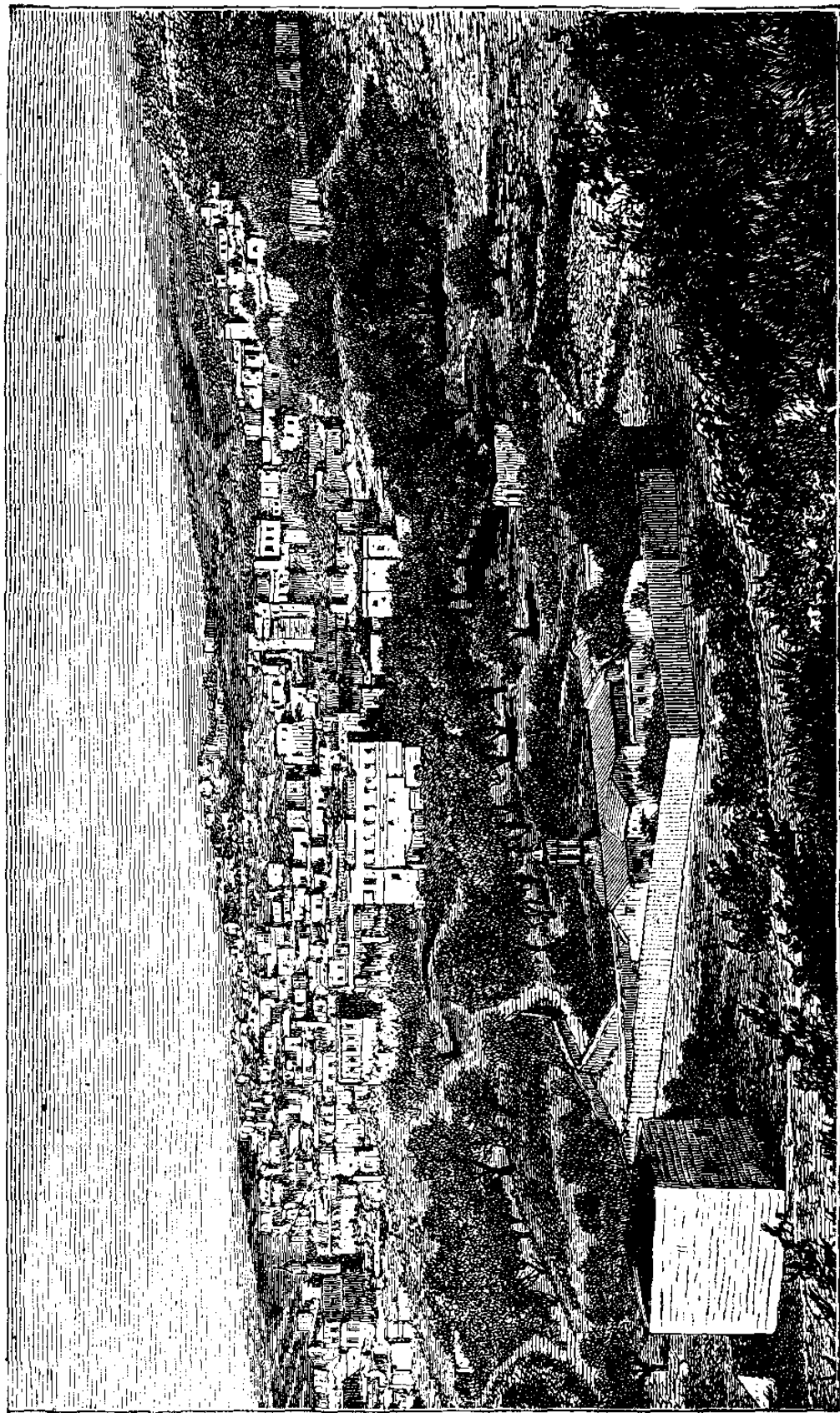
Ils l'avaient vu tout petit à son retour d'Égypte. Ils avaient aimé cet enfant si beau, si doux, si aimable. Et Jésus aussi, fidèle observateur de tous les devoirs de famille, leur avait témoigné l'affectueuse déférence qu'il devait à leur âge et à leur proche parenté.

Car on ne peut guère douter que ce ne fussent des enfants de saint Cléophas, frère de saint Joseph. Les deux aînés, saint Jacques et saint Jude, faisaient partie du collège apostolique; mais saint Joseph Barsabas et saint Siméon ne furent admis que plus tard au nombre des soixante-douze disciples. Petits-neveux de sainte Anne, sœur de leur aïeul Jacob, par conséquent cousins de la très sainte Vierge, ils étaient devenus ses neveux par son mariage avec saint Joseph.

Or saint Siméon qui fut martyrisé en l'an 107, à l'âge de cent vingt ans <sup>1</sup>, avait treize ou quatorze ans de plus que Notre-Seigneur. Son frère et lui étaient donc arrivés à l'âge d'homme lorsqu'il n'était encore qu'un enfant.

Il est certain qu'ils demeuraient ou allaient sou-

1. Euseb., l. II, c. xxvi.



VUE DE NAZARETH — ÉTAT ACTUEL

vent à Nazareth, puisque les habitants les connaissaient par leurs noms et disaient que leurs sœurs demeuraient au milieu d'eux <sup>1</sup>. Ils avaient dû visiter fréquemment la très sainte Vierge pendant la maladie et après la mort de leur oncle saint Joseph, comme firent les Juifs de Jérusalem qui allèrent consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère Lazare <sup>2</sup>. La très sainte Vierge en les accompagnant auprès de Notre-Seigneur voulut adoucir par sa présence la leçon que son Fils allait leur donner ; elle leur en fit comprendre le sens profond, et les amena enfin à reconnaître la sagesse divine qui était en lui.

Nous verrons dans les biographies suivantes ce que devinrent, après la mort de Notre-Seigneur, ces frères et ces sœurs, membres comme lui de la famille de David. Rappelons seulement ici que quarante ans après la Passion il existait encore des rejetons de la race royale, cousins, par conséquent, ou petits-cousins du Sauveur. Ils furent même l'objet de persécutions particulières de la part de Vespasien et de son fils Domitien. Ces persécutions peu connues expliquent un fait important de l'histoire sacrée et profane de la même époque. Il s'agit de la prétention de Vespasien à se faire passer pour le Messie.

1. S. Matth., XIII, 54, 56

2. S. Jean, XI, 19

## V

Au temps de Notre-Seigneur tous les anciens oracles annonçaient la venue prochaine d'un grand personnage, qui partirait de la Judée et serait le maître du monde. Or, par ses exploits en Judée, Vespasien était devenu célèbre entre tous. Peu de mois après la conquête, il avait été acclamé empereur, par conséquent maître du monde. Le démon profita de toutes ces circonstances. Il connaissait le vrai maître du monde, il savait qu'il était venu, et venu pour détruire son règne. Afin d'en retarder la ruine, en donnant le change sur la personne du Messie, voici quelle fut sa tactique.

Sous son inspiration, les flatteurs de Vespasien lui persuadèrent qu'il était lui-même le grand personnage, prédit par les oracles et attendu de toutes les nations. Peu ou beaucoup de vanité aidant, Vespasien donna dans le piège. Difficilement il pouvait y échapper. Le Messie était annoncé comme devant sortir de la Judée, et en sortir actuellement : il en sortirait actuellement ; comme devant être un thaumaturge et le prince de la paix. Il restait à donner à Vespasien ces deux derniers caractères : Satan l'entreprit.

Quant au premier, presque tous les historiens du temps parlent des prodiges opérés par Vespasien : écoutons seulement Tacite.

« Pendant qu'à son retour de Judée Vespasien

était à Alexandrie, attendant un temps favorable pour s'embarquer, il arriva plusieurs miracles, *multa miracula*, qui manifestèrent la faveur des dieux pour ce prince.

« Averti par Sérapis, que les superstitieux Égyptiens tiennent pour le plus grand de leurs dieux, un habitant d'Alexandrie, privé de la vue, vient se jeter à ses genoux en le suppliant de le guérir. Il conjure le prince de daigner lui toucher les joues et les yeux avec sa salive. Un autre, estropié de la main, vient par ordre du même dieu prier César de lui marcher fortement sur le membre malade.

« Vespasien commence par rire et se moquer. Les malades insistent. Tantôt César craint d'être accusé de vanité, tantôt, ébranlé par les supplications des malades et par les flatteries de ses courtisans, il se laisse aller à la confiance. Enfin, il ordonne aux médecins d'examiner si cette cécité et cette infirmité peuvent être guéries par les moyens humains. Les médecins exposent différentes opinions. Chez l'un, disent-ils, la faculté de voir n'est pas entièrement détruite, elle peut revenir si on lève les obstacles; chez l'autre, les muscles sortis de leur place peuvent, au moyen d'une pression salutaire, y rentrer; peut-être est-il dans la volonté des dieux d'opérer cette double guérison par le divin ministère du prince qu'ils ont choisi. Dans tous les cas, si le remède réussit, la gloire en reviendra à César; s'il



SAINT SIMON  
tenant en main l'instrument de son supplice.  
D'après Raphaël. xvi<sup>e</sup> siècle.

ne réussit pas, la honte sera pour les malades<sup>1</sup>. »

Suspendons un instant le récit de Tacite, et cherchons à deviner quelle sera la conduite de Vespasien. « Étant en Judée, écrit Suétone, Vespasien consulta l'oracle du dieu Carmel. Les sorts lui donnèrent l'assurance que tout ce qu'il penserait ou imaginerait, si grand qu'il fût, lui arriverait. »

Ajoutons qu'en ce moment le célèbre magicien Apollonius de Tyane, grand ami de Vespasien, se trouvait à Alexandrie, où il s'attirait l'admiration publique par ses prestiges. Il est plus que probable qu'il fut, dans la circonstance qu'il s'agit, l'instigateur et l'aide du nouveau César.

« En conséquence, continue Tacite, convaincu que tout céderait à sa fortune et que pour lui il n'y avait plus rien d'incroyable, d'un air satisfait, en présence de toute la multitude attentive, Vespasien accomplit exactement ce qu'on lui demande. Aussitôt la main est guérie et la lumière rendue à l'aveugle. Les témoins du double fait le racontent encore maintenant qu'il n'y a aucun intérêt à mentir : *utrumque qui interfuere nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium*<sup>2</sup>. »

## VI

On aura facilement remarqué l'air de famille qui

1. Tacit., lib. IV.

2. *Ibid.*, *id.*



SAINT THADÉE, APOTRE  
D'après Raphaël.

existe entre les miracles de Vespasien et ceux des convulsionnaires de Saint-Médard. Quoi qu'il en soit, le démon atteignait son but, et faisait de Vespasien la contrefaçon vivante du Messie. Pour la compléter, il fallait ajouter un nouveau trait. Notamment par Isaïe, le Messie était annoncé comme le prince de la paix : *princeps pacis*.

Afin de montrer que ce caractère se vérifiait en lui, Vespasien, de retour à Rome, s'empressa de bâtir le *Temple de la Paix*.

Toutes les parties de l'empire furent mises à contribution pour le construire et pour l'orner. L'Italie, la Sicile, la Grèce, l'Afrique, envoyèrent des blocs gigantesques du plus beau marbre. L'or employé à profusion, les fresques les plus brillantes mirent en relief les ornements d'architecture, la hardiesse des voûtes et les proportions colossales de l'édifice. Par les ruines qu'on voit encore, ce monument surpassait en magnificence tous ceux de l'ancienne Rome. Orné des statues les plus belles, ce temple renfermait toutes les merveilles que les hommes studieux allaient chercher dans l'univers entier. Là furent déposés, entre les objets précieux des anciens temps, les vases et les meubles d'or enlevés au temple de Jérusalem et dont l'empereur était très fier. Quant au livre de la loi et au voile de pourpre du tabernacle, Vespasien voulut les conserver dans le palais impérial.

La sixième année de son règne, l'an 77 de Notre-

Seigneur, il fit la dédicace du temple. Au frontispice brillait en lettres d'or la fastueuse inscription *Paci æternæ*, à la *Paix éternelle*.

Vainqueurs dans des guerres plus importantes que celles de Judée, aucun des généraux ou des empereurs romains n'avait eu la pensée d'élever un temple à la déesse de la Paix. Pourquoi cette nouveauté de la part de Vespasien? Nous l'avons dit : par ce monument il voulait montrer qu'il était le Prince de la paix et l'auteur de la paix éternelle, conformément aux oracles des prophètes, dont ses courtisans, et en particulier le prêtre juif Josèphe, lui faisaient publiquement l'application.

Néanmoins, soit qu'il eût des doutes sur sa qualité de messie, soit qu'il voulût ôter au monde l'espérance d'un autre messie, en anéantissant la famille de laquelle on l'attendait, Vespasien fit faire une exacte recherche des descendants de David. Dirigée par une politique soupçonneuse et jalouse, cette recherche aboutit au massacre d'un grand nombre d'enfants, d'hommes et de femmes, uniquement coupables d'avoir du sang de David dans leurs veines.

Toutefois, la parenté de Notre-Seigneur ne périt pas entièrement, nous la voyons encore porter ombrage à Domitien. Comme son père, trompé par les flatteurs, ce prince croyait sa famille la famille du Messie. En même temps, il savait que les Juifs continuaient d'attendre un messie de la famille de

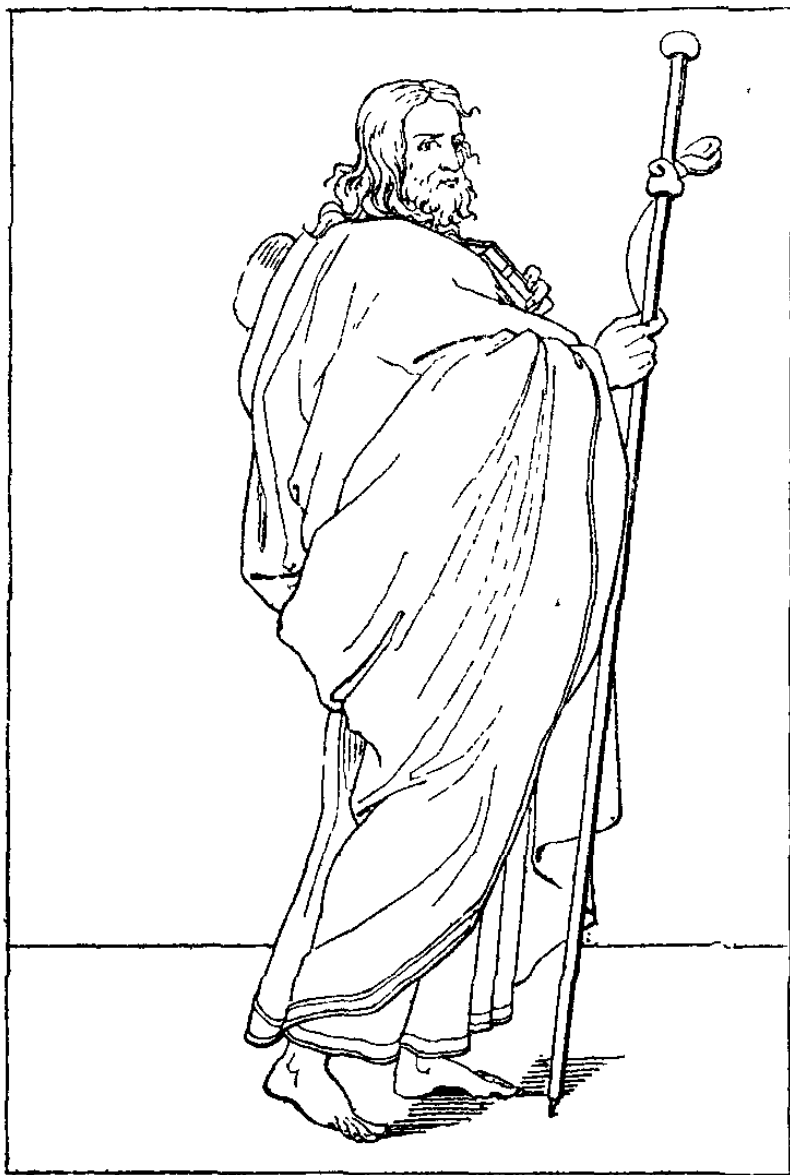
David. C'est pourquoi il entreprit d'achever l'œuvre de son père en anéantissant la postérité du saint Roi.

La quatorzième année de son règne, l'an 97 de Notre-Seigneur, des sectaires juifs vinrent lui dire qu'il existait encore quelques parents du Christ. C'étaient deux neveux de l'apôtre saint Jude, appelé dans l'Évangile le frère du Seigneur. Domitien donna ordre à un vétérán de les lui amener : « Êtes-vous de la race de David ? leur demanda l'empereur. — Oui, seigneur, il en est ainsi. — Quelle est votre fortune en terres et en argent ? — Pour tout avoir, nous possédons en commun neuf mille deniers. Cette somme n'est pas en argent, c'est le prix que peuvent valoir trente-neuf arpents de terre, dont nous tirons, en les cultivant, de quoi vivre et de quoi payer les impôts. » En même temps ils lui montrèrent leurs mains calleuses et fortement durcies par le travail.

Continuant de les interroger : « Que pensez-vous du Christ ? leur dit Domitien. De quelle nature est son royaume ? Quand et où doit-il paraître ? — Le royaume du Christ, répondirent-ils, n'est pas un empire terrestre comme les empires de ce monde ; c'est un empire spirituel et divin qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Alors le Christ, apparaissant dans l'éclat de sa gloire, jugera les vivants et les morts et rendra à chacun suivant ses œuvres. »

Domitien, les ayant entendus, ne prit contre eux

aucune mesure sévère. Mais, méprisant la pauvreté de ces hommes, il ordonna de les laisser aller en



SAINT JACQUES LE MINEUR

D'après Raphaël.

liberté. Renvoyés de cette manière, les deux frères furent élevés aux dignités de l'Église, comme témoins et parents du Sauveur; puis après la per-

sécution ils prolongèrent leur vie jusque sous le règne de Trajan.

Tels sont les derniers frères de Notre-Seigneur et aussi les derniers descendants de David, dont l'histoire fasse mention.

## VII

Notre-Seigneur s'appelle souvent le *fil*s de l'homme, et non le *fil*s des hommes. Pourquoi ce nom? Parce que dans l'ordre naturel il n'y a qu'un seul homme, le premier Adam, dont tous les autres hommes sont le prolongement. C'est ainsi que dans l'ordre spirituel il n'y a également qu'un seul homme, le second Adam, dont par le baptême tous les hommes sont le prolongement. Si donc, dit saint Paul, nous sommes l'image de l'homme terrestre, notre devoir est d'être l'image de l'homme céleste, ses enfants, son prolongement. A ce prix est notre vie éternelle.

---

# LES DEUX MARIE

---

## I

« Il y avait aussi là, à quelque distance *de la croix*, plusieurs femmes qui, de la Galilée, avaient suivi Jésus pour le servir. Entre elles étaient Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et de Joseph, et la mère des enfants de Zébédée. — Parmi ces femmes étaient Marie-Madeleine et Marie (mère) de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé. — Se tenaient debout près de la croix de Jésus, sa mère et la sœur de sa mère, Marie (femme) de Cléophas, et Marie-Madeleine. — Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des parfums, afin de venir embaumer Jésus <sup>1</sup>.

## II

A la différence des hommes, toutes les femmes qui figurent dans l'histoire de la Passion jouent un rôle admirable d'intelligence et de courage. L'une avertit Pilate de ne pas tremper ses mains dans le

1. S. Matth., xxvii, 55, 56; S. Marc, xv, 40; S. Jean, ~~xxx~~, 25.

sang du Juste. Toutes devinent l'avenir, pleurent sur les calamités nationales qui vengeront l'auguste victime. Soutenues par une affection plus indomptable que la mort, quelques-unes viennent, malgré les insulteurs et les bourreaux, se placer debout au pied de la croix, et, par cet acte héroïque, protester jusqu'à la fin contre l'iniquité des juges.

On dirait qu'en ce jour la femme eut, plus que l'homme, la conscience intime du mystère réparateur. Autant qu'il était en son pouvoir, elle voulut concourir à la réhabilitation, en expiant par sa noble conduite la prévarication de sa mère, cause première des divines souffrances.

Trois de ces admirables créatures qui avaient suivi le Sauveur dans ses voyages, pourvu à tous ses besoins, et reçu son dernier soupir, s'occupèrent avec zèle du soin de sa sépulture. C'étaient Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé.

Rentrées dans leurs demeures, le vendredi soir, après la descente de la croix, elles attendaient avec empressement que le jour du sabbat fût passé, afin de pouvoir acheter les parfums nécessaires à l'embaumement de leur divin maître. Le sabbat finissait le samedi vers le soir. A peine ce moment est arrivé, qu'elles s'empressent de faire leurs emplettes et, dès le lendemain, avant l'aurore, elles sont sur le Calvaire.

A tous les points de vue, plus grandes que les Artémise, les Cornélie, les Porcie de l'antiquité

païenne, ces glorieuses prémices de tant d'héroïnes chrétiennes méritent aussi d'être plus connues. Grâce à l'éducation anormale des générations modernes, elles le sont cependant beaucoup moins et sont beaucoup moins admirées. Nous allons esquisser la biographie de Marie, mère de Jacques, ou *Marie Jacobé*, et de *Marie Salomé*. Celle de Marie-Madeleine viendra en son lieu.

Comme nous l'avons vu en parlant des *frères* de Notre-Seigneur, Marie Jacobé, c'est-à-dire mère de l'apôtre saint Jacques le Mineur, avait épousé Cléophas ou Alphée, frère de saint Joseph, époux de la très sainte Vierge. De là vient que, dans l'Évangile, elle est appelée indistinctement Marie mère de Jacques, ou Marie femme de Cléophas.

Belle-sœur de la sainte Vierge, Marie de Cléophas eut quatre fils : les apôtres saint Jacques le Mineur et saint Jude, Joseph qui fut un des soixante-douze disciples, et Simon qui succéda à son frère saint Jacques le Mineur, sur le siège épiscopal de Jérusalem.

Sœur des quatre disciples dont nous venons de parler, Salomé était petite-nièce de sainte Anne, par conséquent petite-cousine de la sainte Vierge. Elle avait épousé Zébédée, pêcheur de Bethsaïde, et elle était l'heureuse mère des deux apôtres saint Jacques le Majeur et saint Jean l'Évangéliste, qui se trouvaient ainsi cousins au second degré de Notre-Seigneur.

C'est elle qui, forte de sa parenté et poussée par un sentiment d'ambition maternelle, avait, pour ses fils, demandé au Sauveur les deux premières places dans son royaume. On connaît la réponse du Fils de Dieu : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Réponse immortelle qui tombe de tout son poids sur les parents avides, pour leurs enfants, de dignités et surtout de dignités ecclésiastiques.

Quelques années après l'ascension de Notre-Seigneur, les deux saintes Marie Jacobé et Salomé furent, avec Lazare, ses sœurs et plusieurs autres, exposées sur une barque, qui aborda près de Marseille. En mourant, Notre-Seigneur avait le visage tourné vers l'Occident. Au témoignage des Pères, cette position mystérieuse annonçait que la lumière de la vérité brillerait sur l'Europe d'un éclat particulier. Dix-huit siècles justifient la consolante prédiction. Grâce à la persécution qui dispersa les chrétiens de Jérusalem, nos contrées ne tardèrent pas à recevoir le don de la foi.

Au nombre des premiers apôtres des Gaules, la tradition constante et appuyée sur tous les genres de preuves met la pieuse colonie dont faisaient partie Marie Jacobé et Salomé. Non seulement le nom de ces illustres apôtres, mais le lieu de leur débarquement, les reliques qu'ils apportaient avec eux, leurs travaux, leur mort et leur sépulture furent connus de nos aïeux.

En vain, une critique ignorante et partielle voulut, il y a quelques siècles, contester sur ce point nos titres de gloire. Les négations, les doutes, les préjugés ont disparu devant les faits mis au jour par la science moderne. Infatigable chercheuse, cette science a interrogé les monuments primitifs, écrits en pierre ou sur parchemin ; et de ces archives incontestables elle a montré que la tradition sortait pure comme l'eau de la fontaine. La voici, résumée par un ancien historien, très instruit et connaissant par lui-même les choses dont il parle : cet historien est Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles à la fin du douzième siècle.

### III

« La province narbonnaise, dit-il, nous offre à l'endroit où le Rhône se jette dans la mer les îles *Sticados* nommées vulgairement les Camargues <sup>1</sup>.

« Là, sur le rivage de la mer, on voit la première des églises du continent qui ait été bâtie en l'honneur de Marie, la très sainte Mère de Dieu, et consacrée par plusieurs des soixante-douze disciples, chassés de la Judée et exposés sur la mer dans une baraque sans voiles. C'étaient Maximin d'Aix, Lazare de Marseille, frère de Marthe et de Marie-Madeleine, Eutrope d'Orange, Georges de

1. On sait que la province romaine, appelée Narbonnaise, s'étendait, à partir d'Arles, du Rhône aux Pyrénées, et comprenait tout le littoral de la Méditerranée.

Vellay, Throphime d'Arles. La consécration se fit en présence de Marthe, de Marie-Madeleine et de plusieurs autres.

« Sous l'autel de cette basilique, formé par les saints avec de la terre pétrie, et couvert d'une petite table de marbre de Paros, où est une inscription, il y a, selon une antique tradition pleine d'autorité, six têtes de corps saints, disposées en carré. Les autres membres de ces corps sont renfermés dans leurs tombeaux ; et on assure que de ce nombre sont les *deux Marie* qui, le premier jour après le Sabbat, vinrent avec des parfums, pour voir le tombeau du Sauveur. »

Tel est le récit de l'historien. Parce qu'il est du moyen âge, il n'a pu, comme on devait s'y attendre, trouver grâce devant la critique moderne ; ou elle n'a pas connu son témoignage, ou elle n'en fait aucun cas : après avoir indiqué les quelques détails évangéliques concernant une de nos saintes, elle dit dédaigneusement : « C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de Salomé, et ce que l'on ajoute de plus est *apocryphe* <sup>1</sup>. »

Comme tant d'autres, un pareil jugement est loin d'être sans appel. La revision n'en sera même pas difficile ; nous allons montrer que chaque affirmation de la croyance traditionnelle se vérifie par les faits. D'abord, le nom grec de *Sticados*

1. Biograph. de Feller, art. SALOMÉ.



LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU  
D'après le tableau de Pierre de Cortone, galerie de Florence.  
Dix-septième siècle.

donné, encore au douzième siècle, aux Camargues, est une preuve que ce pays fut longtemps habité par des Grecs, dont la langue devint l'idiome vulgaire. C'est pour la même raison qu'au quatrième siècle le grec se parlait encore à Arles et dans les villes voisines.

D'ailleurs chacun sait qu'une colonie phocéenne fonda la ville de Marseille, six cents ans avant N.-S. Active, industrielle, cette colonie s'étendit sur les côtes orientales et occidentales de la Méditerranée, pénétra dans l'intérieur des terres, bâtit Antibes, Nice, Agde, et partagea le commerce maritime avec Carthage. Ses flottes allaient jusque dans l'Océan et quelques-unes dans la Baltique.

Fidèle au culte des souvenirs, Marseille a perpétué ses antiques gloires dans l'inscription suivante qu'on lisait, naguère encore, sur le fronton de l'hôtel de ville : *MASSILIA PHOCENSIIUM FILIA, ROMÆ SOROR, ATHENARUM ÆMULA, CARTHAGINIS TERROR, CÆSARIS ARMIS VIX CESSIT* : Marseille fille des Phocéens, sœur de Rome, rivale d'Athènes, terreur de Carthage, fut à peine vaincue par les armes de César. »

#### IV

Les Camargues, ou, comme on dit plus communément aujourd'hui, la Camargue est un delta ou île d'environ quatre-vingts kilomètres de circuit. Elle est formée par le Rhône qui se divise en

deux branches un peu au-dessous d'Arles, et par la Méditerranée où le fleuve se jette par différentes embouchures, appelées *Gras*, du mot mot latin *gradus*.

La tradition affirme que l'endroit où abordèrent les saints apôtres de la Provence est dans le voisinage du Gras d'Orgon, non loin de la petite ville qui porte encore le nom des *Saintes-Maries*, ou celui de *Notre-Dame-de-la-Mer*. Cette ville, qui fait aujourd'hui partie du département des Bouches-du-Rhône, est un chef-lieu de canton et compte à peine neuf cents habitants.

La tradition ajoute que, voulant rendre grâce à Dieu, qui les avait conduits par sa Providence, ces saints personnages lui élevèrent un autel de terre pétrie, parce que, sans doute, ils ne trouvèrent pas d'autres matériaux en ce lieu. Encore aujourd'hui, le voyageur peut s'assurer par ses propres yeux de l'exactitude de ce simple détail, en visitant, dans la ville de Sainte-Marie, l'église de Notre-Dame-de-la-Mer.

Elle est bâtie à l'extrémité méridionale de la Camargue, à la distance de sept grandes lieues de pays de la ville d'Arles et dans le plus affreux désert qu'on puisse imaginer. Le sol, comme celui des environs de Marseille, ne produit ni herbes, ni végétaux d'aucune espèce. On n'y trouve ni pierres, ni aucune sorte de matériaux propres aux constructions. De vastes cloaques d'où s'échappent,

surtout en été, des exhalaisons fiévreuses, rendraient ce séjour insupportable aux étrangers ; et les habitants du pays en sont souvent les victimes. Cet autel vénérable, qui a existé jusqu'à l'époque de la Révolution française, avait été vu par tous les pèlerins et signalé par tous les historiens de Notre-Dame de la Mer. La nature des matériaux était pour le savant évêque de Mende, Guillaume Durand, une preuve de sa haute antiquité. On sait que ce grand évêque fut légat du pape Grégoire X, au concile de Lyon, en 1274.

Dans son *Rational des divins Offices*, ouvrage destiné à tous les évêques du monde, il dit : « D'après la pratique universelle de l'Église, les autels doivent être de pierre. On lit cependant dans l'Exode que le Seigneur ordonna de faire un autel de bois de Céthim, qui est incorruptible. L'autel de Latran, à Rome, est aussi de bois ; et au comté de Provence, dans la ville de Sainte-Marie-de-la-Mer, il y a un autel de terre, qu'élevèrent en ce lieu Marie-Madeleine, Marthe, Marie Jacobé et Marie Salomé ».

Quant à la table de marbre de Paros dont l'autel fut recouvert, elle pouvait venir des ruines de quelque édifice civil ou religieux, dans lesquels, chacun le sait, les Grecs et les Romains prodiguaient les marbres de toute provenance <sup>1</sup>. On peut présumer

1. Grecs d'origine, il est tout naturel que les Phocéens, fondateurs de Marseille, aient eu du marbre de leur pays et

qu'elle fut placée sur l'autel, soit pour offrir une base plus convenable à l'oblation des saints Mystères, soit pour assurer la conversation de l'autel, en l'empêchant de tomber en poussière. De plus, les saintes architectes avaient eu soin de mettre au milieu même de cet autel un petit pilier de pierre, pour empêcher apparemment que la chute de la tablette n'accélérait la chute de l'autel.

Malgré toutes ces précautions, le vénérable autel finit par avoir le sort de toutes les choses humaines. Ce fut sans doute afin d'en conserver les précieux débris qu'on les enfouit dans le chœur, où ils furent trouvés en 1448.

Pour récompenser l'héroïque fidélité de ses amis, Dieu fit sourdre une source d'eau douce, qui existe encore, dans l'endroit même où ils s'étaient arrêtés, et où l'on ne trouvait jusque-là que de l'eau salée. Ce prodige consolateur les détermina à convertir ce lieu en oratoire, qu'ils dédièrent en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, leur très sainte belle-sœur et auguste cousine. Telle fut la raison qui décida les saintes Marie Jacobé et Salomé à se fixer elles-mêmes dans ce lieu, en se construisant une cellule jointe à l'oratoire, tandis que les autres saints personnages de la troupe apostolique allèrent exercer leur zèle à Marseille, à Aix et ailleurs.

en aient laissé des morceaux sur le littoral de la Méditerranée, dont ils étaient les maîtres.

Ces deux modestes édifices, l'oratoire et la cellule qui y était jointe, furent l'origine de l'église actuelle de Notre-Dame-de-la-Mer, et le motif de la réédification dans cette ville, après sa destruction par les Sarrasins. A défaut de monuments écrits, on peut avec assurance alléguer, comme preuve de l'antiquité de la tradition touchant l'apostolat et la mort des saintes Marie dans ce lieu, l'église actuelle de Notre-Dame-de-la-Mer, une des plus intéressantes, et, sans constredit, des plus anciennes qui subsistent.

La structure de cet édifice, ses meurtrières, ses murailles fort épaisses, qui s'élèvent à une grande hauteur, et se terminaient par des créneaux, dominés aux angles par des tourelles ; le toit de cet édifice en pierres plates, dont la pente aboutit à une galerie qui fait tout le tour du rempart pour donner aux assiégés la facilité de le défendre ; enfin, la tour supérieure construite au-dessus de l'église, pour servir de retranchement, en cas que l'ennemi vînt s'emparer de la nef, et qui était destinée à renfermer en temps de siège les provisions nécessaires à la vie et les armes propres à la défense ; tout cet ensemble donne à l'église de Notre-Dame-de-la-Mer l'aspect d'une vraie place de guerre.

La construction de cette église, unique en son genre, se perd dans la nuit des temps, et ne peut se placer à aucune des époques d'architecture religieuse assignée par les archéologues. La tradition

se contente d'affirmer qu'elle est la plus ancienne qui ait été bâtie sur le continent.

Non moins ancienne est la tradition touchant l'arrivée et la mort des saintes Marie à Notre-Dame-de-la-Mer. On en voit la preuve manifeste dans un petit groupe qui termine la crête du toit de l'église du côté du couchant et qui représente les saintes Marie Jacobé et Salomé, par le type reçu dans le pays pour désigner ces deux saintes : ce sont deux figures de femmes, placées dans une nacelle qui vogue sur la mer.

On ne peut pas supposer que ce groupe ait été ajouté après coup : il est sculpté dans la masse même de cette bande, et l'état de dégradation où il est aujourd'hui vient de la vétusté, puisque, étant placé au-dessus de l'église et entièrement isolé, il n'a jamais été exposé à être mutilé par personne. Si donc les fractures qu'on y remarque viennent des injures de l'air, il faut conclure que ce monument de sculpture est très ancien et contemporain de la construction de l'église. Il faut conclure encore à l'antiquité des armes de la ville de Notre-Dame-de-la-Mer. Elles se composent d'une barque, portant deux figures de femmes debout, avec cette légende : *Navis in pelago* ; la barque sur la mer.

## V

L'église des Saintes-Marie n'est pas seulement vénérable par son antiquité, elle l'est encore par

les reliques qu'elle renferme. Sachant de la bouche même de Notre-Seigneur que la Palestine devait être bientôt dévastée, les saintes femmes avaient apporté avec elles, en partant de Jérusalem, trois têtes des Saints Innocents et une autre qu'on croit être celle de saint Jacques. Il est certain, du moins, que trois têtes de petits enfants, et une autre plus considérable, furent déposées dans la terre avec les corps des saintes Marie, qu'on inhuma à côté de la source, dans l'oratoire dédié à la très sainte Vierge, et où se trouvait l'autel dont nous avons parlé.

Cette nouvelle affirmation de la tradition immémoriale fut rendue incontestable, en l'an 1448, lorsque le roi René fit faire des fouilles dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer. Jamais précautions plus minutieuses ne furent prises pour s'assurer du fait traditionnel; jamais solennité plus grande que celle de l'élévation des saintes reliques.

Le roi envoya aux Saintes-Marie le chevalier d'Arlatan, son chambellan, pour présider aux fouilles. La tranchée ouverte, les ouvriers rencontrèrent près du grand autel une certaine quantité de terre, entièrement différente de celle qu'on avait trouvée jusqu'alors, et, au milieu, un petit pilier de pierre blanche tout corrodé, qui portait la petite table en marbre, et que par inadvertance les travailleurs rompirent en plusieurs morceaux.

En continuant la tranchée plus près de l'autel, ils découvrirent un corps humain qui avait les mains

croisées sur la poitrine et qui répandait une très suave odeur ; puis, un autre corps environné de pierres minces appelées *plaquettes* ; enfin, près de l'oratoire placé au milieu de l'église, trois têtes d'enfants et une tête d'homme, qui par leur position semblaient décrire la figure d'une croix.

Assuré, d'avoir retrouvé les corps des saintes Marie, le roi désira donner à leur élévation le plus de solennité possible. Elle eut lieu trois mois après l'heureuse découverte, au mois de décembre 1448, en présence du roi René, du cardinal de Foix, légat du Saint-Siège, de douze archevêques et évêques, d'un grand nombre d'abbés, de professeurs en droit canonique et civil, de docteurs, de trois protonotaires apostoliques et de trois notaires publics. On découvrit exactement toutes les reliques indiquées par la tradition. Deux morceaux de marbre blanc furent trouvés sous la tête des saintes : l'un sous celle de sainte Marie Jacobé, avec cette inscription : HIC JACET SANCTA MARIA JACOBI ; l'autre sous celle de sainte Marie Salomé avec ces mots : HIC JACET SANCTA MARIA SALOME.

Le 3 décembre, jour d'impérissable mémoire, le roi, la reine avec leur cour, le légat et les prélats, suivis d'une multitude de peuple accourue de la Provence et d'ailleurs, se rendirent à l'église magnifiquement ornée. Le cardinal chanta pontificalement la messe des saintes Marie, assisté des évêques, des abbés et de tous autres ecclésiastiques, revêtus de

leurs ornements. Ensuite on distribua des flambeaux, et tout le clergé avec le roi alla en procession vénérer les saintes reliques, placées à terre devant le maître-autel.

Après quoi, le légat et les évêques de Marseille et de Conserans retirèrent les saints ossements, en essuyant la terre qui y était encore attachée, les lavèrent dans du vin blanc et les déposèrent dans une châsse double, faite en bois de cyprès, et revêtue en dehors et en dedans d'une riche étoffe de soie brochée d'or. On permit alors au peuple de venir les honorer.

Le lendemain, le légat plaça dans une châsse de bois de noyer, que le roi avait fait exécuter avec beaucoup d'art, les quatre têtes trouvées dans la chapelle des Saintes, et déposa cette châsse dans la sacristie. Quant à celle qui renfermait les corps des Saintes, il ordonna de la placer au-dessus de l'église, dans la chapelle supérieure dite de Saint-Michel. Elle y fut élevée solennellement en présence du roi, des prélats et de tout le peuple.

Cette châsse était fermée de quatre serrures qui avaient chacune une clef particulière. Deux de ces clefs furent remises au roi, pour être gardées dans son trésor, les deux autres au prieur du monastère de Montmajour. Le légat pria le roi de ne jamais remettre ces clefs à personne, sans l'agrément préalable du pape ou de son légat, puis il intima au prieur la même défense, sous peine d'excommuni-

cation encourue par le seul fait : ce que l'un et l'autre promirent d'observer ponctuellement. De là vient que la chasse ne fut ouverte que cinq fois jusqu'à la Révolution française.

Heureux temps que ceux où les fêtes des saints étaient les fêtes des peuples ; où les rois se faisaient un devoir de déclarer, par des hommages publics et personnels, leur majesté d'emprunt, vassale de la Majesté divine ! Ainsi se reliait la vie du temps à la vie de l'éternité : ainsi s'affermissait la raison du pouvoir et du devoir ; ainsi l'autorité devenait paternelle et l'obéissance filiale ; et la société, constituée sur ses véritables bases, se trouvait à l'abri des révolutions qui, de nos jours, menacent perpétuellement son existence.

## VI

Quoique séparée, en quelque sorte, du reste de la Provence, la petite ville de Notre-Dame-de-la-Mer ne fut pas à l'abri de la tourmente qui à la fin du dix-huitième siècle sembla devoir anéantir les reliques et le cultes des Saints. La critique de la Renaissance avait nié l'existence de nos saints apôtres, il était logique que la Révolution, fille légitime de la Renaissance, voulût faire disparaître leurs restes sacrés.

Un insigne objet de vénération dans l'église des trois Marie était le *coussin* des Saintes. C'était un des morceaux de marbre blanc qui, comme nous

l'avons dit, fut trouvé sous la tête des saintes amies du Sauveur. Incrusté dans le mur de l'église et depuis plusieurs siècles couvert des pieux baisers de tant de milliers de pèlerins, cet objet sacré fut choisi par la Révolution pour servir de pierre fondamentale à l'un des deux *arbres de la liberté*, qu'on planta dans le pays.

De plus, toute l'argenterie de l'église et notamment deux reliquaires en forme de bras, où se trouvaient enchâssées des reliques des Saints, furent transportés à Arles, pour être convertis en monnaie. Heureusement les corps des deux Saintes, étant alors enfermés dans une châsse en bois, ne pouvaient pas exciter la cupidité et furent négligés d'abord.

Mais, comme il était aisé de prévoir qu'ils seraient infailliblement profanés, le sieur Antoine Abril, alors en possession de l'église des Saintes-Marie, désirant prévenir ce malheur, invita secrètement, pendant la nuit du 22 octobre 1793, un honnête homme du pays, Antoine Molinier, à l'accompagner dans l'église; et là, l'un et l'autre ayant ouvert la châsse, ils en retirèrent les reliques des saintes, qui formaient deux paquets distincts. Ils les enveloppèrent dans de la grosse toile et les cachèrent sous terre, dans le bûcher d'Antoine Molinier.

Enfin celui des administrateurs du district d'Arles, qui avait été chargé de transporter dans cette

ville l'argenterie de Notre-Dame-de-la-Mer, voulut apparemment sauver un des saints bras. Du moins, quelque temps après, un autre administrateur du district, ayant fait ouvrir un tiroir dans un certain meuble qui avait été à l'usage de son collègue, y trouva le reliquaire renfermant encore la sainte relique.

Ce précieux objet fut ensuite reporté à Notre-Dame-de-la-Mer, dont la municipalité le remit, en 1797, en présence du peuple, à M. Joseph Barrachin, alors chargé de la conduite de cette paroisse. Les habitants reconnurent à l'unanimité l'identité de la relique, vénérée autrefois dans ce lieu. Ils signèrent un acte de cette reconnaissance qui fut certifié par le président de l'administration municipale. La joie du peuple se manifesta alors par des sanglots, et par le saint enthousiasme avec lequel on chanta le *Te Deum*.

Elle n'éclata pas avec moins de vivacité, lorsque la municipalité, ayant résolu d'abattre les arbres de la liberté, on retira de terre le coussin des Saintes, et qu'on le porta comme en triomphe dans l'église où il fut remplacé dans le mur comme auparavant. Mais l'allégresse publique sembla n'avoir plus de bornes à l'élévation des saints corps qu'on croyait perdus sans retour.

Le 21 mai 1797, le sieur Molinier ayant déclaré ce qu'il avait fait, toutes les autorités se rendirent sur le lieu désigné, et on trouva enfermées dans la

terre les saintes reliques, dans le même état que le sieur Molinier avait décrit aux administrateurs municipaux. Celles de sainte Marie Salomé avaient été autrefois reconnues par Mgr de Mailly, archevêque d'Arles, et celles de sainte Marie Jacobé, par un évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, ainsi qu'on le lisait sur les attestations attachées aux deux paquets et munies des sceaux de ces deux prélats.

Les précieux trésors reposent maintenant dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer; et la procession des pèlerins, commencée il y a dix-huit siècles, pour honorer les saintes amies du Sauveur, continue de les glorifier et d'implorer leurs faveurs : ce n'est pas en vain. L'histoire est pleine des miracles opérés dans ce lieu béni. Nous n'en citerons que deux.

Parmi les rois, les reines, les savants, les hommes de la noblesse et les hommes du peuple qui se sont succédé au sanctuaire des saintes Marie, figure un grand évêque, originaire de Nantes et qui avait occupé le siège de Saint-Pol, depuis l'année 1332.

Ce prélat, appelé Pierre de Nantes, vint témoigner à nos Saintes sa reconnaissance pour une grâce signalée qu'il avait obtenue par leur intercession, et dont il fit lui-même le récit dans un discours qu'il prononça devant le peuple, en arrivant au terme de son pèlerinage.

« Pendant bien des années, dit-il, j'ai été tourmenté d'une cruelle goutte et privé de l'usage de presque tous mes membres, sans pouvoir même

changer de position dans mon lit, que j'étais contraint de garder continuellement. Mon mal ayant encore augmenté et les médecins déclarant que je touchais à ma fin, j'ai eu recours dans cette extrémité aux saintes Marie, fait vœu d'aller visiter leur église, si, par leur intercession, j'obtenais la grâce de pouvoir m'y transporter, et sur-le-champ j'ai composé une hymne en leur honneur.

« Cette hymne à peine achevée, je m'endormis d'un profond sommeil. Vers le milieu de la nuit, étant à demi éveillé, je crus voir les deux saintes qui faisaient des onctions sur mon mal, et m'assurèrent qu'il était guéri. A mon réveil il l'était en effet; dans l'excès de ma joie, après avoir raconté aux personnes de ma maison la vision et le miracle, je me suis levé plein de force, et mis en chemin pour Notre-Dame-de-la-Mer. »

Le prélat y fit de riches présents, et fonda trois autels en l'honneur des Saintes, l'un à Nantes, un au Val des Écoliers, le troisième chez les Carmes, à Paris. Sa piété reconnaissante le porta encore à composer à la gloire de ses libératrices un office propre, qu'il récita lui-même tous les jours jusqu'à sa mort et qu'il faisait célébrer chaque année le 25 mai, dans une chapelle particulière.

## VII

Le même jour, deux siècles plus tard, en 1591, arriva le second miracle. Il eut lieu en présence

d'une foule immense, accourue, suivant l'usage, à la fête des Saintes. Un jeune enfant, nommé Jean Antheaume, étant venu avec Marguerite Morel, sa mère, visiter l'église des saintes Marie, se précipita malheureusement par une des meurtrières qui sont au sommet de cette église. Sa mère s'en étant aperçue et voyant le danger de mort évident où était son fils par une telle chute, s'écria : *Hélas ! grandes saintes, sauvez mon enfant.* On vint au bruit de ses lamentations, et on trouva l'enfant assis par terre sans aucun mal, quoiqu'il fût tombé du haut de l'église.

Le curé des Saintes-Marie, appelé Antone Béderride, qui accourut avec plusieurs autres personnes que la solennité avait rassemblées, voulut être peint au tableau, comme témoin au miracle. On voit encore aujourd'hui ce tableau dans l'église des Saintes. Il y est en compagnie d'une foule *d'ex voto* et de monuments dont le nombre augmente de jour en jour ; preuves sensibles de la puissance des saintes amies du Sauveur et de la faveur avec laquelle sont écoutées les prières qu'on leur adresse dans ce vénérable sanctuaire.

## VIII

La dévotion tant de fois séculaire pour les saintes Marie ne vieillit pas. Chaque année, le 25 mai et le 22 octobre, elle reparaît dans toute sa vivacité : ces jours-là on célèbre la fête des Saintes avec une

pompe extraordinaire et au milieu d'une grande affluence. Laissons parler un témoin oculaire.

« Nous y étant trouvé en 1841, nous avons eu lieu d'admirer la piété et la vive confiance de tous les habitants pour leurs saintes patronnes. Ce jour-là la population tout entière remplit l'église pour assister à la descente de la châsse des Saintes, gardée toute l'année dans la tour au-dessus de l'église. Les fidèles, ayant chacun à la main plusieurs flambeaux allumés, chantent des hymnes en l'honneur des Saintes, comme pour les inviter à descendre parmi eux et à prendre part à la fête.

« Bientôt la châsse paraît à une croisée, au-dessus de l'église ; au moyen d'une machine disposée pour cela dans la tour, elle descend insensiblement, au milieu des acclamations et des chants d'allégresse de tout le peuple, et vient se reposer dans le sanctuaire, sur une estrade, où elle demeure exposée tout le jour. Le peuple assiste à la procession, et le soir, pendant le chant du *Magnificat*, la châsse s'élève peu à peu et va se replacer dans la tour. »

Ainsi se vérifie à l'égard des deux saintes Marie Jacobé et Salomé la promesse du Saint-Esprit : La mémoire des justes sera éternelle. Quel est le favori du monde, ancien ou moderne, son orateur, son poète, son sage, son législateur, son guerrier, qui jouisse d'une pareille immortalité ?

Ainsi encore se vérifie, grâce à une étude cons-

ciencieuse des anciens monuments, la tradition des siècles chrétiens. La critique moderne, si affirmative dans ses négations et si dédaigneuse pour le moyen âge, est réduite au silence ; et la France, si aimée de Dieu, rentre en possession de ses antiques gloires. Puisse-t-elle en être fière, et dans les jours périlleux qu'elle traverse, recourir avec foi aux puissantes protectrices, apportées à ses rivages sur une barque sans gouvernail et sans voile : *navis in pelago !*

La plus grande partie de cette notice est prise des *Monuments inédits sur l'apostolat de saint Lazare*, etc., publiés par le savant et vénérable M. Faillon. 2 vol. in fol., t. I, p. 1266.

---

# SAINT CLÉOPHAS

---

## I

Le chapitre xxiv de saint Luc, depuis le verset 13 jusqu'au verset 33, renferme un des plus suaves récits de l'Évangile. C'était sur le soir du jour de la résurrection de Notre-Seigneur : « Voilà que deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades. Et ils s'entretenaient de ce qui s'était passé. Or, pendant qu'ils parlaient et qu'ils s'entretenaient ensemble, Jésus lui-même s'approchant se mit à marcher avec eux. Mais quelque chose était sur leurs yeux, et les empêchait de le reconnaître. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous en marchant ? Et pourquoi êtes-vous tristes ?

« Et l'un d'eux, nommé Cléophas, lui dit : Êtes-vous seul étranger dans Jérusalem, au point d'ignorer ce qui vient de s'y passer en ces jours ? Et il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comme les princes des prêtres et nos

chefs l'ont livré, pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Or, nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël : et de plus encore, voici maintenant le troisième jour depuis que ces choses sont arrivées.

« Il est vrai que quelques femmes, de celles qui étaient avec nous, nous ont troublés, car étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues, disant qu'elles ont vu des anges, qui les ont assurées qu'il vivait, et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé que toutes choses étaient comme les femmes les avaient rapportées; mais pour lui ils ne l'ont point trouvé. Jésus leur dit : Insensés, dont le cœur est si lent à croire ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant depuis Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur interprétait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures.

« Et ils approchaient du bourg où ils se rendaient, et il parut vouloir aller plus loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, disant : Demeurez avec nous ; car il se fait tard et le jour est déjà sur son déclin. Et il entra avec eux. Et étant à table, il prit le pain et le bénit ; et l'ayant rompu il le leur donna. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut à leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas em-



# JÉSUS ET LES DISCIPLES D'EMMAUS

D'après le tableau de Claude Gellée, dit le Lorrain. Dix-septième siècle.

brasé en nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent assemblés les onze et ceux qui les suivaient, et ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. »

## II

Emmaüs, où se rendaient les deux disciples, était un bourg distant de Jérusalem d'environ trois lieues, et renommé pour ses eaux thermales. C'était autrefois une place importante, mais des soldats romains y ayant été massacrés, Quintilius Varus, gouverneur de la Judée, la fit brûler quelques années avant Notre-Seigneur. Soit à cause des nombreux étrangers que ses bains y attiraient, soit pour toute autre raison, Emmaüs fut promptement rebâti. Après la prise de Jérusalem, les Romains en firent même une ville considérable à laquelle, en souvenir de leurs victoires, ils donnèrent le nom de *Nicopolis* (ville de Victoire). Commencée par Vespasien, elle fut agrandie par Alexandre Sévère et par Héliogabale. Un simple village, appelé Culonich, la remplace aujourd'hui.

Parmi les sources chaudes qui faisaient la réputation d'Emmaüs, il y en eut une dont l'histoire nous fait connaître la propriété miraculeuse. Voici en quels termes en parle l'historien grec Sozo-

mène : « Avant d'arriver à Emmaüs, non loin de l'endroit où trois routes se rencontrent et où Notre-Seigneur, marchant avec Cléophas le jour de sa résurrection, feignit de vouloir se rendre à un autre bourg, se trouve une source salubre, qui guérit de leurs maladies non seulement les hommes, mais les animaux. La tradition est que, dans un de ses voyages, le Sauveur, accompagné de ses disciples, se lava les pieds à cette source et lui communiqua sa vertu miraculeuse. »

Les deux disciples s'entretenaient entre eux du Messie, de leurs espérances et de leurs regrets. On sait que lorsque deux disciples de quelque sage marchaient dans la campagne, ils devaient s'entretenir de la loi ; autrement ils étaient répréhensibles. C'est au milieu de la conversation de Cléophas et de son compagnon, dont le nom est incertain <sup>1</sup>, que Notre-Seigneur s'approcha d'eux, sous la figure d'un étranger. Après les avoir écoutés quelques instants, il prit lui-même la parole et leur montra tout ce que les Écritures disaient du Messie et surtout de ses souffrances. Le discours du divin Maître ravissait les heureux disciples, lorsqu'il feignit de vouloir les quitter. Ils s'y opposèrent et mirent tant d'instance à le retenir, que l'Évangile

1. Saint Ambroise, qui plusieurs fois parle de lui dans ses ouvrages, l'appelle *Ammaon* ; Origène croit que c'était saint Siméon, frère de saint Jacques et fils de saint Cléophas. (*Comment. in Joan.*)

dit qu'ils le *forcèrent*. Il entra donc avec eux dans la maison de Cléophas et les récompensa magnifiquement de leur hospitalité.

S'étant mis à table avec eux, il prit le pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Dans notre traité du *Signe de la Croix*, nous avons montré que l'usage de bénir le pain, en d'autres termes de dire le *Bénédicté*, est aussi ancien que le monde, aussi étendu que le genre humain : commun aux juifs, aux gentils, aux Grecs, aux Romains, aux sauvages même, en un mot à tous les peuples et peuplades des quatre parties du monde : de sorte qu'il n'y a, pour manger sans prier, que *les bêtes et ceux qui leur ressemblent*.

Chez les juifs, dans les repas ordinaires, c'était le père de famille qui récitait la prière. Mais lorsqu'un docteur de la loi était présent, c'est lui qui disait le *Bénédicté*; les convives répondaient : *Amen*. Celui qui avait bénit la table rompait aussi le pain et le présentait aux convives. Ceux-ci ne commençaient à manger qu'après qu'il avait goûté aux mets. Jésus commença donc la prière traditionnelle : Bénissez le Seigneur qui nous a donné le pain de la terre, et les deux disciples répondirent : *Amen*.

Il rompit alors le pain, et il le leur offrit. Mais ce pain était devenu entre ses mains son propre corps, de sorte que Notre-Seigneur lui-même est le premier qui ait donné la communion sous une seule

espèce; d'une part, il n'est nullement question de consécration de calice; d'autre part, aussitôt après la porrection du pain, les yeux des disciples furent ouverts, et ils reconnurent Notre-Seigneur qui disparut. Ainsi se trouve justifié d'avance l'usage de la communion sous une seule espèce. Nous voyons ici la récompense de l'hospitalité et l'effet admirable de la sainte Eucharistie. C'est en mangeant la chair de l'Homme-Dieu que le chrétien ouvre les yeux à la vérité sur tous les devoirs de la vie et qu'il trouve la force de les accomplir. La pauvre humanité a toujours eu la conscience plus ou moins nette de ce fait mystérieux et faim de cet aliment divin. De là, chez tous les peuples, des sacrifices sanglants et la manducation de la chair immolée, c'est-à-dire consacrée, et, en quelque sorte, divinisée par le sacrifice.

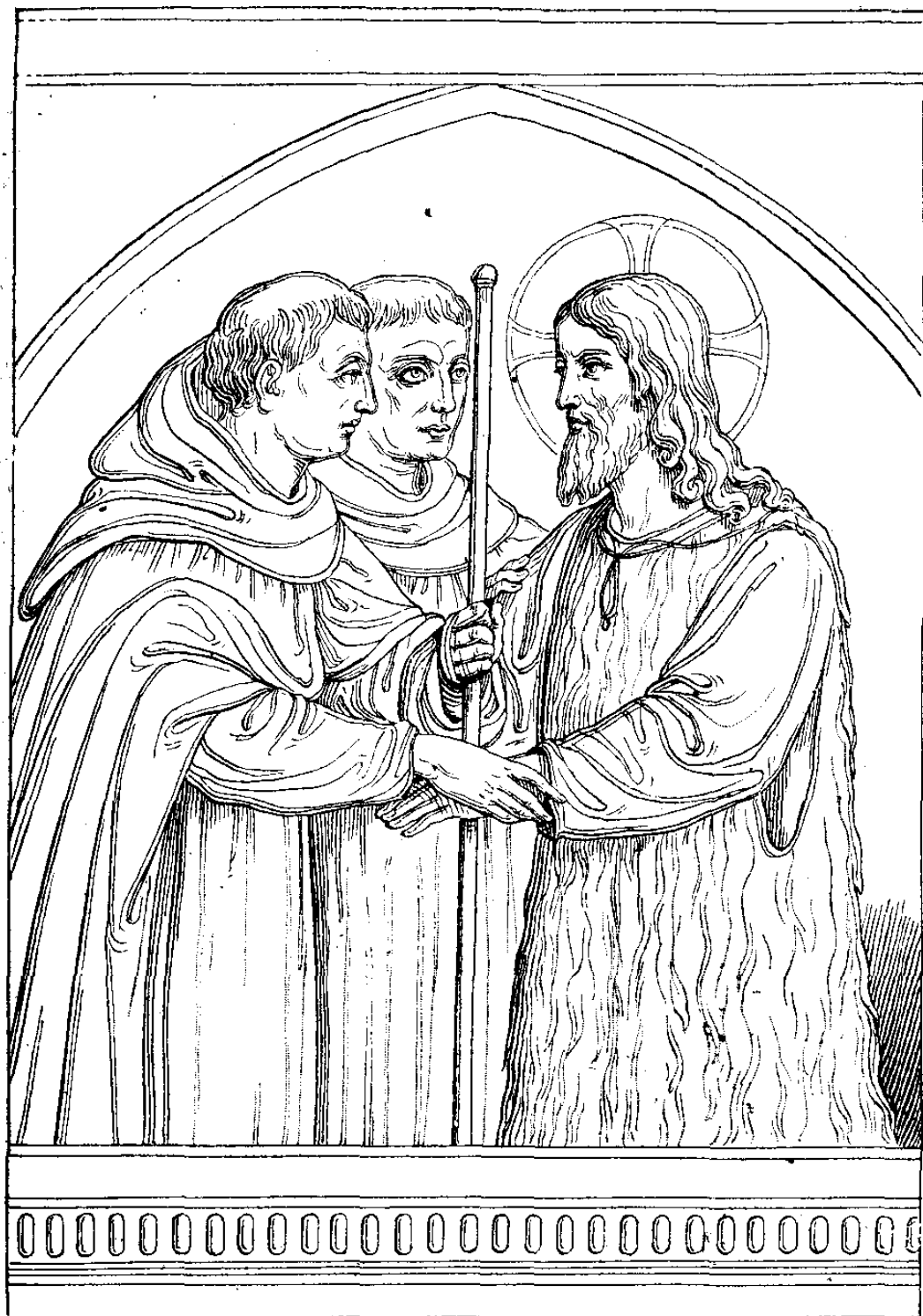
On croit que le bénédicité dont il est question dans notre évangile n'est pas celui qui avait lieu au commencement du repas. Il serait donc probable que Notre-Seigneur voulut manger avec les deux disciples, afin de les convaincre qu'il n'était pas un fantôme, et que ce fut vers la fin du repas qu'il bénit le pain, et, comme dans la dernière cène, le changea en son corps adorable. L'Évangile ajoute qu'après cette manducation divine, Notre-Seigneur disparut. Tel est, en effet, le privilège des corps glorieux de pouvoir se rendre visibles ou invisibles à volonté : nous le voyons plusieurs fois dans Notre-Seigneur ressuscité, modèle des élus.

Hélécas, évêque de Saragosse, dit dans ses Additions à la Chronique de Lucius Dexter que Cléophas, ou Alphée, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, est le frère de saint Joseph, époux de la très sainte Vierge et le père de saint Jacques le Mineur; il était par conséquent l'oncle de Notre-Seigneur, et c'est pour honorer cette parenté qu'il avait bien voulu lui donner, que Notre-Seigneur lui apparut avant de se faire voir aux apôtres réunis dans le Cénacle.

Saint Luc rapporte en effet que saint Cléophas et son compagnon revinrent aussitôt à Jérusalem pour dire aux apôtres qu'ils avaient vu le Seigneur. Ils les trouvèrent assemblés avec d'autres disciples qui leur dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon (Pierre). Saint Cléophas et l'autre disciple, qu'Origène croit avoir été son fils saint Siméon, racontèrent alors ce qui leur était arrivé dans le chemin et comment ils avaient reconnu le Seigneur à la fraction du pain. Et pendant qu'ils parlaient, Jésus se tint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous !

### III

Revenu à Emmaüs, dont il était hahitant, Cléophas prêcha courageusement la divinité de Notre-Seigneur. Les Juifs, irrités, s'emparèrent de sa personne et le mirent à mort, suivant la tradition, dans la maison même où il avait eu le bonheur de



### LES PÈLERINS D'EMMAUS

Fresque de fra Angelico au Musée de Saint-Marc, à Florence.  
Quinzième siècle.

recevoir le divin Maître. Sa fête est fixée au 25 septembre dans le Martyrologe romain, qui s'exprime ainsi : « Au bourg d'Emmaüs, naissance du bienheureux Cléophas, disciple de Jésus-Christ, que la tradition nous apprend avoir été martyrisé par les Juifs pour avoir prêché Jésus-Christ, dans la même maison où il avait reçu Notre-Seigneur à sa table, et où on lui éleva un glorieux tombeau. »

Sa maison, consacrée par la présence du Divin Maître, devint une église, dans laquelle, au rapport de saint Jérôme, on célébrait les saints mystères.

Remarquons le sens profond du langage de l'Église : pour elle le jour du martyre de ses enfants n'est pas le jour de leur mort, mais le jour de leur naissance. Ainsi mourir, c'est naître. Rien n'est plus vrai, plus beau et plus désirable. Vivons donc comme les Saints, et le jour de notre mort sera le jour où nous naîtrons à la vie véritable.

Saint Cléophas était l'objet d'un culte particulier chez les chevaliers teutoniques; dans les anciens bréviaires on trouve en son honneur l'oraison suivante : « Apaisé par les supplications du bienheureux Cléophas, votre disciple et votre martyr, accordez-nous, Seigneur, nous vous en conjurons, le pardon de nos péchés, et les remèdes qui nous communiquent l'immortalité : » *Beati Cleophæ martyris tui atque discipuli, quæsumus, Domine, supplicatione placatus, et veniam nobis tribue, et remedia sempiterna concede.*

# SAINT JOSEPH BARSABAS

## OU LE JUSTE

---

### I

Le peuple juif était la figure prophétique du peuple chrétien. Or, l'ancien peuple de Dieu avait été formé par douze patriarches, pères des douze tribus d'Iraël. Il en devait être ainsi du nouveau peuple de Dieu. Notre-Seigneur, qui était venu pour accomplir toutes les figures, avait choisi douze apôtres, destinés à devenir les pères de toutes les tribus chrétiennes, répandues, non plus dans les étroites limites de la Judée, mais dans tout l'univers. Depuis la prévarication de Judas, ce nombre sacré n'était plus entier. Il fallait, avant la descente du Saint-Esprit, le compléter authentiquement : c'est le devoir que va remplir saint Pierre, chef du collège apostolique.

Écoutons les Actes des apôtres, chapitre 1<sup>er</sup>, versets 14 à 26 : suivant l'ordre du divin Maître montant au ciel, les apôtres et les disciples faisaient leur retraite, enfermés dans le Cénacle : « Tous persévéraient unanimement dans la prière

avec les femmes <sup>1</sup>, et Marie, mère de Jésus, et ses frères.

« En ce jour-là, Pierre se levant au milieu des frères dit (ils étaient ensemble environ cent vingt) : Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit, par la bouche de David, avait prédit de Judas, qui a été le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli. Il était compté parmi nous, et avait partagé le même ministère. Et il a acquis un champ du salaire de l'iniquité, et s'étant pendu, il s'est rompu par le milieu du corps, et toutes ses entrailles se sont répandues. Et ceci a été connu de tous les habitants de Jérusalem, en sorte que le champ a été appelé en leur langue, *haceldama*, c'est-à-dire champ du Sang.

« Il faut donc que ceux qui ont été en notre compagnie, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous <sup>2</sup>, à commencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été élevé au milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. Et ils en présentèrent deux : Joseph appelé Barsabas, lequel était surnommé le Juste, et Mathias. Et, priant, ils dirent : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous, montrez-nous lequel des deux vous

1. Les saintes femmes qui suivaient et assistaient Notre-Seigneur.

2. Ceci prouve que Barsabas et Mathias étaient du nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.



### LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

D'après une composition de l'école de Mignard. xvii<sup>e</sup> siècle.

Le jour de la Pentecôte, les apôtres étaient réunis dans le cénacle, lorsqu'il leur apparut comme des langues de feu divisées, et ils s'en reposa une sur chacun d'eux ; symboles de l'ardeur et de la lumière nouvelle que l'Esprit-Saint allumait dans leurs cœurs et de la divine éloquence qu'il leur communiquait.

avez élu, afin qu'il prenne place dans le ministère et l'apostolat, dont Judas est criminellement sorti pour aller en son lieu. Aussitôt ils tirèrent leurs noms au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut compté parmi les onze apôtres. »

Il est dit que Judas acquit un champ du salaire de son iniquité. La vérité est qu'il n'acheta pas ce champ, puisqu'il jeta aux pieds des prêtres le prix de son crime; mais saint Pierre a pu dire qu'il acquit ce champ, puisqu'il posséda l'argent avec lequel il fut acheté. Ce champ voisin de Jérusalem s'appelait d'abord le champ du Potier, parce que les potiers en tiraient la terre pour fabriquer leurs vases; puis champ de Judas, parce qu'il fut acheté avec l'argent de Judas; enfin il fut appelé champ du Sang, parce qu'il fut payé au prix du sang de Notre-Seigneur : en sorte que les Juifs ne pouvaient le nommer sans rappeler le souvenir de leur déicide.

Ils le destinèrent à la sépulture des étrangers. La Providence s'est chargée d'accomplir leur dessein, à travers tous les siècles. On sait que l'impératrice sainte Hélène fit transporter à Rome la terre de l'Haceldama, dont on fit un cimetière pour les pèlerins. Le cimetière, voisin du Vatican, existe encore.

## II

On demande comment les apôtres ont pu confier à l'incertitude du sort une chose aussi importante

qu'une vocation à l'apostolat. Il y a plusieurs réponses à cette question.

Premièrement, les apôtres suivirent d'illustres exemples, consignés dans l'Ecriture. Saül fut créé roi par le sort; Achan fut découvert par le sort; la Terre promise fut partagée entre les douze tribus par le sort.

Secondement, les apôtres prièrent Dieu qu'il daignât faire tomber le sort sur celui qu'il avait élu, et il n'est pas douteux que cette prière de l'Eglise tout entière n'ait été exaucée.

Troisièmement, les Pères croient que les apôtres avaient demandé un signe sensible qui confirmât la vérité du sort.

Quatrièmement, cette décision par le sort prouve l'égalité des mérites entre saint Joseph et saint Mathias.

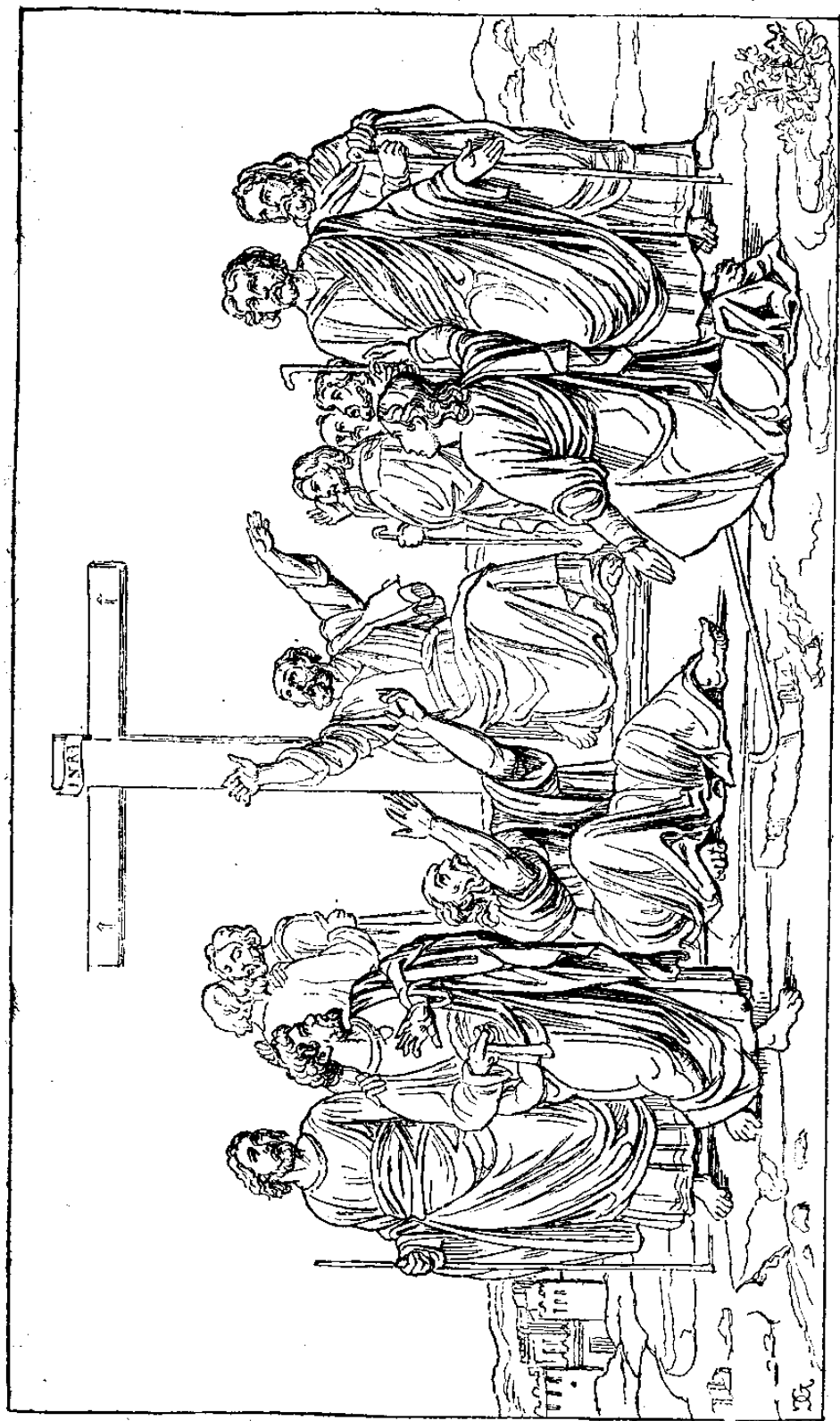
Barsabas ou Joseph le Juste était frère de saint Jacques le Mineur, par conséquent fils d'Alphée et de Marie, et proche parent du Sauveur. Ses vertus étaient si grandes et si connues, qu'il fut jugé digne de prendre rang parmi les apôtres. Toutefois, la Providence ne le permit pas : dans la sagesse de ses conseils, Notre-Seigneur ne voulut pas qu'on crût dans la suite des siècles que, dans la vocation à l'apostolat, il avait eu la moindre préférence pour ses parents.

Du reste, ce qui montre la sainteté de Barsabas, c'est qu'il ne témoigna aucune peine, aucun sen-

timent de jalousie en se voyant préférer saint Mathias, et que dans le rang inférieur du simple disciple du Sauveur, il travailla avec ardeur à la gloire du divin Maître.

Suivant quelques anciens Pères, il devint évêque d'Éleutéropolis en Palestine. Le Martyrologe romain résume ainsi sa vie : « Le 20 juillet, fête de saint Joseph, qui fut surnommé le Juste, et que les apôtres proposèrent avec saint Mathias, pour remplir la place de l'apostolat du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Mathias, il ne se livra pas avec moins d'ardeur au ministère de la prédication et aux exercices de sainteté ; et après avoir supporté une longue persécution de la part des Juifs, pour la foi de Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rapporte aussi de ce saint que, ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur. »

Ainsi s'accomplit dès le commencement de l'Église la promesse du divin Maître : « Si ceux qui croiront en moi boivent du poison, il ne leur nuira pas : » *Si venenum quid biberint non eis nocebit*. Mais il y a un poison bien plus dangereux que celui qui tue le corps, c'est celui qui donne la mort à l'âme, le péché mortel. Soyons tous sur nos gardes. Aujourd'hui des millions de coupes le versent à pleins bords dans les villages mêmes, comme dans les villes. Quant à saint Mathias, l'histoire nous apprend qu'il prêcha l'Évangile en Éthiopie,



### LA DISPERSION DES APOÎTRES

Les Apôtres, réunis au pied de la croix, après l'élection de saint Mathias et la descente du Saint-Esprit, se séparent pour porter l'Évangile aux nations. — D'après la peinture de Ch. Gleyre. xix<sup>e</sup> s.

et en Judée, où il mourut de la mort des saints. Ses reliques furent apportées à Trèves, où Cornélius a Lapidé dit les avoir vues et vénérées : *Vidi et veneratus sum Treviris reliquas sancti Mathiæ in ecclesia cathedrali.*

---

# SAINT ZACHARIE

PÈRE DE S. JEAN-BAPTISTE

---

## I

Au chapitre xxiii de son Évangile, saint Matthieu rapporte les anathèmes trop mérités que Notre-Seigneur lance contre les Scribes et les Pharisiens, dont l'orgueil, l'hypocrisie et les fausses interprétations de l'Écriture devaient perdre la nation juive : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui à l'extérieur paraissent beaux, et qui au dedans sont faits d'ossements de morts et de corruption.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui dites : Si nous avions été du temps de nos pères, nous n'aurions pas répandu avec eux le sang des Prophètes. Ainsi vous vous rendez à vous-mêmes témoignage que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Remplissez donc la mesure de vos pères.

« En effet, voilà que je vous enverrai des pro-

phètes, et des sages, et des docteurs, et vous tuerez plusieurs d'entre eux, et vous en crucifierez, et vous en flagellerez plusieurs dans vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville. De sorte que tout le sang innocent répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le vestibule et l'autel. Je vous le dis en vérité, tous ces fléaux tomberont sur vous.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

Ces touchantes paroles montrent par quelle vive et tendre charité étaient inspirés les reproches qui précèdent.

## II

Cherchons maintenant quel est le Zacharie dont parle Notre-Seigneur. Sur ce point d'histoire, saint Jérôme émet une opinion qui est loin d'être partagée par les premiers Pères de l'Église. Au moyen d'une explication laborieuse et qui ne paraît pas concluante, le savant docteur prétend que le Zacharie dont il s'agit est Zacharie, fils du grand prêtre Joiadas, mis à mort entre le temple et l'autel, par Joas, roi de Juda. A son avis, l'opinion contraire, ne se trouvant que dans des évangiles apocryphes, ne mérite aucune attention : *Hoc quia*

*de Scripturis non habet auctoritatem eadem facilitate contemnitur, qua probatur*<sup>1</sup>.

Le cardinal Baronius est loin de partager le sentiment de saint Jérôme. D'accord avec les plus anciens pères de l'Église, le savant annaliste soutient que le Zacharie dont parle Notre-Seigneur est le père de saint Jean-Baptiste, mis à mort pour avoir caché son fils pendant le massacre des Innocents. Son sentiment s'appuie sur les preuves suivantes :

1<sup>o</sup> S'il y a des erreurs dans les livres apocryphes, il y a aussi des vérités. La loyauté ne permet pas de rejeter tout ce qu'ils contiennent, malgré le silence des Écritures canoniques. Combien de vérités ne sont pas renfermées dans le texte sacré !

2<sup>o</sup> Dans ses *Règles ecclésiastiques*, approuvées par le sixième concile général, saint Pierre, évêque d'Alexandrie et martyr, s'exprime ainsi : « Dans le massacre des enfants de Bethléem, Hérode voulut envelopper un autre enfant né déjà depuis quelque temps, il le fit soigneusement chercher ; mais ne l'ayant pas trouvé, il ordonna de mettre à mort, entre le temple et l'autel, Zacharie, père de cet enfant, qui s'était enfui avec sa mère Élisabeth. »

Les autres Pères de l'Église : saint Cyrille d'Alexandrie, Origène, saint Grégoire de Nysse, saint Basile, saint Épiphanes, et plus tard saint Thomas, Denis le Chartreux, et d'autres encore, par-

<sup>1</sup> *In Matth.*, XXIII.

lent du meurtre de Zacharie par Hérode, comme en parle le saint évêque d'Alexandrie. A part tous ces témoignages le caractère d'Hérode suffirait pour permettre d'affirmer le fait en question. A tout prix, ce prince jaloux et cruel ne voulait avoir ni compétiteur ni rival; il est vrai, saint Jean-Baptiste n'était pas compris dans l'ordre de mettre à mort tous les enfants de Bethléem et des environs; il était né hors du territoire désigné.

Mais sa naissance avait eu un très grand retentissement, à cause des miracles qui l'avaient accompagnée; on en parlait dans la Judée. Comme les Juifs eux-mêmes semblèrent le croire plus tard, Hérode put très bien soupçonner saint Jean-Baptiste d'être le Messie. Ce simple soupçon suffit pour expliquer sa conduite.

3<sup>o</sup> Notre-Seigneur dit aux Juifs qu'ils feront tomber sur eux tout le sang innocent qui a été versé depuis celui d'Abel le Juste, jusqu'à celui de Zacharie fils de Barachie, mis à mort entre le vestibule et l'autel. On voit que Notre-Seigneur a voulu indiquer le premier et le dernier Juste massacré. Or, si, comme le prétend saint Jérôme, il avait parlé de Zacharie mis à mort par Joas, il en résulterait que tout le sang versé depuis cette époque ne serait pas retombé sur les Juifs. D'où viendrait cette exception, et où en est la preuve?

De plus, la manière dont s'exprime Notre-Seigneur semble indiquer clairement qu'il s'agit de



NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Zacharie père de saint Jean-Baptiste. Il ne dit pas : « *le sang de Zacharie que vos pères ont tué* », ce qu'il aurait fait s'il avait voulu parler d'un meurtre accompli depuis plusieurs siècles. Mais il dit : « *le sang de Zacharie que vous avez tué*, » ce qui désigne un fait récent, un fait actuel dont ses auditeurs avaient été les auteurs, les complices et les témoins.

Ce qui paraît avoir induit saint Jérôme en erreur, c'est l'ignorance d'un détail très précis qui nous a été conservé par un des plus anciens Pères, saint Hippolyte, martyrisé sous Alexandre Sévère. Cet évêque, d'une grande autorité, nous apprend que le père de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, s'appelait Barachie. Au témoignage de saint Hippolyte se joint celui non moins explicite de saint Épiphane, fort instruit de l'histoire de la Judée, son pays natal.

4<sup>e</sup> Une autre preuve que c'est bien Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qui par ordre d'Hérode fut mis à mort entre le temple et l'autel, se trouve dans ce passage de Tertullien : « Zacharie fut immolé entre le temple et l'autel, comme en font foi les traces de son sang empreintes sur les murailles. »

Il est de toute évidence qu'il s'agit ici, non du premier temple où Joas fit mettre à mort le grand prêtre Joiadas, puisque ce temple avait été détruit par Nabuchodonosor, mais du second temple rebâti par Zorobabel, au retour de la captivité et restauré par Hérode. Au reste, les hérétiques eux-mêmes,

tels que les Gnostiques, contemporains des apôtres, ou à peu près, affirment sans hésiter que c'est Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, qui a été immolé entre le vestibule et l'autel, et dont le sang se voyait encore sur les murs. « Je me souviens, ajoute Baronius, d'avoir lu dans une ancienne relation manuscrite d'un pèlerinage en Terre sainte, conservée à la bibliothèque du Vatican, l'affirmation positive du fait qui nous occupe. »

### III

Maintenant que nous connaissons la mort de saint Zacharie, il n'est pas sans intérêt d'avoir quelques détails sur sa vie. L'Évangile nous dit qu'il était marié à sainte Élisabeth, cousine germaine de la sainte Vierge, et par conséquent parent par alliance de Notre-Seigneur. Il était prêtre de la classe d'Abia<sup>1</sup>. Si on demandait à cent mille chrétiens ce qu'était la classe d'Abia, combien seraient en état de répondre? Peut-être pas vingt. Tant il est vrai, ou qu'on ne lit plus l'Évangile, ou qu'on le lit sans comprendre. Cependant l'Évangile, et non les auteurs païens, non les journaux, non les romans, est la lumière de l'esprit, le guide du cœur, le foyer de la vie chrétienne, la loi divine sur laquelle nous serons tous jugés.

Voici donc ce qu'était la classe d'Abia. La tribu

1. Abia était l'aïeul d'Aaron.

de Lévi, à laquelle était réservé exclusivement le sacerdoce avec toutes ses fonctions, s'était considérablement multipliée. David, voyant que ces prêtres ne pouvaient, à cause de leur nombre, remplir tous ensemble les ministères sacrés, les partagea en vingt-quatre familles ou classes, dont chacune était de service pendant une semaine. Afin d'éviter entre elles toute rivalité, le sort décida quelle serait la première, la seconde, la troisième, qui entretrait en fonctions. La huitième qui sortit fut la famille d'Abia, dont Zacharie était membre.

Les principales fonctions des prêtres dans le temple de Jérusalem étaient au nombre de quatre : la première, immoler les victimes ; la seconde, allumer les flambeaux sur le chandelier aux sept branches ; la troisième, chaque sabbat, placer les douze pains nouveaux sur l'autel de propitiation et enlever les anciens ; la quatrième, faire brûler l'encens sur l'autel des parfums, ce qui devait se renouveler deux fois par jour, le matin et le soir ; cette dernière fonction était échue à Zacharie, dans la semaine où il lui fut révélé qu'il aurait un fils.

L'Évangile nous apprend de quelle manière eut lieu cette révélation. Le peuple en foule était assemblé sous les portiques du temple, pour assister à l'heure de l'encens ; le prêtre Zacharie fait brûler le parfum ; l'archange Gabriel lui apparaît et lui annonce la naissance d'un fils, qui sera grand devant le Seigneur et qui préparera les voies du

Messie. Zacharie hésite un instant à croire à tant de bonheur ; en punition, il est frappé de mutisme : tout le peuple en est témoin, et cet événement retentit dans tout Jérusalem.

Moins que personne, Hérode ne put l'ignorer, et à défaut de l'enfant de Zacharie, échappé à sa fureur, il fit mourir le père qui lui portait ombrage. De là vient que le vénérable père de saint Jean-Baptiste, mis à mort à cause de Notre-Seigneur, est inscrit au nombre des Saints. Le Martyrologe romain fixe sa fête au 5 novembre, conformément au témoignage d'Origène, de saint Grégoire de Nysse, de saint Pierre d'Alexandrie et d'autres encore.

Sa tête se conserve à Rome dans la basilique de Latran, où elle est de temps à autre exposée à la vénération des fidèles. « C'est là, dit Cornélius à Lapede, que je l'ai vue et honorée : *Ibi illud vidi et veneratus sum.* »

#### IV

Dans ces biographies, plusieurs fois le temple de Jérusalem a été et sera nommé. Nous saisissons cette occasion pour entrer dans quelques détails sur la magnificence et la richesse incomparables de cet édifice, une des sept merveilles du monde<sup>1</sup>. D'une part, ces détails, très peu connus de nos jours, compléteront l'histoire du vénérable père du

1. Il s'agit du premier temple, dont le second n'égalait jamais la magnificence.

Précurseur, en faisant ressortir la majesté des fonctions dont il était revêtu ; d'autre part, ils seront une réponse péremptoire à ces hommes qui ne trouvent pas mauvais qu'on dépense cent millions pour bâtir un théâtre, et qui disent des dépenses faites pour orner nos églises ce que Judas, leur précurseur, osa dire du parfum répandu sur la tête de son divin Maître : *Pourquoi cette perte ?*

Je dis péremptoire : car c'est Dieu lui-même qui avait inspiré, et qui bénit l'incroyable profusion de richesses employées à la construction et à l'embellissement de sa demeure parmi les hommes.

Écoutons les Livres saints, et l'historien le plus renommé parmi les Juifs, le prêtre Josèphe. Pour construire le temple de Salomon, on employa trente mille bûcherons à couper les bois dans les forêts du Liban pour la charpente et la menuiserie ; soixante-dix mille manœuvres pour porter les matériaux ; quatre-vingt mille maçons pour tailler les pierres, et trois mille trois cents architectes chargés de l'intendance des travaux. Tous ces ouvriers travaillèrent pendant sept ans.

L'édifice sacré fut bâti sur le modèle du tabernacle ou temple portatif construit par Moïse, mais dans des proportions autrement considérables. Il comprenait le temple proprement dit, et deux cours ou parvis. Parlons d'abord du temple.



### LE SACRIFICE D'ABRAHAM

Le temple de Jérusalem fut élevé sur le mont Moria, à l'endroit même où, suivant la tradition, eut lieu le sacrifice d'Abraham

## V

*Le temple.* Le temple fut élevé sur le mont Moria, une des collines de Jérusalem, à l'endroit même où, suivant la tradition, eut lieu le sacrifice d'Abraham, figure du sacrifice de Notre-Seigneur. Avant de commencer la bâtisse proprement dite il fallut d'abord aplanir le terrain. C'est ce que fit Salomon en élevant au fond de la vallée de Cédron, à l'est de la montagne, une puissante muraille en pierres de taille, haute de quatre cents coudées, environ six cents pieds, et en remplissant de terre l'espace limité et soutenu par ce mur. De semblables murs de soutènement furent construits, aux autres côtés de la montagne. A ce quadrilatère s'ajoutèrent de nouvelles murailles qui servirent de clôture aux parvis.

Les fondations du temple furent composées de pierres énormes, profondément enfoncées dans la terre, si bien taillées et de si grande valeur que le texte sacré les appelle pierres précieuses. Chacune de ces pierres avait trente pieds de longueur, dix de largeur, cinq d'épaisseur. Elles étaient si artistement jointes les unes aux autres, qu'à peine pouvait-on apercevoir les joints.

Le temple proprement dit se composait de trois parties placées à la suite l'une de l'autre : 1° le *vestibule* ; 2° le *Saint* ; 3° le *Saint des Saints*.

L'Écriture nous donne les dimensions du temple ;

elles sont comptées *dans œuvre*, c'est-à-dire à l'intérieur des murs. En voici le tableau :

Longueur du vestibule : 5<sup>m</sup>,25.

Largeur du vestibule : 10<sup>m</sup>,50.

Hauteur du vestibule : 31<sup>m</sup>,50.

Longueur du Saint : 21 mètres.

Largeur du Saint : 10<sup>m</sup>,50.

Hauteur du Saint : 15<sup>m</sup>,75.

Longueur du Saint des Saints : 10<sup>m</sup>,50.

Largeur du Saint des Saints : 10<sup>m</sup>,50.

Hauteur du Saint des Saints : 10<sup>m</sup>,50.

La longueur totale du temple, sans les chambres latérales, c'est-à-dire du vestibule, du Saint et du Saint des Saints, épaisseur des murs comprise, était de 137 pieds. La largeur totale du temple, dans les mêmes conditions, était de 32 pieds. La longueur totale du temple complet, à l'extérieur, c'est-à-dire en comprenant les chambres qui l'entouraient et l'épaisseur des murailles, était de 161 pieds. La largeur totale du temple dans les mêmes conditions était de 80 pieds.

On voit que le temple de Salomon ne se distinguait point par des proportions extraordinaires; on en est frappé quand on le compare à nos belles cathédrales. Notre étonnement cessera, si nous réfléchissons que les juifs, comme les païens, ne faisaient pas de leur temple le même usage que nous faisons de nos églises. Il n'y avait chez eux que les ministres du culte qui entrassent dans le temple proprement dit,

et seulement dans certaines circonstances déterminées.

Les cérémonies liturgiques étaient célébrées à l'extérieur, dans les parvis, où se tenait la masse des adorateurs, et qui faisaient aussi partie de l'édifice sacré. Le temple de Jérusalem n'avait donc pas besoin de dimensions colossales, comme nos cathédrales qui doivent posséder une vaste enceinte, pour que de longues processions puissent s'y développer en présence de plusieurs milliers de fidèles.

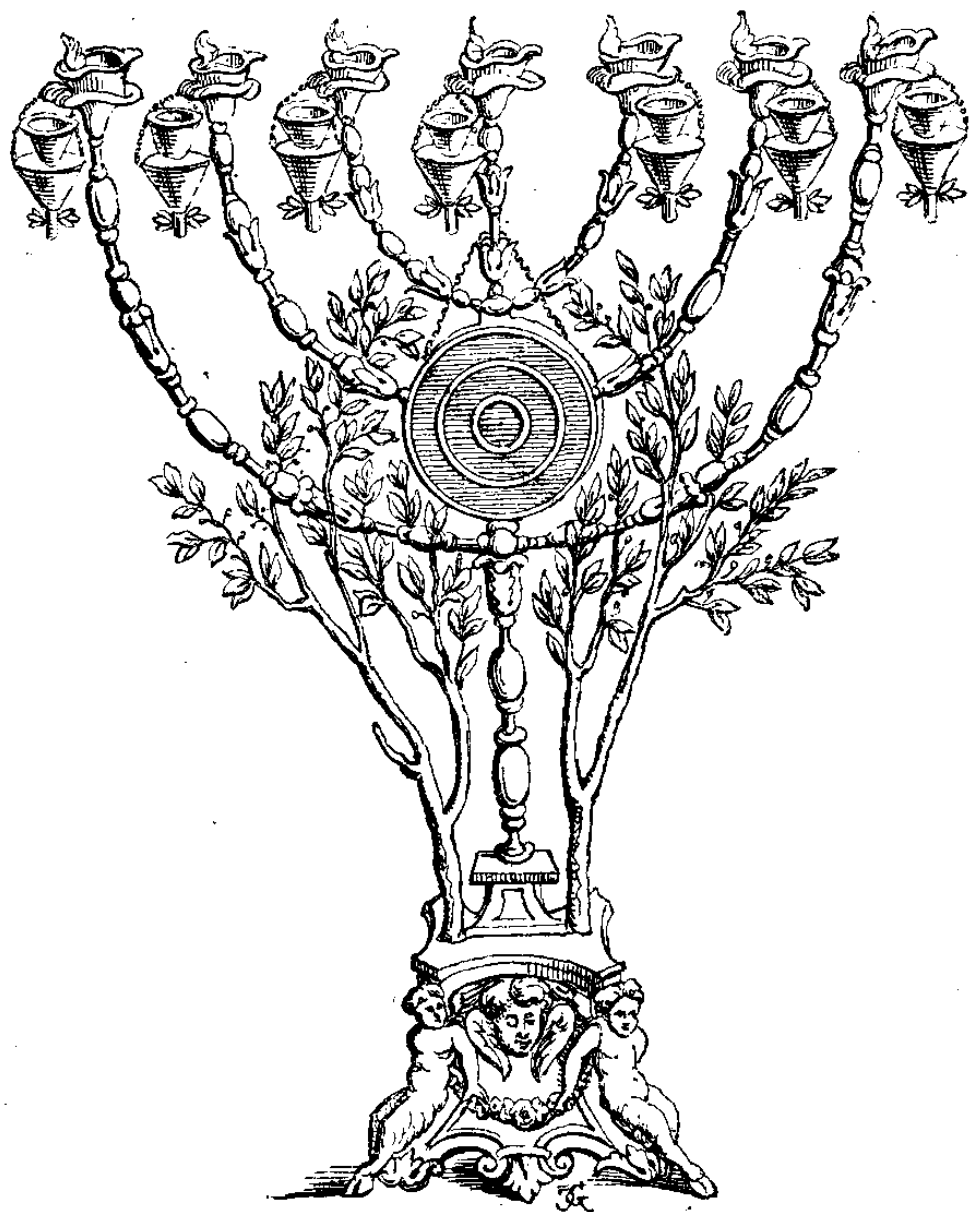
## VI

*Le vestibule*, qui occupait pour le moins toute la largeur de la façade du temple, c'est-à-dire 80 pieds, s'élevait à 96 pieds. Ce vestibule, regardant l'Orient, avait une porte toujours ouverte dont le linteau était soutenu par deux magnifiques colonnes d'airain, de 6 pieds de diamètre. Le chapiteau de ces colonnes avait la forme d'une fleur de lis épanouie, dont la partie inférieure, renflée, était couverte d'un ornement semblable aux mailles d'un réseau et bordé par deux rangées de grenades. Le vestibule était tout couvert d'or à l'intérieur<sup>2</sup>.

Une porte en bois doré, à deux battants, séparait le vestibule de la première partie du temple appelé *le Saint*, et dont l'entrée était interdite à tous

1. Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or : « Nihilque erat in templo quod non auro tegeretur. » (III Reg., XI, 22.)

ceux qui n'étaient pas prêtres. Quelle éblouissante splendeur ! Toutes les pierres de tailles si belles et si



LE CHANDELIER D'OR

D'après l'*Atlas de la Bible*, publié par l'abbé Gleyre.

bien polies, qui composaient les murs de tout l'édifice, étaient entièrement couvertes d'une boiserie de cèdre, plaquée de feuilles d'or. Sur ces

lambris étaient sculptés en relief des chérubins, des palmes, des coloquintes, des fleurs épanouies, le tout recouvert d'épaisses lames d'or.

Le parquet était également recouvert de lames d'or. Il était en bois de *cyprès* dans le Saint, en bois de cèdre dans le Saint des Saints. Les lames d'or étaient fixées avec des clous d'or. La porte du Saint avait deux battants en bois de cyprès, qui se mouvaient sur des gonds d'or et étaient ornés de sculptures couvertes de lames d'or.

L'assemblage de cette partie du temple était digne de sa riche décoration. Dix tables et dix chandeliers d'or étaient rangés le long des parois. Au fond, c'est-à-dire devant l'entrée du Saint des Saints, était *l'autel des parfums*, en bois de cèdre garni de lames d'or. L'encens qu'on brûlait était composé des parfums les plus chers, et il était défendu de se servir de semblables parfums partout ailleurs.

A droite, était la *table d'or* chargée des douze pains de proposition, offerts au Seigneur : hommage d'adoration permanente des douze tribus d'Israël. A gauche, était le *chandelier d'or*, aux sept branches ; ce chandelier supportait non pas des cierges, mais sept lampes, brûlant des mèches à l'huile et munies de leurs mouchettes. Quand le prêtre venait moucher les lampes, il portait sur la main un plat d'or massif plein d'eau claire pour y éteindre les mouchures, afin qu'il n'y eût pas dans le lieu saint la moindre mauvaise odeur.



## L'AUTEL DES PARFUMS

D'après une gravure de l'*Atlas de la Bible*, par l'abbé Gleyre.

Le grand-prêtre, revêtu de ses ornements, répand sur l'autel l'encens que lui présente un autre prêtre. C'est au moment où il allait remplir cette fonction, que saint Zacharie reçut de l'ange l'annonce de la prochaine naissance du Précurseur du Messie. — Le bas de la tunique du grand-prêtre est orné de douze sonnettes, figures des douze apôtres,

## VII

*Le Saint des Saints.* A l'extrémité du Saint était une porte dorée qui donnait accès au Saint des Saints, sanctuaire vénérable de Jéhovah. Il n'était permis à personne d'y pénétrer, sinon au grand prêtre, et seulement une fois l'année, à l'Expiation. Comme celle du Saint, la porte avait deux battants de bois d'olivier sauvage, tournant sur des gonds d'or, et était ornée de sculptures et de lames d'or. Elle était toujours ouverte, mais fermée par un magnifique rideau d'un travail inimitable.

La salle était parfaitement carrée, et sa décoration ne différait pas de celle du Saint. Au milieu était placée l'*arche d'alliance*, abritée sous les ailes de deux chérubins aux formes colossales, qui se tenaient à droite et à gauche, comme une escorte d'honneur. Ils étaient en bois d'olivier couvert d'or et avaient seize pieds de hauteur. L'une des ailes du premier chérubin touchait un côté de la muraille, et l'aile du second touchait l'autre côté; les deux autres ailes venaient se joindre au milieu du sanctuaire, au-dessus de l'arche.

L'arche elle-même était un coffre en bois incorruptible, revêtu de lames d'or à l'intérieur et à l'extérieur. Elle contenait les deux tables de pierre sur lesquelles le Seigneur avait écrit le décalogue, et que Moïse y avait déposées, après les avoir reçues sur le mont Sinaï. L'arche avait quatre pieds

de longueur, deux de largeur et autant de hauteur. Le couvercle, ombragé par les ailes des chérubins, s'appelait le *Propitiatoire*. C'est de là que le Seigneur daignait manifester ses volontés aux hommes.



LA MER D'AIRAIN DU TEMPLE DE SALOMON

D'après une gravure de l'*Atlas de la Bible*, par l'abbé Gleyre.

Le temple était entouré de deux vastes cours, ou parvis, séparées par un mur richement travaillé. La plus voisine du temple s'appelait le *parvis intérieur*, ou la *cour* des prêtres, parce que c'est là qu'ils exerçaient leurs fonctions, et que les laïques n'y étaient admis que pour sacrifier, et seulement

dans une certaine partie. Dans cette enceinte, en face de l'entrée du temple, se trouvait l'*autel des holocaustes*. Il était d'assez grandes dimensions, construit en airain, et on y montait par un escalier : c'est là que les prêtres brûlaient les chairs des victimes immolées.

A côte, était la *Mer d'airain*, bassin de seize pieds de diamètre, supporté par douze bœufs en ronde bosse, et destiné aux ablutions des prêtres. Elle était entourée de dix bassins d'airain, plus petits, et contenant l'eau dans laquelle on lavait les différentes pièces des sacrifices. Ces bassins reposaient sur des piédestaux, ornés de figures de lions, de bœufs et de chérubins, et étaient portés par quatre roues.

La cour des Prêtres était environnée d'une seconde appelée la *grande cour* ou le *parvis extérieur*, destinée au peuple. La forme de ce parvis était celle d'un carré, dont le côté avait, suivant Josèphe, 840 pieds, ce qui donne un parallélogramme de 3 360 pieds. C'est là que se tenaient les marchands de colombes et autres choses employées dans les sacrifices, ainsi que les changeurs, dont Notre-Seigneur renversa les boutiques. Pourquoi ces changeurs ? Quelque loin qu'il habitât, le juif devait payer annuellement l'impôt du temple, qui était de trois francs ; venus de Jérusalem aux grandes solennités, les Juifs apportaient la monnaie de leur pays. Cette monnaie devait être changée en mon-

naie du temple, autrement elle n'était pas reçue : il est plus que probable que les banquiers ou changeurs faisaient de cet échange la matière d'un gain illicite ; aussi Notre-Seigneur leur reproche de faire de la maison de son Père une caverne de voleurs.

Pour ne rien oublier, ajoutons que le toit du temple était une plate-forme, entourée d'une galerie, dont la beauté répondait à la magnificence de l'édifice.

## VII

Reste à parler de l'ameublement du temple. Comment compter le nombre et calculer la valeur des vases, des ustensiles et des vêtements sacrés qui y étaient employés ? Voici ce qu'en dit Josèphe, historien grave et prêtre lui-même : « Il y avait vingt mille encensoirs d'or et quarante mille d'argent ; vingt mille assarons ou mesures d'or, et quarante mille d'argent<sup>1</sup> ; quarante mille instruments de musique, faits d'un certain métal, moitié or et moitié argent ; cinquante mille réchauds d'or pour porter le feu d'un autel à l'autre, et cent mille d'argent ; soixante mille tasses d'or pour détremper la fleur de farine, et cent vingt mille tasses d'argent ; quatre-vingt mille coupes d'or et cent soixante mille d'argent ; quatre-vingt mille plats d'or pour offrir la farine et cent soixante mille d'argent ; cent mille

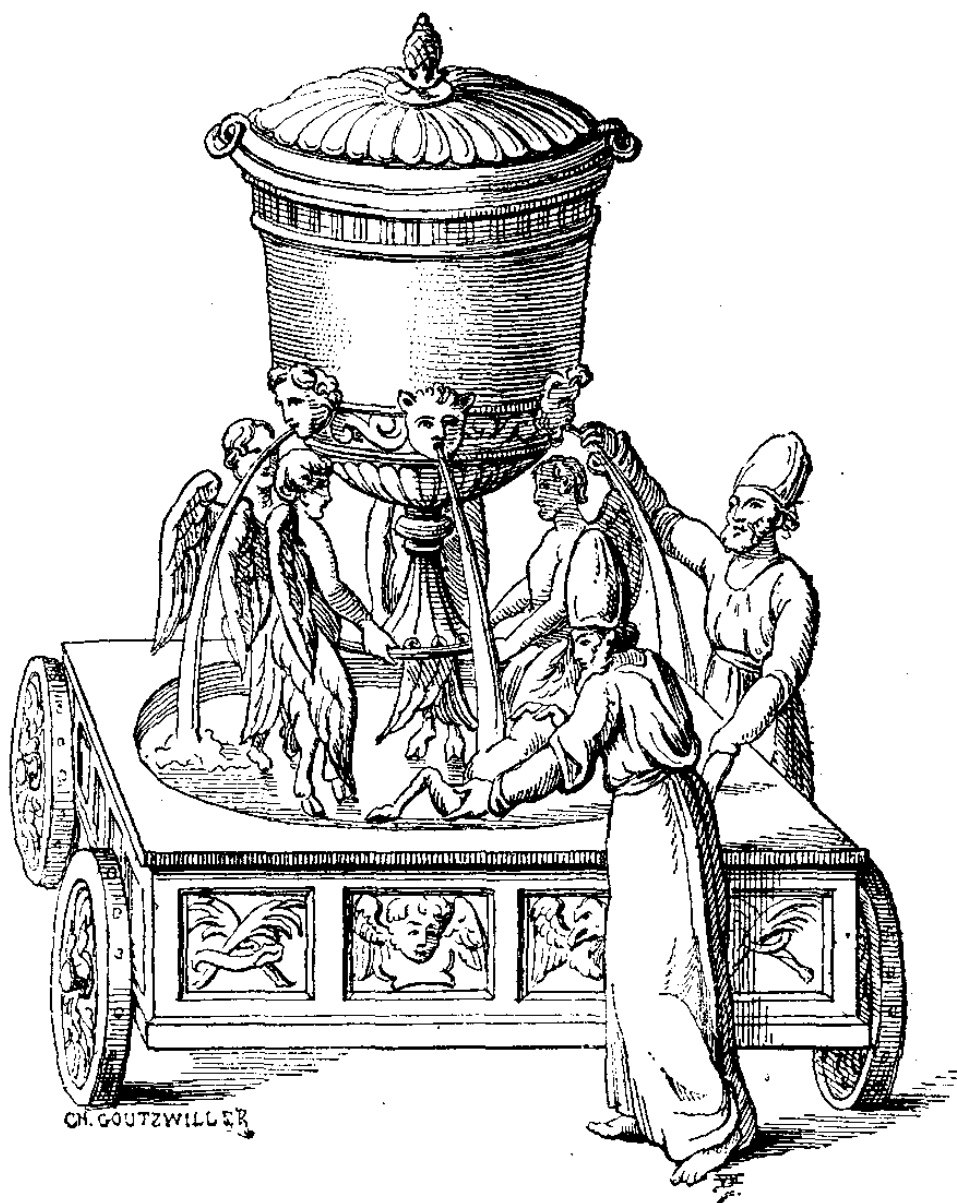
1. Peut-être des navettes.

fioles d'or et deux cent mille d'argent ; mille chapes ou dalmatiques pour les sacrificateurs, toutes chargées de diamants et autres pierres précieuses ; dix mille aubes de fin lin et dix mille ceintures de pourpre pour les sacrificateurs ; deux cent mille autres aubes de fin lin pour les Lévites. »

Le détail de tant de richesses éveille dans l'esprit deux questions. Comment le temple de Jérusalem pouvait-il contenir tous les objets énumérés par Josèphe ? Il est vrai, le temple de Jérusalem ne ressemblait en rien, pour les dimensions, à nos grandes cathédrales. Mais il avait des dépendances nombreuses : ainsi, sur les côtés et le derrière du temple, on avait adossé au mur trois étages, composés chacun de trente-trois petites chambres qui communiquaient entre elles ; elles servaient de greniers, de logements pour les prêtres et les ministres du temple, peut-être même de lieux de retraite et de recueillement, mais surtout de dépôt pour les trésors et les nombreux objets nécessaires au culte divin.

Par une curieuse particularité, ces étages superposés allaient en s'élargissant de bas en haut, pour éviter d'entamer le mur du temple en y posant le bout des solives de chaque plancher ; ainsi les chambres du rez-de-chaussée étaient moins larges que celles du premier étage, et celles-ci étaient aussi plus étroites que celles du second. On y montait par deux escaliers tournants placés à l'extrémité du portique d'entrée.

D'après cela, on comprend que le temple avec ses accessoires pouvait contenir les richesses indiquées



#### L'UN DES DIX BASSINS D'AIRAIN

Dans lesquels on lavait les différentes pièces des sacrifices.

D'après l'*Atlas de la Bible*, par l'abbé Gleyre.

par Josèphe. Dans son ensemble, le temple de Salomon était donc un immense édifice environné de cours, de cloîtres, de portiques, d'habitations, en-

fermé dans de puissantes murailles et dont l'emplacement couvrait plusieurs hectares. Pendant le siège de Titus, le nouveau temple, bâti au même lieu que l'ancien, devint une forte citadelle, où les zélateurs se retirèrent et d'où ils défièrent longtemps les efforts des Romains. Le jour où il fut pris fut un jour du carnage le plus effroyable. « Le sanctuaire, dit Josèphe, fut inondé de flots de sang, et en un seul jour on y massacra huit mille cinq cents hommes <sup>1</sup>. »

## IX

On demande ensuite comment Salomon avait pu réunir tout l'or, tout l'argent, toutes les pierres précieuses nécessaires à la construction et à l'ornement de l'incomparable édifice. L'Écriture nous l'apprend en disant que David destina à cet usage une portion notable des métaux qu'il avait conquis durant ses expéditions; c'est-à-dire, d'après les Paralipomènes, cent mille talents d'or et un million de talents d'argent, ce qui donne en notre monnaie la somme approximative de deux cent cinquante millions d'or; sans compter le fer, le bronze, les pierres et le bois en immense quantité.

De la faible esquisse que nous venons de tracer, il est aisé de conclure que le temple de Salomon était le plus somptueux monument dont l'anti-

1. *La Guerre des Juifs*, iv, 5, 1; v, 1, 2, 3.

quité sacrée et profane nous ait légué le souvenir.

Après tant de richesses et de trésors, David disait : « Tout ce que j'ai préparé pour la maison de Dieu n'est que pauvreté en compagnie de ce qu'il mérite : *Ecce ego in paupertate mea præparavi impensas domus Domini*<sup>1</sup>. » A son tour, après tant de travaux et de chefs-d'œuvre, Salomon s'écria : « Est-il donc bien possible que Dieu daigne habiter une demeure si indigne de lui ? Je suis honteux de la voir si misérable ! Hélas ! ce n'est qu'une chaumière ! *Ergo ne credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram ? Si cælum et cæli cælorum non te capiunt, quanto magis domus ista, quam ædificavi*<sup>2</sup>. »

Ces grands rois avaient raison. Éclairés de Dieu, ils connaissaient bien la grandeur infinie de sa majesté. S'ils firent tant pour un temple figuratif, qu'auraient-ils fait pour des temples où Dieu lui-même réside en personne ? Que leur exemple nous apprenne à respecter nos églises, à ne rien négliger pour les entretenir dans un état de décence, et surtout à ne jamais blâmer les dépenses faites pour les orner.

1. I Paralip., xxii, 14.

2. II Paralip., vi, 18.

---

# TABLE

---

Les Frères du Seigneur. . . . .	5
Les deux Marie. . . . .	27
Saint Cléophas . , . . . .	51
Sanit Joseph Barsabas ou le Juste. . . . .	61
Saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. . . . .	69

FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET C<sup>ie</sup>

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

# LETTRES

A MONSIEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

SUR LE

# PAGANISME DANS L'ÉDUCATION

PAR

**M. L'ABBÉ J. GAUME**

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

Ego peperì ovum, Lutherus exclusit. Ego posui  
ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum  
longe dissimillimum.

(Eras., *Epist.*, lib. XX, 24.)

J'ai pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore. J'ai pondu  
un œuf de poule, Luther en a fait éclore une  
corneille.



PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES

RUE CASSETTE, 4.

—  
1852



## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

**LETTRES**

**A MONSEIGNEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS**

**sur**

**LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION.**

*Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.*



*Cet ouvrage se trouve aussi :*

A NEVERS, chez LAURENT, libraire ;  
A BESANÇON, chez TURBERGUE, libraire ;  
A LYON, chez PÉRISSE FRÈRES, libraires ;  
A ROUEN, chez FLEURY, libraire ;  
A LILLE, chez LEFORT, imprimeur-libraire ;  
A VANNES, chez LAFOLYE, imprimeur-libraire.  
A TOULOUSE, chez ANSAS, libraire.

# LETTRE

De Son ÉMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL GOUSSET,

ARCHEVÊQUE DE REIMS,

A M. L'ABBÉ GAUME,

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

---

Paris, le 2 juin 1852.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

N'ayant pas été tout à fait étranger à la publication du *Ver rongeur des sociétés modernes*, je n'ai pu être insensible aux attaques violentes dont vous avez été l'objet à l'occasion de cet ouvrage. On ne

peut vous accuser d'avoir émis des opinions *exagérées, absurdes, irrespectueuses envers l'Église et capables de troubler les consciences*, etc., sans faire retomber une accusation aussi grave sur ceux qui, en approuvant votre livre d'une manière ou d'une autre, comme je l'ai fait moi-même, se seraient rendus solidaires des erreurs qu'on vous reproche. Néanmoins, comme le procès me paraît suffisamment instruit, et que vos LETTRES A MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS ne laissent rien à désirer pour le *fond* ni pour la *forme*, je n'entrerai pas dans la discussion. Je préfère mettre la main à l'œuvre, *en adoptant incessamment*, pour les petits séminaires de mon diocèse, le plan d'éducation que vous proposez. Cet *essai*, je m'y attends, aura des contradicteurs ; mais, à tort ou à raison, je suis persuadé que l'usage exclusif, ou presque exclusif, des auteurs païens dans les établissements d'instruction secondaire, ne peut, *sous aucun rapport*, contribuer à l'amélioration de l'ordre social. Il me semble même que rien n'est plus propre à favoriser les efforts de ceux qui, au nom du progrès, travaillent à rempla-

cer la civilisation chrétienne par la prétendue civilisation des Grecs et des Romains.

Je vous renouvelle, Monsieur le vicaire général, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

† THOMAS, cardinal GOUSSET,

Archevêque de Reims.

LETTRES

A MONSIEUR DUPANLOUP,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS,

SUR LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION.

---

I

Nevers, 11 mai 1852.

Monseigneur,

Le zèle ardent qui vous anime, et dont vous avez donné tant de preuves, ne vous a pas permis de rester étranger à la polémique soulevée par mon dernier ouvrage sur l'importante question du paganisme dans l'éducation. Dans une lettre solennellement adressée à *MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de vos petits séminaires, et aux autres ecclésiastiques chargés dans votre diocèse de l'éducation de la jeunesse*, vous attaquez vivement, quoique sans le nommer, l'auteur du *Ver rongeur des sociétés modernes*. Il est des adversaires auxquels on peut se dis-

penser de répondre. Mais lorsqu'un évêque, armé de la double autorité de son talent et de son caractère, descend dans la lice et se croit obligé de signaler hautement les doctrines d'un prêtre comme *exagérées, absurdes, irrespectueuses envers l'Église et capables de troubler les consciences*, etc., ce prêtre est mis en demeure de rompre le silence. Il doit élever la voix, ou pour reconnaître ses erreurs et réparer le scandale, ou pour soumettre à son juge quelques observations respectueuses et de nature à faire modifier la sentence.

Votre Grandeur me permettra de m'arrêter à ce dernier parti, bien moins dans mon intérêt personnel que dans celui de la grande cause que je défends. Les égards dus au vénérable pontife qui daigne m'honorer de sa confiance, ainsi que l'honneur du diocèse auquel j'appartiens, m'en font également un devoir. Aucun de vos griefs ne sera négligé : l'ordre que vous avez suivi dans l'attaque réglera celui de la défense. D'ailleurs, je vous supplie de croire qu'il m'en coûte plus que je ne saurais le dire d'entrer en discussion avec un prélat que ses rares qualités placent si haut dans l'opinion publique. Cette manifestation de mes sentiments proteste d'avance contre toute parole peu mesurée qui pourrait tomber de ma plume, mais qui ne sortira jamais de mon cœur.

Aujourd'hui, je n'aborderai pas la discussion : je veux seulement, Monseigneur, vous exprimer mes regrets et vous offrir mes remerciements.

Je regrette que vous ayez cru devoir dénoncer aux catholiques un ouvrage honoré des suffrages de MM. Donoso Cortès et de Montalembert.

Je regrette que vous ayez jugé convenable de blâmer

devant le clergé un livre loué hautement par l'éminent cardinal de Reims.

Je regrette plus vivement encore qu'en le faisant, vous n'ayez pas seulement pour auxiliaires des prêtres savants et respectables ; mais que vous soyez secondé par tous les journaux universitaires, gallicans et voltairiens (1).

Je regrette qu'au lieu d'accepter le débat sur le vrai terrain où je l'ai placé, c'est-à-dire la Renaissance considérée dans son ensemble, et de prouver contre moi qu'elle fut un bien et non un mal, vous ayez restreint la discussion à la question particulière de l'enseignement classique.

Je regrette que, même sur ce terrain, vous ayez, en m'attaquant, tiré sur vos troupes : à plus d'un titre, je suis un de vos soldats. Votre Grandeur repousse-t-elle de l'enseignement classique les auteurs chrétiens ? Nullement, et moi non plus. Bannit-elle absolument les auteurs païens ? Nullement, et moi non plus (2). Demande-t-elle que les auteurs païens soient enseignés chrétiennement ? Je fais le même vœu (3).

Entre vous et moi, Monseigneur, quel est donc le point de dissidence ? Le voici : vous dites que ce qui se fait aujourd'hui dans les maisons d'éducation chrétienne, en matière d'enseignement littéraire, *est bon* ; et que *cela s'est toujours fait*. J'ose n'être pas du même avis.

Vous semblez croire qu'il manquerait quelque chose à l'éducation et à l'instruction des jeunes chrétiens si, dès l'enfance et pendant toute la durée de leurs études, ils

(1) *Revue de l'Instr. pub.*, 25 mars, 15 avril, etc. ; le *Siècle*, 4 avril ; les *Débats*, 30 avril, etc.

(2) *Ver rongeur*, 384-5.

(3) *Id*, 409.

n'avaient constamment un pied dans le paganisme et un autre dans le christianisme. J'ai le malheur de ne pas comprendre une pareille nécessité.

Tel est le point en litige.

A mes regrets se joignent mes remerciements. D'abord, la lecture attentive de votre lettre démontre une fois de plus que, depuis le commencement de la discussion, on n'a pas trouvé une seule raison nouvelle à m'opposer. Votre Grandeur ne fait que reproduire, en leur donnant l'autorité de son talent et de son caractère, les arguments déjà connus et déjà réfutés, du moins quant au fond. En effet, tout ce qu'on dit contre les lettres chrétiennes a été dit ni plus ni moins, et souvent dans les mêmes termes, contre l'art chrétien ; et tout ce qui a été dit contre l'art chrétien est réfuté depuis vingt ans.

De plus, en manifestant solennellement votre opinion, vous êtes entré dans mes vues. Grâce à vous, Monseigneur, la polémique se trouve *sérieusement* engagée. Préoccuper l'opinion du débat, tel était, en publiant le *Ver rongeur*, le premier succès que j'ambitionnais. Toute ma crainte, je l'avoue, était que la grave question du paganisme classique ne rencontrât qu'une indifférence glacée. La Providence, qui semble vouloir nous sauver malgré nous, ne l'a point permis. Malgré ses défauts, et peut-être à cause de ses défauts, mon ouvrage a ému l'opinion : il partage les esprits. La cause est introduite ; les débats sont ouverts ; on discute dans les journaux et dans les salons, dans le clergé et dans le monde, en Europe et en Amérique : le procès sera jugé, jugé au fond et sans appel.

Déjà il reste ceci : de l'état de dogme où elle était jusqu'à présent, la nécessité du paganisme classique est

passée, pour un certain nombre de personnes, à l'état de problème; en outre, la nécessité et la supériorité du christianisme classique sont mises à l'ordre du jour, comme y furent mises, il y a vingt ans, l'architecture catholique et la liturgie romaine. Ces trois questions sont identiques, et, sous le rapport du but auquel elles tendent, les plus importantes, j'ose le dire, du dix-neuvième siècle. Quelle sera l'issue de la lutte? Dieu seul la connaît. En attendant, Votre Grandeur me permettra de lui citer les paroles d'un homme qui est, à juste titre, en possession de toute son estime et de toute sa confiance.

« Je suis convaincu, m'écrivait M. de Montalembert, que tout esprit libre de prévention reconnaîtra le mal que vous dénoncez si énergiquement. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, les préventions seront nombreuses, et à peu près universelles. Chacun se sentira blessé dans ses antécédents, dans ses habitudes, dans ses préjugés. On n'aime pas à se dire qu'on a été mal élevé, et, ce qui est pire, qu'on a mal élevé les autres. Vous serez accusé de méconnaître les lois de la civilisation, du progrès, du bon sens, les saines traditions, les bonnes habitudes, etc.

« Mais que cela ne vous décourage pas. *Les mêmes objections ont été faites, les mêmes accusations ont été portées* contre ceux qui ont entrepris la restauration de la liturgie romaine et la réhabilitation de l'architecture du moyen âge. Or, *ces deux causes sont aujourd'hui gagnées*, au moins en théorie; la pratique suivra, malgré les résistances acharnées de la routine et de l'amour-propre. *Tenez pour certain que nous serons également vainqueurs dans la croisade entreprise contre le paganisme dans l'éducation,*

*qui n'est qu'une autre face de la même question (1). »*

Cette question est aussi vaste qu'importante. Votre Grandeur en a touché tous les points; elle comprendra que plusieurs lettres sont nécessaires pour discuter la sienne : on peut écrire sur l'ongle du pouce assez d'objections pour exiger un volume de réponses.

Daignez agréer l'hommage du profond respect, avec lequel je suis,

Monseigneur,  
de Votre Grandeur,  
le très-humble et très-obéissant serviteur,  
J. GAUME, v. g. de Nevers.

---

## II

Nevers, 13 mai 1852.

Monseigneur,

Si vous le permettez, abordons aujourd'hui votre lettre. Parlant à MM. les supérieurs et professeurs de vos petits séminaires, vous commencez en ces termes : « Plusieurs d'entre vous se sont émus de la vive et ardente controverse soulevée récemment au sujet de l'emploi des auteurs païens dans l'enseignement classique. Ils m'ont demandé ce qu'ils devaient penser à cet égard, et s'ils

(1) La Roche-en-Brèny, 25 octobre 1851.

pouvaient continuer *sans inquiétude* à donner à leurs élèves un enseignement contre lequel sont dirigées de si graves accusations. »

Les émotions et les inquiétudes de MM. vos professeurs peuvent avoir une des deux causes suivantes, peut-être toutes les deux à la fois : ou ils trouvent que les classiques païens occupent une trop large place dans l'enseignement ; ou que, restreints dans les limites ordinaires, et expliqués comme on les explique partout, ils ne sont pas sans danger. Sous ce double rapport, Votre Grandeur veut bien les rassurer. Avant d'examiner les motifs de tranquillité qu'elle leur donne, voyons ce qu'il faut penser de ces émotions et de ces inquiétudes.

D'abord, sont-elles exclusivement personnelles à MM. les professeurs des petits séminaires d'Orléans ?

Je pourrais mettre sous les yeux de Votre Grandeur de nombreuses lettres de directeurs et de professeurs de petits séminaires, écrites des différentes parties de la France. Elle me permettra de lui citer seulement quelques paroles d'un prêtre vénérable, directeur d'un petit séminaire depuis dix-huit ans. « Vous avez assurément mis le doigt sur la plaie. Le livre que vous venez de publier (*le Ver rongeur*) répond véritablement à un besoin impérieux de notre époque. Je ne m'arrêterai pas autrement à en faire l'éloge. Il n'y a rien à retrancher dans ce livre ; il y aurait beaucoup à ajouter en faveur de votre thèse...

« Toutefois, je crois pouvoir vous assurer que cette idée est en germe *depuis longtemps dans bien des esprits, surtout parmi les professeurs des petits séminaires, qui sentent, aujourd'hui plus que jamais, l'influence de cette éducation païenne...* Dans ce temps où il n'y a presque

plus de foi dans la plupart des familles, ceux qui ne mettent point la main à la pâte ne soupçonnent pas en quel état des enfants de dix à douze ans arrivent au collège et au séminaire, et *combien cette éducation, on peut le dire, exclusivement païenne, sert admirablement leurs penchants et leurs inclinations, qui déjà auraient bien plus besoin de barrières que d'encouragements* (1). »

Un prêtre non moins distingué, et depuis vingt ans professeur de rhétorique dans un autre petit séminaire, s'exprime en ces termes : « Je ne puis résister au désir ardent qui me presse de vous offrir mes humbles et sincères remerciements, mes vives et complètes sympathies. *Depuis longtemps je souffre cruellement de voir que l'on s'obstine à paganiser l'enseignement, et, dans un moment où la lutte est engagée d'une manière si vive entre le bien et le mal, on gémit de ce que les païens de Rome et d'Athènes sont encore à la tête de l'instruction dans les séminaires comme dans l'Université* (2). »

Un autre, actuellement recteur d'une paroisse importante, est encore plus explicite : « Moi, dit-il, professeur obscur, je puis affirmer que *je connais par expérience le mal que je faisais en expliquant les auteurs païens et que je me regardais parfois comme un professeur de pestilence. J'ai tout fait pour inspirer aux jeunes gens une profonde pitié et un profond mépris pour tous ces écrivains corrupteurs qui s'appellent le divin Platon, le roi des orateurs romains, le cygne de Mantoue et le chantre de Tibur. Si j'ai commis un crime de lèse-littérature, je ne m'en cache ni m'en repens... si crimen est... deliqui. L'Église catholique a produit des œuvres autrement re-*

(1) N..., 19 août 1851.

(2) N..., 31 août 1851.

marquables pour la forme, je ne parle pas du fond, que celles de l'antiquité païenne..... (1). »

Ces témoignages, auxquels je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, prouvent que les émotions et les inquiétudes des directeurs et professeurs de vos séminaires ne leur sont point exclusivement personnelles.

Faut-il les regarder comme des délicatesses de conscience excessives et inconnues avant la controverse élevée récemment?

D'abord, en se voyant obligés d'*étudier*, avec l'assiduité nécessaire aujourd'hui, les auteurs païens, serait-il étonnant que des ecclésiastiques et des prêtres se surprissent à se demander : « Quel est donc le but de toutes ces études profanes, et qu'en reste-t-il? Quel aliment y trouvent ma foi, ma piété, l'esprit intérieur et sacerdotal? Sont-elles bien en harmonie avec les connaissances propres à ma vocation? Quand un jour il me faudra catéchiser, prêcher, confesser : les *Fables* d'Ésope, les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Églogues* de Virgile, me seront-elles d'une grande utilité? Si, au lieu de Cicéron ou de Tite-Live, je lisais assidûment saint Paul, les Pères de l'Église, quelques actes de martyrs, mes discours seraient-ils donc vides de choses, et ma parole dépourvue des grâces particulières qui conviennent à l'orateur chrétien? Que me reviendrait-il de toutes ces *beautés païennes* pour la conduite de ma vie et de la vie des autres? N'y a-t-il dont point d'occupation plus digne d'une âme chrétienne et du cœur d'un prêtre? »

De plus, en *enseignant* les auteurs profanes, que font les professeurs de petits séminaires et de maisons d'éducation chrétienne? Ils perpétuent, et ils le savent bien, une

(1) N..., 24 avril 1852.

coutume dont saint Augustin disait, il y a quinze siècles : « Malheur à toi, torrent de la coutume ! Qui arrêtera tes ravages ? quand seras-tu desséché ? jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Ève dans cette mer immense, formidable, que traversent à grand'peine les passagers de la croix ? N'est-ce pas dans cette belle étude de l'antiquité païenne que j'ai appris à connaître Jupiter tonnant et adultère ? C'est une fiction ! s'écrient tous les maîtres. Fiction tant qu'il vous plaira ; mais cette fiction fait que les crimes ne sont plus des crimes, et qu'en commettant de pareilles infamies on a l'air d'imiter, non des hommes pervers, mais les dieux immortels...

« J'ai appris à pleurer Didon, qui s'était tuée pour avoir trop aimé ; et moi-même, trouvant la mort en lisant ces coupables folies, je n'avais pour moi aucune larme dans les yeux... Est-il étonnant que toutes ces vanités m'aient éloigné de vous, ô mon Dieu ?... Que sont toutes ces choses, sinon du vent et de la fumée ? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de cultiver l'esprit et de former à l'éloquence ? Vos louanges, Seigneur, vos louanges si éloquemment chantées dans les Écritures, auraient soutenu le pampre pliant de mon cœur. Il n'eût pas été emporté dans le vide, proie déshonorée des esprits impurs. Il est plus d'une manière de sacrifier aux anges prévaricateurs (1). »

(1) Væ tibi, flumen moris humani ! Quis resistet tibi ? quandiu non siccaberis ? quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum, quod vix transcutit qui lignum conscenderint ? Nonne ego in te legi et tonantem Jovem et adulterantem ?... Fingeat hæc Homerus !... sed verius dicitur quod fingeat hæc quidem ille ; sed hominibus flagitiosis divina tribuendo, ne flagitia flagitia putarentur, et ut quisquis ea fecisset, non homines perditos, sed cœlestes Deos videretur imitatus. Conf., lib. I, c. xvi. — Tenere cogeber Æneæ nescio cujus errores,

Daignez encore, Monseigneur, écouter un homme dont le nom reviendra plus d'une fois dans le cours de cette discussion. Parlant de l'enseignement des classiques païens, tel que la Renaissance le pratique, un célèbre jésuite du seizième siècle, le P. Possevin, gémit ainsi, en son nom et au nom des professeurs des maisons chrétiennes de son temps : « Et c'est nous ! nous qui, par la grâce de Jésus-Christ, vivons au milieu des lumières de l'Évangile ; c'est nous qui perdrons l'esprit au point de devenir des instruments de damnation pour ces âmes dont nous devons être les anges gardiens, les tuteurs et les guides vers le ciel ! Après qu'ils ont reçu l'innocence baptismale, c'est nous qui mettrons pendant plusieurs années de si lourdes entraves aux pieds de ces enfants, et les empêcherons, dans cet âge si enclin à la piété, de courir dans les voies de Dieu et de la sanctification (1) ! »

Au siècle suivant, le P. Thomassin fait entendre des accents non moins douloureux : « Je confesse, dit-il, qu'étant dans les mêmes engagements, *j'ai suivi les routes communes*, et que je ne me suis aperçu de *mes égarements* que dans un âge plus avancé.... Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas. Il est bien juste que je m'applique à les *expier* en avertissant mes frères

oblitus errorum meorum, et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea *meipsum in his a te morientem*, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. *Id., id., c. xiii.* — Quid autem mirum quod in vanitates ita ferebar, et a te, Deus meus, ibam foras ? *Id., id., c. xviii.* — Nonne ecce illa omnia fumus et ventus ? Ita ne aliud non erat ubi exerceretur ingenium et lingua mea ? Laudes tuæ, Domine, laudes tuæ per Scripturas tuas suspenderent palmitem cordis mei, et non raperetur per inania nugarum turpis præda volatilibus. Non enim uno modo sacrificatur transgressoribus angelis. *Id., id., c. xvii.*

(1) E noi, noi dico, che siamo nella luce di Dio per mezzo di Christo,

de profiter de mes fautes, et de faire que mon exemple les empêche d'y tomber (1). »

Voilà ce que les directeurs et professeurs de tous les petits séminaires en général peuvent se dire, sans être pour cela plus scrupuleux que saint Augustin, le P. Possevin, le P. Thomassin et beaucoup d'autres. Il est donc bien entendu que les *inquiétudes* et les *émotions* dont vous parlez, Monseigneur, ne sont ni exclusivement personnelles à vos prêtres, ni occasionnées par la publication de mon ouvrage. J'ajoute que MM. vos professeurs ont, pour se tranquilliser, les paroles rassurantes de leur évêque. Néanmoins, je m'étonnerais peu, si le système actuel d'enseignement, considéré par *rapport à la société* et par *rapport à l'enfant*, rendait les inquiétudes plus vives dans les séminaires d'Orléans que dans les autres. Et, si quelqu'un en est responsable, permettez-moi de le dire, c'est Votre Grandeur.

Dans le bel ouvrage qu'elle a publié sur l'*Éducation*, elle attribue au système d'éducation, suivi *depuis longtemps déjà*, la *décadence de l'Europe*. Dans ma troisième lettre, je rapporterai vos propres paroles. Ainsi, MM. les professeurs de vos petits séminaires peuvent se dire : « En enseignant les auteurs païens, *comme je le fais*, et dans la mesure où je le fais, je perpétue un système qui, au jugement de notre savant évêque, a conduit la France, jadis si féconde en grands hommes, au point

come forsennati e fatti strumento di dannazione di quelle anime, delle quali dobbiamo essere come angeli custodi, come tutori e guide al cielo; loro dopo l'innocenza battesimale porremo per parecchi anni questi grandi impedimenti fra' piedi, affinché in quella età attissima alla pietà non corrano per la strada di Dio al possesso del cielo!... (*Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà*, p. 6.)

(1) *Méthode d'enseigner chrét.*, etc., préface.

*de chercher, comme Diogène, un homme parmi ses millions d'enfants : et elle ne le trouve pas !... »*

Le même ouvrage contient ces remarquables paroles sur la dignité de l'enfant et sur le profond respect qui lui est dû : « Si l'enfant, aux yeux de la philosophie, éclairée par la foi, paraît un être digne d'un religieux respect, c'est que, au-dessus des grâces et des prérogatives naturelles à cet âge, il se trouve quelque chose de plus haut et de plus divin qui doit inspirer ce respect et l'élever jusqu'à Dieu lui-même... Cet enfant est destiné à un double royaume. S'il porte dignement sa couronne sur la terre, le royaume des cieux lui sera ouvert quelque jour ; et si, quoique abaissé au-dessous des anges ici-bas, on lui en donne quelquefois le nom, c'est que Dieu lui prodigua, comme à l'ange, la vie, l'intelligence et l'amour, et, avec cette céleste nature, toutes les riches facultés, tous les dons, tous les attributs merveilleux qui en découlent.... On comprend maintenant pourquoi j'ai dit que l'éducation était *une œuvre divine* ; pourquoi j'ai dit que le respect dû à la nature et à la dignité de cet enfant était un respect religieux et devait s'élever jusqu'à Dieu (1). »

Pas un de vos professeurs de petit séminaire qui n'ait médité ces graves recommandations. Mais, quand ils ont voulu les réduire en pratique, plusieurs peut-être ont eu quelque peine à les concilier avec l'enseignement des auteurs païens. Formé à cette haute école de respect pour l'enfant, il n'est pas impossible que quelqu'un d'entre eux se soit dit à lui-même : « Il est donc vrai, aux yeux de ma foi, l'enfant est un ange. Tout en lui

(1) *De l'Éducation*, t. I, liv. II, chap. V, 2<sup>e</sup> édit.

commande le respect : son imagination, et je dois en écarter toute image dangereuse ; son intelligence : elle est faite pour la vérité, et je ne dois lui donner pour aliment que la vérité la plus pure ; son cœur : il est le sanctuaire de Dieu, et je dois, par-dessus tout, n'y laisser pénétrer ni un fait, ni un sentiment, ni une parole capable de le souiller. Mieux vaudrait pour moi être précipité, une pierre au cou, dans le fond de la mer.

« D'un autre côté, obligé de lui expliquer chaque jour des auteurs païens qui sont loin d'être des oracles de vérité et des modèles de pureté, quel est le rôle étrange, difficile, auquel je me vois condamné ? En présence d'un passage scabreux, d'une phrase tout imprégnée de venin, je ferai sans doute de mon mieux pour n'en laisser sortir qu'une sève bienfaisante ; mais puis-je me flatter de réussir toujours dans cette opération difficile ? Puis-je répondre que, malgré la réserve de mon langage, malgré le vague de mes explications, l'enfant ne comprendra pas le sens à demi caché ; que son imagination ne travaillera pas pour le comprendre entièrement, ou que quelque camarade ne lui dessillera pas les yeux ? Et alors !...

« Quel est donc le métier que je fais ? et à qui me comparer ? Ne suis-je pas semblable à une mère qui, au lieu d'avoir pour base d'alimentation de ses enfants un lait pur et fortifiant, se voit condamnée à leur donner, le plus souvent, de l'eau, et de l'eau quelquefois bourbeuse ? Nouveau Mithridate, je suis obligé de me nourrir, et je nourris habituellement les enfants confiés à mes soins, de poisons, de viandes creuses et corrompues, dont je m'ingénie, à force de réactifs, à neutraliser l'effet ou à extraire quelques sucs nourriciers ? Prêtre de Jésus-Christ, je repais les anges de la nourriture des démons ! »

Celui qui qualifie ainsi et les auteurs païens, et leur enseignement, et leur étude, s'appelle saint Jérôme et mérite, sans doute, d'être écouté : « LA NOURRITURE DES DÉMONS, dit-il, SONT LES POÈTES PAÏENS, LES PHILOSOPHES PAÏENS, LES RHÉTEURS PAÏENS. Tandis que le charme de leur parole flatte l'oreille, leur doctrine pénètre dans l'âme et captive le cœur. Mais, pour fruit des pénibles labeurs auxquels on s'est condamné en les étudiant, ils ne laissent qu'un vain bruit de paroles. Là, on ne trouve NI LE RASSASIEMENT DE LA VÉRITÉ, NI LA RÉFECTION DE LA JUSTICE. CEUX QUI S'EN REPAISSENT VIVENT ET MEURENT DANS LA FAIM DU VRAI, DANS LA DISETTE DES VERTUS (1). »

On peut maintenant, il me semble du moins, comprendre l'ennui, le dégoût, les émotions et les inquiétudes de plus d'un genre que l'enseignement des auteurs profanes doit inspirer, parfois du moins, à des esprits chrétiens et sérieux, et surtout à des prêtres.

Daignez agréer le nouvel hommage du profond respect avec lequel je suis,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. GAUME, v. g. de Nevers.

(1) *Dæmonum cibus est carmina poetarum, secularis sapientia, rhetoricorum pompa verborum. Hæc sua omnes suavitate delectant; et dum aures versibus dulci modulatione currentibus capiunt, animam quoque penetrant et pectoris intima devinciunt. Verum ubi cum summo studio fuerint ac labore perlecta, nihil aliud, nisi inanem sonum et sermonum strepitum suis lectoribus tribuunt. Nulla ibi saturitas veritatis, nulla refectio justitiæ reperitur. Studiosi earum in fame veri et virtutum penuria perseverant.* *Ep. ad Damas. De duob. filiis, opp., l. IV, p. 135.*

III

Nevers, 15 mai 1852.

Monseigneur,

La première cause présumée des inquiétudes de MM. les directeurs et professeurs de vos petits séminaires, est que les auteurs païens occupent, relativement aux auteurs chrétiens, une trop large place dans l'enseignement. Votre Grandeur les rassure en disant : « L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont, dans votre enseignement, la place qui leur convient, celle qu'on leur a toujours réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. »

Aux témoignages que j'ai pris la liberté de mettre sous vos yeux, et qui, j'ai regret de le dire, sont peu conformes à cette affirmation, vous me permettrez, Monseigneur, d'ajouter mon expérience personnelle. J'ai passé d'assez longues années dans les petits séminaires, soit comme élève, soit comme supérieur. Voici la place qu'occupait l'étude des saints livres. Depuis la cinquième, les élèves apprenaient chaque jour un ou deux versets de l'Évangile ; on les récitait comme une leçon ordinaire, avec cette différence qu'aucune explication n'aidait à comprendre le texte sacré. Quant aux autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, il n'en était pas question.

Les petits séminaires dont je parle ne forment point une exception malheureuse. La *plupart* des autres, j'en atteste tous ceux qui les ont vus il y a vingt ans et au delà, suivaient, à peu de différence près, la même méthode. Il est de notoriété publique qu'aujourd'hui encore, dans le *plus grand nombre*, l'*Epitome* de Lhomond forme, à lui seul, toute la *littérature sacrée*. Ce n'est pas là, il faut le reconnaître, une étude *respectueuse* des saints livres.

Non moins *convenable* était la place occupée par l'explication des *auteurs chrétiens, grecs et latins* dans la plupart des petits séminaires. Votre Grandeur ne l'ignore pas, on étudiait fort peu le grec. L'Évangile de saint Luc, et quelquefois les Actes des apôtres, étaient l'unique texte sacré qu'on mît entre les mains des élèves ; et cela même commençait assez tard. De pères grecs, il n'en était jamais expliqué un mot. Les programmes des *autres maisons d'éducation chrétienne* portaient l'indication de quelques discours, deux ou trois, de saint Basile ou de saint Chrysostôme, qu'on n'expliquait même pas toujours. Quant aux pères latins, quels sont ceux qui, réduits en livres classiques, avaient, *autrement que par exception*, les honneurs de l'étude et de l'explication dans la plupart des séminaires et des maisons d'éducation chrétienne ? Je serais pénétré de reconnaissance envers qui voudrait me les nommer.

L'exclusion ou la dernière place, telle est donc en réalité la *place* qui a, sinon *toujours*, comme le dit Votre Grandeur, du moins depuis *très-longtemps*, été *réservée* à l'étude des saints livres et à l'explication des *auteurs chrétiens, grecs et latins*. J'ai dit *très-longtemps*, et c'est vous-même, Monseigneur, qui me fournissez une preuve de cette assertion. Dans sa lettre à Innocent XI, que vous ci

tez, Bossuet énumère tous les auteurs qu'il a fait expliquer au dauphin. Or, *pas un seul nom d'auteur chrétien ne s'y trouve*. Bossuet, cependant, faisait une éducation chrétienne, une éducation modèle. Est-il vraisemblable que, sur ce point essentiel, Bossuet, qui d'ailleurs n'avait pas un grand penchant pour le paganisme, comme on peut le voir dans ses ouvrages, a voulu se mettre en opposition avec la méthode généralement suivie de son temps et pratiquée dans les maisons d'éducation chrétienne, où il avait été élevé, et pour lesquelles il conserva toujours une si affectueuse confiance? Y aurait-il témérité de conclure, au contraire, qu'en faisant cette *exclusion très-significative*, Bossuet lui-même fût dominé par l'esprit de la Renaissance, alors dans toute sa ferveur, comme il fut malheureusement dominé plus tard par l'esprit du gallicanisme?

La preuve de cette induction se trouve dans l'éducation même du dauphin. Bossuet, qui n'a fait expliquer à son royal élève aucun classique chrétien, dit qu'il lui a fait *étudier en entier les auteurs païens*, et que, entre autres, il a eu soin de lui expliquer Térence. Aujourd'hui que l'enthousiasme pour le paganisme commence à passer, permettriez-vous, Monseigneur, qu'on fit la même chose dans vos petits séminaires, ou dans les maisons d'éducation chrétienne, c'est-à-dire qu'on en bannît absolument les auteurs chrétiens, et qu'on y expliquât les auteurs païens en entier, notamment Térence, ou même qu'on y admît les éditions classiques de cette époque? Ce que je sais, c'est que Bossuet va plus loin que ne le permettent les pères Jésuites; mais c'est Bossuet, et Bossuet faisant une éducation particulière : le génie se joue des difficultés qu'il n'est pas permis

au vulgaire d'affronter. Dans les constitutions de l'illustre compagnie, on lit, au sujet des auteurs païens : Si aliqui omnino purgari non poterunt, *quemadmodum Terentius*, potius non legantur : ne rerum qualitas animorum puritatem offendat (1).

Mais, quand il serait vrai que les auteurs chrétiens occupent dans l'enseignement une place plus large que je n'ai dit, à quoi peuvent aboutir, dans l'état actuel des familles et de la société, ces quelques miettes de nourriture substantielle mêlées à toutes les *épluchures païennes*, comme dit saint Augustin ? Tant que la religion ne sortira pas directement et habituellement, comme le parfum de la fleur, des livres et des devoirs ; tant qu'elle n'en sortira que de loin en loin, indirectement et par voie d'antithèse ; tant que le paganisme composera le *festin* des jeunes intelligences, et le christianisme seulement le *dessert*, on aura des générations à moitié chrétiennes, tout au plus.

Or, des générations à moitié chrétiennes forment nécessairement des sociétés à moitié chrétiennes. Des sociétés qui, après avoir été pleinement chrétiennes, ne le sont plus qu'à demi, sont des sociétés en décadence ; et, à moins d'une nouvelle sève introduite dans leur racine par une éducation vigoureusement chrétienne, condamnées à une ruine inévitable. L'Europe en est-elle là aujourd'hui, et depuis longtemps ? En est-elle là par suite d'une éducation trop peu chrétienne ? C'est Votre Grandeur elle-même qui va répondre.

« C'est l'éducation, dit-elle dans le beau livre déjà cité, qui, par l'influence décisive qu'elle exerce sur l'en-

(1) Pars IV, c. xiv, n° 2, note D.

fant et sur la famille, éléments primitifs de toute société, inspire les vertus sociales et prépare des miracles inespérés de restauration *intellectuelle, morale et religieuse*; c'est l'éducation qui *fait la grandeur des peuples* et maintient leur splendeur, qui *prévient leur décadence*, et, au besoin, les *relève de leur chute*...

« Que faut-il, en effet, pour former, pour soutenir, et, s'il en est besoin, pour régénérer une nation? Avant tout, des hommes.

« Les nations ne s'élèvent, ne grandissent et ne se conservent, ne rajeunissent et ne se renouvellent que par les hommes. Quand voit-on *les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur, et se précipiter à leur ruine*? Quand *les hommes leur manquent*. Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne; mais, Dieu le voulant ainsi, *c'est l'éducation qui les fait*...

« Où en sommes-nous à cet égard?

« Nous présentons, *depuis longtemps déjà*, un spectacle étrange. Jamais la France ne fut couverte d'un peuple plus nombreux, plus actif, plus agité. Les économistes s'effrayent de cette population toujours croissante. Toutes les routes de la fortune, toutes les carrières de la vie sociale sont encombrées. Les hommes se pressent, se gênent, se heurtent, se fatiguent les uns les autres. Et cependant de toutes parts on entend dire : *Les hommes manquent!* où sont les hommes? C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi.

« NOUS LUI RESSEMBLONS (1). »

Il me sera permis de croire que Monseigneur l'évêque

(1) *Éducat.*, t. I. introd., p. 2, 5, 4.

d'Orléans avait oublié ce passage de son propre livre , lorsqu'il a écrit dans sa lettre aux professeurs de ses petits séminaires : « L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont, dans votre enseignement, la place qui leur convient, celle qu'on leur a *toujours* réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. Vous faites sur ce point ce qu'il *est bon de faire.* »

Si l'élément chrétien a *toujours obtenu la place qui lui convient* dans la plupart des petits séminaires et dans les autres maisons d'éducation qui, aux dix-septième et dix-huitième siècles, étaient toutes chrétiennes, par quel prodige sommes-nous réduits, comme Diogène, à chercher *un* homme?

Daignez agréer, etc.

---

## IV

Nevers, le 16 mai 1852.

Monseigneur,

Après avoir rassuré MM. les supérieurs et professeurs de vos petits séminaires sur la première de leurs inquiétudes en leur disant que l'étude des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, occupe

dans leur enseignement la place qui leur convient, vous les tranquillisez sur les dangers que pourrait offrir l'enseignement des auteurs païens. « Vous faites sur ce point, leur dites-vous, ce qu'il est bon de faire, et vous le faites dans la mesure commandée par l'âge de vos élèves... Vous savez d'ailleurs, dans l'instruction que vous leur distribuez, user chrétiennement des auteurs profanes. Je ne me suis jamais aperçu qu'aucun de vous ait négligé les précautions nécessaires à prendre pour le *choix des éditions et des textes*. »

Ici, Votre Grandeur me permettra de déposer à ses pieds une plainte respectueuse. Il eût été bien désirable qu'elle fit connaître les *précautions nécessaires qu'elle a prises pour le choix des éditions et des textes des auteurs profanes*. Rien ne paraît plus capable de lui faire rompre son regrettable silence que de mettre sous ses yeux quelques échantillons des éditions et des textes encore en usage, à l'heure qu'il est, non-seulement dans les collèges et dans les maisons d'éducation chrétienne, mais encore dans tous les petits séminaires, ceux d'Orléans exceptés. Je me borne à quelques auteurs les plus usités, et parmi eux je choisis les moins dangereux.

Parlons, d'abord, de l'*esprit païen* qui respire nécessairement dans tous les livres païens. Cet esprit, diamétralement opposé, du moins en général, à l'esprit chrétien, forme le *vrai danger* de l'étude habituelle des auteurs profanes. De l'ordre *surnaturel* qui est l'élément des nations chrétiennes, il tend, par une influence continuelle et d'autant plus funeste qu'elle est moins sensible, à nous reconduire au *naturalisme*.

« Idées fausses de la vertu et du vice, dit le célèbre Manzoni, idées fausses, incertaines, exagérées, con-

tradictaires, insuffisantes sur les biens et les maux, faux conseils : voilà ce que l'on trouve dans les auteurs païens, et tout ce qui n'y est pas faux de tout point manque cependant de cette raison première et dernière qu'ils eurent le malheur de ne pas connaître, mais dont ce serait une folie de se séparer sciemment et volontairement. *La partie morale étant la plus importante dans les choses littéraires, y tient la première place, et s'y répand beaucoup plus qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Je ne pourrai jamais appeler mes maîtres ceux qui se sont égarés, et qui m'égareraient moi-même si je les suivais dans une partie si importante de leur enseignement. C'est de cette vénération excessive pour les anciens que découlent tant de sentiments faux dans la littérature, et, par elle, dans la pratique de la vie, tant de jugements sans raison que la passion inspire (1). »*

En effet, le paganisme n'est que le culte des trois grandes concupiscences. L'étude admirative et longtemps prolongée de ses ouvrages, conduit l'homme à l'adoration des mêmes idoles. Oubli des biens de l'autre vie, recherche ardente, fiévreuse des honneurs, des richesses et des plaisirs : tel est, sous un nom ou sous un autre, l'esprit général et la première conséquence pratique de la morale païenne. Voici la seconde : tout homme étant appelé au paradis de la terre, c'est-à-dire aux jouissances, veut être heureux. Et, un jour, le pauvre, pour qui la résignation chrétienne n'est plus qu'un mot, se présente au riche et lui dit : « Je suis ton frère : j'ai le droit d'être heureux; partageons ! » Et ce qu'il de-

(1) Cité, avec approbation, par le P. Curci, jésuite, dans sa Réponse au *Gesuità moderno*, de Gioberti.

mande aujourd'hui, le chapeau à la main, il l'exigera demain le pistolet sous la gorge. Plusieurs demanderont peut-être par quels moyens on empêche cet esprit-là d'entrer même dans les meilleures maisons d'éducation, alors que chaque classique l'y porte et l'y fait circuler. Pour moi, j'avoue mon ignorance.

Plus tard, j'aurai occasion de parler en particulier des idées antisociales, des maximes épicuriennes, du fatalisme, et d'une foule d'autres opinions de ce genre qui sont la base *dogmatique* de la littérature païenne, et qui doivent nécessairement exercer sur la jeunesse une pernicieuse influence.

Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de ce qui peut être dangereux pour les mœurs ; de ce poison si subtil et si corrosif dont la moindre goutte versée dans un cœur même innocent y cause des ravages que les antidotes les plus efficaces ne pourront jamais arrêter entièrement. Ici du moins j'ose me flatter d'être d'accord avec vous, Monseigneur, et avec quiconque a vécu tant soit peu parmi la jeunesse actuelle.

J'ai choisi les éditions des auteurs classiques données par les principales maisons, qui sont depuis longtemps en possession de publier les auteurs profanes destinés à la jeunesse. Parmi ces éditions, les dernières, qu'on donne comme irréprochables, et qui, en effet, sont plus expurgées que les précédentes, serviront de base à notre examen.

Ici, Monseigneur, je dois avouer que j'ai longtemps hésité à publier les extraits qu'on va lire. Deux motifs, joints à des conseils, qui sont pour moi des ordres, ont fixé mes incertitudes. Je me suis dit à moi-même : « Ce que j'imprime dans un ouvrage destiné à des *lecteurs sé-*

*rieux* est mis sans scrupule entre les mains des enfants : je ne puis donc scandaliser personne. D'autre part, si je me contente d'affirmer que les auteurs païens, même *expurgés*, sont des professeurs d'immoralité et de socialisme, on criera à la calomnie : mon but ne sera pas atteint. Il est donc nécessaire, à l'exemple d'un prophète, de soulever le voile qui cache la honte de ce paganisme tant vanté : *Ostendam nuditatem tuam* ; il est nécessaire de montrer dans toute sa laideur le *ver hideur* qui ronge à petit bruit les sociétés modernes, afin que, étant bien averties, elles puissent porter le remède là où est le mal. *Et nunc, reges, intelligite.*

Qu'on n'objecte pas que dans nos auteurs chrétiens le mal se trouve aussi rapporté : rapporté, soit ! chanté, jamais. Et puis, nos auteurs chrétiens ne sont pas tous des *classiques* ; de plus, le mal rapporté et flétri, flétri par des *saints*, perd ses plus dangereux attraits. Il en est autrement lorsque l'historien ou le poète, comme il arrive presque toujours aux auteurs païens, approuve dans ses *actes* ce qu'il condamne dans ses paroles. Enfin, l'*innocence* n'est pas toujours l'*ignorance* du mal, c'est l'horreur du vice et du péché. Le danger d'un livre est moins dans quelques expressions peu châtiées que dans l'esprit même du livre. Ce qui fait que, *expurgés* ou non, les auteurs païens seront toujours funestes.

Avant de parler des auteurs latins proprement dits, je demande à Votre Grandeur la permission de lui signaler un usage répandu dans un grand nombre de petits séminaires et de maisons d'éducation chrétienne : c'est de mettre entre les mains des commençants l'*Appendix de diis*, de Jouvençy. Je vois là un premier danger. Le livre dont je parle, imprimé d'abord à la suite d'Horace,

de Juvénal, etc., et destiné aux classes supérieures, est devenu, après de *notables expurgations*, un livre classique de septième ou de sixième. Quoiqu'on en ait retranché les expressions trop crues, le fond est resté le même. Ce fond est-il bien convenable pour exercer des intelligences d'enfants ? On en jugera par l'analyse suivante.

Ne perdons pas de vue que le respect pour l'enfance est la première loi de l'éducation, comme son but suprême est le salut éternel des âmes. Cela posé, il me semble que rien n'est plus important que de donner à l'enfant l'idée la plus haute de la Divinité. Unité, bonté, puissance, sagesse, sainteté infinie, tels sont les glorieux attributs que le nom de Dieu doit rappeler toutes les fois qu'il est prononcé dans un discours ou dans le récit d'un fait quelconque. Cela posé, voyons si l'*Appendix* est de nature à nourrir dans un jeune enfant les notions sublimes qu'il a puisées, sur ce point fondamental, dans les leçons de sa mère.

J'ouvre l'édition *Dezobry et Magdeleine*, 1851. En tête se trouve l'avertissement suivant : « Il faut bien leur pardonner leurs fables, a dit Buffon en parlant des anciens, elles étaient *aimables et touchantes*, elles valaient bien de *tristes, d'arides vérités* ; c'étaient de *doux emblèmes pour les âmes sensibles*. » Cette observation est vraie ; on s'intéresse aux fictions de la mythologie grecque, à ces *aventures variées* et dramatiques, à ces *métamorphoses ingénieuses* ; on aime ces allégories fines et délicates, on prend un plaisir extrême, suivant l'expression de la Fontaine, à toutes ces charmantes créations d'une imagination vive et féconde... Il faut reconnaître le service réel rendu à l'enfance en mettant à sa portée cette mythologie attrayante. »

Examinons ces aventures variées et ces métamorphoses ingénieuses ainsi que *le service réel rendu à l'enfance en mettant à sa portée cette mythologie attrayante*. Dans un espace de soixante-seize pages dont le volume se compose, on trouve, en *parlant des dieux et des déesses*, vingt-six fois les mots *gignere, parere, eniti, edere* ou autres équivalents ; trente-cinq fois les expressions *uxor, conjur, nubere, nuptias, ambire*, et semblables ; dix fois les mots *adulterium, adultera, raptus, concubina*, et autres non moins propres à donner une haute idée de la Divinité !

Quelque châtiés que soient les mots, il n'est question, d'un bout à l'autre de ce livre, que d'événements *divinement infâmes*. Ce sont les fêtes de Cybèle (p. 4) ; — Diane aperçue au bain par Actéon (p. 19) ; — *Venus magistra impuditiæ* (p. 24) ; — le rapt de Proserpine (p. 26) ; — Luperçi, *Panos sacerdotes, nudi per urbem discurrentes* (p. 29) ; — toute la génération des demi-dieux (p. 34) ; — Jupiter changé en pluie d'or pour séduire Danaé (p. 55) ; les impudiques sollicitations de Sthénobéc à l'endroit de Bellérophon (p. 56) ; — *adulteria Jovis* (passim) ; — Hercule vaincu par l'amour et filant aux pieds d'Omphale (p. 41) ; — Lédà et ses quatre enfants dont deux *bâtards de Jupiter* (p. 46) ; — *Thiestis uxorem fratris temerans* (p. 58) ; — Agamemnon enlevant la fille du prêtre d'Apollon ; Achille la lui enlevant à son tour pour se venger d'Agamemnon enlevant Briséis à Achille (p. 62) ; — l'amour d'Achille pour Polyxène (p. 65) ; — les amants de Pénélope (p. 70) et autres *aventures variées et dramatiques, doux emblèmes pour les âmes sensibles* (1) !

(1) Sauf la pagination, tout ceci se trouve mot pour mot : 1° dans

Ces éditions, du moins la plupart, sont accompagnées de notes françaises à l'usage des enfants qui ne comprendraient pas suffisamment le texte de l'auteur. En tout cas, on leur met entre les mains le *Dictionnaire de la Fable* de Chompré, qui entre, à l'égard de chaque personnage, dans tous les détails qu'on peut désirer.

J'ose maintenant demander, non pas à vous, Monseigneur, ce serait faire injure à un évêque, mais aux pères et aux mères de famille, s'il est convenable d'occuper de pareils sujets, et pendant plusieurs mois, l'intelligence et l'imagination d'enfants de onze à treize ans?

Passons maintenant aux auteurs latins proprement dits. Je commence par le plus innocent de tous, *Cornelius Nepos*, qui peut-être a su, malgré les précautions de Votre Grandeur, se faire ouvrir les portes de vos petits séminaires comme celles de tous les autres.

Le nom adorable de Dieu indignement profané, voilà ce que l'enfant chrétien a vu dans l'*Appendix*. Après le dogme vient la morale. S'il est une vérité importante à rappeler surtout aujourd'hui, c'est que toute religion n'est pas bonne; c'est qu'un honnête homme peut fort bien changer de religion, en d'autres termes passer de l'erreur à la vérité; c'est que la morale n'est pas une chose de convention humaine, et que, dans ses principes comme dans ses applications premières, elle est divine et immuable comme le dogme. L'enfant chrétien veut-il apprendre tout le contraire? Son nouveau classique se charge de lui dire que la morale varie avec les

l'édition *Lecoffre*, 1846; 2<sup>e</sup> dans l'édition *Hachette*, 1848; 3<sup>e</sup> dans l'édition *Delalain*, 1849; 4<sup>e</sup> l'édition *Périsset*, qui ne porte pas de millésime, mais que je crois très-récente, corrige deux ou trois mots : le fond reste le même.

degrés de longitude; que tout se règle suivant l'institution des ancêtres; que ce qui est bon à Paris est mauvais à Constantinople, et réciproquement; qu'avant tout il faut être de la religion de son pays et ne pas blâmer celle des autres. Sur tout cela, il peut s'en rapporter à Cornelius Nepos.

Devenu l'instituteur des jeunes disciples de Jésus-Christ, cet auteur débute par une préface où il fait le tableau des mœurs grecques et romaines. Cette préface, qui se trouve en tête de l'édition *Périsset* (1844), base de mon travail, est religieusement conservée, sauf deux suppressions, dans toutes les autres éditions. On y lit : « ...*Non eadem omnibus esse honesta atque turpia, sed omnia majorum institutis judicari... Laudi in Græcia ducitur adolescentulis quamplurimos habere amatores. Nulla Lacedemone tam est nobilis vidua quæ non ad scenam (alias ad lenam) eat mercede conducta. — Quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia atque ab honestate remota ponuntur. Contra ea, pleraque nostris moribus sunt decora quæ apud illos turpia putantur.* »

Le corps de l'ouvrage offre-t-il moins de dangers? Vous en jugerez, Monseigneur, par quelques traits seulement. — « VIII, Vie d'Alcibiade, ch. II (in fine) : — *Incunte adolescentia, amatus est a multis more Græcorum, in eis a Socrate... namque Plato eum induxit commemorantem se pernoctasse cum Socrate; robustior factus, non minus multos amavit.* — X, Vie de Dion, ch. IV (medio) : — *Areten, Dionis uxorem, alii nuptum dedit (Dionysius) filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo turpissimis imbueretur cupiditatibus. Nam puer, priusquam pubes esset, vino epulisque obruebatur; neque ullum tempus sobrio relinquebatur.* » Ce sera bien autre

chose si l'enfant possède l'édition *Delalain*, 1819 : il trouvera ici, comme sujet de version ou de mot à mot, le texte suivant : « Areten, Dionis uxorem, alii nuptum dedit (Dionysius) filiumque ejus... *turpissimis... imbuunt... cupiditatibus*. Nam puero, priusquam pubes esset, *scorta adducebantur*; vino obruebatur, etc. (1). »

Remarquons ici une coïncidence digne d'attention. C'est ordinairement vers l'âge où ils se disposent à la première communion que les enfants étudient le *Cornelius*. Pense-t-on qu'une pareille étude s'harmonise bien avec les instructions du catéchisme ? Paraît-elle éminemment propre à nourrir les sentiments de piété et à conserver cette innocence virginale que les anges de la terre doivent apporter à la plus grande action de leur vie ? Est-il bien *convenable* de les faire boire ainsi, pour employer l'expression de saint Jérôme, à la coupe de Jésus-Christ et à la coupe de Bélial ?

Pour ne pas fatiguer votre attention par la lecture d'une lettre déjà trop longue, je remets à demain la continuation de cette revue.

Daignez agréer, etc.

---

(1) Une autre édition *Périsset*, sans millésime, mais postérieure à celle de 1844, fait deux suppressions dans la préface, une dans la vie d'Alcibiade, et modifie la phrase relative au fils de Dion. — L'édition *Dezobry et Magdeleine*, également sans millésime, mais d'une date récente, fait une suppression dans la préface, une dans la vie d'Alcibiade, et une modification dans celle de Dion. — L'édition *Delalain*, 1850, comme la précédente. — L'édition *Hachette*, 1852, même observation. — L'édition *Lecoffre*, 1850, *idem*.

## V

Nevers, le 17 mai 1852.

Monseigneur,

Quittons l'école de Cornelius Nepos pour entrer *avec ces chers enfants* dans celle de Quinte-Curce. Tout occupé de batailles, celui-ci, sans doute, n'aura d'autre inconvénient que de raconter *froidement* les horreurs de la guerre païenne, ce qui pourtant n'est pas sans danger : sa plume, trempée dans le sang, n'écrira jamais avec de la boue.

Les auteurs d'éditions classiques ont fait subir une foule de remaniements et de modifications à Quinte-Curce. Je dois dire que ces changements sont favorables aux bonnes mœurs. Voyons cependant si le texte conservé est irréprochable. L'édition *Lecoffre*, 1851, servira de base à notre examen. Au lieu de supprimer, comme les plus récentes éditions, les deux premiers livres, dus à Christophorus Bruno, elle les donne en abrégé.

Liv. I, c. v, p. 13, parlant de l'intérieur de la cour de Macédoine : — Ex Cleopatra noverca, olympiadi super inducta, discordia orta est. Causam adhibuit Attalus... qui quum in nuptiis Macedones exhortaretur... ut... ex *Philippo et Cleopatra crearetur hæres*. — Liv. II, c. III, p. 29 : — Insignem thebanam feminam Thrax quidam dux *turpiter tractasse*... idemque quum eam posceret pecuniam, solus a muliere ad puteum ductus fuisse, etc.

— Liv. III, ch. vi, p. 123 : — Babylonii maxime in vinum et quæ ebrietatem sequuntur, effusi sunt. Feminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus, dein paulatim pudorem profanant. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque, apud quas comitas habetur vulgati corporis vilitas.

Liv. V, c. xxii, p. 144 : — Alexander... de die inibat convivia, quibus feminae intererant licentius quam decebat, cum armato vivere assuetæ. Ex his una Thais et ipsa temulenta, maximam apud omnes Græcos initurum gratiam affirmat, si regiam Persarum jussisset incendi... ebrio scorto... et ipsi mero onerati, assentiuntur. Rex quoque avidior fuit quam patientior... Omnes surgunt... temulenti ad incendendam urbem... Primus rex ignem regiae injecit, tum convivæ et ministri pellicesque. On avouera sans peine qu'en fait d'orgies il serait difficile de trouver rien de plus hideux dans les plus mauvais romans de nos jours. Et de pareilles choses sont entre les mains de jeunes gens chrétiens, avec obligation de les étudier et de les comprendre !

Liv. VI, c. iv, p. 168, même sujet : — Intempestiva convivia... perpotandi pervigilandique insana dulcedo, ludique et grege pellicum.

Liv. VIII, c. xvi, p. 278, longue description des amours d'Alexandre et de Roxane : — Barbarâ opulentiâ convivium... instruxerat. Id quum multa comitate celebraret, introduci triginta nobiles virgines jussit. Inter quas, Roxana eximia corporis specie... omnium oculos convertit in se, maxime regis... in amorem virgunculæ... ita effusus est, ut diceret, ad stabiliendum regnum pertinere, Persas et Macedonas connubio jungi... Achillem quoque, a quo genus ipse deduceret, cum captiva

coisse, et le reste du chapitre, qui est à lire ou à ne pas lire.

Liv. VIII, chap. xxxii, p. 296, description lascive des fêtes les plus voluptueuses : — Venatûs maximus labor est interclusa vivario animalia inter vota cantusque pellicum figere... Regem... lecticis aureis pellicum longus ordo sequitur; separatum a regina ordine agmen est, æquatque luxuriam. *Feminæ epulas parant. Ab iisdem vinum ministratur...* Regem mero somnoque sopitum in cubiculum referunt, patrio carmine noctium invocantes Deos.

Liv. X, chap. i, p. 363, toujours des tableaux qu'il faudrait avant tout éloigner des jeunes gens : — Quum omnia profana spoliassent, ne sacris quidem abstinuerant, *virginesque et principes seminarum corporum ludibria* deslebant... Inter omnes tamen eminebat Cleandri furor, qui nobilem virginem servo suo pellicem dederat.

Liv. X, chap. iv et v, p. 366 et 367 : — Orsinoes... Bagoæ spadoni, qui Alexandrum obsequio suo devinxerat sibi, nullum honorem habuit : spado potentiam flagitio et dedecore quæsitam... exercuit... importunissimus spado... quoties amorem regis in se accenderat Orsinoem... arguebat... quem Orsinoes intuens : Audieram, inquit, in Asia olim regnasse feminas; hoc vero *notum est regnare castratum* (1)!

Voilà mot pour mot, Monseigneur, ce qu'on trouve

(1) L'édition *Hachette*, 1852, est plus *expurgée* que la précédente : elle supprime les deux premiers livres, mais laisse encore beaucoup trop de détails dangereux, p. 146-159, 172, 261, 278, 279, 359, et n'omet pas de montrer à des jeunes gens de seize à dix-huit ans Alexandre accompagné de *pellices trecentæ et sexaginta, totidem quot Darii fuerant....., quas spadonum greges sequebantur*, p. 173. — Mêmes observations pour l'édition *Dezobry et Magdeleine*, sans millésime,

encore aujourd'hui dans les *meilleures* éditions de Quinte-Curce. Malheureusement, elles ne sont pas les seules qui aient accès dans les petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne. Il en est une, entre autres, que le respect pour l'enfance m'oblige de vous signaler. Je le fais, et parce qu'il est à ma connaissance qu'*au moment* où j'ai l'honneur de vous écrire cette édition se trouve entre les mains des élèves *d'un petit séminaire*; et parce qu'elle pourrait pénétrer ailleurs; et parce que, dans une classe composée de quinze à vingt élèves, il peut se rencontrer, du moins dans certaines maisons, quelques exemplaires de cette édition, de manière à permettre aux jeunes gens de rétablir le texte complet, ce qui me semble offrir un danger extrême; enfin parce qu'en m'absolvant du reproche de rigorisme elle montre de quoi on nourrit la jeunesse lettrée *déjà depuis longtemps*. Il s'agit de l'édition *Delalain*, 1820. Les passages supprimés ou voilés dans les éditions plus récentes de cette maison, comme des autres, se trouvent ici tout entiers.

Livre I, chap. iv, p. 10 : — *Hic puer (Pausanias) stuprum... ab Attalo passus fuerat, qui eum ebrius postea tanquam vile scortum libidini convivarum subjecit.*

Liv. IV, chap. iii (vers fin) : — *Darius soupçonne desiderium captivæ (uxoris) a consuetudine stupri ortum esse (Alexandro); et ce qui précède, comme ce qui suit.*

Livre V, chap. v (vers fin) : — *Liberos conjugisque cum*

mais très-récente; voir p. 79, 97, 111, 121, 188, 189, 201, 248, 250, 251. — Il en est de même de l'édition *Périsset*, également très-récente, quoique sans millésime; voir p. 128, 163, 165, 250, 251, 267, 327, 329, 330. — Mêmes remarques sur l'édition *Delalain*, 1849; voir, entre autres, p. 139, 161, 175, 226, 282, 344.

hospitibus stupro coire... parentes maritique patiuntur... Feminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus..... dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum ima corporum velamenta projiciunt; nec meretricum hoc dedecus, sed matronarum, etc., comme dans l'édition que j'ai analysée.

Liv. VI, chap. xiii, portrait des Amazones; leur reine vient visiter Alexandre. — Haud dubitavit fateri ad communicandos cum rege liberos se venisse, dignam ex qua ipse generaret hæredes... petere perseverabat ne se irritam spei pateretur abire. Acrior ad venerem feminæ cupido quam regis... Tredecim dies in obsequium ejus absumpti sunt, etc., etc.

Passons maintenant à Salluste. Votre Grandeur le sait mieux que personne : quand on veut prêcher la vertu, il faut en donner l'exemple. La contradiction entre les paroles et les actes jette le trouble dans l'âme de l'enfant surtout, et peut porter un coup mortel à sa foi. A moins de grâces spéciales, n'est-il pas à craindre qu'il devienne ce que sont aujourd'hui tant d'hommes élevés à la même école, et qui, à l'exemple des modèles classiques, parlent éloquemment de la vertu, à laquelle leur conduite témoigne qu'ils ne croient pas? Telle est une des raisons pour lesquelles je réclame et je publie des auteurs classiques dont la vie, non-seulement ne soit pas un démenti solennel à leurs préceptes, mais encore puisse être présentée comme la preuve irréfutable de la sincérité de leurs leçons. Aucun auteur païen n'offre cette condition essentielle, Salluste, le grave historien, le moraliste austère, pas plus que les autres.

En tête de toutes les éditions de ses ouvrages, les au-

teurs ont soin de faire connaître aux élèves ce nouveau précepteur. Il me semble que c'est le meilleur moyen de miner d'avance, dans leur esprit, les maximes de probité, d'honnêteté, de dévouement à la chose publique qu'ils entendront proclamer en paroles pompeuses par un homme dont on leur fait le portrait qu'on va lire.

L'édition *Hachette*, 1854, fournira les détails de l'examen. L'honorable professeur dont elle porte le nom s'exprime ainsi dans sa notice sur Salluste : « En haine de Milon et de Cicéron, ses ennemis personnels, il prit parti pour Clodius, et d'odieux excès signalèrent son tribunat. Deux ans après, il fut exclu du Sénat par les censeurs, à raison de ses débordements... Gouverneur (d'Afrique)... il rapporta à Rome d'immenses richesses (1). Rendu de nouveau à la vie privée, il passa le reste de ses jours au sein de la mollesse et du luxe le plus effréné... Ambitieux, cupide, haineux, débauché, passablement méprisable en somme, soit comme homme privé, soit comme homme public, Salluste ne se recommande à l'admiration que comme écrivain. »

Bien qu'en général Salluste écrive avec une certaine réserve, il laisse néanmoins tomber de sa plume des expressions, il donne des détails, nomme des choses et fait des peintures, qui, placés par des maîtres chrétiens sous les yeux d'enfants chrétiens, paraîtront peu conformes à cette maxime de l'antiquité païenne : *Maxima debetur puero reverentia*.

Catilina, chap. vii, p. 14 (medio), portrait de la jeunesse romaine : — Jamprimum juvenus... magisque

(1) Dans une autre édition, on a soin de citer le texte de Dion Cassius, qui dit : « César préposa Salluste, non au gouvernement, mais à la ruine de cette province. »

in decoris armis... *quam in scortis atque conviviiis lubricinam habebant.* — Chap. xiii, p. 18 (initio), mœurs romaines : — Quibus mihi videntur ludibrio fuisse divitiæ; quippe, quas honeste habere licebat, per *turpitudinem properabant. Sed libido stupri, ganeæ cæterisque cultus* non minor incesserat : *mulieres pudicitiam in propatulo habere*, etc. — Chap. xiv (initio et fine), p. 19, Catilina rassemble autour de lui la lie du peuple : — Quicumque *impudicus, adulter, ganeo*, manu, ventre, bona patria laceraverat... sed maxime adolescentium familiaritates appetebat... *aliis scorta præbere, aliis canes...* neque *modestiae suæ* parcere.... Juventutem quæ domum Catilinæ frequentabat *parum honeste pudicitiam* habuisse.

Chap. xv (initio), p. 20, mœurs de Catilina : — Jamprimum adolescens Catilina multa *nefanda stupra fecerat, cum virgine nobili, cum sacerdote Vestæ*, et alia hujusmodi contra jus fasque. Postremo, captus amore *Aureliæ Onestillæ*... et le reste du chapitre non moins édifiant. — Chap. xvi (initio), p. 20, Catilina débauche la jeunesse : — Juventutem... multis modis mala facinora edocebat. Ex illis, testes signatoresque falsos commodare... ubi eorum famam atque *pudorem attrixerat* majora alia imperabat. — Chap. xxiii (medio), p. 27, portrait de Q. Curius : — Erat ei cum *Fulvia, muliere nobili, stupri vetus consuetudo.* — Chap. xxiv (in fine), p. 28 : — Mulieres etiam aliquot, quæ primo *ingentes sumptus stupro corporis* toleraverant, post, ubi actas tantummodo quæstus *neque luxuriæ modum fecerat*, etc.

Chap. xxv, p. 28, mœurs de Simpronia : — In his erat Simpronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat..... saltare elegantius quam necesse est probæ... *Omnia ei cariora quam decus et pudicitia...*

*Lubidine sic accensa, ut sæpius peteret viros quam peteretur...* et le reste du chapitre, qui serait, à coup sûr, bien mieux placé dans un livre obscène que dans un ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse (1).

Sans parler des dangers pour les mœurs que présentent de pareils tableaux à des jeunes gens de quinze à dix-sept ans, Salluste me semble offrir un grave inconvénient. Votre Grandeur connaît le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*. Si, au jugement des magistrats les plus expérimentés, la fréquentation des cours d'assises est l'école où les malfaiteurs viennent apprendre la science du crime; si le récit détaillé des vols, des assassinats, des parjures, des attentats aux mœurs, est une prédication désastreuse qui enseigne aux uns à commettre le mal et à tromper l'œil de la justice; qui affaiblit dans les autres les sentiments de la pudeur naturelle : j'ose demander s'il est chrétien, s'il est sage d'envoyer une jeunesse ardente, pendant des mois entiers, à l'école de Catilina, l'un des plus hideux comme des plus habiles scélérats de l'antiquité, et de l'initier à la connaissance intime des moyens de

(1) Dans Jugurtha, même édition, p. 145 et 153, on trouve aussi les détails suivants : Jugurthæ filia Bocchi nupserat; verum ea necessitudo apud Numidas... levis ducitur, quod singuli, pro opibus quisque, *quamp plurimas uxores, denas alii, alii plures habent, sed reges eo amplius*. ... Quod carum æstumant, id semper faciant : *ament*, potent; ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant, in conviviis, dediti ventri et turpissimæ parti corporis. — L'édition *Delalain*, 1849, est plus châtiée; voir, néanmoins, p. 11, 12, 13, 14, 21, 22. — L'édition *Périsset*, 1847, change peu de chose à celle que j'ai analysée; voir p. 5, 8, 9, 10, 16, 17, 119, 126. — L'édition *Dezobry et Magdeleine*, sans millésime, mais récente, conforme à celle que j'ai analysée; p. 13, 16, 17, 23, 24, 109, 114. — L'édition *Lecoffre*, 1847, plus expurgée; voir toutefois p. 13, 15, 25, 155, 156, 162.

tout genre employés pour la perpétration de ses forfaits !

Avec le *même succès* on pourrait analyser les autres classiques en prose, tant grecs que latins, tous *dûment expurgés* ; mais le petit échantillon que je viens d'offrir des moins dangereux suffit pour donner une idée de ceux qui le sont davantage.

Il suffit encore, ce me semble, pour m'autoriser à demander si, dans les *maisons d'éducation chrétienne*, on se conforme, on s'est toujours conformé aux sages prescriptions de la plus illustre congrégation enseignante, la Compagnie de Jésus. Ses constitutions portent expressément ce qui suit : « Quant aux livres d'humanités, grecs ou latins, on s'abstiendra, autant que faire se pourra, dans les universités comme dans les collèges, d'expliquer à la jeunesse ceux dans lesquels il y aura quelque chose qui pourrait nuire aux bonnes mœurs, à moins qu'ils n'aient été purgés auparavant des *choses* et des *paroles* déshonnêtes (1). »

Les passages rapportés ci-dessus sont-ils bien *a rebus et verbis inhonestis expurgati* ?...

Notons que les écoliers des collèges actuels ont huit, dix, quatorze, dix-huit ans, tandis que ceux des anciens collèges et des universités en avaient vingt-cinq et trente (2) ; que les premiers ont entre les mains les ouvrages païens, et que les autres ne les possédaient pas.

A demain les poètes.

(1) Quod attinet ad libros humaniorum litterarum latinos vel græcos, abstineatur in universitatibus quoque, quemadmodum in collegiis, quoad ejus fieri poterit, ab eis juventuti prælegendis, in quibus aliquid quod bonis moribus nocere queat ; nisi prius a rebus et verbis inhonestis purgati sint. (*Const.*, p. IV, c. xiv, n. 2.)

(2) *Organisat. de l'enseign., etc., dans l'Université de Paris, passim.*

## VI

Nevers, 18 mai 1852.

Monseigneur,

Plus encore que les prosateurs, les poètes païens ont parlé de l'abondance de leur cœur. Or, tout le monde sait ce qu'était le cœur humain, et surtout le cœur des poètes, dans la paganisme. Par respect pour Votre Grandeur, pour moi, pour *le siècle qui nous regarde*, vous me permettrez donc de ne pas ouvrir les uns après les autres ces sépulcres blanchis, d'où s'exhale toujours l'odeur de mort qui tua l'âme du jeune Augustin, et qui, hélas ! en a tué bien d'autres. Il suffirait de dire qu'au lieu d'imiter les historiens et les orateurs, qui quelquefois flétrissent le mal, les poètes l'ont chanté.

La nécessité de ma cause m'oblige, néanmoins, à une exception en *favor* de Virgile. Il passe pour le plus chaste des poètes latins ; il est mis généralement, et sans suppression, entre les mains de tous les élèves des collèges, des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. L'Université se flatte d'avoir tellement *expurgé*, dans ces dernières années, les livres classiques, que ses éditions ne laissent plus rien à désirer. Je choisis donc l'édition donnée par M. Quicherat ; *Hachette*, 1843. Les autres éditions ne diffèrent de celle-ci que par de plus amples explications dans les notes.

Or, pour les notes, il faut voir le Virgile classique *cum notis Abrami*, le plus répandu de tous.

En effet, les notes *Abrami* se trouvent encore, à l'heure qu'il est, dans presque toutes les éditions de Virgile à l'usage des élèves. Je citerai, entre autres, les catalogues et éditions : *Belin-Mandar*, 1844 ; *Dela-lain*, 1845-46 ; *Maire-Nyon*, 1847-48 ; *Eugène Belin*, 1849 ; *Lecoffre*, 1851, etc. Les annotations de M. Quicherat diffèrent de celles d'Abram, et sont *inoffensives* ; mais le texte de Virgile est le même.

Avant tout examen, et au risque de passer pour janséniste, ou même quelque chose de plus, je me permets de demander comment il se fait qu'on mette indistinctement entre les mains de jeunes chrétiens, pour l'admirer et s'en nourrir pendant plusieurs années, un auteur dont la lecture causa de si justes et de si amers regrets au saint évêque d'Hippone ; un auteur que Bossuet appelle un *bon épicurien*, et dont on peut dire ce que Sénèque lui-même disait d'Homère : *Quid ex eis metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat* ? Ma question paraîtra peut-être un peu moins étrange lorsque nous aurons étudié l'ami d'Horace et le favori d'Auguste.

## 2<sup>e</sup> ÉGLOGUE.

Bien que l'on cherche, dans les titres, à donner le change aux élèves sur le but de cette églogue qui fait allusion aux infamies des païens, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne s'y méprennent point, et que, vers quinze ou seize ans, ils savent fort bien quel usage faire d'expressions telles que celle-ci :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim,

*Delicias domini.* (Vers 1, 2.)

O *crudelis* Alexi... nil nostri *miserere*,

*Mori* me denique coges...

O formose puer... (Vers 6, 7, 17.)

Te Corydon, o Alexi; trahit sua quemque *voluptas*. (Vers 65.)  
Me tamen *urit* amor : quis enim *modus* adsit *amori* ! (Vers 68.)

### 3<sup>e</sup> ÉGLOGUE.

Infelix ô semper oves, pecus ! Ipse *Næram*  
Dum *fovet* ac ne me sibi præferat illa veretur. (Vers 3, 4.)  
Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis,  
Et quo, sed faciles nymphæ risere, sacello. (Vers 8, 9.)

Si l'élève n'est pas encore assez fin pour deviner cette réticence, il n'a qu'à consulter *notas Abrami* : novimus qui te *corruperint* et ad *flagitium* pellexerint : hircis vestram *turpitudinem* indicantibus : *nymphæ* non vindicarunt *sacellum* vestro *flagitio* violatum, quia sunt *faciles*, *mites* et *exorabiles*.

Le reste de l'églogue est consacré aux amants et aux amantes :

Malo me Galatea petit, *lasciva* puella, etc. (Vers 64.)  
Parta meæ *Veneri* sunt munera. (Vers 68.)  
At mihi sese offert ultro, *meus ignis*, Amyntas. (Vers 66.)  
*Phillida* amo ante alias : nam me discedere *flevit*. (Vers 78.)  
Dulce... mihi solus Amyntas. (Vers 83.)

Voir les différentes notes pour plus de clarté. Ainsi, pour la 4<sup>e</sup> églogue, vers 61, 63.

### 6<sup>e</sup> ÉGLOGUE.

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,  
Pasiphaen, nivei solatur *amore jurenci*...  
At non tam *turpes* pecudum tamen ulla secuta est  
*Concubitus*, etc. (A v. 43 ad 60.)

Nous joindrons de suite ici les vers de l'Énéide qui ont rapport au même sujet et auxquels on renvoie l'élève pour plus de clarté.

Hic crudelis amor tauri, suppositaque furto  
Pasiphae, mixtumque genus, pro'esque biformis  
Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandæ.  
(V. 24 et seq. du VI<sup>e</sup> liv.)

(Notæ Abrami, Æn., liv. VI, v. 24.)

Pasiphae, Solis filia, crudeli *avrois* vulnere sauciata, *tauro* quem esse eum *deperit* et *supposita* fuit per furtum... *intens* in *vaccæ lignæ simulacro*, et ita *mixtum* fuit *genus* humanum cum natura belluina; natus inde Minotaurus, cujus productio fuit effectus et monumentum amoris illius nefarii.

Voir, de plus, les notes du même aux vers 47, 49, 53, 56 de la 6<sup>e</sup> églogue. Quelle horreur !

7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> ÉGLOGUES.

Ces trois églogues ne sont consacrées qu'à l'amour, aux amants, aux amantes et aux amourettes; la 10<sup>e</sup> ne renferme pas moins de treize à quatorze fois les mots *amor* ou *furor* et vous offre sur la fin (vers 69) ce vers, qui en est toute la morale :

*Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.*

GÉORGIQUES. — LIVRE III.

Je me borne à citer : il s'agit de la génération des animaux.

*Ætas Lucinam, justosque pati hymenæos;  
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos;  
Cætera nec sceleræ habilis...*

*Interca, superat gregibus dum læta juvenus  
Solve mares : mitte in Venerem pecuaria primus,  
Atque aliam et alia generando suffice prolem.*

(V. 60 ad 65.)

*Conjugis adventu perniz Saturnus...*

(V. 93.)

*Frigidus in Venerem senior, frustra que laborem  
Ingratum trahit ; et si quando ad prælia ventum est.  
... Incassum furit...*

(V. 97 ad 100.)

*Impendunt curas... distendere...*

*Quem legere ducem et pecori dixere maritum :*

*Atque ubi concubitus primos jam nota voluptas  
Sollicitat... etc.  
Hoc faciant, nimio ne luxu obtusior usus  
Sit genitali arvo, et sulcos obliet inertes,  
Sed rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.*

(V. 124 ad 138.)

*Utrique videndo femina. .  
Dulcibus illa quidem illecebris, et sæpe superbos  
... Subigit decernere amantes... etc.*

(V. 215 et seq.)

*Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque  
... In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.*

(V. 242, 244.)

*Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem  
Durus amor... etc.*

(V. 258 et seq.)

(Notæ Abrami.)

*Ætas coundi et pariendi...  
Lucina, præest parui... Bes-  
tiarum coitus et partus... Ætas  
non apta generationi.*

*Dum sunt in flore ætatis per-  
mitte ut tauri coeant cum vac-  
eis.*

*Per generationem alia pro-  
les ex aia restauretur.*

*Saturnus equi forma latet ut  
cum Phyllire, etc. (Vid. not.)*

*Inutilis ad coitum et in eo  
frustra intendit laborem steri-  
lem.*

*Ignis crepat quidem, at, sta-  
tim extinctus, evanescit.*

(Notæ Abrami.)

*Ne luxu, id est : obesitate et  
pinguedine.*

*Arvo, id est : utero.*

*Recondat : claudat meatus.*

*Voir cette explication dans  
tous les Virgile annotés...*

*Quia femina dum videtur amo-  
rem taurorum excitat... eosque  
inflammat et exurit.*

*Inflammanur amore furioso.  
Omnia animalia eodem amoris  
igne inflammanur.*

*Leander... ad Heronem na-  
tatu ire consueverat per fretum  
Hellespont. Amor ossa et me-  
dullas vehementer calefacit.*

## GÉORGIQUES. — LIVRE IV.

Illum adeo placuisse ap'bus mirabere morem  
 Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes  
 In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt.  
 (V. 497 et seq.)

Nec vacant coitui nec ener-  
 vant corpus libidine, nec partu-  
 bus enituntur.

Plus loin (vers 545) c'est une nymphe qui raconte :

*Vulcani Martisque dolos et dulcia furta :  
 Atque Chao densos Divum numerabat amores.*

Puis vous lirez en remarques : *Mars Venerem adama-  
 vit ; Sol adulterium Veneris cum Marte detexit ; Vulcanus,  
 maritus Veneris, Martem et Venerem irretiit*, etc.

Du vers 450 au vers 550 sont racontées, en bons termes, sans doute, les amours d'Orphée et d'Eurydice, mais avec une foule de détails et de notes dont se passeraient fort bien les jeunes gens.

## ÉNÉIDE. — LIVRE I<sup>er</sup>.

Il n'est pas moins difficile de voir l'utilité pour l'éducation morale de la jeunesse des vers suivants :

Vers 72 ou 75 (selon les éditions), Junon dit à Éole :

*Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphæ  
 Quarum, quæ forma pulcherrima, Deiopeiam  
 Connubio jungam stabili, propriamque dicabo :  
 Omnes ut tecum meritis pro talibus annos  
 Exigat, et pulchra faciat te prole parentem.*

Vers 685 ou 689, Vénus déguise Cupidon et l'envoie à Didon :

*Ut cum te gremio accipiet lætissima Dido...  
 Quum dabit amplexus, atque oscula dulcia figet  
 Occultum inspires ignem, fallasque veneno, etc.*

Vers 712 ou 716 et seq., Cupidon est sur les genoux de Didon :

(Phœnissa) *Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo :*

..... *Hæc oculis, hæc pectore toto*

*Hæret et interdum gremio foret, etc.*

#### ÉNÉIDE. — LIVRE IV.

Ce livre tout entier est consacré aux amours de Didon et d'Énée; il est rempli de peintures ou d'allusions lascives. Nous nous bornerons à une citation : Énée et Didon sont à la chasse; les déesses ont juré de les marier en cette occasion. En effet, lorsqu'ils sont au milieu des campagnes et des bois, une grêle affreuse survient, chacun cherche un abri; or,

*Speluncam Dido, dux et trojanus, eandem*

*Deveniunt : prima et Tellus et pronuba Juno*

*Dant signum : fulsero ignes et conscius æther*

*Connubii, summoque ulularunt vertice nymphæ, etc.*

On ne manque pas de dire aux élèves que ce livre est un des plus beaux et des plus parfaits sous le rapport poétique, ou du moins ils trouvent ce renseignement dans les traités de littérature.

Nous avons mentionné, à la 6<sup>e</sup> églogue, l'histoire du Minotaure, racontée au livre VI de l'*Énéide*. (*Vide suprâ.*)

#### ÉNÉIDE. — LIVRE VII.

*Sola domum et tantas servabat filia sedes,*

*Jam matura viro, jam plenis nubilis annis, etc. (Vers 52.)*

*Collis Aventini sylva, quem Rhea sacerdos*

*Furtivum partu sub luminis edidit auras*

*Mixta Deo mulier, etc. (Vers 664; voir la note.)*

#### ÉNÉIDE. — LIVRE VIII.

Vénus tâche de se réconcilier avec Vulcain, auquel elle a été infidèle, vers 387 et suiv.

*Dixerat et niveis hinc atque hinc diva lacertis*

*Cunctantem amplexu molli foret : ille repente*

*Accepit solitam flammam, notusque medullas*

*Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit, etc.*

Vulcain est vaincu, et vers 405 :

....., ..... Ea verba locutus,  
*Optatos dedit amplexus, placidumque petivit,*  
*Conjugis infusus gremio, per membra soporem.*

ÉNÉIDE. — LIVRE XI.

Tarchon reproche à ses soldats leur lâcheté, et ajoute, vers 736 :

*At non in Venerem segnes, nocturnaque bella...*

ÉNÉIDE. — LIVRE XII.

Vers 140 :

..... Hunc illi rex ætheris altus honorem  
*Jupiter crepta pro virginitate sacravit...*  
..... Quæcunque Latina  
*Magnanimi Jovis ingratum ascendere cubile, etc., etc.*

Ici encore j'ose demander si tous ces passages sont suffisamment *a rebus et verbis inhonestis expurgati* (1)...

Au reste, que deux choses soient bien entendues : la première qu'en accomplissant la pénible tâche à laquelle je mets fin, je n'ai pas voulu contester le mérite littéraire des auteurs païens ; mon unique but a été de signaler les dangers *moraux* que présente à la jeunesse l'étude de leurs ouvrages. La seconde, que je n'ai pas voulu *condamner* tant de maîtres saints et dévoués qui ne se sont point fait scrupule d'élever la jeunesse avec ces livres prétendus expurgés. Je ne fais le procès à personne : je constate un fait ; et je suis convaincu en même temps que, par l'effet de l'habitude, de la routine, ces passages, ces livres dangereux, ne paraissaient pas tels aux maîtres

(1) Je n'ai rien dit des classiques grecs, et d'Illomère en particulier, le plus admiré de tous. On peut voir à la fin de ce volume, note 3, quelques *Observations sur l'Iliade et l'Odyssée*.

de la jeunesse; et, s'ils ne paraissaient pas tels, c'est que, depuis la Renaissance, une erreur funeste a dominé le monde lettré. Cette erreur est que le beau se trouve exclusivement dans le paganisme, et qu'il faut, *coûte que coûte*, l'y aller chercher.

C'est la même erreur qui a fait déformer, mutiler nos antiques et admirables cathédrales : on est revenu de cette erreur. Personne qui osât soutenir aujourd'hui que l'architecture de Sainte-Croix d'Orléans, par exemple, est barbare. C'était cependant ce qu'on soutenait il y a moins d'un siècle. Eh bien ! de même qu'il y a dans le christianisme un art sublime, de même il y a une littérature chrétienne non moins sublime. Cette littérature est délaissée, méprisée depuis la Renaissance; et c'est le mépris qu'on en fait qui a conduit tant de maîtres chrétiens, qui les a habitués à considérer d'abord comme une *nécessité* funeste, puis comme une chose toute naturelle, l'étude des auteurs païens.

Daignez agréer, etc.

---

## VII

Nevers, le 18 mai 1852.

Monseigneur,

En lisant une des dernières phrases de ma dernière lettre, plusieurs personnes auront dit : « Ces dangers sont

moins grands qu'on ne pense. Les enfants expliquent ces choses sans les comprendre, ou du moins sans y faire attention. »

Personne plus que moi ne désire qu'il en soit ainsi ; je le crois même pour un certain nombre d'enfants. S'il en était autrement, si tous les enfants étaient corrompus par ces études, la société n'aurait pas subsisté cinquante ans après la Renaissance. Mais cela peut-il être affirmé de tous ? La précocité intelligente du mal n'a-t-elle pas rendu proverbiale cette parole qu'on trouve sur les lèvres de quiconque a vu de près la jeunesse de nos jours : *Il n'y a plus d'enfants !* Quand donc ce système d'éducation ne perdrait qu'une âme sur cent, ne devrait-on pas y renoncer, ou du moins le modifier considérablement ? Admettons encore que la jeunesse actuelle ne soit pas plus *avancée* qu'on ne l'était il y a soixante ans, il faut bien reconnaître que l'homme est toujours fils d'Adam ; que son cœur est porté au mal dès l'enfance, et qu'il n'est pas sans danger d'approcher le tison d'une matière inflammable. Enfin, on avoue que, sous le rapport *politique*, les études païennes ont eu une grande influence ; par quel prodige seraient-elles neutres sous le rapport moral ? En droit, il y a au moins présomption de danger.

En fait, on doit, ce me semble, distinguer le danger immédiat et le danger médiat ou éloigné. Le premier consiste dans l'éveil donné immédiatement à la pensée du mal, dans la perte ou l'altération actuelle de l'innocence. Afin de prouver qu'il est réel à l'égard d'un nombre *indéterminé* de jeunes gens, je ne citerai pas l'exemple de saint Augustin, que Votre Grandeur connaît mieux que moi, ni les autres du même genre qu'on pourrait apporter. Elle me permettra de lui mettre sous les yeux la

lettre d'un prêtre respectable , actuellement professeur dans un petit séminaire.

« J'avoue, dit cet ecclésiastique , qui n'est plus un jeune homme, qu'*autrefois* les classiques latins expurgés pouvaient peut-être, *tels qu'ils sont*, être remis sans danger entre les mains des élèves, que l'éducation première et l'innocence des mœurs mettaient à l'abri de *bien des misères*. Mais les temps sont bien changés ! Pour qui-conque connaît la *corruption des mœurs et le défaut complet d'éducation première dans la plupart des enfants d'aujourd'hui*, il n'y a pas le moindre doute que cette *correction* n'est plus suffisante.

« De longues années passées dans le professorat nous ont mis à même d'en faire la triste et cruelle expérience ; et, si quelqu'un croyait pouvoir contester le fait, nous ne craindrions pas de dire qu'il n'aime pas l'enfance, ou qu'il ne connaît pas la précoce intelligence du mal par laquelle elle se distingue aujourd'hui. Au reste, nous n'hésitons pas à dire qu'un professeur qui se respecte et qui respecte l'enfant ne pourra s'empêcher de rougir quand il aura à expliquer, de mot à mot, certains passages des auteurs classiques les moins dangereux ; et nous doutons fort qu'un père de famille honnête consentît à les faire lire à son fils ; à plus forte raison lui répugnerait-il de le voir exercer son intelligence à comprendre dans une langue étrangère des choses qu'il ne lui permettrait pas d'exprimer dans la sienne, et qu'il ne devrait même pas soupçonner (1). »

A ces réflexions pleines de sens, j'ose ajouter un fait qui date de quelques jours à peine. Un père de famille,

(1) N..., 30 avril 1852.

étant venu me voir, me parle de la grande question du paganisme classique. « Voilà, lui dis-je en ouvrant certain auteur profane, ce que l'on fait étudier à vos enfants. — Et ce que l'on m'a fait étudier à moi-même. — Eh bien ! que pensez-vous du système ? — En quatrième, on nous faisait expliquer les églogues de Virgile ; je ne comprenais pas le sens dangereux caché dans les vers harmonieux du poète ; *mais un camarade me le fit comprendre...* Ce qui m'est arrivé il y a trente ans peut arriver à d'autres, surtout aujourd'hui : nous sommes fous de laisser mettre de pareils livres entre les mains de nos enfants. »

Voilà pour le danger immédiat.

Quant aux dangers médiats, c'est-à-dire dont on ne s'apercevra que plus tard, ils me paraissent plus réels encore et plus graves que les premiers. Suivant la belle pensée de Votre Grandeur, la société est le thermomètre de l'éducation. Pour apprécier la nature bonne ou mauvaise de l'éducation et l'influence des ouvrages qui lui servent de base, cherchons à préciser les caractères saillants de la société, aujourd'hui et *depuis longtemps déjà*. On peut les réduire à trois : l'esprit d'orgueil, l'esprit de volupté, et l'affaiblissement de l'esprit chrétien.

L'esprit d'orgueil n'est, hélas ! que trop évident. Il se manifeste chaque jour, en toutes choses, dans toutes les classes de la société, et, jusqu'à ces dernières années, dans les classes lettrées beaucoup plus que dans les autres. Leur histoire depuis longtemps ne semble être que l'histoire du mépris de l'autorité, à commencer par celle de Dieu et de l'Église. Or, quelle autre portion de la société a étudié plus assidûment les classiques païens ? Qui les a plus vantés ? Qui a bu aussi abondamment l'esprit

*de la Renaissance, cet esprit qui était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge? Qui a fréquenté le plus longtemps cette école de la Renaissance, qui ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté (1)?*

L'esprit de volupté. Le plus de jouissances possible, par tous les moyens possibles : n'est-ce pas l'abrégé du Décalogue de notre siècle, et, sauf quelque différence, du dix-huitième et du dix-septième siècle? Je crois aux affaires, aux arts, à l'industrie, aux emplois, pour avoir de l'argent, et je crois à l'argent pour avoir du plaisir : n'est-ce pas le Symbole de la plupart des hommes de notre époque? D'où leur est venu cet amour effréné du plaisir, cet entraînement fougueux vers les voluptés? Rappelons-nous que l'éducation c'est l'homme, et voyons quelle part lui revient dans ce caractère incontestable de la société actuelle. Il y a trois cents ans qu'une voix très-éloquente et très-autorisée rendait le paganisme classique responsable du mal dont l'immensité nous désole aujourd'hui, et qui alors commençait à prendre des proportions alarmantes.

« Voulez-vous sauver votre république? s'écriait un Nonce du pape, le célèbre P. Possevin : portez sans délai la cognée à la racine du mal ; bannissez de vos écoles les auteurs païens, qui, sous le vain prétexte d'enseigner à vos enfants la belle langue latine, leur apprennent la langue de l'enfer. Les voyez-vous ! à peine sortis de l'enfance, ils se livrent à l'étude de la médecine ou du droit.

(1) *Débats*, 30 avril 1852.

ou au commerce, et ils oublient bientôt le peu de latin qu'ils ont appris. *Mais, ce qu'ils n'oublient pas, ce sont les faits, les maximes impures qu'ils ont lus dans les auteurs profanes et qu'ils ont appris par cœur. Ces souvenirs leur restent tellement gravés dans la mémoire, que toute leur vie ils aiment mieux lire et entendre des choses vaines et déshonnêtes que des choses utiles et honnêtes. Semblables à des estomacs malades, ils rejettent sur-le-champ les salutaires enseignements de la parole de Dieu, et les sermons et les exhortations religieuses qu'on vient leur adresser plus tard (1). »*

L'affaiblissement général de l'esprit chrétien. Le double mal que je viens de signaler est un mal positif; le paganisme classique me semble en produire un autre plus grand encore, bien qu'il soit négatif. *Il ne fait pas mourir, je le veux, mais il empêche de vivre.* Nourrir d'idées païennes des enfants chrétiens destinés à vivre dans une société chrétienne, n'est-ce pas là, suivant le mot de Napoléon, une *gaucherie* inexplicable? Le résultat infail-

(1) Pertanto, benedette anime, se volete che la repubblica vostra si rinnuovi, che fiorisca più che mai, che si stabilisca, che ad un tempo serva d'esempio alle maggiori repubbliche, e governi del mondo, ponete senza dilazione a questa radice la scure, diradicando e sbarbando l'effetto delle scuole, l'abuso della lettura de' libri disonesti ed empi, i quali sotto pretesto d'insegnare lo stile latino (come se fossero ben necessari al mondo, e si videssero molti Ciceroni o Virgili) insegnano la lingua del inferno a coloro i quali usciti dall'età giovanile, o poco dappoi, si danno agli studii di legge o di medicina, o vanno a traffici o alle botteghe dove si scordano sì di quelle poche parole latine, ma non già di quelle sporchezze, le quali restano in modo impresse tutta la vita negli animi loro, che più volentieri poi il tempo di tutta la vita loro, leggono e odono materie vane e disonestissime che utili ed oneste, e come guasti stomachi, vomitan subito ciò che odono della parola divina ragion. (P. 2.) — Voir, sur le même sujet, note 3, un extrait du *Correspondant*.

libre est de récolter dans la société ce qu'on a semé au collège. Au collège, vous semez de l'ivraie : dans la société vous récolterez de l'ivraie. Vous aurez des générations *moralement* faibles et étiolées. L'indifférence en matière de religion, l'absence de remords, l'altération même du sens moral, le dessèchement du cœur, l'affaiblissement de tous les nobles instincts de dévouement religieux et d'esprit de sacrifice, seront les conséquences inévitables de cette éducation anormale et anormale.

Faut-il rappeler ici les sophismes et les blasphèmes qui viennent d'étonner l'Europe, mais qui montrent dans une effrayante lumière ces fruits de l'enseignement païen qu'on s'obstine à imposer à la jeunesse ? Oui, le funeste engouement qui depuis trois siècles pousse la société hors des voies de la civilisation chrétienne devait aboutir à croire et à proclamer qu'il y a *une morale indépendante de la religion ; que cette morale a été connue et pratiquée par l'antiquité ; qu'elle suffit au bonheur, à la gloire, au progrès de l'humanité ; que la civilisation moderne, fille de la Renaissance, ne doit rien ou presque rien au christianisme ; que la pratique des vertus évangéliques est quelque chose de surhumain, à quoi ne peuvent prétendre le commun des hommes ; que vivre comme les païens, c'est avoir les vertus laïques, les seules nécessaires* (1).

A force de zèle, de pratiques et d'industries religieuses, on combat, dans les petits séminaires et les maisons d'éducation chrétienne, le développement naturel de cette funeste tendance. Est-ce toujours avec succès ? j'aime à le croire. Toutefois, n'est-il pas permis de s'é-

(1) *Débats*, 30 avril.

tonner de tant de défections affligeantes, de tant d'inconstance dans la conduite, du peu de courage et de générosité chrétienne qu'on rencontre trop souvent dans les élèves de ces établissements privilégiés? N'est-il pas permis de dire que la sève de la foi manque à ces jeunes plantes? Et où l'auraient-elles puisée? dans la famille? Hélas! non. Dans la société, qui les a reçues au sortir de leurs études? Moins encore. Dans leurs études elles-mêmes? Elles furent presque exclusivement faites dans des auteurs païens. « Or, dit ici un homme qui n'est pas suspect, ne nous y trompons pas, ce n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un *esprit religieux de quelque valeur*. Celui-ci ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement où la loi divine se trouve comme *infusée*. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir (1). »

A quoi donc aboutit le système actuel, tout amélioré qu'il soit par l'esprit religieux et les pratiques religieuses des maisons chrétiennes? A donner, je ne dis pas une *piété sans foi*, mais *plutôt de la piété que de la foi*. Et pourtant la foi, la foi vigoureuse des premiers siècles et du moyen âge, voilà le vrai, voilà le grand besoin du monde actuel.

Demain j'examinerai les auteurs classiques sous un nouveau point de vue.

Daignez agréer, etc.

---

(1) M. Kératry, *Discours*, etc.

## VIII

Nevers, le 19 mai 1852.

Monseigneur,

J'aime à vous rappeler ce que vous avez dit, d'accord en cela avec tous les vrais philosophes, que *l'éducation exerce une influence décisive sur les familles et sur les sociétés* ; je rappelle aussi cette parole non moins vraie qu'il existe *entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût une correspondance intime et mystérieuse* (1). Cela veut dire, en termes fort clairs, que tout auteur, historien ou poète, étudié longtemps et avec admiration, devient un *philosophe* (2).

Votre Grandeur me permettra de lui en citer un exemple entre mille. Érasme, arrivé en Angleterre, inspire au chancelier Morus son enthousiasme pour Platon. Sur les pas du philosophe grec, Thomas Morus se livre à la recherche de la *sagesse*, et aboutit à une république imaginaire. « *Égaré par les effusions d'une âme noble et les entraînements d'un esprit généreux, il arrive, comme Platon, au partage égal des biens, et énonce, sous le voile de l'allégorie, les doctrines les plus nouvelles et les moins praticables. Singulières contradictions de l'esprit humain ! L'homme qui acceptait ainsi les rêveries et les cr-*

(1) *Débats*, 30 avril.

(2) Voir préface des homélies de saint Grégoire le Grand dans la *Bibliothèque des classiques chrétiens*.

reurs de Platon; qui, dans l'*enthousiasme de la philosophie*, se laissait *égarer à des hardiesses politiques et sociales si dangereuses*; qui, mieux inspiré, prêche la tolérance et la modération; le même homme, catholique inflexible, résistera aux réformes violentes de Henri VIII; refusera de prêter le serment de suprématie, et scellera sa foi de son sang : *nouvelle preuve de l'empire que prenait sur les plus fermes esprits cette antiquité qui s'emparrait de ceux mêmes qui en eussent le plus résolûment combattu les conséquences, s'ils les avaient prévues (1) ! »*

Cette influence reconnue, je crois pouvoir signaler, dans l'étude assidue et enthousiaste des auteurs païens comme on la pratique depuis longtemps, un nouveau danger dont les scènes horribles de la Révolution française et les scènes non moins horribles que nous préparait naguère le socialisme ne permettent de révoquer en doute ni la réalité ni la gravité.

Au point de vue social, qu'est-ce que l'histoire de Catilina, par Salluste? que sont la plupart des harangues contenues dans les *Conciones*?

L'histoire de Catilina n'est autre chose que l'histoire des conspirateurs, des clubs et des sociétés secrètes de l'époque romaine et de la nôtre.

Même personnel : des jeunes gens désœuvrés, perdus de dettes et de débauches; mécontents de l'ordre établi; rongés de haine et de jalousie contre tout ce qui possède la fortune, le pouvoir ou les dignités; contre tous les hommes qui dépassent leur niveau; inventant, pour les rendre plus odieux encore, des griefs imaginaires qu'ils ajoutent aux torts réels.

(1) *Histoire de la Renaissance*, etc., t. I, p. 79.

Même but : le renversement de l'ordre social pour arriver à la satisfaction de leurs passions honteuses et féroces.

Mêmes moyens : des serments, de ténébreuses orgies, où ils concertent leurs plans, forment leurs résolutions, s'animent au vol, à l'incendie, au meurtre, par des discours tels que nos orateurs de clubs et de sociétés secrètes n'ont qu'à les copier mot à mot pour faire des à-propos du plus grand effet. Je citerai, entre autres, celui de Pison, chap. xx. On ne sait si c'est dans la Rome des Césars que ce discours fut prononcé, il y a deux mille ans, par un des complices de Catilina : ou bien l'année dernière, à Paris, par Ledru-Rollin, ou dans la Rome chrétienne, par Mazzini.

Mais, dit-on, c'est admirablement écrit ! — Pour les lecteurs de ce temps-ci, formés au goût littéraire par l'Université, les *Mystères de Paris* paraissent écrits d'un style admirable. Serait-ce une raison d'en faire un livre classique ?

Mais c'est de l'histoire ! — C'est aussi de l'immoralité, de l'immoralité sociale ; et, dans le temps où nous vivons, de la plus dangereuse espèce.

Il faut donc supprimer l'histoire ? — Il y a temps pour tout, mesure à tout. Faites étudier l'histoire quand vous voudrez, dans la mesure que vous voudrez, lorsque l'histoire ne sera ni un danger pour la jeunesse, ni une menace pour la société. Histoire, littérature, éloquence, poésie païenne, tant que vous en voudrez, *dum mores sint in tuto*.

Parlons maintenant des *Conciones*. — « L'ancienne Rome et ses historiens étaient le sujet habituel des études de Machiavel... Il lisait Tite-Live, la pensée fixée sur Flo-

rence... Il trouvait naturellement dans Tite-Live les formules de ses principes... Il était surtout attentif à chercher dans l'histoire romaine les enseignements de détail qui pussent maintenir la prospérité intérieure de Florence et assurer sa sécurité extérieure... Machiavel n'aspirait-il pas plus haut? La liberté individuelle des différents États de l'Italie est-elle le but unique qu'il se propose? Non, l'auteur du *Prince*, l'auteur des *Discours* et des *Entretiens* a une autre et grande pensée : la liberté, pour lui, n'est que la préparation et le chemin à l'UNITÉ DE L'ITALIE. Cette idée, éparse dans les écrits de Machiavel, et qui y éclate à chaque instant, quoiqu'elle n'y soit nulle part clairement indiquée, en est l'âme et l'inspiration continuelle (·). »

Si les gouvernements italiens ignorent la cause première des révolutions dont ce pays a été récemment le théâtre; s'ils ne savent pas quel est le fondateur et le chef de cette école de *centralisateurs monarchistes* ou d'*unitaires démocrates*, dont Mazzini et Gioberti ont été, dans ces derniers temps, les représentants; qu'ils considèrent quelle a été, depuis trois siècles, l'influence des écrits de Machiavel sur l'Italie, et l'influence de l'antiquité sur Machiavel. Dans cette double influence est le secret de la désaffection et de l'ingratitude des peuples à l'égard de la papauté; le secret de cette vanité insensée des Italiens qui dictait à Gioberti son livre *del Primato dell' Italia*; qui inspirait à Mazzini la pensée du rétablissement de la république romaine, à laquelle un Brutus de bas étage préluait par l'assassinat du ministre de Pie IX.

(1) *Histoire de la Renaissance*, t. I, p. 34, 45.

Mais ce que je trouve de plus digne d'attention, c'est ce mot de l'historien : *Machiavel lisait Tite-Live les yeux fixés sur Florence*. Ce mot est encore d'une vérité vivante ; toute proportion gardée, le rhétoricien d'aujourd'hui lit Tite-Live les yeux fixés sur Florence ; dans sa pensée, il fait des applications à son pays, jusqu'à ce que, devenu homme d'État, législateur, journaliste, il les fasse en réalité : cette lettre en fournira la preuve. En attendant, voyons de quelle nature sont les idées, les dispositions, les sentiments renfermés dans les *Conciones*.

Comme moi vous avez lu, Monseigneur, bien des sentences de condamnations rendues par nos tribunaux et ainsi motivées : *Attendu qu'un tel est atteint et convaincu de s'être rendu coupable d'excitation au mépris du gouvernement, à la spoliation, au meurtre, à la haine contre une classe de citoyens, ou à la haine des citoyens les uns contre les autres, condamne, etc.* Je doute qu'aucune de ces condamnations ait été mieux méritée que par le nouveau classique dont je vais donner une rapide analyse.

Cette assertion peut se formuler ainsi : Étant donné le problème suivant : — *Comment former le plus sûrement possible des tribuns révolutionnaires, des orateurs de clubs et de sociétés secrètes ?* j'ose soutenir qu'un des meilleurs moyens de le résoudre, c'est l'étude admirative faite par des jeunes gens de dix-huit à vingt ans du livre classique appelé *Conciones*.

Rien n'y manque : ni la soif de la propriété, ni le mépris des droits acquis, ni la haine de toute supériorité, ni la glorification du suicide qui soustrait le coupable à la justice des hommes, ni la négation des peines éternelles dont la pensée pourrait inquiéter sa conscience :

tout cela dans le style le plus chaud et le mieux émaillé des plus belles figures de rhétorique.

J'ai hâte d'arriver aux preuves. L'édition *Delalain*, 1848, me sert de base. L'honorable inspecteur de l'Université qui a fait le recueil a soin de mettre en tête de chaque harangue des sommaires où Votre Grandeur, j'en ai la certitude, trouvera plus d'une idée dangereuse.

*Verba Tulliae ad L. Tarquinium, maritum suum*, p. 5. — Voici, pour exemple d'éloquence, une femme qui a tué son mari, qui a tué sa sœur, et qui, remariée, exhorte son nouveau mari à s'emparer du trône. Le choix n'est-il pas heureux, et surtout n'est-il pas moral?

*Lucretiae querela de Sert. Tarquinio*, p. 6. — Que penser d'un pareil sujet au point de vue de l'éducation de jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans? Pour répondre, il suffit de citer sans traduire. — *Vestigia viri alieni, Collatine, in lecto sunt tuo. Caeterum corpus est tantum violatum, animus insons : mors testis erit.*

*Verba M. Horatii Barbatii adversus decemviros*, p. 18. — Ici commence la longue série d'accusations, de déclamations, d'excitations à la haine et à la révolte contre l'autorité, dont les *Conciones* forment, avec le *Moniteur* de 1792 à 1795, la collection la plus complète. Jusqu'à la page 24, même sujet, entremêlé du meurtre de Virginie par son père.

*Oratio C. Canuleii ad plebem*, p. 29. — Ici je me contenterai d'indiquer les sommaires; ils suffisent pour apprécier les conséquences sociales de pareilles idées, présentées à des jeunes gens comme sujet d'étude, et, quant à la forme au moins, comme sujet d'admiration. — « Tribun excitant le peuple contre les patriciens; d'abord, modération affectée, et bientôt aigreur, emportements,

mordantes hyperboles. — Exorde tiré de la personne de l'adversaire ; la conduite des patriciens en cette occasion est une nouvelle preuve de leur mépris et de leur haine pour le peuple. — Proposition du sujet. 1° Les lois qu'il veut faire adopter sont raisonnables ; 2° l'opposition des patriciens est injuste et montre leur orgueil. — Il est juste d'admettre les plébéiens au consulat. 1° Exemples d'étrangers et d'esclaves reçus dans la ville et dans le Sénat ; 2° conséquence de cette majeure : à plus forte raison doit-on admettre des citoyens romains, ou l'on veut outrager le peuple. — Liberté des mariages ; c'est une injustice criante et un outrage insupportable, que de faire une loi pour interdire ce qui devrait être permis, ou tout au plus empêché par des arrangements particuliers dans chaque famille. — Pêroraison vigoureuse : 1° réclamation des droits du peuple contre la violence des patriciens ; 2° encouragement à la révolte et provocations contre les patriciens ; 3° conclusion ferme. »

La voici : c'est le refus du service militaire, comme chez nous, en 1829, c'était le refus de l'impôt, parce que les *consuls de la Restauration* ne voulaient pas faire droit aux justes réclamations du peuple, qui, comme celui de Rome, demandait la *liberté* et l'*égalité* : Itaque ad bella... consules, parata vobis plebes est, si connubiis redditis, *unam hanc civitatem tandem facitis*... si spes, si aditus ad honores viris strenuis et fortibus datur... si quod *arque libertatis est*, invicem annuis magistratibus parere atque imperitare licet. Si hæc impediēt aliquis, ferte sermonibus et multiplicata *samâ bella* : *nemo est nomen daturus, nemo arma capturus, nemo dimicaturus pro superbis dominis, cum quibus nec in re publica honorum, nec in privata connubii societas est.*

*Querelæ tribunorum plebis*, p. 35. — Le peuple a obtenu quelque privilège ; mais, comme il arrive toujours, ceux qui parlent en son nom, qui se donnent pour ses défenseurs, ne sont pas encore contents. Sous prétexte de ses intérêts, mais en réalité pour satisfaire leur ambition personnelle, ils le gourmandent pour l'engager à demander davantage. Il suffit de lire ce discours latin pour voir combien de fois, depuis soixante ans, il a été traduit en français, en italien, en allemand, dans toutes les langues et dans toutes les tribunes de l'Europe : l'histoire sanglante et souillée est là pour dire les effets *prodigieux* de cette éloquence des *Conciones*.

*Oratio Sextii, tribuni plebis, ad populum*, p. 36. — Même sujet et même éloquence.

*Oratio M. Manlii Capitolini, vinculis liberati, ad plebem*, p. 36. — Les sommaires suffisent pour faire apprécier l'effet d'un pareil discours dans la bouche d'un conspirateur ambitieux, d'un *ami du peuple* que ses crimes politiques ont fait mettre en prison et que les événements ont rendu à la liberté. Les chefs du socialisme, aujourd'hui prisonniers ou exilés, et demain peut-être revenus dans leur patrie, n'ont qu'à copier Manlius : pas un de leurs sentiments ne restera sans traduction.

« Manlius sort de prison ; il s'adresse aux plébéiens, dont il est le bienfaiteur et qui ont souffert qu'on l'outrageât ; il est violent, emporté, il ne parle que d'honneur et de liberté, parce que c'est le peuple romain qui l'écoute... Raisonnement sensible pour démontrer la supériorité des forces du peuple. Plainte au sujet de la froideur du peuple lorsqu'il a vu traîner Manlius en prison. Reproches de bassesse et de lâcheté. Pourquoi le peuple romain reste-t-il esclave des patriciens tandis qu'il veut

commander en maître aux nations étrangères? *Péroraison véhémente.* Il donne le signal de la révolte, les exhorte à renverser le gouvernement établi, et demande avec beaucoup d'adresse qu'on lui décerne la royauté. »

Est-ce de l'histoire ancienne ou de l'histoire contemporaine? Il est permis d'en douter, tant il y a de ressemblance entre ce qu'on étudie au collège et ce qu'on entend et ce qu'on voit en Europe depuis qu'on étudie cela au collège, *conformément aux belles traditions des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.* Mais ce dont il ne semble pas permis de douter, c'est que toutes les harangues sont, comme le disait un journal mondain, *un véritable apprentissage de l'émeute.*

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien remarquer que je n'entends pas bannir l'étude de l'histoire, même de ces histoires de Catilina, de Manlius, de Brutus, etc. Mais autre chose est l'étude de l'histoire, *faite en son temps, présentée sous son vrai jour, par des écrits judiciaires et chrétiens*; et autre chose, l'explication, la méditation, la traduction, l'imitation, l'appropriation à toutes les intelligences des *monuments* mêmes de l'histoire.

Il est utile assurément, et plus utile, d'étudier l'histoire de Louis XV que l'histoire de Manlius ou d'Alexandre; cependant, si, pour connaître l'histoire de Louis XV, il fallait entrer dans le détail de toutes les turpitudes de ce temps, on hésiterait sans doute à mettre les preuves et les *documents* sous les yeux des enfants.

Je termine ici cette lettre déjà longue en demandant la permission d'achever demain la revue commencée.

Daignez agréer, etc.

---

## IX

Nevers, 20 mai 1852.

Monseigneur,

Je n'ai encore parcouru que cinquante-six pages, et le volume que j'analyse en a quatre cent vingt-trois, sans compter l'*index*. Néanmoins mon travail ne sera pas long. Il suffit de dire que le même esprit règne, en général, dans tout l'ouvrage. Presque partout des déclamations furibondes contre les riches et les tyrans; des excitations à la vengeance, à la guerre civile ou étrangère; des plaintes de la part des vaincus, des reproches et des démentis de la part des vainqueurs; des peintures de cruautés atroces, d'infamies révoltantes des scènes qui attristent l'âme ou qui la flétrissent; toute une galerie de tableaux plus sombres, plus sauvages les uns que les autres, où toutes les passions du cœur humain sont mises en jeu, et quelquefois glorifiées. Tel est en substance le manuel obligé où les jeunes chrétiens doivent pendant deux ans puiser des leçons d'éloquence!

Pour qu'on ne m'accuse pas de calomnie ou d'exagération, je cite en preuve de ce que j'avance, outre les extraits contenus dans ma dernière lettre, les pages : 112, 114, 117, 180, 183, 184, 186, 212, 241 et suivantes.

Toutefois, Votre Grandeur me permettra de mettre encore sous ses yeux quelques discours dont le sujet *toujours inutile*, pour ne rien dire de plus, me semble offrir un grand danger dans les temps où nous vivons. N'oublions pas que Machiavel étudie Tite-Live les yeux fixés sur Florence.

*Oratio Catilinæ, suæ conjurationis participes cohortantis*, p. 261. — Le rhétoricien des collèges universitaires, des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne, veut-il apprendre comment on excite les hommes à la révolte ? Qu'il lise le discours de Catilina dont voici le sommaire : « Exorde insinuant, tiré de la personne de l'auteur. En annonçant ses projets, il anime les conjurés par des éloges, et les attache à lui par la conformité de caractère et l'union des intérêts. — Premier motif : Gloire et puissance des grands de Rome opposées à l'ignominie et à l'état d'abjection où sont réduits les conjurés. — Deuxième motif : Facilité de l'exécution et certitude du succès. — Troisième motif : Richesses de ceux qui ont l'autorité comparées à la misère des amis de Catilina. L'avarice, pour de tels hommes, devait être le plus puissant mobile ; aussi l'orateur offre-t-il cette idée en dernier lieu. — Périphrase : Il leur présente à la fois et les résultats de son entreprise, et la situation où il se trouve ; il gagne leur confiance par son dévouement et les enhardit par son assurance et sa fierté. »

Malgré ces artificieuses paroles, l'enfant, j'aime à le croire, tient encore Catilina et ses complices pour des scélérats dignes du gibet. Bientôt il ne saura plus qu'en penser. Au discours de Catilina succède le plaidoyer de César devant le Sénat. Dans cette harangue, on excuse, on pallie le crime, et on demande en faveur des coupables.

bles l'abolition de la peine de mort. En vérité, on reste muet de terreur en voyant, d'une part, la légèreté ou l'imprudence avec laquelle on affaiblit, dans des jeunes gens de dix-huit ans, les idées de justice et de morale publique, et, d'autre part, les éloges donnés à un discours rempli d'hypocrisie, et qui peut servir de modèle aux avocats de tous les conspirateurs. En voici le titre et le sommaire :

*Oratio C. Cæsaris de Catilinæ sociis qui in custodiis tenebantur*, p. 267. — « Exorde insinuant, tiré du sujet. Maximes imposantes sur la manière de discuter, appuyées sur des exemples respectables, et appliquées à la délibération actuelle. Proposition de son avis contraire à celui qu'on vient d'embrasser. Réfutation générale et préliminaire des discours précédents. — Premier moyen : Il affaiblit l'effet des déclamations sur les forfaits médités par les conjurés. — Second moyen : Il montre aux sénateurs le danger de céder à la colère. Examen de l'avis de Silanus en particulier : *la peine de mort est inutile et contraire aux lois.* — Suites funestes des innovations dans le gouvernement et les lois. Raisonnement appuyé par des exemples. Utilité de la loi Porcia, qu'on doit respecter comme l'ouvrage de la sagesse des ancêtres. »

Veut-on savoir pourquoi la peine de mort ne doit pas être infligée à Catilina et à ses complices ? Cette peine n'en est pas une. Pourquoi n'est-elle pas une peine ou n'est-elle qu'une peine inutile ? C'est que *la mort est la fin de tous les maux, et qu'on n'a rien à craindre ni à espérer au delà de la tombe !* De pœna possum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miseriis, mortem, ærumnarum requiem, non cruciatum esse ; eam

cuncta mortalium mala dissolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum esse (1).

Vient ensuite Caton, qui opine dans un sens contraire. Mais n'est-il pas à craindre que les élèves ne s'en tiennent à l'avis de César plutôt qu'à celui de Caton? Cela paraît d'autant plus probable, que 1° le *Conciones* ne met aucune note de nature à soutenir ou à réveiller en eux le sens moral de la juste réparation due à la société; 2° qu'en tête de son discours Caton est qualifié de *stoïcien rigide, passionné dans la pratique de la justice et de la sagesse*, p. 271.

Pour éviter les répétitions, je termine cette revue par le discours de Marius avant son départ pour l'Afrique, et par celui d'Othon à ses soldats.

*Oratio Marii ad quirites*, p. 287. — Si j'osais, je supplierais les bourgeois de nos jours, les hommes d'État, les conservateurs, de relire à tête reposée cette harangue, la plus incendiaire peut-être qui ait jamais été prononcée, et de se dire à eux-mêmes : « En ce moment où la haine fermente au fond des âmes, où la guerre *entre celui qui a et celui qui n'a pas* est en permanence tantôt dans la capitale et tantôt dans les provinces, mais toujours dans le fond des cœurs; en ce moment, les fils des nobles, des bourgeois et des prolétaires, assis ensemble sur les bancs des collèges, étudient le discours de Marius, s'en pénètrent, en admirent le beau style, font instinctivement, inévitablement, des applications, et

(1) Je dois dire qu'au bas de la page on trouve la note latine suivante : *Hæc impietas tunc vulgo Romæ grassabatur, et inde cum impietate licentia vitiorum crevit, quum etiam puerilis ætas incredula securitate insanisset.* — Les autres éditions reproduisent la même impiété sans aucun correctif.

mettent des noms français au bas des portraits romains. » Que doit-il se passer dans l'âme des *jeunes plébéiens* lorsqu'ils entendent les choses que voici contre les *patriciens de nos jours* : *Invident honori meo; ergo invidcant et labori... verum homines corrupti superbia ita ætatem agunt, quasi vestros honores contemnunt; ita hos petunt, quasi honeste vixerint... Non possum... imagines, neque triumphos, aut consulatus majorum meorum ostentare; at, si res postulet, hastas, vexillum, phaleras... cicatrices adverso corpore. Hoc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hæreditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis laboribus et periculis quæsi. Non sunt composita verba mea; parum id facio; ipsa se virtus ostendit : illis artificio opus est, uti turpia facta oratione tegant... Quin ergo, quod juvat, quod carum æstument, id semper faciant? Ament, potent : ubi adolescentiam habuere, ubi senectutem agant in conviviis, dediti centri et turpissimæ parti corporis : sudorem, pulverem, et alia talia relinquunt nobis, quibus illa epulis jucundiora sunt. Verum non est ita. Nam ubi se omnibus flagitiis dedecoravere turpissimi viri, bonorum præmia creptum eunt : ita injustissime luxuria et ignavia pessimæ artes, illis qui coluere eas nihil officiant, reipublicæ cladi sunt.*

Croit-on que de pareilles idées soient éminemment propres à éteindre les haines et les jalousies dans les classes rivales de la société, et à cimenter l'union et la concorde si nécessaires aujourd'hui?

*Oratio Othonis ad milites*, p. 554. — Othon est au moment de se suicider. Voici comment, dans les sommaires du discours, on glorifie cette action criminelle : « Othon racheta la honte de sa vie par une *belle mort*.

Ses dernières paroles sont dignes de ses *généreux sentiments... Péroration majestueuse, résignation à son sort, tranquillité magnanime.* »

Et l'on s'étonne que, depuis la Renaissance, le suicide soit devenu endémique parmi les nations de l'Europe ! On s'étonne qu'aujourd'hui surtout une foule d'hommes *lettrés* ou imitateurs des lettrés, prenant au sérieux de pareils enseignements, rachètent la *honte de leur vie* par une *belle mort*, et se tuent avec une *tranquillité magnanime* !

Il serait facile de continuer cette revue ; mais ce que j'ai dit suffit pour faire apprécier l'esprit du *Conciones* expurgé et approuvé (1). J'indiquerai seulement les pages 275, 284-505, 313, 319, 527, 530, 349, etc.

Ici encore plusieurs personnes ne manqueront pas de dire que les dangers sont moins grands qu'on ne le pense. Il est donc nécessaire de justifier le mot cité au commencement de ma précédente lettre et appliqué aux jeunes lecteurs du *Conciones* : *Machiavel étudiait Tite-Live les yeux fixés sur Florence.*

D'abord, il est certain que, pour le fond des idées, tous ces discours sont de l'ivraie ; donc ils ne peuvent donner du froment. Ensuite, il est certain que l'homme ne peut transmettre que ce qu'il a reçu. D'où il faut conclure ou

(1) L'édition *Périsset*, 1850, met les discours de Salluste avant ceux de Tite-Live, qu'elle fait suivre des harangues tirées de Tacite. Elle laisse tous ceux que j'ai analysés, même les sommaires du dernier discours d'Othon, qui, dit-elle, *racheta la honte de sa vie par une belle mort*, p. 404. Pour le fond, ce *Conciones* est le même que le précédent, seulement on ne trouve pas les *querelæ Lucretiæ* indiquées cependant à la table, p. 34. — L'édition *Hachette*, 1851, est la même, pour le fond, que la précédente, seulement elle change les sommaires, et en donne qui m'ont paru moins dangereux. — L'édition *Lecoffre*, 1854, id.

qu'il perd, en sortant du collège, toutes ces idées républicaines, démocratiques, puisées dans les harangues du *Conciones*, ou que l'adolescent, arrivé à l'âge d'homme, doit les transmettre, c'est-à-dire les appliquer dans une certaine mesure à la société au milieu de laquelle il vit. Jusqu'à quel point ces idées ont-elles été appliquées à la société? C'est ce qu'il reste à voir. Je ne rapporterai point ici les témoignages authentiques cités dans le *Ver rongeur*; je me contente de mettre sous les yeux de Votre Grandeur les paroles d'un écrivain distingué qui a fait de l'influence politique des auteurs païens sur les destinées de la France un tableau étincelant de vérités, et ces vérités sont des *faits*.

« Nous avons été longtemps Romains; jusqu'à la Révolution de 1789, on n'étudiait guère que le latin dans les collèges, et on le savait beaucoup mieux qu'à présent. Le résultat de cette lecture constante, de cette méditation assidue, de cette étude des écrivains latins commencée dès l'enfance, avait été de faire peu à peu passer dans les idées, dans les mœurs, dans le droit public, dans la politique et dans le langage, même beaucoup de l'esprit, du caractère, des sentiments, des usages de la société romaine.

« Hérivaux, le professeur de Robespierre au collège Louis-le-Grand, l'appelait *le Romain*, et c'était, pour ce temps-là, le plus bel éloge qu'il pût faire de son élève.

« Avant la venue du Romain Robespierre, on avait vu se dérouler dans les dix-septième et dix-huitième siècles un tableau assez ressemblant, une reproduction presque fidèle du siècle d'Auguste. Louis XIV, drapé dans la pourpre, avait joué le principal rôle. Autour de lui avaient

reparu, comme par enchantement, tous les personnages fameux de l'ancienne Rome. Horace, Térence, Virgile, Vitruve, Mécène, étaient à sa cour sous les traits de Boileau, Molière, Racine, Perrault et Colbert. Ses jardins, ses palais, étaient ornés des statues de tous les dieux étrangers, comme le cabinet de Marc-Aurèle. Les grâces, les nymphes, les faunes et les satyres, figuraient dans ces divertissements d'un genre nouveau, que l'enthousiasme païen du temps appela l'œuvre par excellence : *Opera*. Telles étaient enfin les préoccupations de la société d'alors, que, quand on se mit à faire le parallèle des anciens avec les modernes, la discussion ne roula que sur la question de savoir si ces derniers avaient égalé, en les imitant, leurs modèles.

« Des traditions chrétiennes et nationales, il n'en fut plus question. La civilisation, arrêtée dans sa marche, rétrograda de dix-sept siècles ; le pouvoir royal s'arrogea tous les droits qui avaient été ceux des Césars ; le gouvernement et l'administration empruntèrent à Rome son système de centralisation ; les droits des peuples furent méconnus, les vieilles libertés anéanties ; le despotisme s'établit partout, même dans les arts, pour lesquels il fit revivre la législation du Parnasse ; la France de saint Louis et de Louis XII s'effaça pour faire place à la Rome des Césars, ressuscitée à Versailles ; et alors on entendit le monarque prononcer, dans le délire de son orgueil, cette parole insensée qui n'avait pas retenti dans le monde depuis la chute de l'empire romain : L'ÉTAT, C'EST MOI !

« Tout cela, c'était la Renaissance, au profit des rois et contre les peuples, du paganisme latin et romain ; c'était, comme l'a dit Charles Nodier, l'application à la so-

ciété des idées du collège ; c'était la conséquence naturelle de l'étude exclusive des écrivains latins et païens, étude à laquelle s'adonnait toute la jeunesse noble et un certain nombre d'enfants de la bourgeoisie aisée.

« Peu à peu, la noblesse, la finance et le clergé, se corrompirent sous l'action de cet enseignement, et renouvelèrent en France des scandales qu'on n'avait pas vus depuis Héliogabale ou Caracalla ; peu à peu aussi, toute la génération porta ses lèvres à cette coupe empoisonnée de l'enseignement païen, toute la bourgeoisie la fit boire à ses enfants ; et un jour, révoltée d'abus qu'elle était elle-même prête à commettre, réclamant la liberté, mais ne comprenant plus que le despotisme, la bourgeoisie se leva, et, au nom du paganisme romain qui lui avait inoculé ces idées, elle s'écria à son tour : L'ÉTAT, C'EST NOUS !

« Alors éclata une révolution épouvantable, que le pouvoir royal avait provoquée lui-même en confisquant les libertés populaires, mais qui fut fausse et absurde dans ses résultats ; car elle entreprit, elle aussi, de refaire de la France chrétienne un simulacre de république romaine. Au lieu de la liberté, elle organisa l'absolutisme, et le *Romain* Robespierre devint la plus parfaite personification de cette révolution païenne.

« Un auteur qui écrivait en 1790, Roussel, dans l'ouvrage intitulé : *Le Château des Tuileries*, constate qu'au moment où la révolution commença toute la France était préoccupée des souvenirs de la république romaine, et qu'on n'entendait parler que d'Auguste, de Vesta, de Néron, de Brutus, de Scévola, de Catilina, de Cicéron, etc.

« C'était toujours, comme vous voyez, le paganisme romain et latin.

« Quant aux républiques grecques, à Sparte, à Athènes, au siècle de Périclès, personne ou peu de gens du moins y avaient pensé. C'est que, comme je vous l'ai fait remarquer en commençant, le grec occupait fort peu de place dans l'instruction publique; mais, chose remarquable, ceux qui l'avaient étudié avaient fini par embrasser les principes politiques et sociaux de la société grecque pour les opposer aux principes de la société latine, et par faire la critique du gouvernement dans lequel ils vivaient, et qui était exclusivement dominé par le seul souvenir du gouvernement de l'empire romain.

« Fénelon, le premier, s'était épris de la Grèce païenne, et il exprima, dans son *Télémaque*, sa sympathie, son admiration, pour les institutions et les mœurs grecques; il traça même dans ce livre un plan de république socialiste que je propose, en passant, à N..., s'il est toujours à la recherche d'une théorie.

« Après Fénelon, Mably, l'abbé Barthélemy et J.-J. Rousseau préparèrent l'avènement du paganisme grec; Héroult de Séchelles, Saint-Just, Anacharsis Clootz, Rabaud Saint-Étienne, etc., en furent les représentants à la Convention.

« Alors il se reproduisit, au sein de l'anarchie républicaine, une étrange confusion. Robespierre montait à la tribune pour parler de Rome et de Brutus; Saint-Just y paraissait pour dire : « *Nous vous offrons le bonheur de Sparte et d'Athènes.* » Fabre d'Églantine voulait que les Français du Nord alassent *sans culottes*, parce que la Gaule lyonnaise était appelée par les Romains *Gaule culottée* (*Gallia braccata*), par opposition à la Gaule belge, *non culottée*; au contraire, Saint-Just voulait qu'on vêtît tous les citoyens d'un sarreau de toile comme à Lacédé-

mone, et David proposait un *costume militaire*, tel qu'il convenait à une nation de guerriers. Barrère suggéra l'idée de rétablir un cirque et un Champ de Mars, comme à Rome ; mais Rabaud Saint-Étienne voulait « qu'on donnât aux citoyens l'éducation des Crétois et surtout des Spartes, dont toute la vie était un apprentissage et un exercice de toutes les vertus.

« Je n'en finirais pas, si je voulais étaler sous vos yeux toutes les preuves de ces préoccupations exclusivement païennes sous l'empire desquelles s'accomplirent toutes les phases de la Révolution française. Si vous voulez vous éclairer complètement à ce sujet, recourez au *Moniteur* de 1790 à 1800, lisez les discours, voyez les actes officiels qui y sont enregistrés, et, s'il n'y est pas presque autant question des Romains et des Grecs que de la France, je vous donne gain de cause et me déclare vaincu.

« Cependant le paganisme grec finit par prendre le dessus sur le paganisme latin. La langue, les usages, les modes, se modifient peu à peu en ce sens. Les mots grecs font invasion dans le langage : l'école de Mars, qu'on avait fondée sous la Terreur, devient l'école Polytechnique ; les hommes se coiffent à la Titus, mais les femmes à la grecque ; le Cirque devient olympique ; on établit l'Athénée, le Gymnase, l'Odéon, l'Hippodrome ; la médecine et la pharmacie changent leur vocabulaire ; l'art vétérinaire s'appelle l'hippiatrique ; *Anacréon chez Polycrate* attire la foule à l'Opéra ; on nous donne le système métrique : un arpent devient un hectare, on mesure par kilomètre, on pèse par kilogramme, et l'empereur Napoléon, l'Alexandre moderne, transforme un de ses ministres en *archichancelier*. On ne parle plus de no-

blesse, mais d'aristocratie ; de royauté, mais de monarchie ; les républicains se font démocrates ; la société passe tour à tour de l'oligarchie à l'anarchie, et, pour caractériser par un seul mot notre organisation nouvelle, moitié française et moitié grecque, on invente un barbarisme, la *bureau-cratie*. Mais, ce qui est plus sérieux, c'est que l'étude du grec est introduite dans toutes les écoles, imposée dans tous les programmes universitaires, et que par elle le paganisme grec envahit toutes les intelligences.

« Sous la Restauration, on était dans le paroxysme de cet enthousiasme. Alors on imagina de délivrer la Grèce de l'oppression musulmane.

« Les Grecs dégénérés excitèrent un intérêt dont la Pologne et Venise étaient plus dignes qu'eux ; et, au grand contentement du czar, on contribua, en rendant l'indépendance à la Grèce, à affaiblir la puissance turque, qui faisait obstacle aux desseins de la politique russe.

« Je m'arrête ; je n'ai pas épuisé le sujet, mais je craindrais d'épuiser l'attention des lecteurs. Vous comprenez maintenant pourquoi je demande la liberté et la réforme de l'enseignement ; pourquoi j'attribue à l'influence des études classiques et païennes les erreurs, les agitations et les malheurs de la société moderne ; pourquoi enfin je crains que, si on ne s'arrête pas dans la voie où l'on est engagé, on ne conduise la France dans la fosse où la Grèce et Rome sont à jamais ensevelies (1). »

A la fin de toute cette discussion sur les éditions classiques des auteurs profanes et sur les inconvénients qu'elles présentent, je reviens au point de départ, et je

(1) F. Danjou, *Du Paganisme dans l'éducation*, p. 12.

dépose aux pieds de Votre Grandeur la prière suivante : En lisant les faibles extraits que j'ai cités, et plus encore en songeant à ceux qu'il serait facile d'ajouter, les familles chrétiennes peuvent concevoir de justes alarmes (1). Cette considération est assez grave pour vous déterminer, Monseigneur, à *faire connaître les précautions nécessaires que vous avez prises pour le choix des éditions et des textes des auteurs profanes*. En le faisant, vous aurez rendu un immense service à la société et acquis un nouveau titre à la reconnaissance publique.

En tout cas, ce que j'ai dit vous paraîtra suffisant, tel est du moins mon espoir, sinon pour absoudre à vos yeux le prêtre qui s'est permis de signaler la *nature des aliments* dont on nourrit la jeunesse lettrée de l'Europe chrétienne, du moins pour justifier les paroles suivantes d'un grave protestant de nos jours : « *Ce sera, dit M. de Gasparin, un des étonnements de l'avenir d'apprendre qu'une société qui se disait chrétienne a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens...* »

Et quels païens !...

La partie *défensive* de votre lettre me semble maintenant examinée. Dans quelques jours, si vous le permettez, j'en étudierai la partie *agressive*.

Daignez agréer, etc.

---

(1) J'ai sous la main certaines éditions, jadis *expurgées*, où l'on trouve des détails qui étonneraient bien autrement que ceux dont j'ai donné un échantillon. La *nécessité* seule pourrait me forcer à les publier.

## X

Nevers, 22 mai 1832.

Monseigneur,

J'aborde avec vous la partie *agressive* de votre lettre. Ici votre zèle prend une nouvelle ardeur, et, me reprochant ma violence et mes excès, Votre Grandeur s'écrie : « On accuse l'enseignement littéraire, tel qu'il s'est donné depuis trois siècles dans les maisons d'éducation chrétienne, d'avoir rompu dans toute l'Europe *manifestement, sacrilègement, malheureusement*, la chaîne de l'enseignement catholique. »

Et ce mot *on accuse*, vous le répétez quatre fois. Permettez-moi d'abord de remarquer que je n'ai accusé personne. Voici mes paroles : « Nous protestons contre toute interprétation de nos paroles, personnellement hostile à qui que ce soit. Nous *n'attaquons ni ne voulons attaquer personne* : ni le clergé séculier, ni l'Université, ni les ordres religieux voués à l'instruction. Nous attaquons uniquement le paganisme (1). »

Permettez-moi encore, Monseigneur, avant de répondre, de préciser le sens de la phrase incriminée, et, pour cela, de citer celles qui la précèdent. J'ai dit : « Le point capital n'est pas de rendre l'enseignement libre, c'est de le rendre chrétien. Voilà le dernier mot de la lutte, voilà ce qu'il faut entreprendre, ce qu'il faut réaliser à

(1) *Ver rongeur*, 22.

tout prix. Cela veut dire avant tout : Il faut substituer le christianisme au paganisme dans l'éducation (1). »

Il est manifeste, comme le prouve d'ailleurs tout l'ensemble de l'ouvrage, qu'il s'agit de remplacer dans l'enseignement littéraire les auteurs païens par les auteurs chrétiens, et surtout l'esprit païen par l'esprit chrétien ; que la rupture signalée dans l'enseignement ne porte que sur ce point. En conséquence, le mot *catholique*, dont je me suis servi, signifie l'enseignement littéraire tel qu'il se pratiquait *universellement*, avant la Renaissance, parmi les nations chrétiennes. C'est ainsi qu'aujourd'hui il est reçu de dire l'art catholique, l'architecture catholique, par opposition à l'art ou à l'architecture du paganisme et de la Renaissance, pour désigner l'art et l'architecture du moyen âge, inspirés l'un et l'autre par le génie catholique.

Cela posé, restent deux questions : ai-je eu tort de signaler une rupture dans l'enseignement littéraire en Europe à l'époque de la Renaissance ? Cette rupture supposée, ai-je eu tort de l'avoir qualifiée de *sacrilège* et de *malheureuse* ?

Une rupture a-t-elle eu lieu ? Pour répondre, il faut savoir comment l'enseignement se donnait avant la Renaissance, et comment il s'est donné depuis cette époque. Or, voici comment les choses se passaient avant la Renaissance. *Les élèves n'avaient pas de classiques entre les mains*. La rareté des livres était telle, qu'un exemplaire de Virgile se vendait une maison de campagne. Au lieu de papier, des tablettes ou du parchemin, deux choses également dispendieuses ; les verrières et les peintures murales des églises, pour livres du peuple ;

(1) *Ver rongeur*, 3.

les *mystères* pour tout théâtre ; les *légendes* pour romans. Le mobilier des écoles est simple : il consiste en une chaire à estrade et un pupitre pour le maître. Les écoliers sont assis par terre... Quelquefois cependant, surtout en hiver, le sol est jonché de paille. Vers 1366 et 1452, on commença à avoir des bancs ; mais les cardinaux Sainte-Cécile et d'Estouville réprimèrent ce *luxu corrupteur*, et exigèrent que les écoliers fussent assis par terre, comme autrefois, pour éloigner de leur cœur toute tentation d'orgueil : *ut occasio superbiæ à juvenibus secludatur* (1).

Un maître vient débiter sa leçon devant des *jeunes gens* pleins de foi. Ce maître, qui s'appelle un *lecteur*, est toujours un prêtre ou un religieux, dont le nom est tour à tour Bède, Lanfranc, Alcuin, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Gerson, etc. Il lit en traduisant et en expliquant le précieux manuscrit qu'il vient de dérouler.

Chaque *auditeur*, assis par terre, attrape ce qu'il peut à la hâte sur sa banderole, qui lui tient lieu de grammaire, de dictionnaire et de bibliothèque. On fut même longtemps sans rien dicter ; et, cet usage s'étant introduit dans certains cours de l'Université de Paris, la Faculté des arts rendit, en 1355, un décret qui interdisait de dicter et recommandait de parler d'abondance. Les nouveaux maîtres prêtaient serment d'observer ce statut, sanctionné d'ailleurs par des peines très-sévères. La Faculté menaçait des mêmes peines les auditeurs qui s'opposeraient à cette nouvelle mesure en criant, en sifflant, en trépignant ou en jetant des pierres (2).

Le lecteur se contentait d'expliquer lentement les passa-

(1) *Organisat. de l'enseign. dans l'Univ. de Paris*, p. 69.

(2) *Id.* p. 75 ; voir aussi 66, 78, 79. notes, p. 10 et 11.

ges des auteurs que les auditeurs devaient apprendre de mémoire, et réciter à la fin de la semaine (1). Ainsi les écoliers ne lisaient point eux-mêmes les auteurs païens. Même après l'invention de l'imprimerie, un *renaissant* célèbre, Guillaume Budée, consulté par un régent du collège de Lyon sur la discipline des classes, lui répond qu'il peut lire à ses élèves *certain*s passages des auteurs anciens qu'ils pourront recueillir, à moins que le respect pour l'innocence de l'âge ne permette pas de les expliquer, et toujours à la condition que jamais les livres mêmes ne soient mis entre les mains des enfants (2).

Au quinzième siècle on avait donc encore une précaution qu'on ne prend plus aujourd'hui : c'était le maître seul qui lisait aux élèves certains passages des écrivains païens ; et il est probable qu'il ne leur en lisait aucun de ceux que j'ai cités.

Ajoutons que la littérature était submergée, en quelque sorte, par l'étude des arts libéraux, terminée elle-même par la théologie, le droit canon, etc. Quel savant de ce temps n'apprit sa théologie à côté des cathédrales gothiques qui s'élevaient de toutes parts (3)?

(1) *Organisat.* 94, not., p. 12.

(2) Equidem antiquissimum quemque scriptorem poematis et prosæ orationis prælegendum esse arbitror, quosdam etiam bona ex parte discendos... quod tamen sine captione discipulorum fiat, nam illud excerptum esse velim, nisi ætate reverentia obsecutiores vel locos vel auctores legere aut interpretari vetuerit. (G. Budæi, Consil. Rej. epist. Latin., lib. V, p. 136. — Epist. Olivario, à Lugduno.)

(3) Le cours d'études de la faculté de théologie, qui n'était que de huit ans au temps de Robert Courçon, fut porté à quatorze ans au commencement du quatorzième siècle. Quelle influence un enseignement si prolongé ne devait-il pas avoir sur l'esprit général de la société ! (*Organisat.*, etc., p. 153.)

Voilà ce qui avait lieu avant la Renaissance.

Aujourd'hui quatre-vingt mille jeunes gens, ayant très-peu de foi, tiennent *exclusivement entre les mains Ovide, Virgile, etc*, de huit à dix heures par jour, et cela pendant dix ans : des professeurs, la plupart séculiers, quelquefois peu religieux ; plus d'arts libéraux ou très-peu ; plus d'Écriture sainte, plus de théologie. Les enfants se nourrissent des auteurs profanes, ils les expliquent de toute manière, ils les apprennent par cœur ; toute leur ambition est de les imiter, leur gloire est d'y parvenir. Chaque professeur, préparé par une étude longue et obligée du paganisme littéraire, fait de son mieux pour en montrer toutes les beautés de pensée et de langage ; il est heureux et fier quand il a su enflammer ses élèves d'admiration et d'enthousiasme pour les lettres, les arts, les institutions, les hommes et les choses du paganisme.

Comme contraste obligé, on ajoute les sarcasmes, le mépris, la pitié pour les lettres, les arts, les institutions, les hommes et les choses du christianisme, et surtout du moyen âge, qu'on appelle *l'époque de la barbarie* ; pour les plus beaux génies chrétiens, qui ne sont que des *écrivains de la décadence*, et dont les ouvrages, indignes de servir de modèles, doivent être lus avec précaution si on ne veut pas se fausser le goût. A peine si, dans cette proscription générale, on fait grâce à deux ou trois Pères grecs en qui on croit trouver une certaine ressemblance avec les inimitables modèles d'Athènes et de Rome. Ce qui, sous ce rapport, se faisait universellement en Europe il y a moins de vingt-cinq ans, se fait encore généralement de la même manière aujourd'hui, non-seulement dans les établissements secondaires, mais dans les cours supérieurs des facultés.

En un mot, depuis trois siècles on n'a rien négligé pour nous faire à l'image des Grecs et des Romains ; on s'est efforcé de persuader aux peuples chrétiens que la perfection consistait à parler, à écrire, à peindre, à sculpter, à bâtir, à philosopher comme les païens de Rome et d'Athènes. En conséquence, le christianisme, dédaigné ou dénigré dans ses monuments artistiques, littéraires, philosophiques, n'est plus entré dans l'enseignement littéraire de la jeunesse que dans la proportion d'un à dix, et même moins. Tout ceci, vous le savez mieux que personne, Monseigneur, est de notoriété publique.

La même chose avait-elle lieu, et de la même manière, avant la Renaissance et jusqu'aux premiers siècles de l'Église ? Si Votre Grandeur daigne établir sur des preuves irrécusables qu'en effet cette même manière d'enseigner remonte jusqu'à l'origine du christianisme, je serai heureux de reconnaître mon erreur ; car je ne combats point pour la victoire, mais pour la vérité. Jusque-là, elle voudra bien me permettre de maintenir mon assertion, par conséquent de regarder comme des paralogismes toutes les démonstrations qu'on prétend tirer des écrivains ecclésiastiques et des Pères de l'Église en faveur de la méthode actuelle, et de répéter bien haut : *À la Renaissance, il y a eu rupture manifeste dans la chaîne de l'enseignement littéraire des générations catholiques en Europe.*

J'aurais pu me passer de preuves historiques : l'hypothèse contraire à ma proposition étant le renversement de toutes les lois de la nature humaine, comme le démenti le plus formel aux témoignages contemporains les plus éclatants et les plus graves. En effet, de toutes les lois morales, la plus impérieuse, peut-être, est celle

qui veut que l'homme soit jusqu'au tombeau ce qu'il fut dans son adolescence. De là, comme vous le dites vous-même, Monseigneur (1), *l'influence décisive* de l'éducation sur les destinées du monde.

En cela, vous êtes d'accord avec les plus grands hommes, qui, d'une voix unanime, répètent : *L'éducation est le levier du monde ; l'éducation, c'est l'empire ; car l'éducation c'est l'homme*. Telle est, aux yeux de tout esprit réfléchi, une des plus fortes raisons pour lesquelles l'établissement du christianisme, qui fut, à l'égard du monde païen, le renversement de cette loi si impérieuse, sera toujours le plus grand des miracles.

Cela étant, si le même genre d'enseignement littéraire pratiqué en Europe depuis la Renaissance remonte, à quelques légères différences près, jusqu'à l'origine de l'Église, je ne demande pas comment le moyen âge est devenu si magnifiquement chrétien dans son esprit, dans ses institutions et dans ses arts ; je demande comment, à moins d'un miracle perpétuel, le monde a pu rester simplement chrétien. Le paganisme même, qui n'a pas à vaincre les obstacles naturels qui s'opposent au maintien du christianisme ; que dis-je ? le paganisme, qui, grâce aux penchants corrompus de la nature, a des racines si profondes et si vives dans le cœur humain, n'eût pas résisté longtemps à la même méthode d'éducation employée contre lui.

Supposons, en effet, Monseigneur, qu'aux jours de la primitive Église les païens, saisis tout à coup d'enthousiasme pour cette *autre Renaissance*, et n'écoulant que leur zèle pour la littérature, la science et les arts, eus-

(1) *De l'Éduc.*, introd.. p. 2.

sent pris nos livres chrétiens pour base de l'instruction de leurs enfans ; qu'ils les eussent forcés, sous peine de n'être rien dans la société, de les expliquer, de les apprendre par cœur, de justifier, dans des examens publics, qu'ils s'en étaient profondément pénétrés ; que les pères de famille, les cités, les empereurs eux-mêmes, eussent payé des milliers de maîtres habiles chargés d'exciter chaque jour, et huit ou dix heures par jour, pendant huit ans, l'admiration de la jeunesse pour nos apôtres, nos martyrs, nos orateurs, nos philosophes ; l'obligeant à redire, en vers et en prose, leurs vertus et leurs exploits ; lui répétant sur tous les tons : « Voilà les rois de l'intelligence, le paganisme n'a rien à leur comparer ; le seul défaut, ou plutôt le malheur de ces grands hommes, est de professer une religion fausse contre laquelle il faut vous tenir en garde ; mais, loin d'ôter quelque chose à leur mérite, cette infériorité relative donne un nouveau lustre à leur génie, qui doit vous faire admirer davantage les œuvres littéraires, les institutions, les lois, les arts des chrétiens, inimitables chefs-d'œuvre devant lesquels pâlisent les œuvres littéraires, les institutions, les lois, les arts du paganisme. »

J'ose le demander à Votre Grandeur, l'homme du plus vulgaire bon sens n'aurait-il pas dit, et dit avec raison, que les païens avaient perdu l'esprit ? qu'ils démolissaient de leurs propres mains leurs temples et leurs autels ? qu'en vertu de la correspondance intime et mystérieuse qui existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût, l'esprit chrétien pénétrerait inévitablement la littérature, la philosophie, les sciences, les arts, les mœurs, les croyances, la société tout entière ? que, d'admirateurs exclusifs des hommes et des choses

du christianisme, leurs enfants mépriseraient infailliblement les hommes et les choses du paganisme? que, malgré les exemples de leurs pères et le *catéchisme* de leurs maîtres, ils embrasseraient tôt ou tard la religion du génie, et abandonneraient sans retour celle qui n'avait produit que des médiocrités?

Et si, au lieu d'être le *christianisme*, cette religion eût été le *paganisme*, combien de temps pensez-vous qu'ils eussent différé leur conversion?

Daignez agréer, etc.

---

## XI

Nevers, 22 mai 1852.

Monseigneur,

Du raisonnement, passons aux témoignages. Ici, la preuve est encore plus directe. Si la Renaissance n'a rien ou presque rien changé aux livres classiques, ni au système d'enseignement littéraire des siècles antérieurs, Votre Grandeur me permettra de lui demander ce que signifient et les monuments les plus authentiques qui attestent le contraire, et les nombreuses réclamations qui, depuis cette époque, se sont élevées contre l'envahissement du paganisme dans les études. Mille témoins déposent qu'il y a eu *rupture*, soit dans l'esprit de l'en-

*seignement littéraire, soit dans l'ensemble des livres classiques. Un volume ne suffirait pas à contenir leurs dépositions; pour aujourd'hui, je me borne à deux seulement.*

Que signifient, entre bien d'autres, les énergiques protestations du célèbre P. Possevin. Quoique Votre Grandeur les connaisse, je me permets de les lui rappeler, car elles tranchent péremptoirement la question. « Quelle pensez-vous, s'écrie-t-il en voyant la Renaissance envahir l'Europe, que soit la cause qui précipite les hommes dans le gouffre du sensualisme, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de l'athéisme? C'est, n'en doutez pas, que, dès l'enfance, on leur a enseigné toutes choses, excepté la religion; c'est que, dans les collèges, pépinières des États, *on leur fait lire et étudier tout, excepté les auteurs chrétiens.* Si on y parle de religion (comme on le fait encore aujourd'hui dans les petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne), cet enseignement se mêle à *l'enseignement impur du paganisme, véritable peste de l'âme.* A quoi peut servir, je vous le demande, de *verser dans un vaste tonneau un verre de bon vin, et d'y verser en même temps des barils de vinaigre et vin gâté?* En d'autres termes, que signifie un peu de catéchisme par semaine avec *l'enseignement quotidien des impuretés et des impiétés païennes?* Voilà pourtant ce que l'on fait AUJOURD'HUI d'un bout de l'Europe à l'autre (1)! »

(1) Quale possiamo dunque pensare essere stato mezzo sì possenti onde l'anime s'ingolfino nei propri appetiti, nelle carnalita, nelle usure, nelle bestemmie, negli ateismi, salvo perchè della loro giovanezza nelle istesse scuole lequali sono il seminario della repubblica, ogni altra cosa si è insegnata eccetto la pietà, e si è letto ogni altra cosa che i sinceri

Vous semble-t-il, Monseigneur, que le P. Possevin aurait eu bonne grâce à tenir un pareil langage si, empruntant vos paroles, on avait pu lui dire : « Mon père, nous ne vous comprenons pas ; ce que vous blâmez s'est toujours fait ; nous pratiquons, et, malgré vos réclamations, nous continuerons sans inquiétude de pratiquer un système d'enseignement qui, pendant tant d'années, a été approuvé, pratiqué non-seulement par les esprits les plus chrétiens, par les plus grands saints, par tous les instituts religieux enseignants, par tout le clergé, par les évêques, par les papes, c'est-à-dire par l'Église elle-même. »

Ou je me trompe, ou l'illustre jésuite eût mérité, au moins autant que le simple prêtre qui a l'honneur de vous écrire, d'être qualifié de *novateur emporté, violent et absurde*.

Pourtant, Votre Grandeur le sait, jamais la postérité ne lui donna de pareils titres. Le P. Possevin savait ce qu'il disait : mieux que personne il pouvait comparer ce qui se faisait à ce qui s'était fait (1). Né au seizième siècle,

e cristiani autori; o se pure si è toccato o si tocca altra cosa che concerna la religione cristiana, il tutto nondimeno ad un tempo si congiunge con cose sporchissime e lascive, peste veramente dell' anima? Quanto vi pare che quadri (poiche ragiono a persone giudiziose e pratiche) che in una botte sincera s'infonda un bicchier di vino dolce, puro, dessecato, cioè un poco di catechismo la settimana, e ad un tempo vi si versino dentro i barili interi d'aceto, di liquore di muffa ed ogni altra sorte di vino putrido, cioè ogni giorno i Terenzi e le altre impietà? Tale è oggidi il costume del mondo. (*Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà*, p. 2.)

(1) La notice suivante montrera quelle est, lorsque je cite le P. Possevin, la valeur de l'autorité sur laquelle je m'appuie.

Antoine Possevin naquit en 1534, à Mantoue, d'une famille noble mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès et fait l'éducation de François de Gonzague, il se rendit à Rome, où il fut admis dans la compagnie de Jésus en 1559. Il avait alors vingt-six ans. A des

secrétaire du général de la compagnie de Jésus, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne, *deux fois Nonce du Saint-Siège* dans le Nord, il avait parcouru l'Europe entière et avait vu son époque avec l'œil du génie ; car c'est

connaissances aussi variées qu'étendues il joignait beaucoup de prudence et de discernement. Ses supérieurs abrégèrent pour lui les épreuves du noviciat et l'envoyèrent à la cour du duc de Savoie. Ses talents et ses vertus lui gagnèrent bientôt la confiance du duc Emmanuel-Philibert, et les missions qu'il fit tour à tour en Piémont, en Savoie et en France, étendirent promptement sa réputation. Il remplissait, au collège de Lyon, les fonctions de recteur quand il fut rappelé à Rome en 1575, pour l'élection du général Evrard Mercurin, à laquelle il contribua, et qui le nomma son secrétaire.

Les talents de Possevin et son zèle pour la foi catholique lui méritèrent bientôt l'estime du souverain Pontife, qui le chargea de diverses missions importantes, avec le titre de Nonce en Allemagne, en Hongrie, en Suède et en Pologne. Mais de toutes les ambassades dont fut honoré Possevin la plus remarquable est celle de Russie. Chargé de rétablir la paix entre le czar et le roi de Pologne, il leva toutes les difficultés qui s'y opposaient et revint à Rome avec les ambassadeurs que le czar envoyait au Pape pour le remercier du service qu'il en avait reçu. Possevin se fixa d'abord à Padoue, occupé de mettre la dernière main à ses ouvrages et trouvant encore le loisir de catéchiser, de prêcher et de diriger les jeunes gens qui recouraient à ses lumières, au nombre desquels se trouvait saint François de Sales. Il mourut à Ferrare, le 26 février 1614.

« Savant théologien, grand homme d'État, prêtre doué de toutes les vertus et de toutes les qualités, Possevin a rendu les plus éminents services à l'Église, à l'État et aux sciences. On peut l'appeler, dans toute la rigueur du terme, le *réformateur* et le *restaurateur* de la science chrétienne. Son nom demeurerait dans l'histoire entouré d'une auréole de gloire si, pour parler le langage du monde, il n'avait pas eu le malheur ou commis le crime d'entrer dans la compagnie de Jésus. On pourrait presque accuser son ordre d'ingratitude envers lui pour ne l'avoir pas encore placé aussi haut qu'il l'a mérité, lui qui en a été l'ornement, que l'on nomma *toujours à côté de Bellarmin, de Pallavicino et d'autres grands hommes ses confrères* \* . »

\* Voir la *Suède et le Saint-Siège*, etc., par Theiner, tome II, page 147

lui qui disait cette parole prophétique : *De la question de l'enseignement païen ou chrétien dépend le salut du monde* (1).

Aussi, ne craint-il pas d'en appeler de l'abus nouvellement introduit à l'antique coutume des universités et des royaumes, enseignée par Dieu lui-même, par les anciens Pères, par les conciles et par mille raisons (2). Et il indique précisément le même remède au mal que j'ai indiqué moi-même : des classiques chrétiens composés de tout ce qu'il y a de plus sanctifiant et de plus beau sous le ciel, l'Écriture sainte, les ouvrages des Pères, les vies des saints et des martyrs (3).

Après ce témoignage péremptoire, si Votre Grandeur n'est pas encore convaincue qu'à l'époque de la Renaissance il y a eu, comme je l'ai annoncé, rupture manifeste dans l'enseignement littéraire, je la supplie d'entendre les paroles de l'un de ses plus illustres collègues dans l'épiscopat.

Dans cette lettre connue de tout le monde, lettre si pleine de calme et si forte de raison qu'il adressait également aux supérieurs et professeurs de ses petits séminaires, Monseigneur l'évêque de Langres s'exprime en ces termes : « Nous ne jugeons, et surtout nous ne condamnons personne ; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que, si nous

(1) Qui potrei esser lungo se il tempo lo richiedesse, benchè la necessità lo richieda, e sia senza dubbio uno de principali punti questo, onde dipenda la salute dell' universo. (*Ragionamento*, etc., 2.)

(2) Sentano attentamente il modo che potrà tenersi tanto più sicuramente, quanto non apporterò altro, che quel che con la pratica di molte università e provincie Dio ha mostrato per se stesso, pe' Padri antichi, pe' concili e per mille altri argomenti. (*Id.*, 3.)

(3) *Id.*, *id.*

avons vécu un siècle plus tôt, nous eussions malheureusement partagé nous-même ceux que nous déplorons ici. MAIS NOUS VOULONS, MESSIEURS, VOUS FAIRE REMARQUER CE QUI S'EST PASSÉ ALORS, HÉLAS ! ET CE QUI SE PASSE ENCORE PRESQUE PARTOUT. PENDANT PRÈS DE TROIS CENTS ANS ON A DIT à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : Formez votre goût par l'étude des bons modèles ; or, les bons modèles grecs et latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux docteurs et à tous les écrivains de l'Église, leur style est défectueux et leur goût altéré : il faut donc bien se garder de se former à leur école.

« Voilà ce qu'on a dit, et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature. De là, messieurs, qu'est-il arrivé ? ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

« En effet, n'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce presque autant que devant les quatre évangélistes, à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints ; enfin, à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes ?

« Croit-on, messieurs, que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas à la longue faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesu-

rément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme au grand préjudice de la révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, *on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté* qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même (1)? »

Daignez agréer, etc.

---

## XII

Nevers, 23 mai 1852.

Monseigneur,

Aux témoignages de nos amis permettez-moi d'ajouter ceux de nos ennemis : *Satis firmum est testimonium ad probandam veritatem, quod ab ipsis perhibetur inimicis* (2). Dans son ouvrage sur l'éducation, Votre Grandeur a signalé en termes éloquents la décadence générale de la société en Europe. Elle n'hésite pas à attribuer à l'éducation la corruption du siècle, la *rureté des hommes*, l'affaiblissement de la foi. A quelle époque remonte cette cause permanente de dépérissement et de ruine? Nos ennemis le savent, et ils le révèlent : avec M. Alloury, ils avouent que la Renaissance *est la Genèse* des trois der-

(1) Lettre, etc., 1845.

(2) Lact., lib. IV, *Instit. div.*, c. XII.

niers siècles; eux-mêmes se proclament les fils de la Renaissance : ces gens-là connaissent leur généalogie.

A cet égard, les *rationalistes*, comme parle Monseigneur l'évêque de Langres, n'ont jamais eu de doutes. Dès l'aurore de la Renaissance, l'adorateur de Platon, le père du doute philosophique et du *libre penser*, le plus mordant ennemi des institutions catholiques, Érasme avoue, *malgré lui*, que, dans sa personne, la Renaissance a donné lieu à la réforme, qui n'est, en effet, que l'application à l'ordre religieux des principes de la liberté *platonicienne* de penser. « Érasme, dit M. Charpentier, ranima l'étude du grec, et débuta dans le monde savant par ses *Adages*, livre où il étale une connaissance profonde de la littérature grecque... Érasme, qui ne paraît d'abord faire qu'une œuvre de philologue, jette çà et là dans ses notes les plus *hardies tirades* contre les deux grandes puissances : les moines et les rois. Ce sera la marche de Voltaire.

« Bientôt Érasme se prononça plus ouvertement. Les *Colloques* parurent en 1522 : les ordres mendiants, les vœux monastiques, les jeûnes, les pèlerinages, les usages religieux les plus respectés, y sont attaqués. Le succès en fut prodigieux : la seule année 1527 en vit publier et épuiser vingt-quatre mille exemplaires... La Faculté de théologie de Paris... les censura... En un mot, précurseur de Rabelais, dont il a la verve sans le cynisme; de Bayle, dont il posséda la science, Érasme, en un siècle d'érudition et dans un langage imité, a été *philosophe* et *littérateur* original (1). »

Bientôt paraît Luther. Un cri général s'élève en Eu-

(1) T. II, ch. v.

rope contre Érasme, qu'on accuse d'être le père de la réforme. Écoutons sa défense : « J'ai pondu l'œuf; Luther l'a fait éclore! s'écrie-t-il. Mot admirable, et bien digne de ceux qui le prononcent! Oui, j'ai pondu un œuf, mais c'est un œuf de poule; Luther en a fait éclore une corneille. »

Cette explication n'est qu'une facétie : on ne change pas la nature des êtres. « Ce qu'Érasme avait mis au monde, continue M. Charpentier, *c'est le libre penser, la tolérance philosophique, la liberté de la littérature moderne; Luther les a remplacés par la réforme, révolution sincère sans doute, mais étroite et, dès son principe, amoindrie...* Retiré à Bâle dans ses dernières années, Érasme y vit libre et tranquille, avec la conscience sans doute du germe fécond qu'il avait mis dans le monde : Luther a fait la réforme; Érasme la liberté philosophique (1). »

Érasme lui-même, Protée insaisissable, Janus à double visage, essaye vainement de nier sa paternité luthérienne; la lettre même où il la récuse prouve qu'elle lui appartient. Écrivant à un de ses amis pour se justifier, il lui dit : « Je m'étonne que vous fassiez cause commune avec mes ennemis; l'œuf de Luther n'est pas le mien, attendu que *jamais je n'ai voulu les tumultes sanglants occasionnés par la réforme.* — Mais vos écrits conduisaient là! — Fallait-il donc me taire? Ne fallait-il pas attaquer la *superstition*, la *dialectique*, les religieux, les évêques (c'est-à-dire l'Église et le moyen âge)? Je ne suis pas allé aussi loin que Luther; arrivé sur le bord de l'abîme, j'ai cru prudent de ne pas m'y précipiter avec lui, et on m'en fait un crime! »

(1) T. II, ch. v.

Veut-on savoir cependant ce qu'il pense de l'œuvre de Luther : on peut lire la vii<sup>e</sup> lettre du livre XXI<sup>e</sup> : « Lorsque Luther entreprit la réforme, dit-il, tout le monde applaudit. Il défendait, en effet, une cause excellente contre les *mœurs, souverainement corrompues, des écoles et de l'Église*. Mais qui pouvait deviner que les choses en viendraient au point où nous les voyons?... Je l'ai détourné de son entreprise. » — Et pourquoi? Non parce qu'elle était mauvaise et la digne conséquence du libre penser, dont il était le père, mais *parce qu'elle devait aboutir à des guerres sanglantes* (1).

C'est Raynal voulant arrêter le char de la Révolution, auquel il a imprimé le mouvement; c'est le bourgeois

(1) Blaterant idem et inimici, quod tu amicus de me prædicas. Sed interim nullus extitit, qui potuerit vel unum argumentum proferre, in quo fuerim mihi contrarius... Idem scribo quod olim scribebam... Ego peperì ovum, Lutherus exclusit. Mirum vero dictum, minoritarum istorum, magnæque et bona pulte dignum. Ego posui ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum longe dissimillimum. Nihil miror ab istis ventribus talia dicta proficisci, te demiror cum illis sentire. Atqui tu ipse possis esse optimus testis, me *violentiam* Lutheri semper improbasse, *metuentem ne res in cruentos tumultus exiret*. Optares me prorsus siluisse? Quid ego audio? An ideo tacendum prorsus erat de *superstitione, de sophistica, de pseudoepiscopis, de malis monachis*, ne quis hæc aliò rapiat quam oportet? Quis divinasset apud Germanos latere *talia portenta*, quæ nunc videmus exoriri? *Huc videbantur*, inquis, *tendere tua scripta*! quò? ad factionem? ab hac semper abhorruì. Ad seditionem? hanc nunquam non sum detestatus. *Ego processì usque ad litus*. An ideo videor mihi contrarius, si me nolo præcipitem dare in fluctus? (*Epist.*, lib. XX, epist., xxiv, *Joanni Cæsario*, p. 989, édit. Londin, 1642.) — Quum primum Lutherus aggrederetur hanc fabulam, totus mundus illi magno consensu applausit... Susceperat enim optimam causam adversus *corruptissimos scholarum et Ecclesiæ mores*... Quis autem tunc divinare poterat negotium hoc hucusque progressurum? *Deterrui ab incæpto... divinans rem in seditiones ac tumultus exituram*. (*Id.*, lib. XXI, epist. vii, *Georgio, duci Saxonie*, p. 1073; et vingt autres du même genre adressées à Luther.)

d'aujourd'hui, *honnête et modéré*, qui trouve bon de semer et de caresser les principes démocratiques sans vouloir les conséquences.

Au milieu du dernier siècle, J.-J. Rousseau, continuateur des rationalistes platoniciens et maître de tous nos libres penseurs d'aujourd'hui, reconnaissait hautement que la Renaissance avait été une révolution antichrétienne.

Voici un passage de cet auteur, dont l'article de M. Al-loury n'est que la paraphrase : « C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par *ses propres efforts*, dissiper par *les lumières de sa raison* les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé... *Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.*

« *L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges.* Les peuples de cette partie du monde, *aujourd'hui si éclairée*, vivaient, il y a *quelques siècles*, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom de savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible. Il *fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun* ; elle vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendue.

« Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce ; la France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres ; à *l'art d'écrire se joignit l'art de penser*, gradation qui paraît étrange, et qui n'est peut-être que *trop naturelle* ; et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus

*sociables en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle (1). »*

Tel était, Monseigneur, le sentiment de J.-J. Rousseau sur la Renaissance. C'était celui de tous les philosophes du dix-huitième siècle; celui de Mably, dont les ouvrages étaient appelés, en 1792, le *Catéchisme de la Révolution*; c'est encore aujourd'hui celui de M. Alloury et de tous les défenseurs du rationalisme.

« Quel tableau, s'écriait ce dernier, il y a quelques jours à peine, que celui de ces trois siècles qui ont clos le moyen âge et rallumé le flambeau des lettres et des arts en Europe ! C'est le réveil de l'esprit humain après dix siècles de sommeil et de léthargie. On assiste véritablement à la création d'un monde nouveau. L'histoire de ces trois derniers siècles est la Genèse des trois siècles qui les suivent, y compris le siècle tourmenté dans lequel nous avons l'avantage de vivre. NOUS SOMMES LES FILS DE LA RENAISSANCE AVANT D'ÊTRE LES FILS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (2).

« Tout ce que la civilisation moderne renferme de bon grain et d'ivraie, de vérités et d'erreurs, de lumières et d'obscurités, de grandeur et de misère, de nobles conquêtes et de vaines utopies, EST LE FRUIT DES PRINCIPES ET DES IDÉES QUE CETTE GRANDE ÉPOQUE A SEMÉS DANS LE MONDE. Langues, littérature, philosophie, arts libéraux, tout renaît à la fois, tout se ranime et se renouvelle, tout reverdit et fleurit dans ce printemps de notre vieille Europe (3). »

(1) Cité par le *Messager du Midi*, auquel nous empruntons aussi quelques pensées, 4 mai 1852.

(2) C'est le cas de s'écrier aussi : *O matre pulchra, filia pulchrior !*

(3) *Débats*, 30 avril.

Pour renaître, il faut être mort ; les vivants ne resuscitent pas. Si donc avant la Renaissance l'enseignement et l'étude des lettres païennes était, à *peu de différence près*, ce qu'il a été depuis cette époque, que signifient ces mots de *flambeau rallumé*, de *réveil*, de *Genèse*, de *Renaissance*, et tout ce dithyrambe, ampoulé peut-être pour la forme, mais aux yeux de nos adversaires parfaitement historique pour le fond ?

Enfin, et à part tous les raisonnements et tous les témoignages, il est un mot contre lequel viendront toujours se briser et les affirmations les plus solennelles, et les *savants travaux des plus savants religieux*, et toutes les *recherches historiques* faites ou à faire : ce mot est celui de *Renaissance*. A quelle époque ce mot a-t-il pris place dans les langues de l'Europe ? Quelle en est la signification ?

Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle qu'on établissait une fête en l'honneur de Platon, qu'on érigeait des chapelles à Romulus, qu'on brûlait les feuillets déchirés des Pères de l'Église en l'honneur de Catulle ? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que les dieux, les déesses, les génies, sont devenus dans la sculpture et la peinture nos saints, nos saintes, nos anges ? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que Jean du Belley *couchait* avec Horace ; que Mathurin Cordier faisait des écrivains de l'ancienne Rome ses amis, ses hôtes, *ses dieux* ; *penchait vers les nouveautés allemandes*, parce que ceux qui les propageaient entendaient à merveille *la langue de Virgile et d'Homère*, et s'en allait, apostat, mourir maître d'école à Genève ? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que, de pieusement chrétien, le théâtre est devenu complètement païen ? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle

qu'on célébraît la béatification des saints en représentant le siège de Troie et le cheval de bois rempli de religieux transformés en Grecs? Enfin, comme le disait il y a un instant Monseigneur l'évêque de Langres, est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle qu'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce, presque autant que devant les quatre évangélistes?

Cette énumération pourrait être infinie; si courte qu'elle soit, elle autorise, ce me semble, le raisonnement suivant :

Ou l'évidence n'est nulle part, ou elle est dans la vérité de cette proposition que Votre Grandeur attaque et que je défends : *A la Renaissance, il y eut rupture manifeste dans l'enseignement littéraire des générations catholiques en Europe.*

Cette rupture mérite-t-elle d'être qualifiée de sacrilège et de malheureuse? Nous le verrons dans la lettre suivante.

Daignez agréer, etc.

---

### XIII

Nevers, 24 mai 1852.

Monseigneur,

Y a-t-il eu, au seizième siècle, une révolution générale et manifeste dans les lettres, les arts, les goûts, les opinions de la société européenne?

Cette révolution a-t-elle été opérée par un *enseignement nouveau* des lettres et des arts?

Cette révolution a-t-elle été appelée la Renaissance? Amis et ennemis résolvent affirmativement cette triple question. C'est donc un fait, il y a eu *renaissance*.

Mais renaissance de quoi? Est-ce du christianisme? est-ce du paganisme?

Renaissance du christianisme! Avant le seizième siècle, le christianisme était donc mort ou endormi dans le monde européen. Mort en quoi? Dans les arts? Il n'y avait donc alors ni architecture, ni peinture, ni sculpture, dignes du christianisme, inspirées par le christianisme, créées par lui, ne respirant que lui? Mort dans les lettres et les sciences? Saint Grégoire le Grand, saint Anselme, saint Bernard, le Dante, saint Bonaventure, saint Thomas, et tant d'autres, n'avaient donc pas existé? Il n'y avait donc en Europe ni couvents, ni corps enseignants, ni Universités? Mort dans les croyances et dans les mœurs? Depuis le seizième siècle, la foi est donc devenue plus ferme et plus vive, l'indifférence religieuse moins générale et moins profonde; les mœurs plus pures, l'Église mieux obéie, les gouvernements plus paternels, les peuples plus heureux et moins portés à la révolte, les liens sacrés de la famille plus respectés et mieux connus? en un mot, grâce à la Renaissance, l'Europe d'aujourd'hui, l'Europe du dix-huitième siècle et de la Révolution française, est plus chrétienne que l'Europe des croisades et de saint Louis?

Le christianisme ressuscité avec la Renaissance! Il faut donc soutenir avec toutes les écoles hérétiques et philosophiques que le monde a été plongé dans la barbarie pendant douze siècles, et que c'est la Renaissance

du paganisme qui l'en a tiré ; mais, alors, à quoi sert le christianisme ?

Si tout cela est ridicule à force d'être insoutenable ; s'il est manifeste que depuis trois siècles nous marchons dans la voie de l'*abaissement continu*, ou, pour employer les expressions mêmes de Votre Grandeur, que *depuis déjà longtemps nous sommes en décadence* ; que les lettres périssent ; que la philosophie succombe ; que le bon sens se perd presque dans l'éducation de la jeunesse ; que partout on aperçoit des menaces de ruines ; et que la France en est réduite, comme Diogène, à chercher un homme qu'elle ne trouve pas : c'est, à coup sûr, la meilleure preuve que la révolution du seizième siècle ne fut pas la renaissance du christianisme.

Mais alors la renaissance de quoi ? Du paganisme. Le paganisme était donc mort ? Oui, et bien mort. Mort autant qu'il peut mourir ici-bas ; car le paganisme n'est que la nature corrompue, qui ne mourra entièrement qu'avec le dernier fils d'Adam. Mort dans ses dieux, dans son esprit, dans sa peinture, dans son architecture, dans sa sculpture, dans son langage ; mort au théâtre, mort dans les usages de la vie privée, mort dans ses institutions sociales et dans ses lois. « Au quatorzième siècle, à l'aurore de la Renaissance... la littérature ancienne est éclipsée depuis dix siècles ; on ne la connaît que par quelques débris épars et par quelques rayons brisés qui ont traversé la nuit du moyen âge. Alors le monde vivant est à genoux devant ce monde enseveli, dont la gloire et le génie sont révélés à ses yeux par le prestige commun à tous les objets traditionnels de son culte, celui du mystère (1). »

(1) *Débats*, 30 avril.

Voyons maintenant si c'est ce mort de *dix siècles* que la Renaissance va retirer du sépulcre. « L'imagination s'enflamme aux souvenirs de Rome et de la Grèce, comme elle s'enflamme à l'idée de cet hémisphère inconnu qui commence à préoccuper toutes les âmes, et que Christophe Colomb va bientôt révéler à l'Europe. Le même enthousiasme anime les chercheurs de manuscrits et les chercheurs de continents; la même faveur, la même renommée, entoure celui qui a découvert un parchemin et celui qui a découvert un monde. Quel bruit, quel transport, à la résurrection de chacun *de ces morts* immortels que la main de quelque pieux adorateur arrache à la poussière et à l'ombre glacée des cloîtres! Quel événement à Florence, quelle fête à la cour des Médicis, le jour où la chute de Constantinople vient livrer à l'Occident tous les trésors accumulés dans ce jardin des Hespérides! Le moment approche où le génie de l'antiquité, sorti de son tombeau, va briller une seconde fois en Italie, et déposer sur ce sol fécond le germe d'une *littérature et d'une civilisation nouvelles* (1). »

Il est donc bien constant que ce n'est pas le christianisme, mais le paganisme, que la Renaissance a tiré du tombeau.

Mais cette résurrection, comment aurait-elle pu s'accomplir s'il n'y avait eu changement ou rupture, et rupture profonde, dans l'*esprit* et dans la *lettre* de l'enseignement des sciences, des lettres et des arts, et, par suite, dans les idées et dans les mœurs? Cette rupture a donc eu lieu.

Ai-je eu tort de l'appeler *sacrilège* et *malheureuse*?

(1) *Débats*, 30 avril.

C'est demander si c'est un sacrilège et un malheur de substituer, autant qu'on a pu le faire, le culte du paganisme dans les lettres, dans les arts, dans les institutions et dans les hommes, au culte dix fois séculaire du christianisme sous les mêmes rapports. C'est demander si c'est un sacrilège et un malheur de s'efforcer, par tous les moyens possibles, de refaire le monde chrétien à l'image du monde païen.

C'est demander si c'est un sacrilège et un malheur de prétendre que le christianisme *ne suffit pas à tout* pour la perfection intellectuelle, philosophique, artistique et morale de l'humanité; de venir, après douze siècles de gloire, jeter l'insulte au front de l'Église catholique, l'accuser de barbarie dans son langage, dans ses arts, dans ses institutions, et dire à l'Europe civilisée par elle : « Barbare, instruis-toi; sors des ténèbres où le christianisme t'a laissée: ne cherche plus tes modèles ni tes inspirations dans tes prétendus grands hommes, dans tes monuments, dans tes annales, dans ta religion. Rome païenne, la Grèce païenne surtout, peuvent seules t'offrir, en tous les genres, des chefs-d'œuvre dignes de tes méditations. Là fut le monopole du génie, du savoir et de l'éloquence; là furent tous les hommes que tu dois imiter, mais que tu n'égaleras jamais: ta gloire sera d'en approcher; ne te flatte pas d'aller plus loin: ils ont posé les colonnes d'Hercule de l'intelligence humaine. »

C'est demander si c'est un sacrilège et un malheur d'avoir tenté de faire rétrograder l'humanité de quinze siècles, et de déclarer le christianisme non venu dans les progrès de l'humanité.

C'est demander, enfin, si c'est un sacrilège et un malheur d'avoir déposé au sein de l'Europe et auprès du

berceau des générations naissantes un germe, ou, comme parle Érasme, un *œuf* d'où est sortie la réforme, et, après la réforme, la Révolution française avec ses conséquences religieuses et sociales, présentes et futures.

« Dire que la réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est pas calomnier la Renaissance ; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, plus ou moins heureux et plus ou moins légitimes, suivant les lieux et les circonstances... En fait, il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge.... Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution française (1). »

Mais, si vous le permettez, Monseigneur, voyons en détail le tableau de cette fatale révolution; il sera, je l'espère, aux yeux de Votre Grandeur, la justification complète des qualifications que j'ai données à la rupture dont il s'agit.

« Si l'étude de l'antiquité, dit M. Charpentier, n'a pas conduit à la séparation (la réforme) (2), elle a éveillé un esprit nouveau de *tolérance* et d'*examen*. Le Pogge nous l'a montré; et Valla est réclamé par Luther. Et non-seulement ces doutes sont nés, mais de l'antiquité est sortie une autre et dangereuse influence : des *souffles impurs*, des *espérances coupables*, si elles n'étaient folles, ont cor-

(1) *Débats*, 30 avril.

(2) L'auteur oublie ce qu'il a dit page 67, que le héros de la Renaissance, Érasme, avait mis au monde le *libre penser*. Le libre penser est bien le père de la réforme.

*rompu et enivré les imaginations. Pomponius Lætus a rêvé le retour du paganisme ; Gemiste Plethon le règne du platonisme. A ce banquet nouveau et électrique de la science, les convives se sont troublés, les vapeurs obscures, depuis tant de siècles dissipées par la lumière du christianisme, se sont de nouveau amoncelées ; en un mot, le paganisme, qu'on croyait à jamais vaincu, la philosophie qui avait été proscrite, ont reparu. Les esprits déçus et précipités au fond de l'abîme ont remonté à la lumière, et disputé le trône qui leur avait été enlevé.*

« L'illusion ne s'est point arrêtée au quinzième siècle : elle a traversé le seizième, et, suspendue, retardée dans sa marche au dix-septième, elle a reparu plus forte et plus générale au dix-huitième siècle. Il n'en faut pas douter : le charme a duré jusque-là. Que dis-je ? Alors il s'étend et se fortifie. L'antiquité envahit tout : idées, mœurs, littérature, monde politique et monde moral ; la Grèce et Rome ont des anniversaires, non plus clandestins et timides, comme ceux de Pomponius Lætus ; mais publics, mais solennels.

« Enfin, un auteur se rencontrera, qui, imprudent héritier des espérances de Pétrarque, des regrets du Pogge, des vœux de Plethon, et infidèle à quinze siècles de liberté donnés au monde par le christianisme, déploiera la chute du paganisme, et en tentera, autant qu'il est en lui, la réhabilitation historique, philosophique et politique : est-il besoin de nommer Gibbon ? Frappé d'une première impression, Gibbon, en écrivant l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, n'a vu, dans le christianisme, que l'institution qui avait mis des vêpres, des moines déchaussés et des processions à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter et des triomphes du Capitole...

Faut-il s'étonner de cette secrète et mystérieuse influence? *Pendant trois siècles, notre éducation, notre littérature, n'étaient-elles pas païennes? Quelle merveille qu'un beau jour l'antiquité ait paru au dehors, quand depuis si longtemps elle était renfermée en nous!* Pomponius Lætus et Gemiste Plethon avaient bien deviné : Rome et la Grèce devaient reconquérir le monde (1). »

Après cette voix qui pourrait vous paraître suspecte, permettez, Monseigneur, qu'il en succède une autre dont les accents vous sont particulièrement chers. « Au lieu de mettre au service du génie chrétien, dit le savant auteur de *l'Éducation de l'homme*, les progrès de l'antiquité dans l'étude du beau, nous avons mis le génie chrétien à la remorque de la littérature et de l'esthétique païennes. Qu'en est-il résulté? Une littérature neutre, servile, qui a exercé la plus triste influence sur les talents et sur les mœurs. Elle a dégradé le talent en le ravalant au rôle de copiste. Elle a perverti les mœurs, parce qu'au lieu de s'appliquer à cultiver et embellir les mœurs chrétiennes, elle s'est faite l'interprète et l'admiratrice des idées puérides et des mœurs dissolues de l'antiquité.

« Qu'en est-il encore résulté? *L'affadissement de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture*, qui ne vivent que des inspirations de la pensée religieuse et nationale. Aussi voyons-nous les artistes éminents sortir de la triste carrière ouverte à l'époque dite de la Renaissance, et que l'on appellera bientôt le siècle de la dégradation. Obligés de reprendre nos études et de revenir aux traditions de l'école du moyen âge, notre adoration pour l'art antique nous a attardés de trois siècles.

(1) Charpentier, *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 178-184.

« Nos essais de *restauration païenne dans l'ordre politique* ont été encore plus désastreux. L'idée romaine de créer des nations de soldats régnant sur les autres par le droit de l'épée n'a enfanté que des guerres sanglantes... L'idée grecque de faire des nations de législateurs et de fonctionnaires a produit le mépris des lois, du pouvoir, et nous a rendus ingouvernables... En somme, nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour nous faire rétrograder de vingt siècles et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité (1). »

En appelant *sacrilège* et *malheureuse* la rupture occasionnée par la Renaissance dans la chaîne de l'enseignement littéraire en Europe, je n'ai donc été, Votre Grandeur peut le voir, ni un homme *frappé d'aberration*, ni un *logicien du faux*; mais le simple écho de voix plus puissantes que la mienne et l'historien fidèle d'un fait incontestable.

Daignez agréer, etc.

---

## XIV

Nevers, 25 mai 1852.

Monseigneur,

Je viens d'examiner le premier reproche que m'adresse Votre Grandeur. Pendant quatre pages, j'en ai fait mon

(1) M. Martinet, chanoine d'Annecy.

*mea culpa*, en frappant de mon mieux la poitrine de mon prochain, tout aussi coupable que moi. La même ressource m'est-elle offerte pour le second ? C'est ce que nous allons examiner. Vous dites : « On proclame, en empruntant aux divines Écritures leurs anathèmes contre les idoles païennes, on proclame qu'une telle culture des esprits est la cause, le commencement et la fin de *tous les maux* dont souffre la société moderne. *Infandorum enim idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis.* »

Ce texte sert d'épigraphe à mon ouvrage ; je n'ai pas cru devoir le tronquer. Mais nulle part je n'ai dit que la Renaissance, qui est bien à mes yeux le culte ressuscité du paganisme, a produit *tous les maux* dont souffre la société moderne. Je suis bien assez coupable aux yeux de Votre Grandeur pour qu'il me soit permis de ne pas accepter des accusations dénuées de fondement. Voici mes propres paroles : « Afin d'éviter tout reproche d'exagération, nous déclarons que notre intention n'est pas de donner à nos paroles un sens *exclusif*. Volontiers nous reconnaitrons au mouvement antichrétien qui entraîne l'Europe des causes étrangères à celle que nous allons signaler ; mais, avec tous les hommes réfléchis qui ont sérieusement étudié la question, nous nous croyons fondé à regarder cette cause (la Renaissance) comme la plus influente : il n'en faut pas davantage pour justifier la rigueur *morale* de nos affirmations (1). »

Quant au texte lui-même, j'avoue que, si j'en connaissais un plus fort, je l'aurais choisi de préférence. Pourquoi ne pas dire ce qui est, et ne pas appeler les choses par leur

(1) *Ver rongeur*, p. 22.

nom? Or, voici ce qui est : la Renaissance fut la résurrection, le culte, l'adoration fanatique du paganisme avec toutes ses idoles littéraires, artistiques, philosophiques, morales et religieuses ; la Renaissance engendra la réforme ; la réforme engendra l'impiété voltairienne ; l'impiété voltairienne engendra la Révolution française ; la Révolution française est le cataclysme moral le plus épouvantable qu'on ait jamais vu. Que cette généalogie du mal dont souffre la société moderne soit authentique. Votre Grandeur a pu s'en convaincre par le témoignage unanime des amis et des ennemis, rapportés dans mes lettres précédentes. Il me semble que cela peut suffire pour justifier le choix de mon texte.

Si, de plus, il était vrai qu'à tous ces maux la Renaissance est coupable d'avoir ajouté de sacrilèges folies inconnues du monde depuis la chute du paganisme ; s'il était vrai qu'elle a oblitéré, affaibli le sens chrétien au point de créer un monde qui se croit irréprochable dès qu'il pratique la morale du paganisme ; s'il était vrai que tout cela est un fait palpable, et que ce fait est reconnu, constaté, déploré par les hommes qui raisonnent le mieux les causes, les caractères, la profondeur du mal de l'Europe actuelle ; si ces hommes ont une telle autorité qu'aux yeux même de Votre Grandeur leur parole a force de chose jugée, me trouverait-elle encore coupable d'exagération pour avoir dit que le paganisme, ressuscité au milieu des nations chrétiennes, a produit les mêmes effets qu'il produisit chez les nations antiques, moins toutefois ceux que le règne douze fois séculaire du christianisme rendait et qu'il rendra toujours impossibles ?

Folies criminelles produites par la Renaissance. Des volumes entiers ne suffiraient pas à les rapporter. Entre

mille, j'en cite une seule, et celle-là, sauf le nom des acteurs et les circonstances accidentelles des lieux et des formes, a fait le tour de l'Europe, et peut faire juger des autres. A Florence, se trouvaient réunis, sous le patronage de Cosme et de Laurent de Médicis, les premiers et trop fameux élèves de la Renaissance, Christophe Landino, Marcile Ficin et Pic de la Mirandole. Cosme de Médicis voulut qu'ils missent en latin, pour les populariser, les œuvres de Platon. Marcile Ficin se mit à l'œuvre et dédia sa traduction à Laurent, son protecteur. Sa dédicace fut l'hymne d'un poète en faveur du platonisme bien plus qu'une appréciation philosophique. — « *C'était un panthéisme déguisé qu'enseignaient, en s'appuyant de Platon, Marcile Ficin, Laurent de Médicis, et peut-être Benivieni, qui tous se croyaient à l'abri du soupçon même d'hétérodoxie, tant leur foi était vive et docile ! Ficin croyait la matière éternelle, de toute éternité reposant en Dieu, intelligente et active (1).* »

Des hymnes furent composés en l'honneur du *dicin* disciple de Socrate. Ce n'était pas assez de tous ces hommages : Laurent voulut qu'on instituât, *comme au temps de Porphyre et de Plotin, une fête en l'honneur de Platon*. Un jour de l'année, le 13 novembre, à une heure convenue, *tous les lettrés, prêtres et laïques...*, se rassemblaient dans une villa du grand-duc. A l'extrémité d'une allée d'arbres, s'élevait, porté par un socle de marbre et une couronne d'or sur la tête, le buste de Platon... Au milieu, sur une vaste table, à laquelle s'asseyaient les conviés, un dîner splendide était servi ; et, après le repas, commençaient les hymnes en l'honneur du philo-

(1) Brucker, *Hist. critic.*, t. VI, p. 686.

sophe. Le théologien a pu trouver dans les cantiques des *offenses fréquentes aux dogmes catholiques* (1).

Il en rencontre bien d'autres sur les lèvres de Ficin, quand du haut de sa chaire il explique les œuvres du nouveau Dieu. « On ne se douterait pas de toutes les belles choses qu'il trouvait dans le fils d'Ariston : la Sainte-Trinité, le Verbe de saint Jean l'évangéliste, la création de Moïse, l'Eucharistie de saint Paul. Il faisait du philosophe un *génie céleste*, qui avait eu l'intuition des *mystères* enfermés dans nos livres saints. Est-il besoin de dire qu'il plaçait dans son paradis l'écrivain antique que Jésus, dans sa descente aux enfers, venait arracher aux limbes purificateurs pour le couronner de l'auréole des bienheureux ? Il avait renoncé aux formules de salutation ordinaire, et il n'appelait ses auditeurs que MES FRÈRES EN PLATON.

« A ses yeux le *Criton* était un *second Évangile tombé du ciel*. Ses élèves partageaient son enthousiasme et ses croyances (2). » Ses croyances étaient tout simplement, sous le nom de platonisme, un panthéisme déguisé. Tout cela n'est qu'un jeu en comparaison de ce qui se passait à Rome. Au paganisme, triomphant à Florence, il fallait un théâtre plus grand : la métropole du christianisme fut choisie pour opérer sa résurrection solennelle et le faire monter au Capitole. Pomponius Lætus, prenant pour modèle l'institution platonicienne formée à Florence, se rendit à Rome, où il établit une *académie*. Ses disciples étaient des âmes folles de paganisme qui *renoncèrent à porter le nom qu'elles avaient reçu le jour de leur bap-*

(1) *Hist. de Léon X*, par M. Audin, t. I, p. 8, 9.

(2) *Id., id.*, p. 38.

*tème* pour prendre celui de quelque personnage antique : Philippe Buonaccorsi s'appela *Callimaque* ; Marc, le Romain, *Asclépiade* ; Marino, le Vénitien, *Glaurus*. Les muses n'étaient pas seules invoquées dans cet institut littéraire, on y évoquait les souvenirs républicains de l'ancienne Rome, on y rêvait la restauration complète du paganisme. Ce rêve était sérieux. On a retrouvé un rituel païen sous le nom de Plethon, où l'on voit en détail le projet de faire revivre la *théologie d'Orphée* et de *ressusciter les dieux de l'Olympe* (1). Je ne dis rien des autres fêtes, usages, institutions, spectacles, introduits par la Renaissance dans les sociétés modernes, et couronnés par le culte de la déesse *Raison*, solennellement pratiqué dans toute la France.

Ce que l'idolâtrie de la belle antiquité produisait dès le début en Italie, elle le produisait en Angleterre, où le grave chancelier Morus arrivait en *platonisant au pur communisme* ; en France, où Dolet, traducteur de Cicéron et de Platon, tombait dans l'hérésie et se faisait brûler sur la place Maubert, en 1546. « L'accusation d'hérésie, ajoute l'historien, était vague ; mais ce que l'on punissait, c'était la *hardiesse nouvelle de la pensée*... A cette époque, il ne faut point l'oublier, en France la *liberté philosophique*, fille en effet de l'antiquité, payait pour la réforme, avec laquelle on la confondait (2). » On pouvait s'y méprendre : elles se ressemblent comme la fille et la mère : *Orum peperit, Lutherus exclusit*.

Le vin du paganisme faisait tourner toutes les têtes savantes, et préludait à l'enivrement général qui dure

(1) *Vie de Léon X*, t. I, p. 90, 91.

(2) *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 118.

encore. Ramus cherche la liberté de penser dans Platon. « J'avais, dit-il, passé trois ans et plus à étudier la logique de l'école; j'étais maître ès arts et docteur quand je m'avisai de chercher à quoi me servirait cette science. Alors je me mis à étudier les poètes et les orateurs, essayant de ramener l'éloquence et la poésie aux règles de la dialectique. Vains efforts ! je reconnus, à mon grand étonnement, que ni Virgile, ni Cicéron, n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois d'Aristote. Enfin un jour, lisant Galien, je vis que Galien appelait Platon le plus grand des dialecticiens. Surpris de plus en plus, je commençai à lire Platon avec cette nouvelle idée. Quel changement !... Socrate veut qu'on examine, et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité ; et moi-même, pensai-je alors, pourquoi ne pas socratiser un peu (1) ? »

Et, pour socratiser plus à son aise, Ramus se fit protestant ; mais, aux yeux des protestants, il socratissait si bien, qu'il ne put obtenir la permission de socratiser, même à Genève.

Oblitéré en matière de dogme, le sens chrétien ne tarda pas à s'oblitérer aussi en matière de morale : cela devait être. Pour abrégé les preuves de cette influence désastreuse et vraiment incroyable du paganisme ressuscité, je me contenterai de dire qu'au dernier siècle un prêtre, connu dans le monde lettré, ne craignait pas d'écrire les lignes suivantes : « Pour former le chrétien, dit l'abbé d'Olivet, il faut ajouter souvent et beaucoup à la morale de Cicéron. Mais aussi, en formant l'homme d'honneur, elle dispose un enfant à recevoir et à conserver dans son cœur les préceptes de la religion. Vous ne sauriez

(1) *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 119.

trop lui répéter qu'il a une âme, une conscience, *une loi naturelle* d'où résultent de vrais devoirs ; et qu'indépendamment de toute religion écrite, s'il manque de probité, il devient, aux yeux de quiconque fait usage de la raison, un objet de mépris et d'horreur. Assurément, les *vertus de Socrate* ne peuvent nous suffire, *mais commençons par les avoir. Tout édifice qu'on bâtit sans ce fondement ne sera pas de longue durée* ; au lieu que, dans l'homme sincèrement vertueux, il est rare que la religion perde ses droits, et plus rare encore qu'après les avoir perdus elle ne revienne pas tôt ou tard à les recouvrer (1). »

Ce langage plus qu'étrange, qui suppose que la *morale de Cicéron* est nécessaire à la morale de l'*Évangile* comme la base à l'édifice, et la nécessité pour l'enfant baptisé, s'il veut devenir solidement vertueux, de commencer par être païen : ce langage n'excita aucune réclamation dans le dernier siècle, mais du moins on ne voit pas qu'il fût applaudi. En vertu de la loi du progrès, notre siècle devait le glorifier ; l'écrivain qui le rapporte ajoute que ce passage lui paraît aussi *bien pensé* que bien écrit ; que ce langage, au mérite d'être *parfaitement raisonnable*, lui semble joindre celui d'être *mille fois plus chrétien* que le langage des *zélés* d'aujourd'hui (2).

Vous le dirai-je, Monseigneur ? une chose effraye plus que l'impiété de ces réflexions, c'est la bonne foi probable de l'auteur. On est tenté de se voiler la tête quand, au milieu d'une société chrétienne, on entend des hommes instruits, de belles intelligences, de bonnes natures, écrire de sang-froid et donner pour des vérités admises des blasphèmes comme ceux qu'on vient de lire, et plus

(1) L'abbé d'Olivet, préface de la trad. des *Pensées de Cicéron*.

(2) S. de Sacy, *Débats*, 17 mai 1852.

encore comme ceux que je vais rapporter. « Entre cette morale, à laquelle on donne le nom de *païenne*, et la morale *chrétienne*, entre la morale de Socrate et la morale de l'Évangile, quelle est donc la différence essentielle et caractéristique ? La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque, l'autre la perfection mystique ; l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté ? Non, c'est l'Évangile qui le dit : « Beaucoup d'appelés, et peu d'é-  
« lus. »

« La conséquence à tirer de là, c'est que l'éducation commune a pour base nécessaire la morale commune et naturelle. Aux laïques, les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques, les devoirs et les vertus mystiques. Vou-  
lons-nous dire pour cela que l'étude et la méditation des Pères et des docteurs de la foi ne doivent pas faire partie de l'éducation publique ? Telle n'est pas notre pensée. Loin de là, nous croyons que la morale épurée de l'Évangile est le couronnement et la sanction de la morale naturelle. Les vertus transcendantes qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la charité, la patience, la résignation, l'humilité, sont en quelque sorte l'idéal et la fleur d'une vie chrétienne. Malheureusement cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous. Il faut avoir le nécessaire avant de chercher le superflu, tout précieux et désirable qu'il soit. Les vertus qui font l'homme, les vertus qui sont le pain quotidien de cette vie, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées

qui sont l'apanage du vrai chrétien et le froment des élus : *Aux forts le pain des forts (1).* »

La morale païenne, qui sanctionnait l'esclavage, qui autorisait l'injustice, la violence, le suicide, l'infanticide, le divorce, qui permettait à Platon de prêcher le communisme, de nier la famille et la propriété; la morale païenne mise en comparaison, que dis-je? présentée de bonne foi comme mieux appropriée aux besoins de l'humanité que la divine morale de Notre-Seigneur Jésus-Christ : mais c'est le comble de l'égarement, c'est la perte totale du sens chrétien !

Voilà pourtant où nous en sommes ! Ce que M. Alloury dit tout haut, des millions d'hommes le disent tout bas, et le pratiquent tous les jours. Je parle de cette génération épicurienne, sans généalogie dans l'histoire moderne avant la Renaissance; de cette génération qui, malgré son baptême, n'est pas chrétienne; que dis-je? qui n'est ni juive, ni mahométane, qui n'a pas de nom religieux, et pourtant se croit et se dit vertueuse. Cette génération, du salon où elle a pris naissance, jusqu'à la chaumière où elle est descendue, marche la tête haute, la conscience tranquille, et, souriant de pitié aux préceptes de l'Évangile, sourde aux exhortations du zèle, place, même à l'article de la mort, son indifférence stupide à l'abri de cette maxime : On peut être honnête homme sans religion.

(1) M. Alloury, dans les *Débats*, 30 avril 1852. Voy. aussi M. Saisset, cours 1850. — Cet article est si propre à dessiller tous les yeux et à fixer les esprits sur la *nature* de la Renaissance, que je les reproduis à peu près en entier. On y trouve, du reste, le refrain obligé sur la supériorité littéraire du paganisme, sur la barbarie du moyen âge, etc... Voir, à la fin de ce volume, note n° 2.

Cause du mal. Les idées, les institutions, la croyance, la morale du moyen âge, c'est le christianisme ; les idées, les institutions, la morale de la Renaissance, c'est le paganisme. Choisissons maintenant entre ces deux principes, entre ces deux civilisations. Veut-on périr comme Rome ou la Grèce : qu'on continue de marcher sur leurs traces, à imiter leurs exemples, à nourrir la jeunesse de leurs idées, de leur morale, de leurs écrits. Veut-on, au contraire, sauver la société : qu'on se hâte alors de la régénérer par des études chrétiennes. « Il n'y a, dit Donoso Cortès, que deux systèmes possibles d'éducation : le chrétien et le païen. La restauration du dernier nous a conduits à l'abîme dans lequel nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du premier (1). »

« Je suis convaincu, ajoute M. le comte de Montalembert, que la Renaissance a fait plus que la réforme pour altérer le sens chrétien dans l'âme de l'Europe moderne (2). »

A ces autorités, permettez-moi, Monseigneur, d'ajouter celle d'un illustre évêque, deux fois votre collègue, et dont les écrits ont rendu, dans ces derniers temps, de si éminents services à l'Église.

« Paris, le 5 juillet 1851.

« Monsieur le vicaire général,

« Je n'ai encore lu que la moitié de votre ouvrage sur l'appréciation chrétienne de ce que l'on a malheureusement

(1) Lettre du 25 avril 1851.

(2) Lettre du 25 octobre 1851.

ment appelé la *Renaissance*. Je me sens le besoin de vous dire tout de suite combien j'y trouve de profonds et courageux aperçus.

« Comptez bien cependant, et pour cela même, sur de nombreux et puissants contradicteurs.

« On vous dira que vous êtes un téméraire, et presque un sacrilège ; que les plus grands génies qui ont paru dans l'Église au dix-septième siècle, que les ordres religieux qui ont rendu les plus signalés services à la religion, sont indignement outragés par vos accusations ; on vous dira qu'il est ridicule d'attribuer à un détail de pédagogie le déplorable affaiblissement de la foi dont nous souffrons si cruellement encore ; que, depuis trois cents ans, l'éducation faite avec les auteurs païens a produit des chrétiens éclairés, fervents, parfaits, etc., etc.

« Il y a beaucoup à répondre à ces reproches, qui m'ont été faits à moi-même à l'occasion de la pauvre petite lettre si modérée que j'écrivais jadis aux directeurs et professeurs de mon petit séminaire, et qui ne m'ont pas porté du tout à changer d'avis.

« Je me borne, pour cette fois, à faire cette question :  
« Le jugement du dix-septième siècle, sur l'art chrétien, a-t-il été, au point de vue religieux, un progrès ou une « décadence ? »

« Je réponds : Il a été certainement une décadence. Il n'est pas un de nos écrivains, y compris Bossuet et Fénelon, qui n'ait décrié nos cathédrales gothiques. Sommes-nous donc obligés de les décrier encore par respect pour ces grands génies, et de ce qu'il se fait sans doute des prières aussi ferventes dans les lourdes églises du genre moderne que sous les ogives aériennes du moyen âge, me forcerez-vous à soutenir que les cathédrales de

Paris, de Reims, de Strasbourg, d'Amiens, de Bourges, etc., ne sont pas plus conformes à l'esprit chrétien que les riches *salons* de la Madeleine et de Notre-Dame-de-Lorette?

« Non, le *grand siècle*, comme l'on dit, n'a pas été infailible, et le jour viendra où ses erreurs en littérature chrétienne seront aussi palpables que le sont déjà ses impertinences et ses insolents dédain sur les plus étonnantes constructions inspirées par le christianisme. Que n'aurais-je pas à dire de sa statuaire, de sa peinture, de sa musique, de son théâtre! Que prouvent des noms illustres ou même des institutions respectables contre des faits de cette évidence, dont il nous reste encore tant de monuments que je ne crains pas d'appeler honteux pour une nation qui porte le nom de fille aînée de l'Église?

« Hélas! si nous eussions, vous et moi, monsieur le vicaire général, vécu à cette époque, nous eussions vraisemblablement pensé et parlé comme tous alors parlaient et pensaient, parce qu'il y a des influences publiques que des individus ne dominent presque jamais.

« N'en fut-il pas ainsi du gallicanisme? Aujourd'hui, le gallicanisme est jugé; eh bien! il faut que le paganisme le soit : il faut que l'on sache comment son introduction a été une faute, comment son règne, dans la société chrétienne, a été un grave danger.

« Pour moi, je disais, il y a déjà bien quinze ans, à ceux qui m'entourent : « Avant un demi-siècle, on comprendra que la Renaissance a été la plus redoutable épreuve  
« de l'Église de Dieu depuis son berceau. »

« Vous avez bien devancé mes prévisions; car, même en faisant ses réserves sur certains passages, quand on vous

lit sans prévention, on se sent véritablement effrayé à la vue de cette peste mortelle qui s'étendait sur tous les corps et sur les parties les plus vitales de l'Épouse immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Veuillez donc, monsieur l'abbé, agréer l'assurance de ma sympathie et l'expression de ma reconnaissance.

« †. P.-L., év. de Langres. »

En résumé, j'ai dit, et je crois l'avoir prouvé : la Renaissance fut la résurrection et l'adoration fanatique du paganisme avec toutes ses idoles littéraires, artistiques, philosophiques, morales et religieuses ; la Renaissance fut mère de la réforme, la réforme mère de l'impiété voltairienne, l'impiété voltairienne mère de la Révolution française, et la Révolution française fut le plus grand cataclysme moral qu'on ait jamais vu. Ai-je eu si grand tort de rendre à chacun selon ses œuvres, et d'appeler la Renaissance *infandorum idolorum cultura, omnis mali causa est et initium et finis* ?

Daignez agréer, etc.

---

## XV

Nevers, 25 mai 1852.

Monseigneur,

La réponse aux deux premiers reproches de Votre Grandeur me semble atténuer beaucoup la valeur de

ceux qui me restent à examiner. Toutefois, ayant promis de n'en négliger aucun, je vais tenir parole. Vous continuez en disant : « On accuse les instituteurs les plus religieux, les congrégations enseignantes les plus célèbres, les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens et d'autres en grand nombre, d'avoir coulé les générations dans le moule du paganisme, et d'avoir fait les générations païennes que nous voyons (1). »

Ici encore qu'il me soit permis de rappeler mes paroles ; j'ai dit : « Vers la fin du quinzième siècle, vous brisâtes le moule chrétien, et vous le remplaçâtes par un moule païen. Les jeunes générations y furent jetées, et cette cire molle prit la forme du moule, et il en résulta ce qui devait nécessairement en résulter : les jeunes générations, nourries de paganisme, élevées dans l'admiration du paganisme, commencèrent à se montrer païennes et à transmettre à la société ce qu'elles avaient reçu... Le danger devenait de plus en plus sérieux : la religion et la société perdaient visiblement du terrain. On se remit à l'œuvre, et on essaya de former une génération nouvelle, qui, profondément chrétienne, contre-balancerait l'action désastreuse de celle qui cessait d'être, ou qui ne l'était déjà plus : la grande réaction catholique du seizième siècle commença. Appelés à y concourir, les docteurs les plus expérimentés, les ordres religieux les plus savants, redoublèrent d'activité. Le plus habile de ces grands corps, l'immortelle compagnie de Jésus, sembla créée tout exprès pour venir au secours de l'Église

(1) Pour donner au public la facilité de juger par lui-même si j'ai omis ou éludé quelque une des objections, je rapporte à la fin de ce volume la lettre de Monseigneur l'évêque d'Orléans, telle qu'elle se trouve dans les journaux. Voir note n° 1.

et de la société dans l'éducation. Elle s'y dévoua sans réserve, tout en adoptant, comme ses compagnons d'armes, le moule païen. *Ainsi le demandait l'opinion publique, qui déjà ne connaissait plus d'autre forme du beau...*

... « La science, la vertu, le dévouement, la paternité des maîtres, l'orthodoxie de leurs doctrines, la vérité et l'éclat des cérémonies religieuses accomplies dans leurs maisons, tout semblait réuni pour faire revivre et pour perpétuer dans la société en général, et *surtout dans les conditions élevées*, la foi vigoureuse du moyen âge. Parallèlement aux Pères jésuites, les Bénédictins, les Oratoriens et d'autres en grand nombre, rivalisèrent de science et de zèle... Quel fut le résultat final de cette action si générale et si bien combinée?... Au lieu de se ranimer, l'esprit chrétien alla s'affaiblissant, et s'affaiblissant surtout dans les classes lettrées, parmi lesquelles il devait, grâce au zèle de tant d'excellents maîtres, se réveiller avec une vigueur nouvelle. C'est au point, tout le monde le sait, qu'à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, rien dans toute l'Europe n'était moins chrétien de mœurs et de croyances que les hommes qui avaient le plus largement participé à l'enseignement public (1). »

De cette citation, il résulte : 1° que je n'accuse personne ; 2° que les congrégations enseignantes n'ont pas inventé le moule païen ; 3° qu'il leur a été imposé ; 4° que, malgré tous leurs efforts, elles n'ont pu empêcher qu'il n'en sortît des générations païennes. Que le moule païen, c'est-à-dire l'enseignement classique du paganisme tel que la Renaissance l'avait compris, ait été *imposé* aux

(1) *Ver rongeur*, p. 25, 26, 27, 28.

ordres religieux, et qu'ils aient été forcés de le subir, c'est un fait dont je donnerai la raison et la preuve dans une prochaine lettre; que, malgré tous leurs efforts, les ordres religieux n'aient pu empêcher cet enseignement de former des générations païennes, c'est un autre fait. Seulement, celui-ci n'a pas besoin de preuve; ou, s'il en a besoin, c'est Votre Grandeur elle-même qui va les fournir.

Eh! que fait donc l'Europe depuis trois siècles, sinon retourner au paganisme? Examinez-la dans sa littérature, dans ses arts, dans sa philosophie; pour qui est son culte et son admiration? N'a-t-elle pas tour à tour remis en honneur tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, depuis le panthéisme de Platon jusqu'au matérialisme d'Épicure et au rationalisme de Sextus Empiricus? Dans l'ordre religieux, qu'a-t-elle fait, que fait-elle encore? Elle a brisé en mille pièces la magnifique unité de foi qui, depuis Charlemagne, faisait de tous les grands peuples de l'Europe une seule famille sous la houlette du vicaire de Jésus-Christ; du Nord au Midi elle *a dépouillé l'Église, enchaîné l'Église, souffleté l'Église*; ce qu'elle a fait, elle le fait encore: fille révoltée, ce dont elle a le plus grand besoin, et ce dont elle ne veut à aucun prix, c'est la liberté de sa mère.

Dans l'ordre politique, sa vie est la révolution en permanence: deux têtes de rois tombant sous la hache des bourreaux, cinquante trônes, en moins de cinquante ans, renversés et roulant dans la boue des carrefours, la guerre civile ou étrangère perpétuellement à l'ordre du jour; tous les crimes contre l'Église, contre le pouvoir temporel, contre la famille, contre la propriété, ayant leurs héros et leurs apologistes; dix mille suicides par an.

Et l'absence de remords...

Voilà ce qu'est devenue, en passant par les fêtes sacrilèges du paganisme, par les horreurs du protestantisme, par les orgies de la Régence, par le dévergondage de l'impiété voltairienne, par les saturnales de 1793, par le culte solennel de la prostitution, l'Europe formée par la Renaissance;

Voilà ce qui est sorti de l'œuf païen déposé au sein des nations chrétiennes.

Voilà ce que n'ont pu empêcher, malgré tous leurs efforts, les congrégations religieuses chargées, depuis trois siècles, de l'enseignement public; voilà ce que j'ai dit et ce que je maintiens.

Pour le nier, faut-il donc s'arracher les yeux et mentir à l'histoire?

Votre Grandeur elle-même pense comme moi; c'est elle qui, pour peindre d'un seul trait la triste époque où nous vivons, rapporte en l'approuvant cette parole de M. Guizot : *La société offre l'image du chaos*. Puis elle ajoute : « Qui a créé parmi nous cet épouvantable état de société? qui a fait ce mal en France depuis cinquante années? *L'éducation! il n'y a qu'une voix pour le redire* (1). »

Je me permettrai seulement de remarquer que, si notre époque est fille des cinquante années qui la précèdent, la Révolution française aussi est fille des cinquante années qui la précèdent; ainsi de la Régence, ainsi de la réforme, jusqu'à la Renaissance, qui nous fut apportée du dehors.

(1) *De l'Éduc.*, t. 1, p. 314. Voir aussi Avant-Propos de la 2<sup>e</sup> édit., p. I, II, III.

Vous voyez maintenant, Monseigneur, qu'il n'est plus permis de lier au précédent le reproche qui le suit dans votre lettre, et de dire : « On les nomme (les ordres religieux) des *novateurs* qui ont *introduit* le paganisme dans l'éducation, des hommes à imagination qui saturent les générations de paganisme et leur laissent ignorer le christianisme. »

Pour être rendue à son véritable sens, la phrase que Votre Grandeur incrimine doit être remise à la place qu'elle occupe dans mon ouvrage. Je rappelle les prescriptions des conciles de Latran et de Trente, fort peu en harmonie avec l'enseignement classique introduit par la Renaissance, ainsi que les paroles du P. Possevin, constatant l'antiquité, la généralité de l'enseignement tel que je le propose (1). Puis j'ajoute : « On voit que nous ne sommes point des novateurs ; les novateurs sont ceux qui ont introduit le paganisme dans l'éducation : ni des hommes à imagination, disciples de notre sens privé ; les hommes à imagination sont ceux qui prétendent conserver chrétiennes les générations qu'ils saturent de paganisme, et auxquelles ils laissent ignorer le christianisme ; les disciples du sens privé sont ceux qui, méprisant et la pratique constante des âges de foi et les prescriptions de l'Église universelle, imposent leurs théories comme des règles infailibles (2). »

Que les hommes à *imagination* qui ont *introduit* le *paganisme* dans l'éducation saturent les générations de paganisme, et, par les générations naissantes, la société tout

(1) Il modo che con la pratica di molte università e prinvince Dio a mostrato per se stesso, pe' padri antichi, pe' concili e per mille altri argomenti, p. 121.

(2) *Ver rongeur*, p. 397.

entière, c'est un fait surabondamment prouvé dans mes lettres précédentes ; ce fait est admis et proclamé par Votre Grandeur elle-même, qui dit, avec raison, que *tout vient de l'éducation*. Donc, si la société est saturée de paganisme, l'éducation la première en est saturée.

De savoir maintenant si on laisse *ignorer le christianisme* à la jeunesse, c'est une question que nul n'est plus apte à résoudre que vous, Monseigneur. Eh bien ! voici votre opinion : « *Combien de jeunes gens qui, parmi nous, achèvent leurs études sans que leur éducation morale et religieuse ait été commencée !... Pauvres jeunes gens, instruits dans l'ignorance, comme le disait autrefois un grand poète, et condamnés souvent, malgré la richesse et la force de leur nature, condamnés par une éducation menteuse et barbare à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables, comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente, condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.*

« Et cependant les années marchent ; le pauvre enfant croît en âge ; son âme croît aussi, *mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point ; son développement intellectuel, moral et religieux, est nul ou dépravé*. Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compassion plus profonde que ces jeunes infortunés ! *Et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation ?*

« Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature, ou dans le *grand mouvement de l'éducation sociale*, des secours inespérés pour un développement plus tardif ! *Mais, je l'ai dit, cela est FORT RARE*, et il y a là pour la famille, pour

la patrie, pour l'humanité tout entière, de profonds et irréparables malheurs (1). »

J'en appelle ici à l'équité de Votre Grandeur. Si elle condamne l'auteur du *Ver rongeur*, je prétends qu'elle ne peut se dispenser de condamner aussi l'auteur de l'*Éducation*. Le premier a dit simplement : « On laisse ignorer le christianisme à la jeunesse ; » le second, plus énergique, dit : « Les jeunes gens sont instruits dans l'ignorance ; ils achèvent leurs études sans que leur éducation religieuse ait été commencée ; leur développement religieux est nul ou dépravé ; c'est presque toute la jeunesse d'une grande nation. »

Permettez-moi de terminer cette lettre par l'examen rapide d'un nouveau grief. Il est ainsi formulé dans votre lettre : « Les maisons d'éducation, même celles qui sont tenues par des ecclésiastiques ou des religieux, et dans lesquelles règne le paganisme classique, sont flétries comme les sources premières du communisme et de l'irréligion. »

Le communisme est-il enseigné par les auteurs païens, tels que Platon, Lycurgue, Salluste, Tite-Live, Tacite, et beaucoup d'autres (2) ? Ces auteurs sont-ils enseignés, loués, préconisés, dans l'enseignement classique depuis longtemps ? Quinze ans avant la Révolution française, les maisons d'éducation étaient-elles, sans exception, tenues dans tous les pays catholiques par des ecclésiastiques ou des religieux ? En 1795 et depuis, le communisme et l'irréligion se sont-ils montrés, et en pratique et en théorie, dans l'Europe entière ? Ce double mal, qui a fait de la société actuelle l'image du chaos, a-t-il une cause ?

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 47, 48.

(2) Voy. entre autres l'*Hist. du social.*, par M. de Sudre.

Quelle est cette cause? *L'éducation!* s'écrie Votre Grandeur, *il n'y a qu'une voix pour le redire* (1).

Est-ce à dire que les ecclésiastiques et les religieux ont enseigné *directement* le communisme et l'irréligion? Vous ne voudriez pas, Monseigneur, me faire dire ce que je n'ai jamais pensé. J'ai dit, et je répète que, malgré tous leurs efforts pour atténuer, pour paralyser l'influence du paganisme, pour changer en nourriture salubre l'aliment empoisonné donné à la jeunesse, ni le clergé, ni les ordres religieux n'ont pu empêcher les effets du poison. Semer de l'ivraie et prétendre moissonner du froment est un miracle que l'homme n'a jamais fait, qu'il ne fera jamais.

Je n'ignore pas qu'on peut répondre : « Les classes inférieures ne connaissent ni Lyeurgue, ni Platon, et cependant elles sont aujourd'hui socialistes. » Je laisserai le soin de lever cette difficulté à un *homme d'État célèbre*, en qui Votre Grandeur reconnaît une  *finesse et une profondeur d'observation, un bon sens supérieur, dignes d'une rare intelligence* (2). « L'enseignement secondaire, dit M. Thiers, apprend aux enfants des classes éclairées les langues anciennes.... Ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend aux enfants en leur apprenant le grec et le latin, ce sont de nobles et sublimes choses, c'est l'histoire de l'humanité sous des images simples, grandes et ineffaçables... L'instruction secondaire forme ce qu'on appelle les *classes éclairées* d'une nation. Or, si les classes éclairées ne sont pas la nation tout entière, elles la caractérisent. Leurs vices, leurs qualités, leurs penchants

(1) *Supra.*

(2) *De l'Éduc.*, t. I, p. 349, 462.

bons et mauvais, sont bientôt ceux de la nation tout entière, *elles font le peuple lui-même par la contagion de leurs idées et de leurs sentiments* (1). »

Daignez agréer, etc.

---

## XVI

Nevers, le 26 mai 1852.

Monseigneur,

Après avoir défendu ce que j'attaque, vous attaquez ce que je défends. Votre Grandeur dit : « Le zèle de vos accusateurs va si loin, qu'il ne craint pas d'envelopper dans la proscription les saints Pères eux-mêmes... Il en est même qu'on exclut tout à fait du programme de l'enseignement, parce que, chrétiens par l'idée, ils sont encore païens par la forme ; on aurait peut-être droit de demander à ceux qui écrivent ces choses d'où leur vient l'autorité pour prononcer de tels jugements, et qui leur a permis d'établir une distinction aussi *étrangement arbitraire et injurieuse* entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer tous sous le même nom, sous le grand nom de Pères et de Docteurs. »

Pour première réponse, qu'il me soit permis de rapporter les paroles qui servent de base à cette nouvelle accusation. J'ai dit : « Créateur de la belle latinité chré-

(1) *Rapport, etc.*, 1844.

tienne, saint Grégoire le Grand est, avec saint Léon, l'auteur qui doit être le plus étudié, afin d'être le mieux imité. De lui, chaque maître doit dire à chaque élève :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Représentants de la transition du paganisme au christianisme, la plupart des autres Pères latins conservent encore dans leur style des formes païennes, mêlées à l'influence rénovatrice de l'Évangile.

« Comme modèles de poésie chrétienne, nous donnons, dans les classes inférieures, ces chants liturgiques, si parfaitement beaux, qu'on les prendrait pour les accents prolongés de la langue des anges bien plus que pour l'œuvre du génie de l'homme. Dans les classes supérieures, nous aurions pu placer Juvencus, saint Paulin, Ausone, Prudence, saint Damase, saint Avit. Mais ces *poètes*, chrétiens par l'idée, sont encore païens par la forme. Nous leur avons préféré les grands monuments de la vraie poésie chrétienne, de cette poésie née exclusivement du christianisme, et dans laquelle le paganisme n'a rien à réclamer ni pour la forme, ni pour le fond. Ces trésors de poésie se trouvent surtout dans saint Ambroise, dont l'élocution ressemble à un rayon de miel; dans Adam de Saint-Victor, le plus grand poète du moyen âge; dans saint Bonaventure, dont Gerson désirait que les petits poèmes fussent le livre classique de la jeunesse, les regardant comme le meilleur moyen de spiritualiser les âmes; dans saint Thomas, dont Santeuil disait : « Je donnerais toutes mes poésies pour une strophe de saint Thomas, entre autres celle-ci : « *Se nascens dedit socium, convescens in edulium* (1). »

(1) Prosp. de la Bibl. des class. chrét., p. 8, 9.

Maintenant, pour savoir si, sous le rapport du style, j'établis une *distinction étrangement arbitraire entre les Pères de l'Église*, j'oserai demander s'il est vrai qu'il y a un art chrétien et un art païen; s'il est vrai, par conséquent, qu'il y a une langue latine chrétienne et une langue latine païenne, aussi distinctes l'une de l'autre que les deux sociétés qui ont parlé le latin; si la langue du pontificat, par exemple, est la même que la langue de Cicéron.

Je demanderai ensuite si l'art chrétien, si la langue latine chrétienne, se sont formés dans un jour, ou s'ils ont suivi les progrès de la société dont ils sont l'expression; je demanderai si, jusqu'à l'époque de son entière formation, cette langue chrétienne a pu ne pas conserver quelques traces de la langue païenne, dont les éléments principaux lui servent de base; si les écrivains de cette époque de formation, nés dans le paganisme, vivant, même après leur conversion, au milieu des païens, dont la nécessité les forçait à lire les ouvrages, ont pu se dépouiller tout à coup et si parfaitement des formes littéraires de la langue païenne, qu'ils n'en conservent aucune.

Il me semble, Monseigneur, que proposer de semblables questions c'est les résoudre.

Jusqu'à quelle époque s'est prolongé ce travail de formation? On le voit commencer dès l'origine du christianisme, dont les premiers apologistes, tels que Tertullien, Minutius Felix, saint Cyprien, introduisent déjà dans la langue païenne des éléments nouveaux et des formes nouvelles; il continue dans des proportions différentes, suivant le génie ou les habitudes de l'écrivain, avec Lactance, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Augustin et la

plupart des Pères du quatrième et du cinquième siècle. On le trouve, et cela devait être, beaucoup plus avancé dans les écrits des souverains pontifes et dans les monuments sacrés de l'Église. Ainsi, les *Constitutions apostoliques*, les *Actes des martyrs*, le *Sacramentaire* de saint Gélaze, nous montrent déjà la langue latine chrétienne dans une perfection à laquelle les grands écrivains du moyen âge, depuis Bède jusqu'à saint Thomas, n'ont fait qu'ajouter les derniers traits. Saint Grégoire le Grand marque le dégagement *absolu* de l'idiome chrétien.

Quant à l'autorité sur laquelle je prononce un pareil jugement, au lieu d'une, j'en ai plusieurs : l'autorité des faits. C'est un fait que, dans leurs poésies, saint Paulin et saint Damasc emploient le mètre, le rythme et la prosodie de la langue païenne ; c'est aussi un fait que saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, Innocent III et saint Thomas surtout, grands poètes assurément, remplacent le mètre, le rythme et la prosodie païenne par une forme poétique toute différente. Cela est si vrai, qu'entre la forme poétique du *Lauda Sion*, par exemple, et la forme poétique d'une ode d'Horace, il y a autant de différence qu'entre l'architecture de la cathédrale de Cologne et l'architecture de la rotonde d'Agrippa. Voilà pour la poésie. Quant à la prose, j'ai non-seulement l'autorité des faits, mais encore l'autorité des témoignages. Saint Jérôme dit expressément que, dans le style des Pères de son époque et au delà, on trouve encore les formes païennes (1), et saint Augustin ajoute qu'on s'ef-

(1) Lactantius de ira et opificio Dei duo volumina condidit, quæ si legere volueris, *Dialogorum Cicronis in eis epitomam* reperies... Hilarius, meorum confessor temporum et episcopus, duodecim Quintilian libros et *stylo imitatus est et numero*. (Epist. ad Magn. Opp., t. IV, p. 656.)

forçait de les faire disparaître en donnant à la langue latine une physionomie digne de sa nouvelle destination (1).

Venons maintenant à saint Grégoire, que je présente comme le créateur de la belle latinité chrétienne. Suis-je fondé à lui donner ce titre glorieux et à le signaler comme le point de dégagement des deux idiomes jusqu'à plus ou moins mêlés? En un mot, était-il capable d'accomplir cette noble mission, et l'a-t-il accomplie?

Il serait trop long de citer ici tous les éloges donnés au savoir et à l'éloquence de l'incomparable pontife. Je me borne à quelques-uns, qui feront juger des autres. L'historien des Francs l'appelle le premier homme de son siècle par ses connaissances en littérature, en philosophie, et par son éloquence. *Litteris, grammaticis dialecticisque ac rhetoricis, ita erat eruditus, ut nulli in orbe putaretur esse secundus* (2). La langue humaine, ajoute saint Isidore de Séville, ne suffira jamais à le louer. Heureux, mille fois heureux, celui qui peut connaître ses ouvrages! Fleuve d'éloquence, foyer de lumière, il est une des plus grandes figures, pour ne pas dire la plus grande figure qui ait brillé sur le monde : *Gregorius... tanto per gratiam Sancti Spiritus scientiæ lumine præditus, ut non modo illi præsentium temporum quisquam doctorum, sed nec in præteritis quidem illi par fuerit unquam... Librum beati Job... in triginta quinque voluminibus largo eloquentiæ fonte explicavit... in quibus quanta sint in amorem vitæ æternæ morum præcepta, vel quanta clareant ornamenta verborum, nemo sapiens explanare va-*

(1) Le passage de saint Augustin est trop long pour être rapporté; on peut le voir dans le *Ver rongeur*, p. 546-7.

(2) Greg. Tur., lib. X, *Hist.*, c. 1.

lebit... *Felix, nimium felix, qui omnium studiorum ejus potuit cognoscere dicta* (1) !

Génie immortel, trésor vivant des lettres et des sciences divines et humaines, prince des théologiens, splendeur des philosophes, lumière des orateurs, plus grand qu'Antoine par la sainteté, plus grand que Cyprien par l'éloquence, plus grand qu'Augustin par la sagesse, organe du Saint-Esprit, pontife de la ville éternelle, Grégoire a doté le monde d'ouvrages précieux comme l'or, beaux comme le soleil. Tels sont les termes dans lesquels s'exprime l'admiration des siècles : *Gregorius primus... vir in divinis scripturis eruditissimus, et in secularibus litteris utique doctissimus. Theologorum princeps, splendor philosophorum ac rhetorum lumen* (2). *Vicit sanctitate Antonium, eloquentia Cyprianum, sapientia Augustinum* (3). *Gregorius romanæ urbis episcopus, organum Sancti Spiritus, incomparabilis omnibus suis prædecessoribus, multa præ sole præclara, ac præ auro obrizo pretiosa scripsit* (4).

Grégoire a-t-il accompli sa mission ? Pour quiconque a lu ses ouvrages, la réponse n'est pas un instant douteuse. Le style d'aucun autre Père ne semble se rapprocher autant de celui de l'Écriture. La clarté, la flexibilité, la grâce, l'onction, l'ordre logique des idées, si peu connus des auteurs païens, se réunissent ici à cette noble simplicité qui est le vrai cachet du génie, mûri par la méditation et illuminé par la foi.

(1) Lib. de illust. eccl. Script., c. xxvii.

(2) Joan. Trith., lib. de Script. eccl.

(3) S. Hildeb., lib. de Vir. illust., c. i.

(4) Honor. August., lib. de Script. eccl.

Ce n'est pas seulement à son génie, mais encore à sa mission providentielle, que l'immortel pontife doit sa gloire de créateur et de type de la belle latinité chrétienne. Placé entre un monde qui achève de finir et un monde qui achève de se former, Grégoire, d'une main, assouplit les barbares devenus maîtres de l'Empire, les façonne, et, dans les ruines du vieux colosse romain, cherche les matériaux d'un nouvel édifice ; de l'autre, s'emparant des éléments dispersés de l'idiome des Césars, il les combine, les manipule en quelque sorte et en forme la magnifique langue des pontifes. C'est plaisir de voir ce puissant génie révélant lui-même cette noble partie de sa mission et travaillant résolûment à l'accomplir.

« Je ne me mets en peine, écrit-il, ni des transpositions, ni des mouvements, ni des placements de mots, ni des prépositions, ni de leurs régimes, ni des barbarismes. La langue chrétienne ne doit pas être coulée dans le moule du paganisme, ni les oracles de Dieu emprisonnés dans les règles de Donat : *Quæso autem ut hujus operis dicta percurrens, in his verborum folia non requiras, quia per sacra eloquia ab eorum tractatoribus infructuosæ loquacitatis levitas studiose compescitur, dum in templo Dei nemus plantari prohibetur.* (Deut., xvi, 21.) Et cuncti procul dubio scimus, quia quoties in foliis male lætæ segetis culmi proficiunt, minori plenitudine spicarum grana turgescunt. Unde et ipsam loquendi artem, quam magisteria disciplinæ exterioris insinuant servare contempsimus. Nam sicut hujus quoque *epistolæ tenor* enunciat, non metacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito. Situs motusque et præpositionum casus servare contemno,

quia indignum vehementer existimo ut verba cœlestis oraculi restringere sub regulis Donati (1). »

Ce qu'il dit il le fait; il le fait, non-seulement dans ses traductions de l'Écriture, mais encore, bien qu'avec des proportions différentes, dans ses autres ouvrages. Il le fait, pouvant, mieux qu'aucun autre, faire le contraire; il le fait sciemment, afin de donner à l'Église sa langue propre, comme d'autres lui donneront un jour sa peinture et son architecture. Il le fait, et il devait le faire, parce qu'il fallait rappeler la langue humaine à sa vraie destination en replaçant l'éloquence bien plus dans les choses que dans les mots; parce qu'à une société nouvelle il fallait une langue nouvelle; parce qu'enfin, seul peut-être entre tous, le saint, le savant, l'illustre rejeton des anciens Romains pouvait le faire. Il a *fait* cette langue, et tous les siècles chrétiens l'ont admirée, car elle est belle comme la société dont elle est l'expression.

Que Votre Grandeur veuille bien entendre, sur le fait en question, un auteur qui n'est pas suspect : « Grégoire le Grand, écrit M. Charpentier, n'a pas, je crois, détruit les ouvrages de Cicéron et de Tite-Live, mais il a partagé l'horreur chaque jour croissante pour l'antiquité. La lettre à Didier, évêque de Vienne, qui tenait école de littérature profane, le prouve suffisamment, et non-seulement cette lettre, mais la pensée tout entière de Grégoire, telle qu'elle respire dans ses écrits. Dans les papes qui ont précédé Grégoire, dans Léon le Grand entre autres, si jaloux qu'il fût déjà de l'autorité pontificale, on reconnaît encore, au tour de la phrase, à quelques expressions, les vestiges et les teintes effacées de l'antiquité. Dans Gré-

(1) *Epist. ad Leandr.*; *Epist*, lib. V, ep. XLIX.

goire, il n'est rien de semblable ; son style, avec des mots latins, est déjà un autre idiome. Vous sentez que vous entrez dans un monde nouveau (1). »

Au reste, qu'on ne croie pas qu'il ait été le premier à briser le moule païen et la forme païenne. Avant lui, nos autres écrivains l'avaient fait partiellement et sans scrupule. Sulpice Sévère, le Salluste chrétien, s'exprime ainsi : *Quia nefas putarem tanti viri (B. Martini) latere virtutes, apud me ipse didici ut de solecismis non erubescerem, quia nec magnam istarum unquam rerum scientiam contigissem* (2). Saint-Hilaire, dont la phrase cicéronienne est remarquée par saint Jérôme, tient la même conduite ; exemple : *Non enim ex compositis atque inanimis Deus qui vita est subsistit, neque qui virtus est, ex infirmibus continetur* (3). On pourrait citer bien d'autres exemples.

Telles sont quelques-unes des autorités qui m'ont permis d'établir une distinction qui ne paraîtra plus, je l'espère, aussi étrangement arbitraire et injurieuse entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer sous le même nom, et que je vénère avec elle sous le grand nom de Pères de l'Église.

Agréez, etc.

(1) *Hist. de la Renaiss.*, t. 1, p. 26, 27.

(2) *Praef. adv. S. Mart.*

(3) *De Trinit.*, lib. VII, n. 27.

---

## XVII

Nevers, le 26 mai 1852.

Monseigneur,

Au sujet des Pères de l'Église, vous dirigez contre moi deux accusations : l'une d'établir entre eux une distinction *étrangement arbitraire et injurieuse* ; l'autre de les mal entendre sur le point de l'enseignement littéraire. Le premier grief a été discuté ; reste le second, à l'appui duquel vous apportez un texte de saint Augustin et un de saint Basile.

Votre Grandeur me permettra de ne point me jeter dans une *guerre de textes*. Elle pourrait m'en citer mille, auxquels je pourrais en opposer mille autres. Les siens auraient probablement raison ; les miens croiraient n'avoir pas tort. D'un pareil conflit, quel serait le résultat ? Pour le *siècle qui nous regarde*, le doute. Pour vous, Monseigneur, et pour moi, un labeur stérile : *Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor* (1) ? Le moyen le plus court, comme le plus sûr, d'éclaircir tous les textes et de trancher péremptoirement les difficultés, c'est de poser nettement le problème en le réduisant à une simple formule. Par ce moyen, le point en litige prendra un corps ; on ne pourra dénaturer ni votre pensée ni la mienne, et chacun verra sans effort si les textes allégués de part et d'autre frappent juste ou s'ils donnent à faux.

(1) *Eccl.* xxxiv, 28.

J'écarte la question de savoir dans quelles proportions les auteurs païens sont entrés, aux différentes époques de l'Église antérieures à la Renaissance, dans l'instruction de la jeunesse : ceci est *une chose tout à fait secondaire*, et qui nous entraînerait trop loin. Le point capital est de savoir : 1° quel a été l'esprit constant de l'Église relativement à l'étude des auteurs païens ; 2° dans quel but elle *permettait* cette étude. A cette double question, l'histoire entière formule la réponse par les propositions suivantes :

« L'ESPRIT DE L'ÉGLISE A TOUJOURS ÉTÉ ANTIPATHIQUE A L'ÉTUDE DES AUTEURS PAÏENS.

« AVANT LA RENAISSANCE, ON ÉTUDIAIT ET ON LAISSAIT ÉTUDIER UN PEU LE PAGANISME ; ET CELA AU PROFIT DU CHRISTIANISME ET AU DÉTRIMENT DU PAGANISME.

« DEPUIS LA RENAISSANCE, ON A ÉTUDIÉ ET FAIT ÉTUDIER BEAUCOUP LE PAGANISME ; ET CELA AU PROFIT DU PAGANISME ET AU DÉTRIMENT DU CHRISTIANISME. »

Ces propositions établies, le débat est vidé.

1° L'esprit de l'Église a toujours été antipathique à l'étude des auteurs païens.

C'est un premier fait que, dès l'origine, les premiers chrétiens montrèrent une antipathie profonde, un éloignement extrême, pour tout ce qui était païen, les personnes exceptées : cette antipathie creusait un abîme entre eux et le paganisme. Ainsi, ils s'interdisaient, non-seulement les fêtes et les cérémonies religieuses, mais encore les spectacles et les fêtes publiques ; ils s'abstenaient même de paraître à celle de l'empereur ou aux repas offerts par les païens. Cet éloignement ne finissait pas avec la vie : ils auraient regardé comme un outrage et un sacri-

lége d'être inhumés dans les mêmes lieux que les adorateurs des idoles. Qui ne sait tout cela?

Cette antipathie était fondée sur la crainte d'exposer leur foi ou de souiller leur vertu au contact des païens. Remarquez pourtant qu'il ne s'agit ici que de circonstances accidentelles. Et l'on voudrait que les chrétiens, oubliant tout à coup leur prudence, eussent autorisé, recommandé, encouragé, pratiqué et fait pratiquer à leurs enfants, dans l'étude des auteurs profanes, un commerce journalier, assidu, intime et longtemps prolongé avec les païens; et cela, dans tout ce qu'une pareille fréquentation peut avoir de plus dangereux, soit par la nature des choses qui en sont l'élément, soit par l'âge de ceux qui y participent! D'une part, une aversion générale et profonde pour le paganisme; d'autre part, une fréquentation habituelle, c'est-à-dire l'étude admirative du paganisme pendant de longues années. Comment concilier ces deux faits? Si cette manière d'élever la jeunesse eût été une *coutume* conforme à l'esprit de l'Église, et non pas un *abus*, comment expliquer les anathèmes de saint Augustin et des autres Pères contre un pareil usage?

C'est un second fait qu'il existe un art et une littérature chrétienne dont on voit apparaître les grands caractères dès l'origine de l'Église. En supposant, comme on le prétend, que les auteurs païens étaient alors, comme ils l'ont été depuis la Renaissance, la base de l'enseignement public; qu'ils étaient étudiés dans la même mesure et dans le même but, comment expliquer la formation de cet art et de cette littérature chrétienne? Comment se fait-il, au contraire, que nous n'ayons pas eu constamment, pour unique manifestation de la

pensée chrétienne, l'art païen et la littérature païenne?

Mais non, la prudence de nos pères dans la foi ne s'est pas démentie. Que dis-je? Sur aucun point, elle ne s'est manifestée plus vive, plus constante, s'il est possible, qu'à l'égard de l'enseignement et de l'étude des auteurs païens. Pour en avoir la preuve, il suffit de consulter leurs lois. Certes, c'est bien dans son code que se révèle l'esprit général d'une société. Si l'on ouvre les Constitutions apostoliques, dont l'origine touche au berceau de la foi, et que toute l'antiquité a révérees comme des *témoins fidèles de l'esprit et de la tradition primitive* (1), on y lira en propres termes : « Abstenez-vous de tous les livres des gentils. Qu'avez-vous à faire de ces doctrines, de ces lois étrangères et de ces faux prophètes? Ces lectures ont fait perdre la foi aux hommes légers. Que vous manque-t-il dans la loi de Dieu pour que vous recouriez à ces fables? Si vous voulez de l'histoire, vous avez les livres des Rois; s'il vous faut de la philosophie et de la poésie, vous en trouverez dans les Prophètes, dans Job, dans les Proverbes, et bien plus belle que dans aucun autre ouvrage de ces sophistes et de ces poètes. C'est en effet la parole de Dieu qui seule est sage. Recherchez-vous du lyrique : lisez les Psaumes. D'antiques origines : lisez la Genèse. Des lois, des préceptes de morale : prenez le code divin du Seigneur. *Abstenez-vous donc absolument* de tous ces ouvrages profanes et diaboliques (2). »

(1) *Omnis enim regularis ordo in ipsa habetur, et nihil a fide adulteratum, neque a confessionis neque ab ecclesiastica gubernatione et regula.* (S. Epiph. ap. Bar., t. II, p. 102, n. 9. Voir la note dans le *Ver rongeur*, p. 37; et Labbe, t. I, p. 191.)

(2) *Abstine ab omnibus libris gentilium : quid enim tibi cum alienis*

Nous trouvons le même *esprit* dans les siècles suivants. Ainsi le quatrième concile de Carthage défend absolument aux évêques de lire les livres païens ; il leur permet la lecture des livres hérétiques quand cela est nécessaire. *Ce qu'il faut entendre, à plus forte raison, des laïques*, ajoute le savant Fogginio (1). Le droit ecclésiastique défend en outre aux évêques et aux prêtres de faire étudier les auteurs païens à leurs enfants. « C'est une chose criante, dit-il, d'employer les aumônes des fidèles à faire étudier les fables de la mythologie, et à former des grammairiens et des orateurs païens (2). »

Aussi, dans les examens des clercs, il n'est jamais

sermonibus aut legibus, aut falsis prophetis, quæ quidem homines leves a fide recta detorquent? Nam quid in lege Dei desideras, ut ad illa gentilium scripta animum velis appellere? Sive enim historias legere cupis : habes libros de Regibus. Sive sophistica, id est quæ argute ad sapientiam referuntur, et poetica : habes Prophetas, Job, Proverbia, in quibus plus acuminis quam in omni pœsi et sapientia sophistarum reperies; quod Is qui solus sapiens est illa effatus est. Sive cantilenas expetis : habes Psalmos; sive vetustas rerum origines : habes Genesim; sive leges et precepta : habes legem Domini celebrem. Ab omnibus itaque alienis et a diabolo excogitatis fortiter abstine. (*Const. apostol.*, lib. I, c. vi, apud Labbe, t. I, p. 215.)

(1) Episcopus gentilium libros non legat : hæreticorum autem pro necessitate et tempore. (*Decret.*, dist. XXXVII, c. 1.) Id quod potiori jure de laicis intelligas. (Foggin., *de Anti. christ.*, lib. I, pars II, c. xvi.

(2) Legant episcopi atque presbyteri qui filios suos *secularibus litteris* erudiunt, et faciunt illos *comœdias legere*, et *mimorum turpia scripta cantare*, de *ecclesiasticis forsitan sumptibus cruditos*, et quod in carbonam pro peccato virgo, vel vidua, vel totam substantiam suam effundens quilibet pauper obtulerat, hoc in Calenderiam strenuam, et Saturnalitiam sportulam et Minervale munus grammaticus et orator, aut in sumptus domesticos, templi stipes, aut in sordida scorta convertit. *Id.*, dist. XXXVII, c. v, p. 122. Les laïques peu au courant de la discipline de la primitive Église sauront qu'on admettait aux ordres sacrés et même à l'épiscopat des chrétiens qui avaient été mariés avant leur ordination.

question de la littérature profane, mais bien de la littérature sacrée. Le cinquième siècle en fournit la preuve : « Que nul ne soit admis à la cléricature, dit le pape saint Gélase, s'il ne connaît les lettres sacrées (1). » Au sixième, même silence ; je ne dis pas assez : défense formelle de lire les poètes païens (2). Il faudrait transcrire tout le chapitre du code canonique si l'on voulait rapporter les nombreux témoignages de ce que j'avance. En l'étudiant pour connaître l'esprit de l'Église, ce qu'il défend, ce qu'il autorise, et le but dans lequel il l'autorise, on verra qu'entre cet esprit primitif et l'esprit de la Renaissance la différence est la même qu'entre le jour et la nuit.

Ces anneaux non interrompus de la même chaîne nous conduisent avec Cassiodore jusqu'au septième siècle. Là, nous trouvons une foule de témoins, entre autres saint Isidore de Séville et saint Ouen, qui ne fait que reproduire presque dans les mêmes termes les témoignages des siècles antérieurs, et, entre autres, le fameux passage de saint Jérôme dans son Épître au pape Damase (3). Que, si quelquefois on fait étudier les auteurs profanes, on environne cette étude de précautions qui en neutralisent le danger. Ainsi : 1° *Jamais on ne met le texte même entre les mains des enfants* ; le maître se

(1) Illiteratos... nullus præsumat ad clericatus ordinem promovere, quia litteris carens sacris non potest esse aptus officiis. (Epist. Gelas. ad epis. per Lucan., c. xviii et xix.) — Ideo prohibetur christianis fragmenta legere poetarum, qui per oblectamenta inanum fabularum mentem excitant ad incentiva libidinum. Non enim solum thura offerendo, demonibus immolatur, sed etiam eorum dicta libentius capiendo.

(2) S. Isid. hisp., lib. III, sentent. de summo Bono, c. xiii.

(3) Le texte de saint Ouen et celui de saint Jérôme se trouvent, le premier dans le *Ver rongeur* et le second dans une des précédentes lettres.

contente de les lire en les expliquant; 2° on se garde bien de les *expliquer en entier*; on se contente des quelques passages choisis avec discernement et que l'enfant ne saura jamais, s'il ne les apprend par cœur. Tout cela se lit dans l'histoire de l'enseignement public au moyen âge, et entre autres dans la célèbre lettre de Budéc. rapportée plus haut.

Il faut venir en pleine Renaissance pour voir disparaître cet usage quinze fois séculaire. Un de ceux qui contribuèrent le plus à le ruiner est Érasme, dont le fanatisme païen ne craignait pas de dire : « Il faut expliquer le *Formosum puer*, » etc. ; ajoutant : « *Nihil opinor turpe veniet in mentem auditoribus, nisi si quis jam corruptus accederet* (1). » Mais rien n'est plus significatif et plus curieux que le témoignage de Boccace. La controverse qui nous occupe, Monseigneur, n'est pas nouvelle. Si une protestation incessante a retenti dans le monde depuis l'origine de l'Église contre l'introduction du paganisme dans l'enseignement, le paganisme a aussi toujours rencontré des défenseurs. C'est, sur un point particulier, la lutte éternelle du bien et du mal. Néanmoins l'opinion publique, au moyen âge, avait tranché la question. Voilà pourquoi, au quatorzième siècle, un auteur tristement célèbre, Boccace, se croyait obligé d'écrire, dans son traité de *Genealogia deorum*, deux chapitres pour démontrer, contrairement à l'opinion de l'Europe chrétienne de son temps, que ce n'était pas un péché mortel de lire les livres des poètes païens : *non esse exitiale crimen libros legere poetarum. Non indecens esse quosdam christianos tractare gentilia.*

(1) *De Ratione studii.*

Antipathie constante de l'Église dans l'étude des auteurs païens, précautions extrêmes pour en neutraliser le danger ; voilà une première proposition qui me semble désormais établie. Chose bien remarquable ! on verra dans la note 5, à la fin de ce volume, que le même esprit d'antipathie pour l'étude des auteurs païens se trouve aussi dans la synagogue.

3° Avant la Renaissance, on étudiait et on laissait étudier un peu le paganisme, et cela au profit du christianisme et au détriment du paganisme. L'antipathie constante des chrétiens pour l'étude des lettres païennes est une preuve évidente qu'aux yeux de nos pères cette étude n'était pas sans danger, et qu'elle devait se faire avec une grande réserve. Pour la permettre à la jeunesse, il fallait donc qu'aux yeux d'hommes aussi graves et aussi respectueux envers l'Église que nos ancêtres le but fût sérieux et l'avantage de nature à compenser les dangers nombreux que l'étude des auteurs païens pouvait, malgré toutes les précautions, faire courir à l'innocence et à la foi de leurs enfants. A moins d'une nécessité impérieuse, un père ne livre pas le fils de sa tendresse aux hasards d'une mer remplie d'écueils. C'est ici une preuve excellente qu'il s'agissait pour eux de toute autre chose que du puéril avantage de former des rhéteurs et des académiciens.

En effet, il s'agissait pour leurs enfants : 1° de connaître l'histoire de leur pays et des autres peuples, dont les archives, écrites par des mains païennes, étaient exclusivement au pouvoir des païens ; 2° de s'initier aux arts, aux sciences physiques, naturelles, médicales, dont le monopole appartenait également au paganisme ; 3° de rendre au christianisme, héritier de toutes choses, les

vérités que le paganisme, usurpateur audacieux, s'était appropriées, et que, dépositaire infidèle des traditions primitives, il avait défigurées ; 4° de se servir, à l'exemple de saint Paul, des maximes, des exemples, de l'autorité des poètes, des sages et des philosophes païens, soit pour s'encourager à la pratique de quelque vertu, soit pour rendre plus accessible à la raison les vérités et les préceptes de la foi, ou, comme dit saint Augustin, de prendre aux Égyptiens leurs vases d'or et d'argent, et de les donner aux Israélites, afin de les faire servir à l'ornement du tabernacle ; 5° de bien connaître les erreurs des païens, leurs préjugés contre le christianisme, leurs arguments en faveur de l'idolâtrie, les objections et les systèmes des philosophes, afin de les réfuter solidement, et souvent même de les battre avec leurs propres armes. Quel moyen, en effet, de vaincre un ennemi dont on ne connaît ni la manière de combattre, ni les forces, ni les armes, ni les citadelles ?

Nous n'en sommes plus là.

Le moyen âge lui-même, qui se trouvait dans d'autres conditions que les premiers siècles, étudiait beaucoup moins les auteurs profanes.

Ici, Monseigneur, je suis pas à pas la marche que vous m'avez tracée. Il en résulte que mon premier témoin sera saint Augustin, dans le texte même que Votre Grandeur allègue comme une preuve péremptoire contre moi. Je dois d'abord avouer que ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu citer saint Augustin en faveur du paganisme classique. Il est, en effet, de notoriété publique qu'aucun Père de l'Église ne s'est élevé avec autant de force contre *cette coutume infer-*

*nale qui conduit les générations à leur perte* (1). Mais, dans le texte allégué, le saint docteur atténue peut-être la rigueur de cette sentence, et autorise ce qu'il défend ailleurs? Nous allons nous en assurer.

D'une part, il n'est nullement question *de l'étude des païens par les enfants chrétiens*; d'autre part, il montre, comme saint Basile lui-même, dans quel esprit on doit *les lire* lorsqu'on se décide à le faire. Jamais exposé plus net de la situation qui obligeait alors les chrétiens à connaître les ouvrages des païens; jamais justification plus explicite de ce que j'ai dit moi-même (2); jamais condamnation plus éloquente du système que je combats.

Le meilleur moyen de prouver ce que j'avance est de citer *in extenso* le passage du saint docteur, dont votre lettre ne rapporte que la phrase suivante : « Saint Augustin estimait que « les écrits des païens ne renferment pas seulement des fables, mais des règles littéraires très-propres « à l'usage de la vérité, et des préceptes moraux très-« utiles, et même quelques vérités sur le culte d'un seul « Dieu. »

Voici le texte entier, que je laisse dans la langue originale, de peur qu'on ne m'accuse de l'avoir tronqué ou mal traduit : « Philosophi autem qui vocantur, si qua *forte vera* et fidei nostræ accommodata dixerunt, maxime platonici, non solum formidanda non sunt, sed *ab eis etiam tanquam injustis possessoribus* in usum nostrum vindicanda. Sicut enim Aegyptii non solum idola habebant et onera gravia, quæ populus Israel detestaretur et fugeret, sed etiam vasa atque ornamenta de auro et argento, et

(1) *Confess.*, lib I, c. xiii, etc., etc.

(2) *Ver rongeur*, p. 53 et suiv.

vestem, quæ ille populus exiens de Ægypto, sibi potius tanquam ad usum meliorem clanculo vindicavit; nec auctoritate propria, sed præcepto Dei, ipsis Ægyptiis nescienter commodantibus ea, quibus non bene utebantur : sic doctrinæ omnes gentilium non solum simulata et superstitiosa figmenta gravesque savimas supervacanei laboris habent, quæ unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens, debet abominari et devitare; sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores, et quædam morum præcepta utilissima continent, deque ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos; quod eorum *tanquam aurum et argentum, quod non ipsi instituerunt*, sed de quibusdam quasi metallis divinæ Providentiæ, quæ ubique infusa est, cruerunt, et quo perverse atque injuriose ad obsequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum misera societate de se animo separat, *debet ab eis auferre Christianus ad usum justum prædicandi Evangelium*. Vestem quoque illorum, id est hominum quidem instituta, sed tamen accommodata humanæ societati, qua in hac vita carere non possumus, accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum.

« Nam quid aliud fecerunt multi boni fideles nostri? Nonne aspicimus quanto auro et argento et veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor, suavissimus et martyr beatissimus? Quanto Lactantius? Quanto Victorinus, Optatus, Hilarius, ut de vivis taceam? Quanto innumerabiles Græci (1)? »

Pour mettre dans tout son jour la pensée de saint Augustin, il est bon, je ne dirai pas de relire les *Confes-*

(1) *De Doctr. christ.*, n. 60-61, p. 73-76, opp., t. III, pars I.

sions, mais de jeter un coup d'œil sur les numéros qui précèdent et qui suivent le passage objecté; on y lit : « *Quamobrem videtur mihi studiosis et ingeniosis adolescentibus, et timentibus Deum, beatamque vitam querentibus, salubriter præcipi ut nullas doctrinas quæ præter Ecclesiam Christi exercentur, tanquam ad beatam vitam capescendam Deum sequi audeant... alienent etiam studium a superfluis et luxuriosis hominum institutis.* (Num. 38.) Quantum autem minor est auri, argenti vestisque copia, quam de Ægypto secum ille populus abstulit, in comparatione divitiarum quas postea Ierosolymæ consecutus est, quæ maxime in Salomone rege ostenduntur : tanta sit cuncta scientia quæ quidem est utilis, collecta de libris gentilium, si divinarum scripturarum scientiæ comparetur. Nam quidquid homo extra didicerit, si noxium est, ibi damnatur; si utile est, ibi invenitur, et cum ibi quicque invenerit omnia quæ utiliter alibi didicit, multo abundantius ibi inveniet ea quæ nusquam omnino alibi, sed in illarum tantummodo scripturarum mirabili altitudine et mirabili humilitate discuntur. (Num. 65.)

De ce texte, il résulte : 1° que les païens ont conservé quelques débris de vérités venues de la révélation primitive; 2° quelques utiles préceptes de rhétorique; 3° que ce bien ne leur appartient pas; 4° que le chrétien peut le leur reprendre, afin de s'en servir *au profit du christianisme et au détriment du paganisme*; 5° qu'il doit bien se garder d'étudier ce qu'il y a de vain et d'immoral dans leurs ouvrages; 6° que toute la science qu'on en retire n'est rien en comparaison de celle qu'on trouve dans nos saints livres; 7° que l'Écriture tient lieu de tout et dispense de tout.

Mais saint Augustin enseigne-t-il, comme tous les apologistes de la Renaissance, qu'il faut mettre les auteurs païens entre les mains de la jeunesse, en faire la base de l'instruction littéraire, et les donner comme les modèles obligés et à peu près exclusifs du beau?

Venons maintenant à saint Basile, dont le texte, allégué par Votre Grandeur, lui paraît sans réplique. Elle me permettra cependant d'en discuter la valeur *en le complétant*. De deux choses l'une : ou saint Basile se contente de dire à Césarée ce que saint Augustin disait à Hippone, saint Chrysostôme à Constantinople, saint Jérôme à Bethléem, en indiquant comme eux les précautions que les jeunes chrétiens de cette époque devaient prendre pour lire sans danger, et même avec quelque profit, les ouvrages des auteurs profanes, sans encourager cette étude ; ou bien il la recommande et la donne comme la méthode suivie de son temps et comme le vrai système d'une bonne éducation.

Dans le premier cas, le passage cité ne prouve rien en faveur du système d'enseignement établi par la Renaissance ; le saint docteur dit simplement ce qu'ont dit les autres Pères, savoir : qu'on peut tirer quelque *utilité* de la lecture des païens, en ajoutant de plus les moyens d'atteindre ce but ; et sa voix est une voix de plus pour moi.

Dans le second cas, saint Basile est en contradiction formelle avec saint Augustin, avec saint Jérôme, avec saint Chrysostôme (1), avec l'esprit général de l'Église, comme je l'ai montré ; et, enfin, *avec lui-même*. Oui, Monseigneur, avec lui-même. Votre Grandeur n'ignore pas que, dès le quatrième siècle, les parents chrétiens

(1) Voir leurs paroles dans le *Ver rongeur*, ch. viii et ix.

avaient coutume de faire élever leurs enfants dans les monastères. Saint Basile, qui fut en Orient le grand législateur de l'ordre monastique, trace lui-même les règles à suivre pour l'éducation. Or, la réponse à la question XV porte en propres termes ce qu'on va lire : « *Atque etiam litterarum studium eorum instituto accommodatum esse oportet, et vocabulis e Scriptura sumptis utantur, et ipsis narrentur admirabilium factorum Historiæ loco fabularum, et edoceantur sententias Proverbiorum, et memoriæ præmia eisdem proponantur tam pro nominibus quam pro rebus, ut jucunde et quasi animum relaxantes, nulla cum molestia, nullaque offensione, ad scopum pertingant* (1). » Ne semble-t-il pas entendre saint Jérôme écrivant à Léta ou saint Grégoire de Nazianze faisant l'histoire de l'éducation de son jeune frère Pierre ?

Voilà donc saint Basile qui, dans le texte que vous citez, *veut*, suivant Votre Grandeur, qu'on *commence* par les auteurs païens ; et voici saint Basile qui *veut positivement* qu'on *commence* par les auteurs sacrés.

Dira-t-on qu'il s'agit ici seulement d'enfants destinés à l'Église ? D'abord, je demanderai sur quoi s'appuie une pareille interprétation : ensuite, il en résulterait toujours que les jeunes gens des petits séminaires actuels, destinés aussi à l'Église, ne sont pas élevés comme l'exige saint Basile.

Mais, en prenant le texte dans le sens que vous lui donnez, Monseigneur, permettez-moi de vous faire remarquer combien il est opposé à notre système d'enseignement classique.

(1) Regnl. Fusius, *Tract.*, interrog. XV, resp. n. III, p. 498, opp., t. II, part. I. Tout le contexte prouve qu'il s'agit de jeunes enfants.

1° Il ne s'agit point de livres païens à *mettre entre les mains des jeunes enfants* : ceci établit une différence énorme entre l'étude actuelle des livres païens et l'étude que pouvaient en faire les jeunes gens, au moyen âge et dans les premiers siècles de l'Église. L'explication orale donnée par le professeur d'un texte que les jeunes gens ne possèdent pas est de nature à faire disparaître bien des dangers.

2° Le saint docteur commence par exiger qu'avant de se livrer à l'étude des païens les jeunes gens soient fortement imbus des principes de la foi, afin de discerner dans ces auteurs ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est vrai et ce qui est faux : « Car, dit-il, je ne veux pas que vous abandonniez à de pareils pilotes le gouvernail de votre navire. *Accedo igitur, id vobis consilii daturus, ut ne semel vestri animi gubernaculum his viris permitteat, quasi nautigii alicujus quacumque duxerint, hac sequamini : sed, quidquid in eis utile fuerit carpentes, cognoscatis quid etiam contemni oporteat* (1). » La plupart des jeunes gens d'aujourd'hui sont-ils bien dans cette condition ?

3° Il interdit formellement l'étude des poètes et des historiens dans tous les passages où ils parlent de choses honteuses ou vaines : « *Cum ad flagitiosos homines derenerint poete, tunc obturatis auribus cavendum ne imitemur, nam sermonibus pravis assuescere, quædam via est ad ipsa facta... Eadem certe et de historicis dicere habeo, præsertim cum ad audientium animum oblectandum historias conscribunt.* » Or, Votre Grandeur a pu voir, par les extraits que j'ai donnés de nos classiques païens, si on se conforme aux prescriptions de saint Basile.

(1) T. II, pars I, p. 244, n. 2.

4° Il défend absolument et nommément le livre même par lequel la Renaissance fait commencer les études, aussi bien dans les petits séminaires que dans les collèges, l'*Appendix de Diis* : « *Sed minime omnium, poetis de Diis disserentibus intenti erimus ; et maxime de illis tanquam de multis, iisque ne inter se quidem consentientibus habuerint sermonem... Adulteria autem Deorum amoresque et apertos complexus, et maxime congressus Joris, qui, ut ipsi dicunt, princeps est omnium et supremus (quæ si quis dicat, vel de brutis animalibus, erubuerit), actoribus scenicis relinquamus.* »

5° Au lieu que l'enseignement actuel, inauguré par la Renaissance, a manifestement pour but suprême de former à l'éloquence, à la poésie, au beau langage, par l'étude des auteurs païens, saint Basile ne dit pas UN MOT, UN SEUL MOT, de cet avantage prétendu. Ceci est capital. Mieux que toute autre preuve, l'éloquent silence du grand docteur montre que l'esprit de la Renaissance, dans l'étude des païens, est l'antipode de l'esprit des Pères. Elle conduit au culte des païens, afin de perpétuer leur littérature, et, par elle, leurs idées, tandis que l'Église n'a jamais étudié le paganisme que pour lui reprendre ce qu'il avait usurpé, et s'en servir contre lui ; mais jamais pour l'imiter, c'est-à-dire pour le perpétuer quant au fond ou quant à la forme. C'est ainsi qu'elle a étudié le paganisme dans l'art, non pour le perpétuer, mais pour s'en emparer et le faire servir en le transformant d'élément à l'art chrétien ; c'est ainsi encore qu'elle l'a étudié dans ses systèmes religieux et philosophiques, non pour les exalter, mais pour les réduire en poussière. Telle est la pensée formelle de saint Augustin, de saint Jérôme. de saint Basile et du droit

canonique, dont voici les propres expressions : « *Legimus aliqua, ne negligentur; legimus, ne ignoremus; legimus non ut teneamus, sed ut repudiemus* (1). »

Au moyen âge nous trouvons le même *esprit* et le même *but* ; avec une étude encore plus faible des auteurs païens.

Quant à l'esprit général de l'enseignement, voici comment on le comprenait au temps de Charlemagne : « Ce grand prince fit de l'école de France une nouvelle Athènes, préférable, dit Alcuin, à l'ancienne, autant que la doctrine de Jésus-Christ est supérieure à celle de Platon.

« Il paraît, par les lettres et par les autres ouvrages d'Alcuin, que, dans cette école, on enseignait tous les beaux-arts, à commencer par la grammaire ; mais *toutes ces études tendaient à celle de la religion, qui en était le terme et le couronnement*. On étudiait la grammaire *pour mieux entendre l'Écriture sainte* et pouvoir la transcrire plus correctement. La musique, à laquelle on s'appliquait beaucoup, était presque toute renfermée dans le chant ecclésiastique.

« C'était *pour mieux entrer dans la pensée des Pères, et pour se mettre en état de démêler et de réfuter les erreurs contraires au dogme chrétien*, qu'on cherchait à se rendre habile dans la rhétorique et la dialectique. En un mot, *l'esprit du prince et des savants* qui travaillaient sous ses ordres à rappeler les belles-lettres était de les rap-

(1) Parmi les autorités qu'on allègue en faveur du paganisme classique, il en est une que Monseigneur l'évêque d'Orléans n'a pas citée, c'est la lettre de Julien l'Apostat. Il me permettra de combler cette lacune. Or, le meilleur moyen, non-seulement de répondre à l'objection, mais encore de la tourner en preuve, est de rapporter le décret ou plutôt la lettre même de Julien. Voir, à la fin de ce volume, note 4.

porter toutes à la religion, et de ne considérer comme vraiment utile que ce qui tendait à cette fin. Les questions que posait souvent Charlemagne à Alcuin n'avaient point d'autre objet ; c'était aussi sur cette matière que consultaient le même Alcuin et les courtisans, et même les princesses, comme il paraît par la lettre de Gisèle et de Richtrade, l'une sœur, l'autre fille de Charlemagne, et par la réponse d'Alcuin.

« Ce pieux savant se livrait tellement à l'étude de la religion, qu'il n'approuvait pas que l'on s'occupât de la lecture des auteurs païens, et surtout des poètes. Par cette façon de penser, il entra dans les sentiments du prince, qui n'a jamais souhaité d'avoir des Cicérons et des Virgiles, mais des Jérômes et des Augustins (1). »

Venons aux livres classiques, et voyons si la *grammaire et les arts libéraux* s'apprenaient, comme aujourd'hui et depuis la Renaissance, dans les auteurs païens. Loysel, avocat au parlement de Paris au seizième siècle, s'exprime en ces termes : « Nos ancêtres, dit-il, avoient fort sagement advisé qu'il falloit abreuver la jeunesse de la doctrine chrestienne; et, comme saint Jérôme se plaint en quelque endroit qu'on lisoit plus soigneusement Démosthènes et Cicéron que saint Paul; Virgile, Horace, Ovide ou les comédies des païens que les Psaumes de David, *désirant surtout nos ancêtres que les enfants prissent leur première instruction, non sur les contes et fables des païens, ains sur les livres de la religion chrestienne*, qui fut cause que les beaux esprits de la première adolescence de l'Église firent de si belles œuvres grecques et latines sur les mystères de la chrestienté, les commettant prin-

(1) Crevier, *Histoire de l'Université*, t. I, 27; Charpentier, *Histoire de la Renaissance*, t. II, p. 95-95.

cipalement aux soins des gens d'église, à raison de quoy la connoissance des lettres fut appelée *clergie* (1). »

On pourrait abandonner tous ces témoignages, et la proposition que je soutiens n'en serait pas moins inattaquable. En effet, prenons l'Europe à la veille de la Renaissance. Il est évident comme la lumière du jour que, sous le rapport de la poésie, de la peinture, de l'architecture, des inscriptions, de l'esprit général, le monde, à cette époque, était l'antipode du paganisme. Mais comment expliquer ce fait, sinon par cet autre fait : *Qu'avant la Renaissance on étudiait et on laissait étudier le paganisme au profit du christianisme et au détriment du paganisme?*

Reste une troisième et dernière proposition :

3° Depuis la Renaissance on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme; et cela au profit du paganisme et au détriment du Christianisme. — Toutes les lettres qui précèdent, les faits que j'ai rapportés, les témoignages que j'ai cités, sont la preuve évidente de cette proposition. Je ne fatiguerai pas Votre Grandeur en les remettant sous ses yeux. Il me suffira d'un témoignage nouveau, et d'un fait analogue à celui par lequel se termine la preuve de ma seconde proposition. C'est un écrivain du *grand siècle* qui va nous le fournir.

Après avoir dit que dans les âges de foi on étudiait le paganisme pour le dépouiller et le réfuter, et en *inspirer de l'horreur*, le P. Thomassin ajoute : « En cela on imitait Théophile, archevêque d'Alexandrie, qui voulut, dit Thomassin, conserver et exposer en public une des plus infâmes statues des idolâtres, afin qu'ils ne pussent

(1) Plaidoyer pour l'Université, 1586.

jamais nier qu'ils n'eussent adoré de Dieux. L'empereur Théodose lui avait permis d'abattre les temples et de détruire les idoles. Mais il jugea à propos d'en réserver une des plus honteuses, afin que ce fût un monument éternel de l'infamie de l'idolâtrie et de la gloire de Jésus-Christ : *Unam statuam integram servari et publice proponi jussit; ne gentiles, ut aiebat, quandoque inficerentur hujusmodi se Deos coluisse*. Socrate, qui raconte cette histoire, ajoute que le grammairien Ammonius disait avec beaucoup de ressentiment que cette statue qu'on avait conservée était la confusion éternelle du paganisme. *Gravi injuria affectam gentilium religionem quod unica statua conflata non esset, sed ad religionis ipsorum ludibrium servaretur* (1).

« On me permettra, continue Thomassin, d'avertir avec respect les professeurs de belles-lettres qu'étant chrétiens, et la plupart ecclésiastiques instruisant des chrétiens.... leurs leçons et leurs instructions doivent être chrétiennes, et ne le peuvent être qu'en pratiquant ce que les saints Pères nous ont dit; que toutes les sciences humaines sont comme les richesses de l'Égypte, qu'on ne lui enleva que pour les consacrer à Dieu et pour lui en bâtir un temple.

« La Providence a fait tomber entre les mains des ecclésiastiques presque toutes les écoles un peu considérables. Les communautés, soit religieuses ou cléricales, qui se sont chargées de l'instruction de la jeunesse ont un engagement tout particulier de rapporter leurs études et leur travail à la gloire de l'Église et à l'augmentation de la piété. *Croit-on satisfaire à une obligation si sainte, si*

(1) *Méthode d'enseigner, etc., chrét. les lettres humaines, préface.*

*étroite et si importante, en expliquant les poètes, les orateurs et les historiens d'une manière si profane ? ou en ne disant rien de plus que ce que Servius, ce que Donat, ce que Quintilien, ce qu'un païen dirait ? Croit-on s'acquitter chrétiennement de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, dont on s'est chargé, quand on ne cherche que l'élégance des expressions ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités du paganisme, et qu'on néglige les semences de la religion et de la morale chrétienne, qui sont cachées dans les mêmes auteurs, ou qui sont quelquefois fort évidentes pour qu'on y fasse attention ?*

« Je confesse qu'étant dans les mêmes engagements, j'ai suivi les routes communes, et que je ne me suis aperçu de mes égarements que dans un âge plus avancé... Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas ; il est bien juste que je m'applique à les expier, en avertissant mes frères de profiter de mes fautes, et de faire que mon exemple les empêche d'y tomber (1). »

Il résulte de ce passage :

1° Que la seule manière légitime d'enseigner les auteurs profanes, c'est la manière des Pères de l'Église et du moyen âge ; 2° que cette méthode traditionnelle est une règle obligatoire pour tous les instituteurs de la jeunesse ; 3° qu'au dix-septième siècle, au siècle des grands modèles et des grands hommes, on ne suivait pas cette méthode, même dans les maisons tenues par les communautés religieuses et cléricales ; 4° que Thomassin lui-même avait, jusque dans un âge avancé, suivi la routine générale, qui consistait à enseigner les auteurs païens comme les païens mêmes les avaient enseignés,

(1) *Méthode d'enseigner*, etc.

*en y cherchant seulement l'élégance des expressions, ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités du paganisme.*

Pour expier son égarement, Thomassin rappelle l'ancienne méthode, dont il trace les règles en *six pages in-octavo*. Or, ces règles sont impuissantes, ou elles n'ont pas été pratiquées par les instituteurs de la jeunesse, attendu que le dix-septième siècle a été suivi du dix-huitième, c'est-à-dire du siècle le plus païen et le plus corrompu de notre histoire. On ne les suit pas mieux aujourd'hui qu'on ne les a suivies depuis la Renaissance, attendu que ces règles sont inconnues de la plupart des professeurs, qui souriraient de pitié si on voulait les leur imposer. Thomassin lui-même ne paraît guère avoir réussi à les faire suivre dans sa propre congrégation, dont le dernier supérieur se faisait lire, à l'article de la mort, au lieu des prières des agonisants, l'ode d'Horace : *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni.*

Ce dernier exemple d'idolâtrie littéraire prouve, entre mille autres analogues, que ce n'est guère au profit du christianisme et au détriment du paganisme que les auteurs païens sont étudiés depuis trois siècles. Il serait facile de montrer qu'il en est de même pour la peinture, pour la sculpture, etc., etc. Je veux seulement indiquer en passant deux points en particulier : l'architecture et la philosophie. Dans un demi-siècle, on aura peine à croire que le sens chrétien dans l'art s'était tellement perdu en Europe, par suite de l'engouement pour le paganisme, qu'il s'est trouvé des *artistes*, des *conservateurs de monuments publics*, qui proposaient sérieusement, il y a moins de cinquante ans, la recette suivante pour débarrasser le sol français des *superfêta-*

*tions gothiques qui le déshonorent.* « Faites, écrivaient-ils, une entaille dans le socle des piliers ; introduisez un fort morceau de bois sur lequel vous aurez soin de répandre de l'eau : le gonflement du bois fera éclater le pilier, et presque sans frais vous aurez une ruine. » Par égard pour le *païen* qui a imprimé cela, je tais son nom.

Quant à la philosophie, rien ne prouve mieux jusqu'à quel degré les idées philosophiques du paganisme ont, dès le seizième siècle, subjugué, même les hommes les plus graves et les instituts religieux les plus respectables, que l'examen des plans d'études et de certains cours de philosophie de cette époque. J'en ai entre les mains, et, si on voulait les mettre au jour, on serait fort étonné d'y voir le germe vivant et passablement développé des systèmes rationalistes et panthéistes qui, arrivés à leur complet épanouissement, ont ravagé le monde et règnent encore aujourd'hui. Ni ceux qui ont pondu cet œuf, ni ceux qui l'ont couvé, ne savaient guère quelles corneilles en sortiraient. Ici encore, Monseigneur, les témoignages ne sont pas nécessaires. Il suffit de considérer l'Europe depuis la Renaissance, et de se demander si, sous le rapport de la poésie, de la peinture, de l'architecture, des institutions, de l'esprit général, etc., le monde actuel n'est pas l'antipode du christianisme. Mais comment expliquer ce fait ? sinon par cet autre fait : *que depuis la Renaissance on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme au profit du paganisme, et au détriment du christianisme ?*

Daignez agréer, etc.

---

## XVIII

Nevers, le 7 mai 1852.

Monseigneur,

L'esprit de l'Église ne change pas. Sans apporter de nouveaux témoignages, je suis donc en droit de conclure que ce qui s'est fait dans les cinq premiers siècles, suivant les intentions et les prescriptions de l'Église, a continué de se faire durant le moyen âge. Je me bornerai à indiquer à Votre Grandeur les passages de Crévier et de Loysel, qu'elle trouvera dans une de mes prochaines lettres. Si elle désire d'autres preuves, l'*Histoire de la Renaissance*, par M. Charpentier, peut lui en fournir (1).

Pour ne pas fatiguer son attention par des discussions de textes, elle me permettra de prendre la question de plus haut et de la résoudre en alléguant des faits généraux qui caractérisent la période du moyen âge. Qu'elle daigne ne pas oublier ce qu'elle a dit elle-même : que l'éducation *fait les sociétés*; que, dans les idées, les mœurs, les institutions, les habitudes générales d'une époque, l'éducation se révèle tout entière; qu'à ces différents traits on en reconnaît la nature, comme on reconnaît l'arbre à ses fruits.

Cela posé, pour savoir si, au moyen âge, l'enseignement classique, cette partie si décisive de l'éducation,

(1) T. II, p. 91, 93, 95, etc., etc.

fut le même qu'après la Renaissance; si on y suivait ce que vous donnez, Monseigneur, pour les prescriptions de saint Basile, ou bien les prescriptions des Constitutions apostoliques, il suffit d'étudier le moyen âge dans sa littérature, dans son architecture, dans ses habitudes sociales, dans ses goûts, dans ses mœurs, dans ses tendances, et surtout dans son langage; puis, le comparant à la Renaissance sous les mêmes rapports, prononcer, la main sur la conscience, s'il y a identité ou seulement différence légère. Comme cette étude détaillée nous mènerait trop loin, je me borne à deux points particuliers : le goût et le langage.

Pour termes de comparaison, prenons deux hommes de génie, deux hommes admirables, deux hommes profondément religieux, deux prêtres éminents : saint Bernard et Fénelon. Tous les deux sont par excellence les hommes de leur temps, les fils de leur éducation. Tous les deux respirent *par tous les pores l'esprit* que cette éducation avait rendu dominant aux époques différentes où ils vécurent. Cet esprit est-il le même? et, s'il n'est pas le même, où est la supériorité? Le meilleur moyen d'en juger, c'est de mettre en regard quelques lettres familières de ces deux grands écrivains. Commençons par saint Bernard.

Annonçant *une nouvelle du temps*, il s'exprime en ces termes :

« 1. Philippus vester volens proficisci Hierosolymam, compendium viæ invenit, et cito pervenit quo volebat. Transfretavit in brevi hoc mare magnum et spatiosum, et prospere navigans attigit jam littus optatum, atque ad portum tandem salutis applicuit. Stantes sunt jam pedes

ejus in atriis Jerusalem; et quem audierat in Ephrata, inventum in campis silvæ libenter adorat in loco ubi steterunt pedes ejus. Ingressus est sanctam civitatem, sortitus est cum illis hereditatem, quibus merito dicitur : *Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei*. Cum quibus intrans et exiens, tamquam unus e sanctis, gloriatur et ipse cum cæteris dicens : *Conversatio nostra in cælis est*. Factus est ergo non curiosus tantum spectator, sed et devotus habitator, et civis conscriptus Jerusalem, non autem terrenæ hujus, cui Arabiæ mons Sina conjunctus est, quæ servit cum filiis suis; sed liberæ illius, quæ est sursum mater nostra.

« 2. Et, si vultis scire, Claravallis est. Ipsa est Jerusalem, ei quæ in cælis est, tota mentis devotione, et conversationis imitatione, et cognatione quadam spiritus sociata. Hæc requies ejus, sicut ipse promittit, in sæculum sæculi; elegit eam in habitationem sibi; quod apud eam sit, etsi nondum visio, certe exspectatio veræ pacis, illius utique de qua dicitur : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*. Verum hoc suum bonum, etsi desuper accepit, in vestro tamen beneplacito hoc facere cupit, immo se fecisse confidit; sciens vos sapientis non ignorare sententiam : *Quod filius utique sapiens sit gloria patris* (1). »

#### NOUVELLES DU TEMPS. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ.

« Si me quæritis, ecce ego, et pueri mei, quos dedit mihi Deus. Fertur namque mea humilitas invenisse gratiam apud regiam majestatem, ita ut quærat videre me. Et quis ego sum, ut dissimulem beneplacitum regis?

(1) Epist. lxxv.

**Accurro, et qui quærebar, ecce adsum : non in præsentia corporis infirma, in qua despexit Dominum Herodes : altamen in visceribus meis. Nam quis me separabit ab his ? Sequar eos quocumque ierint : et si habitaverint in extremis maris, non erunt absque me. Habes, rex, lumen oculorum meorum, habes cor meum, et animam meam. Quid, si modicum nostri abest ? Corpusculum loquor, vile istud mancipium, quod etsi voluntas exponeret, sed retineret necessitas. Non valet sequi volentem animum, quoniam infirmum est, et solum pene illi superest sepulcrum. Sed quæ cura ? Anima mea in bonis demorabitur, cum semen meum hæreditabit terram. Semen meum, semen bonum. Germinabit, si tamen in terram bonam ceciderit. Lætabitur et delectabitur in crassitudine anima mea, quippe (ut confido) dabitur illi de fructu manuum suarum. Reposita est hæc spes mea in sinu meo, ut patienter feram ab his vel corpore separari.**

« Non mireris, rex ; ante elegissem a corpore peregrinari, quam istos emittere, si solus causæ deesset Deus. Suscipe illos tanquam advenas et peregrinos, verumtamen cives sanctorum, et domesticos Dei. Parum dixi cives : reges sunt. Ipsorum est enim regnum cælorum, jure et merito paupertatis. Non decet frustra e longinquo esse vocatos, et suis sedibus exsules inutili peregrinatione vagari. Putas, poterunt cantare canticum Domini in terra aliena ? Sed non recte forte dixerim alienam, quæ semini bono spontaneum expandit sinum, et pretiosum depositum jam læto in gremio pie fovere suscepit ; cecidit, ut video, cecidit granum bonum in terram bonam et optimam : spero in Domino quod radicabit, germinabit, multiplicabitur, et referet fructum in patientia.

Porro hunc cum rege partibor, et unusquisque secundum suum laborem accipiet (1). »

REPROCHES SUR L'INCONSTANCE. — EXHORTATIONS A SE  
CONVERTIR.

« 1. Doleo super te, fili mi Gaufride, doleo super te. Et merito. Quis enim non doleat florem juventutis tuæ, quem, lætantibus angelis, Deo illibatum obtuleras in odorem suavitatis, nunc a dæmonibus conculcari, vitiorum spurcitiis, et sæculi sordibus inquinari? Quomodo qui vocatus eras a Deo, revocantem diabolum sequeris; et quem Christus trahere cœperat post se, repente pedem ab ipso introitu gloriæ retraxisti? In te experior nunc veritatem sermonis Domini, quem dixit : *Inimici hominis, domestici ejus*. Amici tui et proximi tui adversum te appropinquaverunt, et steterunt. Revocaverunt te in fauces leonis, et in portis mortis iterum collocaverunt te. Collocaverunt te in obscuris, sicut mortuos sæculi : et jam parum est, ut descendas in ventrem inferi ; jam te deglutire festinat, ac rugientibus præparatis ad escam tradere devorandum.

« 2. Revertere, quæso, revertere, priusquam te absorbeat profundum, et urgeat super te puteus os suum : priusquam demergaris unde ulterius non emergas : priusquam, ligatis manibus et pedibus, projiciaris in tenebras exteriores, ubi est fletus et stridor dentium ; priusquam detrudaris in locum tenebrosum, et opertum mortis caligine. Erubescis forte redire, quia ad horam cessisti. Erubescere fugam, et non post fugam reverti in

(1) Epist. ccviii.

prælium, et rursum pugnare. Necdum finis pugnae, necdum ab invicem dimicantes acies discesserunt : adhuc victoria præ manibus est. Si vis, nolumus vincere sine te, nec tuam tibi invidemus gloriæ portionem. Læti occurremus tibi, lætis te recipiemus amplexibus, dicemusque : *Epulari et gaudere oportet, quia hic filius noster mortuus fuerat, et revixit ; perierat, et inventus est* (1). »

TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. — ENCOURAGEMENT A LA VERTU.

« 1. Sermo qui insonuit, ædificat multos, immo universam lætificat civitatem Dei, ita ut lætentur cœli, et exultet terra, et omnis lingua glorificet Deum de vestra conversione. Terra mota est, quia cœli distillaverunt a facie Dei Sinai, pluentes istis diebus solito abundantius pluviam voluntariam, quam segregavit Deus hæreditati suæ. Non apparebit ultra vacua in vobis crux Christi, quemadmodum in multis filiis diffidentia, qui tardantes converti ad Dominum de die in diem, improvisa morte subtrahi, in puncto descendunt ad inferos. Omnino re-floruit et nunc quasi de novo lignum, in quo pependit Dominus gloriæ, qui mortuus est, non tantum pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum. Ipse, ipse colligit vos, qui diligit vos tamquam viscera sua, tamquam fructum pretiosissimum crucis suæ, tamquam dignissimam recompensationem effusi sanguinis sui.

« Si ergo gaudent angeli super uno peccatore pœnitentia agente ; quid in tam multis, et illis peccatoribus ? Qui quanto illustriores videbantur in sæculo, scientia,

(1) Epist. cxii.

genere, juventute ; tanto pluribus erant perditionis exemplum. Legeram, *non multos nobiles, non multos sapientes, non multos potentes elegit Deus* : at nunc præter regulam mira Dei potentia talium convertitur multitudo. Vilescit gloria præsens, juventutis flos conculcatur, non reputatur generositas ; sapientia mundi stultitia judicatur ; non acquiescitur carni et sanguini ; parentum et carorum renuntiatur affectibus ; favores, et honores, et dignitates, reputantur ut stercora, ut Christus lucrifiat. Laudarem vos, si vobis hæc accidisse ex vobis cognoscerem : cæterum digitus Dei est iste, mutatio plane dexteræ Excelsi. Datum optimum est, et donum perfectum, nec dubium quin descendens a Patre luminum. Ideirco in ipsum omne præconium jure referimus, qui facit mirabilia solus, qui fecit ne in vobis otiosa jam esset ea, quæ apud se est, copioso redemptio.

« 2. Quid igitur opus est facto, dilectissimi, nisi ut sategatur, quomodo laudabile propositum dignum consequatur effectum ? Studete proinde perseverantiæ, quæ sola virtutum coronatur. Non inveniatur apud vos, *Est et Non* ; ut sitis filii Patris vestri qui est in cœlis, apud quem nimirum non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Vos quoque, fratres, in eandem imaginem transformamini a claritate in claritatem, tamquam a Domini spiritu, curantes omni vigilantia et ipsi non inveniri leves, instabiles, fluctuantes. Scriptum est enim : *Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis*. Et rursum : *Vae ingredienti terram duabus viis !* Et ego, carissimi, quantum congratulor vobis, tantum gratulor et mihi, qui, ut accepi, dignus habitus sum minister eligi consilii hujus. Et consilium do, et auxilium spondeo. Si videor necessarius, aut certe si dignus judicor ; non recuso la-

borem, non deero pro viribus. Devotus suppono humeros, etsi jam fessos, sarcinæ huic, si mihi cœlitus imponatur. Lætus et obviis (ut dicitur) manibus excipio cives sanctorum, et domesticos Dei. Quam libens, juxta mandatum propheticum, occurro cum panibus fugientibus a facie gladii, aquam fero sitientibus (1). »

Voilà quels étaient l'esprit, le goût et le style des siècles barbares.

Entendons maintenant un écrivain du *grand siècle*, Fénelon, écrivant au chevalier Destouches.

#### NOUVELLE DU TEMPS.

« Mon ami, que vous avez vu depuis peu, pense plus que moi à mes blés. Je ne saurais me résoudre à faire le personnage d'un créancier affamé; je le ferais mal. Mais cet ami n'est pas fait comme un autre; lui et un très-petit nombre de bonnes gens ressemblent à ceux qu'Horace trouva dans son voyage :

Occurrunt animæ, quales neque candidiores  
Terra tulit, neque quis me sit devinctior alter (2).

« Mes blés serviront de lien de commerce entre votre ami et le mien... Je crains que l'avarice ne me suborne pour cette affaire, comme la gourmandise vous possède. Soutenez-moi contre ma faiblesse, comme je tâche de vous soutenir contre la vôtre. Hélas! quand aurez-vous le courage de dire comme Horace :

... Venti  
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo  
Expectans comites... (3)

(1) Epist. cix.

(2) Hor., sat. 1, 41.

(3) *Id.*, 7.

« A quel propos demandez-vous pourquoi on se marie? Tout homme est *Pâris*, qui ne peut souffrir son bonheur... Ne sercz-vous point *Pâris* à votre tour? Oh! que vous seriez un plaisant objet avec une femme à votre côté! qui vous dominerait. Je crois que vous seriez *uxorius*. J'en rirais bien.

« Dites à M. le marquis de la Vallière qu'il me prend pour César : *Tua tempora Cesar*. Je ne suis qu'un ecclésiastique d'assez de loisir, mais qui ne veut point lui coûter une lettre; j'aime en lui *grata protervitas* (1).

« Vous m'aimez, et je vous aime; tout est dit. Gardons les compliments pour ceux qui sont comme le Styx :

... *Tristisque palus inamabilis unda* (2). »

AU MÊME. — NOUVELLES DU TEMPS. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ.

« Vous êtes donc, monsieur, tel qu'Horace dépeint Achille :

... *Iracundus, inexorabilis, acer*  
*Jura neget sibi nata* (3). ...

« Quoi! vous ne voulez pas même écouter les plus solides excuses? J'ai été malade et accablé de fonctions; n'importe! Il faut avoir tort, et recourir à votre clémence. Eh bien! je l'implore humblement; faites comme les Romains, *parcere subjectis* (4).

« Il faut que je vous aime bien pour désirer avec impatience de vous voir :

O qui *complexus et gaudia quanta* (5)!...

(1) Hor., od. 1, 19, 7.

(2) *Énéide*, VI, 439. — Lettre xxx, 28 novembre 1711.

(3) *Art poét.*, VI, 121.

(4) *Énéide*, VI, 853.

(5) Hor., sat. 1, 43.

« Il me coûtera néanmoins bien cher de vous revoir; car vous ramènerez avec vous les horreurs de la guerre. Je regardais cette reine Anne comme Minerve qui tient le rameau d'olivier; mais, si elle tarde encore un peu, notre pays sera ravagé pour dix ans. Mais quoi? avez-vous cru que je pusse vous oublier,

Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus (1)?

« J'envie à l'abbé de Beaumont les heures où vous soupez ensemble :

O noctes coenæque Deum (2) ! . . . »

AU MÊME. — REPROCHES SUR SON INTEMPÉRANCE. — EXHORTATIONS A SE CONVERTIR.

« L'emportement avec lequel vous avez rejeté nos sages conseils ne montre que trop combien vous avez besoin de correction; on ne sent pas si vivement les réprimandes quand on ne les mérite pas.

« *Uritur et loquitur*. Ajoutez cet autre endroit : *Certe captus et habet*.

« Vous avez apparemment un dictionnaire d'injures, où vous prenez celles que vous répandez avec tant d'érudition sur nous :

Quid immerentes hospites vexas, canis

Ignavus adversum lupos? . . .

Cave, cave; namque in malos asperrimus

Parata tollo cornua . . .

An, si quis atro dente me petiverit,

Inultus ut flebo puer (3)? . . .

(1) *Énéide*, VI, 556.

(2) *Hor.*, sat. II, 68. — Lettre XLII, 7 avril 1712.

(3) *Hor.*, epod. VI, 1, 11, 15.

« Vous ressemblez à Pindare, non par la sublimité de vos traits, mais par la rapidité de vos invectives :

Monte decurrens, velut ammis, imbres  
Quem super notas aluere ripas,  
Fervet, immensusque ruit profundo  
Pindarus ore (1).

« Eh bien ! puisque vous êtes si indocile, mangez, soyez hydropique, mourez ; oh ! la belle mort ! allez au *pollincteur* et aux *respillons*.

« ... Je me trouve trop honoré du torrent d'injures, d'invectives, qui sont sorties de votre très-immonde plume, pour n'y pas répondre aussi :

.... Viden, ut pallidus hospes  
Coena desurgat dubia? quin corpus onustum  
Hesternis vitiis animum quoque pregravat una;  
Atque affligit homo divinæ particulam auræ (2).

« Voilà votre portrait, hors le mot de *divinæ*, qui ne vous convient nullement ; car il n'y a rien de moins *divinæ* chez vous que cette particule-là. Vous êtes malade, dites-vous ; que serait-ce donc, si les ressorts d'une machine aussi mal montée n'étaient pas affaiblis ?

... Quid faceres cum  
Sic mutilus minitaris (3) ? ...

« Cependant, je sais qu'il faut pardonner, ou plutôt mépriser certains adversaires :

Impar congressus Achillei (4).

« Nous vous désirons résipiscence et santé. et nous

(1) Hor., od. iv, 44, 5.

(2) Hor., sat. II, 2, 76.

(3) Hor., sat. I, 3, 59.

(4) *Énéid.*, I, 479.

désirons fort vous voir, quand vous devriez nous montrer,  
à votre ordinaire,

Epicuri de grege porcum (1).

« Adieu, le papier me manque et non la matière :

Et summi plena jam margine libri  
Scriptus, et in tergo necdum finitus (2). »

AU MÊME. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. — ENCOURAGEMENT A LA  
SOBRIÉTÉ.

« Voici un plaidoyer contre vous, et vous allez être condamné aux dépens... Ai-je perdu un jour pour vous répondre, après mon retour de Chaulnes ? pourquoi donc me menacer ? quelle chicane ! Je le vois bien : berger inconstant et volage, vous cherchez des prétextes pour rompre avec moi :

Ah ! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit (3) !

« Les amusements de Paris vous dégoûtent de tout le reste ; vous avez oublié nos plaisirs rustiques :

Quem fugis, ah ! demens ! habitarunt di quoque silvas (4).

« Je suis honteux pour vous de ce que vos appétits gloutons vous attachent à ces jolis repas où vous joignez l'enjouement à la friandise ; mais je serai bientôt vengé, et vous vous empoisonnerez de bonne chère :

Omnibus umbra locis adero ; dabis, improbe, poenas (5).

(1) Hor., ep. 1, 4, 16.

(2) Juv., sat. 1, 5, 6. — Lettre XLV, 10 mai 1712.

(3) Virg., egl. II, 69.

(4) *Id.*, 60.

(5) *Énéide*, IV, 386.

« C'est à Cambrai qu'on est sobre, sain, léger, content et gai avec règle :

O tantum libeat mecum tibi sordida rura,  
Atque humiles habitare casas (1).

« Raccommodons-nous... Je veux bien vous prendre avec vos défauts,

Quanquam.....

... Tu levior cortice, et improbo  
Iracundior Adrià,  
Tecum vivere amem (2)....

« ... Je ne veux pas finir sans vous demander des nouvelles de votre ami, qui est devenu par vous le mien :  
*Ut valet? ut meminit nostri* (3)?

« Quand vous verrez M. de la Motte, dites-lui pour moi :

... Non tibi sævum  
Ingenium, non incultum est, non turpiter hirtum.  
... Sed condidis amabile carmen,  
Primæ feres hedere victricis præmia (4).... »

Il y a quatre-vingt-cinq lettres dans le même goût.

Ainsi, dans saint Bernard, l'esprit chrétien, l'esprit de la Bible, vivifie tout, colore tout, respire partout, prend avec une grâce admirable, et, ce qui vaut mieux, avec une onction infinie, les formes les plus variées et les plus délicieuses. Dans Fénelon, l'esprit païen, l'esprit de Virgile et d'Horace, anime toutes les pensées, coule de source de la plume de l'élégant écrivain ; mais la vie,

(1) Virg., egl. II, 28, 29.

(2) Hor., od. III, 9, 21.

(3) *Id.*, epist. I, 3, 12.

(4) *Id.*, 21 et seq. — Lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1714. — *Lettres et opuscules inédits de Fénelon*. Adrien Leclère, 1850.

la chaleur douce et pénétrante, la touche du cœur, vous la cherchez en vain. Il y a deux langues, deux cultes, deux mondes, et, par conséquent, deux *éducations profondément distinctes* dans ces deux hommes, ou plutôt, dans ces deux siècles dont ils sont la personnification lettrée, élevée à sa plus haute puissance. Ce que je dis est d'autant mieux fondé, que les mêmes caractères se retrouvent plus ou moins marqués dans la plupart des écrivains contemporains de ces grands hommes.

Daignez agréer, etc.

---

## XIX

Nevers, le 28 mai 1852.

Monseigneur,

Arrivant au seizième siècle, vous vous écriez : « Comment admettre qu'un saint Charles Borromée, fondateur des séminaires et de la célèbre académie romaine des *nuits vaticanes* ; qu'un saint François de Sales, fondateur de l'Académie florimontane ; qu'un saint Ignace, un saint François Xavier, un saint François de Borgia, un saint Philippe de Néri, et tant d'autres Pères et saints instituteurs de la jeunesse, ont été parmi nous les *restaurateurs et les pères* du paganisme ? Étrange paganisme, que celui au milieu duquel on voit naître, au seizième siècle, cin-

quante-deux nouvelles congrégations religieuses, et quatre-vingt-dix au dix-septième ! Étranges païens, que tous ces hommes qui aboutissent à saint Vincent de Paule et à Bossuet ! »

Après la citation de mes paroles dans une des précédentes lettres, Votre Grandeur voudra bien ne plus mettre à mon compte les noms de restaurateurs et de pères du paganisme, appliqués aux saints du seizième et du dix-septième siècle.

Laissons, je vous prie, saint Charles Borromée et saint Ignace pour une prochaine lettre. Occupons-nous seulement des saints et des ordres religieux nés au seizième et au dix-septième siècle, et enfin de Bossuet, dont Votre Grandeur cite le plan d'éducation à l'usage du dauphin comme un modèle *propre à éclairer et à diriger M.M. ses professeurs dans leur méthode d'enseignement.*

On ne change pas dans un jour les mœurs d'un peuple, à plus forte raison les mœurs d'un monde. Il a fallu trois siècles au Christianisme pour pénétrer de son esprit les sociétés antiques. Quand la Renaissance parut, le christianisme régnait en maître absolu sur l'Europe depuis au moins sept cents ans. Pendant cette longue période, il avait fait le monde à son image : LUI, LUI PARTOUT, LUI TOUJOURS. Voilà ce que vous trouvez en interrogeant les lettres, les arts, les institutions, les lois, les mœurs générales du moyen âge. Malgré l'enivrement produit par le paganisme ressuscité, le monde ne pouvait, du jour au lendemain, se transformer entièrement. Les puissantes influences du christianisme, venues des siècles précédents, continuaient de se faire sentir : semblables aux bienfaisantes clartés du soleil, qui continuent de réjouir la terre longtemps encore après que l'astre du jour

est descendu sous l'horizon. A l'insu, et peut-être contre la volonté des restaurateurs du paganisme, ces influences alimentaient la vie chrétienne au sein de l'Europe, et cela avec d'autant plus d'abondance et de succès, que les âmes étaient plus à l'abri de l'esprit de la Renaissance. Ainsi, les femmes et les classes inférieures de la société conservèrent longtemps l'esprit chrétien, l'esprit du moyen âge ; il en fut de même de quelques hommes privilégiés, que la grâce sut préserver de la contagion.

Ce n'est donc pas le seizième siècle, ni même la première moitié du dix-septième, qu'il faut prendre pour *thermomètre absolu* de l'influence païenne ; de même que, pour juger la qualité d'un arbre, on n'examine ni les feuilles ni les fruits en bouton, mais les fruits dans leur maturité. Veut-on savoir ce qu'est la Renaissance ? Qu'on prenne l'époque où les influences chrétiennes, n'étant plus ravivées par l'éducation, s'affaiblissent sensiblement et laissent l'empire aux influences rivales. Cette époque, clairement indiquée dans l'histoire, est la dernière moitié du dix-septième siècle, où naquirent les hommes de la Régence, et de là jusqu'à nous. En regardant cet intervalle de deux cents ans avec ses hontes et ses forfaits, la Renaissance peut dire : « Tu es mon fils ; je t'ai fait à mon image ! »

Voilà, Monseigneur, une première explication qui, j'ose l'espérer, ne paraîtra pas sans quelque valeur à un esprit aussi réfléchi que le vôtre.

Mais je vais plus loin, et il me semble que jamais la thèse que je soutiens n'a été plus fortement prouvée que par l'objection même de Votre Grandeur. A partir de la fin du quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-

septième, quel prodigieux spectacle se présente aux regards de l'observateur ! En 1453, l'empire grec, qui devait nous apporter la Renaissance, tombe sous les coups de Mahomet. Quarante ans plus tard, Christophe Colomb découvre le nouveau monde. A l'intérieur de l'Europe, je vois dans l'Église une surabondance de vie, un déploiement de forces sans exemple. Pourquoi ce monde découvert précisément dans ce moment et non plus tôt ou plus tard ? Pourquoi ces nombreux corps d'armée envoyés au service de l'Église ? Pourquoi ces généraux habiles, je veux dire ces grands saints chargés de les former et de les conduire au combat ? Pourquoi tant et de si puissants athlètes ?

Votre Grandeur a déjà répondu : Ah ! l'Église se trouvait alors menacée d'un danger immense, et tel qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps, et il fallait équilibrer les forces contraires. Ce danger, d'où venait-il ? De la réforme sans doute ! Mais la réforme, d'où venait-elle ? De la Renaissance. « Vous avez pondu l'œuf, disait-on, dès le principe, au coryphée du paganisme en Europe ; Luther l'a fait éclore. » Voilà d'où venait le danger, voilà ce qui explique cette armée de géants créée par la Providence pour soutenir la cause de l'Église. Jamais, depuis les Césars, bataille plus générale et plus acharnée ne fut livrée à l'épouse de Jésus-Christ. *La Renaissance est la plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau.*

Ces vaillants athlètes combattirent avec un courage héroïque, et pourtant l'Église perdit du terrain ; une partie de la vieille Europe abandonna ses drapeaux ; le reste fut souillé par le torrent du paganisme, qui rompit toutes les digues et déborda sur la face de la terre.

Mais Dieu ne saurait être vaincu : l'Église doit retrouver d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. A la place d'un monde que la Renaissance et la réforme, sa fille, lui enlevaient, Dieu lui en prépare un nouveau. Pour la dédommager des ravages des hérésies particulières qui l'ont affligée dès l'origine, on l'a toujours vue recevoir en compensation des provinces et des royaumes particuliers ; pour la dédommager du monde européen que le paganisme allait lui enlever, du moins en partie, il ne fallait rien moins qu'un autre monde. Telle est, Monseigneur, l'histoire à la main, la preuve que jamais le mal incalculable produit par la Renaissance n'a été mis dans une évidence plus effrayante que par l'objection de Votre Grandeur.

Passons à Bossuet. J'ose dire que peu de personnes ont combattu la Renaissance avec un *instinct* plus sûr que le grand évêque de Meaux. D'abord, en attaquant la réforme, que faisait-il ? Il attaquait évidemment la mère de la réforme ; c'est sur la Renaissance qu'en dernière analyse portaient tous ses coups. La Renaissance, en effet, est la mère du *libre penser*. Ce n'est pas seulement dans sa manifestation philosophique que Bossuet attaquait le paganisme ressuscité, c'est aussi dans ses manifestations littéraires. Témoin son jugement sur le *Télémaque*, témoin ses craintes que toutes ces études païennes ne servissent *le plus souvent* dans la jeunesse à *égarer l'imagination et à ouvrir le cœur à la séduction des passions* (1).

Quoi qu'il en soit de ces considérations, je me permettrai de demander à votre Grandeur :

1° S'il est bien certain que Bossuet doit sa gloire à ses études profanes, ou à ses études sacrées ; si c'est la Bible,

(1) *Hi-t. de Bossuet*, t. II, p. 552.

Tertullien, et les Pères, ou bien les auteurs païens qui parlent par sa bouche, qui se réfléchissent dans ses idées et dans son style.

2° Je demande s'il est bien certain que Bossuet vivant aujourd'hui; Bossuet spectateur de la barbarie savante vers laquelle nous marchons à grands pas; Bossuet témoin de la Révolution française, qui, dans chacune de ses phases, fut la parodie atroce ou ridicule du paganisme antique, et dans son ensemble la traduction littérale de nos études de collège; Bossuet, enfin, convaincu comme vous, Monseigneur, que tout vient de l'éducation : je demande s'il est bien certain que Bossuet se montrerait le partisan dévoué d'un enseignement dont les résultats, inaperçus au dix-septième siècle, épouvanteraient aujourd'hui son génie.

5° Je demande s'il est bien certain qu'on puisse sans danger appliquer à la jeunesse européenne son plan d'éducation à l'usage du dauphin. Voici mes raisons de douter : d'abord, il s'agit d'une éducation particulière; ensuite de l'éducation d'un prince; enfin d'une éducation faite par Bossuet en personne. De plus, tel qu'il est, le plan de Bossuet paraît-il acceptable à votre Grandeur? Bossuet dit avec une sorte de complaisance : « Nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire les ouvrages des auteurs (païens) par parcelles, c'est-à-dire de prendre un livre de l'*Énéide*, par exemple, ou de César, séparé des autres. Nous lui avons *fait lire chaque ouvrage entier*, de suite, et comme tout d'une haleine... Entre les poètes, ceux qui ont plu davantage à Monseigneur le dauphin sont Virgile et Térence... On ne peut dire combien il s'est divertí agréablement et utilement dans Térence (1). »

(1) *De Instit. delph.*, ad lnn. XI.

Pardonnez-moi, Monseigneur, le dernier doute que je viens d'émettre. Il n'est pas douteux, mais il paraît certain que vous acceptez le plan de Bossuet, puisque vous le regardez comme un modèle propre à éclairer et à *diriger vos professeurs de petits séminaires dans leur méthode d'enseignement*. Je n'ose cependant en conclure que vous permettez, dans vos petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne de votre diocèse, qu'on fasse étudier aux élèves les auteurs païens, *non par parcelles, mais en entier* ; que vous permettez qu'ils *se divertissent agréablement et utilement dans Térence, dans Térence lu en entier* !

Néanmoins, toutes les objections qu'on peut faire contre un pareil enseignement, loin de vous toucher, semblent vous confirmer dans vos idées. Après une nouvelle citation de Bossuet, Votre Grandeur ajoute : « Voilà, messieurs, le langage de la raison, du bon sens et de l'autorité : ainsi que je le disais plus haut, vous voyez qu'ici, comme toujours, ces grandes puissances sont d'accord ; et qu'au moins, en attendant la fin de la controverse, j'ai pu, sans témérité, vous rassurer sur des accusations *dont la violence trahit la faiblesse, et dont le titre seul, si je puis le dire, révèle l'inanité.* »

Daignez agréer, etc.

---

## XX

Nevers, 28 mai 1852.

Monseigneur,

Des autorités que vous avez citées jusqu'ici et dont j'ai examiné la valeur, vous concluez, premièrement, que tout est pour le mieux dans l'enseignement actuel, et qu'il faut *demeurer* avec cette fermeté, avec cette *sérénité d'esprit qui conviennent si bien à ceux qui combattent pour la justice*, demeurer dans la *vérité et le bon sens* des choses, *calmes, réfléchis*, toujours fidèles aux enseignements de nos *grands et véritables maîtres*.

Vous concluez, secondement, que tous ceux qui attaquent le système actuel d'enseignement et la Renaissance, à laquelle nous le devons, sont *des esprits faibles ou inattentifs qui se laissent entraîner à des tourbillons d'idées fausses, à des déclamations violentes qui ne sont bonnes qu'à produire le trouble et le scandale; des hommes exagérés, qui, entraînés par la logique du faux, vont forcément à l'absurde et formulent des accusations dont la violence trahit la faiblesse, et dont le titre seul révèle l'inanité*.

Accusés par vous, Monseigneur, de n'avoir pour eux *ni la vérité ni le bon sens*, les adversaires de la Renaissance sont encore transformés, il s'en faut peu, en hérétiques, et cela par l'autorité de M. Lenormant : « Comment, s'écrie Votre Grandeur, n'a-t-on pas réfléchi sur ces

*graves paroles de M. Lenormant : « Que devrait-on penser  
« pourtant d'une Église infallible en matière de foi, et qui  
« se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siè-  
« cles sur une matière aussi intéressante pour la religion que  
« l'objet des études? »* Comment surtout, qu'on me permette de le dire, comment les accusations n'ont-elles pas hésité, en ce moment, devant la sainte et illustre compagnie de Jésus? comment a-t-on pu l'accuser de n'avoir travaillé avec tant de zèle que pour faire l'Europe païenne? »

J'ai donc à me défendre de la double accusation d'avoir, en blâmant la Renaissance et le système actuel d'enseignement qu'elle a introduit, blâmé l'Église et la compagnie de Jésus. C'est, je l'avoue, avec bonheur que je vois le débat placé sur ce nouveau terrain. Mon dévouement filial au Siège Apostolique trouve enfin l'occasion, en me justifiant moi-même, de venger l'Église et une de ses plus belles institutions. Commençons par l'Église.

1° Prétendre que blâmer la Renaissance et l'enseignement littéraire qu'elle a introduit c'est blâmer l'Église catholique, c'est soutenir, ou que la Renaissance est l'œuvre de l'Église, ou que, sans être l'œuvre de l'Église, elle a été approuvée par l'Église.

La Renaissance, l'œuvre de l'Église! qu'est-ce donc que la Renaissance? Érasme, qui s'y entendait, l'a dit dès le principe : La Renaissance est l'œuf d'où est sorti le Protestantisme. *Ego peperì orum, Lutherus exclusit.* Depuis lors, tous les ennemis de la religion, tous les philosophes impies et voltairiens, tous les démagogues, l'ont reconnue pour leur aïeule, tous disent encore aujourd'hui, et plus clairement peut-être qu'on ne le voudrait, par l'organe de M. Alloury : « Nous sommes les

« fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution... » Il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté (1). « La Renaissance, ajoute un illustre évêque dont j'ai cité les paroles, est la plus grande épreuve de l'Église depuis son berceau. »

Et la Renaissance serait l'œuvre de l'Église ! et on ne pourrait blâmer la Renaissance et ses œuvres sans blâmer l'Église !

La Renaissance, l'œuvre de l'Église ! Tous ceux qui la soutiennent, qui la patronent en elle-même dans ses *légitimes* conséquences, sont donc les soutiens de l'Église, ses amis, ses défenseurs ? Au contraire, ceux qui l'attaquent sont les ennemis de l'Église, et dignes de ses anathèmes ! Ficin, Érasme, Luther, Théodore de Bèze, Ramus, Rousseau, Robespierre, Chaumette et tous les démagogues impies de 93, étaient les soutiens de l'Église, ses amis, ses défenseurs ! Saint Augustin, saint Jérôme, le P. Possevin, nonce du Saint-Siège, et tant d'autres, sont les ennemis de l'Église !

Or, la Renaissance, une dans son principe, est multiple dans ses effets. Si le paganisme classique en est un, le paganisme artistique, par exemple, en est un autre. Depuis plus de trois siècles ce paganisme-là se traduit, chaque jour, par toute l'Europe, en nudités, en obscénités

(1) *Débats*, 30 avril 1852.

de toute nature, étalées dans les galeries, dans les jardins, dans les promenades publiques et jusque dans les églises. Le blâmer est donc un mal et une accusation contre l'Église, contre tout le clergé catholique ! Il faut donc condamner comme irrespectueux envers l'Église le grand mouvement artistique qui se développe aujourd'hui dans un sens contraire à la Renaissance, et soutenir, avec Fénelon et avec les *grands*, les *véritables maîtres* des trois derniers siècles, que l'architecture gothique est le type du laid ; que les restaurateurs, les apôtres de l'art du moyen âge, sont autant de rebelles, dont les prétentions *absurdes, exagérées*, vont forcément à accuser l'Église, le pape, les évêques, les ordres religieux, d'avoir, pendant trois siècles, coulé ou laissé couler l'art chrétien dans un moule païen ! Que la compagnie de Jésus se tienne pour avertie : l'anathème tombe d'abord sur deux de ses membres les plus distingués, les RR. PP. Martini et Cahier ; car je ne connais pas d'apôtres plus dangereux de l'art chrétien.

Rien ne serait plus aisé que de montrer ainsi la Renaissance dans tous ses effets, dans la philosophie, dans l'histoire, dans la politique : ce qui précède suffit pour faire toucher au doigt la grave méprise qui, faisant intervenir l'Église dans le débat, tend à la rendre solidaire du mouvement païen commencé à la fin du quinzième siècle. Évidemment la Renaissance n'est donc pas l'œuvre de l'Église ; blâmer la Renaissance n'est donc pas blâmer l'Église.

Mais l'Église ne l'a-t-elle pas approuvée ?

L'Église approuver la Renaissance ! Si j'osais emprunter les paroles de Votre Grandeur, je dirais : *Il a vraiment fallu le temps où nous vivons, et le trouble étrange*

*de nos esprits*, pour qu'une pareille question ait pu être faite. Que Votre Grandeur se rappelle ce qu'est la Renaissance aux yeux de ses amis et de ses ennemis, et qu'elle daigne répondre elle-même.

Quelle a donc été la conduite de l'Église à l'égard de la Renaissance? La voici en trois mots : 1° l'Église n'a jamais approuvé la Renaissance ; 2° l'Église n'a cessé de protester contre la Renaissance ; 3° l'Église a subi la Renaissance.

Considérer la Renaissance dans son ensemble serait rendre la victoire trop facile. Pour maintenir le débat sur son véritable terrain, j'entends donc ici par Renaissance l'enseignement classique des auteurs païens, tel qu'il se pratique généralement en Europe depuis trois siècles ; et je maintiens, à l'égard de ce point particulier, les trois propositions énoncées plus haut.

1° L'Église n'a jamais approuvé la Renaissance. Qu'on veuille bien citer une bulle pontificale, un décret de concile, un acte authentique du Saint-Siège, qui *approuve*, à plus forte raison qui *encourage* l'usage exagéré, à plus forte raison l'usage presque exclusif des auteurs païens, pour l'instruction de la jeunesse.

L'Église ne l'a pas fait ; elle ne pouvait pas le faire. L'Église ne peut pas se contredire, ni changer son esprit. Or, c'est un fait que, dès le commencement, l'Église a témoigné une antipathie profonde pour le paganisme dans ses usages, dans ses mœurs, dans ses doctrines. C'est un fait, que les constitutions apostoliques, monument fidèle de son esprit, interdisent en général l'étude des auteurs païens. C'est un fait, que les Pères les plus illustres, entre autres saint Augustin et saint Jérôme, qui, apparemment, connaissaient bien l'esprit de

l'Église, ont fait entendre des protestations d'une énergie sans égale contre le paganisme classique. C'est un fait, que ni les autres Pères, leurs contemporains ou leurs successeurs, ni l'Église, ne les ont jamais accusés d'avoir, sur ce point, mal compris la pensée chrétienne. C'est un fait, que les mêmes protestations se sont renouvelées de siècle en siècle jusqu'au moyen âge. C'est un fait, que Charlemagne, la plus haute personnification du moyen âge, avait organisé l'enseignement dans l'esprit des Pères et fait des classiques chrétiens la base de l'éducation. C'est un fait, que le moyen âge a dû son caractère essentiellement chrétien à cette éducation essentiellement chrétienne. C'est un fait, que le danger des auteurs païens est toujours le même; car ce danger est dans l'*esprit* de ses ouvrages bien plus que dans certains détails évidemment immoraux. C'est un fait, que depuis trois siècles ce danger est plus grand que jamais, à raison de la tendance manifeste et générale des âmes vers le naturalisme et le sensualisme. C'est donc un fait, que l'Église n'a jamais approuvé ni pu approuver un système d'enseignement qui, dans l'ordre religieux, s'est traduit par le protestantisme et le voltairianisme; dans l'ordre philosophique, par le scepticisme universel; dans l'ordre moral, par le dix-huitième siècle; dans l'ordre social, par la Révolution, c'est-à-dire par le plus épouvantable cataclysme que le monde ait jamais vu; en un mot, qui s'est traduit par une telle décadence en toutes choses, que, suivant Votre Grandeur elle-même, la France, en particulier, est aujourd'hui réduite, comme Diogène, à chercher *un homme* (1).

Daignez agréer, etc.

(1) *De l'Éducat.*, t. I. Introd., p. 1, 25.

## XXI

Nevers, le 29 mai 1852.

Monseigneur,

Je reprends ma thèse et je dis : 2° L'Église n'a cessé de protester contre la Renaissance. Elle a protesté par la voix de ses conciles. Sauf erreur, les deux derniers actes solennels de l'Église, relatifs à la question de l'enseignement classique, sont les décrets du cinquième concile de Latran, en 1513 et 1514, et ceux du concile de Trente. La première de ces augustes assemblées, *tenue en pleine Renaissance, présidée par Léon X, animée par le cardinal Bembo*, s'exprime en ces termes : « Comme l'homme est porté au mal dès l'enfance, et qu'ainsi c'est une œuvre difficile et de la plus haute importance de le former de bonne heure à la vertu, nous décidons et *réglons* que les maîtres des écoles et les professeurs ne doivent pas s'en tenir à faire apprendre aux enfants et aux jeunes gens la grammaire et la rhétorique, ainsi que les autres choses du même genre, mais qu'ils sont obligés de leur enseigner ce qui regarde la religion, comme les *préceptes divins*, les *articles de foi*, les *hymnes sacrés*, les *psaumes* et les *vies des Saints* ; que les jours de fête il ne leur est pas permis de leur enseigner autre chose que ce qui a rapport à la religion et aux bonnes mœurs ; qu'ils doivent les instruire de toutes ces choses, les exhorter et les forcer à les apprendre, autant qu'il sera en leur pouvoir ; qu'ils doivent les

conduire, non-seulement à la messe, mais encore à vêpres et aux divins offices de l'Église ; les presser aussi d'entendre les prédications et les sermons ; enfin, qu'il leur est défendu de rien leur faire étudier qui soit capable de porter atteinte à leur innocence ou à leur foi (1). »

Rappeler et imposer solennellement à des maîtres chrétiens l'obligation de faire étudier à la jeunesse chrétienne des ouvrages chrétiens ; de consacrer exclusivement les jours de fête à l'étude de la religion ; de ne rien enseigner qui soit contraire à la foi et aux bonnes mœurs, est une chose qui étonne au premier coup d'œil, parce qu'une pareille recommandation paraît sans objet. En effet, à l'époque du concile de Latran, le christianisme ne régnait-il pas sur l'Europe depuis longtemps ? Les écoles, les gymnases, les universités, n'étaient-ils pas dirigés par des professeurs exclusivement catholiques, et même presque tous appartenant au clergé séculier ou régulier ? L'ordre et la défense du concile ne semblent-ils pas être une double injure, ou du moins un hors-d'œuvre ?

Hélas ! non. C'est une protestation solennelle de l'É-

(1) Et cum omnis ætas ab adolescentia prona sit ad malum, et a teneris assueferi ad bonum magni sit operis et effectus, statuimus et ordinamus ut magistri scholarum et præceptores pueros suos, sive adolescentes, nedum in grammatica et rhetorica ac cæteris hujusmodi erudire et instruere debeant, verum etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent ; ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi ac Sanctorum vitæ : diebusque festivis nihil aliud eos docere possint quam in rebus ad religionem et bonos mores pertinentibus, eosque in illis instruere, hortari et cogere, in quantum possint, teneantur ; ut nedum ad missas, sed etiam ad vespervas, divinaque officia audienda, ad ecclesias accedant, et similiter ad prædicationes et sermones audiendos impellant, nihilque contra bonos mores aut quod ad impietatem inducat eis legere possint. (Labbe., t. XIV. Conc. lat. V, sess. ix, an. 1514, p. 226.)

glise contre l'envahissement de la Renaissance, et une protestation trop bien fondée. Je prie Votre Grandeur de ne pas voir dans mes paroles une interprétation faite arbitrairement en faveur de ma thèse. Qu'elle daigne écouter un écrivain célèbre du seizième siècle, et nonce du Saint-Siège. Après avoir signalé les ravages que l'enseignement païen faisait parmi la jeunesse, le P. Possevin continue en ces termes : « Qu'a fait l'Église catholique dans ce siècle même ? En voyant, d'une part, les hérésies surgir, et, de l'autre, le monde déjà ivre continuant de boire un breuvage empoisonné jusque *dans les écoles chrétiennes* ; voyant Dieu indigné marchant à grands pas pour se retirer dans le nouveau monde, parce que, tous, enfants et vieillards, dans les universités, s'infectaient, sans retenue, de la peste sociale ; les uns, *en se nourrissant de turpitudes païennes* ; les autres, d'impiétés plus grandes encore touchant l'immortalité de l'âme, la toute-puissance et la liberté de Dieu : qu'a fait l'Église ? Non-seulement elle a défendu de semblables lectures, et plutôt à Dieu qu'elle eût été obéie ! mais, comme elle a montré qu'il fallait porter la cognée à la racine du mal, en conséquence elle a réglé en ces termes ce qui regarde l'enseignement (1). »

(1) La Chiesa cattolica poi, in questo secolo istesso, che fece, allora che insorgendo l'eresia, vide l'ebrieta del mondo patire perpetuo vomito di sì fatta bevanda nelle scuole cristiane ? perciocchè camminando a gran passi, Dio come sdegnatissimo era per ritirarsi nel mondo nuovo : poichè e ne' fanciulli, i quali Cristo brama che si lascino andare alla sua dottrina e fede, e ne' provetti, nell'università era permesso che audacemente dalla peste politica i migliori ingegni s'infettassero : quelli, delle sporcizie dette ; questi d'empietà maggiori, cioè delle opinioni di Averroe e di Alessandro Afrodiseo, e di simili circa o il negare l'immortalità dell'anima, o circa il porre come prigioniera l'onnipotenza di Dio, legandola alla necessità e alla natura : non solo proibì

Le P. Possevin cite les paroles du concile de Latran que j'ai rapportées, puis il ajoute : « Le Saint-Esprit, dont l'assistance perpétuelle dirige l'Église, pouvait-il parler plus clairement du sujet qui nous occupe ? »

Le concile de Trente ne nous paraîtra pas moins formel. Ne semble-t-il pas qu'ayant à régler l'enseignement, l'auguste assemblée aurait dû parler des auteurs païens, sinon pour les autoriser, du moins pour exiger qu'ils fussent expurgés avec soin ? Eh bien ! pas plus que le concile de Latran, le concile de Trente ne daigne les nommer. Il se contente de protester en traçant le programme des études ecclésiastiques pour les séminaires. Or, Votre Grandeur sait qu'à cette époque, comme aujourd'hui encore en Italie, la distinction entre les grands et les petits séminaires n'était pas connue. Le même établissement réunissait et les jeunes enfants qui commençaient leurs études et ceux qui, plus avancés en âge, étudiaient la science ecclésiastique pour se préparer aux saints ordres.

Or, voici le programme tracé pour tous par le concile de Trente : « Ils apprendront la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique, ce qui regarde les autres bonnes études : ils étudieront l'Écriture sainte, les *livres ecclésiastiques*, les *homélies des saints Pères*, la pratique du sacrement de pénitence, les rites et les cérémonies (1). »

cotali letture ( che Dio volesse che fosse stato eseguito ! ) ma anche mostrò che bisognava porre la seure alla radice, laonde ordinò con tali parole ciò che appartiene al fatto di cui ragiono... poteva lo spirito di Dio mandato e lasciato perpetuo maestro di S Chiesa parlare più chiaro di quel che ragiono, con queste parole di detto concilio ? ( *Ragion.*, p. 7. )

(1) Sess. xviii, c. xxiii.

D'auteurs païens, il n'en est pas question. Ce silence ne vous paraît-il pas éloquent ?

Pour en faire mieux comprendre la valeur, le concile de Trente a soin de motiver son décret par celui du concile de Latran que je viens de rapporter, puis par les plus anciennes prescriptions du droit canonique. Il s'appuie, en effet, sur le chapitre v de la distinction xxxviii. qui est ainsi conçu : « Quæ ipsis sacerdotibus necessaria sunt ad discendum, id est Liber Sacramentorum, Lectionarius, Antiphonarius, Baptisterium, Computus, Canon pœnitentialis, Psalterium, Homilie. » Ne dirait-on pas qu'en présence de l'idolâtrie pour la littérature païenne qui débordait de toutes parts, qui s'insinuait partout, le saint concile sentait le besoin, pour rendre son décret *acceptable*, de s'appuyer sur les bases mêmes de l'antiquité la plus vénérable ? Comment ne pas voir dans son langage, aussi bien que dans celui du concile de Latran, dont il reproduit la pensée, une barrière nouvelle opposée à l'envahissement de la Renaissance, ou du moins une protestation contre la tendance païenne, qui, suivant l'expression du P. Possevin, infectait alors jusqu'aux écoles chrétiennes ?

Mais ce qui donne le dernier mot de ce décret, en montrant à quel point le paganisme classique était devenu maître de l'opinion, c'est l'ordre formel que le même concile s'est cru obligé de donner relativement à l'étude de l'Écriture sainte dans les universités et les gymnases. On est stupéfait quand on songe qu'au sortir du moyen âge, pendant lequel l'Écriture sainte avait été le livre classique par excellence, l'Église est obligée d'ordonner qu'on en conserve l'étude dans les maisons d'éducation chrétienne ! que dis-je ? quand on songe que cette étude

était déjà tombée en désuétude, et que, pour la relever de l'oubli, il ne faut rien moins aux nations chrétiennes qu'un ordre formel de l'Église (1) !

Et, ici encore, je puis bien m'écrier avec le P. Possevin : Plût à Dieu que l'Église eût été obéie ! elle ne l'a pas été, elle ne l'est pas encore. Aujourd'hui même, où est parmi nous le collège, le petit séminaire, la maison d'éducation chrétienne, qui sur ce point exécute ses ordres ? Où est l'établissement qui fait étudier aux élèves les Hymnes sacrés, les Psaumes, les Vies de Saints, les Homélies des Pères ? Où est l'établissement qui consacre *exclusivement* les jours de fête à l'enseignement de la religion (2) ?

Ce n'est pas seulement par la voix de ses conciles que l'Église a protesté contre le paganisme classique, c'est encore par la voix de ses papes. Le premier qui se présente, et dont le nom étonnera peut-être Votre Grandeur, c'est Léon X : « Le mouvement nouveau, dit M. Charpentier, produit par l'étude de l'antiquité, la hardiesse de la critique, qui s'attaquait tour à tour aux dogmes et aux institutions, ces périls avaient frappé les esprits les moins attentifs. Rome et les princes se mirent donc en mesure d'arrêter, s'ils le pouvaient, cette révolution dans les idées... Léon X avait été ébloui par l'éclat de la littérature profane ; cependant, son œil pénétrant avait entrevu le péril ; et déjà le concile de Latran, dans sa huitième session, avait, en réponse aux doutes que la philosophie platonicienne répandait sur les plus grandes questions,

(1) Sess. v. De Ref. c. or., 1.

(2) Notons qu'à cette époque les fêtes étaient très-nombreuses, et, réunies au dimanche, formaient près du tiers de l'année.

proclamé comme un dogme l'immortalité de l'âme (1). D'autres faits, moins éclatants, montrent que la sollicitude de Léon s'éveillait (2). »

Un de ces faits, que M. Charpentier omet de rapporter, est d'une grande importance pour la cause que je soutiens. Providence de mon Dieu ! c'est *Léon X*, pape, chef de l'Église universelle, qui sera chargé de briser de ses mains les deux idoles que Léon X, fils des Médicis et disciple des premiers apôtres de la Renaissance, avait encensées dès son berceau. Oui, toute cette *poésie païenne*, toute cette *philosophie platonicienne*, dont Florence était devenue le sanctuaire, que Léon avait tant admirée, tant aimée, va recevoir de Léon lui-même une sévère, mais trop juste condamnation.

Dans la bulle *Apostolici regiminis*, du 17 décembre 1513, Léon X commence par signaler les ravages de la philosophie, qu'il appelle une *peste*... « *Nonnulli temere philosophantes, secundum saltem philosophiam... contra hujusmodi pestem opportuna remedia adhibere cupientes.* » Puis il condamne dans les termes les plus énergiques et cette philosophie qui, dès la Renaissance, ébranlait les bases mêmes du christianisme, et tous ceux qui, en l'enseignant, oseraient en tirer les pernicieuses conséquences : « *Cumque verum vero minime contradicat, omnem assertionem veritati illuminatæ fidei contrariam, omnino falsam esse definimus, et ne aliter dogmatizare liceat, districtius inhibemus, omnesque hujusmodi erroris assertionibus inhærentes, veluti damnatissimas hæ-*

(1) Je n'ai pas besoin de remarquer qu'au point de vue théologique la phrase de M. Charpentier n'est pas rigoureusement exacte. Le dogme de l'immortalité de l'âme était proclamé depuis longtemps.

(2) T. II, p. 158.

reses seminantes, per omnia ut *delestabiles* et *abominabiles* et *infideles*, catholicam fidem labefactantes, vitandos et puniendos fore decernimus. »

Ici, un des plus vénérables collègues de Votre Grandeur, Monseigneur l'évêque de Chartres, verra avec plaisir qu'il a de glorieux prédécesseurs dans sa lutte contre la philosophie universitaire, qui n'est autre chose que la philosophie platonicienne ressuscitée par la Renaissance. Sous ce rapport, du moins, il ne m'en voudra pas de combattre le mouvement païen qui a perdu l'Europe.

Pour porter le remède à la racine du mal, Léon X fait, comme Monseigneur l'évêque de Chartres, ce que, j'en demande pardon, je dis moi-même qu'il faut faire. Il signale l'enseignement, et ordonne qu'on le purifie. « Nous ordonnons, dit-il, à tous les professeurs de philosophie des collèges et des universités de réfuter les arguments des philosophes lorsqu'ils viendront à les rencontrer dans leurs leçons : Insuper omnibus et singulis philosophis in universitatibus studiorum generalium, et alibi publice legentibus, districte præcipiendo mandamus... cum omni studio hujusmodi philosophorum argumenta... resolvere. » Le plus sûr, *peut-être*, et le plus simple, eût été d'interdire l'étude de pareils philosophes ; mais, comme dit le P. Possevin, le *monde était ivre*, ivre de Platon, ivre d'Horace et de Virgile, et les anathèmes du pontife n'auraient eu probablement d'autre résultat que de multiplier les prévaricateurs.

Cependant Léon X comprend que le remède indiqué est insuffisant. Ne pouvant pas dissiper l'enivrement qui fait tourner la tête à l'Europe, il fixe le temps au delà duquel il sera défendu de boire à la coupe empoisonnée de la philosophie et de la poésie païennes ; il ordonne, de

plus, de chercher l'antidote dans l'étude obligée, pour les religieux et les clercs, de la théologie et du droit canon.

« Et cum non sufficiat aliquando tribulorum radices præscindere, nisi et ne iterum pullulent, funditus evellere, ac eorum semina originalesque causas... removere, cum præcipue humanæ philosophiæ studia *diuturniora*... absque divinæ sapientiæ condimento... quæ sine revelatæ veritatis lumine in errorem quandoque magis inducunt quam in veritatis elucidationem... statuimus ne quisquam de cætero in sacris ordinibus constitutus, secularis vel regularis... philosophiæ aut poesis studiis ultra quinquennium, post grammaticam et dialecticam, sine aliquo studio theologiæ aut juris pontificii incumbat. »

En vérité, rien n'est plus tristement instructif que cette bulle. Rien ne montre mieux, d'une part, la puissance monstrueuse de la Renaissance à cette époque; et, d'autre part, le sentiment profond du danger dont elle menaçait la religion et la société, ainsi que la difficulté extrême que rencontrait l'Église pour opposer une digue sérieuse au torrent.

Mais où veut en venir Léon X par ces laborieuses prescriptions? À purifier les deux sources païennes, dont l'une pervertit les intelligences, et l'autre corrompt les cœurs. Ces deux sources, ou plutôt ces deux arbres aux racines infectes, sont la philosophie et la poésie païennes! « Ut in his sanctis et utilibus professionibus sacerdotes Domini inveniant, unde infectas philosophiæ et poesis radices purgare et sanare valeant. » Et c'est Léon X qui parle ainsi.

Et il ajoute : « Et hos canones per Ordinarios locorum, ubi generalia studia vigent, et rectores Universitatis eorundem studiorum, singulis annis in principio studii,

in virtute sanctæ obedientiæ, *publicari* mandamus (1). »

Ce que l'Église disait hier, elle le dit aujourd'hui, elle le dira demain. Son infaillible parole est immuable comme la vérité. Elle dit donc aujourd'hui et elle veut qu'on le redise solennellement chaque année à la rentrée des classes : *Les racines de la poésie et de la philosophie païenne sont empoisonnées.*

Et l'on se croit en droit de dire et d'imprimer que l'Église n'a jamais protesté contre la Renaissance!

« Le successeur de Léon X, Adrien VI, avec une rudesse un peu brusque, peut-être, continue M. Charpentier, mais avec un sentiment *catholique*, avait vu et condamné, dans la réhabilitation indiscreète de l'antiquité, le *rétablissement même du paganisme*... Vient enfin un pape qui vit le danger et essaya de le conjurer. Paul IV, successeur de Jules III, convoqua le concile de Trente, préparé par Paul III. Mais telle était (malgré tous les efforts de la papauté) la contagion des souvenirs païens, que l'évêque de Bitonto, dans le discours d'ouverture de ce concile, voulut, entre autres citations ridicules, démontrer la nécessité des conciles par cette raison que, dans l'*Énéide*, Jupiter assemble les dieux, et qu'à la création de l'homme et à la tour de Babel Dieu s'y prit en forme de concile (2)... Sixte V s'occupa aussi des lettres, mais

(1) *Bullar.*, t. I, p. 549 et suiv.

(2) C'est apparemment dans Soave que M. Charpentier a lu le discours de l'évêque de Bitonto : cet auteur le défigure malignement ; mais il faut avouer que les paroles du prélat, reconnues authentiques par Pallavicini lui-même, prouvent bien l'engouement général, irrésistible, pour le paganisme classique ; il en faut dire autant de ces paroles du même évêque citées par Pallavicini : « Qui refusera, s'écrie l'orateur, d'entrer dans ce concile comme dans le cheval de Troie, et d'y rester

d'un point de vue pontifical... Il dépensa, pour fonder l'imprimerie vaticane, environ 40,000 écus romains, l'enrichit des plus beaux caractères grecs, latins, hébraïques, syriaques, arabes, de papiers excellents et de tout ce qui est nécessaire à la perfection de cet art. Il paya libéralement les savants pour surveiller l'impression. Son principal but était de publier, avec tout le luxe typographique possible, les *ouvrages des Pères*. La belle édition de la Version des Septante et la Bible latine qui porte le nom de Sixte V en furent les premiers résultats. Une nouvelle édition de cette Bible fut ordonnée par Clément VIII. *Les papes, on le voit, protègent encore les lettres, mais les lettres sacrées ; ils protègent aussi les arts, mais ils tâchent de les ramener à un caractère chrétien (1).* »

Il serait aisé d'ajouter de nouveaux faits à ceux qui précèdent, et l'autorité d'autres papes, de Paul II, en particulier, qui fit une rude guerre aux *renaissants* de Rome et à Platina surtout.

Mais à quoi bon ? La seconde partie de ma thèse me semble désormais au-dessus de contestation, à savoir que l'Église a toujours protesté contre la Renaissance ; et, comme l'Église ne change pas, elle proteste encore, elle protestera toujours.

Daignez agréer, etc.

avec les princes de l'empire et de la religion ? Chi sarà che rifiuti nella compagnia di questo Concilio, come nel cavallo Troiano, venir inchiuso co' principi dell' imperio e della religione ? » (Istor. del concil. di Trent., lib. V, p. 85. Mendrisio, 1856.)

(1) T. II, p. 159, 168.

---

## XXII

Nevers, 30 mai 1852.

Monseigneur,

J'arrive à la dernière et à la plus triste partie de cette discussion : notre mère, la mère des nations modernes, apparaît ici comme victime. C'est le seul rôle qu'elle joue dans la Renaissance. J'aime à croire que, si l'excellent catholique dont les paroles ont jeté l'Église dans ce débat avait mieux connu la *vérité des choses*, il m'aurait épargné la pénible tâche de révéler cette nouvelle humiliation infligée à l'innocente Épouse de l'homme-Dieu, pour la gloire de laquelle il serait comme moi prêt à donner son sang.

Je dis donc :

5° L'Église a *subi* la Renaissance. Elle l'a subie dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, dans l'ordre moral, puisque toutes les calamités qui depuis trois siècles ont affligé l'Église sont les conséquences légitimes du principe qui a produit la réforme, l'impiété, la révolution.

Elle l'a subie particulièrement dans l'enseignement de la jeunesse. Ma lettre précédente suffirait à le prouver; néanmoins, il est utile d'entrer ici dans quelques détails nouveaux. A l'apparition de la Renaissance, l'Europe sortait du grand schisme d'Occident. L'esprit de révolte contre l'Église fermentait au fond des âmes. Les

Greco, arrivés à Florence, proclament sur les toits que le génie de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie, de l'art, n'a jamais habité que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome. Du Nord au Midi, leurs paroles sont accueillies avec un enthousiasme trop ardent pour n'être pas intéressé. On en conclut tout bas, en attendant qu'on le fasse tout haut, que les siècles du moyen âge, les siècles où le christianisme a dominé, sont des siècles d'esclavage et de barbarie : premier pas dans le chemin de la grande révolte qui éclatera bientôt.

En attendant, l'enthousiasme pour le paganisme littéraire est universel. C'est une fièvre, un délire, un enivrement sans exemple dans l'histoire. A Florence, on *adore* Platon; à Rome, Romulus et Catulle; on forme sérieusement le projet de ressusciter le paganisme tout entier avec ses dieux et ses fêtes, et déjà on le ressuscite dans ses doutes et dans ses mœurs. Les plus fortes têtes tournent à ces vapeurs perfides : en Allemagne, Érasme devient le père du libre penser; en Angleterre, le grave Morus rêve le communisme; en France, Ramus devient apostat pour socratiser. Philosophiez-vous comme Platon, parlez-vous comme Cicéron, écrivez-vous comme Virgile, vous êtes un homme de génie, vous avez la raison pour vous. Telle est l'opinion qui domine l'Europe.

En effet, lorsque l'œuf sera éclos, et que, du mépris pour la littérature de l'Église, on voudra conduire les âmes au mépris de sa doctrine, Luther n'aura besoin que d'un mot. Il appellera les docteurs catholiques des *humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village*; et personne ne voudra plus être du côté des pédants. Reuchlin veut-il justifier son apostasie, il s'écriera aux grands applaudissements de tous les au-

diteurs : « *Comment voulez-vous que je croie au purgatoire, annoncé par une bouche pileuse, et qui ne sait pas même décliner Musa ?* » Dans toute l'Europe, la multitude lettrée tient le même langage par la bouche des Érasme, des Hustin et de tant d'autres ; elle se moque, à journée faite, des prêtres, des évêques, des moines, de Durand, de Scot, de saint Bonaventure, de saint Thomas, et de tous les *anges* du moyen âge. Le mépris devient contagieux. En Allemagne, on voit les bourgeois saxons, sans instruction littéraire, garnir les bancs des écoles et se faire les disciples enthousiastes de la philosophie et de la littérature nouvelles.

Pendant que le libre penser envahit l'Allemagne, le sensualisme païen déborde sur l'Italie. Les femmes et les hommes du peuple se nourrissent de Catulle et d'Anacréon, traduits à leur usage et joués sur les théâtres nouvellement bâtis pour cela. Au confluent de ce double flot, la France reçoit l'un et l'autre. Platon détrône Aristote, Ramus apostasie ; Amyot traduit les *Amours de Théogène* ; et cette lubricité dégoûtante, qui aujourd'hui le ferait interdire, lui vaut l'abbaye de Belloczane. Jean du Bellay *couche avec* Horace ; au lieu de s'occuper de droit, le jeune de Bèze fait des vers à la manière de Catulle ; Mathurin Cordier fait des écrivains de l'antiquité ses amis, ses hôtes et ses *dieux* ; il embrasse les nouveautés allemandes, *parce que ceux qui les propagent entendent à merveille la langue d'Homère et de Virgile*.

Comme il est admis en principe qu'on n'est rien, qu'on ne sait rien, qu'on n'est propre à rien, si on n'a pas étudié les auteurs du paganisme, les écoles où ils sont enseignés avec éclat sont assiégées par des multitudes de jeunes gens venus de tous les points de l'Europe. En apprenant

le grec de Platon et le latin de Tite-Live ou d'Horace, ils puisent l'esprit d'incrédulité, de révolte et d'impudicité. Entre mille exemples, celui de Calvin suffit : personne n'ignore qu'il fut séduit à Bourges par Wolmar, qui, sous prétexte d'en faire un helléniste, en fit un hérésiarque. La situation de l'Europe aux premières années de la Renaissance est dans les faits de cette nature, dont il serait facile de faire des volumes entiers (1).

En présence de ce vertige universel et des dangers évidents que court la jeunesse catholique, que fait l'Église ? Elle fait ce qu'elle peut faire. Non-seulement elle proteste par l'organe de ses conciles et de ses papes, mais encore elle renouvelle, en les imposant, les anciens programmes d'enseignement catholique. Au sortir du concile de Trente, saint Charles et plusieurs très-saints évêques essayèrent de mettre en pratique ce plan d'études. « Ils tentèrent, dit le P. Curci, d'abolir dans les écoles l'usage des classiques païens, de peur que les âmes neuves de la jeunesse ne fussent trop imbuës d'idées païennes (2). »

Vains efforts ! Fréquentés d'abord par un certain nombre d'enfants sortis de familles éminemment chrétiennes, les nouveaux établissements furent bientôt abandonnés, parce qu'on n'y enseignait ni le *bon grec* ni le *beau latin*. Et l'on prit le chemin des universités et des gymnases, où régnaient Homère et Virgile. Il fallut se résigner.

Pour sauver la foi et les mœurs de la jeunesse en la retenant dans des maisons chrétiennes, on fut obligé d'admettre les classiques païens ; mais jamais saint Charles ne consentit à l'exclusion des auteurs chrétiens. De

(1) Voir Audin, *Vie de Luther*, t. 1 ; *id.* de Calvin, t. 1.

(2) Réponse au *Gesuità moderno*.

là, le mélange qu'on trouve dans ses programmes d'études. Il est une autre chose qu'il ne permit pas davantage : c'est l'emploi des auteurs païens non *expurgés* (1). Tel était, en effet, le fanatisme de l'époque, qu'on traduisait sans pudeur, et qu'on expliquait *in extenso*, les œuvres les plus lubriques des païens, comme on jouait sur les théâtres, nouvellement bâtis pour cela, leurs pièces les plus immorales.

A cette première humiliation, le saint archevêque de Milan vit s'ajouter un nouvel échec. Le paganisme continuait sa marche triomphante aussi bien dans les arts que dans les lettres. Et le neveu du pape, le légat apostolique de Bologne, le sévère saint Charles, fut obligé de laisser faire et placer devant l'église de Saint-Pétrone le *Neptune de la fontaine de Bologne*, un des plus grands scandales de la Renaissance artistique en Italie.

En résumé, dans la crainte d'un plus grand mal, l'Église tolère ce qu'elle ne peut empêcher. Pour sauver les mœurs et la foi catholique en Europe, en détournant la jeunesse d'aller aux écoles des maîtres et des pays infectés d'hérésie, puiser, *avec le beau latin*, la corruption et l'erreur, elle souffre l'usage des auteurs profanes dans les collèges et même dans les séminaires.

Mais, diront peut-être quelques personnes, l'engouement pour le paganisme littéraire est passé depuis longtemps, pourquoi l'Église ne réclame-t-elle pas ? Comment expliquer aujourd'hui son *laisser-faire* ?

Avant la controverse actuelle, on aurait pu croire, en effet, que l'engouement pour la littérature païenne était singulièrement affaibli : il n'en est rien pourtant. « Vous

(1) Act. eccles. mediol., t. I, p. 3, 72, 73, 172, 720; t. II, p. 860.

avez plongé votre bâton dans un guépier, m'écrivait-on, il y a plusieurs mois. — Attendez-vous à une résistance acharnée. — En touchant à nos idoles littéraires, vous ferez pousser dans toute l'Europe des cris plus perçants que ceux dont Michas faisait retentir Israël lorsqu'on lui enlevait ses petits dieux (1)... » La prévision s'est vérifiée. La guerre si vive et de jour en jour plus générale qu'on fait à ceux qui osent attaquer ces idoles prouve surabondamment que nous sommes toujours les fils dévoués de la Renaissance. Le paganisme au sein de l'Europe moderne est un vase toujours plein, que le moindre ébranlement fait déborder. Quelle est la première idée qui nous vient après une révolution, une crise, sinon une idée païenne? Par quelles fêtes la Révolution de 1792 célébrait-elle ses triomphes? Quel fut, en 1848, le programme de la fête de la *Fraternité*? N'était-ce pas le paganisme tout pur, dans ses idées, dans ses mœurs, dans ses personnages? Bacchus et le vieux Silène ne font-ils pas encore aujourd'hui courir tout Paris à l'hippodrome? et, si l'on annonçait des combats de gladiateurs, il y aurait foule au spectacle. On serait infini sur ce sujet.

Ces motifs et d'autres encore expliquent assez pourquoi l'Église ne réclame pas. Mais, que dis-je? elle réclame toujours contre le paganisme classique, par cela seul qu'elle a réclamé une fois. C'est ainsi que, depuis les bulles du pape saint Pie V, elle a constamment réclamé, bien que chaque jour elle n'ait pas élevé la voix, contre les liturgies gallicanes. On se tromperait donc si on prenait son silence pour un *consentement*.

(1) N.... 24 février 1852.

Si le prétendu *laisser-faire* de l'Église ne paraissait pas suffisamment expliqué, je demanderais si le respect pour l'autorité du Saint-Siège est aujourd'hui assez profond et assez universel dans l'Europe telle que l'a façonnée la Renaissance ; si Rome serait bien obéie sur le point de l'enseignement littéraire, alors que chaque jour on lui désobéit sur tant d'autres points ; alors que la liberté même d'enseigner comme on enseigne, ou lui est souvent refusée, ou ne lui est accordée qu'avec des restrictions odieuses. Ces considérations, auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres, suffisent et au delà pour expliquer ce qu'on appelle le *laisser-faire* de l'Église.

Il me reste, Monseigneur, à me mettre en règle vis-à-vis des congrégations enseignantes et de la compagnie de Jésus en particulier. La tâche n'est pas difficile. D'une part, ne les ayant point attaquées, je n'ai point à les défendre. D'autre part, il me semble que la persistance avec laquelle on les met en cause toutes les fois qu'il s'agit du paganisme classique est une attaque indirecte dirigée contre elles, et un reproche qu'on leur fait d'avoir été les auteurs d'un *système* qui, suivant l'expression du P. Possevin, *conduit le monde à l'abîme*. Assurément la responsabilité de ce genre d'agression ne m'appartient pas.

Je dirai cependant à ceux qui les attaquent ainsi qu'ils ne tiennent pas compte de la dure nécessité où se trouvèrent les ordres religieux au seizième siècle de céder, comme saint Charles, quelque chose pour ne pas tout perdre. Ils ne tiennent pas compte de ce que les ordres religieux, et les Jésuites en particulier, ont fait, soit pour arrêter en Europe les ravages de la Renaissance et de

l'hérésie, fille de la Renaissance, soit pour dédommager l'Église en allant lui conquérir dans les Indes et dans le nouveau monde des milliers d'enfants, à la place de ceux que le paganisme ressuscité lui enlevait en Europe.

Ils ne tiennent pas compte des travaux d'*expurgation* auxquels les ordres religieux, et les fils de saint Ignace plus que les autres, se sont condamnés, afin de désinfecter un peu la coupe empoisonnée à laquelle buvait forcément la jeunesse. On admire avec raison, et on admirera toujours le dévouement du religieux missionnaire qui s'en allait passer sa vie au milieu des sauvages. Non moins admirable à mes yeux est le zèle du religieux instituteur qui se résignait à blanchir au milieu de païens, à affronter l'odeur infecte de leurs obscénités, afin de purifier leurs ouvrages et de rendre un peu moins nuisible à la jeunesse cette *pâturage des démons*, comme l'appelle saint Jérôme. Ici le zèle est d'autant plus méritoire, qu'il s'exerçait sous une grêle de sarcasmes lancés par les *renaissants* contre la *pruderie* des bons Pères. Car il faut savoir, comme dit M. Charpentier, qu'à cette époque de fanatisme païen on craignait moins une obscénité qu'un barbarisme, *moins une hérésie qu'un solécisme*.

Maintenant, soutenir que la digue ne fut jamais touchée par les eaux du torrent ; prétendre qu'aucun membre de ces grands corps ne sentit les atteintes du vertige qui faisait chanceler le monde, serait mentir à l'histoire. Mais les *ordres religieux* auront toujours à leur décharge de n'avoir pas fait la Renaissance ; et les Jésuites en particulier, 1° d'avoir protesté plus énergiquement qu'aucun autre institut contre le paganisme dans l'éducation : depuis saint Augustin et saint Jérôme, personne, que je sache, ne s'est élevé avec autant d'éloquence contre cette

lèpre que l'illustre P. Possevin : tout ce que j'ai pu dire de ses effets désastreux dans le présent et dans l'avenir pâlit devant ce qu'il en a dit lui-même ; par son organe parle toute la compagnie, dont il fut l'ornement, et qui ne l'a jamais désavoué ; 2° d'avoir plus que personne essayé de neutraliser l'influence du paganisme classique en expurgant les auteurs profanes ; 3° d'être aujourd'hui, dans la personne de quelques-uns de leurs Pères, les plus ardents et les plus habiles champions de la réaction catholique contre la Renaissance dans l'art. Or, la question artistique et la question littéraire étant ici une seule et même question, « je suis convaincu, m'écrit M. le comte de Montalembert, que leurs collèges (des Jésuites), si chers à tous les cœurs catholiques, ne tarderont pas à subir l'influence de juges graves et compétents, qui, tels que M. le cardinal Gousset et Monseigneur Parisis, se sont déjà prononcés dans votre sens (1). »

Daignez agréer, etc.

---

## XXIII

Nevers, le 30 mai 1852.

Monseigneur,

A la fin de cette controverse, je vous demande la permission d'examiner avec quelque détail une question

(1) Lettre du 25 octobre 1851.

qui a particulièrement impressionné quelques esprits. Plusieurs de mes respectables adversaires repoussent une exclusion, même temporaire, des auteurs profanes, et paraissent faire de l'emploi de ces auteurs, depuis le commencement des études jusqu'à la fin, une espèce de nécessité et de devoir.

Une nécessité ! Napoléon appelle cela une *gaucherie* ; saint Augustin, une *coutume maudite* ; saint Chrysostôme, une *source de corruption* ; saint Jérôme, une *nourriture infernale* ; Bossuet, une *amorce aux passions de la jeunesse* ; Donoso Cortès, un *système qui a perdu l'Europe* ; M. le comte de Montalembert, une *erreur qui a fait plus de mal à la religion que le protestantisme* ; un de nos plus savants évêques, la *plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau*.

Une nécessité ! Prenons garde : formulée, comme on le fait, d'une manière absolue, cette proposition ne heurte pas seulement le bon sens humain, elle offense vivement les oreilles chrétiennes. Elle donne à entendre que le christianisme ne suffit pas à tout ; que l'étude du paganisme est un complément nécessaire de l'éducation chrétienne, un lustre indispensable à la perfection de l'humanité. Le paganisme est une phase du genre humain, une période malheureuse de l'histoire universelle, tout le monde le sait. Que cette époque doive être étudiée par les savants, afin de connaître tous les anneaux de la chaîne traditionnelle ; qu'on puisse y rechercher les lambeaux de vérités primitives ; que ces vérités, retrouvées comme des perles au milieu des immondices de l'erreur, puissent servir de moyen d'argumentation dogmatique et morale en faveur de l'Évangile : en un mot, qu'on puisse étudier le paganisme comme dit le Droit canon.

*non ut teneamus, sed ut repudiemus*, personne ne songe à le nier.

Mais soutenir que cela est *nécessaire*, nécessaire aux jeunes chrétiens dès le bas âge, sans interruption, pendant toute la durée de leurs études; ajouter, comme conséquence, que pour les maîtres un pareil enseignement est un *devoir* : c'est, je le répète, une proposition contre laquelle proteste toute la tradition catholique, une proposition qui choque le bon sens et révolte la conscience chrétienne.

Une nécessité ! Pour qui et pour quoi ?... Pour la religion ? On croit donc que l'Évangile ne peut être bien connu, bien aimé, bien pratiqué, bien respecté, bien admiré, bien défendu, si, dès l'enfance, l'étude du paganisme ne marche pas de front avec l'étude du christianisme ?

Pour la société ? On croit donc que la connaissance et la pratique des devoirs qui, dans les sociétés chrétiennes, unissent les supérieurs aux inférieurs, les riches aux pauvres, les forts aux faibles, sera insuffisante et incomplète si, dès le bas âge, les jeunes chrétiens ne s'habituent pas au spectacle d'un monde où la plupart de ces devoirs étaient ignorés ou foulés aux pieds ; où le pouvoir était le despotisme, l'obéissance la servitude, l'étranger un ennemi, l'enfant une victime, la femme une esclave, l'esclave moins qu'une bête ?

Pour l'enfant ? Ah ! je le sais, c'est à lui que l'enseignement continu du paganisme classique leur paraît indispensable. Mais d'abord, si un pareil enseignement n'est nécessaire ni à la religion, ni à la société, qu'on veuille dire pourquoi et comment il est nécessaire à l'enfant ?

Nécessaire à son intelligence? On suppose donc que l'étude exclusive des auteurs chrétiens dans les classes inférieures ne développerait pas assez l'intelligence de l'enfant? Ce qui développe l'intelligence, ce qui la nourrit et la fortifie, c'est la vérité. Or, à moins de blasphème, on ne peut nier que, dans un seul classique chrétien, il n'y ait plus de vérité, et de vérité pure, que dans tous les auteurs païens.

Nécessaire à son cœur? Ce qui nourrit et vivifie le cœur, c'est la charité. Or, à moins d'impiété, il est encore impossible de nier que, dans un seul classique chrétien, la charité ne soit mieux enseignée, plus efficacement persuadée, que dans tous les livres païens, qui n'en contiennent pas même le nom.

Nécessaire à son imagination? Connait-on dans les auteurs païens quelque chose de plus riant, de plus varié, de plus gracieux, de plus flatteur pour l'imagination des enfants, que les admirables récits de la Bible, les vies si *poétiques* d'un grand nombre de saints, ou les actes si dramatiques des martyrs?

Nécessaire à son instruction littéraire? Quelles sont donc les notions qui se trouvent dans les auteurs païens élémentaires? quelle en est la nécessité? L'*Appendix de Dîs*, le *Cornelius*, l'*Epitome historie græcæ*, les *Fables de Phèdre*, le *Selectæ e profanis*, et quelques autres, voilà bien les classiques païens élémentaires. Tout cela compose-t-il un riche trésor de connaissances, et de connaissances nécessaires surtout? Eh bien! qui empêche de donner autrement et plus tard ces connaissances? Le professeur a mille moyens de combler cette lacune.

En revanche, nos classiques, exclusivement chrétiens pendant les premières années, apprendront à l'enfant une

foule de choses *nécessaires*, que, sans eux, il court risque de ne jamais savoir. Mais supposons, ce que je n'admets pas, qu'il soit impossible de tout concilier, lequel vaut le mieux : connaître un peu moins les aventures variées de Jupiter, des dieux et des déesses, et un peu plus l'histoire de la création et des patriarches ; un peu moins Romulus ; Tarquin, Lycurgue, Miltiade, Cécrops, et un peu plus saint Pierre, saint Paul, Constantin, Théodose : un peu moins les oies du Capitole et les poulets de Claudius, et un peu plus nos mystères et nos martyrs ; un peu moins de mythologie, et un peu plus de christianisme ?

Nécessaire à son instruction religieuse ? Ceci paraît un peu fort. Tel est cependant l'avis de personnes respectables, dont une entre autres s'exprime en ces termes : « Des hommes dont nous admirons le zèle... produisent de très-belles théories qui tendent à exclure des écoles les écrivains de l'antiquité païenne, et à n'y admettre que les auteurs chrétiens. Une vieille expérience ne nous permet pas de partager leur opinion. Un pareil système, s'il était mis à exécution, amènerait des résultats très-opposés à ceux que l'on se propose. On sait qu'au sortir des collèges la plupart des enfants éprouvent, les uns de la répulsion, les autres de l'indifférence pour tous ces grands auteurs de l'antiquité qu'ils ont étudiés dans leurs classes. Ce dégoût est une conséquence de la contrainte exercée sur leur volonté, des peines qu'ils ont éprouvées, de cette familiarité qui provient d'une longue habitude de voir et de lire ces ouvrages classiques ; et, néanmoins, on conviendra que ces ouvrages, écrits avec beaucoup de charme, sont propres à captiver l'intérêt des enfants. Que fera-t-on en les remplaçant par d'autres livres plus graves ? On augmentera le dégoût que l'étude inspire aux enfants.

Cette fois, arrivés au terme de leurs humanités, ce sera la littérature sacrée, les chefs-d'œuvre de l'antiquité chrétienne, et peut-être même les enseignements de la religion, qu'ils repousseront comme fastidieux et pénibles, et, à cet âge où les passions sont si vivement entraînées au mal, ils étudieront librement, non plus dans des éditions corrigées, mais dans les éditions complètes, les œuvres de ces auteurs païens qu'on aura voulu les laisser entièrement ignorer. »

Pour toute réponse, on pourrait se contenter de demander aux personnes qui font l'objection : En avez-vous essayé?... Mais si, comme il est impossible d'en douter, *aucune expérience sérieuse* ne sert de base à une pareille opinion, elle s'appelle un *préjugé*. Afin de le légitimer, on aurait tort de prendre le dégoût des enfants pour les auteurs païens, comme thermomètre de leur dégoût à l'égard des auteurs chrétiens. L'homme est fait pour la vérité : *anima naturaliter christiana*. Dès lors, il faut nier la nature de l'homme, ou il faut reconnaître entre l'âme de l'homme et la vérité un attrait réel. Dans l'enfant, cet attrait a d'autant plus de douceur et de force, que l'innocence n'a aucun motif de craindre la vérité : elle la recherche au contraire avec une ardente curiosité, elle la trouve avec bonheur.

Le classique païen, ne satisfaisant point à cette inclination naturelle de l'enfant, doit le fatiguer et le dégoûter. Il le fatigue et le dégoûte, en effet, par le fond et par la forme : par le fond, qui n'est pas la vérité, ou du moins la vérité chrétienne ; par la forme, qui est transpositive et elliptique, c'est-à-dire tout à fait insolite pour l'enfant, et en opposition constante avec la forme logique de sa langue maternelle. Ce double inconvénient dispa-

raît avec les auteurs chrétiens. Le fond attire : c'est la vérité avec tout son merveilleux, avec tous ses charmes, avec toutes les conditions requises pour remuer toutes les fibres du cœur. La forme plaît aussi, ou du moins ne fatigue pas, attendu qu'ayant de nombreux rapports avec la construction et la physionomie de nos langues modernes, elle se laisse facilement deviner.

Remarquons ensuite que l'objection va plus loin qu'on ne voudrait. Elle donne lieu à cette légitime conséquence qu'on ne devrait pas faire étudier le catéchisme aux enfants de peur que la *contrainte exercée sur leur volonté, les peines qu'ils ont éprouvées, la familiarité qui provient d'une longue habitude, ne leur fassent repousser pour toujours les enseignements de la religion comme fastidieux et pénibles*. L'expérience prouve, au contraire, que c'est l'étude assidue et longtemps prolongée des auteurs profanes qui dégoûte de l'étude de la religion. Je me dispense de citer sur ce point les témoignages de saint Augustin et de saint Jérôme; le respectable ecclésiastique auquel je réponds les connaît parfaitement.

Il me permettra de lui faire remarquer, avec un professeur très-expérimenté, que l'étude de la religion n'est pénible à la jeunesse que parce que, dans notre organisation pédagogique, cette étude est en dehors de son système d'instruction littéraire, et qu'elle n'apparaît que sous forme de hors-d'œuvre. « Votre système appelle toute l'intelligence des élèves sur les hommes et les choses du paganisme; c'est là-dessus qu'ils exercent les plus précieuses facultés. Si, dans une pareille situation, vous venez leur parler religion, c'est, en réalité, les faire sortir du milieu d'idées que vous leur avez rendu familier, c'est les dépayser. Nous croyons au contraire qu'avec un système

dans lequel les auteurs, c'est-à-dire les objets mêmes de l'étude, seraient chrétiens, et où, par conséquent, l'intelligence serait sans cesse exercée sur la vérité chrétienne traduite, exprimée de mille manières différentes, les études seraient tout à la fois plus élevées, plus intéressantes, et exciteraient chez le jeune homme un entraînement, un goût, une sorte de passion et d'enthousiasme bien supérieurs à tout ce qu'on peut obtenir dans le système païen.

« Nous dirons encore que, dans ce système, la position des maîtres qui veulent attirer l'attention de leurs élèves sur des sujets et des ouvrages religieux est extrêmement délicate, ou, pour parler plus franchement, qu'elle est entièrement fausse. En effet, ils ne pourront réussir à opérer cette diversion qu'en classe, en donnant certains devoirs exceptionnels, et, par conséquent, rares. Nous ajouterons que le père et la mère de famille, malgré leur autorité plus grande, trouveront cependant des obstacles semblables. Là, comme au collège, tout ce qui ne sera pas compris dans le programme des études, j'allais dire dans le programme du baccalauréat, sera jugé par l'enfant, par le jeune homme, comme une perte de temps. L'esprit de la jeunesse est d'une logique remarquable, et qui fait justice de toutes les contradictions. Aussi, je dis que, dans un système d'études païennes, il sera impossible de lui faire accepter de bonne grâce des hors-d'œuvre chrétiens (1). »

Nécessaire à sa persévérance dans le bien ? Eh ! oui, des hommes sérieux ont avancé que l'étude exclusive des auteurs chrétiens exposerait les enfants à de graves dangers

(1) Cl. Gourju, prof. de phil., etc.

en les faisant passer subitement, et sans y être préparés, du christianisme au paganisme, dont les auteurs seraient vus dans les classes supérieures. Si l'étude du paganisme est une tentation, évidemment le meilleur moyen d'en amortir les attaques, c'est, d'une part, d'en éloigner les enfants le plus longtemps possible; d'autre part, de les y préparer en les nourrissant fortement de christianisme. D'où il résulte que le secret le plus sûr pour affronter sans danger ou avec moins de danger l'étude du paganisme, c'est l'étude sérieuse et longtemps exclusive des auteurs chrétiens.

Sous une autre forme, cette objection est celle de quelques personnes qui prétendent que le moyen de voir le monde, les bals et les spectacles sans danger pour les mœurs, c'est de les fréquenter de bonne heure : à peu près comme le moyen de se rendre insensible au feu à vingt-cinq ans, c'est de s'y jeter à quinze ans. Il y a longtemps que les Pères de l'Église et saint Jérôme en particulier ont fait justice de ce singulier préservatif de l'innocence. Votre Grandeur elle-même a écrit sur ce sujet, *identique* à celui que je traite, des pages si pleines de sens, qu'elle me permettra d'en citer quelques lignes. « C'est surtout, dit-elle, quand il s'agit de la pureté des mœurs que l'éducation du premier âge doit redoubler de zèle et entourer les enfants des *précautions les plus attentives* et de la plus sévère vigilance.

« Fénelon voulait qu'on évitât absolument *les spectacles publics et tous les autres amusements passionnés*, qui ne sont propres qu'à donner aux enfants le goût des choses dangereuses et ne peuvent manquer d'ailleurs de leur faire trouver fades tous les plaisirs innocents. . Fénelon allait jusqu'à vouloir qu'on inspirât aux enfants l'*horreur*,

c'est l'expression dont il se sert, l'horreur de tous ces divertissements empoisonnés et des autres vanités corruptrices, des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties qu'on se permet si souvent devant les enfants ou qu'on leur permet à eux-mêmes... Des âmes toutes neuves, non exercées et vides de tout, seraient bien moins éloignées de la sagesse que celles qui ont recueilli et portent avec elles des semences perfides. Alors, du moins, la seconde éducation ne se consumerait pas presque entière à combattre et à détruire les vicieuses impressions de la première, et l'on ne serait pas réduit à s'applaudir comme d'un succès complet, lorsqu'on est parvenu à guérir le mal déjà fait (1). »

On ne saurait trop méditer ces judicieuses paroles; aussi je remets à demain la suite de la discussion.

Daignez agréer, etc.

---

## XXIV

Nevers, le 31 mai 1852.

Monseigneur,

En faveur du mélange continuél des auteurs païens et des auteurs chrétiens, on fait encore valoir d'autres

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 123, 124.

motifs. On dit : « Conservons les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, mais introduisons, en même temps, *dans chaque classe*, un ouvrage grec et un ouvrage latin des Pères de l'Église : cette étude simultanée est nécessaire à la connaissance parfaite du grec et du latin. »

J'ose croire que cette étude simultanée dans chaque classe est le vrai moyen de ne connaître jamais ni le grec ni le latin, et de faire baisser encore le *niveau des études* déjà si bas, sous tous les rapports, et sous celui de la science des langues en particulier. Ici les faits sont péremptoires.

Depuis la Renaissance nous nous livrons à peu près exclusivement à l'étude du grec et du latin païen : où sommes-nous arrivés malgré cette étude exclusive et enthousiaste ? Nous ne savons ni le grec ni le latin. Sur environ trois mille jeunes gens qui se présentent chaque année aux épreuves du baccalauréat, il n'en est pas un qui *sache le grec*. Sur ce point, nul témoignage n'est plus irrécusable que celui de M. Lenormant.

Voici où en était la science grecque en 1820 : « J'avais fait, dit-il, comme les autres, et *généralement sous de bons professeurs*, le cours d'études de cette fameuse Université. *On trouvera mon nom parmi les lauréats de l'époque* ; et pourtant, lorsque des goûts et une direction d'idées fort distincts de ce qu'on m'avait appris au collège éveillèrent en moi le désir de remonter sérieusement à la source des études classiques, dès la première épreuve, JE ME SENTIS D'UNE IGNORANCE FABULEUSE. En était-il ainsi de tous mes compagnons ? Ce que je me rappelle, c'est qu'en rhétorique, où nous étions censés expliquer Démosthènes, dans le premier collège de Pa-

*ris*, parmi nos condisciples, il n'y avait de capable de traduire à livre ouvert deux phrases du premier orateur de l'antiquité qu'UN pauvre diable amplement disgracié de la nature, et dont l'existence n'a été depuis qu'une suite de déboires et de souffrances au sein de la plus humble condition. »

Quant au latin, il y a trois cents ans que nous le *désapprenons*, et, pour peu que cela continue, il ne se trouvera plus, en France, un homme capable de *faire en latin l'építaphe de la langue latine*. « L'enseignement, écrivait naguère un fonctionnaire considérable de l'Université, est limité à un petit nombre, *inutile et dangereux pour la plupart* de ceux qui sont compris dans ce nombre, *incomplet et maurais pour tous*. Même le grec et le latin, ces objets apparents des études collégiales, sont *mal enseignés* ; la preuve en est que TOUS les élèves ignorent le grec, et qu'AUCUN ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur scientifique de l'enseignement en France, il existe une infailible pierre de touche : ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien ! je le déclare franchement : il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois de ces examens, et depuis sept ans je n'ai pas trouvé un seul candidat sur dix qui répondit *même passablement* (1). »

Au témoignage de M. Arnoult se joint un témoignage plus grave : c'est le vôtre, Monseigneur. Après avoir proposé de sages réformes dans l'enseignement, vous ajoutez : « Par là, on ferait disparaître ce système **ABRU- TISSANT** et tyrannique que j'ai signalé, et, avec lui, ces

(1) Lettre de M. Gatien Arnoult, prof. de phil. à la Faculté des lettres de Toulouse.

tristes classes de dix-neuvième, de neuvième et même de huitième, qui ne sont pour les enfants qu'un temps perdu et odieux après lequel ils ne savent ni le *français*, ni le *latin*, ni le *grec*, et deviennent souvent, d'ailleurs, incapables de rien apprendre, de rien savoir autre chose. Hélas ! me disait avec douleur un des professeurs les plus distingués de l'enseignement officiel, *ils ne les sarent même pas après la rhétorique*. Les statistiques révèlent, en effet, que *plus de la moitié* des jeunes gens élevés dans les établissements d'instruction publique en France, et qui se présentent chaque année au baccalauréat, sont *refusés*, ne sont *pas même admis à l'examen*, à cause des *contre-sens* et des *fautes d'orthographe grossières* qu'ils font dans une *version latine de quelques lignes* (1). »

Au lieu de se relever depuis l'époque où Votre Grandeur constatait cette triste décadence, le *niveau* s'est encore abaissé. Au mois de juillet de l'année 1851, *huit cent cinquante* élèves se sont présentés aux examens, *SEPT CENTS* ont été refusés pour la version ! Ainsi, le tableau suivant des études universitaires, tracé récemment par le professeur de philosophie d'un des plus importants lycées de France, et publié par vous-même, Monseigneur, est encore d'une vérité *adéquate*.

« Ce niveau, dit-il, est présentement *si bas*, que c'est une question de savoir s'il peut *baisser encore*. Partout, même à Paris, où nos habitudes de centralisation expédient, chaque année, les plus *brillants sujets* de la province, la moyenne des classes est *déplorablement faible*. A Paris, entre les cinq ou six premiers et le reste de la classe, *il y a un abîme* ; il y en a *un autre* entre les dix

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 246, 247.

suivants et ce qu'on appelle la queue de la classe. Or, cette queue *est interminable* ; si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas de *différence sérieuse*. Le *soixantième* est un zéro, le *vingtième* un *infinitement petit*.

« Dans les départements, c'est la même chose, si ce n'est que la classe est décapitée des cinq ou six élèves d'élite que les lycées parisiens contiennent, et qui semblent absorber à leur profit toute la sève de l'Université.

« Ces appréciations se vérifient de la manière la plus irréfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat. Les facultés ne sont *pas bien méchantes* ; et cependant la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su faire *passablement* une version est vraiment *formidable*.

« Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon âme qu'il *n'y amène jamais un spectateur allemand ou anglais*, ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre national la douleur et l'humiliation de *m'y trouver à côté de lui*. Je n'ai pas le courage d'en dire davantage : ON PEUT ALLER VOIR (1). »

Si l'étude *exclusive* du latin païen n'a pu prévenir un pareil résultat, qu'arrivera-t-il lorsqu'on aura dans chaque classe un *chef-d'œuvre de l'antiquité* païenne et un *ouvrage latin* des Pères de l'Église ? Comme il y a deux sociétés différentes qui ont parlé le latin, il y a aussi deux langues latines distinctes, bien que composées l'une et l'autre, du moins en général, des mêmes éléments. Vouloir les faire apprendre simultanément, c'est vouloir faire étudier en même temps l'italien et l'espagnol, par exemple ; c'est donner lieu à des difficultés nouvelles et obtenir pour

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 240.

résultat ou l'ignorance des deux langues, ou je ne sais quel idiome bizarre qui ne sera ni le latin chrétien ni le latin païen.

Ici, je peux appliquer, *a fortiori*, les judicieuses observations de Votre Grandeur : « Je dois signaler, dit-elle, une autre contrainte imposée parmi nous à la plupart des enfants, et sur laquelle on se plaît généralement à fermer les yeux. Je veux parler de l'*étude simultanée* du français et du latin, à laquelle on condamne quelquefois l'âge le plus tendre ; c'est pour les enfants, même le mieux doués, une tyrannie intellectuelle et véritablement odieuse, et dont les conséquences sont souvent *lamentables*. Et cependant, quoi de plus commun ? Mais comment ne voit-on pas que l'étude simultanée de deux grammaires, auxquelles on ajoute quelquefois, par surabondance de zèle, la grammaire grecque, écrase ces jeunes esprits, déconcerte leur mémoire, *trouble et embarrasse tout leur développement intellectuel* ?... Quand il n'y aurait que cette multitude de mots qui signifient la même chose et qui ne se ressemblent pas, il n'en faudrait pas davantage pour qu'ils ne puissent retenir ni les uns ni les autres. Ne sait-on pas qu'à cet âge, saisir des analogies, comprendre des rapports généraux et des dissemblances abstraites, est presque impossible, parce qu'un enfant ne juge, ne compare, ne déduit, ne raisonne presque pas ? il lui faut des *idées simples* ou des images (1).

Voilà, pour la connaissance du grec et du latin, le résultat de l'étude simultanée, dans chaque classe, d'un chef-d'œuvre de l'antiquité païenne et d'un ouvrage latin des Pères de l'Église !

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 242.

Quant au résultat moral, je crains qu'il ne soit guère moins déplorable.

Si l'enfant n'est pas capable de comparer des mots avec des mots, des règles de syntaxe avec des règles de syntaxe, comment veut-on qu'il compare entre eux des règles de morale, des principes de justice, des motifs différents d'actions semblables en apparence? Au lieu de se former une morale parfaitement chrétienne, n'est-il pas à craindre qu'il ne se forme une morale mêlée de maximes et d'idées païennes? Dans ce champ semencé d'ivraie et de bon grain, ne verra-t-on pas lever des générations, ivraie et froment, mélange sans nom de religiosité et d'impiété, d'ordre et de désordre; profanant les mots et les choses du christianisme en faisant servir les uns à désigner des actes coupables, et les autres à justifier les utopies les plus antichrétiennes; effrayant le monde bien moins encore par leurs excès et leurs sinistres projets que par l'espèce de bonne foi avec laquelle elles les annoncent? Ne sera-ce pas un moyen de plus de perpétuer ce phénomène monstrueux signalé par M. le comte de Montalembert avec une si éloquente indignation, et qui a fait dire à un écrivain distingué : « *De tout cet amalgame bizarre de doctrines opposées, de fragments décousus et mal compris, est sorti le carnaval socialiste, que nous voyons défilier devant nous, invoquant en même temps Platon et saint Chrysostôme, la morale de Sparte et celle de l'Évangile (1).* »

(1) Fr. Danjou, *du Pagan. dans l'éducat.*, p. 24. N'a-t il pas fallu une discussion sérieuse et de plusieurs mois pour prouver au journal *la Presse* que le socialisme et le communisme ne sont ni dans l'Évangile ni dans les Pères, où elle les trouvait à chaque page? et Dieu veuille qu'elle ne les y trouve plus!

De tout cela il résulte que le mélange du christianisme et du paganisme dans les auteurs classiques et dans chaque classe ne vaut absolument rien, ni sous le rapport littéraire, ni sous le rapport moral.

La conséquence est qu'une seule chose peut remédier au mal : L'UNITÉ. Étudiez d'abord exclusivement la langue latine de l'Église et la morale de l'Église ; puis, quand les jeunes gens seront fortement nourris de foi, et qu'ils posséderont bien la langue latine chrétienne, faites-leur étudier, si vous le croyez utile, les auteurs païens. Tout autre système est faux, stérile, périlleux.

Le baccalauréat même, qu'on oppose, pour repousser l'introduction exclusive des auteurs chrétiens dans les classes inférieures, ne sera pas compromis. Aux preuves que j'en ai données dans mon ouvrage (1), je me contenterai d'ajouter qu'au point d'*abaissement* et de *nullité* où en est la science actuelle des candidats, si le baccalauréat n'a rien à gagner à la réforme demandée, *il n'a rien à perdre*.

Mais, dit-on, ce qui perdra, c'est le beau latin, c'est le goût, c'est la connaissance exquise de la forme ! Ah ! voici en effet, après la routine, la grande objection. Bien qu'à mes yeux elle soit la plus vaine de toutes, Votre Grandeur me permettra d'y consacrer un sérieux examen, non pas pour vous, Monseigneur, qui connaissez toute la frivolité d'un pareil prétexte, mais pour quelques personnes qui en font tout à la fois leur idole et leur massue.

Je me permettrai d'abord une première remarque, c'est que cet engouement pour la forme, et pour la

(1) *Ver rongeur*, p. 328. *Prosp. de la Bibl. des classiq. chrét.*, 11.

forme païenne, est une des plus humiliantes et des plus fâcheuses conséquences de la Renaissance. Culte exclusif de la forme, la Renaissance nous a habitués à ne chercher partout que la forme, à n'adorer, à ne cultiver, à n'admirer que la forme. Constamment l'instruction a eu pour but *d'apprendre à bien dire, beaucoup plus qu'à bien faire*. Qu'en est-il résulté depuis trois siècles? Je n'ai pas besoin de le dire.

Venant ensuite à la forme ou à la beauté dans le langage, je dis :

Dans toute langue, il y a deux choses : le fond et la forme ; l'idée et la parole qui l'exprime. De gré ou de force, tout le monde convient que, pour le fond, la langue latine chrétienne a une supériorité incontestable sur la langue latine païenne ; ce qui veut dire, en termes fort clairs, que l'humanité chrétienne possède un trésor de vérités que le paganisme ne connut jamais. Ce point acquis, la discussion pourrait finir. Dès qu'il est prouvé que l'idiome chrétien l'emporte pour le fond sur l'idiome païen, sa cause est gagnée, et nous sommes nous-mêmes pleinement justifiés de le faire étudier de préférence aux jeunes gens. Lequel vaut mieux, en effet : les initier à une langue riche de vérités ou à une langue riche de mots ; leur apprendre à bien vivre plutôt qu'à bien dire ; faire des hommes et des chrétiens avant de former des humanistes et des rhéteurs? N'est-il pas temps que notre instruction classique cesse d'être une grande futilité, pour ne rien dire de plus? La main sur la conscience, que reste-t-il de bon, d'utilement applicable à la conduite de la vie publique et privée, de notre étude si curieuse de la forme païenne?

Vainqueur, sans coup férir, sur la question de l'idée,

nous sommes rudement attaqué sur le terrain de la forme. « La forme est le privilège exclusif du latin païen ; la forme, la forme ! » Voilà le rempart derrière lequel nos adversaires se retranchent et se défendent en désespérés. Nous acceptons le débat ainsi restreint. Discutons ; mais commençons par nous entendre.

Forme ici veut dire beauté. Or, il y a forme et forme, beauté et beauté. Il y a dans chaque langue une forme qu'on peut appeler *éternelle*, et une forme *accidentelle*. La première résulte de la clarté, de la brièveté, de la force, de la propriété des termes, et autres qualités du style sagement combinées. Celle-là n'est ni païenne ni chrétienne ; elle appartient à tous les peuples, chez qui elle se révèle avec plus ou moins de perfection. C'est ainsi que, dans l'art, la connaissance et l'usage de la ligne droite ou de la ligne courbe, les conditions de solidité pour un édifice, certains axiomes de géométrie et autres principes élémentaires, ne sont ni païens ni chrétiens ; ils sont l'apanage commun de l'humanité. On ne prétend pas sans doute que le christianisme ait déshérité l'Église de ces notions vulgaires, au point de la rendre inhabile à donner à sa langue ces qualités qui sont du domaine public, et qui constituent la beauté immuable du langage humain. Si on ose en venir jusque-là, nous attendons qu'on justifie cette prétention exorbitante par des preuves positives et par des comparaisons sans réplique. Nous attendons, par exemple, qu'on nous montre dans le paganisme quelque chose de plus nerveux que Tertullien, de plus limpide que saint Grégoire, de plus harmonieux que saint Bernard, ou de plus net que saint Thomas.

La seconde, c'est-à-dire la forme accidentelle, varie

avec les peuples. Elle dépend de leur génie, de leur culture, et surtout de leur religion. Elle est païenne ou chrétienne, sensualiste ou spiritualiste, suivant que les peuples eux-mêmes sont dominés par la chair ou par l'esprit.

Une société dominée par la chair, par conséquent plongée dans le matérialisme, ne connaît, n'estime, n'admire, ne cultive guère que la forme ou beauté matérielle : son adoration ne s'élève pas plus haut ; car son horizon ne s'étend pas au delà. L'antique société romaine était profondément matérialiste. Expression de cette société, la langue latine païenne traduit la beauté matérielle ; elle la recherche, elle la reflète, elle la peint à sa manière et de son mieux, comme l'art lui-même : simple écho, elle ne peut redire autre chose. Le redire avec toute la *vérité* possible constitue sa beauté propre.

Ainsi, la forme, ou la beauté de la langue latine païenne, *en ce qu'elle a de purement païen*, est de la même nature que la forme ou la beauté de l'art païen. C'est la beauté sensible ; c'est la forme arrondie, potelée, sensuelle, des Vénus et des Cupidons ; la forme *anatomique* du Méléagre ou de l'Apollon du Belvédère. C'est une beauté sans doute, mais non la beauté de l'ordre le plus élevé. Loin d'être le rayonnement du monde supérieur, elle est trop souvent un *lenocinium* qui matérialise l'esprit, au lieu de spiritualiser la matière.

N'admirer, ne prêcher, ne cultiver, ne goûter que cette beauté-là dans le langage comme dans l'art, c'est soutenir la supériorité de la peinture et de l'architecture païennes sur la peinture et l'architecture chrétiennes ; la supériorité de la chair sur l'esprit ; la supériorité du monde matériel sur le monde spirituel ; c'est, en fait de

goût, tenir le christianisme pour non avenu ; c'est rétrograder de dix-huit siècles. Soutenir qu'il faut étudier cette beauté-là pendant sept ans, sous peine de ne pas savoir le *beau latin*, c'est prétendre ou qu'il n'y a d'autre architecture que celle de Vitruve, ou qu'on ne peut connaître le style ogival sans avoir cultivé pendant sept ans le style dorique.

Organe d'une société éminemment spiritualiste, le latin chrétien reflète au même degré la beauté spiritualiste. Il la recherche, il la cultive, il la traduit, il la peint à sa manière et de son mieux, comme l'art lui-même : simple écho, il ne peut redire autre chose. Le redire avec toute la *vérité* possible constitue sa beauté propre. Ainsi, la forme, ou la beauté du latin chrétien, *en ce qu'elle a de purement chrétien*, est de la même nature que la forme ou la beauté de l'art chrétien. C'est la beauté des vierges du B. Angelico, de Francia, du Pérugin ; c'est la beauté de l'ogive, la beauté de la cathédrale de Reims ou de la Sainte Chapelle de Paris ; c'est la beauté de l'ordre le plus élevé ; c'est la beauté du monde supérieur entrevu par les yeux de la foi.

De toutes ces considérations il résulte que dans la langue latine chrétienne la forme l'emporte autant sur la forme païenne que l'idée chrétienne ou l'art chrétien l'emporte sur l'idée païenne ou l'art païen. Si, réunissant maintenant le fond et la forme, nous examinons la question dans son ensemble, la supériorité du latin chrétien deviendra plus évidente encore.

Une langue n'étant que l'*expression* d'une société, on peut affirmer, *a priori*, que la langue d'une société est d'autant plus belle, que cette société elle-même est plus parfaite. Or, le latin chrétien est l'organe de la so-

ciété la plus éclairée, la plus vertueuse, la plus puissante, en un mot, la plus parfaite qui fut jamais. Sous peine de contradiction dans les termes, il faut donc conclure que cette langue est et doit être, sous tous les rapports, la plus belle des langues. Ne serait-il pas étrange, inexplicable, que sur tout le reste, en peinture, en architecture, en connaissance de Dieu, de l'homme, du monde, le christianisme eût fait faire à l'humanité d'immenses progrès, progrès qu'on avoue, et que, sur le seul point du langage, il fût resté stationnaire, voire même barbare? Pour nous, nous affirmons que LA LANGUE DE L'ÉGLISE EST A LA HAUTEUR DE L'ÉGLISE ELLE-MÊME.

De même que l'homme est d'autant plus parfait qu'il se spiritualise davantage, ainsi une langue est d'autant plus belle qu'elle est plus spiritualiste. Ce point établi, il sera démontré que la *forme païenne*, cette chère idole de nos honorables adversaires, loin d'être une qualité, est relativement un défaut. Or, une langue est d'autant plus spiritualiste qu'elle se montre, d'une part, plus dégagée des formes accessoires qui obscurcissent la pensée ou qui constituent la beauté sensuelle; et, d'autre part, plus apte à exprimer toutes les idées métaphysiques et à peindre les charmes de la beauté spirituelle. Ainsi, la vraie beauté, le mérite supérieur de l'architecture chrétienne, est de spiritualiser en quelque sorte la matière; de n'en conserver que ce qui est rigoureusement nécessaire pour servir d'appui à la pensée et au sentiment; de la manier, de l'assouplir, de la découper, de la dominer, de s'en jouer comme le Créateur lui-même s'est joué des éléments, pour en former les merveilles qui reflètent avec tant d'éclat ses adorables perfections.

Eh bien ! tandis que la langue païenne, comme l'architecture païenne, expression d'une société matérialiste, donne tout ou presque tout à la beauté ou à la forme matérielle, en demeurant inhabile à exprimer la beauté de l'ordre surnaturel ; la langue latine chrétienne, comme l'architecture chrétienne, organe d'une société spiritualiste, se montre beaucoup moins esclave de la forme et infiniment propre à rendre tout ce qui est de l'ordre spirituel. En un mot, comme nulle construction n'est plus dégagée de la matière, n'est plus *aérienne* qu'une belle cathédrale gothique : de même nulle langue n'est plus spiritualiste que la langue de l'Église, par conséquent plus belle de la vraie et solide beauté.

Il serait facile d'ajouter de nouvelles preuves à l'appui d'une vérité que le bon sens chrétien révèle à chacun de nous (1) ; mais il est temps de finir.

Je ne puis mieux résumer cette discussion que par les paroles d'un juge dont personne ne niera la compétence : « J'ai exprimé, m'écrit M. le comte de Montalembert, les mêmes pensées que vous sur la *supériorité* et l'*originalité* de l'art, de la science, de la poésie catholique, et spécialement de ce *latin chrétien* créé par les Pères de l'Église, et si admirablement adapté à tous les besoins intellectuels par les écrivains du moyen âge... Il y a vingt ans on riait de ceux qui osaient mettre la cathédrale de Reims au-dessus de Saint-Pierre de Rome ; et je me souviens d'avoir été à peu près traité d'impie et d'imbécile par un homme respectable à qui j'avais manifesté cette préférence en 1859. Dans trente ans peut-être on rira du chrétien qui hésitera à mettre, *sous tous les*

(1) Voir Préf. des *Homélies classiques de saint Grégoire le Grand*.

*rapports*, les Pères et les grands écrivains du moyen âge au-dessus des auteurs classiques et de leurs imitateurs modernes (1). »

Mais enfin, me dira-t on, quelle place réservez-vous aux auteurs païens? Il faut bien qu'on les connaisse; vous-même ne les excluez pas; quelle place leur réservez-vous? — Aux personnes qui renouvelleraient cette question, à laquelle j'ai déjà répondu ailleurs, je dirai : Toute la place que vous voudrez, *pourvu que la foi et les mœurs ne puissent en souffrir*. Quand vous aurez changé l'esprit de l'enseignement; quand vous ne ferez plus du paganisme le type du beau et du bon en littérature, en poésie, en peinture, en sculpture, en architecture, en philosophie, en institutions sociales; quand vous n'en ferez plus le lait de l'enfant ni le pain de l'adolescent; quand, à l'exemple des Pères de l'Église et du moyen âge, vous commencerez par nourrir de christianisme les générations chrétiennes, et que vous ne leur présenterez le paganisme que dans un âge plus avancé et seulement comme *adminiculum* de leur foi et de leur amour pour le christianisme; en un mot, quand vous enseignerez le paganisme *au profit du christianisme et au détriment du paganisme*; alors le paganisme ne sera plus qu'un *moyen* au lieu d'être un *but*, alors la *foi* et les *mœurs* seront en sûreté, et vous connaîtrez la place que je réserve aux auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On dit encore : Vous attachez aux classiques une importance exagérée : faire des thèmes et des versions avec des auteurs chrétiens ou avec des auteurs païens, c'est

(1) Lettre du 25 octobre 1851.

chose à peu près indifférente. — Écoutez ce qu'en disent, à quinze siècles de distance, deux des plus puissants génies que le monde ait connus : saint Augustin et Napoléon. Le premier perdit l'innocence et le second la foi en faisant des thèmes et des versions avec les auteurs païens, c'est-à-dire en faisant cette chose qui, aux yeux de beaucoup de personnes, est à peu près indifférente.

J'ai rapporté ailleurs les paroles de saint Augustin, voici celles de Napoléon :

« Voyez un peu, s'écrie Napoléon, la *gaucherie* de ceux qui nous forment : ils *devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie*, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements et nous prépare à résister à la croyance passive. Et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs myriades de divinités. TELLE A ÉTÉ, POUR MON COMPTE ET A LA LETTRE, LA MARCHÉ DE MON ESPRIT. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru ; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans (1). »

Si deux âmes de cette trempe, deux génies comme Napoléon et saint Augustin, déclarent avoir été mortellement atteints par l'influence du paganisme classique, quels effets doit-elle produire sur cette innombrable multitude de faibles esprits qu'on jette, dès l'enfance, dans ce torrent infernal, *flumen tartareum*, comme l'appelle saint Augustin ?

Et cela paraît une chose à peu près indifférente !

On dit encore : Ayez de bons professeurs, et vous ferez des chrétiens avec Ovide et Quinte-Curce, tout aussi

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 123.

bien qu'avec la Bible et les Pères de l'Église. Les classiques ne sont rien, les hommes sont tout. — Cela revient à dire : Vous voulez apprendre à jouer de tel instrument, prenez-en un de tout autre genre. Pourvu que vous ayez un habile maître, vous êtes sûr de réussir : l'instrument n'est rien, l'homme est tout.

De bons professeurs, des professeurs chrétiens ! mais ont-ils manqué à l'Europe depuis trois cents ans ? Depuis la Renaissance jusque vers la fin du siècle dernier, par qui était donné l'enseignement dans les collèges et dans les universités ? n'était-ce pas par des professeurs chrétiens ? Qu'ont-ils empêché ?... Ressuscitez tous les ordres religieux, replacez-les à la tête de l'éducation publique, et, si on continue le même système, vous aurez le même résultat ; trois siècles sont là pour le prouver. Il faut donc changer et la *lettre* et l'*esprit* de l'enseignement ; ne plus faire du paganisme un *but*, mais un *moyen* ; non plus une idole qu'on encense, mais un escabeau dont on se sert et qu'on foule aux pieds en s'en servant.

Arrivé au terme de mon travail, permettez-moi, Monseigneur, de répéter ce que j'ai dit en commençant : je désavoue toute parole qui paraîtrait peu conforme au profond respect que je professe pour Votre Grandeur, ainsi qu'aux égards et à l'estime dus à tant de titres à mes honorables adversaires. Mon intention n'a été d'accuser ou d'offenser personne ; ni les annotateurs, ni les éditeurs, ni les apologistes des livres païens, ni les admirateurs de la Renaissance. A mes yeux, leurs actes et leurs dispositions s'expliquent par l'habitude, l'entraînement, le culte voué dès l'enfance aux auteurs païens, le délaissement traditionnel de la littérature chrétienne, et d'autres causes encore que nous n'avons point posées, mais

dont nous subissons l'influence. D'un autre côté, j'ai dû signaler le danger; et, pour cela, citer des témoignages et des faits de nature à montrer que la *Renaissance est la plus redoutable épreuve que l'Église ait jamais subie*.

Pour me déterminer à entreprendre cette lutte laborieuse, il a fallu une conviction profonde du mal : comme, pour diriger mes efforts et soutenir ma bonne volonté, j'ai eu besoin des conseils et des encouragements si explicites et si glorieux des hommes dont le nom brille d'un si vif éclat dans la hiérarchie religieuse et sociale. Qu'ils daignent agréer ici l'expression publique de ma respectueuse reconnaissance.

Du reste, ce n'est pas ma cause que je défends ; c'est la cause de la religion et de la société en Europe. Il est temps, il est plus que temps, de porter le remède à la racine du mal. Qu'on essaye de faire l'autopsie du corps social, et qu'on dise si, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, on n'y trouve pas des fibres païennes, des parties *gangrenées de Renaissance* et des germes de mort. Des symptômes alarmants qui trahissent la nature et la profondeur du mal, personne n'a fait un tableau plus saisissant que Votre Grandeur : on me saura gré de le placer ici.

« C'est l'éducation qui, par l'*influence décisive* qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société... *fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence*... Quand voit-on les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur et se précipiter à leur ruine? Quand les hommes leur manquent. Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne; mais, Dieu le voulant ainsi, c'est l'éducation qui les fait... Où en sommes nous à cet égard? Nous présen-

tons, depuis longtemps déjà, un spectacle étrange... Les hommes nous manquent ! Où sont les hommes ? C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi ; nous lui ressemblons (1).

« Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd jusque dans l'éducation de la jeunesse ; partout on aperçoit des menaces de ruines (2)... On doit se décider à le *comprendre* enfin ou à *périr* : quand tous les sommets de la société chancellent et s'affaissent, *c'est que depuis longtemps déjà la base défeuille et s'écroule* ; il faut restaurer les fondements si l'on veut sauver l'édifice ! L'ÉDUCATION ! L'ÉDUCATION ! voilà le seul remède profond aux maux présents et à venir ! Voilà le salut possible !... La dernière digue... est au moment d'être emportée... Partout on s'écrie que nous traversons une crise !... Une crise !... Qui nous assurera que ce n'est point une agonie ? Qui nous dira que nous ne sommes pas un de ces peuples à qui le prophète du Dieu vivant criait autrefois : « *Veillez et priez, car le jour de votre chute est proche, et les temps se hâtent d'arriver ? Juxta est dies perditionis, et adesce festinant tempora* » (3).

Maintenant, Monseigneur, permettez moi de vous le demander : le système d'éducation, tel qu'il se pratique depuis longtemps, qui a précipité les nations vers leur ruine, qui fait chanceler les sociétés sur leurs bases, qui met le monde à la veille d'une crise qui peut être son agonie, ou, du moins, qui n'a pu prévenir cette formida-

(1) *De l'Éduc.*, introd., p. 3, 4.

(2) Lettre, p. 18.

(3) *De l'Éduc.*, avant-propos.

ble décadence, est-il bon? est-il mauvais? Doit-il être maintenu? doit-il être changé?

Là est toute la question.

Comme vous, Monseigneur. j'ai vu le mal, et qui ne le voit aujourd'hui? Comme vous aussi, j'en ai cherché le remède *humain* dans l'éducation. C'est pour cela que je me suis permis de protester contre un système d'enseignement dont l'influence si puissante sur l'éducation a conduit la société, ou du moins ne l'a pas empêchée d'arriver au bord de l'abîme. Faut-il ajouter que le but de tant d'efforts est moins de faire reculer le monde dans la voie du mal que de préparer l'avenir?

Pour peu qu'on y regarde, le fait culminant qui se dégage de tous les faits contemporains, le fait qui grandit chaque jour avec une rapidité effrayante pour les uns, et consolante pour les autres, c'est la formation de deux grandes sociétés : la société du bien et la société du mal. Déjà plus de neutralité sérieusement possible entre les deux camps; plus de parti mitoyen : *Catholique* ou *Rationaliste*; tout ou rien; voilà le dernier mot religieux et philosophique de tout ce qui pense aujourd'hui en Europe.

Rien n'est omis pour faire passer ce fait métaphysique dans l'ordre des faits sociaux. Quand on songe à cette fièvre de *locomotion* qui s'est tout à coup emparée des nations; quand on songe à la prodigieuse connaissance des secrets de la nature que l'homme possède aujourd'hui; quand on songe qu'inventer, perfectionner, appliquer de nouveaux moyens de se transporter plus rapidement d'un point à un autre, est l'objet sur lequel se concentrent et la richesse et l'activité humaines, tout devient croyable, car tout devient possible. Déjà l'homme

ne connaît plus de distance, et ce mouvement inouï ne fait que commencer.

Or, gardons-nous de croire que tant de génie soit dépensé dans le but mesquin d'échanger plus promptement des marchandises : l'homme s'agite, et Dieu le mène. Quand les Romains pavaient avec tant de magnificence leurs larges voies, pour relier les unes aux autres toutes les parties de leur vaste empire, ils visaient à une grande unité matérielle. Mais Dieu avait un autre but : l'unité spirituelle. Manœuvres de Dieu, les Romains faisaient son ouvrage en ne croyant faire que le leur. Ce qu'ils étaient alors, les hommes le sont encore, ils le seront toujours : agents subalternes et souvent aveugles de la Providence. « Tout annonce, dit M. de Maistre, que nous marchons vers une grande *unité*... Nous sommes douloureusement broyés; mais, si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes *broyés* que pour être *mêlés* (1). »

Quand donc, à l'aide de ces moyens prodigieux, les deux cités du bien et du mal se seront élevées à leur plus haute puissance, elles se coudoieront quelque temps sur le chemin de la vie, et finiront par en venir aux mains. Alors il y aura des luttes, près desquelles toutes les luttes passées ne sont que des jeux d'enfants. « Le commencement de ces choses, dit un écrivain distingué, est déjà arrivé. Dieu et le démon se préparent; le monde attend dans l'anxiété, l'Église dans la confiance; les anges regardent dans la prière, et le Christ tient la croix suspendue sur le monde (2). »

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, 77.

(2) Charles de Sainte-Foi, *Libre des peuples et des rois*, p. 33.

C'est donc autant en vue des maux du présent qu'en prévision des épreuves de l'avenir qu'il faut, ce me semble, élever les générations chrétiennes destinées à les subir, afin qu'elles soient en état de les subir d'une manière digne de Dieu et de l'Église. Or, les ÉLEVER, c'est les tremper comme l'acier en les plongeant dès l'enfance et longtemps dans l'esprit primitif, dans l'esprit parfaitement chrétien. Voilà pourquoi tout système d'éducation qui n'est pas complètement, énergiquement catholique, est aujourd'hui plus que jamais un système insuffisant, et par cela même dangereux. Voilà pourquoi je me suis permis d'attaquer celui qui existe, et de demander qu'il soit remplacé par un autre, plus en harmonie avec les besoins du présent et les exigences de l'avenir.

Daignez agréer, etc.





# NOTES.



## NOTE 1.

*Lettre de Monseigneur l'évêque d'Orléans à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de ses petits séminaires, et aux autres ecclésiastiques chargés, dans son diocèse, de l'éducation de la jeunesse par l'emploi des auteurs profanes grecs et latins dans l'enseignement classique.*

Messieurs,

Plusieurs d'entre vous se sont émus de la vive et ardente controverse soulevée récemment au sujet de l'emploi des auteurs païens dans l'enseignement classique. Ils m'ont demandé ce qu'ils devaient penser à cet égard, et s'ils pouvaient continuer sans inquiétude à donner à leurs élèves un enseignement contre lequel sont dirigées de si graves accusations.

Sans entrer, messieurs, dans le fond et les détails d'une controverse que les savants travaux de M. l'abbé Landriot, du R. P. Daniel et du R. P. Pitra ne tarderont pas, je le crois, à finir convenablement, je répondrai simplement, comme je le dois faire, à la question que vous m'avez adressée, et je vous dirai que vous pouvez continuer ce que vous faites sans aucune inquiétude d'esprit, sans aucun trouble de conscience.

L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont dans votre enseignement la place qui leur convient, celle qu'on leur a toujours réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne.

Vous faites sur ce point, messieurs, ce qu'il est bon de faire, et vous le faites dans la mesure commandée par l'âge de vos élèves; vous savez d'ailleurs, dans l'instruction que vous leur distribuez, user chrétiennement des auteurs profanes; et, dans la sollicitude attentive qui me préoccupe constamment pour tout ce qui intéresse l'éducation de ces chers enfants, je ne me suis jamais aperçu qu'aucun de vous ait négligé les précautions nécessaires à prendre, soit pour le choix des éditions et des textes, soit pour les explications convenables à donner en chaque classe.

Ce n'est là, du reste, pour vous, messieurs, qu'un mérite fort simple, et que vous partagez avec tout ce qu'il y a jamais eu d'instituteurs vraiment religieux.

Il suffit de lire le *Traité des Études de Rollin*, et les plans d'études qui nous restent du dix-septième siècle, pour voir que les auteurs chrétiens n'ont jamais été bannis de l'enseignement classique dans les maisons d'éducation où la religion présidait, et qu'on s'y est toujours appliqué à enseigner chrétiennement les auteurs profanes.

Il y a même eu de pieux et savants hommes, tels que le P. Thomassin, qui ont fait des traités exprès pour apprendre à étudier d'une manière chrétienne les historiens et les poètes du paganisme. Vous n'ignorez pas que le grand saint Basile de Césarée a laissé un célèbre discours sur cet intéressant sujet.

Je sais bien que derrière ces graves autorités vous ne serez pas à l'abri des accusations dont le bruit vous a émus. Mais du moins vos consciences pourront rester en paix sur le fond de ces accusations elles-mêmes.

Sans doute il y a quelque chose de pénible à les entendre; mais si, en les examinant attentivement, on trouve qu'elles sont sans valeur, il devient aisé de se rassurer sur le bruit qu'elles font, et vous ne tarderez pas à être sur ce point aussi tranquilles que je le suis moi-même, lorsque je vous aurai indiqué quelques-unes des autorités et des raisons qui vous absolvent.

**Quelles sont donc ces accusations ?**

En apparence, il faut le dire, elles ne sauraient être plus graves : on accuse l'enseignement littéraire, tel qu'il s'est donné depuis trois siècles dans les maisons d'éducation chrétienne, d'avoir rompu dans toute l'Europe, manifestement, sacrilègement, malheureusement, la chaîne de l'enseignement catholique.

On proclame, en empruntant aux divines Écritures leurs anathèmes contre les idoles païennes, on proclame qu'une telle culture des esprits est la cause, le commencement et la fin de tous les maux dont souffre la société moderne : *Infandorum idolorum cultura omnis mali causa est, et initium et finis.*

On accuse les instituteurs les plus religieux, les congrégations enseignantes les plus célèbres, les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens, et d'autres en grand nombre, d'avoir coulé les générations dans le moule du paganisme et d'avoir fait les générations païennes que nous voyons.

On les nomme des novateurs qui ont introduit le paganisme dans l'éducation, des hommes à imagination quiaturent les générations de paganisme, et leur laissent ignorer le christianisme.

Les maisons d'éducation, même celles qui sont tenues par des ecclésiastiques ou des religieux, et dans lesquelles règne le paganisme classique, sont flétries comme les sources premières du communisme et de l'irréligion.

Certes, je le répète, il faut avouer que les accusations ne pouvaient être plus violentes; mais votre bon sens, messieurs, a suffi pour vous avertir que cette violence même est ce qui doit le moins vous troubler. La raison et la vérité ne vont pas à de tels excès.

C'est là sans doute aussi ce qui fait que, jusqu'à ce jour, les collèges tenus par des congrégations religieuses et les petits séminaires continuent simplement à enseigner comme par le passé, sans que les supérieurs de ces congrégations, soit en France, soit à Rome, ni les évêques ni les chefs d'ordres, aient cru devoir accomplir dans l'enseignement classique la révolution réclamée. Je dis la révolution, car c'est une révolution qu'on réclame : je cite textuellement ce mot et le souligne; il a été employé par ceux qui vous reprochent d'être des novateurs.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, messieurs, que

vous n'êtes pas ici les seuls en cause. Vos coaccusés sont nombreux et illustres : ce sont, vous le voyez, tous les instituteurs religieux de la jeunesse, depuis trois siècles; ce sont toutes les congrégations dévouées à l'enseignement sans exception, les plus anciennes, les plus vénérables, les plus saintes.

Le zèle de vos accusateurs va si loin, qu'il ne craint pas d'envelopper dans la proscription les saints Pères eux-mêmes : oui, parmi les saints Pères qu'on veut mettre entre les mains des enfants et substituer aux auteurs païens pour l'enseignement grammatical ou littéraire, il en est dont on doit se défier; et on ne craint pas de dire et d'imprimer que c'est *la plupart des Pères latins*; parce que, *représentants de la transition du paganisme au christianisme, ils conservent encore dans leur style des formes païennes*. Il en est même, comme l'admirable *saint Paulin*, comme *Prudence*, comme le *grand pape saint Damase*, comme *saint Avit* et d'autres, que l'on exclut tout à fait du programme de l'enseignement, parce que, *chrétiens par l'idée, ILS SONT ENCORE PAÏENS PAR LA FORME*.

On aurait peut-être droit de demander à ceux qui écrivent ces choses d'où leur vient l'autorité pour prononcer de tels jugements, et qui leur a permis d'établir une distinction aussi étrangement arbitraire et injurieuse entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer sous le même nom, sous le grand nom de PÈRES et de DOCTEURS! Mais n'insistons pas davantage, et bornons-nous à constater que, si nous sommes païens, nous le sommes en bonne compagnie, et que *la plupart des Pères latins* sont bien faits pour nous consoler et nous rassurer!

Voilà cependant jusqu'où peuvent conduire les emportements du zèle! Mais aussi voilà comment on manque le but en le dépassant. C'est aujourd'hui une assez fréquente manière de le manquer : ce n'est pas la meilleure. Mais, du moins, un tel zèle peut-il être excusé? Je l'accorderai volontiers, pourvu qu'on m'accorde aussi qu'il ne peut plus être écouté, car il ne s'entend plus lui-même.

Je me borne donc, messieurs, à vous redire ce que je vous disais tout à l'heure.

Vous pouvez persévérer sans inquiétude dans la pratique d'un système d'enseignement qui, pendant tant d'années, a été ap-

prouvé, pratiqué, non-seulement par tous les plus grands esprits, mais aussi par les esprits les plus chrétiens, par les plus grands saints, par tous les instituts religieux enseignants, par tout le clergé, de l'aveu même de vos accusateurs : par les évêques, par les papes, c'est-à-dire par l'Église elle-même.

Ici, vous le voyez, messieurs, l'autorité décide, et la sage raison décide avec elle, comme toujours.

Je pourrais vous citer des témoignages innombrables ; je ne vous en citerai que deux : un grand génie qui fut assurément chrétien, et un grand saint qui avait assurément aussi son génie. Je veux parler de Bossuet et de saint Charles Borromée : ces deux grands noms me suffisent. Il est vrai qu'ils en représentent mille autres, et que leur grave parole s'appuie sur celle des Pères, des souverains pontifes et des conciles.

Certes, ce n'est pas saint Charles Borromée que l'on accusera de complicité dans les excès de la *Renaissance* ; s'il y eut jamais un saint auquel l'austérité de son esprit et la gravité de ses habitudes et de son caractère aient dû inspirer peu de goût pour les fables païennes, ce fut saint Charles.

Et, toutefois, c'est lui qui, dans les admirables règlements qu'il fit de concert avec les évêques de la province de Milan pour l'exécution des immortels décrets du concile de Trente et l'établissement des écoles ecclésiastiques, a tracé les plans d'études PAÏENNES, adoptés depuis dans tous les séminaires catholiques et dans toutes les maisons d'éducation chrétienne.

Ces règlements décident qu'il y aura, dans les séminaires, des classes de grammaire où l'on expliquera, le matin, les *Épîtres familières de Cicéron* ; le soir, quelques endroits plus faciles d'*Ovide* et de *Virgile*, et que tous ces auteurs *expliqués* seront la matière des leçons apprises et récitées de mémoire le lendemain par les élèves.

Dans les *humanités*, on expliquera les *Offices de Cicéron*, auxquels on joindra ceux de saint Ambroise, les *Tusculanes* du même auteur, son *Traité sur l'Amitié*, ses *Épîtres à Atticus*. Parmi les poètes, on traduira *Virgile* et *Horace*, expurgés comme il convient. Dans les six derniers mois, on verra la rhétorique de saint Cyprien et quelques-uns des discours de Cicéron les plus

faciles à entendre : et saint Charles Borromée indique le *Pro Marcello* et le *Pro Archia poeta* (1).

Après avoir lu les véhémentes accusations dont l'examen nous occupe, il y aurait certes, messieurs, de quoi s'étonner ici, ou plutôt non : tout ceci est fort simple.

Saint Charles Borromée savait que tout n'est pas mauvais et païen dans les livres des anciens ; saint Charles ne pensait pas, comme Luther, que toute philosophie et toute littérature humaine dussent être réprouvées comme des erreurs et des péchés, et qu'il fallût brûler Platon, Aristote, Cicéron, et tous les livres des anciens pour n'étudier que l'Écriture sainte (2).

Saint Charles, au contraire, qui connaissait à fond le grand et sage esprit du concile de Trente, estimait, comme les anciens Pères et comme saint Augustin, dans le livre de la *Doctrine chrétienne*, que : « les écrits des païens ne renferment pas seulement des fables, mais des règles littéraires très-propres à l'usage de la vérité, et des préceptes moraux très-utiles, et même quelques vérités sur le culte d'un seul Dieu. » (S. Augustin, *ibid.*, liv. II, n. 60.)

(1)

## INSTITUTIONES

AD UNIVERSUM SEMINARIi REGIMEN PERTINENTES.

Pars I. — Caput II.

### DE STUDIIS.

Ut studia Clericorum majore quo fieri possit ordine procedant, et unicuique abundo suppedientur ea quibus ad studiorum metam pervenire possit, statuimus ut infra scriptae classes in Seminario sint.

Utrique vero explicetur mane aliquis liber Epistolarum familiarium Ciceronis prout praescribetur ; a prandio autem Ovidius de *Tristibus*, vel de *Ponto*, aut aliquis ex Virgilio faciliior liber aestivo tempore ; quas omnes lectiones sequenti die, tum mane, tum vespere, statim ac in gymnasium venerint, memoriter recitent.

Singuli autem utriusque ordinis in stylo et compositione eleganti exerceantur, et in eruendo vero sensu auctorum qui latine scripserunt confirmentur.

Explicetur illis *M. T. de Officiis*, quibus etiam S. Ambrosii *Officia* inserantur, aut de *Amicitia*, aut *Tusculanae Quaestiones*, aut *Epistola ad Atticum*.

Ex portis Virgilius explanetur, reliquis iis partibus in quibus aliquid est minus honestum : Horatius item correctus interdum... Rhetorica S. Cypriani, et aliqua ex Ciceronis orationibus faciliioribus explicetur, quales sunt illae pro M. Marcello et pro Archia.

(2) Luth., *Epist. ab Nobil. Gen.*, anno 1520, cité par Fleury: Érasme, cité par le P. Perrone, de *Locis theologicis*, t. II, p. 1365.

Saint Charles Borromée disait, comme Pierre de Blois : « Il m'a été utile de lire Quinte-Curce, Tacite, Tite-Live, etc., qui, dans leurs histoires, rapportent *beaucoup de faits utiles à l'éducation des mœurs*. » (Pierre de Blois, *lettre ci.*) Et, en effet, les historiens de saint Charles nous apprennent qu'il lisait souvent le *Manuel* du philosophe païen *Épictète*, et qu'il avouait en avoir tiré souvent un véritable profit pour la sanctification de sa vie.

Le fameux discours de saint Basile *sur l'utilité que les jeunes gens peuvent tirer de l'étude des auteurs païens* était évidemment présent à l'esprit de saint Charles et de ses vénérables collègues lorsqu'ils tracèrent leurs plans d'études. Voici les admirables paroles du grand archevêque de Césarée; vous les lirez, messieurs, avec un profond intérêt : vous y admirerez les beautés de la forme antique en même temps que la profondeur et la sagesse des pensées :

« *Tant que la faiblesse de l'âge ne permet pas à l'intelligence de pénétrer la profondeur sublime des Écritures*, nous devons exercer les yeux de l'âme sur des ouvrages qui n'en diffèrent pas absolument. Il faut nous persuader que la plus grande des luttes nous est proposée ; et, pour nous y préparer, nous devons supporter les plus pénibles travaux et *étudier les poètes, les historiens, les rhéteurs et tous les écrivains qui peuvent être de quelque utilité à notre âme*. Pour teindre les étoffes, les ouvriers emploient d'abord certaine préparation et appliquent ensuite la couleur pourpre, ou toute autre, selon leur volonté. *De même, si la splendeur du beau doit demeurer imprimée sur notre âme d'une manière indélébile, commençons par nous initier à la connaissance des auteurs profanes avant de nous livrer à l'étude de nos saints et ineffables mystères* ; et, après nous être accoutumés à considérer le soleil comme dans le miroir des eaux, nous pourrons ensuite jeter les yeux sur le foyer même de la lumière !

« S'il existe de l'harmonie entre les sciences humaines et les dogmes chrétiens, continue saint Basile, l'érudition profane nous sera très-utile; dans le cas contraire, établir une comparaison et constater les différences, servira à prouver la supériorité de la doctrine plus excellente. Mais où trouverai-je une image qui vous fasse comprendre le rapport de ces deux études ? — La vertu propre d'un arbre est de se charger de fruits dans la saison favo-

nable, et cependant il ne laisse pas de se couvrir, comme d'un ornement, de ces feuilles qui s'agitent autour de ses rameaux. Ainsi, la vérité est le fruit de notre âme; mais on n'ôte rien à ses charmes en la revêtant des ornements d'une sagesse étrangère; *ce sont des feuilles qui protègent le fruit et en font ressortir la beauté.* On dit que Moïse, cet homme merveilleux dont le nom rappelle l'idée de la plus haute sagesse, exerça son intelligence aux sciences des Égyptiens avant de s'appliquer à la contemplation de *celui qui est.* A son exemple, dans les siècles postérieurs, nous savons que Daniel ne commença les études divines qu'après avoir approfondi la science des Chaldéens..... C'est par la vertu que nous devons arriver à l'autre vie, et, *comme les poètes, les historiens, et surtout les philosophes, ont célébré la vertu dans leurs écrits, nous devons spécialement étudier cette partie de leurs livres.* Il est très-utile de graver les principes de la vertu dans l'âme des jeunes gens, de manière à ce qu'ils contractent avec elle une habitude de familiarité : les impressions sont plus profondes *sur ces âmes tendres,* et, ordinairement, elles ne s'effacent jamais. Eh ! quelle autre pensée dictait à Hésiode ces vers fameux qui sont dans la bouche de tout le monde, *si ce n'est le désir d'exciter les jeunes gens à la vertu ?*

« Pour moi, il me semble qu'en exprimant ces pensées *Hésiode ne se proposait autre chose que de nous exciter à la vertu, de nous exhorter à devenir hommes de bien.....* Si d'autres écrivains célèbrent également la vertu, nous devons nous pénétrer de leurs maximes, comme conduisant à la même fin..... Aimons donc les discours qui renferment de sages préceptes; et, puisque les belles actions des hommes de l'antiquité se sont conservées par la tradition ou dans les écrits des poètes et des historiens, ne nous privons point de l'utilité que cette lecture peut nous préparer. »

Saint Basile accumule ensuite dans son discours les citations ou les exemples d'Hésiode, d'Homère, de Théognis, de Prodicus, de Périclès, d'Euclide de Mégare, de Socrate, d'Alexandre, de Clinias le pythagoricien; puis « *il exhorte vivement la jeunesse chrétienne à imiter ces exemples, à pratiquer ces maximes. Comme ces exemples, dit-il, et ces maximes s'accordent avec les principes chrétiens, je crois qu'il est convenable de marcher sur les traces de si grands hommes.* »

Assurément, messieurs, ces sages, ces graves, ces profondes pensées n'étaient pas étrangères aux méditations de saint Charles Borromée lorsque furent arrêtés les règlements des séminaires de l'Église de Milan, qui, grâce à la grande autorité du saint archevêque, devinrent ceux de tous les séminaires de France, d'Italie et des autres nations catholiques.

Ce sont les mêmes pensées qui décidèrent tant de papes, depuis Eugène IV, Pie II, Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, Léon X; tant de pieux et savants cardinaux, tant de saints prélats, à prodiguer les plus généreux, les plus glorieux encouragements aux poètes et aux humanistes latins des quinzième et seizième siècles.

Sans doute il y eut à cette époque, dans le mélange du sacré et du profane, des excès ridicules et d'étranges aberrations. Mais croit-on que tous ces grands et vertueux personnages ne les aient ni vus ni blâmés?

Et il me semble qu'au lieu d'envelopper dans un indistinct et si violent anathème toute la période de la *Renaissance*, il faudrait au moins tenir quelque compte de tant de noms saints et illustres, de tant de souverains pontifes, de tant d'évêques, de tant de prêtres, de tant de religieux vénérables, qui eurent une si incontestable et si décisive influence sur ce grand mouvement des esprits.

Comment admettre qu'un saint Charles Borromée, fondateur des séminaires et de la célèbre académie romaine des *Nuits vaticanes*; qu'un saint François de Sales, fondateur de l'académie florimontane; qu'un saint Ignace, un saint François Xavier, un saint François de Borgia, un saint Philippe de Néri, et tant d'autres Pères et saints instituteurs de la jeunesse, ont été parmi nous les restaurateurs et les pères du paganisme? Étrange paganisme que celui au milieu duquel on voit naître, au seizième siècle, CINQUANTE-DEUX nouvelles congrégations religieuses, et QUATRE-VINGT-DIX au dix-septième! Étranges païens que tous ces hommes qui aboutissent à saint Vincent de Paule et à Bossuet!

J'ai prononcé le nom de Bossuet, et j'ai promis, messieurs, de vous donner son témoignage après celui de saint Charles Borromée.

Il est vrai, Bossuet, comme il le dit lui-même dans son austère langage, n'était pas favorable aux fictiones païennes.

« Je n'aime pas les fables, écrivait-il à Santeuil; nourri depuis beaucoup d'années de l'Écriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité. »

Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, messieurs, avec quelle sévérité Bossuet reprochait à Santeuil d'éviter, *dans ses poésies, les noms d'apôtres et de martyrs comme tous les autres qui ne se trouvent pas dans Virgile et dans Horace.*

L'histoire de ce démêlé est célèbre; on sait la part qu'y prirent Fénelon et l'abbé Fleury, et comment tout finit par une amende honorable de Santeuil.

Mais tout cela, messieurs, n'a pas empêché Bossuet, aussi bien que Fénelon, dans l'éducation des fils de Louis XIV, de faire étudier et expliquer à ces jeunes princes les auteurs païens, grecs et latins; de leur en faire apprendre par cœur et réciter très souvent, *persæpe recitare* (1), les plus beaux passages : et dans sa célèbre lettre au pape Innocent XI, sur l'éducation du dauphin, Bossuet nomme l'*Énéide*, *César*, *Térence*, *Salluste*, *Cicéron*, *Aristote*, *Quintilien*, *Platon*, et ailleurs *Cornelius Nepos*.

Et Bossuet ajoute :

« Très-saint Père.... nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire les ouvrages de ces auteurs par parcelles, c'est-à-dire de prendre un livre de l'*Énéide*, par exemple, ou de *César* séparé des autres. Nous lui avons fait lire chaque ouvrage entier de suite, et comme tout d'une haleine, afin qu'il s'accoutumât peu à peu non à considérer chaque chose en particulier, mais à découvrir tout d'une vue le but principal d'un ouvrage et l'enseignement de toutes ses parties. »

Ce qu'il importe de remarquer ici, messieurs, c'est que le pape Innocent XI répondit à Bossuet; et, non-seulement il ne fut point choqué de rencontrer les auteurs païens dans le plan des études du grand dauphin, mais il félicita Bossuet du plan qu'il avait adopté, et voici dans quels termes :

« Nous ne cessons de rendre grâces à la bonté de Dieu *qu'il se soit trouvé un homme tel que vous, un tel instituteur*, si digne d'élever et d'instruire un prince né pour de si grandes choses; et

(1) Lettre de Bossuet à Innocent XI

nous demandons ardemment à Dieu dans nos prières qu'ainsi puissent être instruits, à l'avenir, tous ceux qui gouvernent la terre (1). »

Et, en écrivant ces paroles, ce saint pape n'écrivait pas un compliment en l'air, ni sur des témoignages étrangers : il avait voulu lire et juger lui-même le plan d'éducation de Bossuet.

« La méthode que vous vous êtes proposée, dit-il, pour former, dès ses plus tendres années, aux bonnes choses le dauphin de France, et que vous continuez d'employer avec tant de succès auprès de ce jeune prince, nous a paru mériter que nous dérochassions quelque temps aux importantes affaires de la chrétienté pour lire la lettre où vous avez si convenablement et si pleinement décrit cette méthode. La félicité publique sera le fruit de la bonne semence que vous jetterez, comme dans une terre fertile, en l'esprit du prince... »

Du reste, messieurs, c'est dans sa belle lettre à Innocent XI que Bossuet expose la manière dont un instituteur chrétien peut faire utilement étudier à la jeunesse les auteurs païens ; et je me décide, en finissant, à mettre sous vos yeux ce remarquable passage, dont la méditation vous sera également utile et agréable :

« En lisant ces auteurs, dit Bossuet, nous ne nous sommes jamais écarté de notre principal dessein, qui était de faire servir toutes ses études à lui acquérir tout ensemble la *piété*, la connaissance des mœurs et celle de la politique. Nous lui faisons connaître, par les mystères abominables des gentils et par les fables de leur théologie, les profondes ténèbres où les hommes demeureraient plongés en suivant leurs propres lumières. Il voyait que les nations les plus polies et les plus habiles en tout ce qui regarde la vie civile, comme les Égyptiens, les Grecs et les Romains, étaient dans une si profonde ignorance des choses divines, qu'ils adoraient les plus monstrueuses choses de la nature, et qu'ils ne se sont retirés de cet abîme que quand Jésus-Christ a commencé de les conduire. D'où il lui était aisé de conclure que la véritable religion était un don de la grâce. Nous lui faisons

(1) Nos interim Dei benignati debitas habemus gratias, quod tantæ spei adolescenti par educator institutorque contigerit, et accuratas fundimus preces ut *pariter erudiantur omnes qui judicant terram.*

aussi remarquer que les païens, bien qu'ils se trompassent dans la leur, avaient cependant un profond respect pour les choses qu'ils estimaient sacrées ; persuadés qu'ils étaient que la religion était le soutien des États. *Les exemples de modération et de justice que nous trouvions dans leurs histoires nous servaient à confondre tout chrétien qui n'aurait pas le courage de pratiquer la vertu, après que Dieu même nous l'a apprise.*

« On ne peut dire combien il a étudié agréablement et utilement Térence, et combien de vives images de la vie humaine lui ont passé devant les yeux en le lisant. Là le prince remarquait les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion exprimés par cet admirable peintre avec tous les traits convenables à chaque personnage, avec des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrages. Toutefois, nous ne pardonnions rien à ce poète si divertissant, nous reprenions sévèrement les endroits où il a écrit licencieusement ; mais en même temps nous nous étonnions que plusieurs de nos auteurs mêmes eussent écrit avec aussi peu de retenue, et nous réprouvions une façon d'écrire si deshonnête et si pernicieuse aux bonnes mœurs !

« Pour la doctrine morale, nous avons cru qu'elle ne devait pas se tirer d'une autre source que de l'Écriture et des maximes de l'Évangile, et qu'il ne fallait pas, quand on peut puiser au milieu d'un fleuve, aller chercher des ruisseaux bourbeux. Nous n'avons pas, néanmoins, laissé que d'expliquer la morale d'Aristote : à quoi nous avons ajouté cette doctrine admirable de Socrate, vraiment sublime pour son temps, qui peut servir à donner de la foi aux incrédules et à faire rougir les plus endurcis. Nous marquions en même temps ce que la philosophie chrétienne y condamnait, ce qu'elle y ajoutait, ce qu'elle y approuvait avec quelle autorité elle en confirmait les dogmes véritables, et combien elle s'élevait au-dessus ; en sorte qu'on fût obligé d'avouer que la philosophie, toute grave qu'elle paraît, comparée à la sagesse de l'Évangile, n'était qu'une pure enfance. »

A toutes ces belles paroles de Bossuet, si propres à vous éclairer, à vous diriger dans votre méthode d'enseignement, j'ajouterai, messieurs, une dernière citation, qui vous montrera à quel point de vue ce grand évêque considérait, et vous devez consi-

dérer vous-mêmes les fables et les fictions païennes : c'est à Santeuil que Bossuet écrivait ces lignes :

« Je reverrai avec plaisir, dans ce raccourci et dans cet ouvrage abrégé, toute la beauté de l'ancienne poésie des Virgile, des Horace, etc., dont j'ai quitté la lecture il y a longtemps, et ce me sera une satisfaction de voir que vous fassiez revivre ces anciens poètes pour les obliger en quelque sorte de faire l'éloge des héros de notre siècle d'une manière moins éloignée de la vérité de notre religion.

« ..... Lorsqu'on est convenu de se servir de la *fable* comme d'un langage figuré pour exprimer, d'une manière en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, surtout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de faire grâce au poète chrétien, qui n'en use ainsi que par une espèce de nécessité. Ne craignez donc point, monsieur, que je vous fasse un procès sur votre livre ; je n'ai, au contraire, que des actions de grâces à vous rendre ; et, sachant que vous avez dans le fond autant d'estime pour la vérité que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ose dire que vous ne regardez, non plus que moi, toutes ces expressions tirées de l'ancienne poésie que comme le coloris du tableau, et que vous envisagez principalement le dessein et les pensées de l'ouvrage, qui en sont comme la vérité et ce qu'il y a de plus solide. »

Voilà, messieurs, le langage de la raison, du bon sens et de l'autorité. Ainsi que je vous le disais plus haut, vous voyez qu'ici, comme toujours, ces grandes puissances sont d'accord ; et qu'au moins, en attendant la fin de la controverse, j'ai pu, sans témérité, vous rassurer sur des accusations dont la violence trahit la faiblesse, et dont le titre seul, si je puis le dire, révèle l'inanité.

Il a vraiment fallu le temps où nous vivons, et le trouble étrange de nos esprits, pour qu'une telle controverse ait pu prendre un seul instant l'importance qu'elle a eue.

Comment ceux qui l'ont soulevée n'ont-ils pas senti l'inévitable impuissance de leur tentative ?

Comment n'ont-ils pas senti qu'une accusation de paganisme dirigée contre toutes les congrégations religieuses les plus célèbres et les plus vénérables, contre l'enseignement classique donné par tout le clergé catholique depuis trois siècles, retomi-

bait sur l'Église elle même? Comment n'a-t-on pas compris qu'aller jusque-là, c'était aller forcément à l'absurde, et que de telles énormités n'étaient pas possibles?

Comment n'a-t-on pas réfléchi sur ces graves paroles de M. Lenormant :

*Que devrait-on penser pourtant d'une Église infallible en matière de foi, et qui se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siècles sur une matière aussi intéressante pour la religion que l'objet des études?*

Comment surtout, qu'on me permette de le dire, comment les accusations n'ont-elles pas hésité, en ce moment, devant la sainte et illustre compagnie de Jésus? Comment a-t-on pu l'accuser de n'avoir travaillé avec tant de zèle que pour faire l'Europe païenne? Ses ennemis les plus acharnés lui adressèrent-ils jamais une pareille injure? Et voilà ce qu'on vient lui dire, au moment où toutes les familles chrétiennes la voient, avec tant de bonheur, se dévouer avec un nouveau courage parmi nous à l'éducation de la jeunesse!

Ne serait-il pas temps, enfin, de ne plus nous permettre de semblables témérités d'opinion et de langage en face du siècle qui nous regarde? Ne serait-il pas temps de mettre un terme à ces emportements d'esprit dont les honnêtes gens sont trop souvent le jouet parmi nous, et à toutes ces déclamations violentes qui ne sont bonnes qu'à produire le trouble et le scandale?

Nous passons, il le faut avouer, avec une étrange et déplorable facilité, d'un excès à l'autre; et, ce qu'il y a de plus funeste, c'est que, dans nos entraînements contraires, nous allons toujours aux dernières extrémités, et voulons toujours tout y entraîner avec nous, ne reculant presque jamais, ni devant les accusations les plus monstrueuses, ni devant les réactions les plus inattendues.

J'ai vu, il y a vingt-cinq ans, toutes les écoles de philosophie catholique accusées d'enseigner le scepticisme; toutes les écoles de théologie accusées d'ignorer le principe même de l'enseignement théologique!

A cette même époque, les traditions païennes étaient représentées comme quelque chose de si authentique et de si parfait, qu'on les eût dit aussi claires que les révélations mêmes des Li-

vres saints : toutes les vérités révélées s'y trouvaient. Un prêtre, dont le nom est aujourd'hui encore une des douleurs de l'Église, a fait deux volumes pour soutenir ce système.

Et voilà que maintenant, dans cette même antiquité, tout est devenu tellement païen, tellement détestable, qu'on n'y trouve plus qu'un *amas de vains mots*, ou la *source de tous les vices* !

Et la *Renaissance*, longtemps si vantée, n'est plus en ce moment qu'une *source d'erreurs et de honte* : c'est le *paganisme même* !

L'éducation catholique, dont nous avons fait de si magnifiques éloges et réclamé si ardemment la liberté, cette grande éducation catholique des seizième et dix-septième siècles, nous proclamons aujourd'hui que, pendant trois cents ans, elle n'a été bonne qu'à *faire des païens* !

Je pourrais, messieurs, poursuivre cet examen, et vous signaler bien d'autres excès peut-être plus dangereux encore, et qui, depuis vingt-cinq ans, ne cessent de produire au milieu de nous comme des courants et des tourbillons d'idées fausses, auxquels la multitude des esprits faibles ou inattentifs se laisse entraîner. Il serait facile, en même temps, de vous faire voir comment toutes ces exagérations et toutes ces erreurs se rattachent les unes aux autres par cette malheureuse logique du faux, qui devient si redoutable et si puissante en des temps où tous les vrais principes ont fléchi.

Mais je craindrais de troubler la paix de vos études si j'entrerais avec vous plus avant dans le détail de ces tristes choses. Je m'arrête, et il me suffit, parmi ces aberrations, de vous avoir prémunis contre celle qui pouvait avoir pour vous et pour la grande œuvre dont vous êtes chargés un danger plus prochain.

Demeurons donc, messieurs, avec cette fermeté, avec cette sérénité d'esprit qui conviennent si bien à ceux qui combattent pour la justice, demeurons dans la vérité et le bon sens des choses : calmes, réfléchis, toujours fidèles aux enseignements de nos grands et véritables maîtres ; s'il est possible, demeurons inébranlables parmi tous ces mouvements d'idées et de systèmes contraires, qui, de proche en proche, si l'on n'y prend garde, nous pousseront de plus en plus sur les pentes de la barbarie.

Au milieu de cette intempérance et de cet emportement des

esprits, demandons à Dieu de nous conserver dans *cette sobriété* de la vraie sagesse tant recommandée par saint Paul. Ne rejetons rien de notre glorieux passé; ne mettons pas en oubli les belles et saintes traditions de nos pères! Que les étonnantes leçons du temps présent nous profitent aussi! Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd, jusque dans l'éducation de la jeunesse : partout on aperçoit des menaces de ruine. En un tel état de société, comprenons bien que c'est aux instituteurs religieux, c'est aux chrétiens intelligents, qu'est réservée la tâche de sauver tout ce qui peut l'être encore, comme c'est à eux qu'appartint autrefois la mission, si glorieusement accomplie, de tout reconquérir, alors que tout était perdu!

Fortifions nos études; affermissons nos esprits; attachons-nous plus que jamais aux méthodes éprouvées pas le temps, consacrées par l'expérience, et qui produisirent tous ces grands hommes dont la littérature, les sciences, la philosophie chrétienne, la politique, l'Église, ont pu, à si juste titre, se glorifier depuis trois siècles.

C'est ainsi seulement que nous répondrons à la confiance si empressée que le pays et les familles nous témoignent en ces temps de péril. Ce sera fidèlement continuer ce qui fut toujours une des gloires les plus pures, aussi bien qu'un des plus grands services sociaux du clergé catholique.

Oui, il sera encore beau, il sera toujours bon que la saine philosophie et les lettres trouvent chez nous l'asile qui ne leur a jamais manqué!

Et, s'il m'est permis de le dire en finissant, après tant d'années de contradictions et d'épreuves, nous avons peut-être mérité cette dernière gloire par notre patience.

Adieu, messieurs; vous savez tout ce qu'il y a dans mon cœur pour vous de profond et affectueux dévouement.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

Orléans, ce 19 avril 1852.

---

NOTE 2.

*Histoire de la Renaissance des lettres en Europe au quinzième siècle*, par J.-P. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris.

Quelle époque dans l'histoire de l'humanité que celle dont M. Charpentier nous a tracé l'esquisse ! Quel tableau que celui de ces trois siècles qui ont clos le moyen âge et rallumé le flambeau des lettres et des arts en Europe ! C'est le réveil de l'esprit humain après dix siècles de sommeil et de léthargie ! On assiste véritablement à la création d'un monde nouveau. L'histoire de ces trois siècles est la genèse des trois siècles qui les suivent, y compris le siècle tourmenté dans lequel nous avons l'avantage de vivre. *Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la révolution française*. Tout ce que la civilisation moderne renferme de bon grain et d'ivraie, de vérités et d'erreurs, de lumières et d'obscurité, de grandeur et de misère, de nobles conquêtes et de vaines utopies, est le fruit des principes et des idées que cette grande époque a semés dans le monde. Langues, littérature, philosophie, arts libéraux, tout renaît à la fois, tout se ranime et se renouvelle, tout reverdit et fleurit dans ce printemps de notre vieille Europe. Quel événement a jamais mieux mérité le nom de révolution, et quelle révolution nous intéresse à plus de titres ? Il est donc naturel que l'histoire de la Renaissance ait tenté le courage et le talent de l'écrivain à qui nous devons ces deux volumes.

M. Charpentier expose avec un soin particulier le mouvement de la Renaissance italienne, c'est-à-dire de la Renaissance proprement dite. On reconnaît à toutes les pages un écrivain initié, par les travaux d'une vie studieuse et grave, au culte et à l'intelligence de la littérature classique. On chercherait vainement de nos jours à se faire une idée de l'effet produit par la résurrection de l'antiquité sur ces générations encore à demi recouvertes par la rouille et les ténèbres du moyen âge. Nous sommes les en-

fants d'une civilisation qui a le droit de se considérer comme la rivale de la civilisation ancienne. Nos grands écrivains modernes peuvent au moins soutenir la comparaison avec ceux de Rome et d'Athènes. L'admiration que nous avons pour les uns est tempérée et comme atténuée par celle que nous avons pour les autres.

Au quatorzième siècle, à l'aurore de la Renaissance, rien de semblable. Alors la littérature ancienne est éclipsée depuis dix siècles ; on ne la connaît que par quelques débris épars et par quelques rayons brisés qui ont traversé la nuit du moyen âge. Alors le monde vivant est à genoux devant ce monde enseveli dont la gloire et le génie sont relevés à ses yeux par le prestige commun à tous les objets traditionnels de son culte, celui du mystère. L'imagination s'enflamme aux souvenirs de Rome et de la Grèce, comme elle s'enflamme à l'idée de cet hémisphère inconnu qui commence à préoccuper toutes les âmes, et que Christophe Colomb va bientôt révéler à l'Europe. Le même enthousiasme anima les chercheurs de manuscrits et les chercheurs de continents ; la même faveur, la même renommée entoure celui qui a découvert un parchemin et celui qui a découvert un monde. Quel bruit, quel transport à la résurrection de chacun de ces morts immortels que la main de quelque pieux adorateur arrache à la poussière et à l'ombre glacée des cloîtres ! Quel événement à Florence, quelle fête à la cour des Médicis le jour où la chute de Constantinople vient livrer à l'Occident tous les trésors accumulés dans ce jardin des Hespérides ! Le moment approche où le génie de l'antiquité, sorti de son tombeau, va briller une seconde fois en Italie et déposer sur ce sol fécond le germe d'une littérature et d'une civilisation nouvelles.....

On considère ordinairement la Renaissance comme une révolution purement littéraire et académique. Quelle époque plus littéraire, en effet, que celle où les hommes de lettres vont en pèlerinage au tombeau de Virgile, où les rois en personne font subir des examens aux savants, où les poètes sont solennellement couronnés au Capitole ! Cependant M. Charpentier se demande, et il a raison de se demander si cette révolution était étrangère à tout instinct d'indépendance, à toute arrière-pensée d'affranchissement politique ou philosophique. Nous partageons absolu-

ment, à cet égard, l'opinion de M. Charpentier. Nul doute que le premier but et le premier effet de la Renaissance n'aient été d'épurer le goût et de perfectionner le style ; nul doute que l'étude et la contemplation assidue des grands modèles n'aient contribué puissamment à la formation des langues vulgaires et à la création des beaux ouvrages qui ont été publiés dans ces diverses langues.

Toutefois on s'abuserait étrangement si l'on considérait le goût et le style comme des abstractions sans vie et sans influence réelle sur le développement de l'esprit. Tout au contraire, il existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût, une correspondance intime et mystérieuse qui fait que tout progrès dans l'art de parler et d'écrire ajoute à l'énergie, à l'indépendance, et, il faut bien le dire, à la hardiesse et à l'orgueil de la pensée humaine.

En fait, il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté. Chose étrange ! l'époque où cette coalition se forme contre l'Église est pourtant celle où l'Église a cessé de montrer l'esprit d'intolérance et de proscription qui l'animait dans les premiers siècles contre la littérature ancienne.

Alors on est loin de ce temps où toute une bibliothèque de livres anciens était brûlée, dit-on, par l'ordre du pape Grégoire le Grand, loin de ce temps où je ne sais quel auteur de légendes, dans un accès de pieuse indignation contre Homère et Virgile, les appelait sans façons *des scélérats*. Alors, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, on voit les papes encourager et seconder de tout leur pouvoir la restauration des lettres, et pensionner la découverte d'un manuscrit grec ou latin comme on pensionne aujourd'hui la découverte d'une planète. C'est un pape de ce temps qui a prononcé ces paroles citées par M. Charpentier : « Il faut honorer les gens de lettres et craindre leur dédain, car on ne les insulte pas impunément. » Enfin, n'est-ce pas un pape, le pape Léon X, qui a donné son nom à cette grande ère de la

Renaissance en la personnifiant avec une magnificence un peu mondaine, pour ne pas dire un peu païenne? Mais les hommes de lettres qui ont attaché leur nom à la Renaissance ont trop souvent mal reconnu ce zèle chaleureux et éclairé des papes. A dix ou douze siècles de distance, la verve satirique de Dante, de Pétrarque et de Boccace répond par de terribles représailles aux anathèmes de Tertullien et aux bûchers de Grégoire le Grand. La cour des Médicis et celle de Léon X sont peuplées de libres penseurs et de beaux esprits qui connaissaient mieux Platon que l'Évangile, et qui, suivant un mot spirituel de M. Charpentier, craignaient moins une hérésie qu'un solécisme. Et si nous voulions parler d'Erasme, que manque-t-il à ses brûlantes invectives contre les moines, pour qu'on ait le droit de voir en lui le Voltaire du seizième siècle?

Mais l'esprit nouveau, l'esprit d'examen qui déjà pousse l'école de la Renaissance contre l'Église et les institutions du moyen âge, ne va pas en général au delà de l'opposition politique; il ne s'attaquait pas encore à la base de l'édifice, à l'autorité spirituelle des papes. Reste à savoir quelle part d'influence on doit reconnaître à l'école de la Renaissance dans l'œuvre bien autrement hostile et bien autrement révolutionnaire accomplie par Luther. Nous n'avons, quant à nous, aucune raison pour nier cette influence. Nous ne savons par quel scrupule M. Charpentier hésite à la reconnaître, et comment il peut affirmer que la Renaissance a été parfaitement innocente de ce grand divorce. On ne peut s'étonner que l'esprit d'examen, une fois entré dans le monde, ait produit dans les différentes parties de l'Europe des conséquences plus ou moins étendues, plus ou moins radicales, plus ou moins contraires à l'ordre établi. Une condition inséparable de la liberté, c'est l'abus de la liberté même. Mais la preuve que le protestantisme n'était pas la conséquence nécessaire de la Renaissance, c'est qu'il n'a pas triomphé partout où a triomphé la Renaissance; c'est que la Renaissance a été générale en Europe, tandis que le protestantisme a été, dès le début, et qu'il est resté local. Sans doute il y a eu des novateurs, des hérétiques avant la Renaissance, et, comme on l'a dit, des réformateurs avant la Réforme: témoin le concile de Constance qui, dès le treizième siècle, avait

fait entendre des vœux de réforme ; témoin les Abeilard, les Arnaud de Brescia, les Jean Huss et les Jérôme de Prague qu'il est impossible de ne pas considérer comme les précurseurs de Luther. Il n'en est pas moins vrai que toutes ces tentatives isolées avaient échoué jusqu'à Luther ; il n'en est pas moins vrai que, pour amener un incendie, la torche de la Réforme a dû s'allumer au flambeau de la Renaissance.

Dire que la *Réforme est sortie de la Renaissance*, ce n'est donc pas calomnier la Renaissance ; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, plus ou moins heureux et plus ou moins légitimes, suivant les lieux, les circonstances, le génie particulier des peuples. La seule chose qui puisse étonner, c'est de voir figurer Luther parmi les détracteurs les plus dédaigneux et les plus passionnés de la littérature ancienne et de toute littérature profane. M. Charpentier a donné la véritable explication de cette anomalie. La mission que s'était donnée Luther, en déclarant la guerre à l'Église et au Pape, c'était de ramener le christianisme à son austérité primitive. Pour le farouche apôtre de la Réforme, la résurrection de la littérature et de la civilisation païenne était une idolâtrie, une abomination nouvelle ajoutée à toutes celles que la Réforme avait pour but de détruire. Tandis que Léon X et sa cour applaudissaient à la renaissance de Virgile et de Cicéron, Luther employait sa verve et son éloquence à prêcher la renaissance de l'Évangile. Ainsi la contradiction n'était qu'apparente. Le terrible réformateur, en fulminant contre le mouvement littéraire de l'époque, était conséquent avec lui-même ; il était dans son rôle.

La Renaissance est une révolution accomplie et consacrée depuis trois siècles. A ce titre, il semble qu'on pouvait la classer parmi les puissances légitimes, et la croire à l'abri des réactions politiques. Cependant voici venir des écrivains qui enveloppent la Renaissance dans le même anathème que la révolution française. L'étude de la littérature ancienne est signalée au monde comme la plaie du siècle, comme *le ver rongeur des sociétés modernes*. La campagne est ouverte contre le *paganisme dans l'éducation*, et l'enseignement traditionnel de l'Université vient de recevoir une première atteinte. Si la France est en révolution depuis soixante ans, ce n'est plus seulement la faute de Voltaire et

de Rousseau ; c'est la faute de Virgile et de Cicéron. Virgile et Cicéron, Homère et Démosthènes sont excommuniés comme les pères du socialisme, comme les complices de M. Ledru-Rollin et de M. Louis Blanc. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie ? Un jour, au plus beau moment de la Renaissance, dans un accès de réaction éphémère, on vit la populace de Florence, amentée à la voix du moine Savonarole, livrer aux flammes d'un bûcher les plus beaux monuments du génie antique. Les nouveaux Savonarole n'allumeront pas de bûchers, nous l'espérons, mais ils demandent que les auteurs anciens soient retranchés de l'enseignement élémentaire et qu'ils soient remplacés par les Pères de l'Église.

Quelle est donc l'illusion de ces réformateurs, et quelle idée se font-ils des livres qu'ils proscrivent et de ceux qu'ils recommandent ? Vent-on dire que les grands écrivains de Rome et de la Grèce aient enseigné des doctrines immorales, contraires à la doctrine évangélique ? Chacun pourrait répondre que Socrate et Zénon, Cicéron et Sénèque ont professé les principes de la plus saine et de la plus pure morale. Entre cette morale à laquelle on donne le nom de païenne et la morale chrétienne, entre la morale de Socrate et la morale de l'Évangile, quelle est donc la différence essentielle et caractéristique ?

La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque, l'autre la perfection mystique ; l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté ? Non, c'est l'Évangile qui le dit. « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » La conséquence à tirer de là, c'est que l'éducation commune a pour base nécessaire la morale commune et naturelle. Aux laïques les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques les devoirs et les vertus mystiques.

Voulons-nous dire pour cela que l'étude et la méditation des Pères et des docteurs de la foi ne doivent pas faire partie de l'éducation publique ? Telle n'est pas notre pensée. Loin de là, nous croyons que la morale épurée de l'Évangile est le couronnement et la sanction de la morale naturelle. Les vertus trans-

cendantes qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la charité, la patience, la résignation, l'humilité, sont en quelque sorte l'idéal et la fleur d'une vie chrétienne. Malheureusement cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous. Il faut avoir le nécessaire avant de chercher le superflu, tout précieux et désirable qu'il soit. Les vertus qui font l'homme, les vertus qui sont le pain quotidien de cette vie, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées qui sont l'apanage du vrai chrétien et le froment des élus. Aux forts le pain des forts.

Voilà pour le côté moral ; mais que dire au point de vue littéraire ? Assurément les Pères de l'Église ont porté dans leurs écrits et leurs discours une élévation de sentiment et de pensée admirable ; ils ont souvent égalé les anciens dans l'art de la parole et dans l'éloquence. A l'époque où ils vivaient, ils ont pu recueillir le dernier souffle du génie antique, et quelques-uns d'entre eux, saint Jérôme entre autres, s'étaient largement abreuvés à cette source. Mais tous ceux qui connaissent les Pères de l'Église, ne fût-ce que par tradition, savent combien ils sont loin d'être irréprochables pour la sévérité du goût et la pureté du style. Les uns, comme Tertullien et saint Cyprien, sont durs et affectés dans leur langage ; les autres, tels que saint Augustin et saint Ambroise, sont pleins de subtilité, de faux ornements, de jeux d'esprit et d'antithèses. Il est vrai que les Pères de l'Église grecque ne donnent pas la même prise à la critique : saint Chrysostôme, en particulier, est très-supérieur aux Pères latins pour la pureté du goût ; mais il manque de méthode et de précision.

Nous ne faisons pas le procès à ces grands hommes ; ils ont payé tribut au faux goût de leur temps ; la sublimité de leur mission les élevait peut-être au-dessus des règles communes ; ils étaient des apôtres, des orateurs évangéliques, pour être écoutés de leurs contemporains, ils avaient besoin de se mettre à leur portée. Ils ont écrit et parlé pour leur siècle, qui était un siècle de décadence. Encore une fois, nous rendons justice à leur talent, à leur génie. Mais c'est mal connaître les œuvres de ces orateurs sacrés, ce n'est pas s'en faire une idée juste que de les proposer comme des modèles, surtout comme les meilleurs et les

seuls modèles à suivre dans l'art de parler et d'écrire. Les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, et les grands écrivains qui depuis la Renaissance *se sont formés à leur école, voilà les maîtres du goût, de l'art et du style. Eux seuls peuvent servir de modèles à la jeunesse, car eux seuls ont aimé, compris, cultivé l'art pour l'art lui-même; eux seuls ont laissé des monuments où sont réunies et fondues harmonieusement l'éternelle vérité du fond et l'éternelle beauté de la forme. Eux seuls ont déployé dans leurs écrits une richesse, une étendue, une variété qui répond à la richesse, à l'étendue, à la variété de l'esprit humain; eux seuls ont mérité que le bon sens et la tradition séculaire aient identifié leur génie avec le génie de l'humanité même, en donnant aux lettres anciennes le nom significatif et glorieux de lettres humaines (humaniores litteræ). Eux seuls, eux tous ensemble, sont la lumière, la splendeur et la vie de la civilisation moderne et de toute civilisation possible. La preuve, c'est que la lumière disparaît du monde au cinquième siècle avec la littérature ancienne, et qu'elle y reparait avec elle au quinzième siècle.*

En fait, il n'y a pas d'autre littérature que celles des trois grands siècles qui ont des noms consacrés dans l'histoire. Dans deux chapitres curieux, M. Charpentier entreprend de remettre en honneur la littérature du troisième siècle, et il montre l'influence que les auteurs de cette époque, c'est-à-dire les Pères de l'Église, ont exercée sur nos grands écrivains du dix-septième siècle. Nous ne contestons nullement cette influence. Il est certain que Bourdaloue, Bossuet, Fénelon et Massillon avaient beaucoup lu, beaucoup étudié les Pères de l'Église; ils en ont extrait la pensée, la moelle chrétienne, en lui donnant le tour et la forme antique, et c'est précisément ce mariage de l'art ancien avec le fond de la morale évangélique qui fait toute la supériorité de nos grands écrivains sur ceux de Rome et d'Athènes. Toujours est-il que jusqu'à la Renaissance, cette littérature sacrée du troisième siècle est restée à peu près stérile. M. Charpentier, qui a fort bien expliqué pourquoi la littérature ancienne avait disparu pendant le moyen âge, n'a pas expliqué pourquoi la littérature du troisième siècle avait été frappée de la même éclipse. Pourtant, le flot des barbares une fois dompté, rien ne s'opposait à son essor; du troisième au dix-septième siècle, elle avait le

champ libre ; elle n'avait à craindre ni les censures canoniques ni les bûchers. Pourquoi donc n'est-elle pas sortie de ses limbes ? Si cette littérature était douée de la même séve et de la même fécondité que la littérature ancienne, d'où vient que, pendant tant de siècles, elle n'a pas produit de monument que l'on puisse attribuer sans partage à son propre génie ? D'où vient que la renaissance des lettres anciennes a été nécessaire pour la remettre en lumière ? D'où vient qu'elle n'a pas eu son propre triomphe et sa renaissance ? Voilà des questions qui méritaient d'être éclaircies.

M. Charpentier, qui sait concilier son admiration pour les Pères de l'Église avec son goût très-décidé pour la Renaissance, n'avait pas à la défendre contre les prétentions des nouveaux réformateurs qui ne s'étaient pas encore affichées au moment où il a publié son livre. En revanche, il s'attache à la justifier contre ceux qui lui reprochent d'avoir étouffé le génie original du moyen âge et arrêté le développement libre et spontané de la littérature moderne. C'est encore le cas de faire la même question que tout à l'heure. Par quel signe de vie, par quels monuments ce prétendu génie du moyen âge avait-il révélé sa puissance ? Nous écartons le Dante qui, comme nous l'avons déjà dit, appartient autant à la Renaissance qu'au moyen âge. Comparées, soit à celles de l'antiquité, soit à celles des trois derniers siècles, les productions intellectuelles qui ont précédé la Renaissance se recommandent plutôt par leur intérêt historique, c'est-à-dire par un simple intérêt de curiosité, que par l'intérêt de l'art et du génie.

En philosophie, le moyen âge a produit la scolastique ; en littérature, les romans de chevalerie et les chants des troubadours. Sans doute les saint Anselme, les Abelard, les Roger Bacon, surtout les saint Bernard et les saint Thomas d'Aquin, ont été des hommes extraordinaires pour leur temps, et, si l'on veut, des hommes de génie ; mais quelle est la valeur littéraire des écrits qu'ils ont laissés ? On peut en juger par le nombre des lecteurs qu'ils ont encore aujourd'hui. Les romans de chevalerie et les poésies provençales sont le produit d'une imagination naïve, ingénieuse et facile ; on y trouve les grâces de l'enfance ; on y cherche en vain la force virile. Toute cette scolastique si lourde et

cette littérature si légère ont pour nous aujourd'hui le même genre d'intérêt que les médailles et les autographes, mais elles n'en ont presque pas d'autre : comme œuvres d'art et de génie, ces monuments gothiques ne valent pas tous ensemble un dialogue de Platon ou un livre de l'*Énéide*. Pendant dix siècles, ce prétendu génie du moyen âge n'a porté que des fruits sans saveur et sans beauté réelle ; il a fallu que le génie de l'antiquité soit venu le féconder pour donner naissance au génie de la littérature et de la civilisation moderne. Nous le répétons, il n'y a que trois grands siècles, c'est-à-dire trois grandes ères intellectuelles, trois grands mouvements littéraires, et ces trois grandes époques précèdent les unes des autres. Quant au siècle auquel on a donné le nom de Léon X, il n'est que la Renaissance elle-même, c'est-à-dire un brillant trait d'union entre le moyen âge et les temps modernes, le berceau même de la civilisation qui se développe et qui fleurit depuis trois siècles.

L. ALLOURY.

---

### NOTE 3.

#### *Observations sur l'Illiade et l'Odyssée d'Homère.*

Un étranger enlève la femme de Ménélas, frère d'Agamemnon, roi d'Argos. Celui-ci déclare la guerre à la patrie du ravisseur. Tous les rois de la Grèce prennent part à l'entreprise. A peine sont-ils arrivés devant les portes d'Ilion qu'ils se querellent. Agamemnon, irrité contre Achille, lui enlève de force sa femme, — Briséis, — et se rend coupable du même crime pour lequel des centaines de héros vont périr.

Il est vrai qu'Achille reproche à Agamemnon d'avoir enlevé Chrysis, et qu'il le force de rendre cette belle esclave à son

père, tandis que Briséis était elle-même une prisonnière de guerre enlevée à Minès. Toute la différence entre ces deux femmes consiste en ce que Chryséis était la fille du *prêtre* Chrysès, tandis que Briséis n'était que la fille du *roi* Minès.

Ce qui prouve que, même chez les Grecs, le prêtre était au-dessus du roi ; car Agamemnon rendit Chryséis à Chrysès et ravit Briséis à Achille. Le beau côté de cette histoire, c'est qu'Achille, roi des Myrmidons, n'oppose aucune résistance à Agamemnon, roi des Grecs, qu'il reconnaît comme son chef, tout en lui disant de dures vérités.

Chose singulière ! Toute la guerre de Troie roule sur deux femmes, Hélène et Briséis ; l'une, enlevée par Pâris à Ménélas, l'autre, enlevée par Agamemnon à Achille, qui lui-même l'avait enlevée à son père après avoir tué son fiancé. Eh bien ! ni l'une ni l'autre n'aime les ravisseurs. Hélène aime Hector, Briséis aime Patrocle. Hélène est cruellement franche avec Pâris. En lui accordant la beauté d'un dieu, elle lui dit qu'il n'a pas l'âme d'un héros ; mais quand le cadavre d'Hector est rapporté par Priam, alors la divine Argienne éclate en sanglots et s'écrie : « Hector, ô de *tous* les frères le plus *cher* à mon âme, — car Alexandre (c'est Pâris) est devenu mon époux — (cette intercalation est très-significative) ; ah ! que ne suis-je plutôt descendue chez Pluton. Déjà vingt ans se sont écoulés depuis que j'ai fui ma patrie, et jamais un reproche, une parole amère n'est échappée de tes lèvres. Et si dans nos palais l'un de mes beaux-frères, l'une des sœurs de mon mari ou Hécube elle-même m'outrageait, — Priam a toujours eu pour moi la bonté d'un père ; — toi, noble Hector, tu l'arrêtais par des paroles pleines de bonté, par des discours doux au cœur. Hélas ! malheureuse, je pleure sur moi et sur toi ; car il n'est plus dans le vaste Ilion personne qui m'aime ! » (Et Pâris ?)

Briséis se laisse enlever à Achille sans dire mot, et n'a nulle action dans le drame. Mais quand les revers des Argiens la ramènent au camp des Myrmidons, elle y voit Patrocle mort. Alors c'est Homère qui raconte, alors Briséis, semblable à la blonde Vénus, se précipite sur lui en jetant un cri perçant. De ses mains elle meurtrit son sein attrayant, son cou délicat, son charmant visage, et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'é-

crie : « Patrocle, hélas ! *ami le plus cher* à mon cœur, en quittant  
« cette tente, je te laissai brillant de jeunesse, et à mon retour,  
« ô héros ! je te trouve sans vie. Ah ! que mes malheurs s'enchaî-  
« nent sans fin ! Le jeune époux que m'avaient-choisi mon père  
« et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré  
« par l'airain aigu. J'ai vu le même jour succomber les trois  
« frères chéris que ma mère a enfantés. O Patrocle, tu voulais  
« arrêter mes pleurs lorsque l'impétueux Achille eut immolé  
« mon époux et détruit la ville du divin Minès ; tu me disais  
« que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme, me con-  
« duirait dans la Pithie sur ses navires et célébrerait les fêtes de  
« notre hymen au pays des Myrmidons. Et maintenant c'est sur  
« toi que je verse des larmes *qui ne tariront jamais*, héros plein  
« de douceur ! » (Chant XIX.)

Pauvre Briséis ! pauvre Achille !

Je ne sais pourquoi Agamemnon jure deux fois par tous les dieux que Briséis n'a jamais partagé sa couche. Les Grecs étaient coulants sur ce point. Ménélas, après la destruction d'Iliou, ramène Hélène et la réinstalle dans tous ses droits de reine et d'épouse. On n'a qu'à lire la description de l'arrivée de Télémaque dans le palais de Ménélas. Hélène est, comme toujours, la divine Vénus, la belle Argienne, et en position de femme de bien. Soit dit en passant, la belle Argienne avait alors quelque chose comme cinquante ans. A la prise de Troie, il y avait vingt ans qu'Hélène avait déserté le domicile conjugal ; et quand Télémaque prit la résolution d'aller à Lacédémone demander à Ménélas des nouvelles de son père, l'herbe poussait depuis dix ans dans *campus ubi Troja fuit*.

Ne donnons que dix-sept ans à Hélène au jour de sa fuite, l'addition présente encore un total respectable de quarante-sept ans. Homère a beau dire, la divine Argienne ne laisse à l'esprit que l'image d'une femme bien conservée.

La moralité des femmes grecques était à peine supérieure à celle des déesses de l'Olympe. Pas un des rois revenus de la guerre de Troie — à l'exception d'Ulysse — ne retrouva son foyer pur. Ménélas n'est pas aussi malheureux qu'Agamemnon son vengeur. Homère se plaint de cette infidélité presque univer-

selle. Il lance un trait de vaudeville même contre Pénélope. Voici ce que dit Télémaque à Minerve :

« O mon hôte ! je te répondrai sans détour. Ma mère m'a dit que j'étais le fils d'Ulysse ; mais moi, je l'ignore. *Qui de nous est certain de son origine ?* » (Chant I de l'*Odyssée*.)

Cela est leste dans la bouche d'un fils, et à propos de la plus honnête femme du temps. Il est vrai que si Ulysse avait tardé d'un jour, Télémaque aurait eu un beau-père. Quelle différence entre les femmes d'Homère et les femmes de la Bible. Il est à remarquer que lorsque la Bible rapporte une histoire scandaleuse de femme, la punition suit de près le crime. Dans cette expiation se trouve le cachet divin. La véritable immoralité consiste dans l'impunité du vice. D'ailleurs, toute comparaison entre Homère et la Bible est un blasphème. L'admettre seulement prouve la plus grande mauvaise foi, la plus profonde ignorance. L'Olympe d'Homère est la cour du roi Pétaud. Jupiter est une espèce de schaabaham entouré de favoris et de favorites, d'intrigants et d'intrigantes, qui tous cherchent à l'exploiter aux dépens du bon ordre. Dans leurs demandes il n'est pas question de justice, mais de faveur. Il n'est stratagème qu'ils n'emploient pour arracher au maître un privilège nuisible à autrui. Junon elle-même, qui seule, selon l'observation de Jupiter, a le droit d'être de mauvaise humeur, s'ingénie à tromper son divin époux. Elle le grise et profite d'un retour de tendresse pour lui arracher un blanc seing.

Quand Jupiter voyage, il fait arranger son char, prend son fouet d'or et ne dédaigne pas d'attacher lui-même ses chevaux au râtelier. Les intrigues, pendant ce voyage, vont leur train ordinaire. Encore, s'il n'y avait que des intrigues ! Les dieux et les déesses ne s'en tiennent pas là. Ils se débitent le catéchisme poissard, ils font le coup de poing, se pochent les yeux avec des éclats de rocs. Si un immortel pouvait mourir, l'Olympe serait désert au bout du dixième chant. Aux injures et aux coups succèdent les goguenardises. Le pauvre Vulcain est le point de mire à tous les brocards célestes, et pourtant ceux qui se moquent de lui se trouvent dans le même cas. Jupiter souille tous les ménages et seul est respecté. Quant aux autres dieux, pas un n'est capable de se venger aussi artistement que Vulcain : lui, du moins, constate le flagrant délit et fait venir le commissaire. Malheureu-

sement l'Olympe prend fait et cause pour Mars ; Jupiter lui-même ordonne au mari trompé, son propre fils, de lâcher prise et de délivrer son rival, et aussitôt, à la barbe des dieux et du mari, Mars s'envole avec la déesse adultère. Belles leçons pour des bacheliers !

On peut rire de ces farces ; les comparer à la divinité de la Bible, comme l'ont fait d'illustres lettrés, c'est un acte de folie digne de Charenton. Homère n'a-t-il pas tout simplement voulu écrire une satire en décrivant l'Olympe ? Il est à remarquer que pour toute chose humaine ce grand poète a le sentiment du juste et de l'injuste beaucoup au-dessus des mœurs de son époque. On n'a qu'à lire les dernières scènes de l'*Odyssée*, où il est souvent question *des bons et des méchants*, ou la chaste scène entre Ulysse et Nausicaa, qui est son chef-d'œuvre. Il blâme la trop grande cruauté de l'impétueux Achille, il fait dire de dures vérités à Agamemnon ; il donne à Hélène des repentirs longtemps avant la prise de Troie. Priam est un modèle de vertus domestiques. Comment se fait-il que ce même poète, dès qu'il touche au ciel, perd tout sentiment de justice et fait tout passer sous la loi de l'arbitraire et de la bonne ou mauvaise humeur de Jupiter ? Les dieux d'Homère sont vindicatifs. Ils ne pardonnent jamais une faute, un manque d'égards ; ils savourent la fumée des hécatombes et vengent les affronts faits à leurs favoris. Mais jamais ils ne sont ni bons ni justes, jamais il n'est question des récompenses de la vertu ; jamais ils ne décernent la victoire au plus juste ; tout au plus la victoire de l'un est le châtimement de l'autre. Homère décrit bien le royaume de Pluton. Ulysse parle aux ombres, qui, à leur tour, lui racontent leurs aventures. Mais il n'est question ni de châtimement ni de récompense. Tel est le sort de l'un, tel est le sort de l'autre, tous *s'ennuient*. Ce mot se trouve en toutes lettres dans Homère. Il appelle l'éternité un *royaume ennuyeux*. Pour lui, la mort est le mot dernier et suprême de toute vie humaine. Comment alors coordonner avec ce système le poème héroïque de l'*Illiade* ? Est-il possible que des milliers d'hommes quittent leur patrie, leurs femmes et leurs enfants, aillent se faire tuer sous les murs d'Ilion, uniquement pour venger l'affront d'un Ménélas, héros médiocre, quoique bonhomme ?

N'est-ce pas une ironie contre le ciel, cette parole de l'âme d'Achille, adressée à Ulysse descendu chez Pluton? Celui-ci lui ayant dit de ne pas se plaindre d'avoir subi le trépas après avoir été le plus grand des héros : « Noble Ulysse, s'écrie Achille transfiguré, ne flatte pas un mort. J'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus. Mais parle-moi de mon noble fils. S'élançait-il aux combats? » C'est bien la peine d'avoir été le divin Achille pour envier le sort d'un gongjat vivant ! Puisqu'il aime tant la vie, pourquoi est-il allé venger le ridicule affront de Ménélas? Que lui a fait Hector? Ce n'est pas lui qui lui a enlevé Briséis. A quoi bon tant de bruit pour rien, puisque le ciel n'est qu'une duperie ennuyeuse ?

Comment ! Achille mort s'adresse à Ulysse vivant pour avoir des nouvelles de sa femme et de son fils ? Les morts n'ont donc plus aucun rapport avec les vivants ? Ils ne peuvent rien pour eux. Ils ne savent pas même ce qu'ils font. Le bonheur de l'homme est donc exclusivement dans la vie ! Un homme mort ne vaut pas plus qu'un animal crevé. Il vaut moins, car l'animal n'est pas condamné à s'ennuyer éternellement dans le royaume des ombres. Quelle philosophie ! quelle religion !

Un autre épisode plaisant de la description des Champs-Élysées, c'est la bouderie d'Ajax. Ulysse veut lui parler ; mais comme, dans les jeux ordonnés par Achille après la mort d'Hector, Ulysse, compétiteur d'Ajax, l'a emporté sur lui, Ajax ne pouvant oublier cette honte, le boude, lui tourne son ombre de dos et se mêle dans la foule des âmes communes. Qu'on s'étonne après cela de l'esprit vindicatif des Grecs. Achille est bien sauvage envers Hector ; il sacrifie de sa main douze prisonniers troyens sur le cadavre de Patrocle ; il passe une courroie à travers les muscles des jambes d'Hector, l'attache à son char et le traîne dans la poussière aux acclamations des Argiens.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce butor d'Ajax, qui même mort ne pardonne pas à Ulysse d'avoir mieux su que lui tendre un arc et lancer un javelot.

Est-ce que le sage et tempérant Ulysse lui-même ne pardonne pas aux morts ? Il ne voit pas une âme du camp des Troyens. Cependant les Troyens ont le même ciel que les Argiens. Ils ado-

rent comme eux Jupiter et Junon, Mars et Vénus, Mercure et Diane, Neptune et Thétis. La haine subsiste par delà la vie. C'est un petit dédommagement aux ennuis de l'éternité. Certes, il y a des parties admirables dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*; les scènes pastorales surtout sont ravissantes. Mais cinquante Iliades, cinquante Odyssées sont un vain et frivole verbiage à côté de la première ligue de la Bible. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. » Là est Dieu, grand, bon, puissant, juste, Dieu enfin sans aucun adjectif humain.

Quant aux héros humains d'Homère, le plus grand, Achille, est un véritable sauvage avec un chapeau de plumes, non-seulement vis-à-vis de David, mais même vis-à-vis de Gédéon et de Josué.

ALEXANDRE WEILL.

*Publié dans l'Univers, 4 juin 1852.*

---

### *A propos de certaines apologies de l'antique.*

Il ne faut pas nous y tromper, les apologies bientôt ne manqueront pas plus pour la politique de l'antiquité et pour ses mœurs que les panégyriques ne manquent pour sa théologie ou son esthétique. Un des plus tristes et des plus dépravés écrivains de notre temps, parmi ceux qui ont fait autre chose que des romans, a bien laissé tomber des paroles de louange sur un Antinoüs ! Des vices que non-seulement la religion et la morale, mais un reste d'honnêteté populaire profondément enracinée dans la population, du reste, corrompue de nos grandes villes, repousse encore avec énergie et avec dégoût, ces vices commencent à trouver des apologistes chez les écrivains. En effet, je n'ai pas besoin de dire, mais il faut

rappeler combien ces désordres tenaient immédiatement à ce système d'esthétique et de théologie charnelle que l'on nous vante. Socrate pas plus que Platon, Virgile pas plus que Cicéron, pas un philosophe, pas un sage, pas un grand homme, n'y a échappé. Ils s'en glorifient même : Platon, dans son banquet, en donne la théorie ; Sparte, Thèbes, presque tous les États, les font entrer dans leur politique, et le naïf Plutarque, le bon Plutarque, l'honnête Plutarque, comme il est convenu de l'appeler, écrivant sur l'éducation des enfants, ajoute ces paroles qui font frémir et qui me semblent au-dessus de tout le reste : « Sur ce qui me reste à dire, je suis  
« fort embarrassé ; je suis comme dans une balance  
« qu'un léger poids fait alternativement pencher vers la  
« droite ou vers la gauche. Quand je vois, en effet, des  
« pères de famille austères, durs, ne croyant qu'à eux-  
« mêmes, qui tiennent à injure de telles relations et pré-  
« tendent en préserver leurs enfants, alors je n'ose, en  
« vérité, conseiller ce qu'ils désapprouvent si fort ; mais  
« quand je vois, d'un autre côté, Socrate, Platon, Xéno-  
« phon, Eschine, Cébès, et tout le chœur de ces sages qui  
« ont approuvé ces mœurs, et n'en ont pas moins con-  
« duit les jeunes gens à la sagesse, à la vie publique, à  
« la vertu, je deviens tout autre ; je cède au désir d'imi-  
« ter tant de grands hommes. » Je demande pardon au lecteur de cette citation ; il faut pourtant montrer quelquefois, dans sa nudité, ce honteux enivrement de la nature humaine, qu'on prétend nous donner pour le comble du génie et de la raison...

FR. DE CHAMPAGNY, *du Germanisme et du Christianisme.*  
(*Correspondant*, 10 nov. 1850, p. 133, 134.)

Après ce passage, où M. de Champagny flétrit les infamies dont il demeure de trop nombreux vestiges dans les classiques païens, même expurgés, il est utile de reproduire les paroles d'un moraliste fort vanté, et qu'on appelle le grand Nom des Lettres anciennes. Voici quels étaient les principes de Cicéron en matière d'éducation. On jugera s'il est bien nécessaire que les jeunes gens se forment à une telle école pour devenir des *hommes estimables, solidement vertueux et vraiment chrétiens*.

« ... Il serait bien aisé à Cœlius de se justifier s'il avait affaire à un père doux et indulgent. Sur quel article serait-il embarrassé?... Mais, dira-t-on, est-ce donc là votre morale? Est-ce ainsi que vous formez la jeunesse? Le père a-t-il placé cet enfant auprès de vous (1), et vous l'a-t-il confié *ut in amore et voluptatibus adolescentiam collocaret*, pour que vous devinssiez vous-même l'apologiste d'une telle dépravation? Juges, si jamais il s'est trouvé un homme d'une âme assez forte, d'une vertu assez rare, pour mépriser toutes les voluptés, pour consacrer tous les moments de sa vie au travail du corps et aux contentions de l'esprit, un homme enfin pour qui le repos, le délassement, les goûts des jeunes gens de son âge, les jeux et les festins fussent sans attrait, qui ne connût d'autre besoin que la gloire et l'honneur, j'ose prononcer qu'un tel homme a reçu en partage des *qualités qui surpassent la nature humaine*. Tels furent sans doute les Camille, les Fabricius... Mais ces vertus ne vivent plus dans nos mœurs... même chez les Grecs, ce peuple savant qui, sans avoir la force d'exercer ces vertus sublimes, avait du moins le *talent d'en parler* et d'en écrire dans les termes les plus magnifiques (*scribere honeste et magnifice licebat*)... C'est que la nature nous offre une foule d'enchantements capables de surprendre et d'endormir la vertu (*quibus sopita virtus conniveret*) : elle ouvre aux jeunes gens plusieurs routes glissantes, où ils ne peuvent ni entrer ni marcher sans faire quelque chute (*vix posset*) ; elle nous présente l'agréable variété de mille séductions qui pourraient

(1) Cœlius Rufus avait été l'élève de Cicéron et de Crassus.

égarer l'âge le mieux affermi par l'expérience. Si donc vous rencontrez par hasard un homme pour qui la beauté n'ait point de charmes (*aspernetur oculis pulchritudinem rerum*), qui ferme tous ses sens à toutes les jouissances (*omnem suavitatem*), peut-être quelques personnes, avec moi, le regarderont comme le favori des dieux, mais les autres ne verront en lui que l'objet de la colère céleste (*huic homini ego fortasse et pauci, deos propitios, plerique autem iratos putabunt*).

Laissons donc cette route solitaire, couverte aujourd'hui de ronces et d'épines (*hæc deserta via et inculta, atque interclusa jam frondibus et virgultis, relinquatur*) ; ACCORDONS QUELQUE CHOSE A L'ÂGE (*detur aliquid ætati*) ; QUE LA JEUNESSE AIT UN PEU DE LIBERTÉ (*sit liberior*) ; ne refusons pas tout AUX PLAISIRS (*non omnia voluptatibus denegentur*) ; que cette raison *exacte et rigide* ne domine pas toujours ; que l'*ardeur du désir et la volupté* en triomphent quelquefois (*vincat aliquando cupiditas voluptasque rationem*), pourvu que nous sachions les retenir dans de justes bornes ;... qu'enfin, après avoir cédé aux vains plaisirs de leur âge, ils reviennent aux affaires domestiques... en sorte qu'on puisse dire qu'ils ont été *dégoûtés par la jouissance* (*satiétate abjecisse*)... Si je voulais, combien ne citerais-je pas de personnages distingués, à qui l'on peut reprocher une jeunesse trop libre (*nimia libertas*)... J'ose avouer les faiblesses (*quædam*) de Cœlius... »

PRO M. CÆLIO, trad. Guérault ; Coll. Nisard ; Cic. t. III, p. 125, 126, ch. xvi, xvii, xviii et xix.

(*Extrait de la Revue de l'Enseignement chrétien*, t. I, p. 313.)

#### NOTE 4.

Julien venait de rendre deux édits, l'un qui chassait de l'armée tous les chrétiens ; l'autre qui les excluait de l'administration et du gouvernement des provinces. Continuant le même système, il fit paraître, le 15 juillet de

l'an 362, un nouveau décret, par lequel il ordonnait aux municipes de toutes les villes de l'empire de lui faire connaître les professeurs des écoles publiques, se réservant à lui seul le droit de les autoriser après s'être assuré de leur *moralité* et de leur *capacité*.

La même année, voulant manifester clairement sa pensée, il publia la fameuse lettre explicative de son décret, et dans laquelle il défend aux chrétiens, non pas d'étudier, mais d'enseigner les auteurs païens (1).

Doctrinam rectam esse arbitramur, non verborum linguæve magnificum et exquisitum sonum sed mentis bene constitutæ sanam affectionem, et veras certasque de bonis et malis, honestis et turpibus sententias. Quare quisquis aliud sentit, aliud suos discipulos docet; is tantum videtur a scientia, quantum a probitate abesse. Ac si de parva re sit linguæ animique dissensio : in hoc ipso etiam est improbus, tametsi modum non excedat sceleris magnitudo. Sin vero in maximis rebus aliud sentit, contraque ac sentit docet : nonne hæc cauponum, non dico bonorum, sed nequissimorum vita est? Quippe cum id maxime doceant, quod maxime malum existimant, fallentes atque inescantes eos laudibus, quibus cum sua, ut arbitror, mala commutare volunt. Quamobrem omnes, qui quidvis docere profitentur, bonis moribus esse debent neque opiniones novas et a sensu populari abhorrentes afferre; sed in primis tales esse debent, qui adolescentes in veterum scriptis instituunt, sive sint rhetores, sive grammatici, et præcipue sophistæ, qui non solum verborum, sed etiam morum magistros se esse volunt, et ad se philosophiam de administrandis rebus publicis pertinere contendunt : hoc verum sit; nec ne in præsentia omitto.

Laudo eos, quod doctrinam tam præstantem expetant, plus certe laudaturus, si non mentirentur, neque se ipsi refellerent, dum aliud sentiunt, aliud discipulis tradunt. Quid? Homerus, Hesiodus, Demosthenes, Herodotus, Thucydides, Isocrates, Lysias

(1) Cette lettre est la xlii<sup>e</sup>. — Voir Ammien Marcellin, lib. XXII, c. x; Thomassin, *Méthode d'enseigner les poëtes*, préface.

deos habent doctrinæ suæ duces et auctores. Nonne eorum alii Mercurio, alii Musis sacros se esse arbitrantur? Quare absurdum est, qui horum libros exponunt, deos vituperare, quos illi coluerunt. Neque tamen quia id absurdum puto, idcirco eos discipulorum causa sententiam mutare jubeo : verum do optionem, ut ne doceant quæ non bona esse censent sin docere malunt; doceant re ipsa primum, et persuadeant discipulis, neque Homerum, neque Hesiodum, neque quemquam eorum quos interpretati sunt, quosque impietatis, amentiae et erroris erga deos condemnarunt, talem esse. Nam alioqui cum ex eorum scriptis alantur, mercedemque capiant; avarissimos plane et sordidissimos se fatentur, si paucis drachmis id facere sustineant. Atque hactenus quidem multa erant quæ eos templorum aditu prohiberent; et timor undique impendens excusabat, quo minus de diis verissimæ sententiæ explicarentur, nunc autem cum decrum munere atque concessione, libertare potiamur; absurdum mihi videtur, ea homines docere quæ non bona esse arbitrentur. Quod si in iis quæ docent, et quorum quasi interpretes sedent, sapientiam esse ullam arbitrantur: studeant primum illorum erga deos pietatem imitari. Sin in deos sanctissimos putant ab illis auctoribus peccatum esse: eant in Galilæorum ecclesias, ibique Matthæum et Lucam interpretentur, quibus vos obtemperantes, a sacris abstinere jubetis.

Cupio ego et aures et linguam vestram (sicut vos loqueremini) renasci in his rebus, quarum utinam et ego sim semper particeps et omnes qui me diligunt. Doctoribus quidem et præceptoribus communis hæc lex statuatur : adolescentes enim, qui ire volent, minime prohibentur. Iniquum siquidem fuerit, pueros adhuc ignaros quo se vertant, ab optima via rejicere, ac metu coactos ad patria instituta deducere. Quamquam autem verum erat istos tamquam impotentes et insanos etiam invitos ac repugnantibus curare : attamen liceat omnibus per nos isto morbo detineri : docere enim amentes, non punire opus est.

---

Hactenus Juliani imperatoris edictum; quo etsi christianos omnes a docendo revocat, non tamen adolescentes prohibet a

discendo. Hæcque omnia eo consilio, quod christiani docentes, ex gentilibus auctoribus deorum inanem prorsus esse cultum, argumentis pluribus demonstrabant; adeo ut eos sic interpretari nihil aliud esset, quam adolescentes vera religione imbuere, et a gentilicia superstitione penitus dimovere : quos sic simul imbutos perfacile erat ad christianam fidem amplexandam adducere : quibus si iidem illi carerent magistris, et gentiles auctores a gentilibus doctoribus magno deorum præconio explicatos acciperent; fieret, ut eorum cultui addicerentur, retinerentque firmiter quod pueri didicissent (1).

On peut voir, au même endroit, la réfutation péremptoire que fait le savant cardinal des interprétations contraires données à ce décret.

J'ajoute 1<sup>o</sup> que, pour soutenir la prétendue défense d'étudier les auteurs païens, Hermantius, dans la *Vie de saint Basile*, est obligé de supposer un autre décret, dont personne n'a jamais entendu parler; j'ajoute 2<sup>o</sup> que saint Augustin, qui, dans la *Cité de Dieu*, liv. XVIII, 52, semble trouver au décret un sens plus étendu, revient à l'avis de Baronius, dans les *Confessions*, liv. VIII, 5, où il dit, en parlant de Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome, et démissionnaire par suite du décret de Julien : « Sed ubi mihi homo tuus Simplicianus de Victorino ista narravit, exarsi ad imitandum; ad hoc enim et ille narraverat : posteaquam vero et illud addidit, quod imperatoris Juliani temporibus lege data prohibiti sunt christiani *docere* litteraturam et oratoriam : quam legem ille amplexus, loquacem scholam deserere maluit quam verbum tuum, quo linguas infantium facis disertas.

---

Il vient de nous tomber entre les mains une Note assez curieuse et qui ne manque pas d'intérêt pour la question présente. A la Note étaient joints des matériaux consi-

(1) Baron., ann. 362, n. ccxix.

dérables, destinés à lui servir de développement et qui pourraient former une longue dissertation sur cette matière.

*La Synagogue défendant d'enseigner et de lire les auteurs grecs, parce qu'ils renferment des maximes contraires à la religion révélée et aux bonnes mœurs.*

*Cette défense est d'une époque antérieure à l'établissement de l'Église.*

La Synagogue ancienne était toute catholique ; en d'autres termes, elle renfermait en germe le pur catholicisme, et l'on ne découvre dans ses traditions orales aucune trace des erreurs des diverses branches retranchées de l'arbre de vie qui est l'Église de Jésus-Christ. Ce point, prouvé d'une manière incontestable par des textes authentiques, rapportés dans l'*Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, est pour nous comme un article de foi. C'est pourquoi saint Augustin ne craint pas de dire : *Res ipsa quæ nunc christiana religio nuncupatur, erat et apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne : unde vera religio, quæ jam erat, cœpit appellari christiana, etc.* (Retract. I, xiii, 3.)

La Synagogue moderne continue de se trouver du côté de la vraie Église contre les hérésies et schismes de toute espèce, tant qu'il ne s'agira pas des deux articles qui la séparent du christianisme : Jésus-Christ notre Seigneur avec la Loi nouvelle, et l'abrogation de la loi typique de Moïse.

Les citations suivantes prouveront, si je ne me trompe :

1° Que la Synagogue prescrit que l'éducation des jeunes Hébreux soit *exclusivement religieuse*, c'est-à-dire qu'on n'emploie dans leur instruction que la Bible et les livres des docteurs d'Israël ;

2° Qu'elle défend au père de famille, sous peine de malédiction, d'enseigner à ses enfants la philosophie et la littérature profane des païens, nommément *des Grecs* (1), parce que leurs

(1) A l'époque où fut rendu ce décret, les Romains étaient connus dans l'Orient

livres nuisent à la vraie foi et corrompent la pureté des mœurs;

3° Qu'elle prononce l'exclusion du salut éternel, **חיי עולם**, **הכח**, contre tout individu d'Israël qui se livrerait aux mêmes études *profanes*.

Étaient seuls exceptés de cette disposition : 1° les principaux rabbins, spécialement les membres du grand Sanhédrin, parce qu'ils avaient à réfuter les *doctrines perverses* des païens et à en garantir les *fidèles croyants*; 2° ceux attachés à la cour d'un souverain, parce que c'eût été pour eux un grand inconvénient de ne pas connaître les livres des écrivains grecs, attendu qu'à l'époque où furent publiées ces défenses, on s'en entretenait habituellement à la cour des princes païens. Mais cette exception n'allait pas jusqu'à la permission de faire de ces études profanes son occupation constante et principale.

J'ai dit que l'éducation des Hébreux était exclusivement religieuse. Le cours des études était réglé par la Synagogue même, ainsi que nous le lisons dans la *Mischna*, chap. v du traité *Abot*. Il était divisé en trois classes, dont chacune avait ses subdivisions. 1<sup>re</sup> classe : le texte de la Bible; on y ajoutait, pour les enfants les plus avancés, quelques commentaires rabbiniques et des passages choisis du rituel **שולחן הערוך**. 2<sup>e</sup> classe : le texte de la *loi orale*, c'est-à-dire de la tradition contenue dans la *Mischna*, laquelle fixe invariablement le sens des préceptes de la *loi écrite* de Moïse. On l'appelle *loi orale* parce qu'autrefois on ne pouvait la transmettre qu'oralement. 3<sup>e</sup> classe : étude de la *Ghemara* du Talmud, laquelle sert d'explication et de développement du texte *mischnique*.

Buxtorf atteste, dans sa *Synagoga judaica*, cap. vii, que, de son temps, cette marche continuait à être scrupuleusement observée parmi les Juifs. Telle était encore, au commencement de ce siècle, l'éducation de la jeunesse israélite; celle de M. Drach, ainsi qu'il le rapporte dans son *Harmonie*, celle de l'abbé Liberman, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et

par les succès de leurs armes, et nullement par leurs livres. C'est pourquoi on ne voit pas mentionnés dans cette défense les auteurs *latins*.

Les trois décrets que je rapporte remontent à une époque antérieure à l'établissement de l'Église chrétienne. Plusieurs des rabbins que je cite comme ayant parlé de ces décrets appartenaient à ces temps antiques.

de tant d'autres, qui ont eu le malheur de naître et de grandir au sein du judaïsme (1).

Le jeune Saul de Tarse, assis aux pieds de Gamaliel, n'apprenait à expliquer ni Platon, ni Pindare, mais bien la loi sainte de ses pères. *Secus pedes Gamalielis eruditus juxta veritatem paternæ legis.*

Talmud de Babylone, traité *Baba-Kamma*, fol. 82, verso, et fol. 83, recto; item, traité *Sota*, fol. 49, v.; item, traité *Ménahhot*, fol. 64, v. : « Les Pères de la Synagogue, réunis en assemblée sanhédrinale, prononcèrent : Maudit soit l'homme qui fait apprendre à son fils la science des Grecs. » ארור האדם שילמד את בנו חכמת יוניה.

Talmud de Jérusalem, traité *Pea*, chap. 1; item, traité *Abodazara*, chap. 11, § 2 : « Des personnes ont demandé à Rabbi Josué : Peut-on faire apprendre à son fils la science des Grecs? Il leur répondit : On ne le peut qu'à une heure où il n'est ni jour, ni nuit. »

Glose de Salomon Yarhihi, dans le Talmud de B., traité *Ménahhot*, fol. 99, v. : « Cette réponse équivaut à une défense absolue : en aucun temps, car pareille heure ne se rencontrera jamais. »

Maintenant, si nous voulons savoir ce que la Synagogue entend par la science des Grecs ou science grecque, החכמה היונית, ses docteurs les plus accrédités vont nous l'apprendre.

1. R. Salomon Edels, inséré dans le livre *En Jacob*, traité *Ilhaghiga*, chap. 11 : « Ils ont défendu la science des Grecs, parce que ce sont des livres qui entraînent leur lecteur dans l'incrédulité religieuse. » משום דמשכה למינוח.

2. R. Obadie de Bartenora, sur la *Mischna*, et la glose *Penè-Mosché*, sur le Talmud de J. : « Défense de lire les livres du dehors, בספרי החיצונים, comme, par exemple, les livres d'Aristote, le Grec, et ceux des autres écrivains de sa nation. On doit y comprendre aussi leurs chants poétiques et érotiques, leurs récits amoureux. » ובשירים של עגבים ורברי חשק.

3. R. Azaria, fol. 50, r., d'après Rabbenu Haï, dont les paroles

(1) Je ne puis passer sous silence une remarque importante. Depuis l'époque dont je parle, c'est-à-dire depuis le commencement de notre siècle, vers la Restauration, les Juifs entraînés par le progrès des lumières sont suivre à leurs enfants les cours classiques. Qu'en est-il résulté? La chose la plus naturelle. Ceux d'entre eux qui ont reçu une éducation libérale ne croient plus à aucune révélation, sont incroyants et ne font pas le moindre acte de religion. La foi des Juifs, si obstinée autrefois, s'éteint de plus en plus.

sont rapportées dans les Réponses (Responsa ad quæsitâ) du sage Bar-Scheschet : « Ce que défendent les Pères de la Synagogue, ce sont les livres nuisibles à la foi, ספרי המינים, tels que ceux des philosophes (grecs) déjà mentionnés, lesquels, par leurs principes mensongers et leurs faux raisonnements, conduisent à l'incrédulité et à la perdition, dépravation des mœurs. » שהם מביאים ברעותיהם הכוזבות וראיותיהם המרומוות למינוח ואברון.

4. Le même rabbin, *ibid.* : « Dans le présent ouvrage, je n'aurai garde de copier des livres grecs ce qu'ils renferment de contraire à la loi divine ou ce qui pourrait, de quelque manière que ce soit, *te faire décliner vers de mauvaises actions* : absit !

5. *Thocephot Yom-Tob* sur la *Mischna* 22, chap. v du traité *Abot* : « Ne va pas t'imaginer qu'en lisant les livres des Grecs tu pourrais y puiser des principes de morale et des règles de se bien conduire ; c'est pourquoi nos sages nous avertissent que la seule loi de Dieu donne cet enseignement salutaire. » שאין לך מדה טובה הימנה.

Talmud de B. traité *Ilhaghiga*, fol. 15, v. : « Pourquoi *Elisée* l'autre a-t-il été damné après sa mort (1) ? Parce que sa bouche n'avait cessé de répéter des chants grecs. On raconte de lui que, se trouvant à l'école des rabbins, il lui est arrivé plus d'une fois de laisser tomber de ces sortes de livres qu'il tenait cachés dans son sein. » (D'après le texte inséré dans le livre *En Jacob*.)

Talmud de B., traité *Menahhot*, fol. 99, v. : « Ben-Dimma a proposé cette question à R. Ismaël : Moi, par exemple, qui ai appris la loi de Dieu tout entière, puis-je maintenant m'adonner à l'étude de la science grecque ? R. Ismaël lui récita ce verset : *Que ce livre de la loi ne quitte pas ta bouche* (tes lèvres), *et tu le méditeras jour et nuit*. (Josué, I, 8.) Trouve moi, continuait-il, une heure qui ne soit ni du jour ni de la nuit, et je t'autoriserai à la consacrer à l'étude de la science grecque. »

Même Talmud, traité *Sanhedrin*, fol. 90, r. : « Celui qui étudie les livres contraires à la foi est compris dans la classe des individus privés du salut éternel. »

Tous les docteurs juifs déclarent ici unanimement qu'au nom-

(1) Voilà bien le jugement particulier.

bre des livres impies, désignés dans ce texte par *livres du dehors*, sont compris ceux des Grecs païens. Le Talmud signale nommément, et comme exemple, *les livres* **הַמִּירָם**. Ce terme en caractères hébreux est expliqué de diverses manières. Bartenora : « Livres des mécréans, livres ainsi nommés parce qu'ils mettent le mensonge à la place de la loi de vérité. » (1) Maïmonide explique ainsi ce mot : « Livres que Dieu veuille écarter et faire disparaître du milieu des choses existantes. » Cette interprétation prouve que Maïmonide lisait **הַמִּירָם**.

Il est notoire que les rabbins qui vivaient vers l'époque de la ruine du second temple, avant et après, et dont les décisions furent recueillies plus tard dans la *Mischna* et la *Ghemara*, avaient adopté beaucoup de mots de la langue grecque, alors dominante dans tout l'Orient. Les rabbins des siècles postérieurs, ignorant cette langue, parce qu'elle avait cessé d'être universellement parlée, prirent le change et croyaient que c'étaient des mots hébreux. Ils cherchaient à leur donner une signification hébraïque. Témoin, entre autres, le mot **אֶסְתֵּיִם**, qui est visiblement le *ἁστέρις* des Grecs, et auquel les rabbins des dixième et onzième siècles s'efforcent de prêter une signification hébraïque. Telle est ici l'erreur d'Obadie de Bartenora et de Maïmonide; car notre mot est un nom propre grec. Aussi R. Nathan, auteur du *Aruch*, qui lisait dans son exemplaire du Talmud **הַמִּירָם**, dit-il qu'on doit prononcer *Homeros*, et qu'il s'agit dans notre texte des livres d'Homère. Sans doute, Homère n'est pas mal choisi pour donner une idée de la morale dépravée des Grecs; mais, pour graphier ce nom en hébreu, il aurait fallu un ך après le ך. Il est hors de doute que la seconde lettre de ce mot était un ך, comme l'avait Maïmonide dans son manuscrit. Nous aurons alors **הַמִּירָךְ**, *Ἡσίοδος*, *Hésiode*. La théogonie de ce poète n'est pas fort édifiante. Un trait suffit. Les femmes adultères, déesses et mortelles, y sont justifiées de cette manière galante, *μυαῖσα ἐρατῇ φιλότῃ*, *miata jucundo amore*. Et puis, donnez à expliquer de pareilles turpitudes à des élèves dans la fougue de l'adolescence !

Je finis par quelques citations à l'appui de l'exception que j'ai indiquée plus haut.

(1) Il donne à ce mot une racine hébraïque qui signifie : *substituer une chose à une autre chose*.

Talmud de B., traité *Sanhédrin*, fol. 17, r., et traité *Menahhot*, fol. 65, r. : « Les membres du Sanhédrin doivent être versés dans « la science de la magie et dans la théologie des païens (1). » Ils avaient donc la licence de lire les ouvrages grecs qui traitaient de la magie et de la mythologie des païens; car, à l'époque du Sanhédrin, les Juifs ne connaissaient d'autres livres *profanes* que ceux des Grecs.

*Ghemara* du traité *Baba-Kamma*, folio 82 et folio 85, cité précédemment : « Question : Comment la science grecque peut-elle être défendue, puisque Rab disait : *Dans la Judée, au lieu du syriaque, qui n'est qu'un dialecte corrompu, on devrait parler ou la langue sainte ou le grec?* Réponse : Autre chose est la *langue grecque*, et autre chose la *science grecque*; c'est-à-dire ce qui est prohibé, ce n'est point la langue des Grecs, mais leurs livres pernicieux. » La *Ghemara* insiste : « Cette science grecque même, comment peut-elle être défendue, puisque R. Siméon, fils de Gamaliel, disait : Il se trouvait dans ma famille mille jeunes gens, dont cinq cents apprirent la loi sainte, et cinq cents la *science grecque?* Réponse : La famille de Rabban Gamaliel est dans une position exceptionnelle, comme attachée à la cour du souverain. En effet, il est enseigné que les Pères de la Synagogue ont permis à cette famille d'apprendre la *science grecque*, parce qu'elle vit à la cour. » La glose de Yarlhi ajoute : « Les courtisans qui demeurent au palais du souverain s'entretiennent habituellement de cette science, » c'est-à-dire des auteurs grecs. Nous sommes à l'époque de la puissance des Grecs en Orient.

Enfin, R. Azaria, au chapitre II, partie III de son livre *Meor-Ena-Yim*, cite un grand nombre de rabbins, et il aurait bien pu se nommer à leur tête, qui étaient très-versés dans la littérature et la philosophie grecques. Ils en tiraient, comme les premiers Pères de l'Église, des preuves en faveur de la religion révélée, en même temps qu'ils réfutaient les erreurs grossières du paganisme.

N\*\*\*, *israélite converti.*

(1) Je suis ici le texte qu'avait R. Azaria, et qui diffère en cet endroit de celui du Talmud imprimé.



# TABLE DES MATIÈRES.

---

Lettre de Son Éminence le cardinal archevêque de Reims.....	1
I <sup>re</sup> Lettre. — Raison de ces lettres. — État de la question. — Paroles de M. le comte de Montalembert.....	5
II <sup>e</sup> Lettre. — Partie défensive de la lettre de Mgr. l'Évêque d'Orléans — Inquiétude de MM. les professeurs de ses petits séminaires. — Première cause : la place trop large donnée à l'étude de l'enseignement des auteurs païens. — Ce qu'il faut penser de ces inquiétudes. — Sentiment des directeurs et professeurs de différents petits séminaires. — Paroles de saint Augustin, du P. Possevin, du P. Thomassin. et de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Passage de saint Jérôme sur les auteurs païens.....	10
III <sup>e</sup> Lettre. — Suite de la précédente. — Quelle place les auteurs chrétiens ont-ils occupée, depuis longtemps, dans l'enseignement ? — Remarque sur le plan d'éducation du dauphin, par Bossuet. — Paroles de Mgr. l'Évêque d'Orléans.....	20
IV <sup>e</sup> Lettre. — Seconde cause d'inquiétude : le danger des auteurs païens. — Coup d'œil général sur l'esprit des auteurs profanes. — Paroles de Manzoni. — Examen particulier de quelques auteurs classiques, au point de vue moral. — L'Appendix de Diis. — Cornelius Nepos.....	25
V <sup>e</sup> Lettre. — Suite de l'examen des classiques païens : Quinte-Curce; Salluste : — Sage prescription des constitutions de la compagnie de Jésus.....	35
VI <sup>e</sup> Lettre. — Suite de l'examen des classiques païens : Virgile, <i>cum notis Abram.</i> — L'Iliade et l'Odyssée.....	44
VII <sup>e</sup> Lettre. — Dangers <i>moraux</i> de ces ouvrages classiques pour les enfants. — Lettres de directeurs et de professeurs de petits séminaires. — Témoignage d'un père de famille. — Dangers pour la société, en général, dans laquelle ils développent l'esprit d'orgueil, l'esprit de volupté, et affaiblissent l'esprit chrétien. — Paroles du P. Possevin, de M. Alloury, de M. Kératry.....	54

- VIII<sup>e</sup> Lettre. — Salluste et le *Conciones*, examinés au point de vue social. — Tite-Live, Machiavel, et les Révolutions d'Italie. — Examen de quelques discours du *Conciones*. — Différence entre étudier l'histoire et les *documents* mêmes de l'histoire..... 59
- IX<sup>e</sup> Lettre. — Suite de l'examen du *Conciones*. Influence de l'étude de cet ouvrage et des autres livres païens du même genre sur la Révolution française. — Paroles de M. de Gasparin..... 68
- X<sup>e</sup> Lettre. — Partie agressive de la lettre de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Que je n'accuse personne. — Qu'à la Renaissance il y a eu rupture dans la chaîne traditionnelle de l'enseignement littéraire. — Preuves sur les faits. — Tableau de l'enseignement avant la Renaissance ; après la Renaissance. — Preuves par le raisonnement ..... 81
- XI<sup>e</sup> Lettre. — Preuves par les témoignages : paroles remarquables du P. Possevin. — Notice sur ce grand homme. — Paroles non moins remarquables de Mgr. l'Évêque de Langres..... 89
- XII<sup>e</sup> Lettre. — Suite de la précédente : témoignage de M. Charpentier, d'Érasme, de J.-J. Rousseau, de M. Alloury..... 95
- XIII<sup>e</sup> Lettre. — Cette rupture est justement qualifiée de *sacrilège* et de *malheureuse*. — Signification du mot Renaissance. — Paroles de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Paroles de M. Alloury. — Développements. — Témoignages de M. Charpentier ; de l'auteur de *l'Éducation de l'homme*..... 102
- XIV<sup>e</sup> Lettre. — Le texte *infandorum enim idolorum cultura*, etc., n'est pas trop fort pour qualifier *moralement* les funestes effets de la Renaissance. — Preuves. — Folies criminelles produites par la Renaissance. — Fête de Platon. — Académie destinée à ressusciter le paganisme tout entier. — Affaiblissement du sens moral. — Passage de l'abbé d'Olivet. — Paroles de M. Alloury. — Témoignage de M. le comte de Montalembert. — Lettre de Mgr. l'Évêque de Langres..... 110
- XV<sup>e</sup> Lettre. — Que les ordres religieux n'ont point *paganisé* les jeunes générations ; mais qu'ils n'ont pu empêcher le mal produit par le paganisme classique. — Grandeur de ce mal. — Paroles de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Qu'on laisse ignorer le christianisme à la jeunesse. — Paroles de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Que le communisme et le socialisme, enseigné par les auteurs païens, a passé de là dans la société. — Paroles de Mgr. l'Évêque d'Orléans. — Paroles de M. Thiers..... 125
- XVI<sup>e</sup> Lettre. — Dire que certains Pères de l'Église conservent dans leur style quelques *formes païennes* qu'on ne trouve plus dans les autres, ce n'est point établir entre eux une distinction *étrangement arbitraire et injurieuse*. — Preuves par les faits et par les témoignages. — Détails sur saint Grégoire le Grand. — Passage péremptoire de M. Charpentier. — Exemple de Sulpice Sévère et de saint Hilaire..... 152
- XVII<sup>e</sup> Lettre. — La controverse réduite à sa plus simple expression ; formule du problème : « L'esprit de l'Église a toujours été antipathique à l'étude des auteurs païens. — Avant la Renaissance, on étudiait et on laissait étudier un

peu le paganisme ; et cela au profit du christianisme, et au détriment du paganisme. — Depuis la Renaissance, on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme, et cela au profit du paganisme et au détriment du christianisme. » — Preuves de la première proposition. — Existence et raison de cette antipathie constante. — Les Constitutions apostoliques. — Concile de Carthage. — Droit ecclésiastique. — Autres autorités, servant d'anneaux à la tradition. — Curieux passage de Boccace. — Preuves de la seconde proposition. — But que l'on se proposait autrefois dans l'étude du paganisme. — Dans quelle mesure elle était faite. — De quelles précautions on l'entourait. — Saint Augustin et saint Basile. — Réponse à l'objection tirée de ces Pères. — Esprit général de l'enseignement au moyen âge. — Passage de Grévier. — Preuves de la troisième proposition. — Passage de Thomassin. — Coup d'œil sur l'Europe, depuis la Renaissance, sous le rapport de la poésie, de la peinture, etc..... 141

XVIII<sup>e</sup> Lettre. — Différence entre les auteurs du moyen âge et ceux formés à l'école de la Renaissance. — Saint Bernard et Fénelon pris pour terme de comparaison. — Lettres de l'un et de l'autre sur des sujets analogues..... 164

XIX<sup>e</sup> Lettre. — Au commencement de la Renaissance, les puissantes influences du christianisme, venues des siècles précédents, continuent de se faire sentir. — C'est à la longue que le mal s'infiltré partout et arrive à produire ses derniers ravages. — L'établissement de nouvelles congrégations religieuses, aux seizième et dix-septième siècles, est plutôt une preuve du mal que faisait la Renaissance qu'un argument en sa faveur. — Réponse à l'objection tirée du plan d'étude de Bossuet..... 177

XX<sup>e</sup> Lettre. — Blâmer la Renaissance, dont ses amis mêmes avouent hautement la déplorable fécondité, n'est pas blâmer l'Église. — La Renaissance, en ce qui tient à la question présente, n'est pas l'œuvre de l'Église. — L'Église ne l'a jamais approuvée..... 184

XXI<sup>e</sup> Lettre. — L'Église a protesté autant qu'elle a pu contre la Renaissance. — Sa sollicitude dans les conciles de Latran et de Trente. — Citation du P. Possevin. — *Histoire de la Renaissance* de M. Charpentier. — Léon X voit le danger et essaye de le conjurer. — Sa bulle *Apostolici regiminis*. — D'autres papes voient aussi le mal et cherchent à s'y opposer..... 190

XXII<sup>e</sup> Lettre. — L'Église a subi la Renaissance. — Enivrement universel causé par la résurrection du paganisme littéraire. — L'Église fait ce qu'elle peut pour arrêter les ravages du nouvel ennemi. — Saint Charles lutte sans pouvoir faire adopter son plan d'étude ; il se voit forcé d'y admettre des classiques païens. — Dans la crainte d'un plus grand mal, l'Église tolère ce qu'elle ne peut empêcher. — Quelques-uns des motifs qui expliquent pourquoi elle garde aujourd'hui le silence. — L'auteur n'a pas attaqué les congrégations religieuses enseignantes en attaquant la Renaissance. Il les défend contre ceux qui les mettent en cause. Il loue en particulier les Jésuites d'avoir protesté contre le paganisme dans l'éducation ; d'avoir travaillé à en neutraliser l'influence, et de l'attaquer sous une autre face en contribuant à la réhabilitation de l'art chrétien..... 201

- XXIII<sup>e</sup> Lettre. — L'emploi des auteurs païens est-il nécessaire depuis le commencement des études jusqu'à la fin? — Ce qu'en pensent des hommes de grand poids. — Ce qu'aurait de blessant pour les oreilles chrétiennes une réponse affirmative. — Examen détaillé de la question, par rapport à l'enfant, soit qu'on le considère dans son intelligence, son cœur, son imagination, son instruction littéraire, son instruction religieuse, sa persévérance dans le bien. .... 209
- XXIV<sup>e</sup> Lettre. — Suite de la précédente. — Examen de la question sous le point de vue de la force des études. — A quel niveau sont-elles descendues? — Témoignages de M. Lenormant, de M. Gatien Arnoult, de Mgr. Dupanloup — Dangers des méthodes suivies. — Le baccalauréat même n'a rien à perdre à celle qu'on propose. — Réponse à l'objection de ceux qui prétendent que le goût et le *beau latin* en souffriraient. — Distinction essentielle. — Ce qui constitue la beauté d'une langue. — Comparaison entre la langue chrétienne et la langue païenne, l'art chrétien et l'art païen. — Lettre de M. de Montalembert. — Peut-on remédier aux inconvénients des classiques par de bons professeurs? — Protestation de l'auteur contre toute intention de blesser personne. — Motifs qui l'ont déterminé à entreprendre son travail. — Résumé de la question. — Tableau de la situation alarmante de la société par Mgr. Dupanloup, qui voit dans l'éducation le *seul remède profond aux maux présents et à venir*. .... 218

#### NOTES.

- Note 1. — Lettre de Mgr. l'évêque d'Orléans, à laquelle on répond dans cet ouvrage. .... 241
- Note 2. — Histoire de la Renaissance des lettres en Europe au quinzième siècle. .... 257
- Note 3. — Observations : 1<sup>re</sup> sur l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère; 2<sup>e</sup> sur certaines apologies de l'antique; 3<sup>e</sup> sur d'étranges principes de Cicéron en matière d'éducation. .... 266
- Note 4. — Décret de Julien défendant aux chrétiens d'enseigner les auteurs païens. — But et véritable signification de ce décret. .... 275
- Note 5. — La Synagogue défendant d'enseigner et de lire les auteurs grecs, parce qu'ils renferment des maximes contraires à la religion révélée et aux bonnes mœurs. .... 279